

COLLECTION

COMPLETE

DES ŒUVRES

DE CHARLES BONNET.



ŒUVRES
D'HISTOIRE NATURELLE
ET DE
PHILOSOPHIE
DE CHARLES BONNET,

De l'Académie Impériale Léopoldine & de celle de St. Pétersbourg ; des Académies Royales des Sciences de Londres, de Montpellier, de Lyon, de Gottingue, de Stockolm, de Copenhague ; Honoraire de celle des Beaux-Arts de la même ville ; des Académies de l'Institut de Bologne, de Padoue, de Harlem, de Munich, de Sienne, de Cassel, des Curieux de la Nature de Berlin ; Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris.

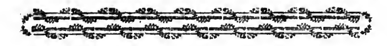
TOME SEPTIEME.


LA PALINGÉNÉSIE PHILOSOPHIQUE.



A NEUCHATEL,
DE L'IMPRIMERIE DE SAMUEL FAUCHE, Pere & Fils, LIBRAIRES DU ROI.

M. DCC. LXXXIII.



AVERTISSEMENT
SUR
CETTE NOUVELLE E'DITION.

La Palingénésie Philosophique *parut pour la premiere fois à Geneve au Printems de* 1769. *On en fit une seconde Edition en* 1770, *& la même année j'en détachai les* Recherches sur les Preuves du Christianisme *pour les imprimer à part & les mettre un peu plus à la portée de la plupart des Lecteurs. Dans cette vue je leur donnai une autre forme, je les divisai par Chapitres, & j'y joignis des Notes qui éclaircissoient ou développoient divers endroits du Texte. J'y ajoutai encore un nouveau Chapitre où j'exposois en raccourci ma maniere de philosopher sur les Miracles & sur le Témoignage. En* 1771 *mon Libraire de Geneve ayant fait une seconde Edition de ces* Recherches, *je profitai de cette occasion pour y ajouter un autre Chapitre sur les Preuves de l'Existence de* Dieu, *que je n'avois qu'effleurées dans les Editions précédentes, & que la haute importance du Sujet exigeoit que je développasse dans le rapport au but principal de l'Ouvrage.*

Appellé en 1782 *à revoir & à perfectionner cette* Palingénésie *qui devoit faire partie de la Collection générale de mes Oeuvres, je ne pouvois me dispenser d'y faire rentrer les* Recherches sur

le Christianisme *que j'en avois détachées en* 1770. *Mais, parce que j'avois divisé ces* Recherches *par Chapitres pour mettre plus de distinction dans les Sujets, j'ai cru que je devois en user de même à l'égard des autres Parties de la* Palingénésie. *Les Titres particuliers que j'ai placés à la tête de chaque Chapitre feront mieux saillir ma marche & la génération naturelle de mes idées sur chaque Sujet.*

J'ai ajouté çà & là différentes Notes; mais je ne les ai pas fort multipliées; je me suis borné à celles qui m'ont paru les plus essentielles ou les plus intéressantes. On en trouvera une Indication *à la fin de la Table générale.*

Les autres changemens que j'ai faits à l'Ouvrage ne méritent pas d'être indiqués: je dirai seulement que j'ai substitué en un très-grand nombre d'endroits des caracteres romains *aux caracteres italiques, qui avoient été beaucoup trop multipliés dans les premieres Editions.*

Si l'on veut bien relire cet Ecrit sous sa nouvelle forme, avec un peu plus d'attention que n'en exige un Roman, je me flatte qu'on ne jugera pas qu'il ne soit que le fruit d'une Imagination qui se plait à embellir les Objets ou à réaliser ce qu'elle desire, & qu'en crayonnant la riche Perspective que je voulois offrir aux regards du Lecteur éclairé, j'aie choqué cette Philosophie de l'Esprit & du Cœur dont j'avois posé les principes dans mes autres Ecrits.

Le 3 de Février 1781.

avec les principes de la Science pfychologique des liaifons fecretes que les meilleurs Ecrivains de Rhétorique ne me paroiffent pas avoir apperçues. Je ne me livrerai pas ici à cette intéreffante difcuffion : elle exigeroit des détails qui me jeteroient fort au-delà des bornes d'une Préface.

L'*Effai d'application* de mes *principes pfychologiques* eft avec les Ecrits qui le précedent, une forte d'Introduction à la *Palingénéfie philofophique.* En commençant à travailler à cette *Palingénéfie*, j'étois bien éloigné de découvrir toute l'étendue de la carriere qu'elle me feroit parcourir. Je ne me propofois d'abord que d'appliquer aux Animaux une de ces idées pfychologiques que je m'étois plu à développer en traitant de la Perfonnalité & de l'État futur de l'Homme: *Effai analyt.* Ch. XXIV. Infenfiblement le champ de ma vifion s'eft aggrandi: j'ai apperçu fur ma route une infinité de chofes intéreffantes auxquelles je n'ai pu refufer un coup-d'œil, & ce coup-d'œil m'a découvert encore d'autres Objets.

Enfin; après avoir marché quelque tems au milieu de cette Campagne riante & fertile, une Perfpective plus vafte & plus riche s'eft offerte à mes regards; & quelle Perfpective encore! celle de ce bonheur à venir que Dieu réferve dans SA BONTÉ à l'Homme mortel.

J'ai donc été conduit par une marche auſſi neuve que philoſophique à m'occuper des fondemens de ce bonheur; & parce qu'ils repoſent principalement ſur la Révélation, l'examen logique de ſes preuves eſt devenu la partie la plus importante de mon travail. Je n'ai annoncé qu'une *Eſquiſſe*: pouvois-je annoncer plus relativement à la grandeur du Sujet & à la médiocrité de mes connoiſſances & de mes talens!

Ma principale attention dans cette Eſquiſſe a été de ne rien admettre d'eſſentiel qu'on pût me conteſter raiſonnablement en bonne Philoſophie. Je ne ſuis donc parti que des faits les mieux conſtatés, & je n'en ai tiré que les réſultats les plus immédiats. Je n'ai parlé ni d'évidence ni de démonſtration: mais, j'ai parlé de vraiſemblances & de probabilités. Je n'ai ſuppoſé aucun incrédule: les mots d'*Incrédule* & d'*incrédulité* ne ſe trouvent pas même dans toute cette Eſquiſſe. Les objections de divers genres que j'ai diſcutées ſont nées du fond de mon ſujet, & je me les ſuis propoſées à moi-même. Je n'ai point touché du tout à la Controverſe: j'ai voulu que mon Eſquiſſe pût être lue & goûtée par toutes les Sociétés Chrétiennes. Je me ſuis abſtenu ſéverement de traiter le Dogme: je ne devois choquer aucune Secte: mais, je me ſuis un peu étendu ſur la beauté de la Doctrine.

Je n'ai pas approfondi également toutes les preuves; mais,

je les ai indiqué toutes, & je me fuis attaché par préférence à celles que fourniffent les Miracles.

Les Lecteurs que j'ai eu fur-tout en vue font ceux qui doutent de bonne foi, qui ont tâché de s'éclairer & de fixer leurs doutes, de réfoudre les objections & qui n'y font pas parvenus. Je ne pouvois ni ne devois m'adreffer à ceux dont le Cœur a corrompu l'Efprit.

Dans la multitude des chofes que j'ai eu à expofer, il s'en trouve beaucoup qui ne m'appartiennent point: comment aurois-je pu ne donner que du neuf dans une Matiere qui eft traitée depuis feize fiecles par les plus grands Hommes & par les plus favans Ecrivains? Je n'ai donc afpiré qu'à découvrir une méthode plus abrégée, plus fûre & plus philofophique de parvenir au grand but que je me propofois.

J'ai tâché d'enchaîner toutes mes propofitions fi étroitement les unes aux autres qu'elles ne laiffaffent entr'elles aucun vuide. Peut-être cet enchaînement a-t-il été moins dû à mes efforts qu'à la nature de mon plan. Il étoit tel que je prévoyois affez que mes idées s'enchaîneroient d'elles-mêmes les unes aux autres, & que je n'aurois qu'à me laiffer conduire par le fil de la Méditation.

On comprend que cette Esquisse ne pouvoit être mise à la portée de tous les ordres de Lecteurs. Je l'ai dit : je la destinois à ceux qui doutent de bonne foi, & en général de Peuple ne doute gueres. Une méthode & des principes un peu philosophiques ne sont pas faits pour lui, & heureusement il n'en a pas besoin.

Qu'il me soit permis de le remarquer : la plupart des Auteurs que j'ai lus, & j'en ai lu beaucoup, m'ont paru avoir deux défauts essentiels : ils parlent sans cesse d'évidence & de démonstration, & ils apostrophent à tout moment ceux qu'ils nomment Déïstes ou Incrédules. Il seroit mieux d'annoncer moins ; on inspireroit plus de confiance & on la mériteroit davantage. Il seroit mieux de n'apostropher point les Incrédules : ce sont eux qu'on veut éclairer & persuader ; & l'on commence par les indisposer. S'ils ne ménagent pas toujours les Chrétiens, ce n'est pas une raison pour les Chrétiens de ne pas les ménager toujours.

Un autre défaut que j'ai apperçu dans presque tous les Auteurs que j'ai étudiés & médités, est qu'ils différent trop. Ils ne savent pas resserrer assez leurs raisonnemens ; je voulois dire, les comprimer assez. Ils les affoiblissent en les dilatant, & donnent ainsi plus de prise aux objections. Quelquefois même

il leur arrive de mêler à des argumens solides de petites réflexions hétérogenes qui les infirment. La paille & le chaume ne doivent pas entrer dans la construction d'un Temple de marbre élevé à la VÉRITÉ.

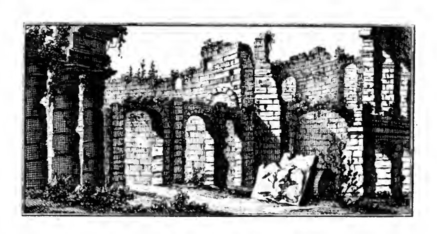
Le desir de prouver beaucoup a porté encore divers Apologistes, d'ailleurs très-estimables, à donner à certaines considérations une valeur qu'elles ne pouvoient recevoir en bonne Logique.

Je n'ai rien négligé pour éviter ces défauts : je ne me flatte pas d'y avoir toujours réussi. Je pouvois peu : je ne suis pas resté au-dessous du point où je pouvois atteindre. J'ai concentré dans ce grand Sujet toutes les puissances de mon Ame. Je n'ai pas nombré les argumens; je les ai pesés, & à la balance d'une Logique exacte. J'ai souhaité de répandre sur cette importante recherche tout l'intérêt dont elle étoit susceptible & qu'on avoit trop négligé. J'ai approprié mon style aux divers Objets que j'avois à peindre ou plutôt les teintes de ces Objets ont passé d'elles-mêmes dans mon style. J'ai senti & desiré de faire sentir. J'ai visé à une extrême précision, & en m'efforçant d'y atteindre, j'ai fait ensorte que la clarté n'en souffrît jamais. Je n'ai point affecté une érudition qui ne me convenoit pas : il est si facile de paroître érudit & si difficile de l'être! j'ai renvoyé aux Sources; on les connoît.

Les vrais Philosophes me jugeront : si j'obtiens leur suffrage, je le regarderai comme une récompense glorieuse de mon travail : mais, il est une récompense d'un plus haut prix à laquelle j'aspire, & celle-ci est indépendante du jugement des Hommes.

A Genthod près de Geneve, le 19 de Mai 1769.

ANALYSE



ANALYSE ABRÉGÉE

DE

L'ESSAI ANALYTIQUE,

OÙ L'ON TROUVE

QUELQUES ÉCLAIRCISSEMENS

SUR LES

PRINCIPES PSYCHOLOGIQUES

DE L'AUTEUR.

INTRODUCTION.

INTROD.

JE reproduis ici cette espece d'Analyse de mon *Essai sur l'Ame*, que j'avois insérée dans la Préface de la *Contemplation de la Nature.* Il m'a paru qu'elle pourroit aider mes Lecteurs

à faisir la suite un peu longue de mes principes, & qu'elle pourroit servir de réponse aux objections & aux difficultés qu'on viendroit à tirer de ces principes.

Tout est ici plus rapproché, & quelques idées fondamentales y sont un peu plus développées: mais, j'y ai supprimé bien des choses qui, si j'avois voulu les développer aussi, auroient fait de cette sorte d'Extrait un Volume en forme.

Ce seroient les Auteurs eux-mêmes qui devroient faire l'Extrait raisonné de leurs propres Ouvrages. Qui peut mieux que l'Auteur lui-même tracer en raccourci la marche de son Esprit, ses principes & les conséquences qui en découlent le plus immédiatement?

Les Auteurs y perdroient, il est vrai, les éloges que les Journalistes leur prodiguent quelquefois avec trop de complaisance: mais ils y gagneroient d'être mieux lus, mieux entendus, mieux médités, & cet avantage est plus réel.

Je l'ai dit dans la Préface de la *Contemplation*, " J'ai com-
„ posé cette Analyse abrégée pour l'opposer à celles qu'on trouve
„ dans des *Extraits* trop imparfaits de mon Livre, & pour faire
„ mieux connoître la Logique dont j'ai fait usage dans ces re-
„ cherches aussi difficiles qu'intéressantes. „

Il n'y avoit point de Titres particuliers dans cette Préface de la *Contemplation*: j'en ai mis ici, parce qu'il m'a semblé qu'ils manquoient à la distinction des sujets. Il est toujours bon de caractériser les sujets; cela prépare le Lecteur à ce qu'il va lire & marque la route.

PARAGR. I.

I.

Principe fondamental de tout l'Ouvrage.

Les Sens, premiere origine de nos idées.

JE ſuis parti d'un fait très-connu, très-certain & que perſonne ne s'aviſera de conteſter : c'eſt qu'un Aveugle-né n'acquerra jamais nos idées de lumiere & de couleurs. (1) Son Ame a pourtant les mêmes Facultés que la nôtre : que lui manque-t-il donc pour avoir toutes nos ſenſations viſuelles ? l'Organe approprié à ces ſenſations.

Si cet Aveugle-né étoit en même tems Sourd-né, s'il avoit encore été privé à ſa naiſſance du Toucher, du Goût, de l'Odorat, je demande quelles idées ſon Ame pourroit acquérir ?

On me répondra apparemment, comme on l'a fait, qu'elle auroit au moins le ſentiment de ſon exiſtence. Mais comment acquérons-nous le ſentiment de notre propre exiſtence ? n'eſt-ce pas en réfléchiſſant ſur nos propres ſenſations ? ou du moins nos premieres ſenſations ne ſont-elles pas liées eſſentiellement à ce ſentiment qu'a toujours notre Ame que c'eſt elle qui les éprouve, & ce ſentiment eſt-il autre choſe que celui de ſon exiſtence ? mais une Ame qui n'auroit jamais ſenti comment pourroit-elle ſavoir qu'elle exiſte ?

Il ne ſeroit pas bon d'admettre ici un certain ſentiment confus de l'exiſtence dont nous ne ſaurions nous former aucune

(1) *Eſſai analytique.* §. 17.

PARAGR. II.

idée; il eſt mieux, ſans doute, de ne recevoir que des choſes claires & ſur leſquelles on puiſſe raiſonner. La penſée actuelle ne peut conſtituer l'eſſence de l'Ame; ce qui la conſtitueroit, au moins en partie, ſeroit plutôt la *Cogitabilité.*

II.

La Réflexion, ſeconde ſource de nos idées.

J'AI donc ſuppoſé comme un principe que toutes nos idées dérivent originairement des Sens. Je n'ai pas dit que toutes nos idées ſont purement ſenſibles. J'ai montré fort clairement & dans un grand détail comment la Réflexion, aidée des divers genres de ſignes, s'éleve par degrés des ſenſations aux notions les plus abſtraites. (1) J'ai aſſez approfondi la Théorie des abſtractions, & j'ai tracé en général celle des idées. (2)

III.

L'Union de l'Ame & du Corps & ſa Loi.

LES Objets eux-mêmes ou les corpuſcules qui en émanent n'agiſſent ſur les Sens que par impulſion. Ils leur communiquent un certain ébranlement qui ſe tranſmet au Cerveau, & l'Ame éprouve des ſenſations.

LE Philoſophe ne recherche point comment le mouvement d'un nerf fait naître dans l'Ame une idée. Il admet ſimplement le fait, & renonce ſans peine à en connoître la cauſe: il ſait qu'elle tient au myſtere de l'Union des deux Subſtances, & que ce myſtere eſt pour lui impénétrable.

(1) Chap. XVI, XIX. paragr. 528.
(2) Chap. XIV, XV, XVI.

Il lui suffit de savoir qu'à l'ébranlement de tel ou tel nerf répond toujours dans l'Ame telle ou telle sensation. Il regarde la sensation, non comme l'effet physique & immédiat du mouvement du nerf, mais comme la suite inséparable de ce mouvement. Il considere, en quelque sorte, ce mouvement comme un signe naturel de la sensation, & ce signe est de l'institution du Créateur.

IV.

Simplicité de l'Ame.

L'Homme, Etre - mixte.

Je n'ai pas affirmé qu'il est impossible que l'Ame pense sans Corps. Il peut exister des Esprits - purs qui ont des idées; mais j'ignore profondément comment ils les ont.

Je sais seulement, que le sentiment que j'ai de mon Moi est toujours un, simple, indivisible; d'où j'infere que je ne suis pas tout Matiere. J'ai fort développé cette belle preuve. J'admets donc l'existence de mon Ame comme celle d'une Substance immatérielle, qu'il a plu au Créateur d'unir à un Corps organisé. J'apprends donc de la contemplation de mon Etre, que je résulte de l'union de deux Substances très - différentes.

Dans cet ordre de choses je vois que je n'ai des idées que par l'intervention de mon Corps, & plus je m'étudie moi-même, plus je suis forcé de reconnoître la grande influence de la Machine sur toutes les opérations de mon Ame.

J'apprends encore de la Révélation que mon Ame sera éternellement unie à une portion de Matiere; je serai donc éternellement un Etre - mixte.

PARAG. IV. L'INTENTION de l'AUTEUR de mon Etre n'a donc pas été que je fusse un Esprit-pur. IL a donc voulu que mon Ame n'exerçât ses Facultés que par l'intervention d'un Corps. S'IL avoit voulu autrement, j'aurois philosophé autrement, parce que j'aurois eu une autre maniere d'appercevoir & de juger.

J'AI donc suivi dans mes recherches sur l'économie de notre Etre la marche qui m'a paru la plus conforme à celle de la Nature. Mon Ame n'a aucune prise sur elle-même; elle ne peut se voir & se palper elle-même ; mais elle voit & palpe des Corps, à l'aide de celui auquel elle est unie.

SES Sens la mettent en commerce avec tout ce qui l'environne ; par eux, elle tient à toutes les parties de l'Univers ; par eux, elle s'approprie, en quelque sorte, la Nature entiere & remonte même jusqu'à son DIVIN AUTEUR.

V.

Structure des Sens ; ses Effets généraux.

Réalité des Objets de nos Sensations.

Influence physique.

J'ÉTUDIE donc la structure de mes Sens, ces Instrumens universels des opérations de mon Ame : je me rends attentif à tout ce qui doit se passer en eux quand les Objets viennent à les frapper. Je médite sur les effets de ces ébranlemens, sur les rapports que les fibres qui en sont le siege soutiennent entre elles, & sur les conséquences les plus immédiates de ces rapports.

COMME je suis assuré que mon Ame n'éprouve aucune modi-

fication qu'à l'occasion de quelque chose qui survient à ses Sens, & par ses Sens à la partie du Cerveau qui est le siege immédiat du sentiment & de la pensée; je considere le jeu & les modifications des fibres sensibles, comme une sorte de représentation des modifications correspondantes de mon Ame.

Il importe fort peu à mon but que je ne me trompe pas sur l'existence des Corps: quand tout le Systême matériel ne seroit qu'un Phénomene, une pure apparence, relative à ma maniere d'appercevoir & de juger, je n'en distinguerois pas moins mes sensations les unes des autres; je n'en serois pas moins assuré que les unes sont en mon pouvoir & que les autres n'y sont point du tout; je ne serois pas moins certain qu'il y a hors de mon Ame quelque chose qui excite en elle des sensations indépendamment de sa Volonté. Cette chose, quelle qu'elle soit, est ce que je nomme *Matiere*.

Je n'affirme pas que la Matiere soit en effet ce qu'elle me paroît être; mais je puis raisonnablement affirmer que ce qu'elle me paroît être résulte essentiellement de ce qu'elle est en elle-même & de ce que je suis par rapport à elle. Les Etres qui la voient sous d'autres rapports que moi sont d'une nature différente de la mienne. Je la verrois moi-même sous d'autres rapports si ma nature venoit à changer.

Il étoit tout aussi indifférent au but de mes recherches de discuter les différentes hypotheses qui ont été imaginées pour rendre raison de l'Union de l'Ame & du Corps, puisque toutes ces hypotheses supposent également une relation constante entre les modifications de l'Ame & les mouvemens du Corps.

Il falloit donc toujours en venir à s'occuper du jeu des Organes. Il est très-permis après cela, de traduire chaque rai-

PARAG. VI. ſonnement dans la Langue propre à l'hypotheſe qu'on a embraſſée. Je m'en ſuis tenu à l'*Influence phyſique*, non comme au fait, mais comme à ce qui paroit l'être.

V I.

Continuation du même Sujet.

Différences ſpécifiques des fibres ſenſibles.

CHAQUE Sens a ſa méchanique, ſa maniere d'agir, ſa fin.

CHAQUE Sens tranſmet à l'Ame une multitude d'impreſſions différentes, auxquelles répondent autant de différentes ſenſations.

IL ne m'a pas été poſſible de concevoir que des fibres parfaitement ſemblables puſſent ſuffire à recevoir & à tranſmettre ſans confuſion tant d'impreſſions diverſes. Il m'a ſemblé que chaque fibre ſenſible ſeroit ainſi dans le cas d'un Corps pouſſé à la fois par pluſieurs Forces qui agiroient en ſens différens; ce corps recevroit un mouvement compoſé, qui ſeroit le produit de ces Forces, & qui ne repréſenteroit aucune de ces Forces en particulier.

EN me plaçant dans ce point de vue, je n'ai pu me rendre raiſon à moi-même de la diſtinction de mes ſenſations. J'ai donc été forcé de ſuppoſer qu'il y a dans chaque Sens des fibres appropriées à chaque eſpece de ſenſation.

J'AI cru appercevoir dans l'organiſation des Sens des particularités qui juſtifioient ma ſuppoſition, & je les ai indiquées. (1) Les obſervations ſur la différence de réfrangibilité des rayons

(1) *Eſſai analytique*, Chap. VIII.

colorés

colorés & fur celle des vibrations des cordes des Inftrumens fonores, m'ont paru ajouter un nouveau degré de probabilité à cette conjecture.

VII.

Phyfique de la Réminifcence.

Mais, mon Ame n'eft pas bornée à fentir par le miniftere de mes Sens: elle a encore le fouvenir de ce qu'elle a fenti. Elle a le fentiment de la nouveauté d'une fenfation. Une fenfation qui lui a été préfente plufieurs fois ne l'affecte pas précifément comme la premiere fois.

C'est toujours par les Sens que les Objets vont à l'Ame. Des fibres qui ont été ébranlées plufieurs fois ne fauroient être précifément dans l'état où elles étoient avant que d'avoir été ébranlées. L'action réitérée de l'Objet doit y apporter quelque changement.

Si l'efpece de la fenfation a été attachée à l'efpece des fibres, le fouvenir de la fenfation ou la Réminifcence a pu être attaché à l'état actuel des fibres. J'ai donc conjecturé que des fibres *vierges* n'affectoient pas l'Ame précifément comme celles qui ne l'étoient pas, & j'ai attribué le fentiment de la nouveauté à cet état de *virginité* des fibres fenfibles. (1) Je prie qu'on me paffe un mot qui m'évite des périphrafes ennuyeufes.

En vertu de l'Union des deux Subftances il ne fauroit rien fe paffer dans l'Ame qui n'ait dans le Corps quelque chofe qui lui correfponde. C'eft cette chofe que j'ai toujours cherchée, que je ne me flatte point d'avoir toujours rencontrée & que le plus fouvent je n'ai fait qu'entrevoir.

(1) *Effai analytique.* Chap. IX.

PAR. VIII.

VIII.

Action de l'Ame sur les Sens indiquée par la nature & par les effets de l'Attention.

MON Ame a une Volonté & elle l'exerce. Elle a des desirs; elle est active. Cette Activité, quelle que soit sa nature, doit avoir un sujet sur lequel elle se déploie: il ne m'a pas été possible de lui en trouver d'autre que les fibres sensibles. J'ai donc pensé, que comme les Sens agissent sur l'Ame, l'Ame peut agir à son tour sur les Sens.

JE n'ai pas dit que l'Ame agit à la maniere du Corps; elle n'est pas Corps; mais j'ai dit que l'effet de son action répondoit à celui d'un Corps. En un mot; j'ai admis que l'Ame ébranloit à son gré les fibres sensibles, & je n'ai pas entrepris d'en chercher la maniere.

DIVERS faits m'ont paru établir cette Force motrice de l'Ame, & en particulier l'exercice de l'Attention. Lorsqu'elle est trop continuée elle fait naître dans l'Ame ce sentiment incommode que nous exprimons par le terme de *fatigue*.

A proprement parler, la fatigue peut-elle résider ailleurs que dans les Organes? & n'est-ce pas l'Ame elle-même qui l'occasione par un effet de sa volonté? Si elle ne vouloit pas être attentive, elle n'éprouveroit aucune fatigue. Elle agit donc sur les fibres qui sont le siege de cette fatigue.

SI la fatigue cesse lorsque l'Ame change d'objet; c'est qu'elle agit alors sur d'autres fibres; car nous avons vu qu'il est probable que chaque Objet a dans le Cerveau des fibres qui lui sont appropriées.

C'est à l'aide de ces principes que j'ai essayé, peut-être le premier, d'analyser la nature & les effets de l'Attention & de prouver que cette précieuse Faculté est ce qui met le plus de différence entre un Homme & un autre Homme. (1) PARAG. IX.

On nous avoit donné d'excellentes regles pour diriger & pour fixer l'Attention ; mais, on ne s'étoit pas assez occupé du fondement physique de ces regles. Jamais on ne réussira mieux à diriger l'Homme que lors qu'on partira du physique de sa Constitution. C'est toujours par le physique qu'il faut passer pour arriver à l'Ame.

I X.

Physique de l'Imagination & de la Mémoire.

Les idées que les Objets excitent dans l'Ame se retracent à l'Ame sans l'intervention des Objets. Cette reproduction des idées est due à l'Imagination & à la Mémoire. J'ai cherché comment elle s'opere ou ce qui est la même chose, en quoi consiste le physique de l'Imagination & de la Mémoire. (2).

La méthode que j'ai suivie pour y parvenir m'a paru très-simple & assez lumineuse ; c'est celle que j'ai suivie dans toutes mes recherches psychologiques. J'ai d'abord porté mon attention sur ce qui a précédé immédiatement. Avant que de chercher comment une idée est reproduite, j'ai cherché comment elle étoit produite.

J'ai vu clairement que l'Ame n'a jamais de sensation nou-

(1) Chap. XI & XIX. §. 529, 530, 533.

(2) Chap. XIV. paragr. 212, 213, 214. Chap. XX, paragr. 546 & suiv. Chap. XXII, paragr. 623, 624 & suiv.

PARAGR. X. velle que par l'entremise des Sens. C'est à l'ébranlement de certaines fibres que cette sensation a été originairement attachée. Sa reproduction ou son rappel par l'Imagination tiendra donc encore à l'ébranlement de ces mêmes fibres.

DES accidens qui ne peuvent affecter que le Corps, affoiblissent & détruisent même l'Imagination & la Mémoire. Elles ont donc un siege dans le Corps, & ce siege seroit-il autre chose que l'Organe qui transmet à l'Ame toutes les impressions du dehors ?

J'AI donc pensé que les fibres sensibles sont construites de maniere que l'action plus ou moins continuée des Objets y produit des déterminations plus ou moins durables, qui constituent le physique du souvenir.

JE n'ai pu dire ce que sont ces déterminations, parce que la structure des fibres sensibles m'est inconnue : mais si chaque Sens a sa méchanique, j'ai cru que chaque espece de fibre sensible pourroit avoir la sienne.

X.

Continuation du même sujet.

Remarques importantes sur les fibres sensibles.

J'AI donc considéré chaque fibre sensible comme un très-petit organe qui a ses fonctions propres, ou comme une très-petite machine que l'action des Objets monte sur le ton qui lui est approprié. J'ai jugé que le jeu ou l'effet de la fibre doit résulter essentiellement de sa structure primordiale, & celle-ci de la nature & de l'arrangement des élémens.

Je ne me ſuis point repréſenté ces élémens comme des corps ſimples; je les ai enviſagés comme les parties conſtituantes d'un petit organe, comme les différentes pieces d'une petite machine, deſtinée à recevoir, à tranſmettre & à reproduire l'impreſſion de l'Objet auquel elle a été appropriée.

J'ai donc ſuppoſé que chaque eſpece de fibre ſenſible a été originairement conſtruite ſur des rapports déterminés à la maniere d'agir de ſon Objet.

Cette ſuppoſition ne m'a pas paru gratuite: ſi l'Oeil n'agit pas comme l'Oreille, c'eſt que ſa ſtructure eſt eſſentiellement différente; c'eſt que la lumiere n'agit pas comme le ſon. Les fibres appropriées aux différentes perceptions viſuelles ont donc probablement une autre ſtructure que celle des fibres appropriées aux perceptions de l'Ouïe.

Il y a plus; chaque perception a ſon caractere qui nous la fait diſtinguer de toute autre. Par exemple; chaque rayon coloré a ſon eſſence qui eſt immuable: un rayon rouge n'agit pas préciſément comme un rayon bleu. Il y a donc encore entre les fibres de la Vue des différences relatives à celles qui ſont entre les rayons.

Je n'ai pas admis ſimplement que les fibres de la Vue ſont plus déliées que celles de l'Ouïe; que les vibrations des unes ſont plus promptes que celles des autres, & qu'entre les fibres de la Vue, celles qui ſont appropriées à l'action des rayons rouges ſont moins fines que celles qui ſont appropriées à l'action des rayons bleus. Cela ne m'a pas ſemblé ſuffire pour rendre raiſon des phénomenes de la Mémoire.

J'ai bien entrevu que des oſcillations plus ou moins promptes ou tout autre mouvement analogue pourroit peut-être ſuffire à

PARAG. X. caractériser l'espece de la *sensation;* mais je n'ai pas compris qu'ils pussent servir en même tems à retracer à l'Ame le souvenir de la sensation. Il m'a paru que puisque ce souvenir tient au Corps, il devoit dépendre de quelque changement qui survenoit à l'état primitif des fibres sensibles par l'action des Objets. (1)

J'AI donc admis comme probable que l'état des fibres sur lesquelles un Objet a agi n'est pas précisément le même après cette action qu'il étoit auparavant. J'ai conjecturé que les fibres sensibles éprouvent ainsi des modifications plus ou moins durables qui constituent le physique de la Réminiscence & de la Mémoire.

JE n'ai pas entrepris de déterminer en quoi consistent ces modifications; je ne connoissois aucun fait qui pût m'éclairer sur ce point obscur. Mais ayant considéré les fibres sensibles comme de très-petits organes, il ne m'a pas été difficile de concevoir que les parties constituantes de ces organes pouvoient revêtir les unes à l'égard des autres de nouvelles positions, de nouveaux rapports auxquels étoit attaché le physique du souvenir.

CECI tient à l'habitude, dont on parle tant, qui a une si grande influence dans la Vie humaine, & dont je ne sache pas qu'on ait bien développé le principe. J'ai tenté d'expliquer comment elle se forme, s'enracine, s'affoiblit, s'éteint. (2)

JE disois à cette occasion, §. 109: " des fibres destinées à „ transmettre & à retracer à l'Ame les impressions des objets „ ont une structure relative à cette double fin. En vertu des

(1) Chap. VII, paragr. 57, 58, 59 & suiv.

(2) Chap. IX, paragr. 96, 97 & suiv. Chap. XXII, paragr. 641, 642 & suivans.

„ rapports que la Nature a établis entre les fibres des Sens „ & l'activité des Objets, ce sont les Objets eux-mêmes qui „ disposent les fibres à reproduire les impressions qu'elles en „ ont reçues. Tel est l'art avec lequel ces fibres ont été cons- „ truites, qu'en agissant sur elles les Objets les montent ou „ leur impriment un certain ton. „

Je disois encore §. 612, 613. " Je ne décide point si „ l'effet que l'action de l'Objet produit sur la fibre se borne „ au changement qui survient à la position respective des „ élémens ou s'il affecte encore leur forme & leurs pro- „ portions. Afin donc de ne rien hazarder sur un sujet qui „ m'est inconnu, j'avertis que par les termes de dispositions „ ou de déterminations imprimées aux élémens de la fibre, „ j'entends en général tous les changemens qui leur survien- „ nent en conséquence de l'action de l'Objet. Je ne détermine „ donc point quels sont ces changemens; & si je parle plus „ volontiers du changement de la position respective, c'est „ qu'il me paroît être celui que le mouvement suppose le plus „ essentiellement.

" Non seulement la fibre transmet à l'Ame l'impression de „ l'Objet; mais elle lui retrace encore le souvenir de cette „ impression. Ce souvenir ne differe de la sensation même que „ par le degré de l'intensité. Il a donc la même origine: il „ dépend donc, comme la sensation elle-même, d'un mouve- „ ment qui s'excite dans la fibre; mais d'un mouvement plus „ foible. „

" L'exécution de ce mouvement exige une certaine dispo- „ sition dans les parties intégrantes de la fibre. Les élémens re- „ tiennent donc pendant un tems plus ou moins long les dé- „ terminations qu'ils ont reçues de l'action de l'objet. Il monte, „ pour ainsi dire, la fibre à son ton, & tandis qu'elle demeure

PARAG. X. „ ainsi montée elle conserve l'aptitude à retracer à l'Ame le „ souvenir de la sensation de l'Objet, &c. „

J'AJOUTOIS enfin, §. 616: « il faut donc considérer la fibre „ comme une très-petite machine destinée à produire un certain „ mouvement. La capacité de cette petite machine à exécuter ce „ mouvement dépend originairement de sa construction; & cette „ construction la distingue de toutes les machines de même „ genre. L'action de l'Objet réduit cette capacité en acte. C'est „ cette action qui monte la machine. Dès qu'elle est montée, „ elle joue au moment que quelque impulsion survient. „ (1)

Au reste; le Lecteur ne doit pas avoir beaucoup de peine à comprendre comment la Nature a pu varier assez la structure des fibres sensibles pour fournir à cette prodigieuse diversité de perceptions que nous éprouvons. Combien l'Art humain si grossier, si imparfait, si borné varie-t-il ses Productions de même genre! Combien de formes différentes ne fait-il pas donner à une Chaîne! Quelle variété ne met-il point entre les chainons de différentes Chaînes! De combien de combinaisons les mêmes élémens ne sont-ils pas susceptibles! & que sera-ce quand on supposera que les élémens ont été eux-mêmes diversifiés!

(1) JE prie qu'on consulte sur-tout les paragr. 684, 685, où j'ai tâché de rassembler sous un seul point de vue la plupart de mes principes sur le physique de notre Etre.

XI.

X I.

Continuation du même Sujet.

Méchanique de la Mémoire.

Physique des préjugés, du caractere, &c.

L'AME n'a pas seulement le souvenir des perceptions qui l'ont affectée, elle peut encore se les rappeller dans l'ordre suivant lequel elles l'ont plusieurs fois affectée. C'est là un des principaux effets de la Mémoire.

POUR tâcher d'éclaircir un peu la méchanique de cette admirable Faculté, je m'y suis pris comme le Physicien s'y prend pour remonter à la cause secrete de quelque effet que ce soit. J'ai rassemblé un certain nombre de faits, j'en ai formé une suite graduée, je les ai comparés & analysés avec toute l'attention dont j'étois capable. J'ai étudié l'art auquel nous avons recours pour graver dans notre Cerveau une suite ordonnée de sons, de mots, un discours, (1) & j'ai vu assez clairement que cet art si connu de ceux qui récitent en public, a pour derniere fin d'ébranler les fibres sensibles dans un ordre relatif à la suite des mots auxquels elles sont appropriées.

J'AI montré que puisque nos idées de tout genre se rappellent les unes les autres & que toutes tiennent originairement aux Sens, il faut que les fibres sensibles de tout genre communiquent les unes aux autres immédiatement ou médiatement. Elles peuvent donc acquérir une disposition habituelle à s'ébranler les unes les autres dans un ordre déterminé & constant.

(1) Chap. XXII, parag. 625, 626, 627 & suiv. parag. 636, 637 & suiv.

Parag. XI. C'est toujours par la répétition des mêmes mouvemens dans le même sens qu'on parvient à leur faire contracter cette disposition.

L'Attention, qui ajoute un nouveau degré de force à l'ébranlement, aide encore à graver la suite des mots dans la Mémoire. Cette suite sera donc représentée dans le Cerveau par une chaine de fibres & de fibrilles, le long de laquelle le mouvement se propagera dans un ordre d'autant plus constant que la Mémoire sera plus tenace.

La tenacité de la Mémoire dépendra en dernier ressort de la disposition particuliere des élémens à retenir les déterminations qui leur auront été imprimées.

Il suit de là, qu'une Intelligence qui connoîtroit à fond la méchanique du Cerveau, qui verroit dans le plus grand détail tout ce qui s'y passe y liroit comme dans un Livre. Ce nombre prodigieux d'organes infiniment petits appropriés au sentiment & à la pensée seroit pour cette Intelligence ce que sont pour nous les caracteres d'Imprimerie. Nous feuilletons les Livres, nous les étudions; cette Intelligence se borneroit à contempler les Cerveaux.

Je n'ai rien dit de ces *traces*, de ces *ébauches* qu'on suppose si gratuitement dans le Cerveau, toutes les fois qu'on parle de l'Imagination & de la Mémoire: j'avoue, que n'ayant pu m'en former aucune idée, j'ai jugé plus philosophique d'admettre que les mêmes organes qui, ébranlés par les Objets, nous donnent tant de perceptions diverses, sont faits de maniere que leurs parties constituantes reçoivent de l'action des Objets certaines déterminations d'où resulte une tendance à se mouvoir dans un sens plutôt que dans tout autre.

Je n'ai pas exclu le jeu des esprits-animaux dont l'existence est aujourd'hui mieux prouvée qu'elle ne l'étoit: mais un fluide ne peut être le siege d'impressions durables; il peut seulement concourir avec les solides & recevoir d'eux des impulsions qui modifient son cours dans un rapport déterminé à leur état actuel. (2) PARAG. XII

J'ai terminé mes recherches sur la Mémoire par quelques considérations sur les préjugés que j'ai regardés comme des modifications de l'habitude. (3)

Si toutes nos idées tiennent à des fibres qui leur sont appropriées, les préjugés ont aussi leurs fibres. Ils se nourrissent, croissent & se fortifient avec elles. De là cette grande difficulté qu'on éprouve à les déraciner. En les attaquant on s'étonne de la résistance: on ne songe pas que l'on combat contre la Nature. La résistance est bien plus grande encore quand on entreprend de changer le caractere qui résulte de l'ensemble des déterminations qu'une infinité de fibres ont contractées. (4)

XII.

Considérations sur la Liberté.

Il arrive souvent qu'à l'occasion d'une idée l'Ame en cherche une autre & la rappelle enfin. On croit communément que ce rappel est dû à la Volonté.

J'ai examiné cette opinion, & il me semble que j'ai assez bien prouvé que le rappel dont il s'agit est le pur effet de la

(2) Chap. XXII. paragr. 644. Chap. VI. paragr. 43.

(3) Chap. XXII. paragr. 652.

(4) Chap. XXII. paragr. 652.

PAR. XII. liaison des fibres sensibles. Un exemple que j'ai analysé avec soin met cela dans un grand jour. (1)

J'ai fait voir ailleurs (2) à quoi se réduit ici l'efficace de la Volonté; car l'on m'entendroit très-mal si l'on pensoit que je n'ai rien donné à cette Faculté. J'ai développé. . . . mais cette analyse deviendroit elle-même un Livre si j'entrois dans un plus grand détail sur l'examen que j'ai tenté de faire de nos Facultés.

Je passe donc sous silence tout ce que j'ai exposé sur le desir, (3) sur la surprise, (4) sur les plaisirs attachés au beau, (5) sur les passions, (6) sur les songes, (7) sur la Personnalité, (8) sur la liaison des idées avec leurs signes, (9) & sur quantité d'autres sujets dont plusieurs n'avoient pas été discutés avant moi ou ne l'avoient été que superficiellement.

Je ne dirai qu'un mot de mes idées sur la Liberté, (10) matiere si délicate, qui a enfanté tant de Volumes & tant de querelles, & qui devient si simple, si facile, si lumineuse dès qu'on l'envisage sous son vrai point de vue & sans avoir égard à aucun systême particulier.

Je n'ai vu dans la Liberté, que la Faculté exécutrice de la

(1) Chap. XVIII, paragr. 432, 433 & suiv. paragr. 456, 457.
(2) Chap. XIX, paragr. 536.
(3) Chap. XIII, parag. 172 & suiv.
(4) Chap. XVII, parag. 324. & suiv.
(5) Ibid. parag. 342 & suiv.
(6) Chap. XVIII, parag. 402 & suiv.
(7) Chap. XXIII, parag. 663 & suiv.
(8) Chap. XXIV, parag. 703 & suiv.
(9) Chap. XXV, parag. 791 & suiv.
(10) Chap. XII, parag. 147 & suiv. Chap. XIX, parag. 471 & suiv.

Volonté. Ce n'eſt donc pas, ſelon moi, la Liberté qui choiſit, c'eſt la Volonté, & la Liberté exécute le choix. PARAG. XII.

Tout choix ſuppoſe un motif; la Volonté a toujours un objet; on ne veut point ſans raiſon de vouloir, & la perfection de la Volonté, quelque ſyſtême qu'on embraſſe, conſiſtera éternellement dans la rationabilité des motifs. Il n'eſt point de vertus ſans motifs, & la Religion n'eſt faite que pour nous fournir les plus puiſſans motifs à la vertu.

S'il exiſtoit une Liberté de pure indifférence, elle ne ſeroit pas au moins l'objet du Moraliſte, puiſqu'elle n'influeroit point ſur la vertu; mais ſi l'Ame pouvoit toujours ſe déterminer contre la vue diſtincte des motifs les plus preſſans, ſi ce qui lui paroît le plus conforme à la ſaine raiſon ou à ſon intérêt actuel n'influoit point ſur ſes déterminations, il n'y auroit plus de ſûreté dans la Société, parce qu'il n'y auroit rien qui nous répondît des actions d'autrui.

Les Théologiens eſtimables, qui admettent une Liberté d'indifférence, ne la ſuppoſent pas dans ces Diſcours pathétiques où ils tâchent d'inculquer aux Hommes les grands principes de la vertu & de la ſociabilité.

Toutes nos Facultés ont été ſubordonnées les unes aux autres, & toutes l'ont été en dernier reſſort à l'action des objets ou aux diverſes circonſtances qui en déterminent l'exercice & le développement.

Qui pourroit méconnoître en particulier le pouvoir de l'Education? Newton, né au fond de la Californie, de Parens barbares, auroit-il découvert le Syſtême du Monde?

Et que ne peut point encore la ſeule génération & le tem-

PAR. XIII. pérament qui eſt un de ſes réſultats les plus immédiats ? J'ai étudié cette ſubordination de nos Facultés, & en l'expoſant je n'ai pas craint qu'on me ſoupçonnât le moins du monde de favoriſer le Fataliſme.

XIII.

Remarques ſur le Fataliſme.

Je n'ai jamais dit, parce que je ne l'ai jamais penſé, que les motifs déterminent l'Ame à agir, comme un Corps en détermine un autre à ſe mouvoir. Le Corps n'a point par lui-même d'action: l'Ame a en ſoi un principe d'activité qu'elle ne tient que de CELUI qui l'a faite.

A parler exactement, les motifs ne la déterminent pas; mais elle ſe détermine ſur la vue des motifs, & cette diſtinction métaphyſique eſt importante. Si l'on confondoit ces deux choſes, l'on confondroit tout, & l'on tomberoit bientôt dans un Fataliſme purement phyſique.

Mais, ſeroit-on un vrai Fataliſte uniquement parce qu'on admettroit que l'Ame ſe détermine toujours pour ce qui lui paroît le meilleur réel ou apparent? Si cela étoit, il y auroit autant de vrais Fataliſtes qu'il y auroit de Philoſophes qui admettroient que l'amour du bonheur eſt le principe univerſel des actions des Hommes.

Aimer ſon bonheur, c'eſt s'aimer ſoi-même, & s'aimer ſoi-même, c'eſt ſe déterminer en vue de ſon bonheur. S'il eſt impoſſible qu'un Etre intelligent ou ſimplement ſentant ne s'aime pas lui-même, il l'eſt qu'il ne ſe détermine pas pour ce qui lui paroît le plus convenable à ſa ſituation actuelle ou à ſes beſoins.

J'ai répété plusieurs fois que l'Amour-propre bien-entendu, l'amour du bonheur, l'amour de la perfection ne sont dans mes idées, qu'une seule & même chose. (1) Un Etre intelligent peut-il ne pas aimer la perfection dans laquelle il place son bonheur. PAR. XIV.

XIV.

Observations sur la nature de l'Ouvrage & sur la maniere de le lire.

Passage de cet Ouvrage qui demandoit à être expliqué.

C'est sur ces principes que j'ai prié mes Lecteurs de me juger, & je les en prie encore. Je leur ai demandé une autre grace, que je ne me suis pas flatté d'obtenir: c'est de ne décider de mes principes que par leur ensemble. (1)

Mon Livre forme une chaîne, & cette chaine est longue. Il ne feroit pas bien de vouloir juger de toute la chainé par quelques chainons pris au hazard. Comme on ne la saisiroit point, on ne m'entendroit point ou l'on m'entendroit mal, & je serois condamné sur le seul énoncé de quelques propositions qu'on auroit séparées de celles qui les développent & les expliquent.

Il est, par exemple, un passage de mon Livre qui a fait de la peine à quelques-uns de mes Lecteurs, & qui très-sûrement ne leur en auroit fait aucune s'ils avoient considéré plus attentivement la liaison de ce passage avec ceux qui le précedent, & s'ils avoient eu soin d'en analyser les termes conformément à mes principes. Voici ce passage. (2)

(1) Chap. XVIII, parag. 420 & suiv.
(1) Préface, page x.
(2) Chap. XXV, parag. 771.

PARAG.XV. " AINS, quand toutes les Ames feroient exactement sembla-
" bles, ilsuffiroit que DIEU eût varié les Cerveaux, pour varier
" toutes les Ames. Si l'Ame d'un Huron eût pu hériter du
" Cerveau de MONTESQUIEU, MONTESQUIEU créeroit encore. "

JE vais donc développer un peu plus ce que j'avois dans l'Esprit quand j'écrivois ceci, & l'on verra s'il renferme rien dont on puisse justement s'allarmer.

XV.

Explication du passage.

Considérations préliminaires sur la variété que l'organisation peut mettre dans les Ames.

Résultats généraux des déterminations que les fibres du Cerveau peuvent contracter.

Application au passage dont il s'agit.

J'OBSERVE d'abord, que je n'affirme point dans ce passage que toutes les Ames sont parfaitement semblables. J'avance seulement qu'en les supposant telles, l'organisation suffiroit pour mettre entr'elles des variétés. Et quoi de plus évident ? Un Etre-mixte ne sent & n'apperçoit qu'à l'aide des Sens. Toutes ses sensations, toutes ses perceptions sont toujours dans un rapport déterminé au nombre & à la qualité de ses Sens.

L'AME humaine, placée dans le Cerveau de l'Huitre, y acquerroit-elle jamais des notions de Morale & de Métaphysique ? Sa nature resteroit pourtant la même ; mais elle ne pourroit y déployer son Activité, comme elle la déploie dans son propre Cerveau. Elle seroit donc extrêmement dégradée par la seule diversité

diversité de l'organisation ; & s'il étoit possible qu'une Ame ainsi dégradée conservât un souvenir de ce qu'elle auroit été dans le Corps humain, ce seroit pour elle le plus affreux malheur que d'être condamnée à habiter le Corps d'une Huitre.

Je suppose qu'il n'y a pas de différences essentielles entre les Cerveaux humains, & cette supposition me paroît légitime. Le nombre & l'espece des Sens sont les mêmes chez tous les Hommes ; mais tous les Hommes ne tirent pas le même parti de leurs Sens. Quelle différence à cet égard entre un Montesquieu & un Huron !

Les Sens communiquent au Cerveau & y produisent des impressions durables, sources de l'Imagination, de la Mémoire, du Raisonnement. Une maladie peut déranger toute l'économie du Cerveau & anéantir l'Imagination, la Mémoire, le Raisonnement; elle n'anéantit pas l'Ame, & néanmoins elle est réduite à l'état de l'Ame de la Brute.

Si le Cerveau se modele, en quelque sorte, sur les Objets ; s'il est des fibres appropriées à chaque espece de perceptions, si ces fibres retiennent les déterminations que les Objets leur ont imprimées ; si telle est la Loi de l'Union de l'Ame & du Corps, qu'à certaines fibres & à un certain état de ces fibres répondent constamment dans l'Ame certains sentimens, certaines perceptions, il faudra convenir que l'Ame d'un Huron logée dans le Cerveau d'un Montesquieu y éprouveroit les mêmes sentimens, les mêmes perceptions que l'Ame d'un Montesquieu.

Elle y éprouveroit encore les mêmes suites, les mêmes combinaisons de sentimens & de perceptions ; car je me persuade que j'ai assez bien établi que la liaison de nos idées dépend originairement de celle des fibres sensibles. Si la chose n'étoit

PAR. XVI. point, comment arriveroit-il que des accidens physiques qui ne peuvent affecter que ces fibres détruiroient la liaison de nos idées ?

XVI.

Continuation du même Sujet.

De la question s'il est une Mémoire purement spirituelle.

Autre application au passage dont il s'agit.

Ce seroit en vain qu'on se retrancheroit à soutenir avec divers Philosophes, qu'il est une Mémoire spirituelle, qui n'appartient qu'à l'Ame, comme il est une Mémoire corporelle, qui n'appartient qu'au Corps: il n'en demeureroit pas moins incontestable que la Mémoire corporelle ne peut être détruite sans que l'Ame cesse absolument de raisonner. Que devient donc alors cette Mémoire spirituelle, qu'on attribue à une Ame appellée à être unie éternellement à un Corps organisé?

Un Auteur (1) célebre a essayé de prouver l'existence de cette mémoire par la considération des Esprits-purs, qui seroient totalement privés de Mémoire s'il n'y avoit point de Mémoire propre aux Esprits. Mais cet Auteur, d'ailleurs si judicieux, & qui connoissoit si bien l'influence du Corps sur l'Ame, n'a pas fait attention que la nature des Esprits-purs peut différer beaucoup de celle des Esprits unis à la Matiere.

Je ne nie point que les Esprits-purs, s'ils existent, soient doués de Mémoire; mais, je fais profession d'ignorer ce que cette Faculté est en eux. Je ne parle que de l'Ame-humaine, & je ne sais pas même ce qu'une idée est dans cette Ame.

(1) S, Gravesande, *Introd. à la Philosophie* §. *191*, *192*. *213*.

Tout ce que je fais, c'eſt que l'Ame humaine n'a d'idée que par le miniſtere des Sens, & que ſes idées les plus abſtraites ne ſont encore que des idées ſenſibles plus ou moins déguiſées. Non ſeulement les notions les plus abſtraites, les plus ſpiritualiſées dérivent eſſentiellement des idées purement ſenſibles; elles tiennent encore aux ſens par les ſignes naturels ou arbitraires qui les repréſentent.

Supposez donc que la même Puissance, qui a uni les Ames humaines à des Touts organiques eût conſervé le Cerveau de Montesquieu & y eût logé l'Ame du Huron, ce Cerveau ſi bien organiſé, ſi richement meublé n'auroit-il pas été pour cette Ame une ſorte de Machine d'Optique par laquelle elle auroit vu l'Univers comme le voyoit l'Auteur ſublime de l'*Eſprit des Loix*?

Dans mes principes, les mots repréſentatifs des idées tiennent à certains ordres de fibres ſenſibles; la liaiſon des mots entr'eux & à leurs idées dépend encore de la commnication que les fibres ſenſibles ont entr'elles.

Le Huron, métamorphoſé tout-à-coup en Philoſophe profond, ne s'appercevroit point de la métamorphoſe. Il entendroit le François comme ſa Langue maternelle dont il ne ſe ſouviendroit plus: c'eſt que les mots réveilleroient toujours les idées des choſes, & les idées des choſes, celles des mots; c'eſt que le ſouvenir de ſa Langue maternelle tiendroit à ſon premier Cerveau qu'il n'auroit plus.

Il ſe rappelleroit toute la ſuite d'une Vie qui ſeroit celle de Montesquieu & qu'il croiroit la ſienne. Devenu ſavant comme par inſpiration, il ne pourroit manquer de ſuivre les recherches du Grand-Homme dont il tiendroit la place: comme lui, il éclaireroit le Monde, combattroit la folle ſuperſtition, la

PAR. XVII. tyrannie barbare, les préjugés de l'orgueil, du fanatisme, de l'indépendance, & MONTESQUIEU vivroit encore.

C'ÉTOIT ce que j'avois voulu rendre dans le passage en question, par le terme d'*hériter*, auquel on n'a pas fait peut-être assez d'attention & que j'avois employé pour exprimer toutes les déterminations naturelles & acquises du Cerveau que j'avois pris pour exemple. (2)

XVII.

Continuation du même sujet.

Réflexions sur l'influence des circonstances physiques.

ON m'objectera, sans doute, & on me l'a objecté, que toutes les Ames humaines ne sont pas de la même trempe, & que l'Ame de MONTESQUIEU étoit d'une trempe fort supérieure à celle de l'Ame d'un Huron. J'accorderai volontiers la possibilité de la chose; mais de cela seul qu'une chose est possible, s'ensuit-il qu'elle soit en effet? Quelle preuve nous donne-t-on de cette supériorité d'une Ame sur une autre Ame? Comment parviendroit-on à l'établir? (1)

CE seroit très-vainement qu'on insisteroit sur ces beaux Ouvrages que nous admirons & que la Postérité admirera après

(2) C'EST à l'aide de ces principes qu'on expliquera un endroit un peu difficile de la *Contemplation de la Nature*, Part. XI. Chap. XXX. où j'essaie de rendre raison des faits étonnans que nous présente l'histoire des Castors. La supposition psychologique de fibres *innées* renfermées originairement dans le Cerveau de l'Animal répond précisément à celle de l'Ame du Huron logée dans le Cerveau de MONTESQUIEU.

(1) †† JE prie que l'on consulte ici ce que j'ai exposé sur ce sujet délicat dans mes Notes additionnelles sur les parag. 575 & 771 de l'*Essai analytique*: (*Oeuvres* Tom. VI.) Je n'ai rien à y ajouter.

nous : ces Ouvrages immortels ont-ils été composés par un Esprit pur ? Un Corps organisé n'est-il point intervenu dans leur composition ? A-t-on évalué le degré de son influence ? A-t-on calculé les effets des circonstances physiques, les résultats divers de la génération, du tempérament, du climat, &c. ? A-t-on apprécié sur-tout le pouvoir physique de l'éducation & les diverses impressions qu'elle fait prendre au Cerveau & qu'il conserve ? Je dis plus ; a-t-on démontré qu'il existe dans l'Ame quelque sentiment, quelque idée qui ne doive point son origine aux sens ?

ENFIN ; peut-on prouver que l'Ame d'un Huron, placée précisément dans les mêmes circonstances physiques que celles de MONTESQUIEU, n'auroit pas été capable des mêmes choses ? Si l'on ne peut prouver tout cela, si même l'on ne peut le rendre probable, il faut avouer de bonne foi qu'on n'argumente ici que de la simple possibilité.

OR ; seroit-il bien conforme aux regles d'une saine Logique d'argumenter du possible à l'actuel ? Ne serois-je pas beaucoup plus autorisé à soutenir que certaines variétés dans l'organisation, jointes au concours des circonstances étrangeres, sont ce qui différencie les Etres-mixtes ?



PAR.XVIII.

XVIII.

Continuation du même fujet.

Confidérations fur les Efprits-purs & fur la véritable nature de l'Homme.

Réflexions fur les vains efforts du Matérialifme.

Je l'ai dit dans la Préface de mon Effai; (1) pourquoi craindrois-je de le répéter ici? Je ne fais par quelle idée de perfection l'on a tranfporté à l'Ame le plus de chofes qu'on a pu. Oubliera-t-on toujours que l'Homme eft un *Etre-mixte*? Tentera-t-on toujours de l'élever au rang des Efprits-purs? Eft-il même bien fûr que les Efprits-purs foient fupérieurs aux Etres-mixtes, & qu'ils doivent cette fupériorité uniquement à leur nature d'Efprits-purs?

Est-il bien prouvé que l'union des Efprits à la Matiere les dégrade toujours & que s'ils en étoient dégagés leurs Facultés s'accroitroient & fe perfectionneroient?

Cette opinion a prévalu affez généralement, & on en fait ufage pour nous confoler des miferes de l'humanité. Le Corps nous eft repréfenté comme une prifon & l'Ame comme le Prifonnier qui foupire après fon élargiffement. Cette comparaifon familiere & bien d'autres de même genre qu'on retourne de cent façons, font toutes très-applicables au Corps groffier, à ce Corps que nous voyons, que nous palpons & qui eft foumis à l'empire de la mort.

Mais, il en eft un autre qui ne lui eft point foumis, donc

(1) Page XXIV.

le Germe incorruptible exiſte peut-être déja, qui ſe développera un jour, & que l'Ame habitera éternellement, conformément à la déclaration la plus expreſſe & la plus réitérée de la RÉVÉLATION. Ce n'eſt donc que le Corps corruptible qui eſt pour l'Ame une priſon, & point du tout le Corps *incorruptible* & *glorieux* que la RÉVÉLATION lui oppoſe.

A-T-ON quelque preuve que notre Ame auroit été plus heureuſe ſi DIEU ne l'avoit point deſtinée à être unie à ce Corps glorieux? Sait-on, à n'en pouvoir douter, que la nature des Ames humaines auroit comporté de n'être point unies à des Corps organiſés? Aſſurément le Plan du CRÉATEUR ne le comportoit pas, & ce Plan étoit celui de la plus profonde SAGESSE.

ON célebre dans des Diſcours plus éloquens que philoſophiques, l'excellence de nos Ames; ce ſeroit l'excellence de l'Homme qu'il faudroit ſur-tout célébrer.

“ L'*Homme* n'eſt pas une *certaine Ame*, diſois-je, §. 22; il „ n'eſt pas un *certain Corps*; il eſt le *réſultat* de l'*Union* d'une „ *certaine Ame* à un *certain Corps*. „ Lors donc que ſur la conſidération de faits qui m'ont paru bien conſtatés, j'ai attribué au Corps des choſes qu'on attribue communément à l'Ame, je n'ai point du tout dégradé l'Homme, & je l'ai laiſſé tel qu'il a plu au CRÉATEUR de le faire.

IL ne faut pas qu'un zele peu éclairé nous faſſe confondre avec les Dogmes ſacrés de la RELIGION ce qui n'eſt point Dogme. C'eſt moins l'immortalité de l'Ame que l'immortalité de l'Homme que l'ÉVANGILE a miſe en évidence.

J'AI oſé l'avancer dans la ſimplicité d'un cœur qui cherchoit ſincerement le vrai; (2) “ quand l'Homme tout entier ne ſe-

(2) Préface, page xxiv.

PAR. XVIII. „ roit que Matiere, il n'en feroit pas moins parfait ni moins appellé à l'immortalité : „ c'eſt que la VOLONTÉ toujours efficace peut conſerver une portion de Matiere, même très-compoſée, comme ELLE conſerve une Ame indiviſible.

LE Matérialiſte voluptueux & inſenſé que la crainte de l'immortalité pourſuit, ſe réfugie derriere un retranchement de chaume, que le Chrétien peu inſtruit prend bonnement pour un retranchement de briques. Accordez au Matérialiſte ce principe qu'il chérit & qui le trompe ; convenez pour un moment que l'Ame eſt matérielle, qu'aura-t-il gagné par cet aveu? Ne lui reſtera-t-il pas toujours à démontrer qu'il n'exiſte point un ETRE SAGE, qui veut eſſentiellement le bonheur du juſte opprimé, la correction du Méchant qui opprime & la plus grande perfection poſſible de toutes les Créatures ?

QU'ON approfondiſſe tant qu'on voudra les preuves pſychologiques de l'*immortalité* de l'Ame, je me perſuade qu'on en reviendra toujours à la preuve morale comme à la plus ſatisfaiſante. Mais, heureuſement nous ne ſommes pas réduits ici aux preuves de convenance : la RÉVÉLATION nous fournit ſur ce point ſi important des preuves de fait capables par elles-mêmes de triompher des doutes de l'Homme raiſonnable, dont le Cœur droit, honnête & humble ne nourrit point de ces paſſions ſecretes qui portent à deſirer que l'ÉVANGILE ſoit faux ou qui en font méconnoitre l'origine, l'excellence & la fin. (3)

(3) Voyez le parag. 716. Chap. xxiv.

XIX.

PAR. XIX.

Raisons pourquoi l'Auteur n'est pas Matérialiste.

Si parce que j'ai mis dans mon *Essai* beaucoup de Physique & assez peu de Métaphysique, j'étois soupçonné moi-même de Matérialisme, je serois un Matérialiste qui auroit donné peut-être les meilleures preuves de l'immatérialité de l'Ame. J'ai consacré une grande partie de la Préface à l'établissement de ces preuves, & j'y suis revenu en plusieurs endroits du Livre. (1)

(1) † † Je disois dans la Préface de l'*Essai analytique*; " j'ai mis dans " mon Livre beaucoup de Physique & " assez peu de Métaphysique : mais, " en vérité, que pouvois-je dire de " l'Ame considérée en elle-même ? nous " la connoissons si peu. . . . elle n'a " des idées que par l'intervention des " Sens, & ses notions les plus abstraites dérivent encore des Sens. . . . " Il faut donc toujours en revenir au " physique, &c. "

Je disois encore à la fin de la même Préface; " la vertu perdroit-elle de son " prix aux yeux du Philosophe, dès " qu'il seroit prouvé qu'elle tient en " partie à certaines fibres du Cerveau ?

Ces expressions & beaucoup d'autres répandues dans le Corps de l'Ouvrage pourroient faire soupçonner à un Lecteur peu attentif ou mal disposé que j'incline vers le Matérialisme. Il pourroit même arriver que quelques Matérialistes me feroient l'honneur de s'autoriser de mes principes pour étayer des opinions très-opposées à la saine Philosophie. Je suis infiniment éloigné d'aspirer à cet honneur, & c'est afin qu'on ne s'y méprenne point que j'insere ici une Indication des divers endroits de mon Livre où j'ai combattu le Matérialisme & des endroits qui lui sont opposés. Les paragraphes que j'ai désignés par un *astérisque* sont ceux qui sont le plus directement contraires au langage du Matérialiste.

Preface : depuis la page xiij jusqu'à la page xxij. *

Paragraphe 2*.
6*.
7*.
8*.
9*.
22.
25.
46.
50*.
95*.
126.
129.
244*.
245*.
509*.
525*.
716*.
727.
728.
781*.

PAR. XIX.

NON; je ne ſuis point Matérialiſte; je ne crois point à la matérialité de l'Ame; mais je veux bien qu'on ſache que ſi j'étois Matérialiſte je ne me ferois aucune peine de l'avouer.

CE n'eſt donc point parce que cette opinion paſſe pour dangereuſe que je ne l'ai pas adoptée; c'eſt uniquement parce qu'elle ne m'a pas paru fondée. Une vérité dangereuſe n'en ſeroit pas moins une vérité : ce qui eſt, eſt; & nos conceptions qui ne peuvent changer l'état des choſes doivent lui être conformes. L'Entendement ne crée rien; il contemple ce qui eſt créé, (2) & il contemple l'Aconit comme la Gentiane, le Serpent comme la Colombe.

SI quelqu'un démontroit jamais que l'Ame eſt matérielle, loin de s'en allarmer, il faudroit admirer la PUISSANCE qui auroit donné à la Matiere la capacité de penſer.

QUAND je me ſuis étudié moi-même, je n'ai pu me rendre raiſon de la *ſimplicité* de mon Moi dans la ſuppoſition que l'Ame eſt matérielle. J'ai cru voir diſtinctement que ce Moi toujours un, toujours ſimple, toujours indiviſible ne pouvoit être une pure modification de la ſubſtance étendue ni un réſultat immédiat de quelque mouvement que ce ſoit. (3) J'ai donc admis l'exiſtence d'une Ame immatérielle pour ſatisfaire à des Phénomenes que je ne pouvois expliquer ſans elle.

J'avois inſéré ceci à la fin de mon Exemplaire de l'*Eſſai analytique* peu de tems après la publication du Livre en 1760 : il m'a paru que je devois le tranſcrire ici.

(2) Chap. XIX, parag. 518, 519 & ſuiv.

(3) Préface, page xiij. & ſuivantes. Chap. I, parag. 2. Chap. XXIV. par. 716 & encore Chap. XIX, par. 509.

XX.

PAR. XX.

Méthode & réserves de l'Auteur.

Projet d'une Histoire de l'Attention.

Utilité de cette Histoire.

VOILA quelle a été ma maniere de philofopher en Pfychologie. Si j'en avois connu une meilleure je l'aurois adoptée avec empreffement, & celui qui me la feroit connoître auroit un droit bien acquis à ma reconnoiffance & à celle du Public.

J'AI toujours cherché dans les faits la raifon des faits. Je n'ai pas dit *j'ai trouvé;* mais j'ai dit *il me paroit, je conjecture, l'on peut inférer*, &c. Un ton plus décifif auroit été bien peu afforti à la nature de mon Sujet & à la foibleffe de mes talens & de mes lumieres. J'ai penfé que la Nature devoit expliquer la Nature & que ce n'étoit jamais au Philofophe à parler pour elle.

IL nous manque un Livre qui feroit le plus utile de tous ceux qui peuvent fortir de l'Efprit humain; ce feroit une *Hiftoire de l'Attention.* Si ce Livre étoit bien fait & bien penfé il feroit tomber toutes les Logiques: c'eft qu'il feroit une Logique réduite en action.

J'AI exprimé affez clairement l'idée que je me fais de cet Ouvrage, dans le paffage fuivant de mon *Effai analytique.* (1) " Nous l'avons vu: l'Efprit tire fes notions des idées fenfibles. „ Les notions feront donc d'autant plus diftinctes que l'Efprit „ aura rendu les perceptions plus vives par l'Attention, & qu'il

(1) Chap. XVI. paragr. 279.

PAR. XXI. „ possédera mieux la propriété des termes représentatifs des „ perceptions.

“ L'ESPRIT d'observation, cet Esprit universel des Sciences „ & des Arts, n'est que l'Attention appliquée avec regle à dif„ férens Objets. Un Philosophe qui nous traceroit les regles „ de l'Art d'observer, nous enseigneroit les moyens de diri„ ger & de fixer l'Attention. Il nous montreroit les heureux „ effets de cette Force dans les belles Découvertes qu'elle a „ produit en différens Genres. Si ce Philosophe avoit lui-même „ découvert plusieurs vérités, s'il nous faisoit l'Histoire de la „ marche de son Esprit dans la découverte de ces vérités, cette „ Histoire seroit celle de son Attention. En attendant qu'un tel „ Livre paroisse, les Ouvrages des Observateurs les plus céle„ bres peuvent être regardés comme des Mémoires pour servir „ à l'Histoire de l'Attention. „

XXI.

Importance de l'Attention.

Ouvrages qui font tomber l'Attention en paralysie.

Caracteres d'un Ouvrage bien fait & bien pensé.

DE toutes nos Facultés l'Attention est effectivement celle que nous avons le plus d'intérêt à cultiver. Elle est, comme je le disois, (1) la *Mere du Génie ;* & si le hazard, qu'on regarde comme l'unique auteur de tant de Découvertes, n'avoit pas été secondé par l'Attention, ces Découvertes auroient péri en naissant & n'auroient eu aucune suite.

(1) *Essai*, Chap. XIX. paragr. 530.

Nous avons à regretter que cette belle Faculté ſoit trop ſouvent laiſſée ſans exercice dans des Ouvrages qu'on nous dit n'être pas faits ſimplement pour amuſer, & dont les Auteurs, qui ſeroient bien fâchés qu'on ne les mît pas au rang des Moraliſtes ou des Philoſophes, affectent quelquefois d'aſſurer fort qu'ils ne ſont ni l'un ni l'autre.

La plupart de ces Aûteurs parlent beaucoup à l'Imagination & aſſez peu à l'Attention. Comme ils ont eux-mêmes beaucoup d'Imagination & qu'elle eſt chez eux la Faculté dominante, il eſt tout naturel qu'elle ſoit celle qu'ils exercent le plus fréquemment. Ils mettent donc ſouvent les images à la place des notions ; & parce que le plus grand nombre des Lecteurs a dans la Tête bien plus d'images que d'idées, ces Auteurs ſont très-ſûrs de plaire à tous les Lecteurs qui aiment mieux ſentir ou voir que réfléchir ou méditer.

C'est ainſi que l'Attention, ce puiſſant reſſort, ſe relâche de plus en plus & que l'Eſprit demeure enfin comme paſſif. En général, il eſt très-facile de réveiller des images dans notre Cerveau. Il eſt des mots qui peuvent ſeuls en réveiller une multitude, & l'heureux choix de ces mots fait ordinairement le principal mérite & la réputation de l'Ecrivain. Les fibres ſenſibles auxquelles les images ont été attachées ſont les plus mobiles de toutes, & elles jouent au premier mot.

Mais, quand il s'agit de raſſembler avec choix, d'enchaîner avec ordre, d'expoſer avec netteté, de comparer avec exactitude, d'analyſer avec ſoin, d'anatomiſer avec art une multitude de faits divers ou d'idées abſtraites; quand il s'agit de démêler les réſultats de tout cela & les réſultats des réſultats; c'eſt alors ſur-tout que cette ſorte d'Imagination dont je parle eſt plus nuiſible qu'avantageuſe. Il faut qu'elle ſe retire pour laiſſer

PAR. XXI. faire l'Entendement, & qu'elle ne se montre jamais que pour soulager l'Attention.

La clarté, la précision & la concaténation des idées sont ce qui contribue le plus à la bonne façon d'un Livre. Les bons Livres, les Livres bien faits font les bons Lecteurs, & si le nombre de ces derniers est si petit, c'est que le nombre des bons Auteurs l'est encore davantage.

Les Livres les mieux faits ne sont pas toujours ceux qui frappent le plus le commun des Lecteurs: tout y est si bien à sa place, si bien dit, si bien lié, si bien comme il doit être que cela semble s'être fait de soi-même & sans art. On jouit de l'Ouvrage, sans songer aux difficultés de sa composition: & comment y songeroit-on? la marche est par-tout si naturelle, si facile qu'on n'imagine pas qu'elle eût pu être autrement. Il n'y a que ceux qui écrivent dans le même goût qui sachent apprécier le travail de l'Ecrivain. Un bon Lecteur le fait aussi. Mais, l'Ecrivain estimable qui se consacre à la Société s'occupe moins de l'appréciation qu'on fera de son travail, que du desir de le rendre utile au Public. (2)

A Thonex, près de Geneve,
le 22 de Juin 1764.

(2) On trouvera parmi ces *Opuscules* un Ecrit que j'ai intitulé *Essai d'Application des Principes psychologiques &c.* où j'ai mis dans le plus grand jour mes principes les plus fondamentaux sur l'Economie de notre Etre, en les appliquant à un cas particulier que j'ai essayé d'analyser. Je me flatte que ce petit Ecrit & l'*Analyse abrégée* de mon Livre suffiront pour la pleine intelligence de mes idées.

TABLEAU

DES

CONSIDÉRATIONS

SUR LES

CORPS ORGANISÉS,

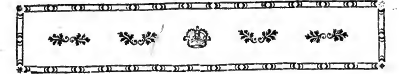
OU

EXPOSITION SUCCINTE

DES

PRINCIPES DE L'AUTEUR

Sur la Génération & sur le Développement, précédée de quelques Remarques sur l'Art de conjecturer en Physique, &c.



TABLEAU

DES

CONSIDÉRATIONS

SUR LES

CORPS ORGANISÉS.

INTRODUCTION.

JE place à la fuite de l'*Analyfe abrégée* de mon *Effai* le *Tableau* de mes *Confidérations fur les Corps organifés.* Ces deux Pieces font affez faites pour aller enfemble : elles ont été travaillées dans le même efprit, & renferment des principes dont la lumiere fe réfléchit fur les mêmes Objets & les rend plus diftincts. La Pfychologie & la Phyfiologie s'éclairent mutuellement; c'eft qu'elles ont bien des côtés communs, puifque l'Homme eft le principal Objet de l'une & de l'autre. Or, fi tout eft lié étroitement dans l'Homme; s'il eft un fyftême merveilleux de rapports, il faut bien que les Sciences qui s'occupent de l'Homme s'enchaînent entr'elles.

INTROD.

C'est, fans doute, par une conféquence naturelle de cette liaifon, que j'ai été appellé à méditer fucceffivement fur deux, des plus grands myfteres de la Nature; le méchanifme des opérations de l'Ame & l'origine des Etres organifés.

J'ai tracé en raccourci dans l'*Analyfe abrégée* & dans ce *Tableau* la route que j'ai fuivie pour tâcher de parvenir à quelque chofe de probable fur des fujets fi obfcurs & fi épineux. J'ai caractérifé l'efprit de ma méthode & j'ai montré qu'elle eft précifément la même que celle de l'obfervateur.

Les *Confidérations* forment une chaine de faits & de conféquences qui n'eft gueres moins longue que celle de *l'Effai*. Il faut un degré d'attention peu commun pour faifir fortement une pareille fuite, pour embraffer la totalité des principes & de leurs réfultats immédiats ou médiats. L'expérience ne m'a que trop appris que malgré l'extrême clarté que j'avois cherché à répandre dans mon Livre, malgré l'enchaînement naturel des vérités je n'ai pas toujours été bien entendu, même de la plupart de ces Ecrivains qui font profeffion d'être auprès du Public les Interprêtes des Auteurs.

J'ai donc penfé que je devois être mon propre Interprête. Dans cette vue, j'ai raffemblé fort en abrégé la fuite de mes principes les plus généraux fur l'origine, le développement & la reproduction des Etres organifés. J'ai refferré le plus qu'il m'a été poffible la férie des faits & des réfultats.

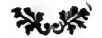
J'ai tâché de concentrer les vérités particulieres dans des vérités générales, qui fuffent comme des points de vue affez élevés d'où l'on pût contempler facilement l'enfemble de celles-là. C'eft

ce que j'ai exécuté dans ce *Tableau*, que je foumets de nouveau au jugement du Public éclairé. (1)

S'IL veut bien examiner les faits dont je fuis parti, les conféquences que j'en ai tirées, & comparer mon hypothefe avec celles des plus célebres Epigéniftes, (2) je me flatte qu'il ne lui paroîtra pas que j'aie mal raifonné, & qu'il ne lui fera pas difficile de découvrir de quel côté eft la plus grande probabilité.

(1) IL avoit déja paru dans la Préface de la *Contemplation*; mais, j'avois négligé de féparer les fujets par des Titres particuliers. Ces Titres étoient pourtant néceffaires pour mettre plus de diftinction dans les fujets & pour faire mieux fentir ma marche & la liaifon de mes principes & de leurs conféquences. J'ai donc réparé ici cette omiffion, & j'efpere qu'on en parcourra ce *Tableau* avec plus de plaifir & de fruit.

(2) C'EST le nom qu'on peut donner aux Partifans de l'*Epigenèfe* ou de cette opinion qui fuppofe que les Corps organifés font formés par une appofition fucceffive de molécules ou par une méchanique fecrete. Cette opinion eft donc directement oppofée à celle qui fuppofe, que les Corps organifés ont été *préformés* dès le commencement.



Art. I.

I.

Remarques générales sur les Extraits que quelques Journalistes ont donnés de l'Ouvrage.

Des Journalistes estimables, dans le compte avantageux qu'ils ont bien voulu rendre de mon Livre sur les *Corps organisés*, ont fort insisté sur les conséquences que j'ai tirées des faits relatifs à la génération. Ils ont pris soin d'avertir leurs Lecteurs que tout ce qui est au-delà des faits dans ce Livre, n'est que *Conjectures*. J'aurois souhaité qu'ils leur eussent appris en même-tems, que je n'avois rien négligé pour qu'on ne s'y méprît point. J'attendois de leur équité naturelle une remarque aussi importante & si nécessaire à l'appréciation de ma méthode. (1)

Quel Auteur, j'ose le demander, a distingué plus soigneusement que moi les faits de leurs conséquences immédiates ou médiates? Par-tout j'ai tâché d'interroger la Nature comme elle veut l'être, & si je n'ai pas toujours été heureux dans son interprétation, j'ai au moins rendu fidèlement ses réponses, & je ne leur ai jamais associé mes commentaires sans en avertir expressément. J'aurois été plus à blâmer que tout autre Ecrivain si j'en avois usé autrement; moi qui me suis élevé tant de fois contre l'abus des conjectures & des hypotheses.

(1) Je suis infiniment éloigné de faire un semblable reproche à tous les Journalistes qui se sont occupés de mes Recherches, & en particulier aux excellens Auteurs de la *Bibliotheque des Sciences & des beaux-Arts*. Je dois, au contraire, leur témoigner ma juste reconnoissance de la complaisance avec laquelle ils se sont étendus sur mon travail & de l'art avec lequel ils ont su intéresser leur Lecteur en faveur de mon Livre. Il regne dans les deux amples Extraits qu'ils en ont publiés, T. XX, XXI, une méthode, un enchainement, une exactitude & une clarté dignes d'être proposées pour modeles à tous les Journalistes.

Mais, ces commentaires de la Nature que ces ſavans Journaliſtes ont parû ne pas goûter, les ont-ils bien lus? je ne dis pas médités; ce feroit trop exiger de leur attention & de leur patience. Je m'abſtiens de prouver qu'ils ne m'ont que parcouru rapidement, & ils croiront bien que ſi j'entrois dans cet examen je ne ſerois embarraſſé que ſur le choix des preuves. La droiture de leurs intentions & la reconnoiſſance m'impoſent là-deſſus un ſilence que j'ai d'autant plus de plaiſir à garder que j'ai toujours eu plus d'averſion pour le Polémique.

II.

Continuation du même ſujet.

Vaines déclamations contre l'uſage des conjectures.

Maniere de penſer de l'Auteur ſur ſes propres opinions.

De vrais Philoſophes nous ont tracé dans leurs Ecrits immortels les regles de l'Art d'obſerver & d'expérimenter. Il nous ont donné à la fois l'exemple & le précepte. Ils nous ont montré avec quelle ſage circonſpection l'on doit uſer des méthodes hypothétiques & combien l'on doit s'attacher à l'étude des faits. Ils ont dit ſur tout cela des choſes admirables qu'on ne peut trop méditer.

Des Ecrivains qui ne ſont point engagés par état à creuſer les matieres de Phyſique & d'Hiſtoire naturelle, ſe ſaiſiſſent de ces maximes philoſophiques, les tournent & les retournent, les répetent avec complaiſance & n'en font pas toujours une application exacte. Ils ſavent en général que les Philoſophes s'égarent ſouvent dans la région des conjectures & qu'il n'y a de certain que les faits qui ont été bien vus & revus. Ils ſe déclarent donc indiſtinctement contre toutes ſortes de conjectures.

ART. II. Le grand NEWTON s'est abstenu de chercher la cause de la Pesanteur ; un Physicien estimable essaie modestement de l'expliquer ; il recourt à une hypothese ingénieuse, qui satisfait heureusement aux phénomenes, & qu'il ne donne néanmoins que pour ce qu'elle est : nos zélés Ecrivains lui font aussi-tôt son procès, le condamnent sans l'entendre, louent à perte d'haleine la réserve de NEWTON, qu'ils n'entendent pas mieux, & finissent par déclamer contre l'esprit du systême.

Le mystere de la génération passe bien pour aussi caché que la cause de la Pesanteur ; un Naturaliste tente d'y répandre quelque jour ; il débute par dire : *l'on ne présumera pas que j'aie prétendu découvrir ce mystere : il est encore voilé aux yeux des plus grands Physiciens ; j'ai seulement cherché à ramener cette belle partie de l'Histoire naturelle à des principes plus philosophiques que ceux qu'on a tâché de leur substituer dans ces derniers tems.* (1)

Ce Naturaliste a en main des faits nouveaux, très-constatés & très-décisifs : il les analyse, les anatomise, les compare entr'eux & aux faits déja connus, & se rend attentif aux conséquences immédiates qui résultent de cet examen approfondi. Il expose avec netteté la suite de ces conséquences ; il les enchaîne les unes aux autres ou plutôt elles s'enchaînent elles-mêmes : toute cette suite est un peu longue & exige un peu plus d'attention qu'un Roman : le Naturaliste finit par ces mots ; *maintenant je prie les vrais Physiciens de me dire si j'ai jusqu'ici bien raisonné, si j'ai choqué les faits, si j'ai contredit mes principes ?* (2)

Voila les questions que les Ecrivains dont je parle devroient discuter avant que de décider de mes conjectures. Mais,

(1) *Considérations sur les Corps organisés* : Préface, page 1. parag. I.

(2) *Considérations sur les Corps organisés* : art. CCCLVI.

dans cette vue, il feroit néceffaire de prendre la peine de méditer un peu mon Livre. Je n'ai donné ces conjectures que pour ce qu'elles valent, & ce n'étoit point la modeftie, mais c'étoit le fentiment profond du vrai qui m'infpiroit lorfque j'ai dit; *ce que je ne faurois trop répéter, c'eft que je ferai toujours prêt à abandonner mes opinions pour des opinions plus probables. Mon amour pour le vrai eft fincere, & je n'aurai jamais de peine à avouer publiquement mes erreurs. J'ai toujours penfé qu'un* j'ai tort *valoit mieux que cent repliques ingénieufes.* (3) Lorfqu'on traite des matieres auffi difficiles, l'on ne fonge guere à paroître modefte; c'eft qu'on eft forcé de l'être.

Au refte; ceux de qui j'ai l'avantage d'être connu favent combien peu je fuis attaché à mes opinions. Pourquoi les regarderois-je comme partie de mon Etre? elles en font fi indépendantes! J'ai trop fouvent éprouvé qu'il eft raifonnable de changer d'opinions pour n'être pas prêt à en changer encore. J'ai toujours une place en réferve dans mon Cerveau pour les opinions contraires. Je me fuis trompé plus d'une fois, il eft très-probable que je me ferai trompé encore fur divers points. Je ne parle que des opinions & point du tout des vérités; car il en eft de plus d'un genre & j'en ai découvert quelques-unes.

(3) Ibid. à la fin de la Préface.

ART. III.

III.

Comment il faut juger de l'Ouvrage, & de ce que l'Esprit humain peut ou ne peut pas en matiere de Physique.

J'AI donc plus de raison que jamais de prier ceux qui liront mes *Considérations sur les Corps organisés* de ne me juger que sur un examen attentif de mes principes & de leurs conséquences. J'ai quelque droit de l'exiger, & je me flatte d'avoir acquis ce droit par les efforts que je n'ai cessé de faire pour éclaircir ce sujet ténébreux, & par la peine que j'ai prise de concentrer dans deux assez petits Volumes tant de faits & de faits divers.

IL ne faut point qu'on puisse dire qu'un Auteur s'est trompé, sans en alléguer d'autre preuve que la possibilité qu'il y a qu'on se trompe en examinant un fait & en en tirant des conséquences.

IL ne faut point qu'on puisse décider par une lecture d'un moment d'une méditation de plusieurs années.

IL n'est pas bon qu'on puisse critiquer tout ce que l'on ne comprend pas, précisément parce qu'on ne le comprend pas : mais il est très-raisonnable de présumer que ce qu'on ne comprend pas d'autres l'auront compris ou que du moins l'Auteur s'est entendu lui-même.

IL n'est pas bon enfin de prononcer qu'une chose est inexplicable, parce que les Anciens & les Modernes ne l'ont point expliquée : mais il est très-raisonnable d'espérer que de nouveaux faits & des recherches plus approfondies conduiront à des solutions qu'on ne pouvoit imaginer.

Il ne faut jamais que l'ignorance univerfelle fur le comment d'une chofe foit un titre fuffifant pour improuver celui qui le cherche.

Avoit-on foupçonné qu'un morceau d'Ambre qui attire une paille conduiroit à la guérifon d'un Paralytique & à la Théorie du Tonnerre? Avoit-on imaginé que pour décider la fameufe queftion fi le Germe appartient à la Femelle, il falloit obferver le jaune d'un œuf de Poule? Avoit-on entrevu que des bulles de favon nous vaudroient une nouvelle Optique, & que des fruits qui tombent d'un Arbre nous dévoileroient le fyftême des Cieux? Avoit-on deviné qu'un peu de fable & de fel fixe nous découvriroit ce qui fe paffe dans Jupiter ou dans un Animalcule plufieurs milliers de fois plus petit qu'un Ciron?

Quand je réfléchis un peu profondément fur tout cela, je ne décide que de l'impoffibilité des contradictoires, & je m'attends à chaque inftant à la découverte d'un nouveau Monde. A-t-on calculé ce que l'Efprit humain peut ou ne peut pas dans chaque genre, & l'influence des tems, des lieux, des circonftances, du hazard même? Combien de fois l'erreur n'a-t-elle pas été elle-même la route du vrai!

IV.

Art de conjecturer en Phyfique:

Son efprit: fes ufages.

Bannir entiérement de la Phyfique l'Art de conjecturer; ce feroit nous réduire aux pures obfervations; & à quoi nous ferviroient les obfervations fi nous n'en tirions pas la moindre conféquence? Nous amafferions fans ceffe des matériaux, pour ne bâtir jamais. Nous confondrions fans ceffe le moyen avec

ART. IV.

la fin. Tout demeureroit isolé dans notre Esprit, tandis que tout est lié dans l'Univers.

Je n'ignore point qu'on ne doit pas se presser de bâtir des systêmes: qui en est plus convaincu que moi, qui l'a plus répété? mais, je n'ignore point aussi qu'il est des faits dont les conséquences sont si palpables, si immédiates qu'il est très-permis en bonne Logique de les tirer & de les regarder comme des principes à la lumiere desquels on peut tenter de faire quelques pas en avant.

Nos Connoissances ne s'étendent & ne se perfectionnent que par les comparaisons que nous établissons entre nos idées sensibles. Nous comparons entr'eux plusieurs faits de même genre; nous voyons ce qui résulte de cette comparaison, & si tous convergent vers le même point, nous en inférons qu'il est probable que ce point est une vérité. Nous y concentrons notre attention, & nous en voyons partir de nouveaux rayons qui éclairent divers côtés de l'Objet.

C'est ainsi que nous parvenons à tirer des résultats plus ou moins généraux de nos propres observations ou des observations d'autrui. C'est ainsi que nous arrivons quelquefois à la découverte des causes par un examen réfléchi & par une décomposition graduelle des effets.



V.

Continuation du même ſujet.

Rapports qui lient toutes les Parties de la Nature.

Comment l'Art d'obſerver découvre ces rapports.

POUR peu qu'on étudie la Nature l'on s'apperçoit bientôt que toutes ſes Parties ſont étroitement liées par divers rapports. C'eſt la recherche de ces liaiſons, de ces rapports qui doit occuper le Phyſicien.

COMME il ſait que la cauſe qu'il ignore & qu'il cherche tient par quelque rapport ſecret à ce qu'il connoit, il remonte le plus qu'il lui eſt poſſible le long de la chaîne des faits, il s'y cramponne, il en ſuit patiemment tous les détours, il en parcourt tous les plis & les replis; & ſi par cette marche laborieuſe il n'arrive pas au but, ſi même il n'en approche pas de bien près, au moins ne court-il pas le riſque de s'égarer dans la nuit des conjectures.

PLUS le nombre des rapports connus s'accroitra & plus nos Connoiſſances phyſiques acquerront de certitude, de préciſion & d'étendue. Je nomme ici *rapports* ces qualités, ces déterminations en vertu deſquelles différens Etres conſpirent au même but général.

SI nous connoiſſions les rapports de tout genre qui lient la Plante à la terre, à l'eau, à l'air, au feu & à tous les corps qui agiſſent ſur elle ou qui ſont ſoumis à ſon action; ſi nous connoiſſions encore les rapports qui lient entr'eux ces divers Etres, notre Théorie de la végétation ſeroit complete, & nous verrions auſſi diſtinctement comment la Plante végete, que nous

voyons comment l'aiguille d'une Montre ſe meut. Nous ne jugerions pas par raiſonnement; nous jugerions par une ſorte d'intuition, & l'art de conjecturer ne trouveroit plus ſon application dans cet Objet.

Nous n'en ſommes pas là en Phyſique: la Science des rapports naturels eſt encore ſi imparfaite qu'il n'eſt pas une ſeule Production de la Nature, parmi les plus chétives en apparence, qui ne nous préſente des côtés obſcurs & n'épuiſe bientôt la ſagacité du plus habile Phyſicien. Une molécule de terre, un grain de ſel, un Lychen, un Vermiſſeau deviennent pour lui de vrais Dédales, où il ſe perdroit s'il abandonnoit un moment le fil précieux de l'expérience.

VI.

Comment le Phyſicien parvient à la connoiſſance des cauſes.

CHERCHER le comment d'une choſe, c'eſt donc proprement chercher les rapports ſecrets qui lient cette choſe à d'autres. Ce n'eſt pas ſimplement imaginer; bien moins encore deviner. C'eſt rapprocher les faits de même genre & de genres analogues, les décompoſer juſques dans leurs moindres parties, examiner ce qu'ils ont de commun & ce qu'ils ont de propre, ce qu'ils ont de conſtant & ce qu'ils ont de variable, donner toute ſon attention aux réſultats les plus déciſifs, décompoſer ces réſultats eux-mêmes, percer dans les réſultats de ces réſultats, & s'élever ainſi par une ſuite de conſéquences génératrices à quelque principe général, qui ſoit comme le centre de toutes les vérités particulieres ou comme la clef de la Voûte.

Si parmi les faits qu'on a ſous les yeux, il en eſt un qui paroiſſe plus important ou plus fécond en conſéquences que

tout autre, c'eſt ſur ce fait, & ſur ſes conſéquences les plus immédiates qu'on doit ſur-tout porter ſon attention.

Je dis les conſéquences les plus immédiates; parce qu'à meſure qu'elles le deviennent moins la chaîne perd de ſa force, les chaînons tendent à ſe ſéparer, des matieres hétérogenes ſe gliſſent entre deux chaînons & la chaîne rompt au moment qu'on veut s'en ſervir. Appliquons ceci à un exemple.

VII.

Application aux recherches de l'Auteur ſur la génération & ſur le développement.

Préexiſtence du Germe à la fécondation.

Premieres conſéquences.

Supposons qu'un Naturaliſte exact ſe ſoit aſſuré par des obſervations bien faites & répétées pluſieurs fois, que le Germe préexiſte dans la Femelle à la fécondation. (1)

Supposons qu'il ait démontré rigoureuſement que des parties qu'on ne croyoit point exiſter, parce qu'on ne les appercevoit point, exiſtoient réellement & s'acquittoient déja de leurs fonctions eſſentielles.

Quelles conſéquences ce Philoſophe pourra-t-il déduire légitimement de ces vérités ? Quelle ſera la marche qu'il devra tenir pour parvenir à éclaircir le myſtere de la génération ?

(1) *Conſidérations ſur les Corps organiſés*; Ch. IX. Conſultez en particulier les articles 142, 143, 144, &c. 154, 156.

ART. VII.

La premiere conféquence de notre Philofophe fera, fans doute, celle-ci : que dès que le Germe préexifte à la fécondation, il n'eft pas produit par la fécondation ou ce qui revient au même, qu'il n'eft pas engendré.

Mais, il eft très-fûr que le Germe d'un Oifeau ne fe développera jamais dans l'œuf fans l'intervention du Mâle. Je parle des Oifeaux qui nous font les plus connus.

Il y a donc quelque chofe dans le Germe qui empêche qu'il ne puiffe fe développer par lui-même, (2) & il y a quelque chofe dans la liqueur fécondante qui le met en état de fe développer. Voilà des conféquences très-immédiates & auxquelles il n'eft pas poffible de fe refufer.

(2) Je dois faire remarquer, que lorfque je parle ici de *développement*, j'entends un développement complet ou ce développement qui amene l'Animal à l'état de perfection qui eft propre à fon Efpece. Je ne veux donc point laiffer penfer que le Germe ne croiffe point du tout avant la fécondation : il eft très-prouvé qu'il croit & même beaucoup avant que d'être fécondé; car les œufs croiffent dans les Poules vierges; leurs ovaires contiennent des œufs de toute grandeur : or, le jaune de l'œuf eft une partie effentielle du Poulet; donc le Germe croit avant la fécondation; mais, il ne fauroit fe développer en entier qu'à l'aide de la liqueur que le Mâle fournit. Je prie qu'on relife fur ce fujet l'article CCCXLI des *Confidérations*. On y verra plus nettement ce que je ne pourrois faire comprendre ici, qu'en entrant dans un détail que le Plan de ce *Tableau* ne comporteroit pas.

VIII.

ART. VIII.

Le développement, la nutrition & la circulation dans le Germe.

Autres conséquences.

LE Germe fe développe donc par la fécondation: mais qu'eft-ce que fe développer? c'eft croître en tout fens, acquérir à la fois plus de maffe & de volume.

LE Germe reçoit donc des matieres étrangeres qui s'incorporent à fa fubftance; il eft nourri; car comment acquerroit-il à la fois plus de maffe & de volume s'il ne lui furvenoit rien d'étranger? Cette nouvelle conféquence eft auffi légitime que les premieres.

MAIS la nutrition, dans un Oifeau, fuppofe la circulation; & celle-ci, l'action du cœur. Le cœur de l'Embryon bat donc après la fécondation; il pouffe dans toutes les parties le liquide deftiné à les nourrir & à les faire développer. On découvre à l'œil fes battemens dès la fin du premier jour de l'incubation, & il y a des preuves qu'ils ont commencé plutôt.

LE cœur de l'Embryon n'avoit donc pas avant la fécondation le degré de force néceffaire au développement: il faut donc qu'il lui ait été communiqué par la fécondation.

JUSQU'ICI notre Philofophe me paroît avoir bien raifonné. Il doit chercher à préfent des faits qui l'éclairent fur la caufe méchanique des mouvemens du cœur. Voici ceux qui fixent le plus fon attention.



ART. IX.

IX.

L'Irritabilité.

Liqueur fécondante, ſtimulant du Germe.

TOUTE fibre muſculaire ſe contracte à l'attouchement de quelque corps, ſoit ſolide, ſoit liquide, & ſe rétablit incontinent. On a nommé cela l'*Irritabilité.*

NOTRE Philoſophe ne recherche point la nature de cette Force ſecrete; il l'admet comme le Newtonien admet l'Attraction; je veux dire, comme un fait certain dont il peut toujours ignorer la cauſe, ſans en raiſonner moins juſte ſur les conſéquences.

LE cœur eſt un véritable muſcle & un des muſcles les plus irritables. Il continue quelque tems à ſe mouvoir après avoir été ſéparé de la poitrine. Mais, ces mouvemens, qu'on diroit ſpontanés, ceſſent au moment qu'il n'y a plus de ſang dans la cavité. Ils reparoiſſent auſſi-tôt qu'on y fait entrer du nouveau ſang, de l'eau ou ſimplement de l'air. Les liqueurs un peu âcres les excitent davantage.

IL paroit donc aſſez prouvé que la cauſe des mouvemens du cœur eſt dans ſon Irritabilité. Bien d'autres faits très-ſinguliers & très-conſtatés confirment ceux-ci & concourent à établir la même vérité.

SI donc le germe ne ſe développe point ſans le ſecours de la fécondation, n'eſt-ce pas parce que le cœur n'a pas aſſez de force pour ſurmonter par ſon impulſion la réſiſtance des ſolides? Cette conſéquence n'eſt-elle pas dans l'ordre des conſéquences légitimes? La liqueur fécondante feroit donc une ſorte de ſtimulant.

X.

X.

ART. X.

Le Mulet; ses conséquences.

Les œufs des Vivipares.

Un autre fait vient s'offrir à l'examen de notre Philosophe. L'organe de la voix de l'Ane est un instrument très-composé: il contient des pieces d'une structure très-remarquable. Celui de la voix du Cheval est différent & bien plus simple. Le Mulet qui provient de l'union de l'Ane avec la Jument a l'organe de la voix construit à-peu-près comme celui de son Pere.

Si le Germe appartient à la Femelle, c'étoit un Cheval & non un Mulet ou un Ane qui étoit dessiné en miniature dans l'ovaire de la Jument. Il ne serviroit de rien de chicaner sur l'existence des œufs dans les Femelles vivipares: on a vu un Fœtus très-bien dessiné dans l'ovaire, & il est des animaux vivipares qui dans certains tems produisent leurs œufs au grand jour.

La liqueur fécondante agit donc sur l'intérieur du Germe, puisqu'elle modifie singulierement quelques-unes de ses parties intérieures. Elle modifie aussi les parties extérieures; les oreilles, la croupe & la queue du Mulet en font des preuves évidentes.

Mais, si le Germe préexiste à la fécondation, s'il n'est pas *engendré*; si des parties qui ne paroissoient point du tout exister existoient réellement, n'est-il pas fort probable que l'organe de la voix du Mulet n'est pas engendré non plus? Notre Philosophe choquera-t-il les regles d'une saine Logique en tirant une conséquence si naturelle?

Art. XI. L'organe de la voix du Germe eſt donc modifié par la fécondation, & il l'eſt dans un rapport marqué au Pere. Pluſieurs des parties extérieures le ſont auſſi dans le même rapport.

XI.

La liqueur fécondante, fluide alimentaire, ſes préparations, ſon élaboration, &c.

Comment elle peut nourrir, modifier & faire développer différentes parties du Germe.

Mais, conçoit-on comment la liqueur fécondante modifieroit les parties intérieures du Germe ſans pénétrer dans le Germe? Il faut donc admettre qu'elle y pénetre, quoique nous en ignorions profondément la maniere. Il faut admettre encore qu'elle s'incorpore au moins aux parties qu'elle modifie; car ces parties ſont nourries, croiſſent & ſe développent dans un rapport plus ou moins direct au Mâle, & le Mâle n'a fourni qu'une liqueur.

Cette liqueur a donc elle-même des rapports ſecrets avec différentes parties du Mâle, puis qu'elle en trace l'empreinte dans les parties correſpondantes du Germe qu'elle féconde. Elle n'eſt pas moulée dans différentes parties du Mâle, dans ſon larynx, dans ſes Oreilles &c. Quelle idée ſe faire d'un moule de larynx, d'un moule d'oreille?

Ici notre Philoſophe renonce à tirer des conſéquences immédiates & en avertit. Il retourne à quelques-uns de ſes premiers principes & en examine de nouveau les réſultats.

La liqueur fécondante pénetre le Germe; elle en modifie certaines parties; elle agit donc ſur ces parties; elle les fait

croître & souvent avec excès. Elle les nourrit donc ; elle s'incorpore donc à leur substance, puisque l'accroissement est l'effet naturel & immédiat de la nutrition. Elle n'est donc pas un simple stimulant ; elle est encore une liqueur alimentaire.

DIVERS faits conduisent à la même conséquence. Il est fort connu que c'est elle qui fait croitre la crête du Coq, le bois du Cerf, la barbe, &c. Cette qualité nourriciere ne se manifeste-t-elle pas encore par la mue de la voix & par les tristes effets de l'épuisement ?

TOUTE liqueur nourriciere doit avoir un certain rapport avec l'état actuel des parties à nourrir ; si ces parties sont d'une délicatesse extrême, cette liqueur devra être très-subtile, très-élaborée. Si elle y produit de grands changemens, on en pourra conclure légitimement qu'elle est douée d'une activité singuliere. Et comme chaque partie a son tissu propre, qui résulte, sans doute, de la nature de ses Elémens & de leur combinaison, la liqueur nourriciere doit contenir des molécules analogues à ces élémens ; car rien ne paroît devoir favoriser davantage l'union des particules élémentaires que leur affinité. Une goutte d'eau s'unit à une goutte d'eau, & une goutte d'eau & une goutte d'huile se repoussent mutuellement.

LA liqueur fécondante est donc très-subtile, très-composée, très-active. Elle est vraisemblablement portée au cœur du Germe, puisqu'elle augmente son Irritabilité & conséquemment sa Force impulsive. Elle est donc vraisemblablement chassée dans son larynx, puisqu'elle en modifie les pieces. Ces pieces renferment donc à leur tour des déterminations qui les rendent modifiables.

NOUS ignorons en quoi consistent ces déterminations ; mais nous savons que la liqueur fécondante agiroit en vain sur ces pieces, si elles n'avoient aucun rapport avec la maniere d'agir

H 2

ART. XI.

de cette liqueur. Les qualités particulieres des liqueurs animales paroiſſent dépendre, en dernier reſſort, de la ſtructure des organes qui les filtrent, les préparent, les élaborent.

Une liqueur deſtinée à nourrir toutes les parties, doit probablement renfermer des principes analogues aux élémens de toutes les parties. La liqueur de l'Ane renferme donc probablement quelque choſe de relatif à ſon larynx, à ſes oreilles, &c.

Les organes qui travaillent cette liqueur ſont donc conſtruits dans un certain rapport aux différentes parties du Corps. La prodigieuſe compoſition de ces organes & la compoſition non moins étonnante que l'Anatomie microſcopique, aidée des injections, découvre dans la ſtructure analogue des viſceres, fortifient une conjecture qui ſemble naître naturellement de l'examen & de la comparaiſon des faits.

Une expérience très-connue répand encore ici quelque jour quand on la médite profondément; c'eſt celle de la greffe de l'ergot du Coq ſur ſa crête. Cet ergot devient au bout de quelque tems une véritable corne de pluſieurs pouces de longueur. Cette corne ſinguliere s'articule avec la tête par des pieces d'une ſtructure recherchée, qui avant l'opération ne paroiſſoient point du tout exiſter ni dans la tête ni dans l'ergot.

On ne penſera pas néanmoins que la ſimple opération d'inférer l'ergot dans la crête ait créé de nouveaux organes. Si l'ergot avoit été laiſſé dans ſa place naturelle il ſeroit toujours reſté ergot. Inféré dans la crête il y a reçu une nourriture un peu différente, qui a fait croitre avec excès & modifié plus ou moins certaines parties ſoit de l'ergot, ſoit de la tête, ſoit de tous les deux enſemble. Que ne peut donc pas la nutrition?



XII.

Conclusion.

Réflexion sur la nature de l'Ouvrage.

VOILA un léger crayon de la méthode que j'ai suivie pour tâcher d'éclaircir le mystere de la Génération ; voilà ces conjectures que des Esprits préoccupés ou peu attentifs pourroient se hâter trop de reléguer avec tant d'autres systêmes au païs des chimeres ; mais que j'y reléguerai moi-même, dès qu'on m'aura montré que j'ai mal raisonné.

JE ne rappellerai point de tels Esprits à la lecture de mes *Considérations sur les Corps organisés*, & en particulier à celle des Articles CXLII, CXLIII, CXLIV, CXLV, CXLVI, CXLVII, CXLVIII, CCCXXXIII, CCCXXXVI, CCCXXXVIII, CCCXL, CCCLVI : cela seroit certes bien inutile. Il doit me suffire que ce Livre ait obtenu les suffrages respectables de plusieurs Académies & ceux de divers Savans les plus distingués dans cette partie de la Physique.

JE ne céderai point à la tentation de me parer ici des noms célebres des Physiciens qui ont bien voulu applaudir à mon travail : je sais que l'amitié dont ils m'honorent peut avoir influé sur leur jugement ; mais je sais aussi que leur candeur ne leur auroit pas permis de me dissimuler les vices qu'ils auroient découvert dans ma maniere de philosopher.

SI l'on m'objectoit que je n'ai pas rendu raison en détail de la ressemblance des Enfans au Pere & à la Mere ; je répondrois que cette ressemblance n'est jamais aussi marquée, aussi constante que celle du Mulet à l'Ane & à la Jument.

ART. XIII. Si j'ai fourni quelques principes un peu probables pour expliquer la formation du Mulet, ces principes pourront aider à expliquer toutes les ressemblances de même genre. Ils reposeront toujours sur l'importante observation de la préexistence du Germe à la fécondation.

Je conviens donc, que si l'on démontroit jamais la fausseté de cette observation, l'Edifice que j'ai tenté d'élever sur cette base seroit aussi ruineux que ceux que j'ai entrepris de détruire.

Tel est le sort naturel qui menace les Ouvrages analytiques; si l'on parvient à détruire le principe fondamental, à détacher de la chaîne le maitre chainon, l'ouvrage entier ne sera presque plus qu'une série de propositions plus ou moins erronnées, & il ne pourra plus être envisagé que comme un pur Roman.

XIII.

Conséquence générale en faveur de la préexistence des Touts Organiques.

Analogies des Etres organisés.

Quand une fois on s'est convaincu que des Touts organisés qui ne paroissoient point préexister à leur apparition, étoient déja préformés, on est averti de se tenir en garde contre les premieres apparences, & l'on ne se presse point de prendre pour une génération proprement dite le simple développement de parties *préexistantes.*

Ainsi lorsque nous voyons un petit bouton arrondi se montrer au bout du tronçon d'un Ver-de-terre qu'on a coupé par

morceaux, se développer peu-à-peu & revêtir exactement la forme d'un Ver, enté en quelque sorte sur le tronçon ; lorsque nous découvrons distinctement que cette nouvelle Production a très-en petit tous les organes que le Ver nous présente en grand ; (1) ne sommes-nous pas fondés à conjecturer que cette Production préexistoit en entier dans le Ver-de-terre, & qu'il en est essentiellement de son origine comme de celle du Poulet ? ART. XIII.

Il est vrai que l'Auteur de la Nature a infiniment varié ses Productions, & que cette variété prodigieuse infirme plus ou moins la méthode analogique. Nous remarquons pourtant que le Ver-de-terre, si éloigné du Poulet par sa structure, se propage, comme lui, par des œufs.

Nous remarquons aussi que la Plante, beaucoup plus éloignée encore du Poulet par son organisation, que ne l'est le Ver-de-terre, se propage néanmoins par des graines, qui sont des especes d'œufs, où toutes les parties de la Plante sont dessinées en miniature.

Ceci rappelle encore à notre Esprit ces belles observations microscopiques qui produisent à nos yeux surpris des fleurs & des graines bien long-tems avant le terme naturel de leur apparition, & lors même que nous ne soupçonnions pas le moins du monde leur existence actuelle.

Il y a donc une certaine analogie entre les Productions de la Nature, malgré leur immense variété. Depuis l'Homme jusqu'au Ver-de-terre, depuis le Ver-de-terre jusqu'à la Mousse toutes les Productions que nous connoissons se multiplient par des Petits vivans ou par des œufs. Les animaux vivipares ont

(1) *Consid. sur les Corps organ.* Art. CCXLIV.

ART. XIV. même des œufs ; mais les Petits en éclosent dans le ventre de la Mere.

XIV.

Improbabilité des hypotheses fondées sur l'Epigenese.

Ce que c'est que l'Animal.

Nombre, diversité, rapports & jeu de ses parties.

Admirable structure des Animaux qu'on juge les moins parfaits.

Conséquence.

Si les Corps organisés ne sont pas préformés, il faut qu'ils se forment journellement, en vertu des loix d'une méchanique particuliere. Or, je prie qu'on me dise quelle méchanique présidera à la formation d'un cerveau, d'un cœur, d'un poumon & de tant d'autres organes ?

Je ne rends pas encore la difficulté assez saillante : elle ne consiste pas seulement à faire former méchaniquement tel ou tel organe, composé lui-même de tant de pieces différentes ; elle consiste principalement à rendre raison pat les seules loix de la méchanique de cette foule de rapports variés qui lient si étroitement toutes les parties organiques, & en vertu desquelles elles conspirent toutes à un même but général ; je veux dire, à former cette Unité qu'on nomme un *Animal*, ce Tout organisé qui vit, croît, sent, se meut, se conserve, se reproduit.

Prenez garde que le cerveau suppose le cœur, & que le cœur suppose à son tour le cerveau. Le cerveau & le cœur supposent

fuppofent les nerfs, les arteres & les veines. Mais l'Animal fe nourrit; les organes de la circulation fuppofent encore ceux de la nutrition. Mais l'Animal fe meut; les organes du mouvement fuppofent encore ceux du fentiment. Mais l'Animal fe propage; les organes de la génération fuppofent encore ceux de la nutrition, de la circulation, du fentiment, du mouvement. Il faut éviter ici de s'en tenir à des généralités; il faut entrer dans le détail & dans le plus grand détail.

QUAND on ne confidere l'Animal que d'une vue générale, on n'eft point affez frappé de la difficulté; je devrois plutôt dire de l'impoffibilité de toutes les folutions méchaniques.

JE n'exige pas qu'on parte du Corps humain, ce chef-d'œuvre de la Nature: on peut ne partir que du Corps d'un vil Infecte. Je ne demande qu'une grace aux Amateurs des explications méchaniques; c'eft de jeter un coup-d'œil fur les prodiges que le burin du célebre LYONET a enfantés en ce genre: (1) ils ne verront point fans un profond étonnement ces quatre mille mufcles employés à la conftruction d'une Chenille, leur coordination admirable, celle des trachées non moins admirable encore, & j'aime à me perfuader qu'ils fentiront alors qu'un Tout fi prodigieufement compofé & pourtant fi harmonique, fi effentiellement un n'a pu être formé comme une Montre, de pieces de rapport ou de l'engrainement d'une infinité de molécules diverfes, réunies par appofition fucceffive. Ils conviendront, j'efpere, qu'un pareil Tout porte l'empreinte indélébile d'un Ouvrage fait d'un feul coup.

(1) *Traité Anatomique de la Chenille qui ronge le Bois de Saule*, &c. A la Haye 1762 in-4to. Je n'ai vu cet étonnant Ouvrage, qu'après l'envoi de mon Manufcrit au Libraire. Si je l'avois reçu plutôt, j'aurois effayé d'en donner une légere idée à mes Lecteurs dans la Partie VIII de la *Contemplation*. L'infatigable & habile Auteur peut s'affurer d'avoir atteint fon but qui étoit de briller fans Rivaux & de nous étonner: il fait mieux encore; il nous éleve à la SOURCE de tant de merveilles.

ART. XV.

A quoi bon en effet mettre son Esprit à la torture pour chercher des solutions méchaniques qui ne satisfont point à la question, tandis qu'il est des faits très-décisifs qui semblent nous conduire comme par la main à la préexistence des Germes? Je ne prétends point prononcer sur les voies que le CRÉATEUR a pu choisir pour amener à l'existence divers Touts organiques; je me borne à dire, que dans l'ordre actuel de nos Connoissances physiques, nous ne découvrons aucun moyen raisonnable d'expliquer méchaniquement la formation d'un Animal ni même celle du moindre organe.

J'AI donc pensé qu'il étoit plus conforme à la saine Philosophie, parce qu'il étoit plus conforme aux faits, d'admettre au moins comme très-probable que les Corps organisés préexistoient dès le commencement.

X V.

Application du Principe de la préexistence des Germes aux divers genres de reproductions animales.

Remarque importante sur la signification du mot de Germe.

J'AI donc essayé d'appliquer aux reproductions animales de tout genre le principe si lumineux & si fécond de la préordination des Etres. J'ai montré la grande analogie que je découvrois entre les reproductions animales & les reproductions plus connues des végétaux. (1)

J'AI supposé, qu'au lieu que dans les grands Animaux &

(1) *Considérations sur les Corps organisés*, Tom. I. Chap. X. Chap. XII. en particulier les Articles CCXXI, CCXXIII, CCXXIV, CCXXV, CCXXXVI, CCXXXVII, CCXXXVIII, CCXXXIX, CCXL. Tom. II. Chap. I, Art. CCXLV, CCLIII, CCLIV. Ch. II. Art. CCLXXIV, CCLXXV, &c.

dans beaucoup de Coquillages & d'Insectes les ovaires occupent une région particuliere, ils étoient répandus dans tout le Corps d'un Ver-de-terre, de certains Vers d'Eau douce, du Polype, &c. ART. XV.

J'AI donc considéré le Corps de ces Animaux singuliers comme une sorte d'ovaire universel. J'ai supposé que l'opération de les couper par morceaux détournoit au profit de quelques germes les sucs nourriciers qui auroient été employés à la nourriture du Corps entier.

J'AI expliqué ainsi le développement de ces Germes & par ce développement la régénération de chaque tronçon. J'ai cru pouvoir assigner la même cause à la multiplication par rejetons, & j'en ai indiqué les raisons. (2)

J'AI fait voir que les greffes animales, tout étranges qu'elles nous paroissent, s'expliquent fort heureusement par les curieuses observations qu'on a faites sur les greffes végétales, & en particulier sur les nouvelles fibres qui se développent dans le sujet & dans la greffe. (3)

J'AI encore éclairci ce point intéressant par une belle observation sur la régénération de la jambe d'un grand Animal. (4)

J'AI dit qu'on ne devoit pas s'imaginer que toutes les parties d'un Corps organisé sont en petit dans le Germe précisément comme elles paroissent en grand dans le Tout développé.

J'AI démontré d'après les nouvelles découvertes sur le Poulet,

(2) *Considérations sur les Corps organisés :* Tom. II. Chap. II. Art. CCLXXIV. CCLXXVI.
(3) Ibid. Art. CCLXVIII, CCLXIX.
(4) Ibid. Art. CCLXX.

ART. XV. que toutes les parties ſoit extérieures, ſoit intérieures ont dans le Germe des formes, des proportions, une conſiſtance & un arrangement qui different extrêmement de ceux qu'elles obtiendront par la ſuite, & qui feront l'effet naturel de l'impulſion des liqueurs & de l'évolution. (5)

J'AJOUTE ici que j'entends en général par le mot de Germe toute préordination, toute préformation de parties capable par elle-même de déterminer l'exiſtence d'une Plante ou d'un Animal.

JE n'affirmerai pas que les boutons qui produiſent les rejetons d'un Polype à bras étoient eux-mêmes des Polypes en miniature cachés ſous la peau de la Mere; mais j'affirmerai qu'il y a dans la Peau de la Mere certaines particules qui ont été préorganiſées de maniere qu'un petit Polype réſulte de leur développement. (6)

(5) Ibid. Art. CXLV, CCCLII, CCCLII.

(6) ON trouvera dans la Part. IX. de cette *Palingénéſie philoſophique*, mes dernieres méditations ſur les préformations organiques, à l'occaſion de nouvelles découvertes ſur les reproductions animales.

XVI.

ART. XVI.

Préexiſtence des Ames dans les Germes.

Réflexions ſur l'Ame des Bêtes.

Application à la multiplication des Animaux de bouture, & en particulier à celle du Polype.

On ſait combien on avoit déraiſonné ſur la nature de l'Ame à l'occaſion de la découverte du Polype. Les Matérialiſtes s'en étoient ſaiſis avec avidité pour étayer leur dogme favori. Les Sceptiques avoient redoublé leurs vaines déclamations ſur l'incertitude de nos Connoiſſances. Les vrais Philoſophes demeuroient dans le ſilence, ſans oſer tenter la ſolution du problême.

Il m'a paru que cette ſolution devoit tenir à la grande queſtion de la préexiſtence des Germes. J'ai donc penſé que s'il eſt probable que les Corps organiſés préexiſtent dès le commencement, il l'eſt auſſi que le Principe qui doit les animer a préexiſté en même tems.

Je n'ai point du tout décidé ſur l'exiſtence de l'Ame des Bêtes; mais j'ai établi la probabilité de cette opinion ſur l'analogie. (1)

J'ai cru que le Polype donnoit des marques non équivoques de ſentiment, & qu'un Etre organiſé qui dévore des Proies, qui les pêche, pour ainſi dire, à la ligne & qui les digere, n'étoit pas une Plante.

Je n'ai pas imaginé que le Cerveau ou ce qui en tient lieu

(1) *Conſid. ſur les Corps organiſés.* Art. CCLXXXIII.

ART. XVI. dans le Polype, pût ſentir. Je me ſuis flatté d'avoir mieux démontré qu'on ne l'avoit fait avant moi que la matiere ne peut pas ſentir. (2) J'ai donc ſuppoſé une Ame dans le Polype, parce qu'il m'a paru ſentir.

Un Automate peut néanmoins donner toutes les marques extérieures du ſentiment; j'en conviens: mais combien d'opérations des Brutes qu'on ne ſauroit expliquer méchaniquement que d'une maniere très-forcée! D'ailleurs quantité de Brutes ont des Sens ſemblables aux nôtres, & qui leur ont été accordés pour la même fin. Admettrons-nous que l'Homme, qui a les mêmes Sens que ces Brutes, pourroit n'être qu'un pur Automate?

Mais, s'il eſt probable que ces Brutes ont une Ame, il eſt aſſez apparent que toutes les Brutes en ont une auſſi. Si l'on admet que toutes les Brutes ont une Ame, l'on admet néceſſairement que cette Ame eſt immatérielle & par conſéquent indiviſible.

L'Ame du Polype ſera donc auſſi indiviſible. On ne partagera donc pas cette Ame en partageant le Polype: mais on donnera lieu ainſi à certains Germes de ſe développer, & l'Ame que j'ai ſuppoſée réſider originairement dans ces Germes commencera à éprouver des ſenſations relatives à la conſervation de l'Individu. Il ſe formera autant de nouvelles *Perſonnes*, autant de nouveaux *Moi* qu'il ſe développera de nouveaux Touts individuels.

Voila ce que j'ai tenté d'expliquer en détail dans le Chapitre III. du Tome ſecond des *Conſidérations ſur les Corps or-*

(2) *Eſſai Analytique ſur les Facultés de l'Ame*: Oeuvres, Tom. VI. 4to. dans la Préface & dans les paragr. 2, 716.

ganisés, & que le Lecteur judicieux voudra bien comparer aux divers raisonnemens & aux conjectures plus ou moins vagues qu'on avoit débitées sur ce sujet de métaphysique.

IL ne faut pas me demander froidement, comme l'a fait un Journaliste, si le Polype a un cerveau, s'il a des nerfs? Ces questions & toutes celles qui leur ressemblent, supposeront toujours que celui qui les fait n'a pas pris la peine de me lire en-entier, ou que s'il m'a lu il ne m'a point entendu.

JE n'ai jamais pensé que le Polype eût un cerveau & des nerfs pareils à ceux des grands Animaux. Mais, j'ai pensé que le Polype avoit les organes du sentiment dans le rapport à sa nature de Polype ou à sa maniere propre de sentir, & je ne me suis pas avisé de chercher comment il sent. C'étoit avoir fait assez que d'avoir montré que les phénomenes de sa reproduction ne choquent pas le moins du monde la doctrine de l'*Immatérialité* de l'Ame.

XVII.

L'emboitement. La dissémination.

JE n'ai pas décidé entre l'hypothese de l'emboitement & celle de la dissémination des Germes. J'ai seulement donné à entendre, que j'inclinois vers l'emboitement & j'ai indiqué les raisons qui m'ont paru favoriser cette hypothese. (1)

JE n'ai jamais cru que des calculs sans fin qui n'effraient que l'Imagination fussent des argumens terrassans pour la Raison. La Nature travaille aussi en petit qu'elle veut, & les derniers termes de la division de la Matiere nous sont inconnus. Je n'ai

(1) *Consid.* Art. CCLXXIV, CCCXLII.

ART. XVIII. pas dit qu'elle fût actuellement divisée à l'infini, mais j'ai pu dire qu'elle l'étoit à l'indéfini.

XVIII.

Raisons qui portent l'Auteur à rejeter les générations équivoques.

Je n'ai point adopté de générations équivoques; premierement, parce que je n'en connois point; secondement, parce que de telles générations m'ont paru contraires à tout ce que je connois de plus certain sur la génération des Plantes & des Animaux.

J'ai exposé fidellement & fort au long dans mon Livre sur les *Corps organisés* les curieuses expériences par lesquelles des Physiciens célebres ont tenté de nos jours de ressusciter l'opinion de l'Ecole. (1) Je me flatte d'avoir assez fait sentir combien toutes ces expériences sont défectueuses ou équivoques & combien la prévention en faveur d'une certaine Théorie a pu influer sur l'observation & sur ses résultats.

Je ne me suis pas borné à combattre ces Hercules de l'Ecole avec les armes du raisonnement: je leur ai opposé des faits qui ont été vus & revus par les meilleurs yeux & qui contredisent formellement les conséquences étranges qu'ils ont tirées de leurs observations. (2)

Si l'on m'objectoit encore la génération des Vers du foie des Moutons, celle de certains Vers qu'on croit avoir apperçus dans les veines, dans les muscles, dans les Gaînes des tendons

(1) *Consid.* Tom. I. Chap. VII. Tom. II. Chap. VI.

(2) Ibid. Art. CXXXV, CCCXXX.

tendons ; je demanderois, si la seule présence de ces Vers dans des réduits aussi cachés autoriseroit un vrai Philosophe à les regarder comme les produits immédiats d'une génération *équivoque ?* Avant qu'on connût la véritable origine des Vers qui habitent les sinus frontaux des Moutons, n'avoit-on pas jugé de leur origine, précisément comme les Partisans de l'Ecole voudroient nous faire juger de celle des Vers du foie ? Et puis, est-il bien sûr que tout ce que l'on a pris pour de véritables Vers dans les veines, dans les muscles, dans les tendons &c. en étoient réellement ? Des apparences trompeuses n'en ont-elles jamais imposé aux Observateurs préoccupés ou peu instruits ?

Mais, ne chicanons point sur l'existence de tous ces Vers ; que peut-on déduire légitimement de leur apparition dans ces replis du Corps humain ? rien autre chose, sinon que nous ignorons comment ils se trouvent là. L'ignorance absolue sur la maniere d'une chose rendra-t-elle jamais une opinion probable ? Par combien de moyens divers les semences invisibles de ces Insectes ne peuvent-elles pas s'introduire dans l'intérieur du Corps ? Combien de faits analogues appuient cette idée ! Combien d'Origines secrettes qui ont été enfin dévoilées !

Si les Vers dont nous parlons n'ont pas une origine aussi réguliere que celle de tant d'autres Insectes, s'ils ne la doivent ni à des œufs, ni à des Petits vivans ni à aucune autre cause de même genre ; il faudra dire alors, qu'ils sont formés du concours de certaines Molécules qui se réunissent par apposition, & parviennent ainsi à composer un Tout organique qui vit, se meut & se propage.

Mais, quelque simple qu'on suppose l'organisation de ces Vers, quelqu'imparfaits qu'on veuille qu'ils soient en comparaison des autres Animaux, ils n'en seront pas moins Animaux,

ART. XVIII. & qui dit un Animal, dit un Tout organiſé, formé de l'aſſemblage régulier de bien des parties différentes, toutes très-organiſées, & qui tendent toutes à une fin générale. Comment le concours de certaines molécules réunies par appoſition établira-t-il entre les parties ces rapports nombreux & variés d'où réſulte l'Animal?

Si nous pouvions avoir ſur une eſpece de ces Vers un Traité pareil à celui de la *Chenille de Saule*, ſi le ſcalpel & le crayon d'un Lyonet pouvoient nous en donner l'anatomie, je me perſuade aiſément que ces Animaux qu'on nous repréſente comme ſi ſimples, ſi imparfaits, en un mot, comme ſi peu Animaux, nous paroîtroient des Etres très-compoſés, & dont nous ne ſuffirions point à admirer la riche organiſation.

Je n'ai pas preſcrit des bornes à la Nature; je ſais combien celles de mon Eſprit ſont étroites: je n'ai jamais prétendu déterminer toutes les manieres dont elle peut former un Animal: il en eſt ſûrement dont je n'ai & ne puis avoir aucune idée, & qu'on découvrira un jour: j'ai dit ſimplement que pour admettre une nouvelle formation de l'Animal, différente de tout ce que nous conoiſſons de certain en ce genre, il falloit des preuves au moins auſſi démonſtratives que celles que j'ai données de la multiplication des Pucerons ſans le concours des ſexes. [3] J'ai donc avancé que l'opinion des générations équivoques eſt abſolument dénuée de ſemblables preuves; & où eſt le Phyſicien ſage qui pourroit en diſconvenir?

(3) *Traité d'Inſectologie: Oeuvres* Tom. I. Part. I. 4to. *Conſidérations ſur les Corps organiſés.* Tom. II. Art. CCCII. CCCIII. CCCIV.

XIX.

ART. XIX.

Les Monstres.

La formation des Monstres est un point de Physique très-difficile à manier, & qui partage encore les plus grands Physiologistes. J'ai fait sur ce Sujet bien des réflexions, j'ai rassemblé bien des faits & j'ai essayé d'en analyser quelques-uns. [1]

Mon but étoit de développer davantage mes idées sur la génération en les appliquant à la formation des différens Monstres. Si je n'ai pas eu recours à l'hypothese des Germes originairement monstrueux, c'est uniquemeut parce que cette hypothese, d'ailleurs si commode, ne m'a pas paru suffisamment établie par les divers exemples qu'on produit en sa faveur, & qu'il est un grand nombre d'autres exemples où les causes accidentelles sont très-apparentes. Je me suis néanmoins borné à faire sentir l'influence que ces causes peuvent avoir dans les productions monstrueuses que les Partisans de l'opinion contraire ne jugent pas soumises à leur action. [2]

(1) *Consid. sur les Corps organ.* Tom. II. Chap. VIII.

(2) On trouvera dans les Part. IX, X, XI, de la *Palingénésie*, de nouvelles découvertes très-intéressantes sur les reproductions animales, sur l'accroissement & sur la préexistence du Germe & de nouvelles considérations sur tout cela : elles serviront de supplémens à mes deux derniers Ouvrages. † † En réimprimant les *Considérations sur les Corps organisés* dans la Collection générale de mes Oeuvres, j'y ai fait des Additions très-considérables qui mettent dans un plus grand jour encore & qui confirment de plus en plus les principes que j'avois tâché d'établir sur la premiere origine des Etres vivans.



ESSAI
D'APPLICATION
DES
PRINCIPES PSYCHOLOGIQUES
DE L'AUTEUR

À la maniere dont les idées sont rappellées par les mots, & à l'association des idées en général.



ESSAI D'APPLICATION

DES

PRINCIPES PSYCHOLOGIQUES

DE L'AUTEUR.

INTRODUCTION.



Je me borne ici à un seul exemple : il suffira pour faire juger de l'application qu'on pourroit faire de mes principes à un grand nombre d'autres cas. Ce sera même par une application à un plus grand nombre de cas qu'on jugera mieux de la vraisemblance de ces principes. Une hypothese est d'autant plus probable, qu'elle explique plus heureusement un plus grand nombre de phénomenes. Ceux de mes Lecteurs qui se seront rendus mes principes familiers n'auront pas de peine à faire les applications dont je parle. Je suis fort intéressé dans cet exercice de leur Entendement, puisque c'est de leurs efforts que je dois attendre la perfection d'un systême que je n'ai pu qu'ébaucher.

ART. I.

DU RAPPEL DES IDÉES PAR LES MOTS.

I.

Exemple.

L'OSTRACISME étoit un banniſſement de dix ans introduit par les Athéniens contre les Citoyens que leurs richeſſes ou leur crédit rendoient ſuſpects. On écrivoit le nom du coupable ſur des coquilles, & c'eſt de-là que l'*Oſtraciſme* tiroit ſa dénomination : le mot grec *oſtracon* ſignifie *coquille.* Le nombre des ſuffrages devoit excéder celui de 600.

J'AI lu autrefois ce trait d'Hiſtoire, & je n'en ai retenu autre choſe ſinon que l'Oſtraciſme étoit un banniſſement de dix ans auquel on condamnoit les Citoyens trop accrédités.

JE relis par haſard ce trait d'Hiſtoire, & j'ai un léger ſouvenir de l'avoir lu. Cependant ſi l'on m'avoit demandé l'origine du mot *Oſtraciſme*, je n'aurois pu l'indiquer. [1]

JE veux approfondir un peu ce petit fait & lui appliquer mes principes pſycologiques pour mieux juger de leur probabilité.

(1) CECI m'eſt arrivé au pied de la lettre en liſant l'Article *Coquille* dans le ſavant *Dictionnaire d'Hiſtoire naturelle* de M. de BOMARE, Tom. II. p. 98, & c'eſt ce qui m'a fait naitre l'idée d'analyſer ſur le champ ce petit fait pſychologique. Ceux de mes Lecteurs qui ſe trouveront dans des cas analogues, feront bien de les analyſer auſſi. Ce ſera le meilleur moyen de juger de la probabilité & de la fécondité de mes principes.

II.

Explication.

J'ai admis que toutes nos idées tirent leur origine des Sens, & j'en ai dit la raifon §. 17, 18, (2). J'ai prouvé que la Mémoire tient au Corps, §. 57, & que le rappel des idées par la Mémoire tient aux déterminations que les Objets impriment aux fibres des Sens, & qu'elles confervent, §. 58, 59 & fuivans. J'ai montré enfin, que chaque idée doit avoir dans le cerveau des fibres qui lui foient appropriées & au jeu defquelles le rappel de l'idée ait été attaché; §. 78, 79 & fuivans.

Il me fuffit d'avoir rappellé ces principes généraux; je viens à leur application au cas que je me propofe d'analyfer ici.

J'avois retenu le mot *Oftracifme;* je me rappellois fort bien que c'étoit un banniffement de dix ans. Je me rappellois encore qu'il ne portoit que contre les Citoyens trop accrédités.

Le faifceau de fibres approprié au mot Oftracifme avoit donc confervé les déterminations que la lecture du mot lui avoit imprimées.

Mais, fi ce mot ne réveilloit rien dans l'Efprit, il feroit vuide de fens. Afin donc que j'aie l'idée que l'inftitution lui a attachée, il faut néceffairement qu'il réveille chez moi l'idée de banniffement.

Cette idée de banniffement ne fuffiroit pas même pour me

(2) *Effai Analytique fur les Facultés de l'Ame; Oeuvres* Tom. VI. de l'Edit. in-4to.

ART. II. donner le fens complet du mot, parce qu'elle feroit trop vague; car l'Oftracifme n'eft pas le fynonime de banniffement : tout banniffement n'eft pas un Oftracifme.

L'OSTRACISME réveille donc chez moi l'idée d'une efpece particuliere de banniffement, & fi ma Mémoire n'eft pas tout-à-fait infidelle, elle déterminera l'idée à un banniffement de dix ans.

LE faifceau de fibres auquel eft approprié le mot *Oftracifme*, ébranlera donc les faifceaux auxquels font appropriés les mots *banniffement de dix ans.*

MAIS, ces mots *banniffement de dix ans* feroient eux-mêmes vuides de fens, s'ils ne réveilloient pas confufément dans l'Efprit l'idée d'une forte de peine & celle d'un certain efpace de tems.

LES faifceaux appropriés aux mots banniffement de dix ans ébranlent donc à leur tour plus ou moins foiblement d'autres faifceaux auxquels tiennent les mots ou les fignes repréfentatifs de *peine* & de *tems.*

LES faifceaux appropriés à ces derniers mots pourront ébranler de même d'autres faifceaux auxquels tiendront quelques images ou quelques idées analogues à ce que ces mots font deftinés à repréfenter.

JE me rappelle donc très-diftinctement que l'Oftracifme eft un banniffement de dix ans. Je me rappelle encore que ce banniffement ne portoit dans fon inftitution que contre les Citoyens trop accrédités.

LES faifceaux appropriés aux mots *banniffement de dix ans*

tiennent donc encore à d'autres faiſceaux auxquels ſont attachés les mots *Citoyen* & *accrédité.* Ceux-ci réveillent quelques-uns de leurs *analogues* &c.

III.

Suite de l'explication.

MAIS, pourquoi le mot *Oſtraciſme* ne me rappelloit-il pas les mots *coquille*, *Athéniens*, *ſuffrages* ?

IL eſt très-clair que les fibres appropriées à ces différens mots n'avoient point perdu les déterminations que la lecture de ces mots leur avoient imprimées, & que la répétition aſſez fréquente des mêmes ſons avoit dû naturellement fortifier. Il n'eſt pas moins clair que ces mots avoient contracté dans mon Cerveau une multitude de liaiſons diverſes, ſuivant l'emploi que j'avois eu occaſion d'en faire ſoit en converſant, ſoit en écrivant.

J'AI montré en pluſieurs endroits de mon Livre que les liaiſons qui ſe forment entre nos idées de tout genre, en ſuppoſent de pareilles entre les fibres ſenſibles de tout genre. Nos idées de tout genre tiennent à des ſignes qui les repréſentent. Ces ſignes ſont pour l'ordinaire des mots. Ces mots ſont rappellés par la Mémoire. Il eſt bien démontré que la Mémoire a un ſiege purement phyſique. Des accidens purement phyſiques la détruiſent. On perd totalement le ſouvenir des mots ; on oublie ſa Langue maternelle. La conſervation des mots ou des ſignes de nos idées par la Mémoire tient donc à des cauſes phyſiques. Ces cauſes peuvent-elles être autre choſe que l'organiſation & l'arrangement des fibres du Cerveau ?

SI notre Ame n'a l'idée d'un Objet que par l'action de cet Objet ſur les fibres ſenſibles qui lui ſont appropriées, il eſt

ART. III.

naturel que le rappel de cette idée par la Mémoire ou ſa reproduction dépende de la même cauſe qui en avoit occaſioné la production.

IL faut donc que nos fibres ſenſibles de tout genre ſoient organiſées & arrangées dans le Siege de l'Ame, de maniere qu'elles retiennent pendant un tems plus ou moins long les déterminations qu'elles ont reçues de l'action plus ou moins réitérée de leurs objets, & qu'elles puiſſent contracter entr'elles des liaiſons en vertu deſquelles elles puiſſent s'ébranler réciproquement.

POUR que des fibres ſenſibles de même genre ou de genres différens puiſſent s'ébranler réciproquement, il faut de toute néceſſité qu'elles communiquent les unes aux autres immédiatement ou médiatement.

L'ÉBRANLEMENT dont il s'agit eſt une impulſion communiquée : afin que cette impulſion ſe propage d'une fibre à d'autres fibres, il eſt bien évident qu'il faut ou que la fibre *mûe* tienne immédiatement aux fibres à mouvoir ou qu'elle y tienne par quelque choſe d'intermédiaire qui reçoive l'impulſion & la tranſmette.

JE me ſuis beaucoup étendu dans les Chapitres XXII & XXV ſur cette communication des fibres ſenſibles & ſur ſes effets. J'ai donné le nom de *chaînons* à ces parties, quelles qu'elles ſoient, par leſquelles je conçois que les fibres ſenſibles de différentes eſpeces ou de différens genres tiennent les unes aux autres & agiſſent les unes ſur les autres.

J'AI ſuppoſé que ces chaînons étant deſtinés à tranſmettre le mouvement, & un certain mouvement d'un faiſceau à un autre faiſceau ou ſimplement d'une fibre à une autre fibre avoient

reçu une ſtructure relative à cette importante fin. Je n'ai pas entrepris de deviner cette ſtructure ; l'entrepriſe eût été vaine ; je me ſuis borné à en conſidérer les effets & à m'aſſurer de leur certitude.

J'AI cru cette certitude, parce qu'elle m'a paru rigoureuſement prouvée. Non-ſeulement une ſenſation nous rappelle une ſenſation de même eſpece ; un ſon, par exemple, nous rappelle un autre ſon, une couleur nous rappelle une autre couleur ; mais nous éprouvons encore qu'un ſon nous rappelle une couleur. Le ſon tient à des fibres de l'Ouie, la couleur tient à des fibres de la Vue : les fibres de l'Ouie & celles de la Vue communiquent donc entr'elles.

LE même raiſonnement s'applique aux autres Sens : les fibres de tous les Sens communiquent donc les unes aux autres.

SI la mémoire d'un mot tient aux déterminations que les fibres appropriées à ce mot ont contractées, le rappel d'un mot par un autre mot doit tenir eſſentiellement aux déterminations que les chaînons qui lient les deux faiſceaux auront contractées & conſervées.

J'AI expoſé dans le Chapitre IX mes principes ſur cette habitude que les fibres contractent, ſur la maniere dont elle s'enracine ou s'affoiblit. J'y ſuis revenu dans le Chapitre XXII.

LES liaiſons que le mot *Oſtraciſme* avoit contractées dans mon cerveau avec le mot *coquille* ; celui-ci avec le mot *Athéniens* ; ce dernier avec le mot *Suffrages* ; ces liaiſons, dis-je, s'étoient preſque entiérement effacées & je ne pouvois me rappeller l'origine de l'Oſtraciſme.

ART. IV.

Le faiſceau approprié au mot *Oſtraciſme* ne pouvoit donc ébranler le faiſceau approprié au mot *coquille*, ou s'il l'ébranloit, ce n'étoit point aſſez fortement pour faire ſur mon Ame une impreſſion ſenſible & qui lui foumit, en quelque ſorte, le trait d'Hiſtoire dont il s'agit.

Le chaînon ou les chaînons qui lient les deux faiſceaux avoient donc perdu les déterminations en vertu deſquelles les deux faiſceaux s'ébranloient autrefois réciproquement. Il en alloit de même du faiſceau approprié au mot *coquille* relativement à ceux auxquels tenoient les mots *Athéniens*, *Suffrages*, &c.

IV.

Réflexions.

Je ne me flatte pas d'avoir réſolu ce petit problême pſychologique; je ſerai ſatisfait ſi j'ai fourni quelque moyen de le réſoudre. Je lui ai appliqué des principes qui m'ont paru plus probables que ceux qu'on avoit adoptés juſqu'à moi, cette application aidera à juger du degré de cette probabilité.

Mais de combien de liaiſons diverſes le même mot n'eſt-il pas ſuſceptible ? A combien de mots très-différens le mot de *coquille* ne peut-il point répondre ſuivant la nature du diſcours ou le but qu'on ſe propoſe en l'employant ? Il faut donc que le faiſceau approprié à ce mot ſoit ſuſceptible de cette multitude de liaiſons diverſes, qu'il tienne par la culture de l'eſprit à une foule d'autres faiſceaux, & que le mouvement puiſſe ſe propager de ce faiſceau à tel ou tel faiſceau avec la préciſion & la célérité qu'exige la penſée ou la ſuite du diſcours.

Quelle merveilleuſe compoſition ceci ne ſuppoſe-t-il point dans cet Organe admirable qui eſt l'Inſtrument immédiat des

ART. IV.

opérations de notre Ame ! [3] Quel feroit notre raviffement fi la méchanique de ce Chef-d'œuvre du TOUT-PUISSANT nous étoit dévoilée ! Nous contemplerions dans cet Organe un petit Monde, & s'il appartenoit à un LEIBNITZ, ce petit Monde feroit l'abrégé de l'Univers.

(3) LE célebre HOOKE ayant fuppofé qu'une idée peut fe former dans 20 tierces de tems, trouva qu'un Homme amafferoit, dans 100 ans, 9,467,280,000 *idées* ou *veftiges*: & que fi l'on réduifoit cette fomme au tiers à caufe du fommeil, il refteroit 3,155,760,000 *idées*: & enfin qu'en fuppofant 2 livres de *moëlle* dans le Cerveau, il y auroit dans un grain de cette moëlle 205452 *veftiges*. *Phyfiologie* de Mr. HALLER, Tom. V. Liv. XVII. parag. VI. Combien la chofe paroitra-t-elle plus admirable encore quand on confidérera que les *veftiges* dont parle HOOKE ne réfident que dans une très-petite partie du cerveau, & non dans une maffe de ce vifcere auffi confidérable que celle qu'il fuppofoit! On raifonneroit, fans doute, plus jufte en appliquant à un feul grain de cette maffe ce qu'il appliquoit à toute la maffe. Ce n'eft pas à notre Imagination à juger de pareils objets.

Art. I.

SUITE DU RAPPEL DES IDÉES PAR LES MOTS.

I.

Réflexions sur le siege de l'Ame.

QUELLE que soit la partie du Cerveau qui est le Siege de l'Ame ou l'Instrument immédiat de ses opérations; on ne peut s'empêcher d'admettre qu'il est quelque part dans le Cerveau un Organe qui réunit les impressions de tous les Sens, & par lequel l'Ame agit ou paroît agir sur différentes parties de son Corps.

Nous voyons clairement que l'action des Objets ne se termine pas aux Sens extérieurs. L'action du son ne se termine pas au tambour, celle de la lumiere, à la rétine. Il est des nerfs qui propagent ces différentes impressions jusqu'au Cerveau. Ceux qui après avoir perdu le poignet sentent encore leurs doigts, nous montrent assez que le Siege du sentiment n'étoit pas où il paroissoit être. L'Ame ne sent donc pas ses doigts dans les doigts mêmes : elle n'est pas dans les doigts. Elle n'est pas non plus dans les Sens extérieurs.

Nous sommes fort peu éclairés sur la structure intime du Cerveau. L'Anatomie se perd dans ce Dédale ténébreux. Elle voit les nerfs de tous les Sens y converger; mais, lorsqu'elle veut les suivre dans leur cours, ils lui échappent, & elle est réduite à conjecturer ou à tâtonner.

Nous devons donc renoncer à déterminer précisément quelle est

ART. I.

eſt la partie du Cerveau qui conſtitue le Siege de l'Ame. Un Anatomiſte célebre [1] procédant par la voie d'excluſion, a prétendu que le Siege de l'Ame étoit dans le *Corps calleux*, parce que toutes les expériences qu'il a tentées lui ont paru prouver que cette partie eſt la ſeule qui ne puiſſe être bleſſée ou altérée, que les fonctions de l'Ame n'en ſouffrent plus ou moins.

UN autre Anatomiſte [2] a contredit ce réſultat & a entrepris d'établir ſur d'autres expériences que le Siege de l'Ame ſeroit plutôt dans la *Moëlle alongée.* Il produit en ſa faveur des faits qui ſemblent fort déciſifs. Je n'en citerai qu'un ſeul: on connoit des Animaux qui n'ont point de Corps calleux ; le Pigeon, par exemple, n'en a point, [3] à ce qu'aſſure cet Anatomiſte. [4] & nous ne refuſerons pas une Ame au Pigeon.

(1) Mr. de la PEYRONIE, *Mém. de l'Acad. Royale des Sciences.* 1741.

(2) Mr. LORRY, *Savans Etrangers*, Tom. III. p. 344. & ſuiv.

(3) LE Corps calleux du Pigeon ne ſeroit-il point trop déguiſé pour être reconnu ? N'y occuperoit-il point une place où on ne le cherche pas, parce qu'on ne s'attend pas à l'y trouver? Ce ne ſont ici que des doutes que je propoſe ; mais auxquels l'autorité de Mr. de la PEYRONIE peut donner du poids.

† † Il paroit que je ne m'étois pas trompé dans la remarque que je faiſois ici ſur le *Corps calleux* du Pigeon. Mr. MALACARNE, habile Profeſſeur d'Anatomie à Aqui dans le Montferrat & qui fait obſerver la Nature, m'écrivoit ſur ce ſujet le 25 de Mai 1779 en ces termes. " Il me ſemble que Mrs. „ de HALLER & LORRY n'ont fait „ qu'effleurer le Cerveau des Oiſeaux. „ Il ne manque pas de cette partie „ médullaire qui en unit les hémiſ„ pheres. Le trait médullaire brillant „ dont parle Mr. de HALLER dans ſes „ *Opuſcules*, Tom. III. Sect. XXXVII. „ Art. 10. & qu'il déſigne ſous le nom „ de *voûte* eſt le vrai *Corps calleux* „ des Oiſeaux.. . . . Chez les Ani„ maux de cette Claſſe, tout le Corps „ calleux ſe réduit à une eſpece d'arc „ ou pour parler le langage de l'Ana„ tomie, à une *faulx* médullaire, dont „ les parties poſtérieures imitent fort „ bien la *tente* du cervelet de la dure„ mere du Cerveau de l'Homme. „

Mr. MALACARNE entroit là-deſſus dans des détails anatomiques qui prouvent l'exactitude qu'il a apportée à ces recherches, & que je ſupprime parce qu'ils ſeroient trop déplacés dans cette Note.

(4) † † LE grand HALLER affirmoit la

ART. I.

QUOI qu'il en soit de cette question sur le Siege de l'Ame, il est bien évident que tout le Cerveau n'est pas plus le siege du sentiment, que tout l'Oeil n'est le siege de la *vision*. (5)

même chose. Il soutenoit que les Oiseaux & les Poissons n'ont point de *Corps calleux*.

(5) MR. de HALLER étoit fort opposé à l'opinion du célebre la PEYRONIE sur le siege de l'Ame. Il m'écrivoit à moi-même le 25 de Décembre 1770: *rien absolument de vrai dans la prééminence du* Corps calleux; *comptez là-dessus comme sur une démonstration d'*EUCLIDE. Il m'écrivoit encore le 22 de Janvier 1771: *si la Philosophie favorise une partie unique*, siege de l'Ame, *il est sûr que l'Anatomie est muette là-dessus*. Cette décision d'un si profond Physiologiste & qui avoit tant étudié le Corps humain, est assurément du plus grand poids.

Mr. MALACARNE que je viens de citer, pense comme Mr. de HALLER sur le siege de l'Ame. "Plus je médite sur le Cerveau & sur les nerfs, m'écrivoit-il le 12 de Sept. 1779; plus je réfléchis sur l'usage qu'on attribue au Cerveau d'être le siege de l'Ame & aux nerfs d'en être les instrumens; & moins j'apperçois les moyens anatomiques dont on pourroit se servir pour obtenir quelque trait de lumiere sur le sujet qui nous occupe. Je m'y suis pris de toutes les façons. . . . j'ai suivi la méthode ordinaire des dissections; j'ai suivi celle de VAROLE, de SYLVIUS, de RUISCH; j'ai étudié les ouvrages immortels de WILLIS avec toute l'application dont je suis capable; j'ai décomposé avec soin toutes les parties en détail & isolées de ces organes admirables; & après avoir fait tout cela je suis aujourd'hui moins décidé que lorsque je ne connoissois l'Anatomie que par des Cahiers & des Planches. . . . Les observations anatomiques me portent à croire que l'Ame occupe *à sa maniere* une étendue considérable dans le Cerveau; car depuis la *commissure antérieure* du troisieme ventricule jusqu'au commencement de la moelle épiniere (ce qui dans un Cerveau humain ordinaire occupe de devant en arriere un espace de quatre pouces ou environ) nous appercevons les racines des nerfs destinés aux sensations. Et ces nerfs, loin de converger entr'eux sont dirigés de façon à ne pas atteindre précisément à la même particule du Cerveau, & leurs racines mêmes tendent à y occuper plus d'espace à mesure qu'elles s'y enfoncent davantage. J'excepte ici les nerfs destinés symmétriquement à la même fonction dans les organes du même sens."

Le savant Physiologiste confirmoit ceci par des observations anatomiques sur la distribution & la marche de différens nerfs du Cerveau, que je ne transcrirai pas ici, parce qu'elles n'appartiennent pas à un Ouvrage du genre de celui-ci.

Je répondis à Mr. MALACARNE le 12 de Novembre: *vos preuves & vos réflexions sur le siege de l'Ame me confirment ce que feu mon illustre Ami* HALLER *m'avoit écrit à ce sujet*, &

que je vous ai communiqué. Loin de converger vers un centre commun ou vers une Partie unique, vous n'apprenez que les nerfs des sens divergent, au contraire, à mesure qu'ils s'enfoncent dans le Cerveau, & qu'ils tendent conséquemment à y occuper plus d'espace. Cela ne s'accorde guere avec mes suppositions. Je me serai donc trompé; & cet aveu, je vous le fais sans peine.

Il faudra donc dire, que l'Ame est présente à sa maniere aux extrémités de tous les nerfs. Et il ne faudroit pas objecter, que l'Ame occuperoit ainsi une assez grande place dans le Cerveau: car une substance simple ne sauroit avoir de rapport physique avec l'étendue matérielle. Mais une substance simple peut posséder une force secrete en vertu de laquelle elle agit à la fois sur différens nerfs ou peut être affectée à la fois par différens nerfs; &c. Nous avons des preuves directes de cette Force de l'Ame. Nous ne pouvons douter un instant que nous ne soyions doués de Volonté, c'est-à-dire, d'activité. . . .

Resteroit pourtant à savoir, relativement au Cerveau, si après avoir divergé, les nerfs ne viennent point enfin à converger quelque part ou à communiquer leurs impressions à quelque partie déterminée, qui seroit ainsi un Sensorium*? Mais, comment espérer de pouvoir suivre jusqu'au bout les dernieres ramifications des nerfs? . . . Je vous avouerai que j'ai peine à renoncer à toute espece de convergence. Il me semble toujours qu'il faut qu'il y ait quelque part dans le Cerveau ou le Cervelet un Organe principal où l'Ame soit présente à sa maniere. Il est sûr au moins qu'elle n'est pas présente à la rétine. . . . . Elle n'est pas présente non plus aux extrémités des doigts. . . . Elle n'est donc pas présente à tout le systeme nerveux à la fois. Sa présence est donc limitée à une certaine Partie de son Corps. L'observation resserre cette présence dans la Tête; & l'observation indique encore que l'Ame n'est pas également présente à toutes les parties de la Tête. &c. Oeuvres:* Tom. V. Part. II. de l'Edit. in-4to. Lettre LII.

Ces réflexions engagerent mon estimable & modeste Correspondant à entrer avec moi dans un beaucoup plus grand détail sur les nerfs du Cerveau. Il le terminoit ainsi dans sa Lettre du 11. de Décembre. " Voilà, Monsieur, „ comment vos doutes entrainent à la „ recherche & au developpement des „ parties sur lesquelles on n'avoit pas „ assez fixé ses regards. On peut dé„ duire de ces observations, que les „ nerfs d'un côté sont bien souvent „ convergens dans la moëlle du Cer„ veau avec ceux de l'autre côté; „ mais, que les racines de chaque nerf „ divergent de façon à pouvoir faire „ soupçonner qu'elles n'aboutissent pas „ toutes précisément au même en„ droit; enfin, que les racines de la „ premiere paire sont éloignées de plu„ sieurs pouces de celles des nerfs sous„ occipitaux & de plusieurs pieds de „ celles des dernieres paires dorsales; „ & pourtant qu'en pourrions-nous „ inférer? Si l'Âme immatérielle doit „ agir *à sa maniere* sur une partie „ matérielle, qu'importe que cette „ partie ait une étendue plus ou „ moins grande? Vous l'avez dit; *une* „ *Substance simple ne sauroit avoir de* „ *rapport physique avec l'étendue ma-* „ *térielle.* . . . Le fluide électrique,

ART. I.

„ en vertu de son extrême activité ne „ peut-il pas toucher dans un instant „ à plusieurs milliers de Corps ou d'organes différens & leur communiquer „ des impressions aussi vives que celles qu'il communiqueroit à un seul „ corps très-voisin de la Machine „ électrique. . . , Je me garderai bien „ néanmoins de croire que mes recherches sur les nerfs du Cerveau „ soient aussi approfondies & aussi „ exactes qu'il le faudroit pour détruire toute conjecture sur l'existence „ d'un *Sensorium* ou d'un endroit de „ peu d'étendue où les nerfs aboutissent. Mes yeux & mes instrumens „ ne fécondent pas assez bien le desir „ que vous en avez fait naitre chez „ moi. „

J'insistai encore auprès de mon Correspondant sur l'existence d'un *Sensorium* particulier. *Il n'y a, sans doute,* lui écrivois-je, *aucune contradiction à admettre, que l'Ame agisse à la fois sur des nerfs dont les origines sont éloignées. Mais je vous invite de nouveau à réfléchir sur les faits qui prouvent rigoureusement que les sensations d'un genre réveillent celles d'un autre genre. Il y a donc des communications secretes entre les nerfs de différens Sens; car je crois avoir bien établi, Chap. XVIII. de* l'Essai analytique, *que ce n'est pas l'Ame elle-même qui rappelle ses sensations. Réfléchissez encore sur la Mémoire qui incontestablement doit avoir un siege physique*: Essai analytique, Ch. XXII. *Or; les idées que la Mémoire rappelle les unes par les autres, supposent manifestement que les fibres qui en sont le siege tiennent les unes aux autres par des nœuds secrets. Ibid.* Lettre LIII.

Voici ce que notre Anatomiste me répondit à ce sujet le 12 de Janvier 1780. " En excitant mon attention „ sur les causes qui produisent le rappel des sensations les unes par les „ autres, soit que ces sensations soient „ de même espece ou d'espece différente, vous m'avez engagé à méditer sur les diverses sortes d'anastomoses, sur les plexus & les ganglions „ des nerfs situés hors de la boite du „ crâne; & il me paroit qu'on pourroit déduire des unions, des entrelacemens de leurs rameaux l'explication de plusieurs de ces phénomenes psychologiques, dont on auroit de la peine à donner une explication plausible, sans supposer un „ lieu où ces nerfs soient convergens. Les Anatomistes nomment *sympathiques*, comme vous le savez, les „ nerfs qui tiennent à plusieurs endroits „ & qui s'unissent ou s'entrelacent avec „ d'autres nerfs. „

Je ne m'étendrai pas davantage ici sur le *Siege de l'Ame*. On voit assez que les Anatomistes ne sauroient guere se flatter de parvenir à une connoissance certaine sur un sujet si profondément caché & dont la prodigieuse complication rend la recherche bien plus difficile encore.

I I.

Continuation du même fujet.

Mais, s'il ne nous eft pas permis de pénétrer dans le fecret de la méchanique du Cerveau, nous pouvons au moins étudier les effets qui réfultent de cette méchanique & juger ainfi de la caufe par fes effets.

Nous favons que nous n'avons des idées qu'à l'aide des Sens; ceci eft une vérité que l'expérience attefte. L'expérience nous apprend encore que nos idées de tout genre s'enchaînent les unes aux autres & que cet enchaînement tient en dernier reffort aux liaifons que les fibres des Sens ont entr'elles.

Il s'enfuit donc que les divers Sens dont nous fommes doués ont quelque part dans le Cerveau des communications fecretes en vertu defquelles ils peuvent agir les uns fur les autres.

La Partie où ces communications s'operent eft celle qu'on doit regarder comme le *Siege de l'Âme.* Elle eft le Sens interne.

Cette Partie eft donc, en quelque forte, l'abrégé de tous les Sens, puifqu'elle les réunit tous.

Mais, c'eft encore par cette Partie que l'Ame agit fur fon Corps & par fon Corps fur tant d'Etres divers. Or, l'Ame n'agit que par le miniftere des nerfs : il faut donc que les nerfs de toutes les Parties que l'Ame régit aillent aboutir à cet Organe que nous regardons comme le Siege immédiat du fentiment & de l'action. C'eft dans ce fens que j'ai dit, que cet Organe fi prodigieufement compofé, étoit une *Neurologie* en miniature.

ART. III. On voit assez par tout ce que je viens d'exposer, qu'il importe fort peu à mes principes de déterminer précisément quelle est la Partie du Cerveau qui constitue proprement le Siege de l'Ame. Il suffit d'admettre avec moi qu'il est dans le Cerveau un lieu où l'Ame reçoit les impressions de tous les Sens & où elle déploie son activité. J'ai montré que cette supposition n'est pas gratuite, puisqu'elle découle immédiatement de faits qu'on ne sauroit révoquer en doute.

I I I.

Signes des idées. Application au sujet.

Toutes nos idées sont représentées par des signes. Ces signes sont naturels ou artificiels.

Les signes naturels sont des images, des sons inarticulés ou des cris, des gestes, &c.

Les signes artificiels sont des figures ou des caracteres, des sons articulés ou des mots dont l'ensemble & les combinaisons forment la Parole ou le Langage.

Les mots agissent donc sur le Cerveau par la Vue ou par l'Ouie ou par toutes les deux ensemble.

Ainsi, les mots *Ostracisme*, *coquille*, *Athéniens* ont dans le Cerveau des fibres qui leur correspondent, & si ces mots n'ont été que prononcés, ces fibres ne répondront qu'à l'Organe de l'Ouie. S'ils ont été écrits & prononcés, ils répondront à la fois à l'Organe de la Vue & à celui de l'Ouie.

Les mots dont il s'agit pourront donc être rappellés également par des fibres de la Vue ou par des fibres de l'Ouie.

Et comme nous avons prouvé que les fibres de tous les Sens ſont liées les unes aux autres, il arrivera que la vue du mot *Oſtraciſme* réveillera le ſon de ce mot & que le ſon du mot réveillera de même l'idée des lettres qui le repréſentent.

Je nommerai faiſceaux *optiques* ceux qui tiennent au Sens de la Vue & faiſceaux *auditifs* ceux qui appartiennent au Sens de l'Ouie.

Les mots *Oſtraciſme*, *coquille*, *Athéniens* tiennent donc à la fois dans mon Cerveau à des faiſceaux optiques & à des faiſceaux auditifs. Ils tiendront plus aux uns qu'aux autres, ſuivant que ces mots auront affecté plus ſouvent ou plus fortement la Vue ou l'Ouie.

I V.

Conſéquence.

Nous ſommes donc acheminés à admettre dans le Siege de l'Âme un double ſyſtéme repréſentatif des ſignes de nos idées. (6)

(6) †† A l'occaſion de ce ſyſtéme repréſentatif de fibres que je ſuppoſe dans le Cerveau, je rapporterai une expérience de Mr. Le Roy, de l'Académie des Sciences de Paris, qui appartient bien au ſujet que je traite. Il électriſoit par la commotion un jeune Homme devenu Aveugle depuis trois mois par une goutte ſereine ſurvenue à la ſuite d'une fievre maligne; & à une des commotions plus violente que les autres, le jeune Homme s'écria qu'il voyoit trois Magots aſſis ſur leur derriere & une lumiere bien plus vive que de coutume.

Ne ſemble-t-il pas, en effet, qu'on puiſſe inférer de cette expérience, que le fort ébranlement occaſioné par la commotion dans le nerf optique, s'étoit communiqué à certains rameaux de ce nerf repréſentatif des trois Magots?

Le Phyſicien ayant varié l'expérience & ayant dirigé l'électricité dans le ſens des nerfs optiques, le Malade dit qu'il voyoit des Objets, des Perſonnes. A la ſeconde opération il dit avoir vu comme un Peuple rangé devant lui & un ſpectacle admirable; ce qui prouve que les nerfs optiques avoient été ébranlés par le fluide électrique comme ils auroient pu l'être par des Objets extérieurs pareils à ceux que le Malade croyoit voir, & qu'ils l'avoient été de maniere à lui

ART. IV. Les fibres à l'aide desquelles nous raisonnons, & que j'ai nommées *intellectuelles*, parce qu'elles servent aux opérations de l'Entendement, sont donc des dépendances de la Vue & de l'Ouie. Il est singulier que l'expérience vienne encore prouver ceci. On peut avoir éprouvé qu'une longue méditation fatigue l'Organe de la Vue. C'est au moins ce que j'ai éprouvé plus d'une fois, & si l'Organe de l'Ouie n'éprouve pas la même fatigue, c'est, sans doute, qu'il est moins délicat. C'est ce fait assez remarquable que j'avois indiqué dans le §. 851.

Ceux de mes Lecteurs qui pourroient avoir été choqués des expressions de *fibres intellectuelles* comprennent mieux à présent dans quel sens j'ai employé ces expressions. Il est bien évident que je n'attribue pas à l'Entendement ce qui ne convient qu'au Cerveau. J'ai peut-être mieux établi qu'aucun Auteur dans ma Préface & ailleurs les grandes preuves de l'immatérialité de notre Ame, & je m'étois expliqué assez clairement dans ce §. 851. Mais, la plupart des Lecteurs lisent trop rapidement : mon Livre demandoit à être un peu étudié.

A Genthod, près de Geneve,
le 6 de Juillet 1766.

procurer des perceptions agréables. *Hist. de l'Acad.* An. 1755.

L'électrisation faisoit donc naitre chez le jeune Homme des visions analogues à celles de ce Vieillard dont je parlois, parag. 676 de l'*Essai analytique*; & on voit bien que les unes & les autres s'expliquent heureusement par les mêmes principes psychologiques & qu'elles les confirment.

SUR

ART. I.

SUR L'ASSOCIATION DES IDÉES EN GÉNÉRAL.

I.

Principes généraux.

LES principes que je viens d'appliquer à un cas particulier du rappel des idées par les mots, peuvent s'appliquer facilement à l'aſſociation des idées en général.

UN Objet fort compoſé agit à la fois ou ſucceſſivement ſur un grand nombre de fibres ſenſibles de différens ordres.

EN vertu des déterminations que cet Objet imprime à ces fibres, elles acquierent une tendance à s'ébranler les unes les autres d'une maniere relative à celle dont l'Objet agit ſur elles.

SI donc une ou pluſieurs de ces fibres viennent à être ébranlées par quelque mouvement inteſtin du Cerveau, ou par quelque Objet plus ou moins analogue, toutes les autres fibres correſpondantes ſeront ébranlées & retraceront à l'Ame cet enſemble d'idées que l'Objet compoſé y avoit excité par ſon action ſur les fibres.

AINSI, plus les fibres ébranlées ſeront nombreuſes & mobiles; plus elles auront de diſpoſition à retenir les déterminations imprimées; plus l'ébranlement communiqué ſera fort & répété; & plus les idées qui ſe retraceront dans l'Ame auront de clarté & de force.

ART. I.

PLUS ces idées auront de clarté & de force & plus elles influeront sur l'exercice des Facultés intellectuelles & des Facultés corporelles.

UN Etre qui possède plusieurs Sens est donc susceptible d'un plus grand nombre d'impressions diverses.

ET si le même Objet agit à la fois & puissamment sur tous les Sens de cet Etre ; s'il les ébranle dans le rapport qui constitue le plaisir ; (1) l'Ame sera entraînée vers cet Objet ; la Volonté s'appliquera fortement à l'idée très-complexe & très-vive qu'il y excitera.

NON seulement la Volonté sera déterminée par la présence actuelle de l'Objet ; elle le sera encore par le simple souvenir de cet Objet.

CE souvenir sera d'autant plus durable, d'autant plus vif, d'autant plus inclinant que l'Objet aura agi plus fortement, plus long-tems ou plus fréquemment sur tous les Sens ou sur plusieurs Sens. (2)

EN conséquence des liaisons originelles qui sont entre tous les Sens, & que les circonstances fortifient, un mouvement communiqué à un Sens ou simplement à quelques fibres d'un Sens, se propage à l'instant aux autres Sens ou à plusieurs des autres Sens ; & l'idée très-complexe attachée à ces diverses impressions à-peu-près simultanées, se réveille dans l'Ame avec plus ou moins de vivacité ; le desir s'allume & produit telle ou telle suite d'actions.

(1) *Essai analytique*, parag. 116, 117, 118, 120 & suiv.

(2) Consultez le Chap. IX. de l'*Essai cit. ibid.*

APPLIQUEZ ces principes généraux aux Objets de l'avarice, de la gloire, de l'ambition & de toutes les grandes passions: appliquez-les sur-tout aux Objets de la volupté, (3) plus impulsifs & plus sollicitans encore chez la plupart des Hommes; & vous expliquerez psychologiquement les principaux phénomenes de l'Humanité.

II.

Application à la Morale.

C'EST sur ces principes si simples, si féconds, si lumineux, que j'essaierois d'élever l'importante Théorie de l'Association des idées. J'en ai jeté les fondemens dans les Chapitres XXV & XXVI de l'*Essai analytique sur l'Ame*, auxquels je renvoie. [4] D'autres méditations & les ménagemens que ma santé exige ne me permettent pas de me livrer actuellement à ce travail intéressant, qui fourniroit seul un Traité de Morale en forme, & que j'ai souvent songé à composer.

C'ÉTOIT un semblable Traité que j'avois dans l'Esprit, lorsque je composois il y a neuf ans le parag. 821 de l'*Essai analytique*, & que je m'exprimois ainsi: „ Je ne finirois point si „ je voulois indiquer tout ce qui résulte de l'association des „ idées. Un bon Traité de Morale devroit avoir pour objet de „ développer l'influence des idées associées en matiere de mœurs „ & de conduite. C'est ici qu'il faut chercher le secret de perfectionner l'Education. Je pourrois bien m'occuper un jour „ d'un sujet si important & qui a tant de liaison avec les principes de cette Analyse.„

(3) *Essai analytiq.* parag. 412. Voy. encore les paragr. 413, 416.

(4) JE renvoie encore au Chapitre XXII, où je traite de la méchanique de la Mémoire, & en particulier au paragr. 651. dans lequel j'esquisse mes principes sur la reproduction des idées associées.

ART. II.

TELLE eſt la nature de la Volonté qu'elle ne peut ſe déterminer que ſur des motifs. Je crois l'avoir aſſez prouvé dans les Chapitres XI, XII, XIX de l'*Eſſai analytique*. J'ai rappellé les principales preuves de cette grande vérité dans l'article XII de l'*Analyſe abrégée*.

LA Science des mœurs ou la Morale doit donc avoir pour but de fournir à la *Volonté* des motifs aſſez puiſſans pour la diriger conſtamment vers le vrai bien.

CES motifs ſont toujours des idées que la Morale préſente à l'Entendement, & ces idées ont toujours leur ſiege dans certaines fibres du Cerveau.

LA Morale fait donc le meilleur choix de ces idées, elle les diſpoſe dans le meilleur ordre; elle les aſſocie, les enchaîne, les grouppe dans le rapport le plus direct à ſon but. (5)

PLUS les impreſſions qu'elle produit ainſi ſur les fibres appropriées à ces idées ſont fortes, durables, harmoniques, & plus le jeu de ces fibres a d'influence ſur l'Ame.

CETTE action des fibres appropriées aux vrais biens ſera donc

(5) † † C'EST par ces idées que la Morale préſente à l'Entendement, que l'Ame parvient à reconnoître diſtinctement les rapports des choſes à ſes beſoins ou à ſon bien-être. Son expérience journaliere lui confirme l'exiſtence de ces rapports. Les idées de toutes ces choſes deviennent par l'habitude des ſentimens plus ou moins vifs, qui prennent bientôt la place de la réflexion, & déterminent l'Ame bien plus ſûrement & bien plus promptement encore. Elle n'eſt plus bornée à ne faire qu'appercevoir des rapports, comme le Géometre apperçoit les rapports des figures ou des nombres; elle ſent ces rapports, & le ſentiment qu'ils lui ſont éprouver eſt d'autant plus vif ou d'autant plus inclinant que les choſes intéreſſent plus directement ſon bonheur. Cette remarque pſychologique eſt ſuſceptible d'une multitude d'applications diverſes.

d'autant plus efficace, qu'elle l'emportera davantage fur celle des fibres appropriées aux plaifirs fenfuels.

Et parce que la quantité du mouvement dépend du nombre des parties mues à la fois & de la viteffe avec laquelle elles font mues; plus il y aura de fibres appropriées aux vrais biens qui feront ébranlées à la fois, plus elles le feront avec force, & plus les idées qu'elles retraceront à l'Ame influeront fur les déterminations de fa Volonté.

C'est par la liaifon que la Morale fait mettre entre tous les principes qu'ils fe réveillent les uns les autres dans l'Entendement. Or, qui dit un principe, dit une notion générale qui enveloppe une multitude d'idées particulieres.

La notion générale eft donc attachée dans le Cerveau à un faifceau principal qui correfpond à une multitude de petits faifceaux & de fibres, qu'il ébranle à la fois ou prefqu'à la fois. Ce font autant de petites forces qui confpirent à produire un effet général. Le réfultat moral de cet effet phyfique eft une certaine détermination de la Volonté. (6)

L'Objet d'une paffion n'auroit pas une fi grande force s'il agiffoit feul : mais il eft enchaîné à une foule d'autres Objets, dont il réveille les idées, & c'eft du rappel de ces idées affociées qu'il tire fa principale force.

L'or eft bien l'Objet immédiat de la paffion de l'Avare : mais, l'Avare n'amaffe pas de l'Or pour le fimple plaifir d'en amaffer. Ce Métal lui repréfente les valeurs dont il eft le figne. Il ne jouit pas actuellement de ces valeurs; mais il fe propofe

(6) Consultez ici le Chap. XVIII. de l'*Effai analyt.* & en particulier les paragr. 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451.

ART. II. toujours d'en jouir, & il en jouit en idée. Il fait de son Or toutes sortes d'emplois imaginaires & les mieux assortis à ses goûts & à sa vanité. Il n'oublie point sur-tout de se comparer tacitement à ceux qui ne possedent pas ses richesses. De là naît dans son Ame une certaine idée d'indépendance & de supériorité qui le flatte d'autant plus que tout son extérieur annonce moins.

L'OR tient donc dans le Cerveau de l'Avare à un faisceau principal, & ce faisceau est lié à une foule d'autres qu'il ébranle sans cesse. A ces faisceaux subordonnés ou associés sont attachées les idées de Maisons, d'Equipages, d'Emplois, de Dignités, de Crédit, &c, &c. Et combien de faisceaux & de fascicules tiennent encore au faisceau approprié au mot *Crédit!*

SI la Morale parvenoit à substituer à l'idée dominante de l'Or celle de libéralité ou de bénéficence; si elle associoit fortement à cette idée toutes celles des plaisirs & des distinctions réelles attachées à la bénéficence; si elle prolongeoit cette chaîne d'idées, & qu'elle y plaçât pour dernier chaînon le bonheur à venir; si enfin, elle ébranloit si puissamment tous les faisceaux & toutes les fibres appropriées à ces idées, que leur mouvement l'emportât en intensité sur le jeu des fibres appropriées à la passion; si, dis-je, la Morale opéroit tout cela, elle transformeroit l'Avare en Homme libéral ou bienfaisant.

CETTE Faculté qui retient & enchaîne les idées ou les images des Choses, qui les reproduit de son propre fond, les arrange, les combine, les modifie porte le nom d'*Imagination.*

IL est assez évident que l'Imagination décide de tout dans la vie humaine. Le grand secret de la Morale consistera donc à se servir habilement de l'Imagination elle-même pour diriger plus sûrement la Volonté vers le vrai bien. Tel est le principal

but des promesses & des menaces qui étayent la plus sublime de toutes les Morales. LE CRÉATEUR du Genre humain pouvoit SEUL en être le LÉGISLATEUR, parce qu'IL connoissoit SEUL le fond de SON Ouvrage.

La Morale philosophique puisera donc son art & ses enseignemens dans la nature de l'Homme & ses relations. Elle en déduira sa destination, & envisagera toutes ses Facultés comme des Instrumens qu'elle doit mettre en valeur, perfectionner de plus en plus, & rendre aussi convergens qu'il est possible vers la grande & noble fin de son Etre.

III.

Application aux Sciences, aux Beaux-Arts, &c.

Chaque Faculté a ses loix qui la subordonnent aux autres Facultés & déterminent sa maniere d'agir. J'ai fort développé cela dans mon *Essai*. La grande loi de l'Imagination est celle-ci : lorsque deux ou plusieurs mouvemens ont été excités à la fois ou successivement dans l'Organe de la Pensée, si un de ces mouvemens est reproduit de nouveau, tous les autres le feront & avec eux les idées qui leur ont été attachées.

Toutes les Sciences & tous les Arts reposent sur cette loi : que dis-je ! tout le Système de l'Homme en dépend.

La Science gît dans l'enchaînement des vérités, & cet enchaînement est-il autre chose que l'association des mouvemens dans l'Organe immédiat de la Pensée ?

Les plaisirs des Beaux-Arts dépendent tous des comparaisons que l'Ame forme entre les diverses sensations ou les divers sentimens que leurs objets font naitre chez elle : ces comparaisons

ART. III. dépendent elles-mêmes de l'association des sentimens : plus il y a de sentimens associés, plus ces sentimens sont vifs, variés, harmoniques, & plus la somme des plaisirs qu'ils excitent s'accroît.

Si les regles générales, les sentences, les maximes, &c. plaisent tant à l'Esprit, c'est sur-tout parce qu'elles enveloppent un grand nombre d'idées particulieres, que l'expérience & la réflexion ont associées & que la regle ou la maxime réveille aussi-tôt, &c.

On est étonné quand on vient à analyser toutes les idées que la réflexion, la coutume, l'opinion, le préjugé ont associées ensemble & attachées à un seul mot. Les mots de *Patrie*, de *Vertu*, de *Point-d'honneur* en sont des exemples frappans, qu'il suffit d'indiquer. J'ai analysé le premier dans mon *Essai* §. 264. L'opinion ne régente le Monde que par les idées associées. Les Orateurs & les Artistes savent bien ceci. (7)

(7) " L'ART du Peintre, du Poëte, " de l'Orateur a-t-il un autre objet " que d'exciter en nous par des " traits ou par des mots les idées " sensibles les plus propres à nous tou- " cher & à nous émouvoir ? " *Essai analyt.* par. 264.



IV.

I V.

Rapports qui lient tous les Etres.

TOUT eſt lié dans la Nature ; tous les Etres tiennent les uns aux autres par divers rapports. (8) A ces rapports naturels, déja ſi multipliés, ſi diverſifiés ſe joignent les rapports d'inſtitution que l'Eſprit a formés, & qui ne ſont ni moins nombreux ni moins diverſifiés. La Science *univerſelle* eſt le Syſtême général de ces rapports.

IL n'eſt donc rien d'iſolé ou de ſolitaire dans la Nature : le Cerveau, deſtiné à peindre à l'Ame la Nature, a donc été organiſé dans un rapport direct à la Nature. (9) Il y a donc entre les fibres ſenſibles du Cerveau des rapports ou des liaiſons analogues à celles qui uniſſent les divers Objets de la Nature. L'action des Objets ſur le Cerveau détermine l'eſpece des mouvemens & l'ordre ſuivant lequel ils tendent à ſe propager. Plus le nombre de ces mouvemens aſſociés eſt grand, plus ils ſont variés, diſtincts ; plus ils repréſentent fidelement la Nature, & plus il y a de connoiſſances dans l'Individu.

JE cours rapidement ſur la ſurface des choſes : un torrent m'entraine : je découvre une Perſpective immenſe : je voudrois la crayonner ; le tems & les forces me manquent : je ſuis réduit à en ébaucher groſſiérement les premiers traits : le Lecteur intelligent finira cette ébauche, & il en verra naître la grande Théorie de l'aſſociation des idées.

(8) *Eſſai analyt.* par. 40.

(9) CONSULTEZ les par. 367, 368, 445, 446, de l'*Eſſai analyt.* J'évite de me répéter, & je ſuppoſe toujours dans ces Opuſcules, que mon Lecteur a ſous les yeux ceux de mes Ecrits auxquels ils ſervent de Supplément.

SUR
L'ASSOCIATION DES IDÈES
CHEZ LES ANIMAUX.

I.

Exemple pris de l'Eléphant.

LE Cerveau des Animaux a été auſſi organiſé dans un rapport à la Nature : mais, il n'a pas été appellé à repréſenter, comme celui de l'homme, la Nature entiere. Il n'en repréſente que quelques Parties, & les Parties qu'il peint à l'Ame avec le plus de netteté & de vivacité ſont celles qui ont un rapport direct à la conſervation & à la propagation de l'Animal.

IL eſt évident que plus les Sens ſont multipliés dans un Animal & plus il a de ſenſations & de ſenſations diverſes. Il ſe forme donc dans ſon Cerveau un plus grand nombre d'aſſociations d'idées.

PLUS le nombre de ces aſſociations s'accroît, & plus l'Inſtinct de l'Animal ſe développe, s'étend, ſe perfectionne. La domeſticité & l'éducation ſont ce qui multiplie & fortifie le plus les aſſociations des idées dans la Tête de l'Animal. C'eſt par elles que l'Inſtinct ſemble toucher à la Raiſon & qu'il l'étonne.

UN Organe unique peut avoir été conſtruit avec un tel art, qu'il ſuffit ſeul à donner à l'Animal un grand nombre d'idées, à les diverſifier beaucoup, & à les aſſocier fortement entr'elles. Il les aſſociera même avec d'autant plus de force & d'avantage,

que les fibres qui en feront le fiege fe trouveront unies plus étroitement dans un Organe unique.

La Trompe de l'Eléphant en eft un bel exemple, & qui éclaircira admirablement bien ma penfée. C'eft à ce feul Inftrument que ce noble Animal doit fa fupériorité fur tous les autres Animaux; c'eft par lui qu'il femble tenir le milieu entre l'Homme & la Brute. Quel pinceau pouvoit mieux que celui du Peintre de la Nature exprimer toutes les merveilles qu'opere cette forte d'Organe univerfel!

„ Cette Trompe, dit-il, (1) compofée de membranes, de „ nerfs & de mufcles, eft en même tems un membre capable „ de mouvement & un organe de fentiment. L'Eléphant peut „ la raccourcir, l'alonger, la courber & la tourner en tout fens. „ L'extrémité eft terminée par un rebord en forme de doigt: „ c'eft par le moyen de cette efpece de doigt que l'Eléphant fait „ tout ce que nous faifons avec les doigts. Il ramaffe à terre les „ plus petites pieces de monnoie; il cueille les herbes & les fleurs „ en les choififfant une à une; il dénoue les cordes, ouvre & „ ferme les portes en tournant les clefs & pouffant les verroux; „ il apprend à tracer des caracteres réguliers avec un inftrument „ auffi petit qu'une plume. „

. . . . „ Au milieu du rebord en maniere de „ doigt eft une concavité au fond de laquelle fe trouvent les „ conduits communs de l'Odorat & de la refpiration. L'Eléphant „ a donc le Nez dans la main, & il eft le maître de joindre la „ puiffance de fes poumons à l'action de fes doigts, & d'attirer „ par une forte fuccion les liquides ou d'enlever des corps fo- „ lides très-pefans en appliquant à leur furface le rebord de fa „ Trompe & faifant un vuide au dedans par afpiration.

(1) Mr. de Buffon, *Hift. nat.* Tom. XI. pag. 51 & fuiv. de l'Edit. in-4to.

O 2

ART. I.

„ La délicateſſe du Toucher, la fineſſe de l'Odorat, la faci-
„ lité du mouvement & la puiſſance de ſuccion ſe trouvent donc
„ à l'extrémité du Nez de l'Eléphant. De tous les Inſtrumens
„ dont la Nature a ſi libéralement muni ſes Productions chéries,
„ la Trompe eſt peut-être le plus complet & le plus admirable;
„ c'eſt non-ſeulement un Inſtrument organique, mais un triple
„ Sens, dont les fonctions réunies & combinées ſont en même
„ tems la cauſe & produiſent les effets de cette intelligence &
„ de ces Facultés qui diſtinguent l'Eléphant & l'élevent au-deſſus
„ de tous les Animaux. Il eſt moins ſujet qu'aucun autre aux
„ erreurs du Sens de la Vue, parce qu'il les rectifie prompte-
„ ment par le Sens du Toucher, & que ſe ſervant de ſa Trompe
„ comme d'un long bras pour toucher les corps au loin, il
„ prend comme nous, des idées nettes de la diſtance par ce
„ moyen, &c. „

L'Éloquent Hiſtorien de l'Eléphant réunit enſuite ſous un ſeul point de vue les divers ſervices que ce grand Animal retire de ſa Trompe. „ Le Toucher, continue-t-il, eſt celui de tous
„ les Sens qui eſt le plus relatif à la connoiſſance; la délicateſſe
„ du Toucher donne l'idée de la ſubſtance des Corps, la flexi-
„ bilité dans les parties de cet Organe donne l'idée de leur
„ forme extérieure, la puiſſance de ſuccion celle de leur peſan-
„ teur, l'Odorat celle de leurs qualités, & la longueur du bras
„ ou de la Trompe celle de leur diſtance: ainſi par un ſeul &
„ même membre, & pour ainſi dire, par un acte unique ou
„ ſimultané l'Eléphant ſent, apperçoit & juge pluſieurs choſes
„ à la fois: or, une ſenſation multiple équivaut, en quelque
„ ſorte, à la réflexion: donc quoique cet Animal ſoit, ainſi
„ que tous les autres, privé de la puiſſance de réfléchir; comme
„ ſes ſenſations ſe trouvent combinées dans l'Organe même,
„ qu'elles ſont contemporaines, & pour ainſi dire, indiviſes les
„ unes avec les autres, il n'eſt pas étonnant qu'il ait de lui-
„ même des eſpeces d'idées, & qu'il acquiere en peu de tems
„ celles qu'on veut lui tranſmettre. „

II.

Différence de l'Instinct & de la Raison.

Voila donc la méchanique par laquelle un grand nombre d'idées différentes peuvent s'associer dans le Cerveau d'un Animal à l'aide d'un seul Organe : tels sont les principaux effets de cette admirable association. Notre illustre Auteur insiste avec raison sur cette vérité psychologique ; *que l'Eléphant est privé, ainsi que tous les autres Animaux, de la puissance de réfléchir.* Cette puissance suppose l'usage des signes par lesquels nous généralisons nos idées. L'Eléphant n'a point l'usage de pareils signes. Je ne trouve pas que les Ecrivains de Métaphysique qui me sont connus aient pris la peine de bien analyser ceci. Il ne me semble pas qu'ils aient bien saisi la vraie notion de la Réflexion. Qu'il me soit permis de rappeller ici ce que j'ai dit là-dessus dans les §. 260, 261 de l'*Essai analytique.*

„ La Réflexion est donc en général le résultat de l'attention „ que l'Esprit donne aux idées sensibles qu'il compare & qu'il „ revêt de signes ou de termes qui les représentent, (225.)

„ Ainsi, lorsque l'Esprit se rend attentif aux effets qui ré„ sultent de l'activité d'un Objet, (123.) il déduit de ces „ effets par la Réflexion la notion des propriétés de l'Objet. „ Cette notion est une idée *réfléchie.* L'idée *sensible* ne présente „ à l'Esprit qu'un certain mouvement, un changement de forme, „ de proportions, d'arrangement dans certaines parties, &c. „ l'Esprit tire de tout cela par une abstraction intellectuelle, „ (229.) l'idée réfléchie des propriétés. (266.) „

On voit à présent que si l'Eléphant pouvoit revêtir de signes ou de termes chacune des idées que sa Trompe lui transmet ; s'il pouvoit représenter par de semblables signes ce qu'il abstrairoit

ART. II. de chaque idée fenfible ; s'il pouvoit comparer par le même moyen les idées qu'il auroit ainfi abftraites ; on voit, dis-je, que la fphere de fes idées s'étendroit de plus en plus ; que leurs affociations fe fortifieroient par les fignes mêmes, en même tems qu'elles fe multiplieroient & fe diverfifieroient. Bientôt l'Eléphant difputeroit l'empire à l'Homme, & l'Inftinct feroit transformé en Raifon. (2)

CETTE transformation eft impoffible dans l'état préfent des chofes : ici font les barrieres infurmontables que l'AUTEUR de la Nature a placées entre l'Inftinct & la Raifon : mais peut-ère ces barrieres ne fubfifteront-elles pas toujours : peut-être viendra-t-il un tems où elles feront enlevées, & où l'Eléphant atteindra à la fphere de l'Homme. Cette idée, qui peut paroître un peu hardie, mérite bien que je la développe, & c'eft ce que je vais effayer de faire dans l'Ecrit fuivant.

(2) †† J'AI traité plus en détail ce fujet intéreffant dans les Ch. XXXII. & XXXIII. Part. XII. de la *Contemplation* : j'y fuis revenu dans les Notes additionnelles fur ces Chapitres. On peut confulter encore ce que j'ai dit de l'Eléphant dans l'avant-dernier Chap. de cet Ouvrage. *Oeuvres* Tom. IV. P. II. de l'Edit. in-4to.



LA

PALINGÉNÉSIE

PHILOSOPHIQUE,

OU

IDÉES

SUR

L'ÉTAT PASSÉ ET SUR L'ÉTAT FUTUR

DES ETRES VIVANS.

AVER-

AVERTISSEMENT.

LORSQUE l'idée intéressante d'une Restitution future des Animaux s'offrit à mon esprit, je crus que son exposition occuperoit à peine une feuille de ces Opuscules, & je n'imaginai pas le moins du monde qu'elle me conduiroit insensiblement à remanier presque tous mes principes sur DIEU, sur l'Univers, sur l'Economie de l'Homme, sur celle des Animaux, sur l'Origine des Etres organisés, sur leur accroissement, sur leurs reproductions, &c.

CET Ecrit est donc devenu peu à peu une sorte de Supplément à mes trois derniers Ouvrages. (1) *Si le Lecteur veut me suivre avec autant de facilité que de plaisir dans ces nouvelles méditations, il consultera toujours les endroits de ces Ouvrages auxquels j'ai été obligé de le renvoyer assez fréquemment. Il voudra bien ne me juger qu'après m'avoir lu attentivement d'un bout à l'autre & avoir médité un peu sur la nature de mes principes, sur leur enchainement, sur la liaison des conséquences avec ces principes & sur l'harmonie de l'ensemble.*

SI le Lecteur m'accorde cette grace, je puis espérer qu'il ne lui paroitra pas que j'aie choqué les regles d'une saine Logique & abusé de la permission de conjecturer en Psychologie & en Physique.

QUOIQUE cet Ecrit, un peu singulier, soit devenu beaucoup plus volumineux que je ne le pensois, je dirai cependant que j'y ai concentré mes idées le plus qu'il m'a été possible : souvent même

(1) L'ESSAI *analytique sur l'Ame*, les *Considérations sur les Corps organisés* & la *Contemplation de la Nature.*

il est arrivé que je les ai simplement indiquées plutôt qu'analysées. Il falloit bien d'ailleurs laisser quelque chose à faire à l'Esprit du Lecteur : peut-être néanmoins lui aurai-je laissé trop à faire : il me le pardonnera d'autant plus volontiers, que j'aurai présumé plus favorablement de sa pénétration. Il reconnoitra aisément que si j'avois traité à la maniere de certains Ecrivains les Sujets si féconds & si divers qui se sont présentés à ma méditation, j'aurois enfanté plusieurs gros Volumes, & noyé mes Pensées dans un déluge de mots & de choses incidentes.

JE ne le dissimulerai point : j'ai travaillé cette nouvelle Production autant qu'aucun de mes autres Ouvrages. Je me suis toujours attaché à approprier mon style aux différens Sujets & à lui donner le degré de clarté, de précision & d'intérêt dont j'étois capable. C'est à ceux qui possedent ces Matieres & qui se sont occupés de la composition à juger d'un travail que je soumets sans réserve à leurs lumieres & à leur discernement.





PALINGÉNÉSIE (1)

PHILOSOPHIQUE.

OU

IDÉES SUR L'ÉTAT PASSÉ

ET SUR

L'ÉTAT FUTUR

DES ETRES VIVANS.

AVANT-PROPOS.

L'existence de l'Ame des Bêtes est un de ces dogmes philosophiques qui ne reposent que sur l'analogie. Les rapports de similitude que nous découvrons entre les Organes des Animaux & les nôtres, & entre leurs actions & celles que nous produisons dans des circonstances pareilles nous portent à penser qu'il est dans l'Animal un Principe d'action, de sentiment & de vie analogue à celui que nous reconnoissons au dedans de nous.

(1) Mot grec qui signifie *nouvelle naissance*, & qui pourroit être rendu par le mot françois de *renaissance*. Quelques Auteurs modernes, plus Alchymistes que Physiciens, ont soutenu qu'en échauffant un peu les cendres d'une Plante ou d'un Animal selon certaines regles, ces cendres devoient s'élever en fumée, & représenter ainsi la figure & la couleur de la Plante ou de l'Animal. C'est cette sorte de résurrection ou de *nouvelle naissance* qui a reçu le nom de *Palingénésie*. On a cru ensuite qu'en faisant geler

Nous ne pouvons même nous défendre d'un certain sentiment qui nous entraîne comme malgré nous à admettre que les Bêtes ont une Ame. Le Philosophe lui-même ne résiste pas plus à ce sentiment que le Vulgaire, & je ne sais si l'Inventeur de l'*Automatisme* des Brutes ne s'y laissoit pas entraîner quelquefois.

J'AI assez dit & répété dans mes trois derniers Ouvrages (2) que je ne regardois l'existence de l'Ame des Bêtes que comme probable ; mais, il faut convenir que cette probabilité va au moins jusqu'à la plus grande vraisemblance. Je ne nierai point qu'avec beaucoup de subtilité d'Esprit on ne puisse expliquer méchaniquement toutes les opérations des Brutes. Je ne le tenterois pas néanmoins, parce qu'il me paroitroit assez peu philosophique de donner la torture à son Esprit pour trouver des explications méchaniques, toutes plus ou moins forcées, tandis qu'on rend raison de tout de la maniere la plus simple, la plus heureuse en accordant une Ame aux Brutes.

DES Théologiens & des Philosophes estimables en consentant d'admettre que les Bêtes ont une Ame, n'ont pas voulu accorder que cette Ame survécût à la destruction du Corps de l'Animal. Ils ont jugé que la RÉVÉLATION seroit trop intéressée dans cette sorte de croyance philosophique, & ils ont

une lessive des cendres d'une Plante, on y verroit l'image de cette Plante tracée fidelement sur la glace, & ç'a été une autre sorte de *Palingénésie*, qui n'a pas fait moins de bruit que la premiere. Voyez la belle *Dissertation sur la glace*, de l'illustre Mr. de MAIRAN ; 1749, pag 302 & 303. Il m'a paru que je pouvois adopter ici le mot de *Palingénésie* pour exprimer une *Renaissance* qui a des fondemens plus philosophiques que celle des Auteurs dont parle Mr. de MAIRAN.

(2) *Essai analytique sur les Facultés de l'Ame*, paragr. 715.

Considérations sur les Corps organisés: Art. CCLXXXIII.

Tableau des Considérations, XVI.

Contemplation de la Nature. Part. IX. Ch, I.

accumulé ſur ce ſujet des objections qui ne me paroiſſent pas ſolides.

POURQUOI intéreſſer la RÉVÉLATION dans une choſe où il ſemble qu'elle nous a laiſſé une pleine liberté de penſer? Je le diſois dans le §. 716. de l'*Eſſai analytique :* « On a ſoutenu „ l'anéantiſſement de l'Ame des Bêtes, comme ſi le Dogme „ de l'immortalité de notre Ame étoit lié à l'anéantiſſement „ de celle des Bêtes. Il ſeroit bien à deſirer qu'on n'eût jamais „ mêlé la RELIGION à ce qui n'étoit point elle. „

J'ESPERE donc que les Amis ſinceres de la RELIGION & du Vrai voudront bien me pardonner ſi j'eſſaye aujourd'hui de montrer qu'il eſt poſſible qu'il y ait un *Etat futur* reſervé aux Animaux. Cette tentative ne ſauroit déplaire aux Ames ſenſibles & qui deſirent qu'il y ait le plus d'Heureux qu'il eſt poſſible. Combien les ſouffrances des Bêtes ont-elles de quoi intéreſſer cette ſenſibilité raiſonnable qui eſt le caractere le plus marqué d'un cœur bien fait! Combien l'opinion que j'oſe chercher à juſtifier s'accorde-t-elle avec les hautes idées qu'un Philoſophe Chrétien ſe forme de la BONTÉ SUPREME!

Le 15 de Mars 1768.



PREMIERE PARTIE.

IDÉES
SUR
L'ETAT FUTUR DES ANIMAUX.



CHAPITRE I.

Hypothèse de l'Auteur.

CHAP. I.

Fondemens de cette Hypothèse.

JE suppose qu'on se rappelle ce que j'ai exposé sur l'Etat futur de l'Homme dans le Chapitre XXIV de l'*Essai analytique*, parag. 726, 754 & dans le Chapitre XIII de la Partie IV de la *Contemplation*. Peut-être sera-t-il mieux encore que mon Lecteur prenne la peine de relire les endroits que je viens de citer.

PLUS on étudie l'organisation des grands Animaux, & plus on est frappé des traits nombreux de ressemblance qu'on découvre entre cette organisation & celle de l'Homme. Il n'y a pour s'en convaincre qu'à ouvrir un Traité d'Anatomie comparée.

Ou feroit donc la raifon pourquoi la reffemblance fe termineroit précifément à ce que nous en connoiffons? Avant qu'on fe fût exercé en Anatomie comparée combien étoit-on ignorant fur les rapports de l'organifation des Animaux avec celle de l'Homme ! combien ces rapports fe font-ils multipliés, développés, diverfifiés lorfque le Scalpel, le Microfcope & les injections font venus perfectionner toutes les branches de l'Anatomie ! Combien peuvent-elles être perfectionnées encore ! Que font nos connoiffances anatomiques auprès de celles que de nouvelles inventions procureront à nos Defcendans !

Qu'il me foit donc permis d'inférer de tout ceci que les Animaux peuvent avoir avec l'Homme d'autres traits de reffemblance dont nous ne nous doutons pas le moins du monde. Parmi ces traits qui nous demeurent voilés ne s'en rencontreroit-il point un qui feroit relatif à un Etat futur ?

Quelle difficulté y auroit-il à concevoir que le véritable *Siege de l'Ame* des Bêtes, eft à-peu-près de même nature que celui que la fuite de mes méditations m'a porté à attribuer à notre Ame ? Je reviens à prier mon Lecteur de confulter là-deffus les Chapitres de mes deux Ouvrages que j'ai déja cités.

Si l'on veut bien admettre cette fuppofition unique, l'on aura le fondement phyfique d'un Etat futur réfervé aux Animaux. Le petit Corps organique & indeftructible, vrai Siege de l'Ame & logé dès le commencement dans le Corps groffier & deftructible, confervera l'Animal & la Perfonnalité de l'Animal.

Ce petit Corps organique peut contenir une multitude d'organes qui ne font point deftinés à fe développer dans l'état préfent de notre Globe, & qui pourront fe développer lorfqu'il aura fubi cette nouvelle révolution à laquelle il paroît appellé.

CHAP. I. L'AUTEUR de la Nature travaille aussi en petit qu'IL veut ou plutôt le Grand & le Petit ne sont rien par rapport à LUI. Connoissons-nous les derniers termes de la division de la Matiere? Les matieres que nous jugeons les plus subtiles le sont-elles en effet? L'Animalcule vingt-sept millions de fois plus petit qu'un Ciron seroit-il le dernier terme de la division organique? Combien est-il plus raisonnable de penser qu'il n'est que le dernier terme de la portée actuelle de nos microscopes! Combien cet instrument pourra-t-il être perfectionné dans la suite! L'Antiquité auroit-elle deviné cet Animalcule? Combien est-il d'Animalcules que nous n'avons garde nous-mêmes de deviner, & à l'égard desquels celui-ci est un Eléphant! Cet Animalcule, qui nous paroit d'uue si effroyable petitesse, a pourtant une multitude d'organes; il a un cerveau & un cœur ou quelque chose qui en tient lieu: il a des nerfs, & des esprits coulent dans ces nerfs: il a des vaisseaux, & des liqueurs circulent dans ces vaisseaux: quelle est la proportion du cerveau, du cœur au reste du Corps? quelle est la proportion de ce cerveau si effroyablement petit à une de ses parties constituantes? Combien de fois un globule des esprits est-il contenu dans une de ces parties? Cet Animalcule jouit de la vue: quelles sont les dimensions de l'image que les Objets peignent au fond de son œil? quelle est la proportion d'un trait de cette image à l'image entiere? La lumiere la trace, cette image: quelle est donc la petitesse plus effroyable encore d'un globule de lumiere, dont plusieurs millions entrent à la fois & sans se confondre dans l'œil de l'Animalcule!



CHAPITRE

CHAPITRE II.

Généralités sur l'antiquité & sur les révolutions de notre Globe.

IL eſt aſſez reconnu par les plus habiles Phyſiciens que notre Globe a été autrefois très-différent de ce qu'il eſt aujourd'hui. Toute la Géographie phyſique dépoſe en faveur de cette vérité: j'abandonnerois mon ſujet ſi j'entrois là-deſſus dans quelque détail. Infirmeroit-on le Texte ſacré de la Geneſe, ſi l'on avançoit que la Création décrite par MOYSE, eſt moins une véritable Création que le récit aſſez peu circonſtancié des degrés ſucceſſifs d'une grande révolution que notre Globe ſubiſſoit alors, & qui étoit ſuivie de la production de cette multitude d'Etres divers qui le peuplent aujourd'hui? Cette idée ingénieuſe d'un ſavant Anglois (1) ne ſuppoſe point du tout l'éternité du Monde: la ſaine Philoſophie établit comme la RÉVÉLATION l'exiſtence d'une PREMIERE CAUSE intelligente, qui a tout préordonné avec la plus profonde ſageſſe. L'idée que j'indique ici tend ſimplement à reculer à un terme indéfini la naiſſance de notre Globe. MOYSE a pu ne décrire dans l'Ouvrage des ſix jours que les phénomenes ou les apparences telles qu'elles ſe feroient offertes aux yeux d'un Spectateur placé alors ſur la Terre. (2) Peut-être même que cette ſorte de gradation dans le travail des ſix jours ne contribuoit pas peu à accroître le plaiſir des INTELLIGENCES qui contemploient cette révolution de notre Planete: elle met-

(1) WHISTON. En liſant cette *Palingénéſie* on reconnoitra que je n'ai pas puiſé mes idées dans cet Auteur, & qu'elles ſont nées du développement d'un de mes Principes pſychologiques. Voy. les paragr. 726, 727. 728 &c. de l'*Eſſai analyt.*

(2) JE prie le Lecteur de ſuſpendre ſon jugement ſur cette ſuppoſition juſqu'à ce qu'il ait lu la Partie VI. de cet Écrit.

toit au moins un certain ordre dans les phénomenes, & l'ordre plait toujours à l'Intelligence.

Notre Globe pouvoit avoir subi bien d'autres révolutions qui ne nous ont pas été révélées. Il tient à tout le Systême astronomique, & les liaisons qui unissent ce Globe aux autres Corps célestes, & en particulier au Soleil & aux Cometes peuvent avoir été la source de beaucoup de révoluti ns dont il ne reste aucune trace sensible pour nous, & dont les Habitans des Mondes voisins ont eu peut-être quelque connoissance. Ces mêmes liaisons prépareront, sans doute, de nouvelles révolutions cachées encore dans l'abîme de l'avenir.

Le grand Apôtre des Hébreux (3) nous annonce une révolution future dont le feu sera le principal agent, & qui donnera à notre Monde une nouvelle face. Il sera, en quelque sorte, créé de nouveau, & cette nouvelle Création y introduira un nouvel Ordre de Choses, tout différent de celui que nous contemplons à présent.

(3) Seconde Ep. III. 10, 11, 12.



CHAPITRE III.

Harmonie universelle.

RIEN ne démontre mieux l'existence de l'INTELLIGENCE SUPREME, que ces rapports si nombreux, si variés, si indissolubles qui lient si étroitement toutes les Parties de notre Monde, & qui en font, pour ainsi dire, une seule & grande Machine: mais, cette Machine n'est elle-même aux yeux d'une Philosophie sublime qu'une petite Roue dans l'immense Machine de l'Univers. J'ai tenté d'esquisser ces rapports dans la *Contemplation de la Nature;* mais combien cette ébauche si foible, si mesquine rend-elle imparfaitement la beauté & la grandeur de l'Original !

EN vertu de ces rapports qui enchainent toutes les Productions de notre Globe les unes aux autres & au Globe lui-même, il y a lieu de penser que le Systême organique auquel tous les autres Systêmes particuliers se rapportent comme à leur fin a été originairement calculé sur ces rapports.

AINSI, ce petit Corps organique que je suppose être le véritable Siege de l'Ame des Bêtes, peut avoir été préordonné dès le commencement dans un rapport déterminé à la nouvelle révolution que notre Globe doit subir.



CHAPITRE IV.

Corps éthéré de l'Animal,

Siége de sa Personnalité.

Phases du Poulet.

Application aux autres Corps organisés.

Développement relatif à l'Etat futur.

Un Philosophe n'a pas de peine à comprendre que Dieu a pu créer des Machines organiques que le feu ne sauroit détruire, & si ce Philosophe suppose que ces Machines sont construites avec les élémens d'une Matiere éthérée ou de quelqu'autre matiere analogue, il aura plus de facilité encore à concevoir la conservation de semblables Machines.

Il est donc possible que l'*Animal* se conserve dans ce petit Corps indéstructble auquel l'Ame demeure unie après la Mort. Les différentes liaisons qu'il soutenoit avec le Corps grossier, & en vertu desquelles il recevoit les impressions du dehors, produisoient dans les fibres qui sont le siege de la Mémoire, des déterminations durables, & ces déterminations constituent le fondement physique de la Personnalité de l'Animal. C'est par elles que l'état futur conservera plus ou moins de liaisons avec l'état passé & que l'Animal pourra sentir l'accroissement de son bonheur ou de sa perfection.

Je ne répéterai point ici ce que j'ai exposé très-en détail sur la Personnalité de l'Homme & des Animaux dans l'*Essai analy-*

tique, Chap. IX, XXIV, XXV. Je ne reviendrai pas non plus à tout ce que j'ai exposé sur l'admirable méchanique de la Mémoire dans le Chap. XXII : je compte toujours de parler à des Lecteurs de cet Ouvrage & à des Lecteurs intelligens qui s'en sont appropriés les principes & les conséquences. Je les leur ai retracé en raccourci dans l'*Analyse abrégée* que j'ai placée à la tête de ces opuscules & dans mon petit écrit sur le *Rappel des Idées par les Mots.*

On n'a pas vu sans étonnement les étranges révolutions que le Poulet subit depuis le moment où il commence à devenir visible, jusqu'au moment où il se montre sous sa véritable forme. (1) Je ne retracerai pas ici ces révolutions : il me suffira de rappeller à mon Lecteur que lorsque le Poulet commence à devenir visible, il apparoît sous une forme qui se rapproche beaucoup de celle d'un très-petit Ver. Sa tête est grosse, & à cette tête tient une maniere d'appendice extrêmement effilé. C'est pourtant dans cet appendice, si semblable à la queue d'un petit Ver, que sont contenus le tronc & les extrémités de l'Animal. Tout cela est étendu en ligne droite & sans mouvement. Le cœur ne paroît d'abord qu'un point brun où l'on apperçoit de petits mouvemens très-prompts, alternatifs & continuels. Le cœur se montre ensuite sous la forme singuliere d'un demi-anneau, situé à l'extérieur du Corps. Il revêt. . . . . mais, j'allois faire sans m'en appercevoir l'histoire du Poulet.

Si l'imperfection de notre vue & de nos instrumens nous permettoit de remonter plus haut dans l'origine du Poulet, nous le trouverions, sans doute, bien plus déguisé encore. Les différentes phases sous lesquelles il se montre à nous successivement, peuvent nous faire juger des diverses révolutions que les Corps

(1) *Considérations sur les Corps organ* : Tome I, Chap. IX, *Contemplation*, Part. VII, Chap. VIII, IX, X.

CHAP. IV. organifés ont à fubir pour parvenir à cette derniere forme par laquelle ils nous font connus. Je dis en général les Corps organifés; car les Plantes ont auffi leurs révolutions ou leurs phafes & nous en fuivons à l'œil quelques-unes.

Tout ceci nous aide à concevoir les nouvelles formes que les Animaux revêtiront dans cet Etat futur auquel je conjecture qu'ils font appellés. Ce petit Corps organique par lequel leur Ame tient actuellement au Corps groffier, renferme déja, comme dans un infiniment petit, les élémens de toutes les parties qui compoferont ce Corps nouveau fous lequel l'Animal fe montrera dans fon Etat futur.

Les caufes qui opéreront cette révolution de notre Globe dont parle l'Apôtre, pourront opérer en même tems le développement plus ou moins accéléré de tous les Animaux concentrés dans ces Points organiques, que je pourrois nommer des *Germes de reftitution.*



CHAPITRE V.

Sources de la perfection présente & future de l'Animal.

J'AI assez fait sentir dans l'*Essai analytique* combien l'Organisation influe sur les opérations de l'Ame. On se bornera, si l'on veut, à ne consulter là-dessus que les Articles XV, XVI, XVII de l'*Analyse abrégée*. De tout ce que j'ai dit sur ce sujet psychologique, l'on tirera cette conséquence philosophique, que la perfection de l'Animal dépend principalement du nombre & de la portée de ses Sens. Il est d'autant plus Animal qu'il a un plus grand nombre de Sens & des Sens plus exquis. C'est par les Sens qu'il entre comme l'Homme en commerce avec la Nature: c'est par eux qu'il se conserve, se propage & jouit de la plénitude de l'être.

PLUS le nombre des Sens est grand, & plus ils manifestent de qualités sensibles à l'Animal. Plus les Sens sont exquis, & plus l'impression de ces qualités est vive, complete, durable.

LA structure & le nombre des Membres, leur aptitude à se prêter aux impressions variées des Sens, l'appropriation de leur jeu à ces diverses impressions, la maniere dont ils s'appliquent aux différens Corps & les tournent au profit de l'Animal sont une autre source féconde de la perfection organique.

QUELLE énorme distance sépare l'Huitre du Singe! Celle-là semble réduite aux Sens du Toucher & ne fait qu'ouvrir & fermer son écaille. Celui-ci a tous les Sens de l'Homme & parvient à l'imiter.

SI la SAGESSE ADORABLE QUI a présidé à la formation de

CHAP. V. l'Univers a voulu la plus grande perfection de tous les Etres fentans, (& comment douter de cette Volonté dans la BONTÉ SUPREME!) ELLE aura préformé dans ce petit Corps indeftructible, vrai fiege de l'Ame des Bêtes, de nouveaux Sens, des Sens plus exquis & des Membres appropriés à ces Sens. ELLE aura approprié les uns & les autres à l'Etat futur de notre Globe, & cet Etat à l'Etat futur des Animaux.



CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Perfectibilité & survivance de l'Animal.

Un Philosophe niera-t-il que l'Animal ne soit un Etre perfectible & perfectible dans un degré indéfini ? Donnez à l'Huitre le Sens de la Vue dont elle paroît privée, & combien perfectionnerez-vous son être! Combien ne le perfectionneriez-vous pas davantage en donnant à cet animal si dégradé un plus grand nombre de Sens, & des Membres relatifs ! Quelles raisons philosophiques nous imposeroient l'obligation de croire que la mort est le terme de la durée de l'Animal ? Pourquoi un Etre si perfectible seroit-il anéanti pour toujours, tandis qu'il possede un Principe de perfectibilité dont nous ne saurions assigner les bornes ? Indépendamment de ce petit Corps indestructible que je suppose, l'Ame, que nous ne pouvons nous empêcher d'accorder aux Bêtes, n'est-elle pas par son immatérialité hors de l'atteinte des causes qui operent la destruction du Corps grossier ? Ne faudroit-il pas une Volonté positive du CRÉATEUR pour qu'elle cessât d'être. Découvrons-nous des raisons solides pourquoi IL l'anéantiroit ? Ne découvrons-nous pas plutôt dans son IMMENSE BONTÉ des motifs de la conserver ?

MAIS, si cette Ame a besoin d'un Corps organisé pour continuer à exercer ses fonctions, il me semble plus raisonnable de penser que ce Corps existe déja en petit dans l'Animal, que de supposer que DIEU en créera un nouveau pour les besoins de cette Ame. Ceux qui ont lu les *Considérations sur les Corps organisés* savent avec quel art merveilleux toutes les Productions organiques de la Nature ont été préparées de loin par son

Chap. VI.

divin Auteur, & quelles sont les loix par lesquelles sa Sagesse amene tous les Etres vivans au degré de perfection qui est propre au Monde qu'ils habitent actuellement.

Rappellerai-je ici à mon Lecteur l'enveloppement de la petite Plante dans sa graine, l'emboîtement du Papillon dans la Chenille & la concentration de toutes les Parties du Poulet dans un Point vivant ? Je dois supposer qu'il a tous ces faits présens à l'Esprit. Si cela n'étoit point, je le prierois de relire les Chapitres IX & X. du Tome I. des *Corps organisés* ou les Parties VII & IX. de la *Contemplation.*



CHAPITRE VII.

Transformation future de l'Animal.

ON comprend de reste par tout ce que je viens de crayonner qu'il ne faudroit pas s'imaginer que les Animaux auront dans leur État futur la même forme, la même structure, les mêmes Parties, la même consistance, la même grandeur que nous leur voyons dans leur Etat actuel. Ils seront alors aussi différens de ce qu'ils sont aujourd'hui que l'Etat de notre Globe différera de son Etat présent. S'il nous étoit permis de contempler dès-à-présent cette ravissante Scene de métamorphoses, je me persuade facilement que nous ne pourrions reconnoitre aucune des Especes d'Animaux qui nous sont aujourd'hui les plus familieres: elles seroient trop travesties à nos yeux. Nous contemplerions un Monde tout nouveau, un Ensemble de Choses dont nous ne saurions nous faire actuellement aucune idée. Réussirions-nous à deviner les Habitans de la Lune, à nous peindre leurs figures, leurs mouvemens, &c.? Et quand nos telescopes seroient assez perfectionnés pour nous les découvrir, leur trouverions-nous ici-bas des Analogues?

Si nous partons toujours de la supposition de ce petit Corps éthéré qui renferme en petit tous les organes de l'Animal futur, nous conjecturerons que le Corps des Animaux dans leur nouvel Etat sera composé d'une matiere dont la rareté & l'organisation le mettront à l'abri des altérations qui surviennent au Corps grossier & qui tendent continuellement à le détruire de tant de manieres différentes.

Le nouveau Corps n'exigera pas, sans doute, les mêmes

CHAP. VII.

réparations que le Corps actuel exige. Il possédera une méchanique bien supérieure à celle que nous admirons dans ce dernier.

Il n'y a pas d'apparence que les Animaux propagent dans leur Etat futur; mais, si l'Imagination se plaisoit à y admettre une sorte de propagation à nous entiérement inconnue, je dirois que les sources de cette propagation existeroient déja dans le petit Corps éthéré.

Cependant si l'on y réfléchit un peu, on trouvera que des Etres mixtes appellés à cette sorte d'immortalité ne paroissent pas devoir se propager après y être parvenus. Il est au moins bien évident que les différentes especes de propagation que nous connoissons, & qui sont propres à l'état actuel de notre Monde, ont pour fin principale de donner aux especes une immortalité dont les Individus ne peuvent jouir.





SECONDE PARTIE.

SUITE DES IDÉES SUR *L'ETAT FUTUR DES ANIMAUX.*



CHAPITRE I.

La Parole,

caractere distinctif de l'Homme & de l'Animal.

La Mémoire,

dépôt des idées & de leurs signes.

Nous comparons entr'elles nos idées de tout genre: nous les multiplions & les diversifions ainsi presque à l'infini. Nous revêtons nos idées de signes ou de termes qui les représentent: nous les représentons encore par des sons articulés, dont l'assemblage & la combinaison constituent la Parole ou le Langage. Par ces admirables opérations de notre Esprit nous parvenons à généraliser toutes nos idées, & à nous élever par degrés aux notions les plus abstraites & les plus sublimes.

CHAP. I.

La Parole paroît être le caractere qui distingue le plus l'Homme de la Bête. Le Vulgaire qui la prête si libéralement aux Animaux, la leur refuseroit s'il étoit capable de réfléchir sur de pareils sujets. Il croit bonnement que le Perroquet parle, parce qu'il profere des sons articulés; mais, le Vulgaire ne sait pas, que parler n'est point simplement proférer des sons articulés; c'est sur-tout lier à ces sons les idées qu'ils sont destinés à représenter. Or, qui ne voit à présent, que le Perroquet auquel on peut enseigner si facilement à prononcer des mots métaphysiques, ne sauroit lier à ces mots les idées abstraites dont ils sont les signes?

J'ai exposé en raccourci dans l'*Essai analytique* (1) tout ce qui concerne ces belles opérations de notre Esprit par lesquelles il parvient à généraliser ses idées. J'ai montré assez en détail en quoi consiste la méchanique des abstractions de tout genre. J'ose me flatter que ceux de mes Lecteurs qui auront bien saisi ces choses tiendront fortement les plus grands principes de la Psychologie & de la Logique. Je me suis un peu étendu ailleurs sur le langage des Bêtes. (2)

C'est la mémoire qui est chargée du dépôt des mots. C'est elle encore qui lie les idées aux mots qui en sont les signes. Cent & cent expériences démontrent que la Mémoire a été attachée au Corps. Nous observons qu'elle dépend beaucoup de l'âge, de la disposition actuelle des organes & de certains procédés purement physiques. Des accidens subits l'affoiblissent, & même la détruisent entiérement. Les Annales de la Médecine sont pleines de faits qui ne constatent que trop ces vérités assez humiliantes.

(1) Chap. XIV, XV, XVI.
(2) †† *Contemplation de la Nature:* Part. XII. Chap. XXXII, XXXIII. de la nouvelle Edit. *Oeuvres;* Tome IV. Part. II. 4to.

Nous ne ſaurions douter le moins du monde que les Animaux ne ſoient doués de Mémoire. Que de preuves & de preuves variées pluſieurs Eſpeces ne nous donnent-elles point d'une Mémoire dont nous admirons la fidélité & la tenacité ! C'eſt même ſur cette Mémoire que repoſe principalement l'éducation que nous parvenons à donner à ces Eſpeces, & qui développe & perfectionne à un ſi haut point toutes leurs Qualités naturelles.

L'ÉLÉPHANT, le Chien, le Cheval en ſont des exemples frappans. Nous accoutumons ces Eſpeces ſi dociles à lier certaines actions à certains mots que nous leur faiſons entendre : nous les dirigeons ainſi par le ſeul ſecours de la voix, & nous leur commandons comme à des Domeſtiques fideles à exécuter promptement nos volontés.



CHAPITRE II.

Limites actuelles des opérations de l'Animal.

Excellence du Cerveau de l'Homme.

MAIS, cette Faculté d'associer (1) certains mouvemens à certains sons est resserrée chez les Animaux dans des bornes fort étroites, & leur Dictionnaire est toujours fort court. Ils ont bien des sensations de différens genres ; leur Mémoire en conserve le souvenir : ils comparent jusqu'à un certain point ces sensations, & de ces comparaisons plus ou moins multipliées naît un air d'Intelligence qui trompe des yeux peu philosophiques. Mais, ils ne parviennent point à généraliser, comme nous, leurs idées : ils ne s'élevent point aux notions abstraites : ils n'ont point l'usage de la Parole.

« L'usage des signes artificiels, disois-je dans le §. 268. de „ l'*Essai analytique*, est fort resserré chez les animaux. On les „ accoutume bien à lier une certaine action, un certain objet „ à un certain son, à un certain mot; mais ils ne parvien„ nent point à généraliser leurs idées. S'ils y parvenoient, les „ opérations de chaque espece ne seroient pas si uniformes, „ & les Castors d'aujourd'hui ne bâtiroient pas comme ceux „ d'autrefois. „

« Les Animaux, disois-je encore dans le §. 270, ont comme „ nous, des idées simples & des idées concretes, (202, 205.) „ s'ils ne généralisent point, comme nous, leur idées, si les

(1) Voyez ci-dessus ce que j'ai dit sur l'association des idées chez les Animaux dans l'Ecrit intitulé *Essai d'application des Principes psycholog.* &c.

opéra-

„ opérations des Individus de chaque Espece sont uniformes, ce „ n'est pas précisément parce que les Animaux manquent de „ signes: les signes ne donnent pas la Faculté d'abstraire; ils „ ne font que la perfectionner. (267.) Mais la Faculté d'abs- „ traire tient à l'Attention. (Ibid.) L'Attention est une modi- „ fication de l'Activité de l'Ame, (136. 137.) & cette Acti- „ vité est de sa nature indéterminée; il lui faut des motifs pour „ qu'elle se déploie. (130, 131, 140, 141, 144, 151, „ 178.) Si l'AUTEUR de la Nature a voulu que la sensibilité „ des Animaux fût relative à ce que demandoit la conservation „ de leur être; leur *Attentivité*, (je prie que l'on me passe ce „ mot) aura été renfermée dans les limites de leurs besoins. „ (117, 131.) Ils auront été rendus capables de former des „ abstractions sensibles, (207, 208, 209,) & ils n'auront „ pu s'élever aux notions. (230.)„

J'AI fait voir en plusieurs endroits de l'Ouvrage que je viens de citer & dans l'*Analyse abrégée* que l'exercice de toutes les Facultés de notre Ame dépend plus ou moins de l'organisation. Notre Cerveau a donc été organisé dans un rapport direct à ces merveilleuses opérations de notre Esprit par lesquelles il s'éleve graduellement jusqu'aux idées les plus généralisées ou les plus abstraites.

LA multiplicité & la diversité prodigieuses d'idées qui naissent des différentes opérations de notre Esprit peuvent nous faire juger de l'art étonnant avec lequel l'Organe immédiat de nos pensées a été construit & du nombre presqu'infini de pieces & de pieces très-variées qui entrent dans la composition de cette surprenante Machine, qui incorpore, pour ainsi dire, à l'Ame d'un Savant l'abrégé de la Nature.

CHAPITRE III.

Prééminence de la raison sur l'Instinct.

Méprises à ce sujet.

Ce qu'est l'Esprit philosophique.

Nous sommes donc conduits à penser que l'organisation du Cerveau des Animaux differe essentiellement de celle du Cerveau de l'Homme. Nous ne risquerons guere de nous tromper en jugeant de la perfection relative des deux Machines par leurs opérations. Combien les opérations du Cerveau de l'Homme sont-elles supérieures à celles du Cerveau de la Brute! Combien la Raison l'emporte-t-elle sur l'Instinct!

Retracerai-je ici ce Tableau de l'Humanité que j'ai essayé de crayonner dans un de mes Ecrits? (1) Reviendrai-je encore à faire sentir combien l'amour du merveilleux avoit séduit ces Ecrivains qui ont attribué aux Animaux une Intelligence qui ne convient qu'à l'Homme, parce qu'il est le seul Etre sur la terre qui puisse s'élever aux abstractions intellectuelles? (2)

Si l'on médite ce que j'ai exposé sur ce sujet, on reconnoîtra, je m'assure, qu'on ne s'étoit pas fait des idées assez justes de cet instinct qu'on s'étoit trop plu à ennoblir. L'Esprit

(1) *Contempl.* Part. IV.

(2) On voudra bien consulter sur une matiere si philosophique les paragr. 774, 775, 776, 777, de l'*Essai analytique*, & les Chap. I, XIX, XXII, XXVII. XXX. de la Part. XI. de la *Contempl.* & les Chap. XII, XXXII, XXXIII, XLVI, de la Part. XII. du même Ouvrage. Nouv. Edit. Tom. IV. Part. II. 4to.

philofophique, qui femble fi répandu aujourd'hui, eft beaucoup plus rare qu'on ne penfe: c'eft qu'il ne confifte point dans des idées affez vagues, à demi digérées & revêtues d'un appareil métaphyfique qui ne fauroit en impofer à des Têtes vraiment métaphyfiques. L'efprit philofophique confifte principalement dans l'analyfe des faits, dans le difcernement de ces faits, dans leurs comparaifons, dans l'art d'en tirer des conféquences, de les enchaîner les unes aux autres, & de s'élever ainfi à des principes qui ne foient que des réfultats naturels des faits les mieux obfervés.



CHAPITRE IV.

Variétés dans l'organisation du Cerveau des Animaux.

But général de ces variétés.

Erreur de l'Auteur du Livre de l'Esprit.

IL paroît donc que le Cerveau de la Brute est une Machine incomparablement plus simple que le Cerveau de l'Homme. La construction des Machines animales a été calculée sur le nombre & la diversité des effets qu'elles devoient produire, relativement à la place qui étoit assignée à chaque Espece dans le Systême de l'Animalité. Le Cerveau du Singe, beaucoup moins composé que celui de l'Homme, l'est incomparablement davantage que celui de l'Huitre. (1)

(1) †† ON sait que des Anatomistes célebres se sont plus à instituer des comparaisons exactes entre la structure de l'Orang-outang, le premier des Singes, & celle de l'Homme, & qu'ils ont été étonnes de ne trouver à cet égard que des différences assez légeres entre les deux Etres. Ils ont été sur-tout frappés des rapports nombreux de similitude qu'ils ont remarqué dans les différentes parties soit extérieures, soit intérieures de la Tête, & particuliérement dans le Cerveau. Mais on sent bien comme je le disois ailleurs, (*Contemplation*, Part. XII, Chap. XLVII. de la nouv. Edit. Note 5.) que le Scalpel, le microscope & les injections ne sauroient mettre sous nos yeux les parties infiniment déliées & profondément cachées de cet instrument admirable, au moyen desquelles l'Ame exerce toutes ses fonctions. Ainsi, malgré ces ressemblances nombreuses & frappantes que l'Anatomie découvre entre le Cerveau de l'Orang-outang & celui de l'Homme, nous sommes toujours très-fondés à présumer que le Cerveau du premier des Etres terrestres possede une organisation bien plus parfaite que ne l'est celle du Cerveau du premier des Singes : car combien l'Intelligence de l'Homme est-elle supérieure à l'Instinct de l'Orang-outang ! L'Anatomie ne nous montre proprement que les dehors des deux édifices & ne nous introduit point dans le Sanctuaire.

Mr. MALACARNE, que j'ai déja eu occasion de citer, m'écrivoit au sujet

Un Génie un peu hardi, & qui fait manier ses sujets avec autant d'art que d'agrément, a cru faire un pas très-philosophique en découvrant que le cheval ne differe de l'Homme que par

du premier paragraphe du Chap. III. de la Part. II. de *Palingénésie* que je commente actuellement; qu'il s'est convaincu mille fois le scalpel en main, de la vérité de ce que je disois, *que l'organisation du Cerveau des Animaux differe essentiellement de celle du Cerveau de l'Homme*, & qu'il l'a démontré publiquement dans son Amphithéatre.

Je disois encore dans le même paragraphe, *que nous ne risquerons guere de nous tromper en jugeant de la perfection relative des deux Machines par leurs opérations.* Mr. Malacarne remarque là-dessus; que si nous faisons consister la perfection du Cerveau en ce qu'il contient dans un espace donné un plus grand nombre de parties d'une structure singuliere & d'un usage plus ou moins important, le Cerveau de l'Homme sera dit le plus composé. Après le Cerveau de l'Homme viendra celui des Chiens, des Renards, des Loups, des Chevaux: puis celui des Chats, des Belettes, des Ecureuils, des Souris, des Porcs, des Chevres, des Brebis, des Lievres, des Lapins, de la Taupe, de la Chauve-Souris. L'Anatomiste observoit sur cette derniere, que son Cerveau est beaucoup plus composé que celui des Oiseaux. Il ajoutoit, que le Cerveau des Quadrupedes est bien plus merveilleusement construit que celui des Oiseaux.

Le Cerveau du Crapaud, de la Grenouille, de la Salamandre, du Lézard, des Serpens, de la Vipere occupe la derniere place dans le rapport à la composition.

Mon ingénieux Correspondant ne faisoit point entrer dans son énumération le Cerveau des Poissons, parce qu'ils sont, m'écrivoit-il, une classe à part, pleine de variétés. On désireroit que son échelle des Cerveaux embrassât un plus grand nombre d'échelons & qu'elle s'étendît au Singe, à l'Eléphant, au Castor, &c.

J'avois avancé ailleurs, (*Analyse abrégée* Par. XV.) mais comme une supposition raisonnable; *qu'il n'y a pas de différences essentielles entre les Cerveaux humains.* Je partois *du nombre & de l'espece des Sens qui*, ajoutois-je, *sont les mêmes chez tous les Hommes.* Sur ce point notre Physiologiste m'apprenoit que ses dissections lui avoient découvert des différences frappantes entre les Cerveaux de différens Individus humains. Il s'arrêtoit sur-tout aux *lamelles* du Cervelet. Dans quelques Cervelets il avoit compté jusqu'à sept cent quatre-vingts de ces lamelles. Dans d'autres il en avoit trouvé à peine sept cents. Enfin, il lui étoit arrivé d'en rencontrer qui n'en avoient que six-cents. Et ce qui est bien remarquable, il n'en avoit rencontré que trois cents vingt-quatre dans le Cerveau d'un Fou. Ce Fou avoit l'usage de la parole & tous les Sens à l'exception de celui du Goût dont la privation étoit compensée par la perfection de l'Odorat.

Il n'en va pas de même du Cerveau des Animaux: l'infatigable Physiologiste n'a jamais rencontré de ces différences plus ou moins frappantes

CHAP. IV.

la botte. Il lui a paru que si les pieds du Cheval au lieu d'être terminés par une corne inflexible, l'étoient par des doigts souples, ce Quadrupede atteindroit bientôt à la sphere de l'Homme.

entre le Cerveau d'un Individu & celui d'un autre Individu de la même Espece.

Tel est le précis d'une Lettre qu'il m'écrivoit le 8. d'Août 1778. Dans une autre du 8. Mars 1779 il m'apprenoit qu'il s'étoit convaincu de plus en plus des différences plus ou moins frappantes qui existent entre les Cerveaux humains. Il alloit même jusqu'à me dire ; " que lorsqu'il avoit connu *particulierement* le Sujet soumis à „ sa dissection, il avoit pu prédire qu'il „ y auroit plus ou moins de *circonvolutions* sur le Cerveau proprement „ dit, plus ou moins de *lamelles* sur „ le Cervelet, & plus ou moins de „ profondeur dans les *sillons* de l'un „ & de l'autre. „

Il ajoutoit ; qu'il avoit constamment remarqué que les Individus qui avoient montré le plus de Mémoire, de sagacité & de vivacité d'Esprit avoient un Cervelet paré d'un plus grand nombre de lamelles. Il concluoit de ces nombreuses dissections & des observations correspondantes faites sur le caractere & l'intelligence de différens Sujets, que la multiplicité des lamelles est une indication d'une plus grande perfection dans l'organisation des Cerveaux.

Enfin, dans une derniere Lettre du 23. Mars de cette année 1782, Mr. MALACARNE m'écrivoit ce qui suit : " je viens d'anatomiser un troisieme „ Imbécille, & il me donne lieu de „ remarquer que la Nature, au milieu „ de ses variétés, observe une certaine uniformité, un certain ordre „ constant, dont il est bon que les „ Philosophes soient convaincus pour „ méditer à leur aise sur les Cerveaux & pour en tirer des conséquences plus sûres. Vous pouvez „ vous assûrer que rien ne se ressemble „ plus que les désordres qui m'ont „ frappé dans les Cerveaux que j'ai disséqués avec soin, après avoir connu „ les Sujets quelque tems avant leur „ mort. Ces Cerveaux se ressembloient „ autant par les anomalies dont j'ai „ parlé, qu'ils différoient des Cerveaux „ du commun des Humains. Mais, il „ y avoit entr'eux cette différence, „ que le Cervelet étoit plus grand & „ le nombre des lamelles plus considérable dans celui des trois Imbécilles qui l'étoit le moins ou qui „ avoit montré le plus de jugement „ & dont la parole étoit plus libre. „

On juge facilement que ces observations de Mr. MALACARNE sur le rapport de la conformation & du nombre de certaines parties du Cerveau avec les qualités intellectuelles ou morales des Individus, sont de celles qui demanderoient le plus à être répétées pour qu'on pût en tirer des conséquences certaines ou au moins très-probables. Notre judicieux Physiologiste l'a lui-même très-bien senti & a regretté bien des fois de n'être pas à portée d'un grand Hôpital de Foux. Il souhaite fort, & je ne le souhaite pas moins, que les Médecins & les Chirurgiens des grandes Capitales de l'Europe profitent des commodités qu'elles leur offrent pour vérifier & multiplier

Je doute qu'un Philofophe qui aura un peu approfondi la nature de l'Animal applaudiffe à la découverte de cet Auteur ingénieux dont le mérite perfonnel ne doit point être confondu avec fes opinions. Il n'avoit pas confidéré, qu'un Animal quelconque eft un fyftême particulier, dont toutes les Parties font en rapport ou harmoniques entr'elles. Le Cerveau du Cheval répond à fa botte, comme le Cheval lui-même répond à la place qu'il tient dans le Syftême organique. Si la botte du Quadrupede venoit à fe convertir en doigts flexibles, il n'en demeureroit pas moins incapable de généralifer fes fenfations; c'eft que la botte fubfifteroit dans le Cerveau: je veux dire, que le Cerveau manqueroit toujours de cette admirable organifation qui met l'Ame de l'Homme à portée de généralifer toutes fes idées. Et fi l'on vouloit que le Cerveau du Cheval fubît un changement proportionnel à celui de fes pieds, je dirois que ce ne feroit plus un Cheval, mais que ce feroit un autre Quadrupede auquel il faudroit impofer un nouveau nom.

des obfervations qui intéreffent autant le Philofophe que le Phyfiologifte. D'habiles Anatomiftes remarquent, que le nombre & la conformation des lamelles préfentent à l'ordinaire bien des variétés, & ces variétés, ainfi que celles qui affectent fouvent d'autres parties du Cerveau, leur paroiffent de peu d'importance. Les *Cretins* du Valais & des Vallées voifines procureroient en ce genre de riches moiffons aux Phyfiologiftes qui voudroient approfondir un Sujet fi digne de l'être.

Mr. MALACARNE s'eft engagé dans un très-grand travail fur les Cerveaux, dont il a commencé à rendre compte au Public dans un favant Ouvrage Italien intitulé: *Encefalotomia nuova univerfale*, &c. publié à Turin en 1780. Il continue fes recherches avec autant d'intelligence que d'exactitude, & il vient de m'envoyer une Table de comparaifon de plufieurs Cerveaux humains & de leurs Cervelets, où les poids & les proportions refpectives font défignés & où le nombre des lamelles de chaque face des Cervelets eft indiqué. Je regrette de ne pouvoir produire ici cette curieufe Table, mais je ne réfifterai pas au plaifir d'apprendre à mon Lecteur que ce font quelques paragraphes de l'*Effai analytique* & de la *Palingénéfie* qui ont excité le zele éclairé de Mr. MALACARNE pour les progrès de l'Anatomie, & qui lui ont fait naître la penfée de faire des recherches particulieres fur le Cerveau de l'Homme & fur celui des Animaux.

CHAP. IV.

Le changement prodigieux que tout ceci ſuppoſeroit dans l'organiſation de l'Animal, s'opérera pourtant un jour, ſi mes idées ſur l'Etat futur des Animaux ſont vraies. Je ſuis bien éloigné de les donner pour telles; mais, je préſente aux yeux de mes Lecteurs une Perſpective étendue & variée & qu'un Philoſophe ne dédaignera pas de contempler. Il a déja pénétré tout ce qu'il me reſte à dire; car les principes que j'ai poſés ſont féconds en conſéquences.

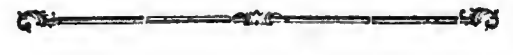


TROISIEME



TROISIEME PARTIE.

SUITE DES IDÉES SUR *L'ETAT FUTUR DES ANIMAUX.*



CHAPITRE I.

Perfectionnement futur de l'Animal.

Raisons & moyens de ce perfectionnement.

SI, comme je le disois, un Philosophe ne peut douter que l'Animal ne soit un Etre très-perfectible ; s'il est dans le caractere de la SOUVERAINE BONTÉ de vouloir l'accroissement du bonheur de toutes ses Créatures ; si cet accroissement est inséparable de celui de la perfection corporelle & de la perfection spirituelle : si enfin, nous ne découvrons aucune raison solide pourquoi la mort seroit le terme de la vie de l'Animal ; ne sommes-nous pas fondés à en inférer que l'Animal est appellé à une perfection dont les principes organiques existoient dès le commencement, & dont le développement est réservé à l'État futur de notre Globe ?

IL est assurément très-possible que ce qui manque actuellement au Cerveau grossier de l'Animal pour qu'il parvienne à généra-

CHAP. I. lifer fes idées, exifte déja dans ce petit Corps éthéré, qui eft le véritable Siege de l'Ame. Ce petit Corps peut renfermer l'abrégé d'un Syftême organique très-compofé, analogue à celui auquel l'Homme doit ici-bas fa fuprême élévation fur tous les Animaux.

Le dévéloppement plus ou moins accéléré de ce Syftême organique fera revêtir à l'Animal un nouvel être. Non-feulement fes Sens actuels feront perfectionnés; mais, il eft poffible qu'il acquiere encore de nouveaux Sens & avec eux de nouveaux Principes de vie & d'action. Ses perceptions & fes opérations fe multiplieront & fe diverfifieront dans un degré indéfini.

L'ÉTAT où fe trouvera alors notre Globe & qui fera exactement relatif à cette grande métamorphofe de l'Animal, lui fournira une abondante fource de plaifirs divers & de quoi perfectionner de plus en plus toutes fes Facultés.



CHAPITRE II.

Continuation du même Sujet.

La Métempſycoſe, opinion peu philoſophique.

Préexiſtence des Germes & des Ames qui leur ſont unies.

POURQUOI cette perfectibilité de l'Animal ne comporteroit-elle point qu'il s'élevât enfin juſqu'à la connoiſſance de L'AUTEUR de ſa Vie ? Combien la BONTÉ INEFFABLE du GRAND ETRE LE ſollicite-t-ELLE à SE manifeſter à toutes les Créatures ſentantes & intelligentes ! Pourquoi..... mais, il vaut mieux que je laiſſe aux Ames ſenſibles à finir un Tableau que la bienveuillance univerſelle ſe plaît à crayonner, parce qu'elle aime à faire le plus d'Heureux qu'il eſt poſſible.

LES liaiſons que le Corps indeſtructible ſoutenoit avec le Corps périſſable aſſureront à l'Animal la conſervation de ſon Identité perſonnelle. Le ſouvenir de ſon Etat paſſé liera cet Etat avec l'Etat futur ; il comparera ces deux Etats, & de cette comparaiſon naîtra le ſentiment de l'accroiſſement de ſon bonheur. Ce ſentiment ſera lui-même un accroiſſement de bonheur ; car c'eſt être plus heureux encore que de ſentir qu'on l'eſt davantage.

IL eſt bien évident que ſi l'Animal parvenoit à ſon nouvel Etat ſans conſerver aucun ſouvenir du précédent, ce ſeroit par rapport à lui-même un Etre tout nouveau qui jouiroit de cet Etat, & point du tout le même Etre ou la même Perſonne. Il ſeroit, pour ainſi dire, créé de nouveau.

CHAP. II. L'ANCIENNE & ingénieufe Doctrine de la *Métempfycofe* ou de la tranfmigration des Ames n'étoit pas auffi philofophique qu'elle a paru l'être à quelques Sectateurs de l'Antiquité : c'eft qu'une grande érudition n'eft pas toujours accompagnée d'un grand fond de bonne Philofophie. J'ai dit qu'il étoit affez prouvé que la Mémoire a fon fiege dans le Corps : une Ame qui tranfmigreroit d'un Corps dans un autre n'y conferveroit donc aucun fouvenir de fon Etat précédent. Je me borne à renvoyer là-deffus à l'*Analyfe abrégée.* (1) J'ai montré en un grand nombre d'endroits des *Corps organifés* & de la *Contemplation*, qu'il eft très-probable que tous les Corps organifés préexiftent très-en petit dans des Germes ou Corpufcules organiques. (2) Il eft donc bien vraifemblable que les Ames y préexiftent auffi. Jugeroit-on plus philofophique d'infufer à point nommé une Ame dans un Germe, tandis que cette Ame auroit pu être unie à ce Germe dès le commencement & par un acte unique de cette VOLONTÉ ADORABLE QUI *appelle les Chofes qui ne font point comme fi elles étoient ?*

IL me paroît donc que la Métempfycofe n'a pu être admife que par des Hommes qui ne s'étoient pas occupés du pfychologique des Etres-mixtes. La philofophie rationnelle n'étoit pas née lorfque PYTHAGORE tranfporta ce dogme des Indes dans la Grece.

(1) Art. XV, XVI, XVII, XVIII.

(2) On peut fe borner à ne confulter fur ce Sujet que les Articles VII, XIII, XIV, XV, XVI, XVIII. du *Tableau des Confidérations.*



CHAPITRE III.

Gradations des Etres vivans.

Conſéquence relative à l'Etat futur.

JE me ſuis beaucoup arrêté ailleurs (1) à conſidérer cette merveilleuſe gradation qui regne entre tous les Etres vivans, depuis le Lychen & le Polype, juſqu'au Cédre & à l'Homme. Le Métaphyſicien peut trouver dans la *Loi de continuité* (2) la raiſon de cette progreſſion; le Naturaliſte ſe borne à l'établir ſur les faits. Chaque Eſpece à ſes caracteres propres, qui la diſtinguent de toute autre. L'enſemble de ces caracteres conſtitue l'eſſence nominale de l'Eſpece. Le Naturaliſte recherche ces caracteres; il les étudie, les décrit, & en compoſe ces ſavantes Nomenclatures, connues ſous les noms de *Botanique* & de *Zoologie*. C'eſt en s'efforçant à ranger toutes les Productions organiques en Claſſes, en Genres & en Eſpeces, que le Naturaliſte s'apperçoit que les Diviſions de la Nature ne ſont point tranchées comme celles de l'Art; il obſerve, qu'entre deux Claſſes ou deux Genres voiſins, il eſt des eſpeces mitoyennes qui ſemblent n'appartenir pas plus à l'un qu'à l'autre & qui dérangent plus ou moins les Diſtributions *méthodiques*.

La même progreſſion que nous découvrons aujourd'hui entre les différens Ordres d'Etres organiſés, s'obſervera, ſans doute, dans l'Etat futur de notre Globe: mais, elle ſuivra d'autres propor-

(1) *Contempl.* Part. II, III, IV.

(2) †† Loi que LEIBNITZ a introduite dans la Philoſophie, & en vertu de laquelle tout va par nuances dans le Monde phyſique & dans le Monde intellectuel. De là ſon mot, *que la Nature ne va point par ſauts.* Il déduiſoit la *Loi de continuité* de ſon fameux principe de la *Raiſon ſuffiſante.*

CHAP. III.

tions qui feront déterminées par le degré de perfectibilité de chaque Espece. L'Homme, transporté alors dans un autre séjour plus assorti à l'éminence de ses Facultés, laissera au Singe ou à l'Éléphant (3) cette premiere place qu'il occupoit parmi les Animaux de notre Planete. Dans cette Restitution universelle des Animaux il pourra donc se trouver chez les Singes ou les Éléphans des NEWTON & des LEIBNITZ ; chez les Castors, des PERRAULT & des VAUBAN, &c.

LES Especes les plus inférieures, comme les Huitres, les Polypes, &c. seront aux Especes les plus élevées de cette nouvelle Hiérarchie, comme les Oiseaux & les Quadrupedes sont à l'Homme dans l'Hiérarchie actuelle.

PEUT-ETRE encore qu'il y aura un progrès continuel & plus ou moins lent de toutes les Especes vers une perfection supérieure; ensorte que tous les degrés de l'Echelle seront continuellement variables dans un rapport déterminé & constant: je veux dire, que la mutabilité de chaque degré aura toujours sa raison dans le degré qui aura précédé immédiatement.

(3) VOYEZ ce que j'ai dit sur l'*Eléphant*, d'après Mr. de BUFFON dans l'Ecrit qui a pour titre, *Essai d'application des Principes psycholog. &c.*

CHAPITRE IV.

Préformation & évolution des Etres organisés.

Conservation du Germe du Corps futur.

Réponse à quelques questions.

MALGRÉ tous les efforts de nos Epigénésistes modernes, je ne vois pas qu'ils aient le moins du monde réussi à expliquer méchaniquement la premiere formation des Etres vivans. Ceux qui ont lu avec quelqu'attention mes deux derniers Ouvrages, (1) n'ont pas besoin que je leur rappelle les différentes preuves que l'Histoire naturelle & la Physiologie nous fournissent de la Préexistence des Etres vivans.

MAIS, si tout a été préformé dès le commencement; si rien n'est engendré; si ce que nous nommons improprement une génération n'est que le principe d'un développement qui rendra visible & palpable ce qui étoit auparavant invisible & impalpable, il faut de deux choses l'une ou que les Germes aient été originairement emboités les uns dans les autres ou qu'ils aient été originairement disséminés dans toutes les Parties de la Nature.

JE n'ai point décidé entre l'emboitement & la dissémination: (2) j'ai seulement laissé entendre que j'inclinois vers l'emboitement. J'ai dit qu'il me paroissoit une des plus belles victoires que l'En-

(1) EN particulier les Chap. VIII, IX, X, XI, de la Part. VII, de la *Contemplation.*

(2) *Tableau des Considérations* XVII.

tendement pur ait remporté sur les Sens. J'ai montré combien il est absurde d'opposer à cette hypothese des calculs qui n'effrayent que l'Imagination & qu'une Raison éclairée réduit facilement à leur juste valeur.

Mais, si tous les Etres organisés ont été préformés dès le commencement, que deviennent tant de milliards de Germes qui ne parviennent point à se développer dans l'état présent de notre monde? Combien de milliards de Germes de Quadrupedes, d'Oiseaux, de Poissons, de Reptiles, &c. qui ne se développent point, qui pourtant sont organisés avec un art infini, & à qui rien ne manque pour jouir de la plénitude de l'être, que d'être fécondés ou d'être conservés après l'avoir été?

Mon Lecteur a déja deviné ma réponse: chacun de ces Germes renferme un autre Germe impérissable, qui ne se développera que dans l'Etat futur de notre Planete. Rien ne se perd dans les immenses Magasins de la Nature; tout y a son emploi, sa fin & la meilleure fin possible.

On demandera encore, que devient ce Germe impérissable, lorsque l'Animal meurt & que le Corps grossier tombe en poudre? Je ne pense pas qu'il soit fort difficile de répondre à cette question. Des Germes indestructibles peuvent être dispersés sans inconvénient dans tous les Corps particuliers qui nous environnent. Ils peuvent séjourner dans tel ou tel Corps jusqu'au moment de sa décomposition; passer ensuite sans la moindre altération dans un autre Corps, de celui-ci dans un troisieme, &c. Je conçois avec la plus grande facilité que le Germe d'un Eléphant peut se loger d'abord dans une molécule de terre, passer de là dans le bouton d'un fruit, de celui-ci, dans la cuisse d'une Mitte; &c. Il ne faut pas que l'Imagination qui veut tout peindre & tout palper entreprenne de juger des

chofes

choſes qui ſont uniquement du reſſort de la Raiſon, & qui ne peuvent être apperçues que par un Oeil philoſophique.

Le répéterai-je encore? combien eſt-il facile que des Germes, tels que je les ſuppoſe, bravent les efforts de tous les élémens & de tous les Siecles, (3) & arrivent enfin à cet Etat de per-

(3) Quoique la grande délicateſſe des Germes paroiſſe devoir s'oppoſer à leur conſervation, il eſt pourtant des faits très-certains qui prouvent qu'ils ont été ordonnés de maniere qu'ils conſervent pendant un tems, même très-long, la vertu germinatrice. Je parle des Germes qui tombent ſous nos Sens & que nous appercevons dans les Graines & dans les œufs.

Il n'eſt guere d'Animal plus délicat qu'un Polype à panache: combien l'Animal renfermé encore dans ſon œuf doit-il être plus délicat! On verra pourtant dans l'Article CCCXVII des *Corps organiſés*, qu'on peut conſerver au ſec pluſieurs mois comme de la graine de Ver à ſoie, les œufs de cette eſpece de Polype, les ſemer enſuite dans l'eau, & en voit éclorre de petits Polypes.

On lit dans l'*Encyclopédie* au mot *Végétation*; que des Haricots d'Amérique, tirés du Cabinet de l'Empereur avoient germé par les ſoins d'un Jardinier, quoique ces Haricots euſſent 200 ans.

Mr. le Marquis de St. Simon dans ſon curieux *Traité des Jacintes*, publié à Amſterdam cette année 1768, pag. 104, rapporte une expérience qui confirme pleinement la précédente, & que je tranſcris ici dans ſes propres termes.

" J'ai fait germer en 1754 du bled „ renfermé dans des Magaſins en terre „ à Metz, du tems de Charles V, c'eſt-„ à-dire, près de deux cents ans avant „ qu'on vint à le découvrir; & les „ Troupes ont conſommé le pain qu'on „ a fait de ce grain, qui étoit excel„ lent. Le bled que j'ai ſemé, quoi„ que petit & maigre, a produit des „ épis d'aſſez bonne qualité. „

Une étuve dont la chaleur eſt de 90 degrés du thermometre de Reaumur, c'eſt-à-dire, ſupérieure à celle de l'eau bouillante, ſembleroit bien propre à détruire la vertu germinatrice: Mr. Duhamel nous apprend pourtant dans ſon *Supplément* au Traité *de la Conſervation des Grains* pag. 48 & 49; qu'ayant ſemé 24 Grains de Froment pris au haſard dans une étuve, dont la chaleur étoit de 90 degrés, il leva 21 de ces grains. Il ajoute, qu'ayant répété la même expérience, le ſuccès ne ſe démentit point. Il eſt vrai que les grains étuvés ne leverent qu'au bout d'environ 20 jours, tandis que des grains du même Froment, mais qui n'avoient pas été étuvés leverent au bout de 8 jours.

Ces divers faits & bien d'autres de même genre que je pourrois indiquer, nous aident à juger qu'il n'eſt pas im-

CHAP. IV. fection auquel ils ont été prédeftinés par cette SAGESSE PROFONDE QUI a enchaîné le paffé au préfent, le préfent à l'avenir, l'avenir à l'éternité!

IL y aura cette différence entre les Animaux qui ne feront point nés fous l'Économie préfente de notre Monde & ceux de même Efpece qui y auront vécu; que les premiers naîtront pour ainfi dire, table rafe, fous l'Économie future. Comme leur Cerveau n'aura pu recevoir aucune impreffion des Objets extérieurs, il ne retracera à l'Ame aucun fouvenir. Elle ne comparera donc pas fon état préfent à un état paffé qui n'aura point exifté pour elle. Elle n'aura donc point ce fen-

probable que les germes impériffables que je fuppofe dans cet Ecrit aient été ordonnés de maniere à réfifter aux efforts des élémens & des fiecles. Si la matiere dont le Germe du Froment eft conftruite étoit moins hétérogene, moins pénétrable à l'air, à l'eau, &c. ou beaucoup plus déliée, il eft bien clair que ce Germe fe conferveroit des milliers d'années.

†† J'AJOUTERAI à ce qu'on vient de lire, qu'il eft des preuves rigoureufes qu'il exifte dans la Nature des Germes d'Animalcules qui foutiennent fans périr la chaleur de l'eau bouillante & qui peuvent même fe développer à ce degré fi confidérable de chaleur. Ce font ceux de ces Animalcules des infufions dont Mr. l'Abbé SPALLANZANI nous a donné la curieufe hiftoire. On en trouvera le précis dans la grande Note que j'ai placée à la fin du Chap. VI. de la Part. II. de la nouvelle Edition des *Corps organifés: Oeuvres*, Tom. III. 4to.

D'autres Animalcules microfcopiques, plus finguliers encore, nous indiquent une autre voie par laquelle des Germes, très-délicats en apparence, peuvent avoir été rendus capables de réfifter à des agens très-deftructeurs: je parle de ces fameux Animalcules qui fe confervent au fec dans un état de mort apparente pendant des mois & des années, les uns dans des grains de bled, les autres dans la pouffiere. On comprend qu'il s'agit ici des Anguilles du *bled rachitique* & de cette très-petite efpece de Polype d'eau douce connu fous le nom de *Rotifere*, dont j'ai efquiffé l'étonnante hiftoire *Corps organ.* nouv. Edit. Art CCCXVIII. dans la Note; *Oeuvres* Tom. III. *Contemplation* Part. IX. Chap. II. Note 13. On peut confulter encore ce que j'ai dit fur la mort apparente de ces étranges Animalcules. Part. X, Ch. XXXIII. de la *Contemplation*, Note 7. *Oeuvres* Tom. IV. Part. II, 4to.

timent de l'accroiſſement du bonheur, qui naît de la comparaiſon dont je parle. Mais, cette table raſe ſe convertira bientôt en un riche Tableau, qui repréſentera avec préciſion une multitude d'Objets divers. A peine l'Animal ſera-t-il parvenu à la Vie, que ſes Sens s'ouvriront à une infinité d'impreſſions dont la vivacité & la variété accroîtront ſans ceſſe ſes plaiſirs & mettront en valeur toutes ſes Facultés. CHAP. IV.





QUATRIEME PARTIE.

APPLICATION AUX PLANTES.

CHAPITRE I.

CHAP. I.

Raisons en faveur d'une sorte de sensibilité de la Plante.

Conservation & perfectionnement possibles de l'être de la Plante.

J'AI rassemblé dans un autre Ecrit (1) les traits si nombreux, si diversifiés, si frappans qui rapprochent les Plantes des Animaux, & qui semblent ne faire des unes & des autres qu'une seule Classe d'Etres organisés. Je me suis attaché à démontrer combien il est difficile d'assigner le caractere qui distingue essentiellement le Végétal de l'Animal, & combien la Logique du Naturaliste doit être sévere dans une recherche aussi délicate. Cela m'a conduit à un examen assez approfondi du caractere qu'on a coutume de tirer de la Faculté de sentir. J'y ai fait passer en revue sous les yeux de mon Lecteur ces curieuses expériences que j'ai décrites ailleurs (2) en détail & qui paroif-

(1) *Contemplation*, Part. X.
(2) *Recherches sur l'usage des Feuilles.*

ſent indiquer que les Végétaux exercent des mouvemens ſpontanés relatifs à leurs beſoins & aux circonſtances.

Je n'ai pas entrepris de prouver que les Plantes ſont douées de Sentiment : j'aurois choqué moi-même cette Logique exacte que j'eſſayois d'appliquer à mon ſujet. J'ai aſſez inſinué (3) que tous ces mouvemens, ſi dignes de l'attention de l'Obſervateur, peuvent dépendre d'une méchanique ſecrete & très-ſimple. Mon Imagination n'étoit pas faite pour tout animaliſer comme celle de l'ingénieux Auteur du Roman *de la Nature.* J'ai donc terminé mon examen en ces termes.

« Le Lecteur judicieux comprend aſſez que je n'ai voulu que „ faire ſentir par une fiction, combien nos jugemens ſur l'inſenſibilité des Plantes ſont haſardés. Je n'ai pas prétendu prouver que les Plantes ſont ſenſibles ; mais j'ai voulu montrer qu'il n'eſt pas prouvé qu'elles ne le ſont point. „

Si donc il n'eſt point prouvé que les Plantes ne ſont pas ſenſibles, il eſt poſſible qu'elles le ſoient ; & s'il eſt poſſible qu'elles le ſoient, il l'eſt encore que leur Senſibilité ſe développe & ſe perfectionne davantage dans un autre Etat.

Je diſois encore à ce ſujet : « nous voyons le Sentiment décroître par degrés de l'Homme à l'Ortie ou à la Moule ; & „ nous-nous perſuadons qu'il s'arrête là, en regardant ces derniers Animaux comme les moins parfaits. Mais il y a peut-être encore bien des degrés entre le Sentiment de la Moule & „ celui de la Plante. Il y en a peut-être encore davantage entre „ la Plante la plus ſenſible & celle qui l'eſt le moins. Les gra-

(3) J'ai montré très-clairement dans le Mémoire II. de mes *Recherches ſur l'Uſage des Feuilles*, Art. LIII, comment tous ces mouvemens ſi remarquables pourroient s'opérer par des cauſes purement *méchaniques.*

„ dations que nous obſervons par-tout devroient nous perſuader „ cette Philoſophie : le nouveau degré de beauté qu'elle paroit „ ajouter au ſyſtême du Monde & le plaiſir qu'il y a à multi- „ plier les Etres ſentans, devroient encore contribuer à nous le „ faire admettre. J'avouerois donc volontiers que cette Philoſo- „ phie eſt fort de mon goût. J'aime à me perſuader que ces „ Fleurs qui parent nos Campagnes & nos Jardins d'un éclat „ toujours nouveau, ces Arbres fruitiers dont les fruits affectent „ ſi agréablement nos yeux & notre palais, ces Arbres majeſ- „ tueux qui compoſent ces vaſtes Forêts que les tems ſemblent „ avoir reſpectées, ſont autant d'Etres ſentans qui goutent à „ leur maniere les douceurs de l'exiſtence. „

J'ajoutois immédiatement après : “ nous avons vu qu'on ne „ trouvoit dans la Plante aucun Organe propre au Sentiment : „ mais ſi la Nature a dû faire ſervir le même Inſtrument à „ pluſieurs fins ; ſi elle a dû éviter de multiplier les Pieces, „ c'eſt aſſurément dans la conſtruction de Machines extrêmement „ ſimples, tel que l'eſt le Corps d'une Plante. Des vaiſſeaux que „ nous croyons deſtinés uniquement à conduire l'air ou la ſeve, „ peuvent être encore dans la Plante le ſiege du Sentiment „ ou de quelque autre Faculté dont nous n'avons point d'idée. „ Les nerfs de la Plante different, ſans doute, autant de ceux „ de l'Animal, que la ſtructure de celle-là differe de la ſtructure „ de celui-ci. „

Si après ces réflexions mon Lecteur demeure convaincu, comme je le ſuis, que l'inſenſibilité des Plantes n'eſt point du tout démontrée, je lui demanderois, ſi dans la ſuppoſition qu'elles ſont douées d'une certaine Senſibilité, je ne pourrois pas leur appliquer ce que je viens d'expoſer ſur la Reſtitution future des Animaux ? Dans la ſuppoſition dont il s'agit, choquerois-je la bonne Philoſophie en admettant que la Plante eſt auſſi un Etre très-perfectible ?

En effet, combien est-il facile que la sensibilité la plus resserrée, la plus imparfaite s'étende, se développe, se perfectionne par le simple accroissement de perfections des Organes & surtout par l'intervention de nouveaux Organes!

Si la Plante est sensible, elle a une Ame qui est le Principe du Sentiment; car le Sentiment ne sauroit appartenir à la seule organisation. (4) La Plante sera donc un Etre mixte. Découvrons-nous quelque raison solide pourquoi l'Ame de la Plante seroit dépourvue de toute espece d'Activité? Par-tout où nous parvenons à démêler des traits de Sensibilité nous parvenons aussi à démêler des mouvemens correspondans. Il est naturel qu'un Etre-mixte susceptible de plaisir & de douleur puisse rechercher l'un & fuir l'autre. Mais, si sa Sensibilité est très-foible, ses plaisirs & ses douleurs seront aussi très-foibles, & les mouvemens qui correspondront à ces différentes impressions leur seront proportionnels.

Je ne rechercherai point quel est le Siege de l'Ame dans la Plante: je ne connois aucun moyen de parvenir à cette découverte. Les Physiciens qui ont le plus étudié la structure, des Plantes savent assez combien leur Anatomie est encore imparfaite. Je le faisois remarquer dans l'Ecrit que j'ai cité: (5) " il n'est pas „ aussi facile, disois-je, de comparer les Plantes & les Animaux dans leurs formes intérieures ou leur structure, qu'il „ l'est de les comparer dans leurs formes extérieures. Nous „ pouvons juger de celles-ci sur un simple coup-d'œil; il „ faut toujours une certaine attention, & souvent le secours „ de divers instrumens pour juger de celles-là. Nous pénétrons, ce semble, plus difficilement dans l'intérieur d'une „ Plante que dans celui d'un Animal. Là, tout paroît plus

(4) Je crois l'avoir prouvé dans la Préface de l'*Essai analytique*.

(5) *Contemplation*, Part. X, Chap. XXVI.

CHAP. I. „ confondu, plus uniforme, plus fin, moins animé. Ici tout „ paroît se démêler mieux, soit parce que la forme, le tissu, „ la couleur & la situation des différentes Parties y présentent „ plus de variétés, soit parce que le jeu des principaux visceres y est toujours plus ou moins sensible. Le microscope, „ le scalpel & les injections qui nous conduisent si loin dans „ l'Anatomie des Animaux refusent souvent de nous servir ou „ ne nous servent qu'imparfaitement dans celle des Plantes. „ Il est vrai aussi que cette partie de l'Economie organique a „ été moins étudiée que celle qui a les Animaux pour objet. La structure de ces derniers nous intéressoit davantage „ par ses rapports avec celle de notre propre corps. „

Je me bornerai donc à dire, que si la Plante a une Ame, cette Ame a un Siege relatif à la nature particuliere de cet Etre-mixte.

Ce Siege, quel qu'il soit, peut renfermer un Germe impérissable, qui conservera l'Etre de la Plante & le fera survivre à la destruction de ce Corps visible & palpable qui est l'objet actuel des curieuses recherches du Botaniste & du Physicien. Arrêterons-nous toujours nos regards sur ce qui frappe nos Sens ? La Raison du Philosophe ne percera-t-elle point au delà ?

Si l'Etre de la Plante a été attachée à un Germe incorruptible, ce Germe peut renfermer, comme celui de l'Animal, les Elémens de nouveaux Organes, qui perfectionneront, développeront & ennobliront les Facultés de cet Etre. Je ne puis dire à quel degré il s'élevera dans l'Echelle de l'Animalité: il me suffit d'appercevoir la possibilité de cette élévation & par elle un accroissement de beauté dans le Regne organique.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

Autres raisons en faveur de la sensibilité de la Plante.

En général, on a beaucoup de peine à se persuader la possibilité que les Plantes soient des Etres sentans. Comme elles ne changent jamais de place & que leurs formes n'ont rien de commun avec celles des Animaux qui nous sont les plus connus, il n'y a pas moyen de croire qu'elles puissent participer un peu à l'Animalité. Le moyen, en effet, de soupçonner quelque rapport en ce genre entre une Violette & un Papillon, entre un Poirier & un Cheval!

Nous ne jugeons ordinairement des Etres que par des comparaisons assez grossieres. Nous les comparons de gros en gros dans leur forme & dans leur structure, & si cet examen superficiel ne nous offre aucun trait de similitude, nous ne nous avisons guere d'en soupçonner.

Cependant, combien existe-t-il d'Especes d'Animaux qui pendant tout le cours de leur vie ne changent pas plus de place que les Plantes! Combien en est-il dont les mouvemens ne sont ni plus variés ni plus spontanés en apparence que le sont ceux de quantité de Plantes que j'ai décrits & fait admirer dans mon Livre *sur l'Usage des Feuilles!* Enfin, combien est-il d'Especes d'Animaux dont la forme & la structure ne ressemblent pas le moins du monde à ce modele imaginaire que nous nous formons de ce qu'il nous plait de nommer un Animal!

Je passe sous silence les Sexes, tantôt réunis, tantôt séparés, & ces admirables reproductions de différens genres, qui rap-

CHAP. II. piochent si fort le Végétal de l'Animal. J'ai renvoyé mon Lecteur sur tout cela & sur bien d'autres traits d'*Analogie* tout aussi frappans, à mon Parallele des Plantes & des Animaux. (1)

OTONS à un Animal peu connu tous les moyens de nous manifester qu'il est un Animal: privons-le de tous ses Membres; réduisons-le aux seuls mouvemens qui se font dans son intérieur; comment devineroit-on alors sa véritable nature? Il est une foule d'Animaux qui se déguisent autant à nos Yeux, & qui ne peuvent être reconnus que par les Observateurs les plus attentifs & les plus industrieux. Quel n'est point aussi le déguisement de certaines Plantes! N'a-t-il pas fallu toute la sagacité des Botanistes pour s'assurer de la véritable nature des Moisissures, des Lychens, des Champignons, des Truffes, &c.

Les Plantes ne seroient-elles donc point dans le cas de ces Animaux beaucoup trop déguisés pour que nous puissions les reconnoître? C'est une réflexion que je faisois ailleurs. (2) " L'expression du Sentiment, disois-je, est relative aux Organes qui le manifestent. Les Plantes sont dans une entiere impuissance de nous faire connoître leur Sentiment: ce Sentiment est extrêmement foible, peut-être sans volonté & sans desir, puisque l'impuissance où elles sont de nous le manifester provient de leur organisation, & qu'il y a lieu de penser que le degré de perfection spirituelle répond au degré de perfection corporelle. „

(1) *Contemplation*, Part. X.
(2) *Contemplation*, Part. X. Chap. XXX.



CHAPITRE III.

Singuliere composition de la Plante.

Remarques à ce sujet.

Conséquences relatives à la restitution future de cet Etre organisé.

MAIS, ce que nous avions regardé jusqu'ici comme Animal est un Tout unique. Un Singe, un Éléphant, un Chien sont bien des Composés: ces Composés sont bien formés de l'assemblage d'une multitude de Pieces très-différentes entr'elles: mais, ces Pieces ne sont pas autant d'Animaux: elles concourent seulement par leur réunion & par leurs rapports divers à former ce Tout individuel que nous nommons un *Animal.* Ces Pieces séparées de leur Tout ne le représentent point en petit; elles ne peuvent point reproduire ce Tout.

LA Plante a été construite sur un tout autre Modele. Un Arbre n'est un Tout unique que dans un sens métaphysique. Il est réellement composé d'autant d'Arbres & d'Arbrisseaux, qu'il a de branches & de rameaux. Tous ces Arbres & tous ces Arbrisseaux sont, pour ainsi dire, greffés les uns aux autres, sont alimentés les uns par les autres, & tiennent ainsi à l'Arbre principal par une infinité de communications. Chaque Arbre secondaire, chaque Arbrisseau, chaque sous-Arbrisseau a ses organes & sa vie propres: il est lui-même un petit Tout individuel qui représente plus ou moins en raccourci le grand Tout dont il fait partie.

CHAP. III.

Ceci eſt plus exact qu'on ne l'imagineroit d'abord. Chaque branche, chaque rameau, chaque ramuncule & même chaque feuille ſont ſi bien des Arbres en petit, que détachés du grand Arbre & plantés en terre avec certaines précautions, ils peuvent y végéter par eux-mêmes & y faire de nouvelles productions. C'eſt que les organes eſſentiels à la vie ſont répandus dans tout le Corps de la Plante. Les mêmes organes eſſentiels qu'on découvre dans le tronc d'un Arbre, on les retrouve dans les branches, dans les rameaux & même juſques dans les feuilles.

Un Arbre eſt donc une Production organique beaucoup plus ſinguliere qu'on ne le penſe communément. Il eſt un aſſemblage d'une multitude de Productions organiques ſubordonnées, liées étroitement les unes aux autres, qui participent toutes à une vie & à des beſoins communs, & dont chacune a ſa vie, ſes beſoins & ſes fonctions propres. Un Arbre eſt ainſi une ſorte de Société organique, dont tous les Individus travaillent au bien commun de la Société, en même tems qu'ils procurent leur bien particulier.

Celui qui a fait l'Arbre auroit pu faire exiſter à part chaque branche, chaque rameau, chaque feuille: il en auroit fait ainſi autant d'Etres iſolés & diſtincts. Il a préféré de les réunir dans le même aſſemblage, dans une même Société, de les aſſujettir les uns aux autres pour différentes fins, & ſans doute que les beſoins de l'Homme & ceux des Animaux entroient dans ces fins.

Si donc l'Arbre eſt doué d'un certain degré de Sentiment, chacun des petits Arbres dont il eſt compoſé aura auſſi ſon degré de Sentiment, comme il a ſa vie & ſes beſoins propres.

Il y aura donc dans chacun de ces petits Arbres un Siege du Sentiment, & ce Siege renfermera un Germe indeſtructible, deſtiné à conſerver l'être du Végétal & à le reſtituer un jour ſous une nouvelle forme.

Il est possible que l'Etat futur de notre Globe ne comporte point cette réunion de plusieurs Touts individuels dans un même Assemblage organique & que chacun de ces Touts soit appellé alors à exister à part & à exercer séparément des fonctions d'un tout autre genre & beaucoup plus relevées que celles qu'il exerce aujourd'hui.

Mais, comme la Faculté loco-motive entre pour beaucoup dans la perfection des Etres organisés & sentans, si la Plante est douée de quelque Sensibilité, si elle est un Etre perfectible; il y a lieu de penser que dans son nouvel état elle pourra se transporter d'un lieu dans un autre au gré de ses desirs, & opérer à l'aide de ses nouveaux Organes des choses dont nous ne pouvons nous former aucune idée.





CINQUIEME PARTIE.

APPLICATION

AUX

ZOOPHYTES.

CHAPITRE I.

CHAP. I.

Généralités sur les merveilles qu'offrent différentes Especes de Polypes.

TANDIS que la troupe nombreuse des Nomenclateurs & des Faiseurs de regles générales pensoit avoir bien caractérisé l'Animal & l'avoir distingué exactement du Végétal, les eaux sont venues nous offrir une Production organique qui réunit aux principales propriétés du Végétal divers Traits qui ne paroissent convenir qu'à l'Animal. On comprend que je parle de ce fameux Polype à bras, dont la découverte a tant étonné les Physiciens & plus embarrassé encore les Métaphysiciens.

A sa suite ont bientôt paru beaucoup d'autres Especes d'Animaux de Classes & de Genres différens, les uns aquatiques, les autres terrestres, & dans lesquels on a retrouvé avec surprise les mêmes propriétés.

Ce font ces propriétés qui ont fait donner à plufieurs de ces Animaux le nom général de *Zoophytes* ; nom affez impropre ; car ils ne font point des *Animaux-Plantes* ; ils font ou paroiffent être de vrais Animaux ; mais qui ont plus de rapports avec les Plantes que n'en ont les autres Animaux.

Je me copierois moi-même & je fortirois de mon Sujet, fi je retraçois ici en abrégé l'Hiftoire du Polype. Je m'en fuis beaucoup occupé dans d'autres écrits. (1) D'ailleurs, qui ignore aujourd'hui que le moindre fragment du Polype peut devenir en affez peu de tems un Polype parfait? Qui ignore que le Polype met fes Petits au jour, à-peu-près comme un Arbre y met fes branches? Qui ignore enfin que cet Animal fingulier peut être greffé fur lui-même ou fur un Polype d'Efpece différente, & tourné & retourné comme un gant?

On fait encore, que pendant que le Polype-Mere pouffe un rejetton, celui-ci en pouffe d'autres plus petits; ces derniers en pouffent d'autres encore, &c. Tous tiennent à la Mere comme à leur tronc principal, & les uns aux autres comme branches ou comme rameaux. Tout cela forme un Arbre en miniature, la nourriture que prend un rameau paffe bientôt à tout l'Affemblage organique. La Mere & les Petits femblent donc ne faire qu'un feul Tout & compofer une efpece finguliere de Société animale, dont tous les Membres participent à la même vie & aux mêmes befoins.

Mais, il y a cette différence effentielle entre l'Arbre végétal & l'Arbre animal, que dans le premier les branches ne quittent jamais le tronc, ni les rameaux les branches ; au lieu que dans le fecond, les branches & les rameaux fe fé-

(1) *Corps organ.* Tom. I. Chap. IV, XI, XII. Tom. II. Chap. II, III, IV. *Contemplat.* Part. III, Chap. XIII. Part. VIII, Chap. XV. Part. IX, Chap. I.

Chap. I. parent d'eux-mêmes de leur ſujet, vont vivre à part & donner enſuite naiſſance à de nouvelles végétations pareilles à la premiere.

L'Art peut faire du Polype une Hydre à pluſieurs têtes & à pluſieurs queues, & s'il abat ces têtes & ces queues, elles donneront autant de Polypes parfaits. L'Imagination féconde d'Ovide n'avoit pas été juſques-là

Ce n'eſt qu'accidentellement qu'il arrive quelquefois au Polype de ſe partager de lui-même par morceaux: mais, il eſt une Famille nombreuſe de très-petits Polypes, qui forment de jolis bouquets, dont les fleurs ſont en cloche, & qui ſe propagent en ſe partageant d'eux-mêmes. Chaque choche ſe ferme, prend la forme d'une olive & ſe partage ſuivant ſa longueur en deux olives plus petites, qui prennent enſuite la forme de cloche. Toutes les cloches tiennent par un pédicule effilé à un pédicule commun. Toutes ſe diviſent & ſe ſoûdiviſent ſucceſſivement de deux en deux, & multiplient ainſi les fleurs du bouquet. Les cloches ſe ſéparent d'elles-mêmes du bouquet, & chacune va en nageant ſe fixer ailleurs & y produire un nouveau bouquet.

D'autres Eſpeces de très-petits Polypes ſe propagent de même en ſe partageant en deux; mais d'une maniere différente de celle des Polypes à *bouquet* dont je viens de parler. (1)

(1) †† Cette maniere de multiplier par diviſions naturelles eſt commune à quantité d'Eſpeces d'Animalcules des infuſions & à bien d'autres petits Animaux aquatiques qui appartiennent à la claſſe des Vers longs. La diviſion naturelle ne s'opere pas de la même façon dans toutes ces Eſpeces. On y obſerve des variétés très-remarquables, que j'ai décrites ailleurs d'après d'excellens Obſervateurs.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

Vraie nature des Polypes.

Réflexions à ce sujet.

S'IL n'eſt pas démontré que les Plantes ſont abſolument privées de ſentiment, il l'eſt bien moins encore que les Polypes n'en ſoient point doués. Nous y découvrons des choſes qui paroiſſent ſe réunir pour conſtater leur Senſibilité. Tous ſont très-voraces, & les mouvemens qu'ils ſe donnent pour ſaiſir ou engloutir leur proie ſemblent ne pouvoir convenir qu'à de véritables Animaux.

MAIS, ſi les Polypes ſont ſenſibles, ils ont une Ame, & s'ils ont une Ame, quelle foule de difficultés naît de la ſuppoſition que cette Ame exiſte ! J'ai montré (1) à quoi ſe réduiſent principalement ces difficultés, & j'ai eſſayé le premier d'en donner des ſolutions conformes aux principes d'une ſaine Philoſophie.

EN raiſonnant donc ſur la ſuppoſition ſi naturelle que les Polypes ſont au nombre des Etres ſentans, nous admettrons que l'Ame de chaque Polype a été logée dès le commencement dans le Germe dont le Corps du petit Animal tire ſon origine.

J'AI eu ſoin d'avertir qu'il ne falloit pas prendre ici le mot de *Germe* dans un ſens trop reſſerré, & ſe repréſenter le Germe comme un Polype réduit extrêmement en petit & qui n'a qu'à

(1) *Corps organ.* Tom. II, Chap. III. *Contempl.* Préface. *Tableau des Conſid.* Art. XVI.

Chap. II. se développer pour se montrer tel qu'il doit être. J'ai pris le mot de *Germe* dans un sens beaucoup plus étendu pour toute préformation organique dont un Polype peut résulter comme de son principe immédiat. (2)

J'ai averti encore que l'Analogie ne nous éclairoit point sur la véritable nature des Polypes à bouquet, & j'en ai dit la raison. (3) Ces Polypes ont été construits sur des Modeles qui ne ressemblent à rien de ce que nous connoissons dans la Nature. On diroit qu'ils occupent les plus bas degrés de l'Echelle de l'Animalité. Nous ne nous y méprendrons pas néanmoins, & nous présumerons qu'il peut exister des Animaux bien moins Animaux encore, & placés beaucoup plus bas dans l'Echelle.

On découvre dans différentes sortes d'infusions, à l'aide des microscopes, des Corpuscules vivans, que leurs mouvemens & leurs diverses apparences ne permettent guere de ne pas regarder comme de vrais Animaux. Ce sont les Patagons de ce Monde d'infiniment petits, que leur effroyable petitesse dérobe trop à nos Sens & à nos instrumens. C'est même beaucoup que nous soyions parvenus à appercevoir de loin les Promontoires de ce Nouveau Monde & à entrevoir au bout de nos lunettes quelques-uns des Peuples qui l'habitent. Parmi ces Atomes animés il en est probablement que nous jugerions bien moins Animaux encore que les Polypes, si nous pouvions pénétrer dans le secret de leur structure & y contempler l'art infini avec lequel l'Auteur de la Nature a su dégrader de plus en plus l'Animalité sans la détruire.

(2) *Tableau des Considérations* XV.
(3) *Contemplation*, Part. VIII, Chap. XVI.

CHAPITRE III.

Siege de l'Ame dans le Polype.

Sa restitution & son perfectionnement futur.

JE ne puis dire où réside le Siege de l'Ame dans le Polype à bras ; bien moins encore dans les Polypes à bouquet & dans ceux qui leur sont analogues. Combien l'organisation de ces petits Animaux qui semblent n'être qu'une gelée épaisse, differe-t-elle de celle des Animaux que leur grandeur & leur consistance soumet au scalpel de l'Anatomiste !

Mais, si les Polypes ont une Ame, il faut que cette Ame reçoive les impressions qui se font sur les divers points du Corps auquel elle est unie. Comment pourroit-elle pourvoir autrement à la conservation de son Corps? Seroit-il donc absurde de penser qu'il est quelque part dans le Corps du Polype un Organe qui communique à toutes les Parties, & par lequel l'Ame peut agir sur toutes les Parties ?

Cet Organe, quelles que soient sa place & sa structure, peut en renfermer un autre que nous considérerons comme le véritable Siege de l'Ame, que l'Ame n'abandonnera jamais, & qui sera l'instrument de cette Régénération future qui élevera le Polype à un degré de perfection que ne comportoit point l'état présent des choses.

En simplifiant de plus en plus l'organisation dans les Etres animés, le Créateur a resserré de plus en plus chez eux la Faculté de sentir ; car les limites physiques de cette Faculté

CHAP. III. ſont toujours dans l'organiſation. Si donc l'on ſuppoſe que le Polype a été réduit au ſeul Sens du Toucher, ſon Ame ne pourra éprouver que les ſeules ſenſations attachées à l'exercice de ce Sens. Et ſi le Polype eſt en même tems privé de la Faculté loco-motive, ſon Toucher s'appliquant par cela même à un nombre de Corps beaucoup plus petits & à des Corps beaucoup moins diverſifiés, ſes ſenſations ſeront bien moins nombreuſes & bien moins variées que celles des Polypes doués de la Faculté de ſe mouvoir.

Mais, ſi le Siege de l'Ame du Polype renferme les élémens de nouveaux Organes & de nouveaux Sens, cette Ame éprouvera par leur développement & par leur miniſtere de nouvelles ſenſations & des ſenſations d'un nouvel ordre, qui reculeront les limites de ſa Faculté de ſentir & ennobliront de plus en plus l'Etre du Polype.

Je l'ai dit; c'eſt ſur-tout par le nombre & la perfection des Sens, que l'Animal eſt le plus Animal. Il l'eſt d'autant plus qu'il ſent davantage, & il ſent d'autant plus que ſes organes ſont plus multipliés & diverſifiés.





SIXIEME PARTIE.

IDÉES
SUR
L'ETAT PASSE DES ANIMAUX;
ET A CETTE OCCASION
SUR LA CRÉATION ET SUR L'HARMONIE DE L'UNIVERS.



CHAPITRE I.

Immensité des Cieux.

Grandeur & nombre prodigieux des Corps célestes.

Essai d'explication de quelques passages de la Genese.

Eloge de Moyse.

J'AI touché au commencement de cet Ecrit à une grande révolution de notre Globe, qui pourroit avoir précédé celle que l'Auteur Sacré de la Genese a si noblement décrite. Je n'ai pas indiqué les raisons qui rendent cette révolution probable & qui doivent nous porter à reculer beaucoup la naissance de notre

CHAP. I. Monde. Ce détail intéreſſant m'auroit mené trop loin & m'auroit trop détourné de mon objet principal.

CEUX qui ſe ſont un peu occupés de la Théorie de la Terre ſavent qu'on trouve par-tout ſur ſa ſurface & dans ſes entrailles des amas immenſes de ruines, qui paroiſſent être celles d'un ancien Monde, dont l'état différoit, ſans doute, par bien des caracteres de celui du Monde que nous habitons.

MAIS il n'eſt pas néceſſaire d'avoir beaucoup médité ſur la Théorie de la Terre pour ſe perſuader que MOYSE ne nous a point décrit la premiere Création de notre Globe, & que ſon Hiſtoire n'eſt que celle d'une nouvelle révolution que la Planete avoit ſubi, & dont ce grand Homme expoſoit très-en raccourci les traits les plus frappans ou les principales apparences.

GRACES aux belles découvertes de l'Aſtronomie moderne, on ſait qu'il eſt des Planetes dont la grandeur ſurpaſſe pluſieurs centaines de fois celle de notre Terre. On ſait encore que cette petite Planete que nous habitons & qui nous paroît ſi grande, eſt quatorze cent mille fois plus petite que le Soleil autour duquel elle circule. On ſait enfin, que les Etoiles, qui ne nous paroiſſent que des points lumineux, ſont autant de Soleils ſemblables au nôtre, & qui éclairent d'autres Mondes que leur prodigieux éloignement dérobe à notre vue.

QU'ON réfléchiſſe un peu maintenant ſur l'immenſité de l'Univers, ſur l'étonnante grandeur de ces Corps qui roulent ſi majeſtueuſement dans l'Eſpace, ſur leur nombre preſqu'infini, ſur les diſtances énormes de ces Soleils qui ne nous les laiſſent appercevoir que comme des points étincelans dont la Voûte azurée eſt parſemée; & qu'on ſe demande enſuite à ſoi-même ce qu'eſt la Terre au milieu de cette Graine des Soleils & de Mondes? ce qu'eſt un grain de Mil dans un vaſte grenier & moins encore.

Si après s'être fortement pénétré de la grandeur de l'Univers & de la magnificence de la Création, l'on vient à lire avec réflexion le premier Chapitre de la Genese, on se convaincra de plus en plus de la vérité de cette opinion philosophique, que je soumets ici au jugement du Lecteur éclairé.

DIEU *dit*; (1) *qu'il y ait des Luminaires dans l'Etendue, afin d'éclairer la Terre ; & il fut ainsi.* DIEU *donc fit deux grands Luminaires; le plus grand pour dominer sur le jour ; le moindre pour dominer sur la nuit. Ce fut le quatrieme jour.*

QUAND on a quelques notions du Systême des Cieux, on sent assez combien il est peu probable que la Terre ait été créée avant le Soleil, auquel elle est si manifestement subordonnée. Il seroit superflu de s'étendre sur ceci. Ce n'est donc probablement ici qu'une simple apparence. Dans ce renouvellement de notre Globe le Soleil n'apparut que le quatrieme jour.

DIEU (2) *fit aussi les Etoiles. Il les mit dans l'Etendue pour éclairer la Terre.* Il est bien évident que MOYSE comprend ici sous la dénomination générale d'*Etoiles*, les Etoiles *errantes* ou les *Planetes.*

DIEU *fit donc le quatrieme jour* les Etoiles & les Planetes, & IL les fit *pour éclairer la Terre.* Quoi! la SAGESSE SUPREME auroit fait des milliards de Globes immenses de feu, des milliards de Soleils pour éclairer.... que dirai-je! un Grain de poussiere, un Atome.

CONÇOIT-ON que si MOYSE eût connu ce qu'étoient les Etoiles & les Planetes, il eût dit, DIEU *fit aussi les Etoiles*, & qu'IL

(1) *Gen. I.* 14, 15, 16, 19.
(2) Ibid. 16, 17.

CHAP. I. eût ajouté simplement, *pour éclairer la Terre?* Ce n'est donc encore ici qu'une pure apparence. L'Historien Sacré ne décrivoit point la Création des Cieux; mais, il traçoit les diverses périodes d'une révolution renfermée dans les bornes étroites de notre petite Planete.

Ce feroit choquer autant le sens commun que le respect dû aux Ecritures que de prétendre infirmer l'Autorité de Moyse précisément parce qu'il n'a pas parlé la Langue de Copernic. Il parloit une plus belle Langue encore: il annonçoit le premier au Genre humain l'Unité & l'Eternité du grand Etre. Il peignoit sa Puissance avec le Pinceau du Chérubin: Dieu *dit*, (3) *que la Lumiere soit, & la Lumiere fut.* Il s'élançoit d'un vol rapide vers la Cause premiere & enseignoit aux Hommes le Dogme si important & si philosophique de la Création de l'Univers. Le plus ancien & le plus respectable de tous les Livres est aussi le seul qui commence par ces expressions dont la simplicité répond si bien à la simplicité de cet acte unique qui a produit l'Universalité des Etres: *au* (4) *commencement* Dieu *créa les Cieux & la Terre.*

Une seule chose étoit essentielle au Plan de l'Historien de la Création; c'étoit de rappeller l'Univers à son Auteur, l'effet à sa Cause. Cet Historien l'a fait; & l'Athée l'admireroit, si l'Athée étoit Philosophe. Cet Historien n'étoit pas appellé à dicter au Genre humain des Cahiers d'Astronomie; mais il étoit appellé à lui tracer en grand les premiers Principes de cette Théologie sublime, que l'Astronomie devoit enrichir un jour, & dont il étoit réservé à la Métaphysique de démontrer les grandes vérités. Tout ce qu'il y a de beauté & d'élévation dans la Méta-

(3) *Gen. I.* 3.
(4) *Gen. I.* 1.

physique

physique moderne est concentré dans cette Pensée étonnante, JE SUIS CELUI QUI EST. (5)

JE puis donc sans manquer au respect qui est dû à tant de titres au premier des Auteurs Sacrés, supposer que la Création de notre Globe a précédé d'un tems indéfini ce renouvellement dont la Genese nous présente les divers aspects. La SAGESSE QUI a présidé à la formation de l'Univers n'a révélé aux Hommes que ce que leur raison n'auroit pu découvrir par elle-même ou qu'elle auroit découvert trop tard pour leur bonheur, & ELLE a abandonné aux progrès de l'Intelligence humaine tout ce qui étoit enveloppé dans la sphere de son activité.

(5) *Exod. III. 14.*



CHAPITRE II.

Engrènement de toutes les Pieces de la grande Machine de l'Univers.

Force secrete qui les anime toutes.

Liaisons de tous les Etres dans l'Espace & dans le Tems.

LA Philosophie nous donne les plus hautes idées de l'Univers. Elle nous le représente comme la Collection systématique ou harmonique de tous les Etres créés. Elle nous apprend qu'il n'est un *Système*, que parce que toutes ses Pieces s'engrenant, pour ainsi dire, les unes dans les autres, concourrent à produire ce Tout unique qui dépose si fortement en faveur de l'UNITÉ & de l'INTELLIGENCE de la CAUSE PREMIERE.

COMME rien ne sauroit exister sans une raison suffisante, c'est une conséquence nécessaire de ce grand principe, que tout soit lié ou harmonique dans l'Univers. Ainsi, rien n'y est solitaire ou isolé; car s'il existoit un Etre absolument isolé, il seroit impossible d'assigner la raison suffisante de l'existence d'un tel Etre. Et il ne faudroit pas dire que DIEU a voulu le créer isolé; parce que la VOLONTÉ DIVINE ne peut ELLE-même se déterminer sans raison suffisante, & qu'il n'y en auroit point pour créer un Etre qui ne tiendroit absolument à rien & pour le créer avec telles ou telles déterminations particulieres.

L'EXISTANCE & les déterminations particulieres de chaque Etre

font toujours en rapport à l'exiftence & aux déterminations des Etres correfpondans ou voifins. Le préfent a été déterminé par le paffé; le fubféquent, par l'antécédent. Le préfent détermine l'avenir. L'Harmonie univerfelle eft ainfi le réfultat de toutes les Harmonies particulieres des Etres coexiftans & des Etres fuccellifs.

UNE Force répandue dans toutes les Parties de la Création anime ces grandes Maffes fphériques, dont l'affemblage compofe ces divers Syftêmes Solaires que nous ne parvenons point à dénombrer, & dont nous ne découvrons que les *Foyers* ou les Soleils.

EN vertu de cette Force notre Soleil agit fur les Planetes & fur les Cometes du Syftême auquel il préfide. Les Planetes & les Cometes agiffent en même-tems fur le Soleil & les unes fur les autres. Notre Syftême Solaire agit fur les Syftêmes voifins: ceux-ci font fentir leur action à des Syftêmes plus éloignés; & cette Force qui les anime tous pénetre ainfi de Syftéme en Syftême, de Maffe en Maffe jufqu'aux extrémités les plus reculées de la Création.

NON feulement tous les Syftêmes & tous les grands Corps d'un même Syftême font harmoniques entr'eux, ils le font encore dans le rapport à la coordination & aux déterminations des divers Etres qui peuplent chaque Monde Planétaire.

Tous ces Etres, gradués ou nuancés à l'infini, ne compofent qu'une même Echelle, dont les degrés expriment ceux de la perfection corporelle & de la perfection intellectuelle que renferme l'Univers.

L'UNIVERS eft donc la *Somme* de toutes les perfections réu-

CHAP. II. nies & combinées & le Signe *répréſentatif* de la PERFECTION SOUVERAINE. (1)

UN Philoſophe qui aura médité profondément ſur ces Objets ſublimes pourra-t-il jamais admettre que DIEU a créé l'Univers Piece après Piece? qu'IL a créé la Terre dans un tems, le Soleil dans un autre? qu'IL a fait un jour une Etoile, puis un autre? &c. L'INTELLIGENCE SUPREME QUI embraſſe d'une ſeule vue l'Univerſalité des choſes opéreroit-ELLE ſucceſſivement comme les Natures finies? Cette VOLONTÉ ADORABLE, QUI *appelle les Choſes qui ne ſont point comme ſi elles étoient*, pouvoit-ELLE ne pas réaliſer tout par un Acte unique? ELLE a dit, & l'Univers a été.

COMME il ſeroit de la plus grande abſurdité de ſuppoſer que dans la premiere formation des Animaux, DIEU a commencé par créer le cœur, puis les poumons, enſuite le Cerveau; &c. je ne penſe pas qu'il fût moins abſurde de ſuppoſer que dans la formation de l'Univers DIEU a commencé par créer une Planete, puis un Soleil; enſuite une autre Planete; &c. Seroit-ce donc qu'on imagineroit que l'Univers ſeroit moins harmonique, j'ai preſque dit, moins organique qu'un Animal?

JE n'affirmerai pas qu'au premier inſtant de la Création tous les Corps céleſtes étoient préciſément diſpoſés les uns à l'égard des autres comme ils le ſont aujourd'hui. Cette diſpoſition primitive a pu ſouffrir bien des changemens par une ſuite natu-

(1) †† Quand je compoſois cette Partie de la *Palingénéſie*, l'admirable *Syſtême du Monde* du célebre LAMBERT n'étoit point encore parvenu juſqu'à moi. Si je l'avois connu alors, je n'aurois pas manqué d'en tracer ici un léger Crayon. Je l'ai fait depuis dans une des Notes que j'ai ajoutées à la nouvelle Edition de la *Contemplation*, à laquelle je renvoie le Lecteur. *Oeuvres* Tom. IV. Part. I, Chap. V. Note 3.

relle des mouvemens de ces Corps & de la combinaifon de leurs Forces. Mais la Sagesse divine a prévu & approuvé ces changemens, comme Elle a prévu & approuvé ce nombre prefqu'infini de modifications diverfes qui naiffent de la ftructure ou de l'organifation primitives des Etres propres à chaque Monde.

Toutes les Pieces de l'Univers font donc contemporaines. La Volonté efficace a réalifé par un feul acte tout ce qui pouvoit l'être. Elle ne crée plus; mais Elle conferve, & cette confervation fera, fi l'on veut, une Création continuée.



CHAPITRE III.

Révolution des Mondes en général & de notre Globe en particulier.

Premiere population de ce Globe.

Comme les Corps organisés ont leurs phases ou leurs révolutions particulieres, les Mondes ont aussi les leurs. Nos lunettes paroissent nous en avoir découvert dans quelques-uns de ces grands Corps qui pendent au Firmament. Notre Terre a donc eu aussi ses révolutions. Je ne parle pas de ces révolutions plus ou moins graduelles qui s'operent de siecles en siecles, par le concours de différentes causes : ces sortes de révolutions ne sont jamais que partielles ou locales. De ce nombre sont les divers changemens qui peuvent survenir & qui surviennent à notre Globe par l'intervention de la Mer, des Volcans, des Tremblemens de Terre, &c. Je parle de ces révolutions générales d'un Monde, qui en changent entiérement la face & qui lui donnent un nouvel être. Telle a été cette révolution de notre Planete que Moyse a consacrée dans ses Annales.

Je prends ici la Terre au tems du Cahos, à ce tems où, selon le Texte Sacré, *elle étoit sans Forme & vuide.* (1) Je suppose toujours que Moyse ne nous a pas décrit la premiere Création de l'Univers, & j'ai indiqué les fondemens de cette supposition. Je puis donc admettre sans absurdité, que la Terre avoit existé sous une autre forme avant ce temps où l'Histo-

(1) *Gen.* I, 2.

rien sacré la représente comme *vuide ;* c'est-à-dire, comme dépourvue, au moins en apparence, de toute Production. CHAP. III.

MAIS, si la Terre existoit avant cette époque, on m'accordera facilement qu'il n'est pas probable qu'elle fût alors absolument nue, absolument destituée de Productions; en un mot, un vaste & aride désert: seroit-elle sortie ainsi des MAINS du CRÉATEUR? la SAGESSE auroit-ELLE fait une Boule toute nue, uniquement pour la faire rouler autour du Soleil & refléchir un peu de lumiere à d'autres Planetes? Je m'assure qu'on préférera de supposer avec moi que la Terre étoit alors, comme aujourd'hui, enrichie d'une infinité de Productions diverses, assorties à cet Etat primitif qu'elle tenoit immédiatement de la Création.

Nous ignorons profondément les causes soit intérieures soit extérieures qui ont pu changer la face de ce premier Monde, le faire passer par l'état de *Cahos*, pour le réstituer ensuite sous une face toute nouvelle. En qualité de Planete, la Terre fait partie d'un grand Systême Planétaire; la place qu'elle y occupe a pu l'exposer à des rencontres qui ont influé plus ou moins sur son Économie originelle. Elle pouvoit renfermer dans son sein dès le commencement des causes propres à modifier ou à changer plus ou moins cette Économie.

CE changement entroit dans le Plan de cette SAGESSE ADORABLE QUI a préformé les Mondes dès le commencement, comme ELLE a préformé les Plantes & les Animaux.



CHAPITRE IV.

Conjectures sur la seconde population de la Terre.

Rapport réciproque des Mondes & des Etres qui les habitent.

Principes réparateurs de notre Monde.

Si la Volonté divine a créé par un seul Acte l'Universalité des Etres, d'où venoient ces Plantes & ces Animaux dont Moyse nous décrit la Production au troisieme & au cinquieme jour du renouvellement de notre Monde ?

Abuserois-je de la liberté de conjecturer si je disois, que les Plantes & les Animaux qui existent aujourd'hui sont provenus par une sorte d'évolution naturelle des Etres organisés qui peuploient ce premier Monde sorti immédiatement des Mains du Créateur.

Je vais développer ma pensée. Le Lecteur éclairé voudra bien ne me juger que sur la chaîne entiere des idées que lui présente cet Ecrit.

Dans ce principe si philosophique que la Création de l'Univers est l'effet immédiat d'un Acte unique de la Volonté efficace, il faut nécessairement que cette Volonté ait placé dès le commencement dans chaque Monde les Sources des réparations de tout genre qu'exigeoient les révolutions que chaque Monde étoit appellé à subir.

Ainsi, je conçois que Dieu a préformé originairement les Plantes

Plantes & les Animaux dans un rapport déterminé aux diverses révolutions qui devoient survenir à notre Monde en conformité du Plan général que SA SAGESSE avoit conçu de toute éternité.

L'INTELLIGENCE pour QUI il n'y a ni passé ni avenir, parce que tous les siecles sont présens à la fois devant ELLE, l'INTELLIGENCE pour QUI la Totalité des Choses coexistantes & des Choses successives n'est qu'une simple Unité, cette INTELLIGENCE, dis-je, auroit-ELLE attendu que les événemens l'instruisissent de ce qu'exigeoient la conservation & la perfection de son Ouvrage ?

LE propre de l'Intelligence est d'établir des rapports entre toutes les Choses. Plus ces rapports sont nombreux, variés, conspirans, plus la fin est noble, grande, élevée, & plus il y a d'Intelligence dans l'Auteur de ces Choses.

LA RAISON ÉTERNELLE est essentiellement tout Harmonie. ELLE a imprimé cet auguste Caractère à toutes SES Oeuvres. Toutes sont harmoniques entr'elles; toutes le sont à l'Univers entier; toutes conspirent à la grande, à la sublime fin, le bonheur général, le plus grand bonheur possible de tous les Etres sentans & de tous les Etres intelligens.

CES vastes Corps qui composent les Systêmes Solaires n'ont pas été créés pour eux-mêmes; ils n'étoient que des amas immenses de matieres brutes, incapables de sentir le bienfait de la Création. Ils ont été créés pour les Etres sentans & pour les Etres intelligens qui devoient les habiter & y goûter chacun à sa maniere les douceurs de l'existence.

IL falloit donc que les Mondes fussent en rapport les uns avec les autres; que chaque Monde fût en rapport avec les Etres qui devoient le peupler, & que ces Etres eux-mêmes fussent en rapport avec le Monde qu'ils devoient peupler.

Chap. IV.

L'Univers est donc, en quelque sorte, tout d'une piece, il est un au sens le plus philosophique. Le Grand Ouvrier l'a donc formé d'un seul Jet.

La Terre, cette Partie infinitésimale de l'Univers, n'a donc pas reçu dans un tems ce qu'elle ne possédoit pas dans un autre. Au même instant qu'elle fut appellée du néant à l'être elle renfermoit dans son sein les Principes de tous les Etres organisés & animés qui devoient la peupler, l'embellir & modifier plus ou moins sa surface.

J'entends ici par les *principes* des Etres organisés les *Germes* ou Corpuscules primitifs & organiques qui contiennent très-en raccourci toutes les parties de la Plante ou de l'Animal futur.

Je conçois donc que les Germes de tous les Etres organisés ont été originairement construits ou calculés sur des rapports déterminés aux diverses révolutions que notre Planete devoit subir.

Ainsi, en supposant qu'elle étoit apellée à subir trois grandes révolutions, j'admettrois que les Germes des Etres organisés contenoient dès l'origine des Choses des Principes de réparation exactement correspondans à ces trois révolutions.

Si l'on vouloit admettre un plus grand nombre de révolutions (1) antérieures à ce *Cahos* dont parle le Texte Sacré ; j'admettrois aussi un nombre de Principes de réparation exactement proportionnel.

(1) Quelque nombre de révolutions qu'on veuille admettre, il est bien évident que ce nombre ne sauroit être infini. Il n'est point de nombre infini ; il n'est point de progression *à l'infini*, & dans une suite quelconque il y a nécessairement un premier terme. L'opinion que j'expose ici ne favorise donc point celle de l'éternité du Monde.

Ces Principes feront donc toujours des Germes, & ces Germes auront été renfermés originairement les uns dans les autres. CHAP. IV.

Ne fuppofons que trois révolutions. La Terre vient de fortir des Mains du Créateur. Des caufes préparées par sa Sagesse font développer de toutes parts les Germes. Les Etres organifés commencent à jouir de l'exiftence. Ils étoient probablement alors bien différens de ce qu'ils font aujourd'hui. Ils l'étoient autant que le premier Monde différoit de celui que nous habitons. Nous manquons de moyens pour juger de ces diffemblances, & peut-être que le plus habile Naturalifte qui auroit été placé dans ce premier Monde y auroit entiérement méconnu nos Plantes & nos Animaux.

Chaque Individu foit végétal, foit animal renfermoit donc un Germe indeftructible par les caufes qui devoient détruire le Corps groffier de l'Individu, & encore par celles qui devoient détruire le premier Monde & le convertir en Cahos.



CHAPITRE V.

Destruction du premier Monde.

Naissance du second.

Comment il a pu être peuplé.

NOus ignorons profondément quelles ont eté les causes naturelles qui ont détruit le premier Monde ; comment & jusqu'à quel point elles ont agi sur le Globe. Il ne nous reste aucun Monument certain d'une si haute Antiquité. Les divers faits que la Géographie physique recueille sur ce sujet si ténébreux, loin de l'éclaircir un peu, n'offrent au Physicien que des questions interminables. Tout ce que nous savons, & que nous apprenons de la Genèse, (1) c'est qu'au tems du Cahos notre Globe étoit entiérement couvert d'eau, *& qu'au second jour*, DIEU *dit, que les Eaux qui sont au dessous des Cieux soient rassemblées en un lieu & que le sec paroisse, & il fut ainsi.* L'Historien du second Monde ajoute dans son style noble & concis : *&* DIEU *nomma le Sec Terre, & l'Amas des Eaux Mer; &* DIEU *vit que cela étoit bon.*

Nous ne savons donc point si le premier Monde avoit été converti en Cahos par un déluge, ou si ce déluge n'étoit point plutôt l'effet de la cause ou des causes qui avoient opéré la révolution. Nous n'avons point d'Historien de ce premier Monde.

Quoi qu'il en soit; tous les Etres organisés qui peuploient

(1) *Gen.* I. 2, 9, 10.

le premier Monde furent détruits, au moins en apparence, & tout fut confondu dans cet Abîme d'Eau qui couvroit la Terre.

On entrevoit assez pourquoi je dis que les Etres organisés du premier Monde ne furent détruits *qu'en apparence* : ils se conserverent dans ces Germes impérissables, destinés dès l'origine des Choses à peupler le second Monde.

Le cahos se débrouille : les Eaux se séparent des Continens. (2) *La Terre pousse son jet : elle produit des Herbes & des Arbres portant leur semence en eux-mêmes. Les Eaux produisent en abondance les Poissons & les grandes Baleines. Les Oiseaux volent sur la Terre vers l'étendue des Cieux. La Terre produit des Animaux selon leur Espece, le Bétail, les Reptiles.*

Ainsi, par une suite des Loix de la Sagesse éternelle tout reprend un nouvel Etre. Un autre Ordre de Choses succede au premier : le Monde est repeuplé & prend une nouvelle face : les Germes se développent : les Etres organisés retournent à la vie : le Régne organique commence une seconde période, & la fin de cette période sera celle du second Monde, de ce Monde dont l'Apôtre a dit, (3) *qu'il est réservé pour le feu, & auquel succéderont de nouveaux Cieux & une nouvelle Terre.*

Je le répete ; notre Monde peut avoir subi bien d'autres révolutions avant celle à laquelle il doit son Etat actuel. Le Régne organique pourroit donc avoir subi une suite de révolutions paralleles, & avoir conservé constamment cette sorte d'unité, qui fait de chaque espèce un Tout unique, & toujours subsistant ; mais appellé à revêtir de périodes en périodes de nouvelles formes ou de nouvelles modalités.

(2) *Gen.* I. 6, 7, 11, 12, 20, 21, 24.

(3) Pierre II. C. III. 7, 13.

Ces révolutions multipliées auront modifié de plus en plus la forme & la ſtructure primitives des Etres organiſés, comme elles auront changé de plus en plus la ſtructure extérieure & intérieure du Globe. Je l'ai dit ; je me perſuade facilement que ſi nous pouvions voir un Cheval, une Poule, un Serpent ſous leur premiere forme, ſous la forme qu'ils avoient au tems de la Création, il nous ſeroit impoſſible de les reconnoître. La derniere révolution apportera, ſans doute, de bien plus grands changemens & au Globe lui-même & aux divers Etres qui l'habitent.



CHAPITRE VI.

Haute antiquité du Monde.

L'Eternité.

Rapport de la préformation des Germes aux diverses révolutions de notre Globe.

L'ANTIQUITÉ du Monde pourroit être beaucoup plus grande que nous ne saurions l'imaginer. Il n'est pas bien décidé encore si l'Ecliptique ne tend pas continuellement à s'approcher de l'Equateur. Des observations délicates ont paru prouver à un grand Astronome que l'obliquité de l'Ecliptique diminue d'une minute dans un siecle: ensorte que pour arriver de l'obliquité actuelle à sa confusion avec l'Equateur, il lui faudroit plus de cent quarante mille ans. En suivant toujours la même proportion & en supposant 60 minutes ou un degré pour six mille ans, ce Cercle auroit employé deux millions cent soixante mille ans à faire le tour entier en passant par les Poles. (1) Et qui pourroit prouver qu'il n'a pas fait déja plusieurs révolutions entieres? (2)

(1) *Lettres de M. de* MAIRAN *au* P. PARENNIN; pag. 112 & 113.

(2) †† Il est dans notre Système solaire des Corps planétaires dont les années équivalent à plusieurs centaines des nôtres; & ceux qui ont lu le *Système du Monde* du profond LAMBERT savent qu'il peut y avoir des Astres qui n'achevent leur révolution qu'au bout de plusieurs milliers d'années & peut-être de plusieurs milliers de Siecles. Qui peut assurer que ces Astres n'ont pas fait déja plusieurs révolutions autour de leur Centre commun? Et si l'Univers a été formé d'un seul jet; si toutes les Pieces de cette immense Machine sont contemporaines, la Terre est nécessairement aussi ancienne que ces grands Corps dont les révolutions périodiques embrassent des milliers de siecles. Elle n'est pas une maitresse roue dans la Machine; elle n'en est qu'un

CHAP. VI.

Je supprime ici certains faits d'Histoire naturelle qui semblent concourir avec ces présomptions astronomiques à donner au Monde une prodigieuse antiquité ; je voulois dire une effroyable antiquité. (3)

Il seroit peu raisonnable d'alléguer contre cette antiquité du Monde la nouveauté des Peuples, celle des Sciences & des Arts & tout l'appareil de la Chronologie Sacrée. Je suis infiniment éloigné de vouloir infirmer le moins du monde cette Chronologie : je sais qu'elle est la base la plus solide de l'Histoire Ancienne : mais, l'infirmerois-je en avançant qu'elle n'est que celle d'une révolution particuliere de notre Monde, & qu'elle ne pouvoit s'étendre au delà ? S'il y avoit des Astronomes dans la Planete de Vénus ou dans celle de Mars avant la révolution dont il s'agit, ils ont pu savoir quelque chose des révolutions antérieures. Nous-mêmes nous en serons probablement instruits, quand nous serons introduits dans cet heureux Séjour pour lequel nous sommes faits & vers lequel doivent tendre nos desirs les plus vifs. C'est là que nous lirons dans l'Histoire des Mondes celle de la PROVIDENCE ; que nous contemplerons sans nuages les merveilles de SES Oeuvres, & que nous admirerons cette suite étonnante de révolutions ou de métamorphoses qui changent

très-petit Pignon ; mais ce Pignon concouroit à la perfection de la Machine comme les plus grandes Pieces.*

(3) †† Si les Montagnes qu'on nomme *primitives*, sont postérieures à la Création de notre Planete, comme des observations bien faites semblent l'indiquer ; si, en conséquence de ces observations, la formation de ces grandes Masses a été l'effet lent & successif du concours de différens agens physiques, on conçoit qu'une telle formation a pu ne s'opérer que dans une longue suite de siecles. Et combien existe-t-il même de Minéraux ou de Fossiles dont la formation a été de même le produit de l'accumulation des Siecles ! J'en dis autant de la décomposition naturelle de quelques uns de ces Fossiles.

Il est encore quantité d'effets dûs au mouvement des Eaux, qui ne supposent pas de moins longues périodes. Nos siecles, qui ne sont pour la Nature que des minutes, s'évanouissent dans son Calendrier.

gent graduellement l'aſpect de chaque Monde & diverſifient ſans ceſſe les Décorations de l'Univers.

SI DIEU eſt immuable; ſi ce qu'IL a voulu, IL le veut encore & le voudra toujours; s'IL a créé l'Univers par un ſeul acte de SA VOLONTÉ; s'il n'y a point de nouvelle Création; ſi tout eſt révolution, développement, changement de formes; ſi DIEU a voulu de toute éternité créer l'Univers..... Je ſuis éffrayé..... mes ſens ſe glacent..... je m'arrête..... je recule d'effroi..... je ſuis ſur le bord du plus épouvantable Abîme...... O Eternité! Eternité! qui as précédé le tems, qui l'engloutiras comme un gouffre; qui abſorbes les Conceptions de toutes les Intelligences finies..... Eternité! un foible Mortel, un Atome penſant oſe te nommer, & ton Nom eſt tout ce qu'il connoît de Toi. (4)

QUI pourroit nier que la PUISSANCE ABSOLUE ait pu renfermer dans le premier Germe de chaque Etre organiſé la ſuite des Germes correſpondans aux diverſes révolutions que notre Planete étoit appellée à ſubir? Le microſcope & le ſcalpel ne nous montrent-ils pas les Générations emboîtées les unes dans les autres? Ne nous montrent-ils pas le bouton ménagé de loin ſous l'Ecorce, le petit Arbre futur renfermé dans ce bouton; le Papillon, dans la Chenille; le Poulet, dans l'œuf; celui-ci dans l'ovaire? Nous connoiſſons des Eſpeces qui ſubiſſent un aſſez bon nombre de métamorphoſes qui font revêtir à chaque Individu des formes ſi variées qu'elles paroiſſent en faire autant d'Eſpeces différentes. Notre Monde a été apparemment ſous la forme de Ver ou de Chenille: il eſt à préſent ſous celle de Chryſalide: la derniere révolution lui fera revêtir celle de Papillon.

(4) ON ſent aſſez que ce que je dis ici de l'Eternité, ne tend point à faire penſer que l'Univers ſoit une *émanation éternelle* de la DIVINITÉ. Je prie qu'on reliſe la Note 1, du Chap. IV.

CHAPITRE VII.

Parallélisme du Systême organique & du Systême astronomique.

J'ADMETS donc, comme l'on voit, un parallélisme parfait entre le Systême astronomique & le Systême organique; entre les divers *Etats* de la Terre, considérée comme Planete ou comme Monde, & les divers Etats des Etres qui devoient peupler ce Monde.

CE parallélisme me paroît tout aussi naturel que celui que nous observons entre le développement & les divers degrés de température qui l'accélerent, le retardent ou le suspendent. Voyez comment l'évolution & la propagation des Plantes & des Animaux ont été enchaînées aux vicissitudes périodiques des Saisons. Tout est gradation, rapport, calcul dans l'Univers, & c'étoit très-philosophiquement que le PLATON de la Germanie appelloit l'AUTEUR de l'Univers, l'ETERNEL GÉOMETRE.





SEPTIEME PARTIE.

IDÉES DE LEIBNITZ.

OBSERVATIONS

SUR CES IDÉES.

CHAPITRE I.

Réflexions sur les idées de l'Auteur.

Opinion d'un Anonyme sur la destinée des Animaux.

TEL est en raccourci le point de vue sous lequel je me plais à considérer l'Univers: telle est la vaste & intéressante Perspective que je viens d'ouvrir aux yeux du Lecteur Philosophe. Cet Ecrit que je consacre à l'accroissement des plaisirs les plus nobles de la Raison humaine sera, si l'on veut, une espece de Lunette à longue vue avec laquelle mon Lecteur aimera, sans doute, à contempler l'immensité & la beauté des Oeuvres du TOUT-PUISSANT. Combien desirerois-je que les verres de cette Lunette eussent été travaillés par une meilleure main! J'aurai au moins tracé la construction de l'Instrument: des Opticiens plus habiles le perfectionneront. CHAP. I.

CHAP. I.

Plus je m'arrête à contempler cette raviſſante Perſpective, & à parcourir ces Tréſors inépuiſables d'Intelligence & de Bonté; & plus je m'étonne que des Philoſophes ſi capables de s'élever au deſſus des opinions communes aient pu ſoutenir un inſtant l'anéantiſſement des Animaux. Combien cette opinion eſt-elle peu fondée en bonne Philoſophie! combien reſſerre-t-elle cete Bonté adorable qui comme un Fleuve immenſe tend à inonder de biens toutes les Créatures vivantes!

Je ne ferai point à un Auteur anonyme le reproche que je viens de faire à quelques Ecrivains, peut-être moins Philoſophes que lui, mais moins hardis & plus circonſpects. Je parle de l'Auteur d'un *Eſſai de Pſychologie*, (1) qui parut en 1754, & dont le ſtyle ſouvent trop rapide & trop concis a pu dérober à bien des Lecteurs des principes dont j'ai profité dans quelques-uns de mes Ecrits, & que j'ai tâché de mettre dans un jour plus lumineux. Si jamais cet Auteur publie une ſeconde Edition de ſon Livre, je ne ſçaurois aſſez l'exhorter à en retoucher avec ſoin divers endroits qui ne m'ont pas paru exacts & dont il ſeroit trop facile d'abuſer.

La philoſophie & la bienveuillance univerſelle de cet Auteur ne lui permettoient pas d'admettre l'anéantiſſement des Brutes. Il s'eſt élevé avec vivacité contre cette opinion & a même inſinué très-clairement cette Reſtitution future des Animaux dont je me ſuis occupé dans cet Ecrit. Je dois tranſcrire ici ſes propres termes. (2)

« L'Entendement des Bêtes, maintenant ſi reſſerré, s'étendra peut-être quelque jour. Vouloir que l'Ame des Bêtes ſoit

(1) *Eſſai de Pſychologie, ou conſidérations ſur les Opérations de l'Ame, ſur l'Habitude & ſur l'Education: auxquelles on a ajouté des Principes philoſophiques ſur la* Cause premiere *& ſur ſon Effet. Londres* 1755.

(2) Chap. LI.

„ mortelle précifément parce que la Bête n'eft pas Homme, ce
„ feroit vouloir que l'Ame de l'Homme fût mortelle précifément
„ parce que l'Homme n'eft pas Ange.

„ L'Ame des Bêtes & l'Ame de l'Homme font également in-
„ deftructibles par les Caufes fecondes. Il faut un acte auffi po-
„ fitif de la DIVINITÉ pour anéantir l'Ame du Ver que pour
„ anéantir celle du Philofophe. Mais, quelles preuves nous donne-t-
„ on de l'anéantiffement de l'Ame des Bêtes? On nous dit qu'elles
„ ne font pas des Etres moraux: n'y a-t-il donc que les Etres
„ moraux qui foient capables de bonheur? les Etres qui ne font
„ point moraux ne fçauroient-ils le devenir? A quoi tient cette
„ moralité? à l'ufage des termes: à quoi tient cet ufage? pro-
„ bablement à une certaine organifation. Faites paffer l'Ame d'une
„ Brute dans le Cerveau d'un Homme; je ne fçais fi elle ne
„ parviendroit pas à y univerfalifer fes idées. Je ne prononce
„ point: il peut y avoir entre les Ames des différences relatives
„ à celles qu'on obferve entre les Corps. Voyez cependant quelle
„ diverfité le phyfique met entre les Ames humaines.

„ POURQUOI bornez-vous le cours de la BONTÉ DIVINE?
„ ELLE veut faire le plus d'Heureux qu'il eft poffible. Souffrez
„ qu'ELLE éleve par degrés l'Ame de l'Huitre à la fphere de
„ celle du Singe; l'Ame du Singe à la fphere de celle de l'Homme."



CHAPITRE II.

Passages de Leibnitz *sur la survivance de l'Ame des Brutes.*

Remarques sur ces passages.

La Métaphysique sublime du grand Leibnitz ne pouvoit manquer de lui persuader le dogme philosophique de la survivance de toutes les Ames & leur union perpétuelle à des Corps organiques: aussi a-t-il soutenu ouvertement l'un & l'autre en divers endroits de ses Ecrits: mais, il s'en faut beaucoup qu'il se soit expliqué aussi disertement que notre Psychologue sur la Restitution & le perfectionnement futurs des Animaux.

Je suis dans l'obligation de mettre ici sous les yeux de mes Lecteurs quelques passages de Leibnitz qui les aideront à juger de ses principes sur cette belle matiere, du degré de développement qu'il leur avoit donné & du point dont il étoit parti. D'ailleurs, comme l'on pourroit soupçonner que j'ai puisé chez ce grand Homme la plupart de mes idées sur l'Etat passé & futur des Animaux, il sera bon qu'on puisse comparer sa marche avec la mienne, ses principes avec les miens & juger de leurs différences.

" Quelques Philosophes, dit-il, (1) n'ont point osé admettre la subsistance & l'indestructibilité des Ames des Bêtes ou d'autres formes primitives, quoi qu'ils les reconnussent pour indivisibles & immatérielles.

(1) *Théodicée*, §. 89. †† On sait que Leibnitz avoit rassemblé dans ce savant Ecrit presque toutes ses idées sur la Métaphysique, sur la Cosmologie & sur la Morale.

„ Mais, c'eſt qu'ils confondirent l'indeſtructibilité avec l'im-
„ mortalité, par laquelle on entend dans l'Homme, non ſeulement
„ que l'Ame, mais encore que la perſonnalité ſubſiſte, c'eſt-à-dire,
„ en diſant que l'Ame de l'Homme eſt immortelle, on fait ſub-
„ ſiſter ce qui fait que c'eſt la même perſonne, laquelle garde
„ ſes qualités morales, en conſervant la *conſcience* ou le ſenti-
„ ment reflexif interne de ce qu'elle eſt, ce qui la rend capa-
„ ble de châtiment & de récompenſe. Mais cette conſervation
„ de la perſonnalité n'a point de lieu dans l'Ame des Bêtes; c'eſt
„ pourquoi j'aime mieux dire qu'elles ſont impériſſables, que
„ de les appeller immortelles. "

Je parlerai bientôt de l'effet de la *moralité* à l'égard de la reſtitution future de l'Homme: mais, qu'il me ſoit permis de relever ici en paſſant l'illuſtre Métaphyſicien dont je tranſcris les paroles. Ne laiſſe-t-il point trop entendre que la *conſervation* de la Perſonnalité ſuppoſe la *conſcience réfléchie*? Ne devoit-il pas diſtinguer ici deux ſortes de *perſonnalité*? J'avois fait cette diſtinction philoſophique dans *l'Eſſai analytique*. " Il faut, avois-je
„ dit, (2) diſtinguer deux ſortes de *Perſonnalité*: la premiere
„ eſt celle qui réſulte ſimplement de la liaiſon que la Réminiſ-
„ cence met entre les ſenſations antécédentes & les ſenſations
„ ſubſéquentes, en vertu de laquelle l'Ame a le ſentiment des
„ changemens d'état par leſquels elle paſſe. "

" La ſeconde eſpece de *Perſonnalité* eſt cette Perſonnalité *ré-*
„ *fléchie* qui conſiſte dans ce retour de l'Ame ſur elle-même par
„ lequel ſéparant, en quelque ſorte, de ſoi ſes propres ſenſa-
„ tions, elle réfléchit que c'eſt elle qui les éprouve ou qui les
„ a éprouvées. L'Etre qui poſſede une telle Perſonnalité appelle
„ *Moi* ce qui eſt en lui qui ſent; & ce Moi s'incorporant, pour
„ ainſi dire, à toutes les ſenſations, ſe les *approprie* toutes &
„ n'en compoſe qu'une même *exiſtence*. "

(2) Parag. 113.

CHAP. II.

J'AJOUTOIS; (3) " on pourroit nommer *improprement dite* la „ premiere efpece de Perfonnalité, par oppolition à celle de la „ feconde efpece; & cette Perfonnalité improprement dite paroît „ convenir aux Animaux & même à ceux qui font le moins élevés „ dans l'Echelle. "

JE difois encore (4) en relevant une erreur du Pfychologue que j'ai cité ci-deffus; „ en vain le *Singe feroit-il élevé à la Sphere* „ *de l'Homme*, s'il ne confervoit aucun fentiment de fon pre- „ mier état: ce ne feroit plus le même Etre, ce feroit un autre „ Etre. Il en feroit de même de nous fi la mort rompoit toute „ liaifon entre notre état terreftre & cet état glorieux auquel „ nous fommes appellés. "

JE remarquerai enfin, que la maniere dont LEIBNITZ s'exprime ici fur l'Ame des Bêtes ne donne pas lieu de penfer qu'il eût dans l'Efprit ce perfectionnement que j'ai cru pouvoir admettre.

IL continuë: „ ce malentendu fur la différence de l'indef- „ tructibilité & de l'immortalité des Ames paroît avoir été caufe „ d'une grande inconféquence dans la Doctrine des Thomiftes „ & d'autres bons Philofophes qui ont reconnu l'immatérialité ou „ l'indivifibilité de toutes les Ames, fans en vouloir avouer l'in- „ deftructibilité, au grand préjudice de l'immortalité de l'Ame „ humaine...... Je ne vois point pourquoi il y auroit moins „ d'inconvénient à faire durer les Atomes d'EPICURE ou de GAS- „ SENDI, que de faire fubfifter toutes les Subftances véritable- „ ment fimples & indivifibles, qui font les feuls & vrais Atomes „ de la Nature. "

JE ferai obferver ici qu'il ne s'agit pas dans mes idées de la *fimple confervation* des Ames; mais qu'il y eft fur-tout queftion

(3) Paragr. 114.
(4) *Ibid.*

de

de la perfectibilité & du perfectionnement futur de tous les Etres mixtes. Quand LEIBNITZ compare ici la conservation ou la durée des Ames à celle des *Atomes*, il me semble qu'il reste trop au dessous du point où ses principes devoient naturellement le conduire. Il est bien clair qu'un Atome non plus qu'une Ame ne sauroient être anéantis que par la même PUISSANCE QUI les a créés. Ceci devient plus évident encore quand on n'admet dans la Nature, avec notre Philosophe, que des Substances absolument *simples*; car des Substances exemtes de toute composition ne peuvent être décomposées ou détruites par aucune Cause seconde.



CHAPITRE III.

Autres passages de LEIBNITZ *sur la préformation organique, la préexistence des Ames & l'emboîtement.*

Remarques sur ces passages.

„ OR, comme j'aime des maximes qui se soutiennent & où „ il y ait le moins d'exception qu'il est possible; (c'est toujours „ LEIBNITZ qui parle (1)) voici ce qui m'a paru le plus raison- „ nable en tout sens sur cette importante question: je tiens que „ les Ames & généralement les Substances simples ne sçauroient „ commencer que par la création ni finir que par l'annihilation: „ & comme la formation des Corps organiques animés ne pa- „ roit explicable dans l'ordre de la Nature que lors qu'on sup- „ pose une *préformation* déja organique, j'en ai inféré que ce „ que nous appellons génération d'un Animal n'est qu'une trans- „ formation & augmentation: ainsi, puisque le même Corps étoit „ déja organisé, il est à croire qu'il étoit déja animé, & qu'il „ avoit la même Ame; de même que je juge *vice versa* de la „ conservation de l'Ame, lorsqu'elle est créée une fois, que l'A- „ nimal est conservé aussi, & que la mort apparente n'est qu'un „ enveloppement; n'y ayant point d'apparence que dans l'or- „ dre de la Nature il y ait des Ames entierement séparées de „ tout Corps, ni que ce qui ne commence point naturellement „ puisse cesser par les forces de la Nature. “

J'AI du plaisir à voir notre grand Métaphysicien adopter si clairement une *préformation organique* & une *préexistence* corrélative des *Ames*. S'il eût connu toutes les découvertes modernes

(1) *Théod.* paragr. 90.

qui femblent concourir à établir cette admirable préformation, avec quel empreffement ne s'en feroit-il pas faifi pour étayer fon bel Edifice ! Il avoit embraffé avidement les opinions d'HARTSOEKER & de LEWENHOECK fur les Animalcules fpermatiques, parce qu'il y retrouvoit cette préorganifation qui favorifoit fon Harmonie univerfelle.

C'EST avec fondement qu'il infere de cette préorganifation *que ce que nous appellons génération d'un Animal, n'eft qu'une transformation & une augmentation.* Les transformations fi remarquables du Poulet lui auroient donc paru une démonftration rigoureufe de cette grande vérité. Il admettoit d'ailleurs l'emboîtement des Germes les uns dans les autres. Il s'explique lui-même très-nettement fur ce point, dans cette excellente Préface qu'il a mife à la tête de fa *Théodicée*, & que je ne puis trop exhorter mon Lecteur à lire & à méditer, comme le meilleur Abrégé de Dévotion philofophique & chrétienne. „ Le méchanifme, dit-il „ dans cette Préface, (2) fuffit pour produire les Corps orga- „ niques; pourvu qu'on y ajoute la *préformation* déja toute or- „ ganique dans les femences des Corps qui naiffent, contenues „ dans celles des Corps dont ils font nés, jufqu'aux femences „ premieres; ce qui ne pouvoit venir que de l'Auteur des chofes, „ infiniment puiffant & infiniment fage, lequel faifant tout d'a- „ bord avec ordre, y avoit préétabli tout ordre & tout artifice „ futur. "

NOTRE Philofophe étoit trop conféquent pour ne pas admettre la préexiftence des Ames dans les Touts organiques, dès qu'il admettoit la préformation de ces Touts. Il a donc raifon d'ajouter; *ainfi, puifque le même Corps étoit déja organifé, il eft à croire qu'il étoit déja animé, & qu'il avoit la même Ame.* C'eft encore une conféquence très-naturelle que celle qu'il tire en-

(2) Pag. XXVIII, de l'Edition d'Amfterdam, 1720.

CHAP. III. fuite de la préexiftence des Corps organifés & de leurs Ames: *de même*, dit-il, *que je juge* vice verfâ *de la confervation de l'Ame, lorfqu'elle eft créée une fois, que l'Animal eft confervé auffi, & que la mort apparente n'eft qu'un enveloppement.*

Nous ne voyons point ici ce que LEIBNITZ a entendu par cet *enveloppement*, qui conftitue, felon lui, la *mort apparente*. J'ai eu autrefois une idée, qui me paroît fe rapprocher de l'enveloppement leibnitien que je ne connoiffois pas alors. Je vais l'expofer en raccourci: elle fervira, fi l'on veut, de Commentaire au Texte fort obfcur de notre Auteur.



CHAPITRE IV.

Explication de l'enveloppement leibnitien.

Objection contre cette hypothese.

Réflexions à ce sujet.

J'AI donné dans les huit premiers Chapitres du Livre des *Corps organisés* mes premieres méditations sur la génération & sur le développement. J'étois jeune encore lorsque je me livrois à ces méditations. (1) Je suivois mon objet à la lueur des faits que j'avois rassemblés & que je comparois. Les découvertes hallériennes sur le Poulet n'avoient pas été faites, & ce sont principalement ces découvertes qui m'ont valu les connoissances les plus exactes, & qui en confirmant plusieurs de mes anciennes idées, m'ont donné lieu de pénétrer plus avant dans un des plus profonds mysteres de la Nature.

J'AVOIS d'abord posé pour principe fondamental que rien n'étoit engendré; que tout étoit originairement préformé, & que ce que nous nommons *génération* n'étoit que le simple développement de ce qui préexistoit sous une forme invisible & plus ou moins différente de celle qui tombe sous nos Sens.

JE supposois donc que tous les Corps organisés tiroient leur origine d'un Germe, qui contenoit très-en petit les élémens de toutes les parties organiques.

JE me représentois les élémens du Germe comme le fond

(1) *Corps org.* Préface, pag. 1, 11, &c.

CHAP. IV. primordial sur lequel les molécules alimentaires alloient s'appliquer pour augmenter en tout sens les dimensions des parties.

JE me figurois le Germe comme un Ouvrage *à réseau* : les élémens en formoient les mailles: les molécules alimentaires en s'incorporant dans ces mailles tendoient à les aggrandir, & l'aptitude des élémens à glisser les uns sur les autres leur permettoit de céder plus ou moins à la force secrete qui chassoit les molécules dans les mailles & faisoit effort pour les ouvrir.

JE regardois la liqueur fécondante, non seulement comme un fluide très-actif, très-pénétrant; mais encore comme un fluide alimentaire, destiné à fournir au Germe sa premiere nourriture, une nourriture appropriée à la finesse & à la délicatesse extrêmes de ses parties.

JE prouvois cette qualité nourriciere de la liqueur fécondante par les modifications considérables qu'elle occasione dans l'intérieur du Mulet.

JE pensois donc que la liqueur fécondante étoit très-hétérogene & qu'elle contenoit une infinité de molécules relatives à la nature & aux proportions des différentes parties du Germe.

JE plaçois ainsi dans cette liqueur le principe de l'*évolution* du Tout organique & des modifications plus ou moins marquées qui lui survenoient par une suite du concours des Sexes.

J'EXCLUOIS donc toute formation nouvelle : je n'admettois que les effets, immédiats ou médiats d'un Organisme préétabli, & j'essayois de montrer comment il pouvoit suffire à tout.

„ A parler exactement, disois-je, Art. LXXXIII, les élémens „ ne forment point les Corps organisés : ils ne font que les déve-

„ lopper, ce qui s'opere par la *nutrition*. L'organiſation primitive „ des Germes détermine l'arrangement que les Atomes nourriciers „ doivent recevoir pour devenir parties du Tout organique.

„ Un Solide non-organiſé eſt un Ouvrage de marqueterie, ou „ de pieces de rapport. Un Solide organiſé eſt une étoffe formée „ de l'entrelacement de différens fils. Les fibres *élémentaires* avec „ leurs mailles, font la chaîne de l'étoffe; les atomes nourriciers „ qui s'inſinuent dans ces mailles ſont la trême. Ne preſſez pour„ tant pas trop ces comparaiſons. "

Sur ces principes qui me paroiſſoient plus philoſophiques que ceux qui avoient été adoptés juſqu'à moi, j'étois venu à enviſager la mort comme une ſorte d'enveloppement, & la Réſurrection comme un ſecond développement, incomparablement plus rapide que le premier.

Voici la maniere aſſez ſimple & aſſez claire dont je concevois la choſe. Je conſidérois le Tout organique parvenu à ſon parfait accroiſſement comme un Compoſé de ſes parties originelles ou élémentaires & des matieres étrangeres que la nutrition leur avoit aſſociées pendant toute la durée de la vie.

J'imaginois que la décompoſition qui ſuit la mort extraiſoit, pour ainſi dire, du Tout organique ces matieres étrangeres que la nutrition avoit aſſociées aux parties conſtituantes, primitives & indeſtructibles de ce Tout: que pendant cette ſorte d'extraction ces parties tendoient à ſe rapprocher de plus en plus les unes des autres, à revêtir de nouvelles formes, de nouvelles poſitions reſpectives, de nouveaux arrangemens; en un mot, à revenir à l'état primitif de Germe & à ſe concentrer ainſi en un point.

Suivant cette petite hypotheſe, qui me ſembloit toute à moi, j'expliquois aſſez heureuſement en apparence & d'une maniere

CHAP. IV. purement physique le Dogme si consolant & si philosophique de la Résurrection. Il me suffisoit pour cela de supposer qu'il existoit des Causes *naturelles*, préparées de loin par l'AUTEUR BIENFAISANT de notre Etre, & destinées à opérer le développement rapide de ce Tout organique caché sous la forme invisible de Germe, & conservé ainsi par la SAGESSE pour le jour de cette grande Manifestation.

UNE objection saillante & à laquelle je n'avois point d'abord songé, vint détruire en un moment tout ce systême qui commençoit à me plaire beaucoup: c'étoit celle qui se tiroit des Hommes qui ont été mutilés; qui ont perdu la tête, une jambe, un bras, &c. comment faire *ressusciter* ces Hommes avec des membres que leur Germe n'auroit plus? Comment leur faire retrouver cette tête où je plaçois le *siege* de la Personnalité?

IL me restoit bien la ressource de supposer que le Germe dont il s'agit renfermoit une autre tête, préparée en vertu de la PRESCIENCE DIVINE: mais cette tête auroit logé une autre Ame; elle auroit constitué une autre Personne, & il s'agissoit de conserver la Personnalité du permier Individu.

JE n'hésitai donc pas un instant à abandonner une hypothese, que je n'aurois pu soutenir qu'à l'aide de suppositions qui auroient choqué plus ou moins la vraisemblance. La Nature est si simple dans ses voies, qu'une hypothese perd de sa probabilité à proportion qu'elle devient plus compliquée.

BIENTÔT après, des méditations plus approfondies sur l'Economie de notre Etre m'ouvrirent une nouvelle route qui me conduisit à des idées plus probables sur le physique de la Résurrection. Ce sont ces idées que j'ai exposées en détail dans le Chapitre XXIV de l'*Essai analytique* & fort en abrégé dans le Chapitre XIII de la Partie IV de la *Contemplation*.

CEUX

Chap. IV.

Ceux de mes Lecteurs qui auront un peu médité ces idées, conviendront sans peine qu'elles n'ont rien de commun avec cet *enveloppement* dont parle Leibnitz. Il est manifeste qu'il l'oppose au *développement* ou à ce qu'il nomme une *augmentation* dans le Tout organique *préformé.* Or, un Corps organisé est dit *se développer*, quand toutes ses Parties s'étendent en tout sens par l'intus-susception de matieres étrangeres. Ce Corps ne peut donc être dit *s'envelopper*, que lorsqu'il revient à son premier état, en se contractant, en se repliant sur lui-même ou autrement.

Mon hypothese n'admet, comme l'on sait, aucune sorte *d'enveloppement.* Elle suppose que le Corps futur, logé dès le commencement dans le Corps grossier ou terrestre, est le véritable Siege de l'Ame. Je ne puis assez m'étonner qu'un Interprête très-moderne de Leibnitz lui ait attribué une hypothese qu'il ne pouvoit avoir, puisqu'elle reposoit en dernier ressort sur une découverte qui n'avoit pas été faite de son tems. C'est ce qu'on verra plus en détail dans une Lettre que j'ai écrite sur ce sujet aux Auteurs de la *Bibliotheque des Sciences*, qu'ils ont publiée dans ce Journal, & que j'ai cru devoir insérer dans mes Oeuvres. (2)

(2) Tome VIII. de l'Edit. in-4to.



CHAPITRE V.

Autre passage de LEIBNITZ *sur l'emboitement des Germes, & sur la maniere dont l'Ame humaine passe de l'Etat d'Etre sentant à l'Etat d'Etre pensant.*

Observations critiques sur ce passage.

SUIVONS un peu plus loin notre illustre Métaphysicien : il poursuit ainsi. (1) " Après avoir établi un si bel ordre & des „ regles si générales à l'égard des Animaux, il ne paroît pas „ raisonnable que l'Homme en soit exclus entiérement & que „ tout se fasse en lui par miracle par rapport à son Ame. Aussi „ ai-je fait remarquer plus d'une fois, qu'il est de la sagesse de „ DIEU que tout soit harmonique dans SES Ouvrages & que la „ Nature soit parallele à la Grace. Ainsi je croirois que les Ames „ qui seront un jour Ames humaines, comme celles des au- „ tres Especes, ont été dans les semences & dans les Ancêtres „ jusqu'à Adam, & ont existé par conséquent depuis le com- „ mencement des choses, toujours dans une maniere de Corps „ organisé, en quoi il semble que M. SWAMMERDAM, le R. P. „ MALLEBRANCHE, M. BAYLE, M. PITCARNE, M. HARTSOEKER, „ & quantité d'autres Personnes très-habiles soient de mon sen- „ timent. Et cette doctrine est assez confirmée par les observa- „ tions microscopiques de M. LOEWENHOEK & d'autres bons „ Observateurs. Mais il me paroît encore convenable, pour plu- „ sieurs raisons, qu'elles n'existoient alors qu'en Ames sensitives „ ou animales, douées de perception & de sentiment, & desti- „ tuées de raison; & qu'elles sont demeurées dans cet état jus- „ qu'au tems de la génération de l'Homme à qui elles devoient

(1) *Théod.* paragr. 91.

„ appartenir ; mais qu'alors elles ont reçu la Raiſon; ſoit qu'il „ y ait un moyen naturel d'élever une Ame ſenſitive au degré „ d'Ame raiſonnable (ce que j'ai de la peine à concèvoir) ſoit „ que DIEU ait donné la Raiſon à cette Ame par une opération „ particuliere ou (ſi vous voulez) par une eſpece de tranſcréa- „ tion. Ce qui eſt d'autant plus aiſé à admettre, que la Révé- „ lation enſeigne beaucoup d'autres opérations immédiates de „ DIEU ſur nos Ames. „

NOTRE Auteur ſe déclare donc ici plus ouvertement encore en faveur de l'hypotheſe de l'emboîtement des Germes. Sa Raiſon ne s'effrayoit point des calculs par leſquels on entreprend de combattre cet emboîtement, & cette Raiſon étoit celle du premier Métaphyſicien & du ſecond Mathématicien du Siecle. Il penſoit que toutes les Ames avoient toujours préexiſté *dans une maniere de Corps organiſé ;* & ſon grand principe de la *raiſon ſuffiſante* lui perſuadoit qu'elles demeureroient unies aprés la mort à un Tout organique: *n'y ayant point d'apparence*, diſoit-il, (2) *que dans l'ordre de la Nature il y ait des Ames entiérement ſéparées de tout Corps.* Mais, il ne s'étoit point expliqué ſur la nature de ce Corps futur, ſur ſon lieu, ſur ſes rapports avec l'ancien Corps, &c. On voit même par ce qui a été dit ci-deſſus, qu'il paroiſſoit croire que ce feroit le même Corps, mais *concentré* ou *enveloppé. Ce que nous appellons génération*, avoit-il dit, *n'eſt qu'une augmentation; la mort apparente n'eſt qu'un enveloppement.*

JE ne ferai aucune remarque ſur ce *Parallèliſme* de la Nature & de la Grace par lequel notre Auteur entreprenoit d'expliquer philoſophiquement le *péché originel.* Ce point de Théologie n'entre pas dans mon plan. On peut conſulter là-deſſus la premiere Partie de la *Théodicée.*

(2) *Théod.* parag. 90.

CHAP. V.

Il y a dans le paſſage que j'examine un endroit qui me ſurprendroit ſi je connoiſſois moins la maniere de philoſopher de l'Auteur. *Il a de la peine à concevoir qu'il y ait un moyen naturel d'élever une Ame ſenſitive au degré d'Ame raiſonnable.* Il paroît préférer d'admettre *que* DIEU *a donné la Raiſon à cette Ame par une opération particuliere ou, ſi l'on veut, par une eſpece de tranſcréation.*

J'AI employé preſque tout l'*Eſſai analytique* à montrer comment un Etre, d'abord ſimplement *ſenſitif* ou ſentant, peut s'élever par des *moyens naturels* à la qualité d'Etre *raiſonnable* ou penſant. On pourra ne conſulter que les Chapitres XV, XVI, XXV, XXVI. J'aurois pris avec LEIBNITZ l'inverſe de la queſtion, & je lui aurois demandé, ſi quand ſon Ame auroit été logée dans la tête d'un Limaçon, elle y auroit enfanté la *Théodicée?* La nature des Organes, leur nombre, la maniere dont ils ſont mis en jeu par les Objets, par les circonſtances, & ſur-tout par l'éducation déterminent donc *naturellement* le développement, l'exercice & le perfectionnement de toutes les Facultés de l'Ame. L'Ame du grand LEIBNITZ unie à la tête d'un Limaçon en auroit-elle moins été une Ame *humaine*; en auroit-elle moins poſſédé ces admirables Facultés qui ſe ſont développées avec tant d'éclat dans les Parties les plus tranſcendantes de la Métaphyſique & des Mathématiques? Il ne me reſte plus rien à dire ſur ce ſujet après tout ce que j'ai expoſé ſi au long dans les Articles XV, XVI, XVII, XVIII, de l'*Analyſe abrégée.*

POURQUOI donc recourir ici avec notre Auteur à une *opération particuliere de* DIEU ou à une eſpece de *tranſcréation*, qui eſt la choſe du monde la plus obſcure? Il avoit lui-même ſi bien dit *qu'il ne paroiſſoit pas raiſonnable que tout ſe fit dans l'Homme par miracle par rapport à ſon Ame.*

COMBIEN ceci eſt-il ſimple! combien eſt-il évident! une Ame

fenſitive, comme la nomme LEIBNITZ, eſt une Ame qui n'a que de pures ſenſations: une Ame *raiſonnable* opere ſur ſes ſenſations & en déduit par la Réflexion des notions de tout genre. La premiere Enfance n'eſt-elle pas un état de *pure Animalité*, pour me ſervir encore des termes de l'Auteur? & pourtant n'eſt-il pas très-vrai que l'Homme s'éleve par des moyens *purement naturels* aux connoiſſances les plus ſublimes de l'Etre *intelligent*? N'apprécions-nous pas l'efficace de ces *moyens*? n'en faiſons-nous pas chaque jour la plus ſûre & la plus heureuſe application? L'effet ne correſpond-il pas ici à ſa cauſe *naturelle?* L'état de l'Ame n'eſt-il pas exactement relatif à celui des organes? Tandis que les organes ſont encore d'une foibleſſe extrême, comme ils le ſont dans le Fœtus, l'Ame n'a que des ſenſations foibles, confuſes, paſſageres: elle en acquiert de plus vives, de plus claires, de plus durables à meſure que les organes ſe fortifient: d'où il eſt facile d'inférer combien les ſenſations doivent être ſourdes & tranſitoires dans l'état de Germe. On peut même concevoir un tems où la Faculté ſenſitive eſt abſolument ſans exercice; car il y a ici des degrés à l'indéfini depuis l'inſtant de la création juſqu'à celui de la *conception* & depuis celle-ci juſqu'à l'état de la plus grande perfection.

SI donc l'Homme peut paſſer par des moyens purement naturels de l'état ſi abject de ſimple Animal à l'état ſi relevé d'Etre intelligent; pourquoi des moyens ſemblables ou analogues ne pourroient-ils élever un jour la Brute à la ſphere de l'Homme?

IL ne feroit pas philoſophique d'objecter que l'Ame de l'Homme enveloppoit dès ſon origine des Facultés qui rendoient ſon élévation poſſible, & qu'il n'en eſt pas de même de l'Ame de la Brute. Croira-t-on que l'Ame d'un Imbécille n'enveloppoit pas

ces mêmes Facultés? Si l'on vouloit chicaner là-dessus, je me retournerois aussi-tôt, & je demanderois si un coup de marteau donné sur le crâne d'un Savant, & qui le transforme subitement en Imbécille, enleve à son Ame ces belles Facultés qu'elle exerçoit un moment auparavant?



CHAPITRE VI.

Opinion de LEIBNITZ *sur l'union perpétuelle de toutes les Ames à des Corps organisés.*

Esquisse de l'Harmonie préétablie.

IL existoit un assez grand Ouvrage métaphysique de LEIBNITZ, qui étoit demeuré long-tems caché dans la Bibliotheque d'Hanovre, & que nous devons au zele & aux soins éclairés de Mr. RASPE, qui l'a publié en 1765. Je veux parler des *Nouveaux Essais sur l'Entendement Humain.* Je n'en citerai que quelques passages, qui suffiront pour achever de faire connoître à mes Lecteurs les idées & la maniere de l'Auteur. Ils y retrouveront la même Doctrine sur les Ames, qui a été établie dans la *Théodicée.*

L'AUTEUR présente dans son Avant-propos un Tableau de ses idées sur l'Univers, sur l'Homme, sur les Ames, & sur divers autres Points intéressans de Philosophie rationnelle. Tout cela mérite fort d'être lu & médité: il y régne par-tout cet air d'originalité que notre excellent Métaphysicien savoit si bien donner aux Sujets qu'il manioit. La suite de ses Pensées le conduisant à parler de l'Union perpétuelle des Ames à des Corps organiques, il s'exprime ainsi. (1)

" JE crois avec la plupart des Anciens, que tous les Génies,

(1) *Oeuvres Philosophiques Latines & Françoises de feu Mr. de* LEIBNITZ, *tirées de ses Manuscrits qui se conservent dans la Bibliotheque Royale à Hanovre, & publiées par Mr.* RUD. ERIC RASPE. *A Amsterd. in-4to. 1765. Nouveaux Essais sur l'Entendement Humain: Avant-propos; pag. 13.*

„ toutes les Ames, toutes les Subſtances ſimples créées ſont „ toujours jointes à un Corps, & qu'il n'y a jamais des Ames „ qui en ſoient entiérement ſéparées. J'en ai des raiſons *à* „ *priori*. „

Leibnitz aimoit à faire revivre les opinions des Anciens & à les mettre en valeur: mais elles prenoient entre ſes mains une forme ſi nouvelle, qu'on peut dire avec vérité, qu'après qu'il les avoit travaillées ce n'étoient plus les opinions des Anciens. Son Cerveau étoit un Moule admirable qui embelliſſoit & ennobliſſoit toutes les formes. Il faiſoit bien de l'honneur à l'Ancienne Ecole en la parant ainſi de ſes propres inventions, & on ſe tromperoit beaucoup ſi l'on penſoit qu'elle avoit vu diſtinctement tout ce que la ſinguliere bonhomie de notre Auteur le porte à lui attribuer, ſoit dans ſes *Nouveaux Eſſais*, ſoit dans ſa *Théodicée*.

Ces raiſons *à priori* dont il s'agit dans ce paſſage, & que Leibnitz n'énonce pas, étoient tirées de ſon principe de la *raiſon ſuffiſante*. On ſait qu'il rejetoit l'*Influence phyſique* & les *Cauſes occaſionelles*, & qu'il leur avoit ſubſtitué ſa fameuſe *Harmonie préétablie:* hypotheſe auſſi neuve qu'ingénieuſe, & qui auroit ſuffi ſeule pour immortaliſer ce puiſſant Génie. En vertu de cette hypotheſe, l'Ame & le Corps ſont unis ſans agir réciproquement l'un ſur l'autre. Toutes les perceptions de l'Ame naiſſent de ſon propre fond & ſont repréſentées phyſiquement par les mouvemens correſpondans du Corps, comme ces mouvemens ſont repréſentés idéalement par les perceptions correſpondantes de l'Ame. Il en eſt de même des volitions, des deſirs; le Corps eſt monté, comme une Machine, pour y ſatisfaire, indépendamment de toute action de l'Ame ſur lui.

Et comme dans cette hypotheſe les perceptions ne pouvoient tirer leur origine du Corps, & qu'il falloit pourtant que chaque

chaque perception eût sa raison suffisante, LEIBNITZ plaçoit cette raison dans les mouvemens correspondans du Corps: ils n'en étoient donc pas la cause *efficiente*; mais ils en étoient la cause *exigeante*.

IL entroit ainsi dans le Plan de l'Univers, qu'il y eût une certaine Ame qui répondit par ses perceptions & par ses volitions aux mouvemens d'un certain Corps, & qu'il y eût un certain Corps qui répondit par ses mouvemens aux perceptions & aux volitions d'une certaine Ame.

JE ne fais ici qu'esquisser grossierement cette belle hypothese: je pourrai l'exposer ailleurs avec plus d'étendue & de clarté.



CHAPITRE VII.

Principes de LEIBNITZ.

La raison suffisante, la Loi de continuité.

Conséquences qu'il en tiroit relativement à la conservation de l'Animal.

*Respect de cet Auteur pour l'*EVANGILE.

En quoi les idées de ce Philosophe different de celles de l'Auteur.

Méprises d'un Interprête de LEIBNITZ.

Réflexions à ce Sujet.

REPRENONS notre Auteur: il continue en ces termes.

« ON trouvera qu'il y a cela d'avantageux dans ce dogme, „ qu'il résout toutes les difficultés philosophiques sur l'état „ des Ames, sur leur conservation perpétuelle, sur leur im- „ mortalité, & sur leur opération; la différence d'un de leurs „ états à l'autre n'étant jamais ou n'ayant jamais été que du „ plus au moins sensible, du plus parfait au moins parfait ou „ à rebours, ce qui rend leur état passé ou à venir aussi ex- „ plicable que celui d'à-présent. On sent assez en faisant tant soit „ peu de réflexion, que cela est raisonnable, & qu'un saut d'un „ état à un autre infiniment différent ne sauroit être naturel. „ Je m'étonne qu'en quittant la Nature sans sujet, les Ecoles „ aient voulu s'enfoncer exprès dans des difficultés très-grandes, „ & fournir matiere aux triomphes apparens des Esprits forts,

„ dont toutes les raiſons tombent tout d'un coup par cette „ explication des choſes, où il n'y a pas plus de difficulté à concevoir la conſervation des Ames (ou plutôt ſelon moi de „ l'Animal,) que celle qu'il y a dans le changement de la „ Chenille en Papillon, & dans la conſervation de la penſée „ dans le Sommeil, auquel JÉSUS-CHRIST a divinement bien „ comparé la mort. „

L'AUTEUR rappelle ici en paſſant un de ſes principes favoris, celui de *continuité ;* qui n'eſt, à parler exactement, qu'une conſéquence du principe plus général de la *raiſon ſuffiſante* : car ſi rien ne ſe fait ſans raiſon ſuffiſante, l'état actuel de tout Etre créé doit avoir ſa raiſon dans l'état qui a précédé immédiatement; celui-ci, dans un autre encore, & ainſi en remontant par degrés ſenſibles ou inſenſibles juſqu'à la premiere origine de l'Etre.

NOTRE Philoſophe admettoit donc comme une maxime générale, *que rien ne s'opéroit par ſaut dans la Nature ;* que tout y étoit gradué ou nuancé à l'infini. Il juſtifioit cette maxime par un grand nombre d'exemples puiſés dans la Phyſique & dans la Géométrie. Elle l'inſpiroit, en quelque ſorte, lorſqu'il prédiſoit qu'on découvriroit un jour des Etres *qui par rapport à plusieurs propriétés, par exemple, celles de ſe nourrir ou de ſe multiplier, pourroient paſſer pour des Végétaux à auſſi bon droit que pour des Animaux.* (1)

CETTE loi de *continuité* régit le Monde idéal comme le Monde phyſique: l'*Harmonie préétablie* de notre Auteur le ſupppoſe néceſſairement; puiſque, ſuivant cette hypotheſe, les perceptions

(1) ON peut voir le détail de cette ſinguliere prédiction dans l'Article CCIX des *Conſidérations*. J'ai traité au long des *gradations* dans les Parties II, III, IV de la Contemplation. Je les ai préſentées ſous un autre point de vue dans le Chap. XVII. de la Part. VIII. du même Ouvrage.

CHAP. VII. doivent toujours naître les unes des autres & du fond même de l'Ame. Ainsi, chaque état de l'Ame a sa raison dans l'état qui a précédé immédiatement: chaque perception dérive d'une perception antécédente & donne lieu à une perception subséquente. Toutes les perceptions sont ainsi enchaînées par des nœuds secrets ou apparens; & cela même fournit une des plus fortes objections contre l'*Harmonie préétablie*, comme je pourrai le montrer ailleurs.

L'ÉTAT de l'Ame dans le Corps développé tenoit donc à l'état qui avoit précédé; celui-ci tenoit en dernier ressort à l'état de Germe, &c. L'état de l'Ame après la mort tient donc encore à l'état qui a précédé, &c. Tous les états sont donc ici explicables les uns par les autres, parce qu'ils dépendent tous les uns des autres.

C'ÉTOIT par cette Doctrine si métaphysique que LEIBNITZ combattoit les Ecoles & les Esprits-forts. Il comparoit très-bien la conservation de l'Animal après la mort à la conservation du Papillon dans la Chenille: mais, il s'en faut beaucoup qu'il eût approfondi cette comparaison autant qu'elle le méritoit & qu'il en eût tiré le meilleur parti. Je le prouverai bientôt.

IL comparoit encore la conservation des idées après la mort à ce qui se passe dans le sommeil; & cette comparaison présente un côté très-philosophique, auquel le SAUVEUR du Monde semble faire allusion, en comparant LUI-même la mort au sommeil.

JE me fais un devoir de remarquer à ce sujet, & ce devoir est cher à mon cœur; que la piété de notre Auteur, aussi vraie qu'éclairée, ne laissoit échapper aucune occasion de rendre au PHILOSOPHE par excellence l'hommage le plus respectueux & le plus digne d'un Etre intelligent. Il citoit avec complaisance jusqu'aux moindres paroles de ce DIVIN MAITRE, & y découvroit

toujours quelque sens caché, d'autant plus beau qu'il étoit plus philosophique. Le passage que je commente nous en fournit un exemple remarquable ; je pourrois en alléguer bien d'autres. Je me borne à renvoyer encore une fois à l'admirable Préface de la *Théodicée*. Celui qui se plaisoit à découvrir dans l'EVANGILE une Philosophie si haute, étoit une Encyclopédie vivante & un des plus profonds Génies qui aient jamais paru sur la Terre. Je prie ceux qui n'ont ni les lumieres ni le Génie de ce grand Homme, & qui ne possedent pas au même degré que lui l'Art de douter philosophiquement, de se demander à eux-mêmes s'il leur sied bien après cela d'affecter de mépriser l'EVANGILE & de s'efforcer d'inspirer ce mépris à tout le Genre-humain?

" Aussi ai-je dit, continue LEIBNITZ, (2) qu'aucun sommeil „ ne sauroit durer toujours; & il durera moins ou presque point „ du tout aux Ames raisonnables, qui sont toujours destinées „ à conserver le personnage & la souvenance qui leur a été donné „ dans la Cité de DIEU, & cela pour être mieux susceptibles des „ récompenses & des châtimens.

" J'AJOÛTE encore; qu'en général aucun dérangement des or- „ ganes visibles n'est capable de porter les choses à une entiere „ confusion dans l'Animal ou de détruire tous les organes & de „ priver l'Ame de tout son Corps organique & des restes ineffaçables de toutes les traces précédentes. „

EN tentant ci-dessus d'expliquer l'*enveloppement leibnitien*, j'ai montré combien il differe de mon hypothese sur l'Etat futur de l'Homme & sur celui des Animaux. Mais, comme LEIBNITZ n'avoit dit qu'un mot sur cet enveloppement dans sa *Théodicée*, on pouvoit raisonnablement douter s'il attachoit à ce terme les idées qu'il paroit renfermer & que j'ai cru devoir attribuer à

(2) *Nouveaux-Essais. Avant-propos*, page 13.

CHAP. VII.

l'Auteur. Il me femble maintenant que le paffage que je viens de tranfcrire ne laiffe plus aucun doute fur ce point. LEIBNITZ y parle du *dérangement des organes vifibles*: il dit *qu'aucun dérangement ne peut détruire tous les organes, priver l'Ame de tout fon Corps organique, effacer toutes les traces précédentes.* C'étoit donc bien du Corps *actuel*, du Corps vifible & palpable que LEIBNITZ parloit dans fa *Théodicée*, & dont il difoit que la *mort apparente* étoit un *enveloppement*. Il confirme lui-même cette interprétation dans un autre endroit de l'Avant-propos de fes *Nouveaux Effais*, page 22, lorfque réfutant l'opinion des Cartéfiens fur la deftruction des Ames des Bêtes, il leur reproche *d'avoir été embarraffés fans fujet de ces Ames*; *faute*, ajoute-t-il en parenthefe, *de s'avifer de la confervation de l'Animal réduit en petit.*

CES expreffions *réduit en petit* ne font plus équivoques, & j'avois bien raifonné fur l'*enveloppement* de mon Auteur. Il n'avoit donc point imaginé un Germe indeftructible logé dès le commencement dans le Cerveau vifible; il n'avoit point confidéré ce Germe comme le véritable Siege de l'Ame; il n'y avoit point fait réfider la Perfonnalité. Son Interpréte moderne (3) ne l'avoit donc pas affez étudié quand il lui attribuoit mon hypothefe & qu'il m'expofoit ainfi à paffer auprès du Public pour le Plagiaire de cet illuftre Ecrivain. (4)

(3) *Inftitutions Leibnitiennes ou Précis de la Monadologie*; à Lyon chez les Freres Périffe, 1767, pag. 127 & 128 de l'Edition in-4to.

(4) JE trouve dans l'Eloge d'HARTZOEKER par l'illuftre FONTENELLE, *Hift. de l'Acad.* 1725, un paffage remarquable qui me paroît mériter que je le place ici. Il s'agiffoit quelques lignes auparavant des *Animalcules fpermatiques* qu'HARTZOEKER imaginoit qui perpétuoient les Efpeces. " Selon „ cette idée, remarque l'Hiftorien, „ quel nombre prodigieux d'Animaux „ primitifs de toutes les Efpeces! Tout „ ce qui refpire, tout ce qui fe nour- „ rit, ne refpire qu'eux, ne fe nour- „ rit que d'eux. Il femble cependant „ qu'à la fin leur nombre viendroit né- „ ceffairement à diminuer, & que les „ Efpeces ne feroient pas toujours éga- „ lement fécondes. Peut-être cette dif- „ ficulté aura-t-elle contribué à faire „ croire à M. LEIBNITZ que les Ani- „ maux primitifs ne périffoient point, „ & qu'après s'être dépouillés de l'en-

Si Leibnitz avoit eu dans l'Esprit mon hypothese, se seroit-il jamais exprimé comme il l'a fait dans les passages que j'ai transcrits ? Je ne dirai pas trop si j'avance, qu'on ne sçauroit expliquer physiquement par son *enveloppement*, de quelque maniere qu'on l'entende, la conservation du Moi ou de la *Personnalité*. Ce seroit très-vainement qu'on se retrancheroit à soutenir que la Mémoire est toute spirituelle ; lors-même qu'une foule de faits bien constatés ne prouveroient pas que cette Faculté a son siege dans le Cerveau, il faudroit toujours qu'il y eût dans le Cerveau quelque chose qui correspondît aux perceptions & aux volitions de l'Ame, & en particulier aux perceptions que la Mémoire spirituelle y retraceroit : autrement l'*Harmonie-préétablie* tomberoit & son Auteur ne seroit plus conséquent à lui-même.

Il se servoit ingénieusement de la métamorphose de la Chenille en Papillon pour rendre raison de la conservation de l'Animal après la mort. Il avoit appris du célebre Swammerdam le secret de cette métamorphose, & ne l'avoit pas assez méditée, comme je l'ai remarqué plus haut. Ce n'est pas le Corps visible de la Chenille qui se convertit en Papillon ; c'est un autre Corps organique, d'abord invisible, qui se développe dans celui de la Chenille. J'ai crayonné ailleurs (5) cet admirable développement, & il peut m'être permis d'ajoûter que je suis le premier qui ai fait voir en quoi consiste précisément le *Moi* ou la *Personne* dans les Insectes qui se métamorphosent. (6)

Je ne vois donc que mon hypothese qui puisse expliquer phy-

„ veloppe grossiere, de cette espece „ de masque qui en faisoit, par exemple, des Hommes, ils subsistoient „ vivans dans leur premiere forme & „ se remettoient à voltiger dans l'air, „ jusqu'à ce que des accidens favorables les fissent de nouveau redevenir „ Hommes. „

(5) *Contemplation* Part. IX, Chap. V, X, XI, XII.

(6) *Essai analytique*, paragr. 714, 715, 716. *Contemplation* : Part. IX, Chap. XIV.

CHAP. VII. fiquement ou fans aucune intervention miraculeufe *la confervation du Perfonnage ou de la Souvenance*, comme s'exprime ici l'Auteur, & qui rend l'Homme *fufceptible de récompenfes & de châtimens.* Je fuis néanmoins bien éloigné de penfer, que mon hypothefe fatisfaffe à toutes les difficultés: mais j'ofe dire qu'elle me paroit fatisfaire au moins aux principales: par exemple, à celles qu'on tire de la difperfion des particules conftituantes du Corps par fa deftruction; de la volatilifation de ces particules, de leur introduction dans d'autres Corps foit végétaux foit animaux; de leur affociation à ces Corps; des Antropophages; &c, &c. Je ne puis m'étendre ici fur toutes ces chofes: le Lecteur intelligent me comprend affez.

Dans le corps de fes *Nouveaux Effais* LEIBNITZ reprend çà & là les principes qu'il avoit pofés dans l'Avant-propos fur l'immatérialité de l'Ame des Bêtes & fur la furvivance de l'Animal: mais il n'y ajoute rien d'effentiel, & tout ce qu'il en dit revient pour le fond à ce que j'ai tranfcrit ci-deffus d'après l'Avant-propos & la *Théodicée.*

Je ne dois pourtant pas omettre de rapporter un paffage du Livre II, Chap. XXVII, fur l'*Identité*, qui achevera de démontrer que l'Auteur n'avoit point eu l'idée de ce *Germe indeftructible*, qui fait la bafe de mon hypothefe, & que j'ai effayé d'appliquer à tous les Etres organifés dans ce nouvel Ecrit.

“ IL n'y a point, dit-il, (7) de *tranfmigration* par laquelle „ l'Ame quitte entiérement fon Corps & paffe dans un autre. „ Elle garde toujours, même dans la mort, un corps organifé, partie du précédent, quoique ce qu'elle garde foit tou- „ jours fujet à fe diffiper infenfiblement & à fe réparer & même „ à fouffrir en certain tems un grand changement. Ainfi au lieu

(7) *Nouveaux Effais*, pag. 192.

d'une

„ d'une tranſmigration de l'Ame, il y a transformation, envelop- CHAP. VII
„ pement ou développement & enfin fluxion du Corps de cette
„ Ame. „

CES mots, *partie du précédent*, n'ont pas beſoin de commentaire: ceux de *développement* & d'*enveloppement* qui les ſuivent les déterminent ſuffiſamment. Ils le ſont encore par celui de *fluxion*.

AU reſte; on voit ici que l'Auteur rejetoit toute eſpece de *métempſycoſe*; il l'attaque ailleurs plus directement.



CHAPITRE VIII.

Jugement sur Leibnitz.

En voilà assez, ce me semble, pour faire juger des principes de Leibnitz sur les Ames, sur la mort, sur la conservation de l'Animal, & pour montrer en quoi ces principes se rapprochent & en quoi ils s'éloignent de ceux qui me sont propres. Il seroit infiniment à desirer, que cet excellent Métaphysicien eût toujours mis dans ses idées cette analyse, cet enchaînement, cette clarté, cette précision, cet intérêt si nécessaires aux matieres de Métaphysique, déja si séches, si obscures & si rebutantes par elles-mêmes. Il avoit dans sa Tête tant de choses, qu'elles sortoient en foule, j'ai presque dit tumultuairement, à mesure qu'il composoit. Anecdotes, proverbes, images, allusions, comparaisons, citations fréquentes, digressions multipliées; tout cela coupoit plus ou moins le fil du discours. Une multitude de propositions incidentes venoit offusquer la proposition principale, qui ne pouvoit être trop élaguée. On a sur-tout à regretter dans ses Ouvrages métaphysiques, que les discussions les plus philosophiques & les plus intéressantes soient si fréquemment interrompues par des digressions sur des sujets trop étrangers, & assez souvent de Théologie scholastique, qu'il s'efforce quelquefois d'allier avec sa sublime métaphysique. En lisant son admirable *Théodicée*, on croit être dans une vaste Forêt où l'on a trop négligé de pratiquer des routes. L'Auteur ne se perd jamais lui-même au milieu de cette confusion de choses; mais le Lecteur qui n'a pas sa Tête, se perd souvent & ne sait ni d'où il vient ni où il va.

Il étoit, en quelque sorte, possédé de l'Esprit de conciliation, & c'étoit, pour l'ordinaire, ce qui le jetoit dans ces digressions

auxquelles on regrette qu'il fe foit livré fi facilement, & qui contraftent tant avec la méthode philofophique. Il vouloit accorder toutes les Sectes, tous les Théologiens, tous les Philofophes, & il n'étoit jamais plus fatisfait que lorfqu'il avoit rencontré quelque point de conciliation. Il lui arrive fouvent dans fa *Théodicée* & dans fes *Nouveaux Effais* d'abandonner le fil d'un principe métaphyfique pour courir après quelque vieux Docteur, dont il anatomife la penfée. Il fe répete trop, précifément parce qu'il differte trop. Sa marche reffemble quelquefois à celle d'un pendule qui ofcille autour d'un point.

Est-il befoin que je le dife ? cette petite critique ne tend pas le moins du monde à diminuer la jufte admiration que Leibnitz doit infpirer à tous ceux qui font capables de le méditer auffi profondément qu'il mérite de l'être. Il eft le pere de la Métaphyfique tranfcendante, & fi l'on peut dire du Génie qu'il *crée* (1) jamais Génie n'a plus *créé* que celui de Leibnitz.

(1) Le Génie ne *crée* rien, à parler philofophiquement ; mais il opere fur ce qui eft créé. J'ai fort développé cela dans le Chap. XIX. de l'*Effai analytique*, §. 529, 530. J'y ai encore touché en paffant dans l'Article XIX de l'*Analyfe abrégée*. On prodigue dans je ne fais combien d'Ecrits ce mot *créer* & ceux de *Génie créateur*, d'*Efprit créateur*, parce qu'on n'attache pas à ces mots des idées affez philofophiques. Il y a dans la Langue bien d'autres termes dont on n'abufe pas moins faute d'en connoitre la jufte valeur.



HUITIEME PARTIE.

CONCILIATION
DE
L'HYPOTHESE DE L'AUTEUR
SUR
L'ÉTAT FUTUR DES ANIMAUX,
AVEC LE
DOGME DE LA RÉSURRECTION.

CHAPITRE I.

CHAP. I.

Fondement de la RELIGION naturelle & révélée.

Raison philosophique du Dogme de la Résurrection.

DOIS-JE craindre d'avoir allarmé les Ames pieuses en cherchant à établir le nouveau Dogme philosophique de la Restitution & du perfectionnement futurs de tous les Etres organisés & animés ? Aurois-je donné ainsi la plus légere atteinte à un des Dogmes les plus importans de la Foi, à celui de notre propre Résurrection ? Il me tardoit d'en venir à une discussion qui

intéresse également la RELIGION & la Philosophie. Il ne me sera pas difficile de montrer en peu de mots combien les allarmes qu'on pourroit concevoir sur ce sujet seroient destituées de fondement.

LE Dogme sacré de notre Résurrection repose principalement sur l'imputabilité de nos actions; celle-ci sur leur moralité. Il est dans l'ordre de la SOUVERAINE SAGESSE, que l'observation des Loix naturelles conduise tôt ou tard au bonheur & que leur inobservation conduise tôt ou tard au malheur. C'est que les Loix naturelles sont les résultats de la nature de l'Homme & de ses relations diverses. (1)

L'HOMME est un Etre-mixte: (2) l'amour du bonheur est le principe universel de ses actions. Il a été créé pour le bonheur & pour un bonheur relatif à sa qualité d'Etre-mixte.

IL seroit donc contre les Loix établies que l'Homme pût être heureux en choquant ses relations, puisqu'elles sont fondées sur sa propre nature, combinée avec celle des autres Etres.

LA Vie présente est le premier anneau d'une Chaîne qui se perd dans l'Eternité. L'Homme est immortel par son Ame, Substance indivisible; il l'est encore par ce Germe impérissable auquel elle est unie. (3)

EN annonçant au Genre-humain le Dogme de la *Résurrection*, CELUI *qui est la Résurrection & la Vie* lui a enseigné, non simplement l'immortalité de l'Ame, mais encore l'immortalité de l'Homme.

L'HOMME sera donc éternellement un Etre-mixte; & comme

(1) *Essai analytique*, parag. 40, 272.

(2) *Analyse abrégée*, IV, XVIII.

(3) *Essai analytique*, parag. 726, 727, 728, &c. *Contemp.* Part. IV, Chap. XIII. *Anal. abrég.* XVIII.

CHAP. I.

tout est lié dans l'Univers, (4) l'Etat présent de l'Homme détermine son Etat futur.

LA Mémoire, qui a son siege dans le Cerveau, (5) est le fondement de la Personnalité. Les nœuds secrets qui lient le Germe impérissable avec le Cerveau périssable conservent à l'Homme le souvenir de ses états passés. (6) Il pourra donc être récompensé ou puni dans le rapport à ses états passés. Il pourra comparer le jugement qui sera porté de ses actions, avec le souvenir qu'il aura conservé de ces actions.

CET Etre qui fait le bien ou le mal, & qui en conséquence du bien ou du mal qu'il aura fait sera récompensé ou puni; cet Etre, dis-je, n'est pas une certaine Ame; il est une certaine Ame unie dès le commencement à un certain Corps, & c'est ce Composé qui porte le nom d'Homme.

(4) Voyez ci-dessus Part. VI, ce que j'ai exposé sur l'*Harmonie de l'Univers*: voyez encore le Chap. VII de la Part. I. de la *Contemplation*.

(5) *Essai analyt.* parag. 57. *Analyse abrégée*, XV, XVI.

(6) *Essai analyt.* parag. 113, 114, 703, 704 &c. 736 &c. 742 &c.



CHAPITRE II.

Suite du même Sujet.

Que les récompenses & les peines à venir ne seront pas arbitraires.

CE sera donc l'Homme tout entier, & non une certaine Ame ou une Partie de l'Homme qui sera récompensé ou puni. Aussi la RÉVÉLATION déclare-t-elle expressément, *que chacun recevra selon le bien ou le mal qu'il aura fait étant dans son Corps.* (1)

LE Dogme de la Résurrection suppose nécessairement la permanence de l'Homme; celle-ci, une liaison secrete entre l'Etat futur de l'Homme & son Etat passé.

CETTE liaison n'est point arbitraire; elle est naturelle. L'Homme fait partie de l'Univers. La partie a des rapports au Tout. L'Univers est un Systême immense de rapports: (2) ces rapports sont déterminés réciproquement les uns par les autres. Dans un tel Systême il ne peut rien y avoir d'abitraire. Chaque état d'un Etre quelconque est déterminé naturellement par l'état antécédent; autrement l'état subséquent n'auroit point de raison de son existence.

LES récompenses & les peines à venir ne seront donc pas arbitraires; puisqu'elles seront le résultat naturel de l'enchaînement de l'Etat futur de l'Homme avec son Etat passé.

(1) II. *Cor.* V, 9. *Essai analyt.* parag. 729. &c.

(2) Voyez ci-dessus Part. VI, l'Harmonie de l'Univers, & Part. I, Chap. VII, de la *Contemplation.*

CHAP. II.

L'AUTEUR de l'*Essai de Psychologie*, qui n'a peut-être pas été lu comme il demandoit à l'être, a essayé de remonter ici au principe le plus philosophique. " La Métaphysique, dit-il, (3) voit „ la RELIGION comme une maîtresse Roue dans une Machine. „ Les effets de cette Roue sont déterminés par ses rapports aux „ Pieces dans lesquelles elle s'engraine. La RELIGION parle d'une „ *Alliance*, d'un MÉDIATEUR, de *récompenses* & de *peines à venir*: „ ces termes, puisés dans le langage des Hommes & pour des „ Hommes, expriment figurément l'Ordre établi. Les rapports „ de l'état actuel de l'Humanité à un état futur sont des rapports „ certains. Ceux de la vertu au bonheur, du vice au malheur „ ne sont pas moins certains, & ils se manifestent déja ici-bas. „

. . . . . . " DIEU ne *récompense* donc point; IL ne *punit* point, „ à parler métaphysiquement: mais IL a établi un Ordre en conséquence duquel la vertu est source du bien, le vice source „ du mal. "

(3) *Essai de Psychologie, ou considérations sur les Opérations de l'Ame, &c. Discours Préliminaire sur l'Utilité de la Métaphysique & sur son Accord avec les Vérités essentielles de la* RELIGION.



CHAPITRE

CHAPITRE III.

Pourquoi l'Homme pouvoit être dirigé par des Loix.

Conséquences qui en résultent.

L'imputabilité des actions morales.

L'Homme peut être dirigé au bonheur par des Loix, parce qu'il peut les connoître & les suivre. Il peut les connoître, parce qu'il est doué d'Entendement : il peut les suivre, parce qu'il est doué de Volonté. Il est donc un *Etre-moral*, précisément parce qu'il peut être soumis à des Loix ; la moralité de ses actions est ainsi leur subordination à ces Loix.

L'Entendement n'est pas la simple Faculté d'avoir des perceptions & des sensations. Il est la Faculté d'opérer sur ces perceptions & sur ces sensations, à l'aide des signes ou des termes dont il les revêt. Il forme des abstractions de tout genre & généralise toutes ses idées.

L'Entendement dirige la Volonté ou la Faculté de choisir, & la Volonté dirigée par l'Entendement est une Volonté réfléchie.

La Volonté va au bien réel ou apparent. L'Homme n'agit qu'en vue de son bonheur, mais il se méprend souvent sur le bonheur. La Faculté par laquelle il exécute ses volontés particulieres est la Liberté.

Les actions de l'Homme qui dépendent de sa Volonté réfléchie peuvent lui être imputées, parce que cette Volonté est à lui & qu'il agit avec connoissance.

CHAP. III.

Cette imputation confifte effentiellement dans les fuites naturelles de l'obfervation ou de l'inobfervation des Loix ou de la perfection & de l'imperfection morales, en conféquence de l'ordre que Dieu a établi dans l'Univers.

Cet Ordre n'a pas toujours fon effet fur la Terre ; la Vertu n'y conduit pas toujours au bonheur, le vice, au malheur. Mais l'immortalité de l'Homme prolongeant à l'infini fon exiftence, ce qu'il ne reçoit pas dans un temps il le recevra dans un autre, & l'Ordre reprendra fes droits.

L'Homme, le plus perfectible de tous les Etres terreftres, étoit encore appellé à un État futur par la fupériorité même de fa perfectibilité. Sa conftitution organique & intellectuelle a répondu dès fon origine à cette derniere & grande fin de fon Etre.



CHAPITRE IV.

Que les Animaux ne sont pas des Etres moraux & pourquoi.

Conséquence de ceci.

Questions à ce Sujet.

IL n'y a point de *Moralité* chez les Animaux, parce qu'ils ne sont pas doués d'Intelligence. (1) Ils ont une Volonté, & ils l'exécutent; mais cette Volonté n'est dirigée que par la Faculté de sentir. Ils ont des idées, mais ces idées sont purement sensibles. Ils les comparent & jugent; mais ils ne s'élevent point jusqu'aux notions abstraites.

PRÉCISÉMENT parce que les actions volontaires des Animaux ne sont point *morales*, elles ne sont point susceptibles d'imputation. Comme ils ne peuvent observer ni violer des loix qu'ils ignorent, ils ne peuvent être récompensés ni punis dans le rapport à ces Loix.

SI donc les Animaux étoient appellés à un Etat futur, ce ne seroit point du tout sur les mêmes fondemens que l'Homme, puisque leur nature & leurs rélations different essentiellement de celles de l'Homme.

MAIS, parce que les Animaux ne sont point des Etres mo-

(1) †† J'ENTENDS ici par l'*Intelligence* le pouvoir de former des notions ou de s'élever aux idées générales; ce qui ne sauroit s'exécuter que par l'usage de la *parole*, chose dont les Animaux sont actuellement privés. Ils ne peuvent donc avoir que des idées particulieres ou purement sensibles.

CHAP. IV.

raux, s'enſuit-il néceſſairement qu'ils ne ſoient point ſuſceptibles d'un accroiſſement de perfection ou de bonheur? Parce que les Animaux ne nous paroiſſent point aujourd'hui doués d'Intelligence, s'enſuit-il néceſſairement que leur Ame ſoit abſolument privée de cette belle Faculté? Parce que les Animaux n'ont à préſent que des des idées purement ſenſibles, s'enſuit-il néceſſairement qu'ils ne pourront pas s'élever un jour à des notions abſtraites, à l'aide de nouveaux organes & de circonſtances plus favorables?

L'ENFANT devient un Etre penſant par le développement de tous ſes organes, par l'éducation & par les diverſes circonſtances qui contribuent à développer & à perfectionner toutes ſes Facultés corporelles & intellectuelles. Soupçonneriez-vous que cet Enfant, qui eſt encore ſi au-deſſous de l'Animal, percera un jour dans les abîmes de la Métaphyſique ou calculera le retour d'une Comete? Les inſtrumens dont ſon Ame ſe ſervira pour exécuter de ſi grandes choſes, exiſtent déja dans ſon Cerveau; mais ils n'y ſont pas encore développés, affermis, perfectionnés. (2) Les Animaux ſont aujourd'hui dans l'état d'enfance; ils parviendront peut-être un jour à l'état d'Etres penſans par des moyens analogues à ceux qui ennobliſſent ici-bas toutes les Facultés de notre Etre.

(2) Voyez ci-deſſus Part. VII.



CHAPITRE V.

Réflexions.

NE cherchons point à intéresser la Foi dans des recherches purement philosophiques qui ne sauroient lui porter la plus légere atteinte. La vraie piété est éclairée & n'est jamais superstitieuse. Tâchons de nous former les plus hautes idées de la BONTÉ DIVINE, de la grandeur & de l'universalité de SES Vues; combien nos conceptions les plus sublimes seront-elles encore au-dessous de la réalité! CELUI *sans la permission* DUQUEL *un Passereau ne tombe point en terre*, n'a pas oublié les Passereaux dans la distribution présente & future de SES Bienfaits. Le Plan de Sagesse & de Bonté que SON INTELLIGENCE a conçu pour la plus grande perfection des Etres terrestres, enveloppe depuis le Zoophyte, & peut-être encore depuis le Champignon, (1) jusqu'à l'Homme.

L'OPINION commune qui condamne à une mort éternelle tous les Etres organisés, à l'exception de l'Homme, appauvrit l'Univers. Elle précipite pour toujours dans l'abîme du néant une multitude innombrable d'Etres sentans, capables d'un accroissement considérable de bonheur, & qui en repeuplant & en embellissant une nouvelle Terre, exalteroient les PERFECTIONS ADORABLES du CRÉATEUR.

L'OPINION plus philosophique que je propose répond mieux aux grandes idées que la Raison se forme de l'Univers &

(1) Voyez la Part. IV. de cette *Palingénésie.*

CHAP. V. de fon DIVIN AUTEUR. Elle conferve tous ces Etres & leur donne une permanence qui les fouftrait aux révolutions des fiecles, au choc des élémens & les fera furvivre à cette cataftrophe générale qui changera un jour la face de notre Monde.





NEUVIEME PARTIE.

RÉFLEXIONS

SUR

L'EXCELLENCE DES MACHINES ORGANIQUES.

NOUVELLES DÉCOUVERTES

SUR LES

REPRODUCTIONS ANIMALES.



CHAPITRE I.

Considérations générales sur la perfection des Machines organiques.

DE toutes les modifications dont la Matiere est susceptible, la plus noble est, sans doute, l'organisation. C'est dans la structure de l'Animal que la SOUVERAINE INTELLIGENCE se peint à nos yeux par les traits les plus frappans & qu'ELLE nous révele, en quelque sorte, ce qu'ELLE est. Le Corps d'un Animal est un petit Système particulier, plus ou moins composé, & qui, comme le grand Système de l'Univers, résulte de la combinaison & de l'enchaînement d'une multitude de Pieces

CHAP. I. diverses, dont chacune produit son effet propre, & qui conspirent toutes ensemble à produire cet effet général que nous nommons la *vie*. Nous ne suffisons point à admirer cet étonnant appareil de ressorts, de leviers, de contrepoids, de tuyaux différemment calibrés, repliés, contournés qui entrent dans la construction des Machines organiques. L'intérieur de l'Insecte le plus vil en en apparence absorbe toutes les conceptions de l'Anatomiste le plus profond. Il se perd dans ce Dédale dès qu'il entreprend d'en parcourir tous les détours. Qu'on ne croie pas que ceci soit le moins du monde exagéré: je prie ceux de mes Lecteurs qui possedent l'étonnante *Chenille* (1) de l'habile & patient LYONET, d'en parcourir les Planches avec réflexion & de juger. Je renvoie à ce que j'ai dit sur cet Ouvrage unique dans l'Article XIV du *Tableau des Considérations*.

JE viens de comparer le Corps de l'Animal à une Machine: la plus petite fibre, la moindre fibrille, peuvent être envisagées elles-mêmes comme des Machines infiniment petites, qui ont leurs fonctions propres. La Machine entiere, la grande Machine résulte ainsi de l'ensemble d'un nombre prodigieux de machinules, dont toutes les actions sont conspirantes ou convergent vers un but commun.

MAIS, combien les Machines organiques sont-elles supérieures à celles que l'Art fait inventer, & auxquelles nous les comparons! Combien la structure de l'Insecte le moins élevé dans l'échelle, l'emporte-t-elle encore sur la construction du plus beau Chef-d'œuvre en Horlogerie!

(1) *Traité anatomique de la Chenille du Saule*, &c. 4to.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

Premier trait de l'excellence des Machines organiques :

leurs réparations journalieres & leur accroiſſement en tout ſens.

Merveilles anatomiques que préſentent certains organes des ſécrétions.

Réflexions à ce ſujet.

UN ſeul trait ſuffiroit pour faire ſentir la grande prééminence des Machines animales ſur celles de l'Art : les unes & les autres s'uſent par le mouvement ; elles ſouffrent des déperditions journalieres : mais, telle eſt l'admirable conſtruction des premieres, qu'elles réparent ſans ceſſe les pertes que le mouvement perpétuel de leurs divers reſſorts leur occaſione. Chaque piece s'aſſimile les molécules qu'elle reçoit du dehors, les aſſujettit, les diſpoſe, les arrange de maniere à lui conſerver la forme, la ſtructure, les proportions & le jeu qui lui ſont propres, & qu'exige la place qu'elle tient dans le Tout organique.

NON ſeulement chaque piece d'une Machine animale répare les pertes que les mouvemens inteſtins lui occaſionent ; elle s'étend encore en tout ſens par l'incorporation des molécules étrangeres que la nutrition lui fournit : cette extenſion qui s'opere graduellement, eſt ce que le Phyſicien nomme *évolution* ou *développement*.

LE développement ſuppoſe dans le Tout organique une certaine méchanique ſecrete & fort ſavante. En s'étendant graduel-

lement en tout ſens, chaque piece demeure eſſentiellement en grand ce qu'elle étoit auparavant très-en petit. Il faut donc que ſes parties intégrantes ſoient façonnées & diſpoſées les unes à l'égard des autres avec un tel art, qu'elles conſervent conſtamment entr'elles les mêmes rapports, les mêmes proportions, le même jeu, en même tems que de nouvelles particules intégrantes ſont aſſociées aux anciennes. (1).

La plus fine Anatomie ne pénetre point dans ces profondeurs. Les injections, le Microſcope, & moins encore le ſcalpel ne ſauroient nous dévoiler les merveilles que recele le ſecret de la nutrition & du développement. Nous ne pouvons juger ici de l'inconnu que par ce petit nombre de choſes connues dont nous ſommes redevables aux derniers progrès de la Phyſiologie.

Cette Science, la plus belle, la plus profonde de toutes les Sciences naturelles, produit à nos yeux le ſurprenant aſſemblage des organes relatifs au grand ouvrage de la nutrition, & nous fait entrevoir l'aſſemblage bien plus ſurprenant encore des organes qui exécutent les ſécrétions de différens genres. Nous ne revenons point de l'étonnement où nous jette cet amas immenſe de très-petits tuyaux blancs, cylindriques, grouppés & repliés de mille & mille manieres différentes, dont toute la ſubſtance du foie, de la rate, des reins eſt formée. Nous ſommes preſque effrayés quand nous venons à apprendre que les tubules qui entrent dans la compoſition d'un ſeul rein, mis bout à bout, formeroient une longueur de pluſieurs milliers de toiſes. (2) Quel intéreſſant, quel ſuperbe ſpectacle ne nous offriroit point cet aſſemblage ſi merveilleux de tant de millions, que dis-je ! de tant de milliards de tubules ou de filtres plus ou moins diverſifiés, ſi

(1) Voyez *Eſſai analyt.* paragr. 96, 97, 98, & ſuiv. *Conſid. ſur les Corps organ.* Art. 170. *Cont. de la Nat.* Part. VII. Chap. VI, VII. Part. VIII. Chap. XVII.

(2) Voyez *Conſid. ſur les Corps organ.* Art. CCCLVI.

nos Sens & nos Instrumens étoient assez parfaits pour nous dévoiler en entier le méchanisme & le jeu de chacun d'eux & les rapports qui les enchaînent tous à une fin commune !

Quelles idées cette seule découverte anatomique ne nous donne-t-elle point de l'organisation de l'Animal, de l'Intelligence qui en a conçu le Dessein & de la Puissance qui l'a éxécuté ! Qu'est donc l'Animal lui-même, si une de ses parties, qui ne paroit pas néanmoins tenir le premier rang dans son intérieur, est déja un abîme de merveilles ! J'ai de si grandes idées de l'organisation de l'Animal, que je me persuade sans peine, que s'il nous étoit donné de pénétrer dans la structure intime, je ne dis pas d'un de ses organes, je dis seulement, d'une de ses fibres, nous la trouverions un petit Tout organique très-composé, & qui nous étonneroit d'autant plus que nous l'étudierions davantage. Quel ne feroit point sur tout notre étonnement, si nous pouvions observer aussi distinctement les élémens d'une fibre sensible, leur arrangement respectif, l'art avec lequel ils jouent les uns sur les autres, que nous observons les différentes pieces d'une Horloge, leur engraînement & leur jeu ! (3)

Que feroit-ce donc encore si nous pouvions saisir d'une seule vue le systême entier des fibres sensibles & contempler, pour ainsi dire, à nud la méchanique profonde & les opérations secretes de cet Organe universel auquel l'Ame est immédiatement présente, & par lequel elle est unie au Monde corporel !

(3) On peut voir ce que j'ai dit sur ce sujet dans l'Art. X. de l'*Analyse abrégée* en essayant de rendre raison du physique de l'imagination & de la Mémoire.

CHAPITRE III.

Autre trait de l'excellence des Machines organiques :

Leurs reproductions de différens genres.

UN autre trait qui releve beaucoup aux yeux de la Raifon l'excellence des Machines organiques, c'eft qu'elles produifent de leur propre fond des Machines femblables à elles, qui perpétuent le Modele & lui procurent l'immortalité. Ce qui a été refufé à l'Individu a été accordé ainfi à l'Efpece : elle eft une forte d'Unité toujours fubfiftante, toujours renaiffante, & qui offre fans altération aux Siecles fuivans ce qu'elle avoit offert aux Siecles précédens, & ce qu'elle offrira encore aux Siecles les plus reculés.

Quelle que foit la maniere dont s'opere cette reproduction des Etres vivans, quelque fyftême qu'on embraffe pour tâcher de l'expliquer, elle n'en paroîtra pas moins admirable à ceux qui entre-voient au moins l'Art prodigieux qu'elle fuppofe dans l'organifation, & dans les divers moyens qui l'exécutent chez le Végétal & chez l'Animal & dans les différentes Efpéces de l'un & de l'autre. Ainfi, foit que cette reproduction dépende de Germes préexiftans ; foit qu'on veuille qu'il fe forme journellement dans l'Individu procréateur de petits Touts femblables à lui, la confervation de l'Efpece dans l'une & l'autre hypothefe n'en fera pas moins un des plus beaux traits de la perfection du méchanifme organique. Et s'il étoit poffible que les feules loix de ce méchanifme puffent fuffire à former de nouveaux Touts individuels, il ne m'en paroîtroit que plus admirable encore.

Chap. III.

Je ferois un Traité d'Anatomie ſi j'entreprenois ici de décrire cette partie du méchaniſme organique, qui a pour derniere fin la reproduction des Etres vivans: j'étonnerois mon Lecteur en mettant ſous ſes yeux ce grand appareil d'organes ſi composés, ſi multipliés, ſi variés, ſi harmoniques entr'eux qui conſpirant tous au vœu principal de la Nature, réparent ſes pertes, renouvellent ſes plus cheres Productions & la rajeuniſſent ſans ceſſe.

Si le développement des Corps organiſés ou leur ſimple accroiſſement ne peut qu'être l'effet de la plus belle méchanique, combien cette méchanique doit-elle être plus belle encore, lorſqu'elle n'eſt point bornée à procurer ſimplement l'extenſion graduelle des parties en tout ſens, & qu'elle s'éleve juſqu'à procurer la régénération compléte d'un membre ou d'un organe, & même l'entiere réintégration de l'Animal!



CHAPITRE IV.

Premier exemple de reproductions organiques:

le Polype à bras.

ICI s'offrent de nouveau à mes regards ces fameux Zoophytes, qui m'ont tant occupé dans mes deux derniers Ouvrages, (1) & fur lesquels encore j'ai jeté un coup d'œil dans celui-ci. (2) Je ne retracerai donc pas ici les divers phénomenes que présentent la régénération & la multiplication du Polype à bras & celles de quelques autres Insectes de la même Classe ou de Classes différentes: mais, je ne puis m'empêcher de dire un mot de reproductions plus étonnantes encore, & que la sagacité d'un excellent Observateur (3) vient de nous découvrir.

ON fait que la structure du Polype est d'une extrême simplicité, au moins en apparence. Tout son Corps est parsemé extérieurement & intérieurement d'une multitude de très-petits grains, logés dans l'épaisseur de la peau, & qui semblent faire les fonctions de visceres; car les meilleurs microscopes n'y dé-

(1) *Consid. sur les Corps organ.* Tom. I. Chap. IV, V, XI, XII. Tom. II. Chap. I, II, III. *Contemp. de la Nature.* Part. III, Chap. XIII, XV. Part. VII, Chap. IX. Part. VIII, Chap. IX, X, XI, & suiv. Part. IX, Chap. I, II.

(2) Voyez ci-dessus l'*Application aux Zoophytes*, Part. V.

(3) M. l'Abbé SPALLANZANI, Professeur de Philosophie à Modene, de la Société Royale d'Angleterre. *Prodromo di un Opera da imprimersi sopra le Riproduzioni Animali.* Ce *Prodrome*, que l'Auteur a publié cette année 1768, vient d'être traduit en François par un Homme de mérite & éclairé, & imprimé à Geneve, chez Claude Philibert. Je ne puis trop exhorter mon Lecteur à lire ce très-petit Ecrit, tout plein de prodiges, & qui contient beaucoup plus de vérités nouvelles, que ces gros in-folio de certains Savans, qui ne furent jamais interroger la Nature, & ne firent que compiler.

couvrent rien qui ressemble le moins du monde aux viscceres qui nous font connus. Le Corps lui-même n'est qu'une maniere de petit sac, d'une consistance presque gélatineuse, & garni près de son ouverture de quelques menus cordons qui peuvent s'alonger & se contracter au gré du Polype, & ce sont ses bras. Il n'a point d'autres membres, & on ne lui trouve aucun organe de quelque espece que ce soit.

Je ne décris par le Polype ; je ne fais qu'ébaucher ses principaux traits; mais il est si simple, que c'est presque l'avoir décrit. Quand on songe à la nature & à la simplicité d'une pareille organisation, l'on n'est plus aussi surpris de la régénération du Polype & de toutes ces étranges opérations qu'une Main habile a su exécuter sur cet Animal singulier. J'ai sur-tout dans l'Esprit cette opération par laquelle on le retourne comme le doigt d'un gand, & qui ne l'empêche point de croître, de manger & de multiplier. Si même on le coupe par morceaux pendant qu'il est dans un état si peu naturel, il ne laisse pas de renaître, à son ordinaire, de bouture, & chaque bouture mange, croît & multiplie. Je le remarquois dans les *Corps organisés*, Article CCLXXIII. " Un Polype coupé, retourné, recoupé, retourné „ encore ne présente qu'une répétition de la même merveille, „ si à présent c'en est une au sens du Vulgaire. Ce n'est jamais „ qu'une espece de boyau qu'on retourne & qu'on recoupe : il „ est vrai que ce boyau a un tête, une bouche, des bras, qu'il „ est un véritable Animal; mais l'intérieur de cet Animal est „ comme son extérieur, ses visceres sont logés dans l'épaisseur „ de sa peau, & il répare facilement ce qu'il a perdu. Il est „ donc après l'opération ce qu'il étoit auparavant. Tout cela suit „ naturellement de son organisation ; l'adresse de l'Observateur „ fait le reste. Le plus singulier pour nous est donc qu'il existe „ un Animal fait de cette maniere : nous n'avions pas soupçonné „ le moins du monde son existence, & quand il a paru il n'a „ trouvé dans notre Cerveau aucune idée analogue du Régne

CHAP. IV.

„ animal. Nous ne jugeons des choses que par comparaison: „ nous avions pris nos idées d'Animalité chez les grands Ani- „ maux, & un Animal qu'on coupe, qu'on retourne, qu'on „ recoupe & qui se porte bien les choquoit directement. Com- „ bien de faits encore ignorés & qui viendront un jour déran- „ ger nos idées sur des sujets que nous croyons connoître! Nous „ en savons au moins assez pour que nous ne devions être sur- „ pris de rien. La surprise sied peu à un Philosophe; ce qui lui „ sied est d'observer, de se souvenir de son ignorance & de s'at- „ tendre à tout. „

JE m'étois en effet attendu à tout: aussi ai-je été peut-être moins surpris que bien d'autres des nouveaux prodiges que nous devons aux belles expériences de Mr. l'Abbé SPALLANZANI, & qu'il s'est empressé obligeamment à me communiquer en détail depuis trois ans dans ses intéressantes Lettres. Il a voulu me laisser le plaisir de penser que les invitations que je lui avois faites, de s'attacher particuliérement aux reproductions animales, n'avoient pas peu contribué à ses découvertes. Ce que je sais mieux; c'est qu'aucun Physicien n'avoit poussé aussi loin que lui ce nouveau genre d'expériences physiologiques, ne les avoit exécutées & variées avec plus d'intelligence & ne les avoit étendues à des Especes aussi élevées dans l'Echelle de l'Animalité.



CHAPITRE

CHAPITRE V.

Second exemple de reproductions organiques :

l'Escargot.

TOUT le monde connoit le Limaçon de Jardin, nommé vulgairement *Escargot*: mais, tout le monde ne fait pas que l'organisation de ce Coquillage est très-composée, & qu'elle se rapproche par diverses particularités très-remarquables de celle des Animaux que nous jugeons les plus parfaits. Je ne ferai qu'indiquer quelques-unes de ces particularités : mon plan ne me conduit point à traiter des reproductions animales : je ne veux que faire sentir par ces reproductions l'excellence des Machines organiques.

SANS être initié dans les secrets de l'Anatomie, on fait, au moins en gros, qu'un Cerveau est un Organe extrêmement composé ou plutôt un assemblage de bien des organes différens, formés eux-mêmes de la combinaison & de l'entrelacement d'un nombre prodigieux de fibres, de nerfs, de vaisseaux, &c. La Tête du Limaçon possede un véritable Cerveau, qui se divise, comme le Cerveau des grands Animaux, en deux masses hémisphériques, d'un volume considérable, & qui portent le nom de *lobes*. De la partie inférieure de ce Cerveau sortent deux nerfs principaux ; de la partie supérieure en sortent dix qui se répandent dans toute la capacité de la Tête : quelques-uns se partagent en plusieurs branches. Quatre de ces nerfs animent les quatre cornes du Coquillage & président à tous leurs jeux. On peut s'être amusé à contempler les mouvemens si variés de ces tuyaux mobiles en tout sens, que l'Animal fait rentrer dans sa Tête &

CHAP. V. qu'il en fait fortir quand il lui plait. On n'imagine point combien les deux grandes cornes font une belle chofe : on connoît ce point noir & brillant qui eft à l'extrémité de chacune : ce point eft un véritable œil. Prenez ceci au pied de la lettre, & n'allez pas vous repréfenter fimplement une cornée d'Infecte. L'œil du Limaçon a deux des principales tuniques de notre œil; il en a encore les trois humeurs, l'aqueufe, la criftalline, la vitrée : enfin, il a un nerf optique, & ce nerf eft de la plus grande beauté. Je paffe fous filence l'appareil des mufcles deftinés à opérer les divers mouvemens de la tête & des cornes. J'ajouterai feulement que le Limaçon a une bouche, & que cette bouche eft revêtue de lévres, garnie de dents & pourvue d'une langue & d'un palais. Toute cette Anatomie feroit feule la matiere d'un petit Volume. Si mon Lecteur me demandoit un Garant de tant & de fi curieufes particularités anatomiques, il me fuffiroit, je penfe, de nommer l'Auteur célebre (1) de la *Bible de la Nature*.

CROIRA-T-ON à préfent que ces cornes du Limaçon qui font de fi belles machines d'Optique, fe régénerent en entier lorfqu'on les mutile ou même qu'on les retranche entiérement? Il n'eft pourtant rien de plus vrai que cette régénération : elle eft fi parfaite, fi finguliérement complete que l'Anatomie la plus exacte ne découvre aucune différence entre les cornes reproduites & celles qui avoient été mutilées ou retranchées. (2)

C'EST déja, fans doute, une affez grande merveille que la reproduction ou même la fimple réparation de femblables lunettes : mais ce qui eft tout auffi vrai, fans être le moins du monde vraifemblable, c'eft que toute la Tête du Limaçon, cette Tête qui eft le fiege de toutes les fenfations de l'Animal, & qui, comme nous venons de le voir, eft l'affemblage de tant d'organes,

(1) SWAMMERDAM.
(2) *Programme* de M. SPALLANZANI, page 61.

divers & d'organes la plupart ſi compoſés; toute cette Tête, dis-je, ſe régénere, & ſi on la coupe au Limaçon il en refait une nouvelle qui ne differe point du tout de l'ancienne.

En décrivant ailleurs la régénération du Ver-de-terre, (3) & celle de ces Vers d'eau douce (4) que j'ai multipliés en les coupant par morceaux; j'ai fait remarquer que la partie qui ſe reproduit ſe montre d'abord ſous la forme d'un petit bouton, qui s'alonge peu à peu, & dans lequel on découvre tous les rudimens des nouveaux organes. Il n'en va pas de même dans la régénération de la Tête du Limaçon: cette régénération ſuit des loix bien différentes. Quand la Tête de ce Coquillage commence à ſe régénérer, les diverſes parties qui la compoſent ne ſe montrent pas toutes enſemble: elles apparoiſſent ou ſe développent les unes après les autres, & ce n'eſt qu'au bout d'un temps aſſez long qu'elles ſemblent ſe réunir pour former ce Tout ſi compoſé, qui porte le nom de *Tête.* (5)

Cette découverte eſt ſi belle, ſi neuve, & elle a excité tant de doutes, (6) que je ne puis réſiſter à la tentation de la raconter un peu plus en détail.

(3) *Conſid. ſur les Corps organ.* Art. CCXLIV, CCXLV. *Cont. de la Nat.* Part. VI, Chap. VIII.

(4) *Corps organ.* Art. CCXLVI, CCXLVII. *Cont. de la Nat.* Part. VIII, Chap. X. Part. IX, Chap. II.

(5) *Programme* de M. SPALLANZANI, page 62.

(6) Il y a lieu de s'étonner que cette reproduction de la Tête du Limaçon ait paru en France ſi douteuſe, après tout ce que Mrs. de REAUMUR & TREMBLEY avoient publié ſur la régénération du Polype, & ſur celle de bien d'autres Animaux de la même Claſſe & de Claſſes très-différentes. Voyez la belle Préface que M. de REAUMUR a miſe à la tête du ſixieme Volume de ſes *Mémoires ſur les Inſectes*. qui a été imprimé en 1742, & les excellens *Mémoires* de M. TREMBLEY *ſur le Polype à bras*, qui parurent en 1744. J'avois publié moi-même en 1745 dans mon *Traité d'Inſectologie* un grand nombre d'expériences & d'obſervations nouvelles ſur différentes Eſpeces de Vers que j'avois multipliés en les coupant par morceaux. J'y étois revenu en 1762 dans les *Conſidérations ſur les Corps organiſés*, Tom. I, Chap. IV, V, XI. Tom. II, Chap. I, II, III. J'étois entré dans de grands détails ſur les reproductions animales,

CHAP. V.

QUELQUEFOIS il n'apparoît d'abord sur le col ou le tronc de l'Animal qu'un petit globe qui renferme les élémens des petites cornes, de la bouche, des levres & des dents.

D'AUTREFOIS on ne voit paroître d'abord qu'une des grandes cornes, garnie de son œil: au-dessous & dans un endroit écarté on apperçoit les premiers traits des levres.

TANTÔT on n'observe qu'une espece de nœud formé par trois des cornes: tantôt on découvre un petit bouton qui ne renferme

& j'avois essayé d'en donner des explications qui fussent conformes à la bonne Physique. J'avois montré combien il étoit probable que cette faculté de se reproduire s'étendoit à beaucoup d'autres Especes d'Animaux. Enfin; j'avois remanié tout cela assez en détail dans la *Contemplation de la Nature*, publiée en 1764, Part. VIII & IX.

Comment donc s'est-il trouvé après cela tant d'Incrédules dans le Public François sur les découvertes de M. l'Abbé SPALLANZANI? Ceci prouve trop qu'on ne lit souvent que du pouce des Livres qui demanderoient à être lus avec attention. Croiroit-on qu'il a paru en 1766 une Brochure intitulée *Lettre de* M. DEROMÉ *de l'Isle à* M. BERTRAND *sur les Polypes d'eau douce*, où l'Auteur prétend démontrer que Mrs. de REAUMUR & TREMBLEY se sont trompes en regardant le Polype comme un véritable Animal. Cet Auteur ose avancer comme une chose, au moins très-probable, que le Polype n'est point un Animal; mais, qu'il n'est qu'un sac ou un fourreau plein d'une multitude presqu'infinie de petits Animaux. On ne soupçonne pas, sans doute, que cet Ecrivain n'a jamais vu de Polypes, bien moins encore qu'il n'a jamais lu M. de REAUMUR ni M. TREMBLEY. Il ne copie que leur Abbréviateur, M. BAZIN. Je n'exagérerai point si je dis qu'il y a dans cette Brochure plus d'erreurs & de méprises que de pages. Cependant elle en a imposé à plus d'un Journaliste, & je ne m'attendois pas que l'estimable M. de BOMARE se donneroit la peine d'en faire un extrait dans le *Supplément* de son *Dictionnaire d'Histoire naturelle*, au Mot *Polype*. Ce petit Roman physique ne méritoit pas une telle place dans un Livre destiné à à être le dépôt des vérités de la Nature. L'accueil si distingué que le Public a fait à cet Ouvrage prouve qu'il a su apprécier le zele éclairé de l'Auteur pour les progrès d'une Science qu'il travaille avec succès à faire connoitre & à enrichir: mais, ce que le Public ne sait pas aussi bien que moi, c'est combien la modestie sincere de l'Auteur releve ses connoissances & ses talens.

que les levres; tantôt la tête se montre en entier, à la réserve d'une ou de plusieurs cornes. (7)

En un mot; il y a ici une foule de variétés, qu'on traiteroit de bizarreries, s'il y avoit dans la Nature de vraies bizarreries. Mais, le Philosophe n'ignore pas que tout s'y fait par des Loix constantes, qui se diversifient plus ou moins suivant les Sujets, & dont telles ou telles reproductions sont les résultats immédiats.

Malgré toutes ces variétés dans la régénération de la Tête du Limaçon, cette régénération si surprenante s'acheve en entier, & l'Animal commence à manger sous les yeux de l'Observateur. Si après cela on pouvoit former le moindre doute sur l'*intégrité* de la régénération, je le dissiperois en ajoutant, que la dissection de la Tête reproduite y démontre toutes les parties similaires & dissimilaires qui composoient l'ancienne. (8)

(7) *Prog.* pag. *62* & *65*.
(8) *Prog.* pag. *65* & *66*.



Les Infectes n'ont point d'*os*; mais ils ont des écailles qui en tiennent lieu. Ces écailles ne font pas recouvertes par les chairs, comme les *os*; mais elles recouvrent les chairs. (2) La coquille du Limaçon, fubftance pierreufe ou cruftacée, recouvre auffi fes chairs, & ce caractere eft un de ceux qui femblent le rapprocher le plus des Infectes. Il y a cependant quantité d'Infectes dont le Corps eft purement charnu ou membraneux. Il en eft d'autres qui font prefque gélatineux : à cette Claffe appartient la nombreufe Famille des Polypes.

La Salamandre a, comme les Quadrupedes, de véritables os, qui font recouverts, comme chez eux, par les chairs. Elle a de véritables vertebres, des mâchoires, armées d'un grand nombre de petites dents fort aigues, & fes jambes ont à peu près les mêmes os qu'on obferve dans celles des Quadrupedes proprement dits. (3) Elle a un cerveau, un cœur, des poumons, un eftomac, des inteftins, un foie, une véficule du fiel, &c. (4)

On voit bien que mon intention n'eft point ici de décrire la Salamandre en Naturalifte. Ce petit Ouvrage n'appartient pas proprement à l'Hiftoire naturelle : je ne veux que donner une légere idée de ces nouveaux prodiges que l'Economie animale vient de nous offrir. J'ajouterai fimplement, que la Salamandre paroit fe rapprocher par fa forme & par fa ftructure du Lézard & du Crapaud. Elle n'eft pas purement aquatique; elle eft amphibie; elle peut vivre affez long-tems hors de l'eau.

Si l'on a jeté un coup d'œil fur un Squelette ou fur une Planche d'Oftéologie qui le repréfente, on aura acquis quelque notion de la forme & de l'engrainement admirables des diffé-

(2) *Cont. de la Nat.* Part. III. Chap. XVII.
(3) *Prog.* pag. 69.
(4) *Ibid.* pag. 97.

rentes pieces osseuses qui le composent. L'essentiel de tout cela se retrouve dans la Salamandre. Sa queue, en particulier, est formée d'une suite de petites vertebres travaillées & assemblées avec le plus grand art. Mais ces pieces, quoique multipliées, ne sont pas les seules qui entrent dans la construction de la queue. Elle présente encore à l'examen de l'Anatomiste un épiderme, une peau, des glandes, des muscles, des vaisseaux sanguins, une moëlle spinale. (5)

NOMMER simplement toutes ces parties, c'est déja donner une assez grande idée de l'organisation de la queue de la Salamandre: ajouter que toutes ces parties déchiquetées, mutilées ou même entiérement retranchées, se réparent, se consolident & même se régenerent en entier, c'est avancer un fait déja fort étrange. Mais, des parties molles ou purement charnues peuvent avoir de la facilité à se réparer, à se régénérer: que sera-ce donc si l'on peut assurer que de nouvelles vertebres reparoissent à la place de celles qui ont été retranchées? Que sera-ce encore si ces nouvelles vertebres, retranchées à leur tour, sont remplacées par d'autres; celles-ci, par de troisiemes, &c. & si cette reproduction successive de nouvelles vertebres paroît toujours se faire avec autant de facilité, de régularité, de précision que celle des parties molles & qui doivent demeurer telles? (6)

MAIS combien la régénération des jambes de la Salamandre est-elle plus étonnante que celle de sa queue, si toutefois nous pouvons encore être étonnés après l'avoir tant été! Je prie qu'on veuille bien ne point oublier qu'il s'agit ici d'un petit Quadrupede & non simplement d'un Ver ou d'un Insecte. J'ai grand intérêt à écarter ici de l'Esprit de mes Lecteurs toute idée d'Insecte. Il y a toujours quelqu'idée d'imperfection

(5) *Prog.* pag. 76.
(6) *Prog.* pag. 75, 76, 77, 78, 79.

enveloppée

enveloppée dans celle-là. Quoique la diviſion des Animaux en *parfaits* & en *imparfaits*, ſoit la choſe du monde la moins philoſophique, elle ne laiſſe pas d'être aſſez naturelle & très-commune. Or, dès qu'on parle d'un Animal imparfait, l'Eſprit eſt déja tout diſpoſé à lui attribuer ce qui choque le plus les notions communes de l'Animalité; il croira de cet Animal tout ce qu'on voudra lui en faire croire, & le croira ſans effort: témoin l'opinion ſi ancienne & ſi ridicule que les Inſectes naiſſent de la pourriture: eût-on jamais fait naître de la pourriture, je ne dis pas un Eléphant, un Cheval, un Bœuf; je dis ſeulement un Lievre, une Belette, une Souris? pourquoi? c'eſt qu'une Souris, comme un Eléphant, eſt un Animal réputé *parfait*, & qu'un Animal parfait ne doit pas naître de la pourriture.

La Salamandre eſt donc un Animal parfait à la maniere dont la Souris en eſt un pour le commun des Hommes. La Salamandre eſt auſſi bien un Quadrupede que le Crocodile. Ses jambes ſont garnies de doigts articulés & flexibles; les antérieures en ont quatre; les poſtérieures cinq. Entendez, au reſte, par la jambe, la cuiſſe, la jambe proprement dite & le pied.

Tout le monde ſait, qu'une jambe eſt un tout organique compoſé d'un nombre très-conſidérable de parties oſſeuſes, grandes, moyennes, petites, & de parties molles très-différentes entr'elles. Une jambe eſt revêtue extérieurement & intérieurement d'un épiderme, d'une peau, d'un tiſſu cellulaire. Elle a des glandes, des muſcles, des arteres, des veines, des nerfs. Ceux qui poſſedent un peu d'Anatomie ſavent de plus qu'une glande, un muſcle, une artere ſont formés de la réunion ou de l'entrelacement d'un grand nombre de fibres & de vaiſſeaux plus ou moins déliés, différemment combinés, arrangés, repliés, calibrés.

Les ambes de la Salamandre offrent tout ce grand appareil

CHAP. VI.

de parties offeufes & de parties molles. Pour exciter davantage l'admiration de mon Lecteur, il ne fera pas néceffaire que j'en faffe un dénombrement exact & tel que l'Anatomie comparée le fourniroit. Il fuffira que je dife d'après l'habile Obfervateur qui me fert de guide; que le nombre des os des quatre jambes eft de quatre-vingt-dix-neuf. (7)

MAINTENANT ne prendra-t-on point pour une fable ce que je vais dire? Si l'on coupe les quatre jambes de la Salamandre, elle en repouffera quatre nouvelles, qui feront fi parfaitement femblables à celles qu'on aura retranchées, qu'on y comptera, comme dans celles-ci, quatre-vingt-dix-neuf os. (8)

ON juge bien que c'eft pour la Nature un grand Ouvrage que la reproduction complete de ces quatre jambes, compofées d'un fi grand nombre de parties, les unes offeufes, les autres charnues: auffi ne s'acheve-t-elle qu'au bout de plufieurs mois dans les Salamandres qui ont pris tout leur accroiffement. Mais dans les plus jeunes tout s'opere avec une célérité fi merveilleufe, que la régénération parfaite des quatre jambes n'eft que l'affaire de peu de jours. (9)

CE n'eft donc rien ou prefque rien pour une jeune Salamandre que de perdre fes quatre jambes & encore fa queue. On peut même les lui recouper plufieurs fois confécutives, fans qu'elle ceffe de les reproduire en entier. Notre excellent Obfervateur nous affure qu'il a vu jufqu'à *fix de ces reproductions fucceffives, où il a compté fix-cent-quatre-vingt-fept os reproduits.* (10) Il remarque à cette occafion, que la force reproductive a une fi grande énergie dans cet Animal, qu'elle

(7) *Prog.* pag. 87.
(8) *Ibid.* pag. 87.
(9) *Ibid.* pag. 87, 88.
(10) *Ibid.* pag. 93.

ne paroît point diminuer sensiblement après plusieurs reproductions, *puisque la derniere s'opere aussi promptement que les précédentes.* (11)

Une autre preuve bien remarquable de cette grande force de reproduction, c'est qu'elle se déploie avec autant d'énergie dans les Salamandres qu'on prive de toute nourriture, que dans celles qu'on a soin de nourrir. (12)

Ce n'est plus la peine que je parle de la régénération des parties molles qui recouvrent les os des jambes. On présume assez qu'elle doit s'opérer plus facilement encore que celle des parties dures ou qui doivent le devenir. On ne sera donc pas fort surpris d'apprendre, que si l'on observe avec le microscope la circulation du sang dans les jambes reproduites, on la trouvera précisément la même que dans les jambes qui n'ont souffert aucune opération. On y distinguera nettement les vaisseaux qui portent le sang du cœur aux extrémités & ceux qui le rapportent des extrémités au cœur. (13)

Lorsque la reproduction des jambes commence à s'exécuter, on apperçoit à l'endroit où une jambe doit naître un petit cône gélatineux, qui est la jambe elle-même en miniature, & dans laquelle on démêle très-bien toutes les articulations. (14) Les doigts ne se montrent pas tous à la fois. D'abord les jambes renaissantes ne paroissent que comme trois à quatre petits cônes pointus. Bientôt on voit sortir de la pointe de chaque cône deux autres cônes plus petits, qui avec la pointe

(11) *Prog.* pag. 93.
(12) *Ibid.* pag. 88.
(13) *Ibid.* pag. 84, 85.
(14) *Ibid.* pag. 82.

CHAP. VI. du premier font les élémens de trois doigts. Ceux des autres doigts apparoiffent enfuite. (15)

Si l'entiere régénération d'un tout organique auffi compofé que l'eft la jambe d'un petit Quadrupede, eft une chofe très-merveilleufe; ce qui ne l'eft pas moins, & qui l'eft peut-être davantage, c'eft qu'en quelqu'endroit qu'on coupe une jambe, la reproduction donne conftamment une partie égale & femblable à celle qu'on a retranchée. Si donc l'on coupe la jambe à la moitié ou au quart de fa longueur, il ne fe reproduira qu'une moitié ou qu'un quart de jambe; c'eft-à-dire, qu'il ne renaîtra précifément que ce qui aura été retranché. (16) Ecoutons l'Auteur lui-même: " Si au lieu, dit-il, (17) de retrancher du corps de la Salamandre les jambes tout entieres on n'en coupe qu'une petite portion, le nombre d'os reproduits égale alors précifément le nombre retranché. Si l'on fait, par exemple, la fection dans l'articulation du *rayon*, on voit renaître une nouvelle articulation avec le nombre précis des os qui étoient au-deffous de l'articulation. "

Nous avons vu que la Salamandre a des *mâchoires* & qu'elles font garnies d'un grand nombre de petites dents fort aigues. Chaque mâchoire eft formée par un os ellytique auquel elle doit fa figure, fes proportions & fa confiftance. On y obferve de plus divers cartilages & divers mufcles, des arteres, des veines, des nerfs, &c. (18) Tout cela fe répare; fe régénere avec la même facilité, la même promptitude, la même précifion que les extrémités: (19) mais nous fommes fi familiarifés à préfent avec tous ces prodiges, qu'ils n'en font prefque

(15) *Prog.* pag. 82, 83.
(16) *Ibid.* pag. 80.
(17) *Ibid.* pag. 90.
(18) *Ibid.* pag. 96.
(19) *Ibid.* pag. 97.

plus pour nous. La Salamandre en a, sans doute, bien d'autres à nous offrir, plus étranges encore, que nous ne soupçonnons point, & que la sagacité de son Historien nous dévoilera peut-être quelque jour.

J'AI crayonné foiblement les belles découvertes de Mr. SPALLANZANI, d'après le précis qu'il nous en a donné lui-même dans son *Programme*. Que de nouvelles lumieres n'avons-nous point à attendre du grand Ouvrage dont ce *Programme* n'est qu'une simple annonce! Combien la somme des vérités physiologiques s'accroîtra-t-elle par les profondes recherches du savant & sage disciple de la Nature! (20)

(20) †† J'AI eu bien des fois la satisfaction de contempler de mes propres yeux ces admirables reproductions de l'Escargot & de la Salamandre que j'esquissois dans cet Ouvrage d'après l'Inventeur. J'ai raconté dans quelques Mémoires ce que ces diverses reproductions m'ont offert de plus essentiel, & j'ai essayé de tirer des faits les conséquences qui m'ont paru en découler le plus naturellement. Ce sont principalement ces conséquences qui m'ont fourni les principes que je cherchois pour me rendre raison à moi-même de ces beaux phénomenes de l'Economie animale. *Oeuvres*, Tom. V.





DIXIEME PARTIE.

NOUVELLES CONSIDÉRATIONS *DE L'AUTEUR* SUR LES REPRODUCTIONS ORGANIQUES.

Chap. I.

CHAPITRE I.

Idée générale des principes de l'Auteur sur les reproductions organiques.

NOus venons d'assister à un grand spectacle : nous avons contemplé quelques unes des plus brillantes décorations du Régne organique. Ce ne sont en effet pour nous que de simples décorations ; car les machines ou les ressorts qui les exécutent demeurent cachés derriere une toile impénétrable à nos regards. J'ai tenté de soulever un peu cette toile, & j'ai raconté dans mes deux derniers Ouvrages, ce que j'ai entrevu. (1)

(1) *Corps organisés*, Tom. I, Chap. XII. Tom. II, Chap. I, II, III, V. *Contemplation*, Part. VII, Chap. VIII, IX, X, XI, XII. Part. IX, Chap. I, II.

La Nature ne m'a point paru former un Tout organique à la façon d'une ardoise ou d'un cristal; je veux dire, par l'appofition fucceffive de quantité de molécules, plus ou moins homogenes, à une petite Maffe déterminée & commune. Un Tout organique quelconque ne m'a point femblé un Ouvrage d'Ebénerie, formé d'une multitude de pieces de rapport, qui ont pu exifter à part les unes des autres & être réunies en des tems différens les unes aux autres. J'ai cru voir qu'une tête, une jambe, une queue étoient compofées de parties fi manifeftement enchaînées ou fubordonnées les unes aux autres, que l'exiftence des unes fuppofoit effentiellement la coexiftence des autres. J'ai cru reconnoître, par exemple, que l'exiftence des arteres fuppofoit celle des veines; que l'exiftence des unes & des autres fuppofoit celle du cœur, du cerveau, des nerfs, &c.

Des obfervations exactes ont concouru avec le raifonnement pour me perfuader la préexiftence fimultanée des parties diverfes qui entrent dans la compofition du Tout organique. Ces obfervations m'ont découvert plufieurs de ces parties fous des formes, fous des proportions & dans des pofitions fi différentes de l'état naturel, que je les aurois entiérement méconnues fi leur évolution n'avoit peu à peu manifefté à mes yeux leur véritable forme, & ne leur avoit donné un autre arrangement. J'ai reconnu encore que l'extrême tranfparence comme l'extrême petiteffe, la forme & le lieu des parties contribuoit également à les dérober à mes yeux.

J'ai donc mieux compris encore qu'il n'y a point de conféquence légitime de l'invifibilité à la non-exiftence, & ce que j'avois toujours foupçonné m'a paru écrit de la main même de la Nature dans un bouton ou dans un œuf.

J'ai donc tiré de tout ceci une conclufion générale que j'ai jugée philofophique; c'eft que les Touts organiques ont été ori-

CHAP. I. ginairement préformés, & que ceux d'une même Espece ont été renfermés les uns dans les autres, pour se développer les uns par les autres; le petit par le grand; l'invisible par le visible.

Je n'ai point prétendu que cette préformation fût semblable dans toutes les Especes: je savois trop combien l'INTELLIGENCE SUPREME a pu varier les moyens qui conduisent à la même fin. Toute la Nature atteste des fins générales & des fins particulieres: mais, elle atteste aussi que les moyens qui leur sont relatifs ont été indéfiniment diversifiés. " Je ne prétens point, disois-je (2) „ prononcer sur les voyes que le CRÉATEUR a pu choisir pour „ amener à l'existence divers Touts organiques; je me borne à „ dire, que dans l'ordre actuel de nos Connoissances physiques, „ nous ne découvrons aucun moyen raisonnable d'expliquer méchaniquement la formation d'un Animal, ni même celle du „ moindre organe. J'ai donc pensé qu'il étoit plus conforme „ aux faits d'admettre au moins comme trés-probable, que les „ Corps organisés préexistoient dès le commencement. „

IL est en effet très-vraisemblable que différentes parties d'un Tout organique se régénerent par des moyens différens. La diversité des parties exigeoit, sans doute, cette diversité corrélative des moyens. Il est assez apparent que les parties similaires n'étoient pas faites pour se régénérer précisément comme les parties dissimilaires.

CECI n'est pas même simplement vraisemblable; c'est un fait que l'observation établit. L'écorce d'un Arbre, la peau d'un Animal se régénerent par des filamens gélatineux, qui sont comme les élémens d'une nouvelle écorce ou d'une nouvelle peau. Ces filamens ne représentent pas en petit l'Arbre ou l'Animal; ils ne représentent en petit que certaines parties similaires de l'Arbre

(2) *Tableau des Considérations*, Art. XIV.

ou

ou de l'Animal; je veux dire, des fibres corticales ou des fibres charnues, qui par leur *Evolution* formeront une nouvelle écorce ou une nouvelle peau.

MAIS les branches ou les rejetons d'un Arbre, la tête ou la queue d'un Ver-de-terre font repréſentés en petit dans un bouton végétal ou animal. Ce bouton contient actuellement en raccourci l'enſemble des parties intégrantes qui forment le Tout organique particulier.

L'ARBRE ou l'Animal entier, le Tout organique général eſt repréſenté en petit dans une graine ou dans un œuf.

UNE graine ou un œuf n'eſt proprement que l'Arbre ou l'Animal concentré & replié ſous certaines enveloppes. Il eſt prouvé que les Petits des Vivipares ſont d'abord renfermés dans un œuf, & qu'ils en ſortent dans le ventre de leur Mere. On connoit des Animaux qui ſont à ſa fois vivipares & ovipares. (3)

(3) *Conſid. ſur les Corps organ.* Art. CXLIX, CL, CCCVI, CCCXV.



CHAPITRE II.

Application des principes de l'Auteur aux reproductions de l'Escargot & de la Salamandre.

J'Apperçois bien des choses dans les curieuses découvertes de Mr. Spallanzani, qui paroissent confirmer les principes que j'ai adoptés sur les reproductions organiques, & que j'ai exposés dans mes derniers Ecrits. Par exemple; ce petit globe qui renferme les élémens des petites cornes, de la bouche, des levres & des dents du Limaçon, cette espece de nœud formé par trois des cornes, ce petit bouton qui ne contient que les levres: (1) tout cela donne assez à entendre que les parties intégrantes de la tête du Limaçon préexistent sous les différentes formes de globe, de nœud, de bouton, & qu'il en est à peu près ici comme de quelques autres reproductions soit végétales soit animales que j'ai décrites. La principale différence ne consiste peut-être que dans les temps ou la maniere de l'évolution. Nous avons vu qu'il arrive souvent que les diverses parties qui composent la tête du Limaçon n'apparoissent que les unes après les autres & dans un ordre plus ou moins variable: mais ceci peut dépendre de causes ou de circonstances étrangeres à la préformation.

Nous avons remarqué encore (2) que les jambes de la Salamandre se montrent d'abord sous la forme d'un petit cône gélatineux, qui n'est que la jambe elle-même en miniature, & qu'il en est de même des doigts à leur premiere apparition. Ce cône qui est une jambe très-en raccourci, & où l'on démele

(1) Voyez ci-dessus, Part. IX. le précis que j'ai donné de ces découvertes.
(2) *Ibid.* sur la fin.

néanmoins toutes les articulations; ces cônes beaucoup plus petits qui font des doigts, ne femblent-ils pas affez analogues au bouton végétal ou au bouton animal?

Et fi ce qui fe reproduit dans la jambe de la Salamandre eft toujours égal & femblable à ce qui en a été retranché, n'eft-ce point qu'il exifte dans toute l'étendue de la jambe des germes qu'on pourroit nommer *réparateurs*, & qui ne contiennent précifément que ce qu'il s'agit de remplacer?

Il faut même qu'il y ait un certain nombre de ces germes dans chaque point de la jambe ou autour de ce point; puifque fi l'on coupe plufieurs fois la jambe dans le même point elle reproduira conftamment ce qui aura été retranché.

J'ai rappellé à deffein dans la Partie V de cet Ecrit une remarque importante que j'avois faite ailleurs (3) fur le mot *Germe*. On entend communément par ce mot *un Corps organifé réduit extrêmement en petit*, enforte que fi l'on pouvoit le découvrir dans cet état, on lui trouveroit les mêmes parties effentielles que les Corps organifés de fon Efpece offrent très-en grand après leur évolution. J'ai donc fait remarquer qu'il eft néceffaire de donner au mot de *Germe* une fignification beaucoup plus étendue & que mes principes eux-mêmes fuppofent manifeftement. Ainfi, ce mot ne défignera pas feulement un Corps organifé *réduit en petit*; il défignera encore toute efpece de *préformation originelle dont un Tout organique peut réfulter comme de fon principe immédiat.* (4)

(3) *Contempl. de la Nat.* Part. IX, Chap. I.

(4) Remarquez que je dis *immédiat*, pour diftinguer la partie ou les parties préformées en petit, du grand Tout dans lequel elles font appellées à croitre ou à fe développer: car le grand Tout ne peut être envifagé ici comme le principe immédiat de la reproduction: il n'en eft que la caufe *médiate*.

CHAP. II.

IL convient que je développe ceci un peu plus, puisque l'occasion s'en présente & que le sujet l'exige. Je prie mon Lecteur d'écarter pour un moment de son Esprit l'idée d'un certain Corps organisé pour ne retenir que celle d'une simple fibre.



CHAPITRE III.

Continuation du même Sujet.

Maniere de concevoir les reproductions d'une simple fibre, & par elles celles d'une membrane, d'un muscle, d'un vaisseau, &c.

UNE fibre, toute simple qu'elle peut paroître, est néanmoins un Tout organique qui se nourrit, croit, végete. Je retranche une de ses extrémités, & en peu de temps elle reproduit une partie égale & semblable à celle que j'ai retranchée.

COMMENT peut-on concevoir que s'opere cette reproduction? Je dis qu'il n'est pas nécessaire de supposer que la partie qui se reproduit préexistoit dans la fibre sous la forme d'un germe proprement dit, où elle ne différoit de la partie retranchée que par sa petitesse, sa délicatesse & l'arrangement de ses molécules constituantes: en un mot, il n'est pas nécessaire de se représenter la partie qui se régénere comme concentrée ou repliée sous la forme de globe, de nœud, de bouton, &c. Il suffit de supposer qu'il préexiste autour de la coupe de la fibre principale une multitude de points organiques ou de fibrilles, qui sont comme les élémens de la partie qui doit être reproduite.

EN retranchant l'extrémité de la fibre, j'occasione une dérivation des sucs nourriciers vers ces points organiques ou vers ces fibrilles, qui en procure l'évolution.

CHAP. III.

Je conçois donc que la partie qu'il s'agit de reproduire peut résulter du développement & de la réunion des fibrilles en un tout organique commun. On sait qu'une fibre qu'on nomme *simple*, est composée elle-même d'une multitude de fibrilles; celles-ci sont composées à leur tour d'une multitude de molécules plus ou moins homogenes, qui sont les élémens premiers de la fibre; les fibrilles en sont les élémens secondaires.

Mais il ne se reproduit précisément dans la fibre que ce qui en a été retranché: j'essayerois de rendre raison de ce fait en supposant que les élémens réparateurs ou régénérateurs placés dans les différens points de la fibre ont une ductilité ou une expansibilité relative à la place qu'ils occupent ou exactement proportionnelle à la portion de la fibre qu'ils sont destinés à remplacer.

Ainsi, en admettant, par exemple, seize parties dans la fibre principale, & en supposant qu'on la coupe transversalement dans le milieu de sa longueur, les élémens ou fibrilles logés autour de la coupe ou de l'aire de la fibre auront reçu un degré d'expansibilité originelle, tel qu'en se développant, ils fourniront une longueur de huit parties, c'est-à-dire, qu'ils restitueront à la fibre une partie précisément égale & semblable à celle qu'elle avoit perdue.

Le degré de ductilité ou d'expansibilité de la fibre ou des fibrilles paroît devoir dépendre en dernier ressort de la nature, du nombre & de l'arrangement respectif des élémens & du rapport secret de tout cela à la *force* qui tend à chasser les sucs nourriciers dans les mailles de la fibre & à écarter les élémens. Cet écart a un terme, & ce terme est celui de l'accroissement.

Et parce que si l'on coupe la fibre dans la Partie nouvel-

lement reproduite, il se reproduira encore une partie pareille à celle qu'on aura retranchée; il est naturel d'en inférer que les élémens secondaires sont formés eux-mêmes d'élémens que je nommerois du *troisieme ordre*, &c. J'admettrois ainsi autant d'ordres primitifs & décroissans d'élémens, qu'il y a de reproductions possibles: car comme je l'ai souvent répété, je ne connois aucune méchanique capable de former actuellement la moindre fibre. Je me représente toujours une simple fibre comme un petit tout très-organisé. J'ai dit ci-dessus (1) les raisons qui me persuadent que ce tout est bien plus composé qu'on ne l'imagine. La conjecture que je viens d'indiquer sur sa reproduction ajoute beaucoup encore à cette composition, & nous fait sentir plus fortement qu'une simple fibre d'un Corps organisé quelconque est pour nous un abime sans fond.

Appliquons ces conjectures à la régénération d'une membrane, d'un muscle, d'un vaisseau, d'un nerf, puisqu'ils ne sont tous que des répétitions de fibres & de fibrilles. Ces fibres & ces fibrilles sont liées les unes aux autres par des filets transversaux, qui renferment pareillement les élémens des nouveaux filets appropriés aux régénérations, &c.

On entrevoit que l'arrangement originel & respectif des fibres & des fibrilles, la maniere dont elles tendent à se développer en conséquence de cet arrangement, l'inégalité plus ou moins grande de l'évolution en différentes fibrilles, la diversité des temps & des degrés de leur endurcissement peuvent déterminer la forme & les proportions de la partie qui se régénere. Elles peuvent encore être prédéterminées par bien d'autres moyens physiques dont je ne saurois me faire aucune idée; mais qui supposent tous une préordination organique & une préordination telle que la partie qui se régénere actuellement en soit le résultat immédiat.

(1) Part. IX, Chap. II.

CHAPITRE IV.

Quatre genres principaux de préformations organiques.

Premier genre.

C'Est à l'aide de semblables principes que je tente de me rendre raison à moi-même de la régénération d'un tout organique similaire. Mais, quand il est question d'expliquer la reproduction d'un tout organique dissimilaire, il me paroît que je suis dans l'obligation philosophique d'admettre, que ce tout préexistoit dans un germe proprement dit, où il étoit dessiné très-en petit & en entier. J'admets donc qu'une tête, une queue, une jambe préexistoient originairement sous la forme de germe dans le grand tout organique où elles étoient appellées à se développer un jour. Je considere ce Tout comme un terrein & ces germes comme des graines semées dans ce terrein, & ménagées de loin pour les besoins futurs de l'Etre organisé.

Ainsi je serois porté à penser qu'il existe au moins quatre genres principaux de préformations organiques.

Le premier genre est celui qui détermine la régénération des composés similaires; par exemple, d'une écorce, d'une peau, d'un muscle, &c. Je dis, qu'à parler à la rigueur, ces sortes de composés ne préexistent pas dans un germe qui les représente exactement en petit; mais, ils se forment par le développement & l'entrelacement d'une multitude de filamens déliés & gélatineux qui appartiennent à l'ancien tout qui les nourrit & les fait croitre en tout sens. Ces filamens ne sont pas proprement des

germes

germes d'écorce, des germes de peau, &c; mais ils font de petites parties conftituantes ou les élémens d'une écorce, d'une peau, &c. qui n'exifte pas encore, & qui devra fon exiftence à l'évolution complete & à l'étroite union de tous les filamens. Si néanmoins on vouloit regarder comme un germe chacun de ces filamens pris à part, ce feroit un germe *improprement dit*; car, il ne contiendroit que des particules fimilaires, & ne repréfenteroit, pour ainfi dire, que lui-même. Il feroit, en quelque forte, à la nouvelle écorce ou à la nouvelle peau ce que l'unité eft au nombre. C'eft ce que j'ai voulu exprimer ci-deffus en défignant les principes de ces filamens par les termes de points organiques. Il y a peut-être dans certains Animaux des Claffes les plus inférieures, par exemple, dans les Polypes, des organes d'une ftructure fi fimple, que la Nature parvient à les *former* par une femblable voie. On ne peut pas dire, à parler exactement, que ces organes préexiftoient tout formés dans l'Animal; mais il faut dire que les élémens organiques dont ils devoient réfulter exiftoient originairement dans l'Animal, & que leur évolution eft l'effet naturel de la dérivation des fucs, &c.

SUIVANT ces principes, chaque partie fimilaire, chaque fibre, chaque fibrille porte en foi les fources de réparation relatives aux différentes pertes qui peuvent lui furvenir, & quelle idée cette maniere d'envifager un Tout organique ne nous donne-t-elle point de l'excellence de l'Ouvrage & de l'Intelligence de l'OUVRIER!

IL y a plus; nous avons vu ci-deffus, (1) qu'il faut néceffairement que chaque fibre, chaque fibrille foit organifée avec un art fi merveilleux qu'elle s'affimile les fucs nourriciers dans un rapport direct à fa ftructure particuliere & à fes fonctions propres; autrement la fibre ou la fibrille changeroit de ftructure en

(1) Part. IX. Chap. II.

ſe développant, & elle ne pourroit plus s'acquitter des fonctions auxquelles elle eſt deſtinée. Son organiſation primitive eſt donc telle qu'elle ſépare, prépare & arrange les molécules alimentaires de maniere qu'il ne ſurvient à l'ordinaire aucun changement eſſentiel à ſa méchanique & à ſon jeu.



CHAPITRE V.

Second genre de préformation organique.

Le fecond genre de préformation que je conçois dans les Touts organiques, eft celui par lequel une partie intégrante, comme une tête, une queue, une jambe, &c. paroit fe régénérer en entier. Je dis *paroit*, parce que dans mes principes il n'y a pas plus de vraie régénération que de vraie génération. Je ne me fers donc ici du mot de régénération, que pour défigner la fimple évolution de parties préexiftantes, & qui en fe développant remplacent celles qui ont été retranchées ou que des accidens ont détruites, &c.

Qu'on réfléchiffe un peu profondément fur ce que j'ai dit (1) de l'organifation de la tête du Limaçon, fur celle de fon cerveau, de fes cornes, de fes yeux, de fa bouche; qu'on médite pareillement fur la ftructure des mâchoires, des jambes & de la queue de la Salamandre; qu'on fe demande enfuite à foi-même s'il eft probable que tant de parties diffimilaires, les unes charnues, les autres cartilagineufes, les autres offeufes liées entr'elles par des rapports fi nombreux, fi compliqués, fi divers & qui forment par leur affemblage un tout fi complet, fi harmonique, fi compofé & pourtant fi exactement un; qu'on fe demande, dis-je, s'il eft le moins du monde probable que tant de parties différentes fi admirablement organifées, fi manifeftement fubordonnées les unes aux autres, fe forment ou s'engendrent féparément, piece après piece, par une forte d'appofition ou par une voie purement méchanique, plus ou moins analogue à la cryftallifation, & indépendante de toute préformation originelle?

(1) Voyez ci-deffus, l'Part. précédente.

CHAPITRE VI.

Troisieme genre de préformation organique.

UN troisieme genre de préformation qu'il me femble qu'on doit admettre eft celui qui détermine la reproduction fimultanée d'un nombre plus ou moins confidérable de parties intégrantes d'une Plante ou d'un Animal.

TELLE eft, par exemple, cette préformation en vertu de laquelle les branches d'un Arbre fe reproduifent. Chaque branche eft d'abord logée dans un bouton, qui eft une forte de graine ou d'œuf. Toutes les parties de cette branche y font enveloppées, concentrées, pliées & repliées avec un art qu'on admire d'autant plus qu'on l'obferve de plus près. Cette branche eft bien un Arbre en miniature; mais cet Arbre n'eft pas auffi complet que celui que renferme la graine: celle-ci contient non feulement la petite tige & fes branches; elle contient encore la radicule: le bouton ne renferme que la plumue ou la petite tige, &c. (1)

CE que la reproduction d'une branche eft à un Arbre, la reproduction d'une partie antérieure ou d'une partie poftérieure l'eft, en quelque forte, à un Ver-de-terre. Une partie antérieure de ce Ver fe montre d'abord fous la forme d'un très-petit bouton, qui paroît affez analogue au bouton végétal. Ce bouton ne renferme pas feulement une tête avec toutes les parties qui la conftituent; il renferme encore une fuite d'anneaux & un affemblage de vifceres qui ne font pas partie de la tête, mais qui l'accompagnent & qui fe développent avec

(1) *Corps organ.* Articles CLXXX, CLXXXI, CLXXXII, CLXXXV.

elle. On obferve à-peu-près la même chofe dans la reproduction de la partie antérieure de certains Vers d'eau douce. (2)

Je ne fais qu'indiquer ici quelques exemples particuliers : ils fuffiront pour faire entendre ma penfée. Si je m'étendois davantage, cet Ecrit deviendroit un Traité d'Hiftoire naturelle, & mon Plan ne le comporteroit point : je paffe donc fous filence bien des chofes que je pourrai développer ailleurs. (3)

(2) Voyez le *Traité d'Infectologie*, Part. II. *Corps organifés*, Art. CCXLVI, CCXLVII.

(3) †† C'EST ce que j'ai exécuté dans les *Réflexions* qui terminent mes deux premiers Mémoires fur les reproductions merveilleufes de la Salamandre aquatique. *Oeuvres*: Tom. V, Part. I. C'eft là que j'ai expofé mes dernieres méditations fur les régénérations de ce genre. Je les ai puifées dans les faits que j'avois vus & revus moi-même bien des fois.



CHAPITRE VII.

Quatrieme genre de préformation organique.

Remarques essentielles.

Enfin, un quatrieme genre de préformation est celui auquel le Corps organisé entier doit son origine.

Les trois premiers genres, comme on vient de le voir, ont pour fin principale la conservation & la réintégration de l'Individu: ce quatrieme genre a pour fin la conservation de l'Espece.

Une Plante, un Animal sont dessinés en miniature & en entier dans une graine ou dans un œuf. Ce que la graine est à la Plante, l'œuf l'est à l'Animal. (1) On n'a pas oublié ce que j'ai dit plus haut, que les Petits des Vivipares sont d'abord renfermés dans des enveloppes analogues à celles de l'Oeuf: on connoît les ovaires des Vivipares. (2)

On ne doit pas néanmoins inférer de ceci, que chez toutes les Especes d'Animaux, les Petits sont d'abord renfermés sous une ou plusieurs enveloppes ou dans des œufs: ce seroit tirer une conséquence trop générale de faits particuliers. L'Auteur de la Nature a répandu par-tout une si grande variété que nous ne saurions nous défier trop des conclusions générales. Combien de faits nouveaux & imprévus sont venus détruire de semblables conclusions qu'une Logique févere auroit désavouées! Nous

(1) †† Je renvoie ici au Parallele des Plantes & des Animaux qui se trouve Part. X de la *Contemplation*. Chap. I, II, III.

(2) *Contempl.* Part. VII, Chap. X, XI.

ignorons quel eſt l'état du Polype avant ſa naiſſance; mais nous ſavons au moins que lorſqu'il ſe montre ſous la forme d'un petit bouton, ce bouton ne renferme point un petit Polype, & qu'il eſt lui-même ce Polype qui n'a pas achevé de ſe développer. (3) Nous ſavons encore qu'il exiſte une autre Eſpece de Polype qui s'offre à ſa naiſſance ſous l'apparence trompeuſe d'un corps oviforme, qui n'eſt pourtant que le Polype lui-même tout nud, mais plus ou moins déguiſé. (4) Les Polypes à bouquet ſont d'autres exceptions bien plus ſingulieres encore, & qui nous convainquent de plus en plus de l'incertitude, pour ne pas dire de la fauſſeté de nos concluſions générales. (5) Les Animalcules des infuſions nous fourniroient beaucoup d'autres exceptions, & il eſt très-probable que ce qu'on a pris chez eux pour des œufs n'en étoit point.

Je l'ai répété plus d'une fois, nous tranſportons avec trop de confiance aux Eſpeces les plus inférieures les idées d'Animalité que nous puiſons dans les Eſpeces ſupérieures. Si nous réfléchiſſions plus profondément ſur l'immenſe variété qui régne dans l'Univers, nous comprendrions combien il eſt abſurde de renfermer ainſi la Nature dans le cercle étroit de nos foibles conceptions. Je déclare donc que tout ce que j'ai expoſé ci-deſſus ſur les divers genres de préformations organiques regarde principalement les Eſpeces qui nous ſont les plus connues ou ſur leſquelles nous avons pu faire des obſervations exactes & ſuivies. Je fais profeſſion d'ignorer les loix qui déterminent les évolutions de cette foule d'Etres microſcopiques dont les meilleurs verres ne nous apprennent guere que l'exiſtence, & qui

(3) *Conſi. ſur les Corps organiſés.* Art. CLXXXV. *Contemplation*, Partie VIII, Chap. XV.

(4) Voyez l'Art. CCCXXI des *Corps organ.*, & le Chap. XIII de la Part. VIII de la *Contempl.*

(5) *Corps organ.* Art. CXCIX, CCI, CCCXIX, CCCXX. *Contempl.*, Part. VIII. Chap. XI.

 appartiennent à un autre Monde que je nommerois le Monde *des Invisibles*.

Au reste; on comprend assez par ce que j'ai exposé, que les trois premiers genres de préformations organiques peuvent se trouver réunis dans le même Sujet & concourir à sa pleine réintégration.

A l'égard de la force ou de la puissance qui opere l'évolution des parties préformées, je ne pense pas qu'il soit besoin de recourir à des qualités occultes. Il me semble que l'impulsion du cœur & des vaisseaux est une cause physique qui suffit à tout. (6). Si l'impulsion s'affoiblit beaucoup aux extrémités ou dans les dernieres ramifications, il est très-clair qu'elle ne s'y anéantit pas. D'ailleurs, les parties préformées qu'il s'agit de faire développer en tout sens sont d'une telle délicatesse, que la plus légere impulsion des liqueurs peut suffire à leurs premiers développemens. A mesure que ces parties croissent elles se fortifient & l'impulsion augmente, &c.

DANS les Insectes qui n'ont pas un cœur proprement dit, il y a toujours quelque maître vaisseau ou quelqu'autre organe qui en tient lieu. On voit à l'œil ce maître vaisseau exercer avec beaucoup de régularité ses battemens alternatifs dans de très-petites portions de certains Vers d'eau douce coupés par morceaux; & ces portions deviennent bientôt des Vers complets. J'ai vu tout cela & l'ai décrit. (7)

LES Plantes se développent comme les Animaux: il y a chez celles-là, comme chez ceux-ci, un principe secret

(6) Consultez les Art. CLXIII, CLXIV, CLXV, des *Corps organ.*
(7) *Traité d'Insectologie*; l'art. II, Obs. III, XV. *Corps Organ.* Art. CXCII.

d'impulsion

d'impulſion qui ſe retrouve dans chaque partie & qui préſide à l'évolution.

Il eſt prouvé que l'*Irritabilité* eſt le principe vital dans l'Animal. C'eſt l'Irritabilité qui eſt la véritable cauſe des mouvemens du cœur. (8) Nous ignorons encore le principe vital de la Plante : peut-être y en a-t-il pluſieurs ſubordonnés les uns aux autres. (9)

(8) Voyez *Corps org.* Art. CCLXXXV. *Contemplation de la Nature.* Part. X, Chap. XXXIII.

(9) †† Il eſt une autre ſorte de reproduction organique que mon Lecteur me ſaura gré de lui faire connoitre ; je veux parler de celle des nerfs des grands Animaux. Mais, pour qu'on ſente mieux tout ce qu'elle doit renfermer de merveilleux, il faut ſavoir un peu comment les nerfs ſont faits. On n'ignore pas à quel point les Phyſiologiſtes ſont partagés ſur ces organes qui jouent un rôle ſi important dans l'économie animale, & dont il eſt ſi difficile de pénétrer la ſtructure. Un Phyſicien célebre vient de publier ſur ce ſujet ténébreux des recherches intéreſſantes que je n'aurois pas manqué d'inſérer dans mes Notes ſur la *Contemplation de la Nature*, ſi elles m'avoient été connues quand je m'occupois de la reviſion & du perfectionnement de cet Ouvrage. Mais, comme j'avois deſtiné la *Palingénéſie* à ſervir de ſupplément à pluſieurs de mes Ecrits, je ne m'éloignerai pas de cette deſtination en plaçant ici des obſervations curieuſes qui ajoutent beaucoup aux grandes idées que j'ai taché de donner de l'Economie organique & de ſes plus beaux phénomenes.

Quand on obſerve les nerfs de quelques Quadrupedes à une loupe foible ou même à la ſimple vue, on eſt d'abord frappé d'un ſpectacle très-attachant & qu'il eſt ſingulier que les Anatomiſtes n'euſſent pas apperçu. Repréſentez-vous un petit ruban de couleur blanche, artiſtement roulé en ſpirale autour d'une verge ou d'un petit cylindre de couleur obſcure, & vous aurez une idée des premieres apparences ſous leſquelles les nerfs ſe montrent alors aux yeux de l'Obſervateur. Ces apparences n'affectent pourtant pas une régularité conſtante ; elles offrent bien des variétés qui fixent agréablement l'attention. En général, les bandes blanches ſont par-tout d'une largeur à-peu-près égale & eſpacées aſſez régulièrement, & la couleur obſcure des intervalles qui les ſéparent releve encore leur blancheur. Tantôt ces bandes marchent parallelement les unes aux autres ; tantôt elles s'inclinent plus ou moins ou ſe croiſent ſous différens angles : d'autre fois elles paroiſſent s'engrener comme des dents de roues, &c.

Mais tout cela n'eſt dans la réalité qu'une jolie décoration, une agréable

illusion d'Optique, qui ne peut tromper qu'un Spectateur moins circonspect que celui auquel nous devons ces curieux détails. Une loupe plus forte & une lumiere plus favorable font disparoitre les spirales blanches & ne laissent voir que des filets ondés ou tortueux, qui courent le long du nerf, & l'on commence à se persuader que le nerf lui-même résulte de leur assemblage.

Si l'on pousse plus loin l'examen, & si l'on recourt à des loupes qui augmentent 7 à 800 fois le diametre de l'objet, on prendra des idées plus exactes de l'organisation des nerfs. On reconnoitra avec surprise que le plus petit nerf, comme le plus grand, est formé d'une multitude de cylindres creux, longs, transparens, uniformes & très-simples, remplis d'une humeur diaphane, gélatineuse & insoluble à l'eau. On ne découvrira point sans étonnement, que chacun de ces très-petits cylindres est renfermé dans une forte de gaine, dont la tunique, moins fine que celle des cylindres, est formée d'un nombre prodigieux de filets tortueux ou ondés; & ce sont ces filets qui se montrent d'abord sous l'apparence trompeuse de spirales blanches. Ils sont plus fins que les cylindres & égalent à peine la $\frac{1}{13000}$ d'un pouce. Ils forment pourtant une enveloppe qui a de l'épaisseur, parce qu'ils y sont fort multipliés. On voit assez que ces filets sont une dépendance du tissu cellulaire, si généralement répandu dans le Corps des Animaux & des Végétaux.

Les tubules cylindriques paroissent être les élémens premiers du nerf; au moins seroit-ce bien en vain qu'on tenteroit de les diviser ultérieurement avec les plus fines aiguilles. De grands Anatomistes se trompoient donc quand ils pensoient que les filets nerveux sont eux-mêmes composés de filets plus petits, ceux-ci de plus petits encore, & ainsi à l'indéfini.

Je viens d'esquisser les belles observations de Mr. F. FONTANA sur la structure des nerfs: ceux qui desireront plus de détails consulteront l'Ouvrage de cet habile Physicien, publié l'année derniere 1781, sous le titre de *Traité sur le venin de la Vipére*, &c. & *Observations sur la Structure primitive du Corps animal*, &c. Mais Mr. FONTANA ne s'est-il point lui-même trompé, lorsqu'après avoir tenté inutilement de diviser ultérieurement avec les plus fines aiguilles les cylindres dont j'ai parlé, il en conclut qu'ils sont les *élémens primitifs* du nerf & qu'ils ne sont point susceptibles d'une division ultérieure? Combien est-il probable que ces cylindres qu'il a décrits & représentés par des figures ne sont point aussi simples qu'ils lui ont paru l'être! Disséqueroit-on un cheveu avec un sabre?

Quoi qu'il en soit; les recherches de notre Auteur nous montrent déja une assez grande composition dans les nerfs pour que leur reproduction chez les Quadrupedes doive nous paroitre bien remarquable. De savans Anatomistes avoient douté de cette reproduction, & les premieres tentatives de notre Observateur avoient paru fortifier ces doutes. Les extrémités du nerf coupé à un Lapin vivant parvenoient bien à se réunir par de nouvelles productions; mais ces productions sembloient n'être qu'un simple prolongement des filets du tissu cellulaire; car en observant au microscope ces nouvelles productions on n'y apper-

cevoit point les tubes cylindriques qui constituent le nerf. Peut-être néanmoins que la Nature n'avoit pas encore achevé son Ouvrage & que l'Observateur s'étoit trop pressé de croire qu'il seroit demeuré imparfait : il seroit possible qu'elle commençât, au moins en divers cas, par reproduire le tissu cellulaire avant que de reproduire les cylindres. Qui sait encore si le tissu cellulaire n'est point l'organe régénérateur des cylindres ? Mais je me hâte de fixer les doutes qu'on pourroit concevoir sur la reproduction des nerfs : dans deux expériences plus heureuses & plus décisives, faites de même sur un Lapin, l'Observateur a eu la satisfaction de s'assurer d'une vraie régénération nerveuse : ç'a été sur le nerf de la huitieme paire, dont-il avoit enlevé une portion longue de six lignes. De nouvelles productions vraiment nerveuses qui s'étoient faites aux deux extrémités avoient remplacé la portion retranchée. Le nerf étoit seulement plus délié à cet endroit. Observé à une loupe foible, il montroit là les mêmes apparences de bandes spirales dont j'ai fait mention ; & observé avec une loupe très-forte on distinguoit nettement les tubes cylindriques nouvellement reproduits. Ils diminuoient sensiblement de diametre à mesure qu'ils s'approchoient du point de leur réunion. Cette réunion des cylindres produite par chaque extrémité du nerf étoit parfaite ; ensorte qu'en allant ainsi à la rencontre les uns des autres, leurs extrémités parvenoient à s'aboucher si bien, qu'ils formoient un nouveau tout nerveux exactement continu, & qui étoit recouvert d'un nouveau tissu cellulaire, bien garni de ses filets tortueux, auxquels tenoient quantité de corpuscules oviformes.

Quel n'est point le travail de la Nature dans cette merveilleuse reproduction d'organes si fins & dans lesquels on découvre déja une si grande composition ! Combien l'Anatomiste Philosophe desireroit-il de pouvoir pénétrer toutes les particularités intéressantes que recele cette reproduction, & suivre à l'œil ses progrès, ses phases, ses anomalies ! Il y a bien lieu de présumer que cette belle propriété n'est pas resserrée dans les limites étroites de quelques nerfs & qu'elle s'étend à beaucoup d'autres, pour ne pas dire à tout le genre nerveux. Mais il est, sans doute, des nerfs dont la position ou les circonstances particulieres favorisent plus la régénération qu'elle n'est favorisée dans d'autres nerfs. Cette découverte est bien propre à soutenir l'espérance du Chirurgien en divers cas plus ou moins importans ; car quelles hautes idées ne lui donne-t-elle pas des ressources de la Nature relativement à la consolidation des plaies & à la réparation des fractures !

Au reste ; quand on a contemplé de ses propres yeux les admirables reproductions de la Salamandre, on n'est pas fort étonné de la régénération d'un nerf de Lapin. Combien de nerfs se régénerent dans les différentes opérations qu'on fait subir à la Salamandre ! Je dis plus ; combien de plaies énormes du Corps humain où quantité de nerfs se sont régénérés comme chez la Salamandre ! J'en ai donné des exemples très-remarquables. (*Contemplation* Part. X, Chap. XXVI, Note 6.) Les parties similaires des grands Animaux sont, en quelque sorte, des Polypes qui se régenerent à la maniere de ces

CHAP. VII.

Animaux ſinguliers ou d'une maniere analogue. (*Ibid.* Part. VIII, Chap. XVIII.)

Les obſervations de notre Phyſiologiſte ſur la ſtructure primitive des nerfs l'ont conduit à des recherches ſur celle du Cerveau, des tendons, des muſcles, du tiſſu cellulaire, &c. Je n'en tracerai que les principaux réſultats: ils répondront au but de cet Ecrit.

Obſervée avec de fortes lentilles, la ſubſtance médullaire du Cerveau paroit formée de l'aſſemblage d'une multitude innombrable de tubules ou de très-petits cylindres creux, courts, tortueux, grouppés & repliés de mille & mille manieres, tranſparens, pleins d'une humeur gélatineuſe indiſſoluble à l'eau, & auxquels adherent une infinité de corpuſcules arrondis en forme de ſpheres ou de ſphéroïdes, & diaphanes.

La même organiſation eſſentielle ſe retrouve dans la ſubſtance corticale; ſeulement les tubules en ſont plus fins ou plus difficiles à découvrir que ceux de la ſubſtance médullaire. Ils tiennent pareillement à des corpuſcules ſphéroïdes, tranſparens & remplis d'une ſorte de gelée inſoluble a l'eau.

Voilà tout ce qu'il a été permis à l'Obſervateur de découvrir ſur l'organiſation ſecrete des deux ſubſtances du Cerveau. Il auroit bien deſiré de ſaiſir le point où les tubules de l'une s'abouchent aux tubules de l'autre; mais il ne lui a pas été poſſible de pénétrer juſques-là dans un labyrinthe ſi ténébreux. (*Conſ. Contemp. de la Nat.* Part. VII, Chap. I. Note 2.)

La ſtructure primitive des tendons ſe montre d'abord ſous des apparences qui ſemblent les rapprocher beaucoup des nerfs; ils en different néanmoins par des caractères bien eſſentiels. Lorſqu'on examine un tendon à la vue ſimple ou à une loupe foible, on croit y appercevoir ces mêmes ſpirales blanches qui ſe ſont tant remarquer dans les nerfs; mais en redoublant d'attention les apparences changent, & au lieu de ſpirales on ne voit plus que des taches blanches diſſéminées dans toute la longueur du tendon. Cependant ce ne ſont encore là que de pures apparences & qui ne tiennent pas contre de fortes loupes. A l'aide de ſemblables verres l'Obſervateur parvient à s'aſſurer que le tendon eſt formé de l'enſemble d'une multitude de très-petits faiſceaux longitudinaux & ondés, entre leſquels régne un tiſſu cellulaire. Chaque faiſceau eſt lui-même compoſé d'un très-grand nombre de fils cylindriques d'une fineſſe extrême, qui ne ſont point creux ou vaſculaires comme ceux des nerfs, & qu'on ne parvient pas non plus à ſoudiviſer en d'autres fils. Ces fils cylindriques, qu'on diroit les élémens primitifs du tendon, ſont beaucoup plus déliés que les tubules propres des nerfs. Ils préſentent par-tout le même diametre, & ſont par-tout homogenes ou uniformes. Un tiſſu cellulaire flexible, élaſtique, prodigieuſement délié & compoſé, comme dans les nerfs, de très-petits cylindres tortueux & tranſparens, enchaine les uns aux autres tous les fils du tendon. De la réunion d'un certain nombre de ces fils réſulte un faiſceau tendineux; & de la réunion d'un certain nombre de ces faiſceaux réſulte le tendon.

Comme les tendons, les muſcles ſont compoſés d'une multitude de faiſceaux longitudinaux, compoſés eux-mêmes de fils cylindriques ſolides ou non vaſculaires; mais plus droits que ceux des

tendons, & qui en different principalement par de petites rides transverses, placées à distances à-peu-près égales & qu'on prendroit pour autant de très-petits diaphragmes qui divisent chaque fil en parties à-peu-près égales. Tous les faisceaux sont enveloppés d'un tissu cellulaire, qui comme celui des nerfs & des tendons, présente un amas de très-petits cylindres tortueux & diaphanes.

Ces curieuses observations de Mr. FONTANA sur les substances nerveuses, tendineuses & charnues l'ont mis à portée d'assigner les vrais caracteres qui différencient ces trois substances; & ce n'est pas un petit service qu'il a rendu à la Physiologie. Au moyen de ces caracteres il ne sera plus difficile de décider je ne sais combien de controverses qui partagent depuis long-tems les Anatomistes. Je vais retracer en peu de mots ces différences caractéristiques.

Les cylindres nerveux primitifs qu'on seroit disposé à regarder comme les organes les plus déliés du Corps animal, le sont pourtant beaucoup moins que les cylindres primitifs des tendons & des muscles. Ils en different encore par leur structure: ils sont creux ou vasculaires & les autres sont solides intérieurement. Mais il est une chose commune aux filets nerveux & aux filets tendineux; ils paroissent ondés & marchent en serpentant. Les filets primitifs des muscles ne serpentent pas & sont étendus en ligne droite. Ils se distinguent sur-tout des filets des deux autres genres par les petits diaphragmes qui semblent les diviser dans toute leur longueur.

On avoit cru assez généralement que les tendons ne sont qu'un prolongement de la substance charnue des muscles, devenue plus compacte ou plus ferme aux extrémités: notre Observateur s'est convaincu par des recherches immédiates que les faisceaux des muscles restent charnus & ne deviennent point tendineux aux extrémités. Les faisceaux tendineux & les faisceaux charnus forment deux substances de genres essentiellement différens & qui ne se confondent pas dans une même masse organique. On voit très-bien les faisceaux des deux genres s'insinuer les uns entre les autres & former une sorte d'engrenement. Il faut donc corriger par cette observation ce que je disois *Contemp.* Part. VII, Chap. II, Note I.

On peut être curieux de savoir quels sont les organes les plus déliés du Corps animal: notre Observateur croit s'être assûré que ce sont les cylindres tortueux & transparens dont le tissu cellulaire est composé. C'est une chose bien merveilleuse que ce tissu. Il est présent par-tout & jusques dans les organes les plus fins. Non seulement il fournit une enveloppe générale aux faisceaux nerveux; mais il compose encore une gaine à chacun des tubules dont ces faisceaux sont formés. Il revêt de même les faisceaux des tendons & des muscles. Les petits cylindres tortueux qui le caractérisent se retrouvent dans les parties les plus dures comme dans les plus molles ou les plus délicates; dans les cheveux, dans les ongles, dans les cartilages, dans les os & même dans l'émail des dents. Ils surpassent en finesse les filets les plus déliés des tendons & des muscles qui sont déja si prodigieusement fins. Ils sont plus déliés encore que les vaisseaux sanguins qui n'admettent à la fois qu'un seul globule rouge. Ils sont

infiniment multipliés dans les touts organiques qu'ils composent; & notre Physiologiste n'hésite pas à affirmer que de six parties dont la substance tendineuse ou musculaire est composée, il y en a au moins cinq qui ne sont formées que des cylindres tortueux du tissu cellulaire. Il résulte donc de tout ceci une vérité qu'on n'auroit pas soupçonnée; c'est que le Corps animal n'est presqu'en entier qu'un Composé singulier de cylindres tortueux infiniment petits.

On juge bien qu'il n'est pas possible de s'assurer par des observations directes si ces cylindres sont solides ou creux: leur prodigieuse finesse les met trop hors de la portée de nos meilleurs instrumens: mais on peut conjecturer avec fondement qu'ils sont creux & qu'ils remplissent des fonctions importantes dans le grand ouvrage de la nutrition & de l'accroissement. Je reviendrai ailleurs à cette conjecture.

Au reste; Mr. FONTANA n'est pas le premier qui eût apperçu ces cylindres tortueux du tissu cellulaire: il nous apprend lui-même qu'il avoit été précédé dans cette belle découverte par un grand Anatomiste d'Ecosse, Mr. ALEXANDRE MONRO, dont il rapporte en abrégé les observations. Mais ce n'est proprement ni à Mr. MONRO ni à Mr. FONTANA qu'on doit la premiere connoissance des cylindres dont il s'agit: c'est au célebre FERREIN, qui les avoit découverts, très-bien décrits & très-bien représentés dans de bonnes Planches dès avant 1749. Consultez son excellent *Mémoire sur la structure des Viscéres*, &c. qui se trouve dans le Recueil de l'ACADÉMIE DES SCIENCES pour la même année. J'en avois fait mention & je m'y étois arrêté avec complaisance dans l'Article CCCLVI des *Considérations sur les Corps organisés*; publiées pour la premiere fois en 1762.

Mais ce que le savant FERREIN n'avoit pas vu & qu'il n'avoit probablement pas soupçonné, c'est qu'on retrouveroit ces merveilleux cylindres dans le Régne végétal; & ce qui est beaucoup plus singulier, dans le Régne minéral. Mrs. MONRO & FONTANA les ont observés distinctement dans les terres, dans les pierres, dans les sels, dans les demi-métaux, dans les métaux, dans l'or même, soit brut, soit monnoyé.

Nous ne nous presserons pas de croire que ces cylindres tortueux qui apparoissent dans les substances minérales & métalliques soient de même nature que ceux qu'on découvre dans les substances organisées. Nous ne nous presserons pas d'en inférer que toutes ces substances participent au même fond de structure & qu'elles ne composent qu'une seule & grande Famille d'Etres organisés. Il est possible que des Corps essentiellement différens revêtent les mêmes formes extérieures par des causes très-diverses. Comblen de Corps de genres très-divers auxquels la Nature fait revêtir la figure hexagone par des procédés qui ne se ressemblent pas! J'ai fait sentir en différens endroits de mes Ecrits la différence essentielle qui est entre les Corps organisés & les Corps bruts. (voy. en particulier la Note 12 du Chap. IV de la Part. III de la *Contemplation*.) Et cette différence qui est si bien caractérisée doit rendre le Naturaliste fort circonspect à l'égard des conséquences qu'il feroit tenté de déduire des rapports de similitude qu'il découvre dans les formes extérieures des Etres de ces deux

Classes. Des causes purement méchaniques peuvent produire des cylindres tortueux dans les substances minérales ; mais très-sûrement ce ne sont pas de semblables causes qui produisent les cylindres tortueux du tissu cellulaire des Animaux & des Végétaux. J'en ai dit ailleurs les raisons, & j'ai assez insisté sur ce point si important de Physique organique : mais j'ai fait remarquer aussi qu'il seroit possible que les substances minérales recelassent une sorte de structure primordiale, qui se rapprochât un peu de celle des substances organisées ; (Conf. le Chap. XVII de la Part. VIII de la *Contemplation.*) & il faut convenir que la découverte imprévue des cylindres tortueux dans les substances minérales ne favorise pas peu l'opinion que j'avois exposée. Des recherches plus approfondies sur les cylindres des minéraux fixeront peut-être nos idées sur leur nature secrete & nous dévoileront de nouvelles vérités que nous ne soupçonnons pas.





ONZIEME PARTIE.

RÉFLEXIONS
SUR LES
NATURES PLASTIQUES.
NOUVELLES CONSIDÉRATIONS
DE L'AUTEUR
SUR L'ACCROISSEMENT,
ET SUR LA
PRÉEXISTENCE DU GERME.

CHAPITRE I.

Chap. I.

Divers exemples au fujet des Natures plaftiques.

Redi, Kepler, Hartsoeker, &c.

Dans un tems où la bonne Phyfique étoit encore au berceau & où les Efprits n'étoient pas familiarifés avec une Logique un peu rigoureufe, on recouroit à des Vertus occultes, à des *Natures plaftiques* à des *Ames végétatives* pour expliquer toutes les Productions & Reproductions végétales & animales. On chargeoit

geoit ces Natures ou ces Ames du soin d'organiser les Corps; on imaginoit qu'elles étoient les Architectes des Edifices qu'elles habitoient & qu'elles savoient les entretenir & les réparer. Nous nous étonnons aujourd'hui qu'un Redi, ce grand destructeur des préjugés de l'ancienne Ecole, & qui avoit démontré le premier la fausseté des générations *équivoques*, eût recours à une Ame végétative pour rendre raison de l'origine des Vers qui vivent dans l'intérieur des fruits & de bien d'autres parties des Plantes. Il semble qu'il devoit lui être très-facile après avoir découvert la véritable origine des Vers de la viande, de conjecturer que ceux des fruits avoient la même origine & qu'ils provenoient aussi d'œufs déposés par des Mouches. Mais, il n'avoit pas été donné à cet Hercule de terrasser tous les Monstres de l'Ecole. (1) On ne parvient guere à secouer tous les préjugés, même dans un seul genre. Quand un Génie heureux s'éleve un peu au-dessus de son Siecle, il retient toujours quelque chose du Siecle qui l'a précédé, & de celui dans lequel il vit. Ses erreurs & ses méprises sont un tribut qu'il paie à l'Humanité, & qui console de sa supériorité les Ames vulgaires. Souvent le vrai n'est séparé du faux que par

(1) † † C'étoit encore à une Ame formatrice que Redi attribuoit l'origine des Vers des galles qui naissent sur les Plantes, dont les especes sont si nombreuses & si diversifiées, & qu'on fait provenir des œufs de différens Insectes. (Voy. *Contemplation*: Part. XI, Chap. V, Note 7) L'illustre Reaumur avoit relevé avant moi cette étrange opinion; mais nous ignorions tous deux que Redi l'eût, en quelque sorte, desavouée. C'est au moins ce qui paroit par une Lettre de cet habile Naturaliste à Lanzoni, datée de Florence le 20e de Février 1603, & qu'on trouve dans le Tome IV de la *Collection Académique, Part. Etrang.* pag. 582. En voici l'Extrait.

« Il me paroit que vous ne goûtez „ point mon opinion sur l'Ame des „ Plantes, à laquelle j'attribue la pro„ duction des Insectes qui se trouvent „ dans les galles du Chêne, comme je „ l'ai dit dans mes *Expériences sur la* „ *génération des Insectes*: il est vrai „ que j'ai laissé échapper ce trait de „ ma plume presque par force; mais „ si j'ai du tems j'espere m'exprimer „ plus clairement dans de nouvelles „ observations auxquelles je travaille. „ Le bon esprit de Redi répugnoit donc en secret à admettre une opinion qu'il ne mettoit en avant que parce qu'il manquoit encore des observations directes qui devoient le conduire au vrai.

CHAP. I.

une chaîne d'atomes, & chose étrange! cette chaîne équivaut pour l'Esprit humain à celle des Cordelieres. KEPLER, le célebre Astronome KEPLER, qui avoit découvert les deux Clefs du Ciel & les avoit livrées au grand NEWTON, n'y étoit point lui-même entré. Tout ce que sa Philosophie sut faire, fut de placer dans les Corps Célestes des Intelligences ou des Ames chargées d'en diriger les mouvemens. NEWTON, plus heureusement né & doué d'un Génie plus philosophique, se servit mieux des fameuses Clefs, pénétra dans le Ciel, en chassa les Intelligences rectrices, & leur substitua deux Puissances purement méchaniques, dont la merveilleuse énergie suffit à tout, & auxquelles tous les Astres sont demeurés aveuglément soumis.

LORSQU'ON ne connoissoit point encore les étonnantes reproductions du Polype, on connoissoit au moins celles des pattes & des jambes de l'Ecrevisse. Un illustre Naturaliste qui s'en étoit beaucoup occupé, en avoit instruit en 1712 le Monde savant & en avoit donné une explication très-philosophique. (2) Un autre Physicien célebre n'avoit point voulu adopter cette explication, & trop frappé, sans doute, d'une merveille qu'il n'avoit point soupçonnée, il préféra de renouveller dans le XVIIIme. siecle les visions du XVIIme. " Il ne put concevoir, dit son Historien, (3) que cette reproduction de parties perdues ou retranchées, qui est sans exemple dans tous les Animaux connus, s'exécutât par le seul méchanisme: il imagina donc qu'il y avoit dans les Ecrevisses une Ame plastique ou formatrice, qui savoit leur refaire de nouvelles jambes; qu'il devoit y en avoir une pareille dans les autres Animaux & dans l'Homme même, &c.,, Ce Physicien qui avoit apperçu le premier les fameux Animalcules spermatiques, ne manqua pas de charger les Natures plastiques

(2) Mr. de REAUMUR. *Mémoires de l'Académie des Sciences*, an 1712. *Consf. sur les Corps organ.*, Art. CCLII, CCLXII.

(3) FONTENELLE, Eloge de HARTSOEKER, *Hist. de l'Acad.* 1725.

du soin de les former, &c. C'étoit une singuliere Physique que la sienne & dont il ne rougissoit point. " Il croyoit que dans „ l'Homme l'Ame raisonnable donnoit les ordres, & qu'une Ame „ végétative, qui étoit la plastique, intelligente & plus intelli- „ gente que la raisonnable même, exécutoit dans l'instant; & „ non seulement exécutoit les mouvemens volontaires, mais pre- „ noit soin de toute l'Economie animale, de la circulation des „ liqueurs, de la nutrition, de l'accroissement, &c. Opérations „ trop difficiles, selon lui, pour n'être l'effet que du seul mé- „ chanisme. Après cela, continue l'ingénieux Historien, on s'at- „ tend assez à une Ame *végétative intelligente* dans les Bêtes, „ qui en paroissent effectivement assez dignes. On ne sera pas „ même trop surpris qu'il y en ait une dans les Plantes, où „ elle réparera, comme dans les Ecrevisses, les parties perdues, „ aura attention à ne les laisser sortir de terre que par la tige, „ tiendra cette tige toujours verticale; fera enfin tout ce que le „ méchanisme n'explique pas commodément. Mais notre Physi- „ cien ne s'en tenoit pas là. A ce nombre prodigieux d'Intelli- „ gences répandues par-tout, il en ajoutoit qui présidoient aux „ mouvemens célestes, & qu'on croyoit abolies pour jamais. Ce „ n'est pas là le seul exemple, ajoute l'Historien Philosophe, „ qui fasse voir qu'aucune idée de la Philosophie ancienne n'a „ été assez proscrite pour devoir désespérer de revenir dans la „ moderne. „

Ce Sage aimable dont je viens de transcrire les paroles, connoissoit bien la Nature humaine, & nous en a laissé dans ses Ecrits immortels des peintures qu'on ne se lasse point de contempler. Il avoit raison de dire, *qu'il n'y a point d'idée de la Philosophie ancienne qui ait été assez proscrite pour devoir désespérer de revenir dans la moderne.* Une opinion fort accréditée par quelques célebres Physiologistes de nos jours justifie cette réflexion. Comme ils n'ont su découvrir aucune cause méchanique du mouvement perpétuel du cœur, ils ont placé dans l'Ame le prin-

CHAP. I.

cipe secret & toujours agissant de ce mouvement. Suivant eux, l'Ame exerce bien d'autres fonctions méchaniques & dont elle ne se doute pas le moins du monde : en un mot ; elle est dans le Corps organisé ce que certains Philosophes anciens pensoient que l'Ame *universelle* étoit dans l'Univers. Un grand Anatomiste, (4) qui est en même tems un excellent Observateur, & qui en cette qualité possede l'art si difficile d'expérimenter, a détruit depuis peu cette chimere pneumatologique & fait pour la Physiologie ce que NEWTON avoit fait pour l'Astronomie. Il a substitué à une cause purement métaphysique une cause purement méchanique, & dont un grand nombre de faits vus & revus bien des fois lui ont démontré l'existence, l'énergie & les effets divers.

(4) Mr. de HALLER, *Dissertation sur l'Irritabilité.* Voyez le Précis de ses Découvertes sur cette *Force* dans le Chapitre XXXIII de la Partie X de la *Contemplation de la Nature.* Voyez encore l'Article IX du *Tableau des Considérations.*



CHAPITRE II.

Remarque générale sur l'emploi qu'on a fait des Natures plastiques.

Vraie maniere de philosopher sur les Forces physiques.

Mon dessein n'est point d'entrer ici dans aucune discussion sur les Natures plastiques: elles ont trop occupé des Philosophes qui auroient mieux employé leur tems à interroger la Nature elle-méme par des observations & des expériences bien faites. Je dois laisser au Lecteur judicieux à choisir entre les explications que j'ai données des reproductions organiques, & celles auxquelles les Partisans des Ames formatrices & rectrices ont eu recours.

Ce sont des choses très-commodes en Physique que des Ames. Elles sont toujours prêtes à tout exécuter. Comme on ne les voit point, qu'on ne les palpe point & qu'on ne les connoit gueres, on peut les charger avec confiance de tout ce qu'on veut; parce qu'il n'est jamais possible de démontrer qu'elles n'opéreront pas ce que l'on veut. On attache communément à l'idée d'*Ame* celle d'une Substance très-active & continuellement active: c'en est bien assez pour donner quelque crédit aux Ames: la difficulté du physique fait le reste.

Que penseroit-on d'un Physicien qui pour expliquer les phénomenes les plus embarrassans de la Nature feroit intervenir l'action immédiate de la Premiere Cause? N'exigeroit-on pas de lui qu'il démontrât auparavant l'insuffisance des causes physiques? Si l'on y regarde de près, on reconnoitra que les Partisans des

Chap. II. causes métaphysiques en usent assez comme ce Physicien. Parce qu'ils ne découvrent pas d'abord dans les loix du méchanisme organique de quoi satisfaire aux phénomenes, ils recourent à des Puissances immatérielles, qu'ils mettent en œuvre par-tout où le méchanisme leur paroit insuffisant. Je le disois il n'y a qu'un moment; comme l'on ne sauroit calculer ce que les Ames peuvent ou ne peuvent pas, on suppose facilement qu'elles peuvent au moins tout ce que le pur méchanisme ne peut pas. Cette maniere si commode de philosopher favorise merveilleusement la paresse de l'Esprit, & dispense du soin pénible de faire des expériences, d'en combiner les résultats & de méditer sur ces résultats. Si cette sorte de Philosophie prenoit jamais dans le Monde elle seroit le tombeau de la bonne Physique.

Et qu'on n'objecte pas que nous ne connoissons pas mieux les forces des Corps que celles des Esprits; car il y a une différence immense entre prétendre savoir ce que la force d'un Corps est en elle-même & prouver par des expériences que cette Force appartient à ce Corps & qu'elle est la Cause efficiente de tel ou de tel phénomene. Autre chose est dire ce que l'*Irritabilité* est en soi, & démontrer par une suite nombreuse d'expériences variées qu'elle est propre à la fibre musculaire & qu'elle est la véritable cause des mouvemens du cœur. Il y a de même une différence énorme entre prétendre montrer ce que la force qui opere l'évolution est en soi, & se borner simplement à établir par des faits bien constatés qu'il y a une évolution de parties préformées. Newton, le sage, le profond Newton ne cherchoit point ce que l'*Attraction* étoit en elle-même; il se bornoit modestement à prouver qu'il existoit une telle Force dans la Matiere & que les phénomenes célestes étoient des résultats plus ou moins généraux de l'action de cette Force, combinée avec celle d'une autre Force aussi physique qu'elle.

CHAPITRE III.

Précis des idées de l'Auteur sur l'accroissement des Corps organisés.

LA maniere dont s'opere l'accroissement des Corps organisés est assurément un des points de la Physique organique les plus difficiles, les plus obscurs, & où le ministere d'une Ame végétative mettroit le plus l'Esprit à son aise. Je ne cherchois pas à y mettre le mien, lorsque je tentois il y a environ vingt ans de pénétrer le mystere de l'accroissement ou que j'essayois au moins de me faire des idées un peu philosophiques de l'art secret qui l'exécute. (1)

Si l'on médite un peu ces idées, on reconnoîtra que je suppose par tout un fond primordial dans lequel les atomes nourriciers s'incorporent ou s'incrustent, & qui détermine par lui-même l'ordre suivant lequel ces atomes s'incrustent & l'espece d'atomes qui doivent s'incruster.

Je présuppose par-tout que ce fond primordial préexiste dans le Germe. Je fais envisager les Solides de celui-ci comme des Ouvrages à rézeau, d'une finesse & d'une délicatesse extrême.

Je fais entrevoir que les élémens composent les mailles du rézeau, & qu'ils sont faits & arrangés de maniere qu'ils peuvent s'écarter plus ou moins les uns des autres & se prêter

(1) J'AI tracé l'ébauche de ces idées Chap. II, Tom. I. des *Considérations.* Je les ai un peu plus développées Chap. VI. du même Volume & j'en ai donné le résultat général Art. CLXX. Enfin, je les ai crayonnées de nouveau Chap. VII, Part. VII de la *Contemplation*, & en particulier dans les Notes 1, 2, 3, 4.

 ainfi à la Force qui tend continuellement à chaffer les atomes nourriciers dans les mailles & à les y incorporer.

Je n'ai pas repréfenté ces élémens comme de petits corps parfaitement fimples ou comme des élémens premiers. J'ai affez donné à entendre qu'ils étoient compofés eux-mêmes de corps plus petits. Je ne devois pas remonter plus haut ; je me fuis arrêté fur-tout aux élémens dérivés ou fecondaires, que j'ai fuppofé former les mailles ou les pores du tiffu organique. (2)

Pour fimplifier mon fujet, j'ai appliqué ces principes généraux à l'accroiffement d'une fimple fibre, & j'ai tâché de faire concevoir l'art fecret par lequel cette fibre conferve fa nature propre & fes fonctions tandis qu'elle croît.

En efquiffant ainfi mes idées fur l'accroiffement en général, je n'imaginois pas que l'expérience les confirmeroit un jour ou que du moins elle les rendroit beaucoup plus probables. Tout eft fi enchainé dans l'Univers qu'il eft bien naturel, que nos Connoiffances, qui ne font au fond que des réprésentations plus ou moins fideles de différentes parties de l'Univers, s'enchainent, comme elles, les unes aux autres. Auroit-on foupçonné que pour effayer de rendre raifon de la Réminifcence, il fallût remonter jufqu'à la méchanique qui préfide à l'accroiffement des fibres ? (3) Auroit-on de même foupçonné que des recherches fur la ftructure des os & fur celle de divers corps marins nous conduiroient à découvrir, au moins en partie, le fecret de la Nature dans l'accroiffement de tous les corps organifés ?

(2) †† Je prie qu'on ne preffe pas trop cette comparaifon tirée des mailles d'un rézeau. Le rezeau organique eft bien autrement compofé que ne le font les rezeaux que l'art exécute. Il faut confulter fur ceci la Note 4, Chap. VII, Part. VII de la *Contemplation*.

(3) *Effai analyt.* paragr. XCVI, XCVII, & fuiv.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Esquisse des découvertes de Mr. HERISSANT *sur l'ossification, & sur l'organisation des coquilles & de différens Corps marins.*

Conformité des idées de cet Anatomiste sur l'accroissement avec celles de l'Auteur.

UN excellent Anatomiste (1) à qui nous devons des découvertes intéressantes sur divers points de Physiologie, a démontré que les os sont formés originairement de deux substances, l'une membraneuse, l'autre tartareuse ou crétacée. Il a prouvé que c'est à cette derniere que l'os doit sa dureté: il a trouvé le secret de la séparer de l'autre, & en l'en séparant il a ramené l'os à son état primitif de membrane. Il a plus fait encore; il a rendu à l'os devenu membraneux sa premiere dureté. Pouvoit-on mieux saisir la marche de la Nature, & n'est-ce pas de cet Anatomiste plutôt que de TOURNEFORT qu'on peut dire, *qu'il a surpris la Nature sur le fait?* (2)

UNE découverte en engendre une autre: le Monde intellectuel a ses générations comme le Monde physique, & les unes ne sont pas plus de vraies générations que les autres. L'Esprit découvre par l'attention les idées qui préexistoient,

(1) Mr. HERISSANT, de l'Académie Royale des Sciences, &c. *Mémoire de l'Acad.* 1763.

(2) FONTENELLE, Éloge de TOURNEFORT, *Hist. de l'Acad.* 1708: c'étoit de la prétendue végétation des pierres dans la fameuse Grotte d'Antiparos, que l'Illustre Historien disoit ingénieusement que le célebre Botaniste *avoit surpris la Nature sur le fait.* Voyez ce que j'ai dit contre cette prétendue végétation des pierres, Art. CCX des *Consid. sur les Corps organ.* & Chap. XVII, de la Part. VIII de la *Contemplation.*

pour ainſi dire, dans d'autres idées. A l'aide de la réflexion il déduit d'un fait actuel la poſſibilité d'un autre fait analogue, & convertit cette poſſibilité en actualité par l'expérience. Ainſi, quand un habile Homme tient une vérité, il tient le premier anneau d'une chaine dont les autres anneaux ſont eux-mêmes des vérités ou des conſéquences de quelques vérités. Notre célebre Anatomiſte réfléchiſſant ſur la ſtructure des os, conjectura que celle des coquilles pouvoit lui être analogue, & imagina d'appliquer à celles-ci les expériences qu'il avoit ſi heureuſement exécutées ſur ceux-là. Voici le précis, ſans doute trop décharné, de ces curieuſes découvertes.

Deux ſubſtances entrent dans la compoſition des coquilles comme dans celle des os.

La premiere ſubſtance eſt purement animale & parenchymateuſe. Elle conſerve ſon caractere propre auſſi long-tems que la coquille ſubſiſte, & même lorſqu'elle eſt devenue foſſile.

La ſeconde ſubſtance eſt purement terreuſe ou crétacée. Elle eſt ſur-tout très-abondante dans les coquilles les plus dures & les plus compactes. C'eſt uniquement à cette ſubſtance que la Coquille doit ſa dureté. Il en eſt donc ici préciſément comme dans les os.

Le microſcope démontre que le tiſſu de la ſubſtance parenchymateuſe eſt formé d'une multitude preſqu'infinie de tubes capillaires remplis d'air.

Ce parenchyme eſt une expanſion du Corps même de l'Animal: il eſt continu aux fibres tendineuſes des ligamens qui attachent l'Animal à la coquille. C'eſt encore ainſi que le parenchyme des os eſt continu aux fibres ligamenteuſes des liens qui les uniſſent les uns aux autres.

Ces fibres ligamenteuſes des coquilles ſont entrelacées de vaiſſeaux blancs qui leur portent la nourriture.

L'Organisation de la ſubſtance parenchymateuſe offre de grandes variétés dans différentes eſpeces de coquilles.

En général, elle paroît compoſée de fibres ſimples, poreuſes ou à rézeau, formées elles-mémes d'une ſorte de gomme qui a tous les caracteres de la ſoie, & qui n'en differe qu'en ce que dans ſon principe elle eſt chargée d'une quantité conſidérable de particules terreuſes, deſtinées à incruſter chaque fibre.

On obſerve que les variétés du tiſſu parenchymateux peuvent ſe réduire à deux genres principaux qui ont ſous eux bien des eſpeces.

Le premier genre eſt le plus ſimple. Il eſt compoſé de fibres qui forment par leur aſſemblage des bandelettes réticulaires, diſpoſées par couches les unes ſur les autres.

Le ſecond genre eſt fort compoſé & préſente un ſpectacle intéreſſant. Ici les bandelettes ſont hériſſées d'une quantité prodigieuſe de petits poils ſoyeux, arrangés en différens ſens & qui forment une ſorte de velouté. Dans quelques eſpeces ces petits poils compoſent de jolies aigrettes.

Les riches couleurs des coquilles réſident dans la ſubſtance parenchymateuſe devenue terreuſe par l'incruſtation. C'eſt la terre qui ſe charge ici des particules colorantes, comme dans les os. On ſait que la racine de Garance rougit fortement les os des Animaux qui s'en nourriſſent; la ſubſtance terreuſe ou crétacée qui incruſte la ſubſtance membraneuſe de l'os retient la couleur. On ſait encore combien de vérités nouvelles cette

CHAP. IV.

coloration des os a introduit dans la Physiologie. (3) On peut voir dans le Vme. Mémoire du Livre *sur l'Usage des Feuilles dans les Plantes* l'application que j'ai essayé de faire de cette expérience à la coloration du corps ligneux analogue aux os.

Les particules colorantes dont les sucs nourriciers des Coquillages sont imprégnés, sont déposées séparément dans les lamelles du rézeau membraneux que la substance terreuse incruste peu-à-peu. Par cette incrustation ces lamelles modifient diversement la lumiere.

Imagineroit-on que pour produire ces belles couleurs changeantes de la nacre, il n'a fallu à la Nature que plisser, replisser ou même chiffonner cette membrane diaphane & lustrée qui constitue la substance animale ou parenchymateuse? C'est à aussi peu de fraix qu'elle a su dorer si bien certains Insectes. (4) Il n'entre pas la plus petite parcelle d'or dans cette riche parure: une peau mince & brune appliquée proprement sur un fond blanc, en fait tout le mystere. Ici, comme ailleurs, *la magnificence est dans le dessein & l'épargne dans l'exécution.* Fontenelle ajoutoit, que dans les Ouvrages des Hommes *l'épargne étoit dans le dessein & la magnificence dans l'exécution:* mais nos cuirs dorés, où il n'entre pas non plus la moindre parcelle d'or, montrent que nous savons au moins dans certains Arts imiter la sage économie de la Nature.

L'Analogie, qui égare assez souvent le Physicien, n'a pas égaré celui dont je crayonne les intéressantes découvertes. Après avoir pénétré avec tant de sagacité & de succès l'admirable organisation des Coquillages, il a étendu avec le même succès

(3) Mr. Duhamel, *Mém. de l'Acad.* an. 1739, 1741, 1743, 1746, *Cons. sur les Corps organ.* Art. CCXXI, CCXXIII, CCXXIV.

(4) Mr. de Reaumur; *Mém. sur les Insectes*, Tom. I.

ſes expériences à diverſes Eſpeces de Corps marins. Les Pores, les Madrepores, les Millepores, (5) les Coraux, &c. ont été ſoumis à ſes ſavantes recherches.

Il a obſervé par-tout à-peu-près le même méchaniſme. Il a reconnu que toutes ces Productions qui offrent à l'œil de ſi agréables & de ſi nombreuſes variétés, "ſont des maſſifs ou des grouppes „ qui réſultent de l'aſſemblage d'une quantité prodigieuſe de petits „ tubes teſtacés, dont chacun eſt compoſé, comme les coquilles, „ de ſubſtance animale & de ſubſtance terreuſe; que ces tubes „ ſont aux Inſectes qui y ſont logés, ce que les coquilles ſont „ aux Animaux qu'elles renferment. „

Il a reconnu encore que tous ces Corps marins auſſi bien que les coquilles d'œuf, les Cruſtacés, (6) les Bélemnites, (7) les Gloſſopetres, (8) les piquans d'Ourſin, (9) &c. ſont autant d'incruſtations animales formées eſſentiellement ſur le même modele que celles des os & des coquilles.

Enfin; il n'a pu ſe laiſſer d'admirer l'organiſation de la ſubſ-

(5) Tous ees termes déſignent des productions marines qui appartiennent aujourd'hui, comme les Coraux, les Corallines, &c. à la nombreuſe Famille des Polypes, & dont les Naturaliſtes avoient ignoré juſqu'à nos jours la véritable nature, & que pluſieurs avoient rangées dans la Claſſe des Végétaux.

(6) " On entend par ce mot des „ Animaux couverts d'une croute dure „ par elle-même, molle en comparaiſon des coquilles. On met au nombre des *Cruſtacés* l'Ecreviſſe, l'Homar, le Crabe, &c. „ *Dictionnaire d'Hiſtoire Naturelle* de Mr. de Bomare, au mot *Cruſtacé*.

(7) "Corps foſſile, dur, pierreux, „ calcaire, conique, de diverſes groſſeurs, & qu'on croit être une dent de „ quelque Animal. „ *Ibid.* au mot *Bélemnite*.

(8) " Nom qu'on a donné à des „ dents pétrifiées ou foſſiles, „ &c. *Ibid.* au mot *Gloſſopetre*.

(9) " L'*Ourſin*, genre de coquille „ multivalve, de forme ronde, ovale, „ à pans irréguliers, &c. quelquefois „ plate & toute unie; d'autrefois mamelonnée, &c. „ *Ibid.* au mot *Ourſin*. " On le nomme auſſi Heriſſon, „ parce qu'il eſt couvert d'épines ou de „ piquans comme une châtaigne. „ *Cont.* Chap. XXIII, Part. XII, de la nouv. Edition.

CHAP. IV. tance animale de toutes ces Productions. On peut en prendre une légere idée par celle des coquilles.

C'EST de cet habile Académicien lui-même que je tiens des connoissances si neuves & si intéressantes. Elles avoient fait la matiere d'un beau Mémoire qu'il avoit lu à une Rentrée publique (10) de l'Académie Royale des Sciences, & elles avoient fait aussi celle de quelques-unes de nos Lettres. En s'empressant obligeamment à me les communiquer, il avoit bien voulu m'écrire qu'elles lui paroissoient confirmer pleinement mes principales idées sur l'accroissement, & m'inviter à reprendre & à pousser plus loin mes méditations sur ce grand sujet.

JE ne dissimulerai point que j'ai été extrêmement flatté de cette conformité de mes idées avec les décisions de la Nature elle-même, & je ne présumois pas d'avoir autant approché du vrai. On jugera mieux encore de cet accord, si je transcris ici quelques propositions de notre Académicien, qui sont comme les résultats de ses observations, & si on prend la peine de les comparer avec ce que j'ai exposé dans le Chapitre VII de la Partie VII de la *Contemplation de la Nature.*

IL admet la *préexistence* des *Germes* des Coquillages. Il les définit, *des Etres parfaits qui contiennent en miniature le Corps organisé qui en doit naître avec toutes ses parties essentielles.*

IL dit, *qu'il y a une gradation insensible dans l'accroissement.*

QUE *l'accroissement se fait par développement.*

QUE *le développement est une suite de l'incorporation des atomes nourriciers qui s'insinuent dans les pores ou dans les mailles des*

(10) En Novembre 1766.

fibres élémentaires de la substance animale, & qui les étendent & les agrandissent peu à peu en tout sens.

QU'A *cette extension succede bientôt l'endurcissement de ces fibres par l'interposition de la substance terreuse qui les pénetre & les incruste.*

J'ACHEVERAI de développer mes idées sur l'accroissement, en joignant ici au précis des découvertes de Mr. HERISSANT quelques remarques qu'elles m'ont donné lieu de faire & dont je lui ai fait part dans une de mes Lettres. (11)

(11) En date du 17 d'Avril 1767: c'est donc en très-grande partie de cette Lettre que les remarques qui vont suivre ont été tirées.



cortical du Végétal, analogue au cartilage ou au tissu *membraneux* de l'Animal, subsisteroit probablement. Il faudroit ici un dissolvant qui n'agît que sur la substance terreuse, & l'on rameneroit ainsi le bois à son état primitif d'écorce ou de membrane. Le Végétal croît comme l'Animal. (4) Si donc nous parvenions à extraire les matieres étrangeres du fond primordial où elles sont incrustées, nous ramenerions le Corps organisé à son état primitif. (5)

Nous l'avons vu ci-dessus; la substance animale des coquilles est formée de bandelettes ou de couches membraneuses. Ces couches s'incrustent successivement. La plus extérieure forme apparemment l'extérieur de la coquille. Sous cette premiere couche reposent une multitude d'autres couches qui s'incrusteront à leur tour & épaissiront la coquille. Ceci seroit analogue au travail de l'écorce dans les Arbres & à celui du périoste dans les os. (6)

Le tissu parenchymateux se prolongeant dans les inégalités ou les protubérances plus ou moins saillantes de certaines coquilles, fournit de même par ses couches à l'accroissement & à l'endurcissement de ces protubérances.

J'avois donc commis une erreur sur les Coquillages, Chap. XXI, Part. III. de la *Contemplation*, & cette erreur je l'avois commise d'après feu mon illustre Ami Mr de Reaumur: (7) j'avois dit " qu'il est très sûr qu'il y a des coquilles qui croissent par *juxta-* „ *position;* qu'elles se forment des sucs pierreux qui transu- „ dent des pores de l'Animal; que son Corps en est réellement „ le moule, &c. „ Des expériences équivoques avoient trompé Mr. de Reaumur: la coquille ne croît point par apposition ou par transudation; elle n'est point moulée sur le Corps de l'A-

(4) Consultez ici les Art. CCXXI, CCXXIII, CCXXV des *Consid. sur les Corps organisés* & les Chap. VIII, IX de la Part. X, de la *Contempl.*

(5) Je le disois expressément à la fin de l'Article CLXX des *Considérations.*

(6) *Corps organ.*, Art. CCXXI.

(7) *Mémoires de l'Acad.* 1709.

CHAP. V. nimal; mais elle est une partie essentielle du Corps de l'Animal. Elle est, en quelque sorte, au Coquillage ce que les os sont aux grands Animaux.

Il y a donc cette différence essentielle entre l'accroissement *par apposition* & celui *par intussusception*, que dans celui-ci l'apposition se fait sur un fond primordial organique, & que dans celui-là elle s'opere immédiatement ou par le simple contact des molécules. L'expérience a démontré encore cette vérité à Mr. Herissant. Lorsqu'il a soumis les concrétions des Goutteux à l'action de son dissolvant, (8) il n'a eu après la dissolution aucun résidu organique; tandis qu'un fragment d'os ou de coquille exposé à l'action de ce même dissolvant y laisse un résidu vraiment organique: le tartre est extrait & le parenchyme subsiste en entier.

Chaque partie du Végétal ou de l'Animal a une organisation qui lui est propre, d'où résultent ses fonctions.

Cette organisation est durable. Elle demeure essentiellement la même dans tous les points de la durée de l'Etre. Elle est essentiellement très-en grand ce qu'elle étoit auparavant très-en petit.

La partie s'assimile donc les sucs nourriciers dans un rapport direct à son organisation & conséquemment à ses fonctions.

Nous ignorons le secret de l'assimilation: mais nous concevons en général qu'elle dépend en partie de la dégradation proportionnelle du calibre des vaisseaux & de l'affinité des molécules nourricieres avec les élémens du fond primordial.

(8) Ce dissolvant est de l'esprit de nitre affoibli par de l'eau commune. *Mém. sur l'Ossification. Mém. de l'Acad.* 1763.

L'incrustation des os & des coquilles eſt une ſorte d'imitation groſſiere de ce qui ſe paſſe dans la *nutrition* & l'accroiſſement des parties les plus fines & les plus délicates d'un Végétal ou d'un Animal.

Non ſeulement le calibre des vaiſſeaux détermine plus ou moins les ſécrétions ; mais les proportions variées des mailles des différens rézeaux doivent encore influer & ſur les ſécrétions & ſur l'arrangement des molécules nourriciéres.

Les plus grands calibres ; les mailles les plus larges admettent les molécules les plus groſſieres & en particulier la terre. Il y a probablement une forte attraction entre ces molécules & les fibrilles auxquelles elles doivent s'unir. De là cette dureté propre aux parties oſſeuſes, aux parties cruſtacées, &c.

Les plus petits calibres, les mailles les plus fines n'admettent, ſans doute, que très-peu de terre, & beaucoup de molécules plus fines ſont introduites & incorporées. De là cette délicateſſe propre aux parties les plus molles.

La glu végétale & la glu animale ſont le lien naturel de toutes les parties ſoit primordiales, ſoit étrangeres. Cette glu mérite la plus grande attention : elle eſt, ſans doute, le principal fond de la matiere *aſſimilative* ou nutritive des Plantes & des Animaux.



CHAPITRE VI.

Erreur sur le Corail:

sa vraie nature & sa formation.

L'incorporation de l'air & de la lumiere aux différens Corps:

méchanique qui peut l'opérer.

LES découvertes de Mr. HERISSANT sur les Pores, les Madrepores, les Coraux, &c. nous éclairent beaucoup sur la véritable nature de toutes ces Productions marines; on peut même dire qu'elles nous la dévoilent entiérement. M. de REAUMUR nommoit le Corail un *Polypier*; comme on nomme un Nid de Guèpes un *Guêpier*. (1) Cette idée étoit très-fausse, & a été pourtant généralement adoptée d'après cet illustre Naturaliste. (2) Moi-même je ne me suis pas exprimé exactement sur ce sujet dans l'Article CLXXXVIII des *Considérations*: j'y ai aussi adopté le mot très-équivoque de *Polypier*: je m'en suis encore servi, Chap. XVII Part. VIII de la *Contemplation*. Mon célebre Ami & Parent Mr. TREMBLEY ne s'y

(1) *Mémoires pour servir à l'Histoire des Insectes*; Tom. VI. Préface.

(2) Mr. de BOMARE l'a pareillement admise en divers endroits de son *Dictionnaire d'Histoire Naturelle*: voyez les Mots *Corail*, *Polype*, &c. Il y a çà & là dans cet intéressant Ouvrage d'autres erreurs ou méprises que je ne releverai pas. Il faut les pardonner à l'estimable Auteur en considération de la grandeur de son entreprise & de son zele infatigable pour l'avancement de l'Histoire naturelle. Cette Science est aujourd'hui si étendue, qu'il est moralement impossible qu'un seul Homme puisse l'embrasser en entier. Il est même des Branches qui fourniroient seules la matiere de Dictionnaires aussi volumineux que celui-ci. On sentira un jour la nécessité de ne traiter plus l'Histoire naturelle que par petites Parties, & je puis prédire qu'on publiera alors des Dictionnaires sur chacune de ces Parties.

eſt point mépris, & je regrette qu'il n'ait pas publié ſes obſervations ſur le Corail. On ſait que ce ſont ſes admirables découvertes ſur le Polype qui ont mis les Naturaliſtes ſur les voies de pénétrer la véritable origine des Coraux & de tous les Corps marins de la même Claſſe.

Le Corail n'eſt donc point un Polypier; il n'eſt point le Nid de certains Polypes, mais il fait réellement corps avec les Polypes qui concourent à ſa formation. Chaque Polype tient par des productions membraneuſes ou gélatineuſes à ſon eſpece d'enveloppe. Ces productions *s'incruſtent* bientôt d'une ſorte de tartre ou de craie & s'endurciſſent peu à peu.

Je prie qu'on remarque bien que l'eſpece d'enveloppe dont je parle n'eſt que le Polype lui-même, qui dans ſon origine eſt entièrement gélatineux. Cette enveloppe eſt probablement compoſée d'un très-grand nombre de couches qui s'incruſtent & s'endurciſſent ſucceſſivement. Les Polypes du Corail multiplient, comme tant d'autres, par Rejetons: ces Rejetons en pouſſent eux-mêmes d'autres plus petits. Tous demeurent implantés les uns ſur les autres, & tous tiennent à un Tronc principal, qui n'eſt autre choſe que le premier Polype générateur. De là cette forme branchue qui eſt propre au Corail, & qui a contribué à le faire prendre pour une Plante marine. (3)

Au reſte; toutes les expériences de Mr. Herissant, me donnent lieu de penſer que les coquilles & toutes les ſubſtances analogues ſont compoſées en très-grande partie d'air & de terre. On n'a pour s'en convaincre qu'à conſidérer cette quantité de vaiſſeaux pleins d'Air que notre ſavant Académicien a découverts dans le parenchyme & la multitude de bulles qui ſe ſont élevées des morceaux de coquille qui trempoient dans le diſſolvant. Qu'on

(3) *Conſidérations ſur les Corps organiſés.* Art. CLXXXVIII.

CHAP. VI. fe rappelle ici les belles expériences de Mr. HALES fur le déguifement de l'air & fur fon incorporation aux differentes Subftances. Il a démontré que plufieurs Subftances ne font que les $\frac{2}{3}$ ou les $\frac{3}{4}$ d'air incorporé. (4) Quelle profonde méchanique que celle qui exécute cette affimilation ou fi l'on aime mieux, cette incorporation de l'air aux Subftances organiques ! Quel Art que celui qui opere la même chofe fur la lumiere ; car il eft probable que la lumiere entre auffi dans la compofition des Corps organifés ! Nous ne pouvons pas efpérer de percer jufqu'à des infiniment-petits d'un tel ordre : c'eft déja beaucoup que nous foyions parvenus à entrevoir le rôle que l'air & la lumiere jouent ici. Il eft vraifemblable que c'eft fur-tout en ifolant les particules élémentaires de ces deux fluides, que les organes les plus déliés du Tout organique opérent l'incorporation dont il s'agit. (5)

(4) *Statique des Végétaux & Analyfe de l'Air.*

(5) ENVIRON deux mois après avoir écrit ceci, j'ai reçu de Mr. HERISSANT, une *Thefe* latine, foutenue dans les Ecoles de Médecine de Paris, le 24 de Novembre de cette année 1768, par un de fes Parens qui porte fon Nom. Ce favant Académicien a fait inférer dans cette Thefe une nouvelle découverte qu'il venoit de faire fur l'organifation de la fubftance animale du cartilage, & qu'il m'apprend *lui avoir coûté bien du tems.* Voici les termes de la *Thefe*, page 5. Il s'agit de l'os pariétal d'un Fœtus de fix femaines, expofé au foyer d'une Lentille, après avoir été plongé dans la liqueur acide. *Quod avidè intuenti fefe prodidit, eò magis mirandum quod incognitum antea, nec à quolibet defcriptum. Et vero nec fibrarum five longitudinalium, five tranfverfim, aut orbiculariter difcurrentium, nec lamellarum, nec ftratorum ullum patuit veftigium. Corpus unum detectum eft fpongiofum, aut cellulofum innumeris filamentis, ut ita dicam, reteporis conftans, fibi invicem implicatis, quæ in omnes fenfus crefcunt, & plurimas ramificationes aut vegetationes efformant ab eodem centro procedentes. Quamdam formæ fimilitudinem deprehendes, has inter vegetationum fpecies & ramufculos quibus conftat fubftantia corporis cujufdam maritimi quod à Tournefortio* Corallum album foliatum *nuncupatur. Accretionis tempore, varii ramufculi fibi, quoquo occurrant, agglutinantur, & fic undequaque pergunt donec ad abfolutum pervenerit incrementum fubftantia animalis, & corpus omnino fpongiofum effecerit.* Les figures jointes à cette Thefe rendent admirablement bien tout ceci.

Je l'écrivois le 12 de Décembre à Mr. HERISSANT : je foupçonnerois, que ce qui ne paroit point ici *fibreux*, l'eft réellement. Je comparerois ce qui fe paffe

ici à ce qui se passe dans la membrane ombilicale. Voyez l'Article CLXIV des *Corps organisés*, où je décris les premiers accroissemens de cette membrane d'après l'Illustre Mr. de Haller.

† † Je placerai ici d'autant plus volontiers la Réponse de Mr. Herissant, qu'elle confirme les idées que je m'étois faites sur l'*accroissement* en général, & qu'elle donne un précis de la Théorie de l'Académicien sur celui des os en particulier. Elle étoit datée de Paris le 3e. de Mars 1769.

" Vous me mandez, Monsieur, dans „ votre Lettre du 12e de Décembre dernier, que vous soupçonnez *que ce qui* „ *ne paroît point fibreux l'est réellement* „ dans la substance animale du *pariétal* „ dont il s'agit dans la *These* de mon „ Cousin. Faites attention, je vous prie, „ qu'il est dit dans cette These, pag. 5; „ *filamentis, ut ita dicam, reteporis* „ *constans sibi invicem implicatis*, &c. „ Il n'est donc rien dans cette phrase „ qui ne s'accorde avec le mot *fibreux*.

„ Voici donc en abrégé ce que je „ pense. La composition des os ne con„ siste pas, comme on l'a pensé jus„ qu'ici, en un certain arrangement de „ fibres soit *longitudinales* dans les *os* „ *longs*, soit *radiées* dans les *os plats*, „ comme, par exemple, les os du crane, „ &c. Ces fibres qu'on suppose ne sont „ point non plus arrangées ni dispo„ sées de maniere à former des plaques „ appliquées les unes sur les autres par „ couches; mais cette composition des „ os consiste en une substance animale „ formée de filamens disposés en tout „ sens comme ceux des Eponges: son „ accroissement se fait de même par l'é„ volution graduée des mailles qui ré„ sultent de l'arrangement des filamens „ rétéporeux dont cette substance ani„ male n'est qu'un tissu.

„ Cette substance animale & spon„ gieuse des os croit en formant d'a„ bord des ramifications qui végetent les „ unes séparément des autres. Ces rami„ fications se confondent ensuite ensem„ ble pour former une masse spongieuse „ figurée à l'os qu'elle doit représenter.

„ Telle est l'idée abrégée que je puis „ vous présenter ici de la structure de la „ substance animale des parties osseuses „ dont l'évolution a, selon moi, une „ grande analogie avec celle que vous „ avez très-bien établie dans l'Article „ CLXIV de vos *Corps organisés*, en par„ lant de la membrane ombilicale du „ Poulet. „

Je fais grande attention à ce *centre* d'où l'accroissement semble partir pour s'étendre à la ronde, & que la figure II exprime très-bien.

Ne semble-t-il pas que ce centre soit un foyer d'action, une sorte de petit cœur ou de petit mobile, destiné à exercer de tous côtés une force impulsive, & à chasser ainsi le fluide alimentaire ?

Il me vient là-dessus une idée qu'on ne prendra, si l'on veut, que pour une vision: n'y auroit-il point dans chaque partie organique, & même dans chaque fibre, un pareil foyer, un pareil mobile appellé à procurer l'extension de la partie en tout sens?

CHAP. VII.

CHAPITRE VII.

Le tissu cellulaire, principal instrument de l'accroissement.

Réflexions sur les difficultés du sujet.

LEs idées que je viens de développer me conduisent à une conclusion générale : nous apprenons de la Physiologie qu'il n'est aucune partie organique qui ne soit revêtue extérieurement & intérieurement du tissu cellulaire ou parenchymateux. Il est si universellement répandu qu'il embrasse le Système entier des fibres. On peut donc le regarder comme le principal instrument de l'accroissement. C'est dans ses mailles ou dans ses pores, variés presque à l'infini, que se font les diverses incrustations ou incorporations qui déterminent le degré de consistance, l'accroissement & les modifications les plus essentielles de chaque partie. Mais l'incorporation des molécules alimentaires suppose leur séparation d'une masse commune, leur préparation ou leur assimilation. Le tissu cellulaire est donc un organe sécrétoire : il a été construit dans un rapport direct aux diverses fonctions qu'il devoit exercer, & dont la nutrition & le développement dépendoient essentiellement. Les mailles ou les cellules de ce tissu renferment donc des conditions relatives à ces importantes fins. Que de choses & de choses infiniment intéressantes se dérobent ici à notre foible vue ! Comment la matiere alimentaire est-elle portée au tissu cellulaire ? comment y est-elle reçue, séparée, élaborée ? comment les molécules séparées & élaborées sont-elles incorporées au tissu ? comment opérent-elles son extension en tout sens ? Comment arrive-t-il qu'en se déposant dans les mailles de chaque partie organique, ces molécules n'altérent ni sa structure ni ses proportions ? Toutes nos lumieres physiologiques & tous les secours

ſecours de l'Art ne ſuffiſent point pour éclaircir les ténébres épaiſſes qui couvrent ici le travail de la Nature, & ce ſeroit bien vainement que nous tenterions de le deviner. Il ſemble que nous ne ſoyions pas faits pour pénétrer ces profonds myſteres de l'Économie organique : ils n'ont pas aſſez de proportion avec nos Facultés actuelles. (6)

JE le diſois, §. 103 de l'*Eſſai analytique*, en expoſant mes idées ſur le phyſique de la Réminiſcence : " lorſque nous voulons faiſir la Nature tandis qu'elle eſt occupée à l'important ouvrage ,, de la nutrition ou du développement, elle ſe couvre de nuages épais qui la dérobent à nos regards ; & plus nous tentons ,, d'avancer, plus ces nuages ſemblent s'épaiſſir. Nous avons beau ,, recourir aux images, aux comparaiſons, aux hypotheſes, nous ,, ne parvenons point à nous faire une idée nette de ſon travail. ,, Nous ſommes donc réduits à nous contenter des notions générales qui paroiſſent réſulter des faits qu'il nous eſt permis ,, d'obſerver; & ce ſont ces notions dont je viens de donner ,, un précis. ,,

(6) † † LES fonctions importantes que j'aſſignois ici au tiſſu cellulaire paroiſſent s'accorder très-bien avec les nouvelles découvertes que Mr. FONTANA vient de publier ſur l'organiſation de ce tiſſu. J'en ai donné une idée Part. X. Chap. VII. Note 9. Les très-petits cylindres tortueux & les corpuſcules oviformes qu'on obſerve dans ce tiſſu, y indiquent une aſſez grande compoſition organique. Ils ont bien l'air d'être de très-petits organes deſtinés à opérer les différentes préparations que la nutrition & l'accroiſſement ſuppoſent. Il eſt bien probable que ces très-petits cylindres ſont de vrais tubules, dont les calibres ont été infiniment variés, & ſans doute que les corpuſcules oviformes ne l'ont pas été moins & qu'ils recelent dans leur intérieur bien des particularités anatomiques que de meilleurs inſtrumens nous découvriront peut-être un jour.



CHAPITRE VIII.

Nouvelles découvertes sur la préexistence du Germe dans l'Amphibie & dans la Plante.

Improbabilité d'une hypothese singuliere.

JE ne saurois finir cette Partie sans dire un mot d'une découverte importante de Mr. Spallanzani, qui concourt avec celles sur le Poulet (1) à établir la préexistence du Germe à la fécondation. Il a comparé les œufs de Grenouilles non-fécondés à ceux qui l'avoient été, & quoiqu'il ait poussé la comparaison jusques dans les plus grands détails, il n'a pu découvrir la plus légere différence entre les uns & les autres. (2)

De cette comparaison est sortie une autre vérité inconnue aux Naturalistes qui s'étoient le plus occupés des Grenouilles. Mr. Spallanzani a découvert que ce qu'ils avoient pris dans cette Espece d'Amphibie pour de véritables œufs, est l'Animal lui-même replié & concentré; ensorte que la Grenouille est plutôt vivipare, qu'ovipare.

La-dessus, notre habile Observateur fait ce raisonnement: (3) " Les œufs qui n'ont point été fécondés ne different en quoi „ que ce soit des œufs fécondés; or les œufs fécondés ne sont „ que les Têtards concentrés & repliés sur eux-mêmes; donc on

(1) *Considér. sur les Corps organ.* Tom. I. Chap. IX. *Contemp. de la Nat.* Part. VII. Chap. VIII, IX, X. *Tableau des Considérations*, Art. VII, VIII, &c.

(2) *Programme ou Précis d'un Ouvrage sur les Reproductions animales*; traduit de l'Italien: à Geneve, chez Claude Philibert 1768. Chap. V.

(3) *Ibid.* page 51.

„ en doit dire de même des œufs qui n'ont pas été fécondés: donc les Têtards préexistent à la fécondation, & n'attendent pour se développer que le secours de la liqueur séminale du Mâle. „ (4) Chap. VIII.

(4) †† Cette observation importante sur la préexistence du Têtard à la fécondation a été publiée beaucoup plus en détail par le célebre Auteur dans sa belle *Dissertation sur la génération de quelques Amphibies* qui a paru en Italien en 1780. Je transcrirai ici le passage de cet Ecrit qui est relatif à mon Texte.

" Je fis la comparaison la plus exacte „ & la plus détaillée entre les œufs fécondés & ceux qui ne l'étoient pas, „ & je trouvai une identité parfaite „ entre les uns & les autres, soit relativement à la nature & à la grandeur „ des petites spheres visqueuses, soit „ à l'égard de la nature, de la position, de la figure, de la couleur de „ leurs deux membranes. J'écartai ces „ membranes, & je vis que les œufs, „ soit inféconds, soit féconds étoient „ également tachés de noir & de blanc. „ Notez que ces deux couleurs subsistent encore en partie, lors même qu'on „ apperçoit déja la forme du Têtard. „ Mais ce qu'il y a ici de plus frappant, „ c'est la parfaite ressemblance de leurs „ parties intérieures & extérieures. Si „ l'on perce un des globules avec une „ aiguille avant ou un peu après la fécondation, il en sort de l'ouverture „ une liqueur à demi-fluide d'un blanc „ jaunâtre; & en rendant l'ouverture „ plus grande, toute la capacité intérieure du globe paroit être remplie „ de cette même matiere, qui n'acquiert de la consistance que lorsque „ le Têtard se développe Si avant leur „ sortie de l'uterus ou à-peu-près, on „ les met dans l'esprit de vin ou dans „ le vinaigre ou qu'on les fasse bouillir dans l'eau, puis qu'on les dépouille „ de leur écorce, on reconnoitra que „ ce sont autant de petites masses légément endurcies, toutes composées „ d'une substance en apparence similaire & homogene. Si après avoir „ considéré leurs parties internes, on „ examine les parties externes, nn „ verra que leur écorce est, avant la „ fécondation, une pellicule transparente & subtile qui se conserve telle „ après la fecondation, à cela près „ qu'au temps du développement du „ Têtard dont elle est la véritable peau, „ elle se développe & grossit comme se „ développe & grossit la peau des autres Fœtus d'Animaux à proportion „ de leur accroissement. Enfin, comme „ l'écorce est attachée sur les parties „ intérieures des globules non fécondés, „ quand on les a fait durcir dans le vinaigre ou dans l'eau bouillante, de „ même aussi elle y est attachée après „ la fécondation, & cette adhésion devient toujours plus forte à mesure „ que les globules, en perdant leur „ figure sphérique, acquierent celle du „ Têtard.

„ La suite de ces faits ne laisse aucun doute sur l'identité des globules „ fécondés & non fécondés. Mais les „ globules fécondés ne sont que les Fœtus de la Grenouille; donc les globules non fécondés le seront aussi: „ par conséquent dans cette espece de

CHAP. VIII.

Bien des années avant les découvertes sur le Poulet, & par conséquent avant celles sur les prétendus œufs des Grenouilles, je m'étois exprimé ainsi : (5) " On veut juger du tems où „ les parties d'un Corps organisé ont commencé d'exister, par „ celui où elles ont commencé de devenir sensibles. On ne „ considere point que le repos, la petitesse & la transparence „ de quelques-unes de ces parties peuvent nous les rendre in„ visibles, quoiqu'elles existent réellement. „

Le Poulet & la Grenouille se réunissent donc pour décider la fameuse question si le Germe appartient au Mâle ou à la Femelle ou à tous les deux ensemble. On sait qu'on avoit disputé pendant bien des Siecles sur cette question, & l'on connoit les diverses hypotheses (6) auxquelles elle avoit donné naissance. On n'avoit garde de soupçonner que pour pénétrer le secret de la Nature, il ne fallût qu'examiner un œuf de Poule (7) ou le frai des Grenouilles. On avoit donc discouru pendant des Siecles sur un point de Physiologie que quelques jours d'observation auroient pu décider: mais les Hommes auront toujours plus de disposition à discourir qu'à observer & à expérimenter. Le célebre Inventeur de la Méthode de philosopher, le grand Descartes, s'il est besoin de le nommer, avoit-il soupçonné que pour anatomiser la lumiere il ne fallût

„ Grenouille, les Fœtus préexistent à „ la fécondation. Cette vérité nous conduit à d'autres conséquences aussi importantes. 1°. Comme ces prétendus „ œufs avant de tomber par le canal „ de l'*oviductus* dans l'*uterus* existoient „ dans l'ovaire & même long-temps „ avant la fécondation, il est clair que „ existence leur est fort antérieure au „ commerce du Mâle. 2°. Quoique le „ développement de ces Fœtus ne soit „ jamais si prompt qu'après la fécondation, cependant il est assez considérable, même avant cette époque; „ car les Fœtus de la Grenouille descendus dans l'uterus sont au moins „ soixante fois plus gros qu'ils ne l'étoient l'année d'auparavant, lorsqu'ils „ tenoient encore à l'ovaire. 3°. Enfin, „ l'*amnios* & le cordon ombilical préexistent aussi à la fécondation. „

(5) *Consid. sur les Corps organ.* Préface. Art. CXXV.

(6) *Ibid. passim.*

(7) *Ibid.* Art. CLIII.

qu'en faire tomber un rayon fur un prifme ou obferver une bulle de favon ? Il connoiffoit le prifme & la bulle de favon ; mais il lui manquoit les yeux du Pere de l'Optique.

J'ai fuivi (8) auffi loin qu'il m'a été poffible les divers traits d'analogie que nous offrent les Végétaux & les Animaux : j'ai comparé entr'eux plufieurs de ces traits, (9) & j'ai cru pouvoir en tirer cette conféquence que le Germe du Végétal préexifte à la fécondation comme celui de l'Animal. J'ai montré la grande reffemblance qui eft entre la graine & l'œuf. L'Anatomie d'une Feve ou d'un Pois démontre que la Plantule qui y eft logée en entier, fait corps avec fes enveloppes. Les vaiffeaux très-déliés qui fe ramifient dans la fubftance farineufe partent du Germe ou de la Plantule. Je fuis parvenu à injecter ces vaiffeaux par une forte d'injection naturelle (10) qui les rendoit très-fenfibles. Or, fi la graine eft à la Plante ce que l'œuf eft à l'Animal, ne s'enfuit-il pas que fi la graine préexifte à la fécondation, la Plantule y préexifte auffi ?

Il femble donc, qu'il ne s'agiffe plus que de s'affurer de cette préexiftence de la graine pour être certain que le Germe y préexifte pareillement. J'invite mes Lecteurs à s'en affurer eux-mêmes par une obfervation la plus fimple & la plus facile, & que je ne fache pas néanmoins qui eût encore été faite. Je la dois à un excellent Obfervateur, (11) dont les yeux

(8) *Ibid.* Tom. I. Chap. X, XI, XII. *Contempl. de la Nature.* Part. X. *Tableau des Confidérations.* XIII.

(9) *Contempl. de la Nature.* Part. VII, Chap. XII. Part. X, Chap. II, III, X, XI, XII, XIII.

(10) *Recherches fur l'ufage des Feuilles dans les Plantes*, Art. XC.

(11) Mr. Muller, Gentilhomme Danois, de l'Académie Impériale Léopoldine. Il travaille à un Traité fur les *Champignons*, Plantes fi peu connues encore & fi dignes de l'être. Ce qu'il a bien voulu me communiquer de cet Ouvrage m'a affez appris tout ce que les Naturaliftes peuvent attendre de fes lu-

CHAP. VIII. ont su découvrir des vérités plus cachées. Il a très-bien vu, & m'a fait voir (12) très-distinctement les siliques du pois avant l'épanouissement de la fleur ou ce qui revient au même, avant que les poussieres fécondantes eussent pu agir. Une loupe médiocre suffisoit pour faire découvrir dans ces siliques les grains qui y étoient rangés à la file: je parvenois sans peine à les démêler & même à les compter. (13)

mieres, de ses talens & de son zele infatigable pour la perfection de l'Histoire naturelle.

(12) En Juillet 1766.

(13) †† C'est ce passage de la *Palingénésie* qui a porté Mr. Spallanzani à faire des recherches très-approfondies sur la génération des Plantes, dont il a donné l'histoire dans une intéressante Dissertation publiée en Italien en 1780. J'en détacherai quelques traits relatifs à mon sujet.

Dans une Espece de Genet l'Observateur a très-bien distingué les semences trois semaines avant la fécondation. Elles se montrent alors sous l'aspect de petits grains sphériques, enchassés dans autant de cellules particulieres, & implantés dans les parois de la silique par un très-court pédicule. Mais ces semences ne laissent appercevoir alors ni les lobes ni la Plantule. Ils n'apparoissent qu'après la fécondation. Voici comment l'Auteur rend lui-même les résultats principaux de son observation.

" 1°. Les semences du Genet préexistent à la fécondation. 2°. Elles restent quelque tems sans apparence d'organisation, & il se forme dans leur intérieur une cavité pleine d'une liqueur. 3°. Après la fécondation on voit apparoître dans cette cavité un petit corps attaché aux parois, qui grossit tous les jours, & montre enfin les deux lobes & la Plantule qu'il renfermoit. 4°. La semence parvenue à sa maturité est composée de ses deux lobes enveloppés d'une membrane très-fine, recouverte elle-même d'un épiderme."

L'Observateur a vu les mêmes choses essentielles dans les semences des Feves, des Haricots, des Pois & dans celles de quelques autres Especes. Il n'en est donc pas des semences des Plantes comme des prétendus œufs de quelques Amphibies, où le petit Tout organique est reconnoissable avant la fécondation, au moins par ses tégumens propres.

Mais ce qui acheve de démontrer la préexistence du Germe dans la graine avant la fécondation, ce sont ces Individus Femelles qui, privés entiérement du commerce des Individus Mâles, ne laissent pas de produire des graines fécondes. Je renvoie sur ces importantes expériences de Botanique à la Note 5, Chap. XXXIV, Part. X de la *Contemplation*.

Si, pour infirmer ces belles preuves que les nouvelles découvertes, & en particulier celles sur le Poulet, nous fournissent de la préexistence du Germe à la fécondation ; on recouroit à la supposition qu'une partie du Germe est fourni par le Coq, l'autre partie par la Poule ; & que les deux parties ou les deux Corps (14) de l'Embryon se greffent l'un à l'autre dans l'acte de la génération ; si, dis-je, on recouroit à une pareille supposition, l'on diroit la chose du monde la plus improbable. Mais, pour sentir fortement l'excès de cette improbabilité, il faut prendre la peine de descendre dans le détail & dans le plus grand détail. Il faut se représenter, si on le peut, ce qu'est un système vasculeux, ce qu'est un système nerveux : il faut réfléchir un peu profondément sur la prodigieuse composition de l'un & de l'autre. Il faut sur-tout n'oublier point que parmi les milliers & peut-être les millions de vaisseaux de différens ordres qui composent le système vasculeux, il n'en est pas un seul qui ne soit accompagné d'un nerf, & que la distribution des nerfs, comme celle des vaisseaux, offre des variétés presqu'infinies. Qu'on se demande après cela si cette greffe qu'on suppose si gratuitement ici est tant soit peu probable ?

Je pourrois objecter encore . . . . mais en vérité ne seroit-ce pas me défier trop de la pénétration & du discernement

(14) " Dans ces premiers tems, le " Poulet paroit donc un Animal à deux " Corps. La tête, le tronc & les extrémités composent l'un de ces Corps ; " le jaune & ses dépendances composent l'autre. Mais à la fin de l'incubation la membrane ombilicale se flétrit ; le jaune & les intestins sont repoussés dans le Corps du Poulet par " l'irritabilité qu'acquierent les muscles du bas-ventre ; & le petit Animal n'a plus qu'un seul Corps. " *Considérations sur les Corps organisés*, Art. CXLVI.

de mon Lecteur que d'argumenter davantage contre une supposition qui n'a pas même en sa faveur le plus petit air de vraisemblance. D'ailleurs je ne dois pas oublier que je ne fais point actuellement un Traité de la Génération, & je ne l'ai déja que trop oublié.



ADDITIONS.

ADDITIONS

Qui se trouvoient en forme de Notes à la fin du Tome premier de la seconde Edition (1).

I.

Je ne dois pas laisser ignorer au Public que Mr. Spallanzani, qui a fait de si belles découvertes sur les reproductions animales, est ce même Professeur de Reggio aux observations duquel Mr. Needham me renvoyoit avec confiance pour la confirmation des idées étranges qu'il s'étoit formées sur la nature des Animalcules des infusions, & que j'ai exposées & combattues dans le Chap. VI. du Tome II. des *Considérations sur les Corps organisés. Je n'ai trouvé encore aucune raison de changer de sentiment sur ces Animalcules*, m'écrivoit Mr. Needham dans cette Lettre dont j'ai donné l'extrait à la fin de ce Chapitre : *j'ai souvent répété les mêmes expériences avec le même succès ; & encore depuis peu un Professeur de Reggio a fait précisément les mêmes observations, auxquelles il en a ajouté plusieurs autres pour confirmer mes sentimens là-dessus. Il va les publier, & vous les verrez bientôt.*

A la suite de l'extrait de cette Lettre je m'exprimois ainsi:

(1) Faite à Lyon chez Bruyset, en 1770, & qui porte néanmoins au Titre Geneve, chez Philibert & Chirol.

» en attendant la publication de ces nouvelles obſervations ;
» j'oſerois bien prédire qu'elles ne *démontreront* pas que les
» Animalcules dont il s'agit aient une origine auſſi étrange que
» l'a penſé & que le penſe encore mon célebre Confrere. Je
» m'en tiens donc ſans balancer aux réflexions que je viens
» de ſoumettre au jugement du Lecteur éclairé & impartial. »

Je ne m'étois pas attendu en écrivant ceci que le *Profeſſeur de Reggio* ſe feroit lui-même connoître à moi, & qu'il m'enverroit une *Diſſertation ſur les Animalcules des infuſions*, qui confirmeroit pleinement mon eſpece de prédiction, & qui étayeroit les argumens par leſquels j'avois tenté de réfuter les opinions ſingulieres de Mr. Needham. C'eſt pourtant ce que j'ai eu le plaiſir de voir arriver. Le Profeſſeur de Reggio, aujourd'hui Mr. Spallanzani, a prouvé par un grand nombre d'expériences bien faites que les Etres microſcopiques dont il s'agit ſont de vrais Animalcules qui ne doivent point leur *origine* à une ſorte de *végétation*, comme l'avoit penſé Mr. Needham ; qu'il n'eſt point de converſion de *filamens* en *Animalcules* & d'*Animalcules* en *filamens*; en un mot, que les Animalcules des infuſions ont une origine auſſi *réguliere* que je l'avois préſumé ; qu'ils ne la doivent point à une prétendue force *végétatrice* ou *formatrice* inhérente à la matiere de l'infuſion, & qu'il n'eſt point ici de ces générations qu'on a nommées *équivoques*. On verra dans la Part. XV. de la *Palingénéſie* les principaux réſultats des obſervations de Mr. Spallanzani ſur ces Animalcules.

Au reſte, cet habile Obſervateur n'avoit point lu les *Conſidérations ſur les Corps organiſés* lorſqu'il compoſoit ſa *Diſſertation ſur les Animalcules*, publiée en Italien en 1765. Il eſt donc d'autant plus remarquable que nous nous ſoyions ſi bien rencontrés dans le jugement que nous avons porté des opinions de Mr. Needham, & que ſans nous être rien communi-

qué, nous ayions tiré tous deux les mêmes conséquences générales.

II.

Dans le Chapitre VIII. du Tome I. des *Considérations sur les Corps organisés* j'avois hasardé quelques conjectures sur la nature des Animalcules des infusions & sur leur maniere de multiplier. J'avois dit Art. CXXXVII. " préférons des conjectures „ qui aient leur fondement dans l'observation ou l'expérience. „ Comparons les Animalcules en question aux Polypes & aux „ autres Insectes qui se multiplient de bouture. . . . Suppo- „ sons qu'ils se propagent soit par une division naturelle sem- „ blable ou analogue à celle des *Polypes à bouquet*, soit en se „ rompant ou en se partageant avec une extrême facilité comme „ les petites Anguilles de l'eau douce dont j'ai parlé dans le „ *Traité d'Insectologie*, Obs. XXI, Part. II. Nous expliquerons „ par-là assez heureusement les principaux phénomenes que nous „ offrent les Animalcules, en particulier celui de leur dimi- „ nution de grosseur & de leur augmentation de nombre. „

Je n'avois pas trop espéré, je l'avoue, que ces conjectures se vérifieroient un jour, & je n'y étois pas fort attaché. Ces Animalcules sont si petits qu'il n'étoit pas facile de présumer qu'on parviendroit à nous dévoiler le mystere de leur multiplication. Il est pourtant dévoilé aujourd'hui ce mystere, & nous en sommes redevables aux recherches d'un Naturaliste qui, quoique très-initié dans l'art si peu commun encore d'interroger la Nature, ne se presse point d'en publier les oracles, parce qu'il est assez modeste pour craindre toujours de ne les avoir pas bien entendus. Ce Naturaliste est déja connu du petit nombre de ses Pareils par un Ecrit qu'il mit au jour en 1762, & où

l'on trouve des obſervations très-fines ſur un ſujet fort peu connu, *ſur l'Ecorce des feuilles* &c. On voit que je parle de Mr. de SAUSSURE, qui dans un âge où le commun des Hommes ne fait que commencer à penſer, rempliſſoit déja avec diſtinction une de nos Chaires de Philoſophie. Le tendre attachement qu'il a pour moi, & que je mérite par celui que je lui ai voué, ne lui permettoit pas de me laiſſer ignorer ſes découvertes ſur la maniere dont les Animalcules des infuſions multiplient: il me les a racontées aſſez en détail dans une Lettre que je produis ici avec d'autant plus de plaiſir qu'elle me paroît plus digne de l'attention des Obſervateurs.

A Geneve le 28 *Sept.* 1769.

« VOus aviez donc, Monſieur, bien raiſon de penſer que » les Animalcules des infuſions pouvoient comme les Polypes » ſe multiplier par une *diviſion* & *ſubdiviſion* continuelles. » Vous ne propoſiez cette opinion que comme un *doute*: mais » les obſervations que j'ai faites ſur pluſieurs Eſpeces de ces » ſinguliers Animaux m'ont convaincu qu'on pouvoit la regarder » comme une *vérité*. Ceux de ces Animaux qui ont une » forme ronde ou ovale ſans aucun bec ou crochet en avant, » ſe diviſent en deux tranſverſalement. Il ſe forme au milieu » de leur longueur un étranglement qui augmente peu à peu » juſques à ce que les deux parties ne tiennent plus qu'à un » fil. Alors l'Animal ou plutôt les deux Animaux font de grands » efforts pour achever la diviſion, & après leur ſéparation, » ils demeurent quelques momens comme engourdis, mais enſuite » ils ſe mettent à courir çà & là dans la liqueur, comme » le faiſoit l'Animal entier dont ils ont été produits.

« Vous comprenez bien, Monfieur, que dans ces premiers
» momens de leur nouvelle vie ils doivent être plus petits
» que l'Animal de la divifion duquel ils réfultent; chacun d'eux
» n'eft que la moitié de ce Tout, mais ils groffiffent en peu
» de tems, acquierent la grandeur du Tout dont ils ont fait
» partie & fe divifent à leur tour en Animaux qui viennent
» auffi à les égaler.

« Mr. l'Abbé Needham m'a fait l'honneur de parler avec
» éloge de cette obfervation dans fes Notes (2) fur la tra-
» duction du bel ouvrage de Mr. Spallanzani, & il s'en fert
» pour appuyer fon fyftême qui eft, que les plus petites
» Efpeces d'Animalcules qu'on voit dans les infufions, celles-là
» même qui aux plus forts microfcopes ne paroiffent que des
» points, font produits par la *divifion* & *fubdivifion* conti-
» nuelles des grandes Efpeces. Mais fans doute que pendant
» l'efpace de quatre ans qui s'eft écoulé depuis que je lui
» communiquai cette obfervation, il aura oublié que j'avois
» conftamment obfervé que les parties de l'Animalcule divifé,
» deviennent en peu de tems auffi grandes que les Touts aux-
» quels elles ont appartenu; enforte qu'on retrouvoit dans les
» générations la même conftance & la même uniformité que
» l'on voit dans le refte de la Nature. Peut-être n'infiftai-je
» pas avec Mr. Needham fur cette particularité; peut-être ne
» lui dis-je pas, que pour écarter toute efpece de doute, j'étois
» venu à bout à force de patience, de mettre un de ces Ani-
» maux parfaitement feul dans une goutte d'eau, que cet
» Animal s'étoit partagé en deux fous mes yeux, que le len-
» demain ces deux en étoient devenus cinq, le fur-lendemain

(2) Ces Notes ont été imprimées à Paris en 1768 à la fin de la traduction Françoife de l'Ouvrage de Mr. Spallanzani fur les Animalcules des infufions, publié en Italien en 1765.

„ soixante, le troisieme jour un si grand nombre qu'il m'avoit
„ été impossible de les compter, & que tous, excepté ceux
„ qui venoient d'être produits sur l'heure, étoient égaux à celui
„ dont ils étoient sortis.

« Si vous voyiez, Monsieur, pour la premiere fois un de
„ ces Animaux dans le moment où il est sur le point de se
„ diviser, vous croiriez que ce sont deux Animaux accouplés.
„ Je m'y trompai complétement la premiere fois que je les
„ vis, je crus comme Micromegas avoir pris la Nature sur le
„ fait; je ne fus détrompé que quand j'en eus vu un passer
„ successivement dans l'espace de vingt minutes par tous les
„ degrés qui séparent l'étranglement le plus imperceptible d'une
„ séparation parfaite.

« Et ce qu'il y a de plus remarquable par rapport à l'instinct de ces Animaux, c'est que quand ils en voient ou du
„ moins en apperçoivent deux qui sont sur le point de se séparer, mais qui ont de la peine à en venir à bout, ils se
„ précipitent entr'eux, comme pour leur aider à rompre les
„ ligamens qui les retiennent, & l'on ne sauroit soupçonner
„ que ce soit une rencontre fortuite, parce qu'à l'ordinaire
„ ils s'évitent très-soigneusement & ne se heurtent jamais dans
„ leurs courses, quelque rapides qu'elles soient.

„ Une autre espece que j'ai trouvée dans l'infusion de graine
„ de chanvre & qui a un bec ou crochet en avant, se multiplie aussi par *division*, mais d'une maniere bien plus singuliere que celle dont je viens de vous entretenir. Lorsque
„ l'Animalcule est sur le point de se diviser, il cherche au
„ fond de l'infusion une place qui lui convienne, & c'est ordinairement cette espece de mucilage demi-transparent qui
„ se forme dans l'infusion du Chenevis. On voit l'Animal aller,

„ revenir, essayer une place, en essayer une autre, & puis
„ enfin se fixer. Il ramoncele alors son corps naturellement un
„ peu alongé, & fait rentrer ou du moins disparoitre son bec
„ crochu, ensorte qu'il prend la forme d'une petite sphere.
„ Alors il commence insensiblement à tourner sur lui-même,
„ de maniere que le centre de son mouvement demeure fixe
„ & que la boule ne change point du tout de place. Ce mou-
„ vement se fait avec la plus parfaite régularité, & ce qu'il y
„ a de bien remarquable, c'est que la direction de cette rota-
„ tion change continuellement: ensorte que si vous l'avez vu
„ d'abord tourner de droite à gauche, vous le voyez peu de
„ tems après tourner d'avant en arriere, puis de gauche à
„ droite, puis d'arriere en avant &c. Tous ces changemens
„ se font par degrés insensibles & sans que l'Animalcule ou la
„ machine tournante change jamais de place. Sur la fin le
„ mouvement s'accélere, & au lieu que la boule vous parois-
„ soit uniforme, vous commencez à y appercevoir deux di-
„ visions en croix comme sur la coque d'un marron prêt à
„ s'ouvrir. Peu après l'Animal s'agite, se trémousse, & enfin
„ se partage en quatre Animalcules parfaitement semblables à
„ celui dont ils ont été produits, mais seulement plus petits.
„ Ils grossissent ensuite, se subdivisent chacun en quatre qui
„ grossissent à leur tour; je n'ai pu voir aucune fin à cette
„ subdivision, & toujours les petits sont venus à égaler leurs
„ Peres, si du moins on peut se servir du nom de *Pere* dans
„ cet ordre singulier de génération. „

On peut juger par ces intéressans détails combien la multiplication de ces Animalcules est analogue à celle des Polypes à bouquet, que j'ai décrite assez au long, Art. CXCIX, CC, CCI, CCCXIX, CCCXX des *Considérations sur les Corps organisés*, & Chap. XI, de la Part. VIII de la *Contemplation de la Nature*.

La derniere Espece d'Animalcules dont Mr. de Saussure fait mention dans sa Lettre, lui a offert une autre analogie avec les Polypes à bouquet. On sait que ces derniers excitent dans l'eau un petit tournoiement qui précipite vers leur bouche les divers corpuscules vivans dont ils se nourrissent. Nos Animalcules savent aussi exciter dans la liqueur de l'infusion un pareil mouvement, & sans doute pour la même fin.



DOUZIEME



DOUZIEME PARTIE.

IMPERFECTION

ET BORNES NATURELLES

DE NOS CONNOISSANCES.

CHAPITRE I.

Ce qu'est un Animal aux yeux de l'Auteur.

Réflexions à ce sujet.

Chap. I.

SI l'on a bien ſuivi le fil de mes méditations ſur la perfection organique, (1) on aura conçu de hautes idées de la ſtructure de l'Animal, & l'on ſe ſera, en quelque ſorte, pénétré de la grandeur du Sujet. J'en ſuis moi-même ſi fortement pénétré, que je ne ferai pas difficulté de dire, que ſi une INTELLIGENCE CÉLESTE nous dévoiloit en entier la méchanique d'une ſimple fibre & tous les réſultats immédiats & médiats de cette méchanique, nous acquerrions par ce ſeul trait des connoiſſances plus relevées de l'organiſation de l'Animal, que par toutes les découvertes de la Phyſiologie moderne. C'eſt que l'extrême étonnement que nous cauſeroit la ſavante conſtruction de cette fibre ſi ſimple, ſi peu organiſée en appa-

(1) Parties IX & X. de cet Ecrit.

rence, nous feroit aifément juger de celui où nous jeteroit la vue diftincte & complete d'un vifcere, d'un organe, & furtout celle de l'enfemble de tous les organes ou du fyftême entier de l'Animal.

Cependant, quand nous connoîtrions à fond tout ce grand appareil d'organes relatif à l'état actuel de notre Monde, je me perfuade que nous ne connoîtrions encore que l'écorce ou les enveloppes de l'Animal. Prenez ce mot d'*enveloppe* dans fon fens propre & phyfiologique; car, fuivant mes idées, tout cela ne feroit point l'*Animal*. Il ne feroit pas plus l'Animal, que la Chenille n'eft le Papillon. (2)

J'ai affez montré dans les premieres Parties de cet Ecrit combien il eft vraifemblable que les Animaux font appellés à revêtir un jour un autre état qui perfectionnera & ennoblira toutes leurs Facultés. J'ai affez fait fentir que les moyens phyfiques de ce perfectionnement peuvent exifter actuellement dans l'Animal & qu'ils ont pu y exifter dès le commencement des chofes. (3) On comprend que je veux parler de ce Germe impériffable auquel je conçois que l'Ame eft unie, & qu'elle ne doit point abandonner. C'eft cette Ame unie de tout tems à ce Corps invifible, qui conftitue, dans mon hypothefe, la véritable *Perfonne* de l'Animal. Tout le refte n'en eft donc que l'écorce, l'enveloppe ou le mafque.

Ainsi, un Chien, un Cheval, un Cerf, &c. ne font point cette tête, ce corps, ces jambes, ces yeux, ces oreilles, &c. que nous voyons, que nous palpons & que nous difféquons: tout cela n'eft à mes yeux qu'un fourreau, un habit ou comme

(2) *Effai analyt.* parag. 714, 715, 716 &c *Confid. fur les Corps organ.* Art. CLIX, CLX, CLXI. *Contempl.* Part. IX, Chap. V, X, XII, XIV.

(3) Confultez la Partie VI de cet Ecrit.

je viens de le dire, un masque qui nous cache la Personne & ne nous laisse appercevoir que ses actions.

Afin donc que nous pussions acquérir une notion complete de l'Animal, il faudroit que l'Intelligence, dont je parlois il n'y a qu'un moment, fit tomber le masque & qu'il nous montrât à découvert l'Etre que la Nature a si bien déguisé. Quels ne seroient point alors notre surprise & notre ravissement! Combien cette métamorphose nous paroîtroit-elle plus étonnante que toutes celles de la Fable! Mais, très-probablement notre surprise seroit muette; non-seulement parce qu'elle seroit extrême; mais sur-tout parce que nous manquerions de termes pour exprimer ce qui s'offriroit à notre vue. Nous serions à peu près dans le cas d'un Homme qui seroit transporté dans le Monde de Vénus: quand cet Homme posséderoit tout le Dictionnaire Encyclopédique, il est bien probable qu'il seroit encore dans l'impuissance de décrire ce qu'il découvriroit dans ce Monde là.

Que seroit-ce enfin, si l'Intelligence que je suppose nous dévoiloit en même tems tous les rapports secrets du Corps auparavant invisible de l'Animal avec son Corps grossier, & s'il nous manifestoit encore tous les rapports du premier avec l'état futur de notre Monde! La tête d'un Moucheron deviendroit ainsi pour nous une Bibliotheque où nous lirions infiniment plus de choses & de choses incomparablement plus intéressantes & plus relevées que tout ce que renferment les plus riches Collections de Philosophie & d'Histoire naturelle.



CHAPITRE II.

Considérations générales sur l'imperfection des Connoissances humaines.

Réflexions au sujet de nos Bibliotheques *& de nos* Encyclopédies.

QUAND je considere que le lieu que nous occupons n'est qu'un point dans l'Espace ; que notre Vie n'est qu'un instant dans la Durée ; quand je réfléchis profondément sur les bornes étroites de nos Facultés, sur l'imperfection de nos Méthodes & de nos Instrumens, sur la lenteur de nos mouvemens & de toutes les opérations soit de notre Corps soit de notre Esprit, sur la petitesse, le lieu ou l'éloignement d'un nombre presqu'infini d'objets qui sont ainsi hors de la portée de nos Sens & de nos meilleurs Instrumens ; sur la nature, la multiplicité & la complication des rapports qui lient tous ces Objets ; quand, dis-je, je réfléchis profondément sur toutes ces Choses & sur une multitude d'autres Choses qui en dépendent ; je ne puis m'empêcher de penser que ce Monde que nous habitons n'a pas été fait principalement pour nous. Il me paroît plus philosophique de présumer que notre Terre est un Livre que le GRAND ETRE a donné à lire à des INTELLIGENCES qui nous sont fort supérieures, & où elles étudient à fond les Traits infiniment multipliés & variés de son ADORABLE SAGESSE. Je conçois qu'il est d'autres INTELLIGENCES beaucoup plus élevées qui possedent à fond des Livres incomparablement plus étendus & plus difficiles, & dont celui-là n'est qu'une page ou plutôt un paragraphe.

JE n'entreprendrai pas ici de montrer en détail combien nos Connoissances de tout genre sont imparfaites : ce seroit la matiere d'un

très-grand Ouvrage & d'un Ouvrage trop au-dessus de mes forces. Il suffiroit, ce me semble, pour se convaincre de l'extrême imperfection de toutes nos Sciences & de tous nos Arts de parcourir ces vastes Compilations qu'on publie de tems en tems sous les divers Titres de *Bibliotheques*, de *Dictionnaires*, d'*Encyclopédie*, &c. On n'imaginera pas, sans doute, que des Ouvrages si volumineux ne soient pleins que de vérités; mais on pensera qu'ils contiennent avec le petit nombre de nos Connoissances certaines & de nos Connoissances probables, le grand nombre des opinions & des rêves de tous les tems & de tous les lieux. Si quelque chose peut faire pardonner aux Auteurs d'avoir consacré dans leurs Recueils ces savantes chimeres, c'est la considération qu'elles peuvent servir à l'Histoire de l'Esprit humain. Il nous manque un *Bilan* exact de nos Connoissances: le Livre qui le donneroit seroit le plus précieux de tous les Livres; il seroit aussi le plus difficile à exécuter. Il faut une prodigieuse justesse d'Esprit pour donner à chaque chose son juste prix, & sur-tout pour apprécier les probabilités en tout genre.



CHAPITRE III.

Divers traits de l'imperfection de nos Connoissances.

Les Forces : les Elémens : &c.

LES Corps agissent les uns sur les autres par différentes Forces. Ces Forces ne nous sont connues que par quelques-uns de leurs effets. Le Physicien observe ces effets & le Mathématicien les calcule ; mais ni l'un ni l'autre ne connoissent le moins du monde les Causes qui operent ces effets.

Le Physicien observe une infinité de mouvemens dans la Nature : il connoît les Loix générales du mouvement ; il connoît encore les Loix particulieres des mouvemens de certains Corps : le Mathématicien éleve sur ces Loix des Théories qui embrassent depuis les molécules de l'Air ou de la Lumiere jusqu'à Saturne & ses Lunes. Mais ni le Physicien ni le Mathématicien ne savent le moins du monde ce que le mouvement est en soi.

Il n'est pas douteux que le Magnétisme, l'Electricité, la Chaleur ne tiennent à des fluides très-subtils : une foule de faits nous assurent de l'existence de ces fluides & nous en découvrent les Loix : une multitude d'expériences nous en manifestent les opérations & les jeux divers ; & pourtant que connoissons-nous de la nature intime de ces Fluides ? rien du tout.

Nous savons que les Corps sont formés d'Elémens ou de Particules primitives : nous savons encore qu'il est différens ordres d'Elémens : nous savons enfin, au moins par le raisonne-

ment, que de la nature, de l'arrangement ou de la combinaison des Elémens résultent les divers Composés dont les Nomenclatures nous donnent le fastueux Catalogue: mais, que connoissons-nous de la nature intime des Elémens, de leur arrangement ou de leurs combinaisons? rien du tout. CHAP. III.



CHAPITRE IV.

Autres traits de l'imperfection de nos Connoissances.

Les mixtes que le Chymiste tente de décomposer :

les recherches du Physicien sur la Lumiere, l'Air, l'Eau, &c.

l'Anatomie des Plantes & des Animaux.

QUELLE n'est donc point l'imperfection de nos Connoissances sur les Composés, tandis que nous ignorons profondément le secret de leur formation ! Le Chymiste se vanteroit-il de le connoitre ? il croit décomposer les Mixtes ; il ne fait que les diviser grossiérement : il démolit un Bâtiment, & nous montre un tas de ruines. A-t-il percé jusques dans l'intérieur, dans la substance même de ces Matériaux entassés ? Et combien de ces Matériaux qui échappent à ses Sens & à ses Instrumens ! combien en est-il qu'il méconnoit entiérement parce qu'ils sont trop déguisés !

ON a disséqué les Plantes, les Animaux, & si l'on veut, la Lumiere : on a analysé l'Air : en connoissons-nous mieux la structure intime des Plantes & des Animaux ? En savons-nous mieux ce qu'un globule de Lumiere, une molécule d'Air sont en eux-mêmes ? en possédons-nous mieux le véritable secret de la composition d'un rayon solaire ? le plus habile Physicien pourroit-il nous dire précisément pourquoi un rayon rouge est moins réfrangible qu'un rayon violet ? pourroit-il nous dire encore comment les sept rayons colorés se réunissent pour former un rayon principal ? pourroit-il nous dire enfin, quel est

le Principe de cette prodigieuſe célérité de la Lumiere, qui lui fait parcourir plns de trente-quatre millions de lieues en ſept ou huit minutes? Et combien de queſtions particulieres qui ſont enveloppées dans ces queſtions générales, & que la Phyſique moderne ne réſout point!

L'EXCELLENT Analyſte de l'Air [1] connoiſſoit-il mieux le fond de la méchanique de ce Fluide que le grand Analyſte de la Lumiere ne connoiſſoit le ſecret de la compoſition d'un rayon coloré? Si on avoit demandé à ce profond Analyſte de l'Air comment ſont faites les particules intégrantes de ce Fluide, d'où lui vient ce prodigieux reſſort, comment il perd ſon élaſticité, comment il la recouvre, comment il tranſmet tous les tons? que penſe-t-on qu'il auroit répondu à toutes ces queſtions?

INTERROGEZ cet excellent Phyſicien (2) qui s'eſt plu à approfondir la formation de la Glace, & à étudier les jeux de la Nature dans ce phénomene ſi commun & ſi intéreſſant: demandez-lui ſi ſes profondes recherches lui ont découvert le véritable ſecret de cette formation, & s'il ſait préciſément pourquoi les filets de la Glace tendent à s'aſſembler ſous un angle de 60 degrés? Il vous répondra modeſtement qu'il n'a là-deſſus que de pures conjectures, & que cette tendance ſinguliere dépend, ſans doute, *de la ſtructure intime des particules intégrantes de l'Eau & de la Matiere éthérée élaſtique qui les pénetre.* Il finira par vous dire, qu'il fait profeſſion d'ignorer comment eſt faite une molécule d'Eau ou une particule d'Ether. La Phyſique moderne, cette Phyſique qui nous paroit ſi pefectionnée, ne peut donc pas même nous apprendre comment ſe forme un ſimple filet de Glace ni comment deux de ces filets ſe réuniſſent ſous un certain angle. Nous apprend-elle mieux comment ſe forme un Sel, un Cryſtal?

(1) Le célebre HALES: *Analyſe de l'Air.*
(2) MR. de MAIRAN: *Diſſertation ſur la Glace.* Paris 1749. Chap. XII. p. 178.

Chap. IV.

Les Malpighi, les Grew, les Swammerdam, les Morgagni, les Haller ne nous ont montré que la premiere superficie des Plantes & des Animaux; & cette superficie exigeoit pourtant tous les talens & toute la sagacité de ces grands Maîtres pour être bien vues: quelle intelligence, quelle capacité, quels moyens feroient donc néceffaires pour atteindre à la feconde fuperficie! & ce ne feroit encore qu'une fuperficie! *Nous autres Anatomiftes*, difoit avec autant d'efprit que de vérité un des meilleurs Scrutateurs de la Nature; (3) *nous fommes comme les Crocheteurs de Paris, qui en connoiffent toutes les rues jufqu'aux plus petites & aux plus écartées; mais qui ne favent pas ce qui fe paffe dans les Maifons.*

Cet habile Homme avoit raifon: l'Anatomifte voit des vaiffeaux, des nerfs, des glandes, des mufcles, des vifceres, &c. & il ne fait pas feulement comment eft faite une fimple fibre. A force de recherches & d'expériences il parvient à s'affurer de l'exiftence d'une Puiffance invifible qui anime tout le fyftême mufculaire; il nomme cette Puiffance l'*Irritabilité*; il fait que c'eft par elle que la fibre mufculaire fe contracte, & c'eft là tout ce qu'il en connoit de certain. Il ignore donc auffi profondément ce que cette Puiffance eft en foi, que l'Aftronome ignore ce que l'Attraction eft en elle-même.

Demandez au plus favant des Anatomiftes s'il fait précifément comment s'operent les fécrétions? comment font faits les organes qui les exécutent? comment fe forme un globule de fang, une goutte de bile, de lait ou de lymphe? Si cet Anatomifte eft auffi modefte que favant, il répondra par un *je n'en fais rien.* Lui demanderez-vous après cela, s'il fait ce que font proprement les efprits-animaux? quelle eft la ftructure intime des

(3) Mr. Mery: Eloge de cet Académicien; *Oeuvres* de Fontenelle; Tom. VI. pag. 175 & 176, de l'Edit. de Paris, 1742.

organes qui les préparent ou qui les filtrent ? comment ils sont préparés ou filtrés ? comment ils agissent ? comment sont construits les canaux infiniment déliés qui les conduisent aux différentes parties du Corps ? comment ils y sont conduits avec tant de célérité, de justesse & de force ? à toutes ces questions & à mille autres semblables le sage Anatomiste répondroit encore par un *je n'en sais rien.*

Qu'on y prenne garde néanmoins ; un Corps organisé quelconque est un Systême dont toutes les pieces sont si étroitement enchaînées entr'elles, que l'ignorance absolue sur la plus petite piece doit nécessairement répandre de l'obscurité sur tout le Systême. Par une conséquence naturelle de ce principe, si nous connoissions à fond comment est faite une simple fibre ; comment cette fibre se nourrit ; comment elle s'assimile ou s'incorpore les molécules alimentaires, comment elle croît par cette incorporation ; si, dis-je, nous possédions à fond cela, nous connoîtrions comment le Corps entier se nourrit, croît ou végete, & nous résoudrions facilement une foule de problêmes anatomiques.

C'est ainsi que l'obscurité impénétrable qui enveloppe les Elémens des Corps se répand sur toute la Nature, & ne nous la laisse voir que comme une grande Enigme dont les Philosophes cherchent vainement le mot depuis trois mille ans.

CHAPITRE V.

Autre trait sur le même sujet :

l'Union de l'Ame & du Corps.

ET que dirai-je du plus profond de tous les mysteres que renferme la Création terrestre, l'Union de l'Ame & du Corps! que savons-nous de certain sur cette Union si étonnante ? deux petits faits, dont, à la vérité, nous déduisons bien des conséquences, mais qui ne nous éclairent point du tout sur le comment de la chose. Nous savons, à n'en pouvoir douter, qu'à l'occasion du mouvement d'un certain nerf l'Ame a une certaine sensation. Nous savons encore très-certainement qu'à l'occasion d'une certaine sensation l'Ame a une certaine volition qui est accompagnée d'un certain mouvement dans une ou plusieurs parties de son Corps. Mais, savons-nous tant soit peu comment l'ébranlement d'un certain nerf fait naître ou occasione dans l'Ame une certaine sensation, & comment à l'occasion d'une certaine volition il s'excite un certain mouvement dans une ou plusieurs parties du Corps? L'Ame, toujours présente à son Corps, ne sait pas le moins du monde comment elle lui est présente. Elle a un sentiment très-clair de son existence ou de son Moi ; elle sait très-bien ce qu'elle n'est pas, & ignore profondément ce qu'elle est. Elle voit, entend, goûte, palpe, meut, & n'a pas la plus légere connoissance du secret de toutes ces opérations. Elle ne connoît pas mieux ce Cerveau sur lequel elle opere ou paroît opérer, qu'elle ne connoît le fond de son Etre. Tout ce qu'elle voit, entend, goûte palpe, lui paroît hors d'elle, & un raisonnement très-simple

la convainc que tout cela se passe en elle. Les Génies puissans qui ont tenté dans ces derniers tems de pénétrer ce mystere, nous ont étonnés par la singularité ou la hardiesse de leurs inventions & ne nous ont point du tout instruits.

CHAPITRE VI.

Imperfection de nos Connoissances sur la structure & les révolutions de notre Globe.

VOILA déja bien des traits frappans de notre ignorance: combien d'autres traits pourrois-je en rassembler qui ne paroîtroient pas moins frappans! Ce Globe que nous habitons, sur lequel nous voyageons ou plutôt nous rampons; ce Globe dont nous décrivons si pompeusement la superficie, & dans lequel nous pratiquons avec le doigt de petits trous, qu'il nous plaît d'appeller de *profondes mines*; ce globe sur lequel s'élevent çà & là de petites excroissances que nous nommons des *Montagnes*, dont à force de Trigonométrie nous avons la gloire de mesurer l'élévation, & dont après bien des travaux nous parvenons à détacher quelques petits grains ou fragmens que nous nommons d'énormes blocs de pierre; ce Globe dont nous déterminons avec tant de précision la figure, les dimensions, le lieu, les mouvemens, & sur lequel nous faisons tant & de si belles recherches; ce Globe, dis-je, dont nous modifions la surface de mille & mille manieres, & que nous croyons bonnement être fait tout exprès pour nous, le connoissons-nous mieux que ses principales Productions? Avons-nous percé jusques dans ses entrailles? nous sommes-nous promenés autour de son Centre? avons-nous pénétré dans ce Centre même? pouvons-

CHAP. VI.

nous dire ce qu'il renferme? favons-nous où réside ce fond permanent de chaleur, inhérent à la Terre, indépendant de l'action du Soleil, & qui prévient l'engourdissement général? nous sommes-nous introduits dans les Laboratoires de la Nature? l'avons-nous surprise dans le travail? avons-nous découvert comment elle forme les Métaux, les Minéraux, les Pierres précieuses? savons-nous comment elle prépare ces matieres inflammables, dont l'embrasement plus ou moins subit ébranle presque en un instant de si grands Continens? Toutes ces choses & une infinité d'autres qui en sont des dépendances naturelles demeurent ensevelies pour nous dans une nuit impénétrable, & à peine connoissons-nous l'épiderme de notre Globe.

Nous voyons très-bien que cet épiderme est composé de couches à peu près paralleles, de différens grains, tantôt horisontales & tantôt plus ou moins inclinées à l'horison. Nous parvenons assez facilement à dénombrer celles de ces couches qui sont à notre portée, à les caractériser, à les mesurer, à décrire, au moins de gros en gros, les diverses Productions qu'elles renferment, à assigner l'origine de quelques-unes: mais est-ce là connoître l'épiderme de notre Globe? découvrons-nous tout cet épiderme? ce que nous en découvrons n'est au plus que la premiere pellicule qui est formée de ces couches que nous décrivons & que nous dénombrons avec tant de complaisance & de détail.

Savons-nous néanmoins comment ces diverses couches ont été formées? sommes-nous en état d'assigner précisément les tems, la maniere, les progrès & toutes les circonstances de leur formation? sommes-nous parvenus à nous démontrer à nous-même la véritable origine de ces grands amas de Coquillages & d'autres Corps marins qu'on rencontre si fréquemment dans ces couches? avons-nous sur ces Objets intéressans

plus que des conjectures ? Ces conjectures ne se contredisent-elles point les unes les autres ? ne contredisent-elles point les faits ?

MAIS, pourquoi m'arrêterois-je plus long-tems à montrer combien nos connoissances sur la structure de notre Globe sont imparfaites : à quoi bon insister davantage sur ces menus détails & sur cent autres de même genre ? avons-nous la moindre connoissance de ce qu'étoit notre Globe avant cette révolution qui lui a fait revêtir la forme que nous lui voyons aujourd'hui ? (1) Savons-nous ce qu'étoit ce Cahos qui a précédé la naissance ou plutôt la renaissance des Choses ? que dirai-je enfin ? . . . connoissons-nous les rapports secrets qui lient l'ordonnance de notre Globe à ce grand systême astronomique dont il fait partie ?

(1) Consultez la Partie VI. de cet Ecrit.



CHAPITRE VII.

Imperfection de nos Connoissances sur le Monde microscopique.

JE le disois ailleurs; il est un Monde des Invisibles; je n'entends pas par ce mot le Monde des Esprits: j'entends cet Assemblage d'Etres organisés que leur effroyable petitesse met hors de la portée de nos Sens & de nos Instrumens les plus parfaits. Si on supposoit que l'Animalcule 27 millions de fois plus petit qu'un Ciron est le dernier terme de notre vue microscopique, je dirois, qu'ici seroient les limites du Monde visible. Mais où est le Philosophe qui ne conçoive très-bien que cet Animalcule peut être une Baleine pour beaucoup de ces Etres qui habitent le Monde des Invisibles ?

Je ne veux pas néanmoins écraser l'Imagination sous le poids immense de cette sorte d'Infini: je ne veux que persuader à la raison des choses qui sont faites uniquement pour elle. Pouvons-nous dire que nous connoissions l'Animalcule dont il s'agit? nous savons qu'il existe; nous avons apperçu quelques-uns de ses mouvemens; il nous ont paru spontanés, & c'est à quoi se réduit toute notre connoissance. Mais nous a-t-il été donné de découvrir les divers ressorts qui font mouvoir cet Atome vivant? pouvons-nous percer dans les abîmes de son organisation; contempler à nud le systême entier de ses vaisseaux, de ses nerfs, de ses visceres, &c. Cet Animalcule se propage; pouvons-nous assigner au juste le rapport de sa grandeur à celle de ses Petits? que dis-je! connoissons-nous les proportions sous lesquelles ses Petits existoient lors que l'Animalcule lui-même ne faisoit que de naitre? Et que sera-ce encore que cette petitesse déja si prodigieuse, quand nous voudrons remonter plus haut

haut dans l'origine de cette Espece d'Animalcules! N'oublions point sur-tout qu'elle tient encore au Monde visible, puisque nous pouvons au moins l'appercevoir à l'aide de nos meilleurs Microscopes: que penserons-nous donc de ces Especes incomparablement plus dégradées & à l'égard desquelles celle-ci est une Baleine?

Ces réflexions me rappellent fortement à ces Germes dont tous les Etres organisés tirent leur origine, & qui composent la Partie la plus considérable de ce Monde d'infiniment petits, qui ne peut être apperçu que par les yeux de la Raison. Si les faits les mieux constatés, si les raisonnemens les plus logiques concourent à établir une préformation organique; il faut que les Etres vivans aient existé dès le commencement des Choses ou il faudroit dire, qu'il y a eu un tems dans lequel rien d'organisé n'étoit, & qu'il est venu un tems où quelque chose d'organisé a commencé d'être par la vertu d'une certaine méchanique à nous inconnue.

Je ne reviendrai plus à combattre ces hypotheses purement méchaniques qu'on a imaginées pour essayer de rendre raison de la premiere origine des Etres vivans: le Lecteur judicieux conviendra sans peine que les décisions les plus claires & les plus multipliées de la Nature ne leur sont point favorables. (1)

Mais ces Germes que nous préférons d'admettre; ces Germes qui doivent être aussi anciens que l'Univers; [2] ces Germes où l'Organique va s'abimer dans une si épouvantable petitesse; ces Germes, dis-je, les connoissons-nous tant soit peu? Pouvons-nous décider s'ils ont été emboîtés originairement les uns

(1) Je renvoie ici au *Tableau des Considérations* XIII, XIV, XV, XVI, XVIII, & à la Partie IX de cette *Palingénésie*.

(2) Consultez la Part. VI. de cet Ecrit.

dans les autres ou s'ils ont été disséminés à la naissance du Monde dans toutes les parties de la Nature? S'il est des raisons qui rendent l'emboitement plus probable que la dissémination; si l'emboitement est la loi de la Nature, pouvons-nous dire que nous soyions faits pour contempler à découvert ces divers ordres d'infinis, toujours décroissans, abimés les uns dans les autres, & qu'un développement plus ou moins lent tend continuellement à rapprocher des frontieres du Monde visible? Savons-nous comment s'operent les premiers accroissemens de ces Points vivans & quelle est la progression que suivent ces accroissemens dans les différens ordres de ces Points organiques?

CHAPITRE VIII.

Conséquence générale :

que la Terre n'a pas été faite principalement pour l'Homme.

JE m'arrête; j'en ai dit assez pour le but que je m'étois proposé: maintenant je prie mon Lecteur de peser toutes ces réflexions, d'analyser toutes ces questions autant qu'il en fera capable, & de me dire après cela s'il est probable que ce Monde ait été fait principalement pour nous? Je veux néanmoins su p poser pour quelques momens que nous sommes les principaux Objets de la Création terrestre. Dans cette supposition, retranchons l'Homme de dessus la Terre: il n'y a plus de Contemplateur des Oeuvres du Tout-Puissant: c'est en vain que les trois Régnes étalent ces Trésors de Sagesse & de Bonté que notre Contemplateur admiroit, & qui élevoient son Ame à la Source Éternelle de toute Perfection. Les Animaux dans lesquels le sentiment est le plus développé, jouissent, il est vrai,

du bienfait de la Création; mais ils ne peuvent réfléchir ſur ce bienfait & remonter à l'Auteur du bienfait. Toute la Nature eſt un Temple, & il n'y a plus d'Adorateur dans ce Temple: les Animaux, comme les Plantes, n'en ſont que de purs ornemens; la Divinité y eſt ſans ceſſe préſente, & il n'y a plus de Sacrificateur qui lui porte les hommages de toutes les Créatures.

Rétablissons l'Harmonie *terreſtre*; reſtituons à la Chaine ſon maître Chaînon; rendons l'Homme à notre Monde, & il s'y trouvera des Yeux pour en contempler les beautés, un Cœur pour les ſentir & une Bouche pour les célébrer.

Mais, ces beautés que l'Homme peut contempler & qu'il contemple dans les ſentimens profonds d'admiration, de reſpect & de gratitude qu'elles lui inſpirent, ne ſont que la plus petite partie de celles que notre Monde renferme. L'Homme n'habite que dans les Parvis les plus extérieurs de ce Temple où il adore le Grand-Etre. Il ne lui eſt point permis de pénétrer dans le Sanctuaire, bien moins encore dans le *Saint des Saints*. Que ſont néanmoins les beautés que renferment les Parvis, en comparaiſon de celles qui éclatent de toutes parts dans le Sanctuaire & ſur-tout dans le Saint des Saints! Je puis dire, avec vérité, que l'Homme eſt à l'égard de ces Parties ſi cachées de la Création terreſtre, ce que les Animaux ſont à l'égard des Parties qu'il lui eſt permis de contempler.

Quoi donc! il n'y auroit point de Spectateur pour contempler les plus belles Parties de la Création terreſtre, pour en admirer la magnifique ordonnance, pour en étudier les rapports divers, en ſaiſir l'enſemble, la progreſſion, la convergence & s'élever par cette échelle de merveilles juſqu'au Trône de Celui qui est?

ASSURÉMENT notre Monde a été fait principalement pour des INTELLIGENCES d'un Ordre très-élevé & dont les Facultés sublimes peuvent en embrasser l'Oeconomie entiere & les faire jouir de la PRÉSENCE AUGUSTE de l'ÉTERNEL. C'est à de telles INTELLIGENCES qu'il a été donné de contempler les révolutions de notre Globe beaucoup mieux que nous ne contemplons dans l'Histoire les révolutions des Empires. Ce sont ces INTELLIGENCES qui parcourent sans s'égarer les ténébreux Dédales de la Nature, & qui s'enfonçant dans ses Abimes les plus profonds, y puisent sans cesse de nouvelles vérités & de nouveaux motifs d'exalter les PERFECTIONS ADORABLES de l'ETRE DES ETRES. Tandis qu'un LEIBNITZ tente de deviner l'Harmonie universelle ou qu'un HALLER essaie de pénétrer les mysteres de l'organisation, ces INTELLIGENCES sourient & ne voient dans ces grands Philosophes que des Hottentots doués de quelques talens qui tentent de découvrir le secret d'une Montre.





TREIZIEME PARTIE.

SUITE
DU MEME SUJET

CHAPITRE I.

Réflexions sur ce que l'Esprit humain peut ou ne peut pas en matiere de découvertes.

A toutes les réflexions que j'ai présentées dans la Partie précédente, on m'objectera, sans doute, qu'il n'est pas impossible que l'Intelligence humaine se perfectionne assez dans la suite des Ages pour percer enfin ces mysteres qui nous paroissent aujourd'hui impénétrables. On me renverra à ce que j'ai dit moi-même dans les *Considérations*, (1) lorsque méditant sur les progrès de l'Esprit humain, je m'énonçois ainsi. " Voyez les pro-
„ grès de la Physique & de l'Histoire naturelle depuis la renais-
„ sance des Lettres: combien de vérités inconnues aux Anciens
„ & de conséquences sûres à déduire de ces vérités! On ne sau-
„ roit dire quelles sont les bornes de l'Intelligence humaine en
„ matiere d'expérience & d'observation ; parce qu'on ne sau-
„ roit dire ce que l'Esprit d'invention peut ou ne peut pas. L'An-
„ tiquité pouvoit-elle deviner l'Anneau de Saturne, les merveilles
„ de l'Electricité, celles de la Lumiere, les Animalcules des in-

(1) *Corps organ.* Art. CCXI.

CHAP. I. „ fusions, &c.? L'invention de quelques Instrumens nous a valu „ toutes ces vérités: & ne pourra-t-on pas un jour les perfec- „ tionner, ces Instrumens, & en inventer de nouveaux qui por- „ teront nos connoissances fort au-delà du terme où nous les „ voyons aujourd'hui? „

Je répete encore à présent ce que je disois alors: je suis même persuadé que nous touchons à des découvertes dont nous ne saurions nous faire aucune idée & qui reculeront beaucoup les limites de nos Connoissances actuelles. Que ne pouvons-nous pas nous promettre de ces Lunettes acromatiques qui exercent depuis quelque tems les plus savans Physiciens & les plus habiles Artistes! Combien d'autres Instrumens ne pourra-t-on point perfectionner! Combien de nouvelles Machines, de nouveaux procédés, de nouvelles combinaisons ne pourra-t-on point inventer qui laisseront nos plus grands Physiciens bien loin derriere ceux qui auront le bonheur de découvrir ces moyens nouveaux que nous ne soupçonnons pas même! L'Antiquité pouvoit-elle mieux deviner nos Verres de toute espece que les merveilles de tout genre qu'ils nous ont découvert? pouvoit-elle soupçonner ces Instrumens de Méchanique & de Chymie auxquels nous avons dû tant de vérités qui lui étoient inconnues? pouvoit-elle deviner ce grand nombre de procédés & de combinaisons qui ont si fort accru de nos jours la somme de ces vérités? Le tems n'étoit pas venu où l'Art d'observer & d'expérimenter devoit éclairer le Monde & prendre la place de cette vaine Scholastique qui dominoit trop dans ces Siecles de ténebres.

Mais, combien de mysteres qu'il est très-évident que nous ne parviendrons jamais ici bas à pénétrer, parce qu'ils n'ont aucune proportion avec l'état présent de nos Facultés! Je dois développer ma pensée par quelques exemples.

CHAPITRE II.

Autre exemple de l'imperfection de nos Connoissances:

la vraie nature de l'Etendue matérielle.

UN Corps quelconque eſt un compoſé de parties. Ces parties ſont elles-mêmes des compoſés de parties plus petites: celles-ci ſont formées de parties plus petites encore, & nous ignorons où cela ſe termine.

Il eſt néanmoins très-certain qu'il y a un terme à cette dégradation. Nos Microſcopes ont prodigieuſement multiplié ici les termes ou les degrés; & nous concevons à merveille la poſſibilité d'une beaucoup plus grande perfection de ces Inſtrumens, & par là un accroiſſement très-conſidérable dans le nombre des termes ou des degrés dont nous parlons.

Supposons maintenant que nos Microſcopes aient acquis toute la perfection qu'ils peuvent recevoir: en verrions-nous mieux ces derniers Elémens dans leſquels tous les Corps vont enfin ſe réſoudre? N'eſt-il pas apparent que ces Elémens doivent être des Subſtances ſimples, & des Subſtances ſimples peuvent-elles jamais devenir l'objet de notre connoiſſance intuitive?

Quand on dit que les Corps ſont formés d'Atomes inſécables, dit-on plus que des mots? Car lorſqu'il s'agit de rendre raiſon de l'Etendue matérielle, eſt-il permis en bonne Philoſophie de ſe borner à des Atomes? ces Atomes ne ſont-ils pas eux-mêmes de l'étendue matérielle? la raiſon de cette étendue ſeroit donc ainſi dans l'etendue; ce qui n'expliqueroit rien du tout.

CHAP. II. Et ne feroit-ce pas choquer autant la bonne Philofophie que de foutenir que Dieu a créé des Atomes infécables dont Il a formé les corps ? Puifque Dieu n'a pu actualifer que ce qui étoit poffible ; il faudroit donc toujours rendre raifon pourquoi l'Etendue matérielle étoit poffible.

Si l'on prend la peine de méditer ces principes généraux ne fera-t-on point tenté de croire avec l'Inventeur des fameufes *Monades*, que l'Etendue matérielle n'eft qu'un pur phénomene, une fimple apparence relative à notre maniere d'appercevoir ?

Il s'enfuivroit ainfi de ces Principes, que nous ne fommes point faits pour appercevoir les Corps tels qu'ils font en eux-mêmes ou dans leur réalité. Si nous pouvions pouffer l'analyfe jufqu'aux Elémens premiers, le phénomene de l'Etendue difparoîtroit entiérement pour nous & nous n'appercevrions plus que des Etres fimples, fi des Etres fimples peuvent être apperçus.

Toute la Nature ne feroit donc pour nous qu'un grand & magnifique phénomene, un jeu admirable d'Optique, un Syftême régulier d'apparences, car ces apparences feroient déterminées par les Loix les plus fages, & ce feroit uniquement ces Loix qu'il nous feroit donné de connoître & fur lefquelles nous formerions ces belles Théories qui conftituent le fond le plus précieux de nos Connoiffances naturelles (1).

Ce qu'il y a au moins de plus évident, c'eft que nous n'appercevons que les derniers réfultats des premiers Principes. Tout ce qui eft au-delà de ces réfultats eft couvert des plus épaiffes ténébres. Il nous eft permis de contempler les Décorations ; mais la vue des Machines nous eft interdite.

(1) † † J'ébauchois ici le Syftême de Leibnitz fur les *Monades* contre lequel les Euler & les Lambert ont elevé des objections très-fortes qui n'empêchent pas d'admirer le Génie auffi original que profond de l'Inventeur.

CHAPITER

CHAPITRE III.

Autres exemples de l'imperfection de nos Connoissances : les Particules élémentaires des Composés, &c.

SANS remonter néanmoins aux Principes premiers des Corps, à ces Principes qu'on peut nommer *métaphysiques;* je me bornerai à demander, si nous pouvons espérer de découvrir jamais à l'aide de nos meilleurs Verres les particules primitives ou les Elémens *physiques* de ces Composés, que nous jugeons les plus simples ou les plus homogenes. Verrons-nous jamais au Microscope les Particules élémentaires d'une molécule de Terre, d'un grain de Sel, d'une lamelle d'Or, d'une goutte d'Eau, &c.? Parviendrons-nous jamais à observer aussi distinctement la forme, les proportions, l'arrangement & les combinaisons diverses de ces Particules élémentaires, que nous observons les Composés qui en sont les derniers résultats.

JE le demande encore; parviendrons-nous jamais à contempler les Particules constituantes de ces Fluides qui sont les principaux Agens de la Nature? nos Instrumens seront-ils un jour assez perfectionnés pour nous dévoiler le secret de la composition du Fluide magnétique, du Fluide électrique, de l'Air, du Feu élémentaire? La Lumiere, qui joue un si grand rôle dans notre Monde, & sans laquelle il existeroit à peine pour nous; la Lumiere, qui pénetre intimement tous les Corps & qui s'unit probablement à leurs particules intégrantes; la Lumiere qui met notre Ame en commerce avec toute la Nature; cette Lumiere, dis-je, qui nous éclaire sans cesse, la verrons-nous jamais elle-même? nous sera-t-il jamais accordé ici-bas de

découvrir les particules intégrantes d'un rayon rouge & d'appercevoir ce qui les distingue de celles d'un rayon violet? Contemplerons-nous jamais ici-bas les jeux variés de la Lumiere comme nous contemplons ceux d'une gerbe d'eau ou d'une cascade? Qui ne sent point que pour voir la Lumiere elle-même, il faudroit qu'il existât un Fluide qui fît à son égard ce qu'elle fait à l'égard des Corps grossiers quand elle nous les rend visibles? Il ne suffiroit pas même qu'il existât un tel Fluide, il faudroit encore que nous eussions des organes qui lui fussent appropriés & qui fussent assez sensibles pour nous en transmettre les impressions; car les fibres les plus délicates de notre œil feroient à l'égard de ce Fluide d'énormes cables qui n'en sentiroient pas le moins du monde l'action.

Pour que nous appercevions les Objets, il ne suffit point qu'ils nous réfléchissent la Lumiere; il faut encore qu'ils nous la réfléchissent en assez grande quantité pour faire sur nos yeux une impression sensible. Nos Verres en rassemblant un plus grand nombre de rayons & en les rassemblant sous un certain angle, suppléent jusqu'à un certain point à la foiblesse de notre vue. Mais, s'il existe des Corps d'une si effroyable petitesse qu'ils ne puissent réfléchir à la fois qu'un seul rayon, comment les Microscopes les plus parfaits pourroient-ils nous les faire découvrir?

Telle est apparemment la raison pourquoi les Particules primitives ou élémentaires des Composés nous demeureront toujours inconnues ici-bas. Telles sont les bornes naturelles, qui ont été prescrites dans ce Monde à notre Connoissance intuitive, & au-delà desquelles le raisonnement tenteroit vainement de percer.

CHAPITRE IV.

Bornes naturelles assignées à notre Faculté de connoître & qui résultent de notre Constitution physique.

LA foiblesse ou plutôt la grossiéreté de nos Sens & les imperfections nécessaires de nos Instrumens ne sont pas les seules bornes naturelles qui aient été prescrites sur la Terre à notre Connoissance intuitive. Notre Constitution physique en renferme d'autres qu'il ne nous est pas plus permis de franchir. Je m'explique.

Je disois (1) que l'intérieur de notre Globe ne nous est point ou presque point connu, & je l'ai assez fait sentir. Quand il y auroit quelque part une large route qui conduiroit dans ses entrailles les plus profondes & jusques dans son Centre, pourrions-nous profiter de cette route & y pénétrer un peu profondément pour y étudier à notre aise la structure interne de ce Globe? Respirerions-nous librement à une lieue de profondeur, & ne serions-nous pas étouffés si nous entreprenions de pousser un peu plus loin? & que seroit cette profondeur relativement au rayon entier? une quinze-centieme. Nos poumons ayant été construits sur des rapports déterminés à une certaine densité de l'air, nous sommes nécessairement renfermés dans les limites de cette densité, & ces limites sont fort étroites.

Il ne nous est donc pas plus possible de connoître l'inté-

(1) Voyez le Chap. VI de la Partie XII.

rieur de notre Planete, qu'il ne nous l'eſt de connoître à fond l'intérieur de la moindre des Productions qui couvrent ſa ſurface. Nous rencontrons par-tout des Abîmes, & nous ignorons quels ſont les plus profonds : nous ne pouvons pas plus ſonder le Ciron que le Globe de la Terre. Oſerons-nous préſumer encore que nous ſommes les premiers Objets de la Création terreſtre ?

CHAPITRE V.

Imperfection de nos Connoiſſances ſur le Monde moral : exemple pris de l'Hiſtoire moderne.

NOUS contemplons dans l'Hiſtoire la naiſſance, l'élévation & la chûte de ces anciens Empires qui n'exiſtent plus que dans ces Monumens qu'elle nous conſerve : nous-nous plaiſons à ſuivre aſſidument dans des Feuilles hebdomadaires les divers changemens qui ſurviennent aux différens Etats qui partagent notre Europe : nous goûtons un ſecret plaiſir à obſerver du fond de notre Cabinet les intrigues des Cours, les négociations des Miniſtres, les marches des Généraux, les révolutions du Commerce, les progrès des Sciences & des Arts, & pour ainſi dire, l'accroiſſement de l'Eſprit humain : nous formons ſur tout cela une ſuite de réflexions que nous généraliſons plus ou moins, ſur laquelle nous repaſſons de tems en tems avec complaiſance, & que nous ſerions tentés de regarder comme des Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de l'Eſprit humain : mais, ces Mémoires contiennent-ils des Connoiſſances

plus parfaites que celles que nous avons de la ftructure de notre Globe & de fes Productions?

Que découvrons-nous de ce grand fpectacle qu'offre le Monde moral? Connoiffons-nous mieux les Caufes qui déterminent les mouvemens du Cœur & de l'Efprit, que nous ne connoiffons celles qui déterminent les mouvemens des Corps? en un mot; le Monde moral nous eft-il mieux connu que le Monde phyfique?

Demandez au Moralifte le plus profond s'il fait précifément comment le Cœur humain eft fait? ce que font les inclinations, les affections, les paffions? ce qui les diftingue effentiellement les unes des autres? comment elles fe développent, fe nourriffent, fe fortifient, fe combattent, fe répriment, s'entr'aident? comment elles agiffent fur la Volonté dans chaque cas particulier? comment le tempérament, les alimens, le genre de vie, le chaud, le froid, le fec, l'humide influent fur l'Ame? comment telle ou telle circonftance donnée ajoute à cette influence, la diminue ou la modifie? comment l'Efprit apperçoit, juge, raifonne, agit? comment l'Entendement détermine la Volonté, celle-ci la Liberté? d'où vient que l'Homme eft fouvent fi différent de lui-même, fi plein de contradictions, fi petit, fi grand, fi foible, fi fort? ce qu'eft cette forte d'Inftinct que l'Homme femble partager avec la Brute? comment il fe combine avec la Raifon & diverfifie fes effets? Si ce Moralifte, comme je le fuppofe, a beaucoup approfondi fon Sujet, & s'il eft auffi fage que profond, il avouera fans peine qu'il n'a fur tout cela que des à peu près ou des conjectures plus ou moins probables, & il ajoutera, que la Science de l'Homme eft, à fon avis, la plus imparfaite de toutes.

Combien ce judicieux Philofophe auroit-il raifon! Eft-il dans la Nature un Labyrinthe plus tortueux & plus obfcur que le

CHAP. V.

Cœur humain ? eſt-il un Abîme plus profond ? qui peut parcourir ſans s'égarer les nombreux détours de ce Labyrinthe ? qui peut ſonder ces profondeurs ? " qui peut ſéparer ces lu„ mieres & ces ombres réunies dans notre Cahos ? le DIEU „ qui eſt en nous. „ (1)

VOYEZ combien d'excellens Traités nous poſſédons en matiere de Phyſique, d'Hiſtoire naturelle, d'Économie, d'Arts, &c. & nous n'avons point encore de Syſtême tant ſoit peu complet de Morale. " Peut-il, cet Homme qui enſeigne aux „ Planetes les cercles qu'elles doivent décrire, qui marque leurs „ points d'élévation & d'abaiſſement ; peut-il décrire ou fixer „ un ſeul mouvement de l'Ame ? Hélas ! quel prodige ! la par„ tie ſupérieure de l'Homme peut s'élever ſans obſtacle, & „ empiéter d'Art en Art ; mais, quand l'Homme travaille à ſon „ propre ouvrage & qu'il s'occupe de lui-même, à peine a„ t-il commencé, qu'il s'égare ; & telle eſt ſa Raiſon qu'elle „ s'égare également pour penſer trop & pour penſer trop „ peu. „ (2)

L'ESPECE humaine, conſidérée dans ſes grandes Parties, paroît aſſez conſtante & uniforme ; mais dès qu'on deſcend dans le détail, les variétés ſe multiplient preſque à l'infini, & on vient bientôt à penſer que pour avoir un Syſtême un peu complet de Morale, il faudroit, en quelque ſorte, avoir la Morale de chaque Individu, comparer entr'elles toutes ces Morales particulieres, & en déduire des réſultats plus ou moins généraux qui ſeroient comme les premiers élémens du Syſtême.

QU'OBSERVONS-NOUS dans nos Semblables ? quelques-unes de leurs actions extérieures : & ces actions, que ſont-elles ? de

(1) POPE, *Eſſai ſur l'Homme*, Londres, 1736. Epître II, pag. 43.
(2) POPE, pag. 28, 31.

ſimples effets. Pouvons-nous aſſigner les véritables Cauſes de ces effets? Lorſque nous plaçons ces Cauſes dans l'ambition, dans l'amour de la Gloire ou dans quelqu'autre paſſion, remontons-nous aux premiers Principes de ces effets moraux? ce ne ſont encore que des effets que nous prenons pour des Cauſes. Et ces effets, ſommes-nous aſſez habiles pour en faire une analyſe exacte & les décompoſer juſques dans leurs derniers élémens?

Lorsque Belle-isle projette de dépouiller l'Héritiere magnanime des Césars, & que l'ambition d'un ſeul Homme embraſe l'Europe entiere, nous-nous étonnons qu'une ſi petite Cauſe puiſſe produire de ſi grands effets; nous ſuivons le plus loin qu'il nous eſt poſſible la chaine de ces effets; nous admirons cette étrange concaténation d'événemens qui naiſſant les uns des autres rempliſſent ſans interruption cette ſcene tragique, & nous finiſſons par de longs raiſonnemens ſur ce qu'une petite paſſion d'un très-petit Individu peut dans le Monde politique. Mais remontons-nous aſſez haut dans nos ſavantes ſpéculations? qu'il y a loin encore du point où nous nous arrêtons à celui où il faudroit atteindre pour ſaiſir le premier chainon de cette longue & malheureuſe chaine! Quelques fibres plus déliées que la cent-millionieme partie d'un cheveu qui ſe ſont ébranlées un peu trop fortement dans le Cerveau de Belle-isle, ſont ce premier chainon que nous n'appercevons pas; & combien de chainons intermédiaires que nous n'appercevons pas non plus! (5)

Voila néanmoins ce qu'il faudroit *voir* pour jouir pleinement du grand ſpectacle que préſente le Monde moral. Je ne

(5) Voyez ci-deſſus ce que j'ai dit ſur la production & ſur l'aſſociation des idées, dans l'Ecrit intitulé *Application des Principes pſychologiques*. Conſultez encore les Articles XV, XVI, XVII, XVIII de l'*Analyſe abrégée*.

dis pas assez; il faudroit voir encore ce qui a mis ces fibres en mouvement, & ici commence une autre chaîne imperceptible, qui se pliant & se repliant sans cesse sur elle-même, se prolonge à l'indéfini. Sommes-nous faits pour jouir ainsi de ce spectacle? nous qui en saisissons à peine les parties les plus saillantes & qui nous perdons si facilement dans la foule des détails!

CHAPITRE VI.

Conséquence:

que l'Homme n'apperçoit que les dehors du Monde moral.

Si l'Homme ne peut pénétrer le fond de son Etre; s'il ne connoît pas mieux ses Semblables qu'il ne se connoît lui-même; quel sera donc le Spectateur des Merveilles les plus cachées de l'Humanité? La plus belle, la plus riche, la plus étonnante Partie du Monde moral seroit-elle donc sans Contemplateur? La SOUVERAINE INTELLIGENCE étaleroit-ELLE dans ce *Saint des Saints* de la Création terrestre les immenses Trésors de SON ADORABLE SAGESSE, tandis qu'il n'y auroit point d'Yeux pour les admirer & d'Intelligence capable de saisir l'Ensemble de ce merveilleux Système?

Nous contemplons les secousses du Monde politique comme nous contemplons celles du Monde physique. Nous voyons des matieres combustibles s'enflammer, des gouffres s'ouvrir, des Volcans vomir des torrens de flammes, des Villes s'écrouler sur leurs fondemens, la Mer se répandre sur les Terres, des

des Isles sortir de son sein, de vastes Continens s'ébranler, le Globe entier frémir, & nous n'appercevons point la premiere étincelle qui allume dans les entrailles de la Terre ces prodigieux embrasemens ; nous ne découvrons point le petit caillou qui en se détachant d'une voûte souterraine produit cette étincelle ; nous ignorons la cause qui détache ce caillou, la cause de cette cause, & que n'ignorons-nous point encore ! Ces INTELLIGENCES à qui il a été donné de découvrir le jeu secret des fibres les plus déliées d'un Cerveau, voient partir cette étincelle ; que dis-je ! découvrent le petit caillou & toute la chaîne dont le caillou & l'étincelle ne sont que deux chaînons.

LES sensations, les idées, les affections, les passions sont les élémens du Monde moral ; non les élémens premiers, mais les élémens dérivés ; & nous ne connoissons pas mieux ces élémens que nous ne connoissons ceux du Monde physique. Je parle ici d'une connoissance complete, & point du tout de ces à peu près qui ne sauroient jamais constituer une véritable Science.



CHAPITRE VII.

Notions générales de Cosmologie.

Ce que feroit la Science parfaite.

S'IL eſt en Coſmologie (1) un principe auſſi fécond que certain, c'eſt celui de cette liaiſon univerſelle qui enchaîne toutes les Parties de la Nature. Plus on entre dans le détail, & plus on découvre de ces chaînons qui uniſſent tous les Etres.

LA Coſmologie eſt la Science du Monde. Elle eſt la Repréſentation *ſymbolique* du Monde. La Coſmologie parfaite feroit donc celle qui repréſenteroit exactement toutes les Parties de la Nature & leurs rapports divers dans un détail qui ne laiſſeroit rien échapper.

MAIS, puiſque toutes les Parties de la Nature ſont enchaînées enſemble, & que celles qui nous paroiſſent les plus iſolées tiennent à d'autres par des rapports ſecrets; il s'enſuit que la Coſmologie parfaite feroit celle qui contiendroit une Méthode néceſſaire; je veux dire, une Méthode telle qu'on paſſeroit toujours d'une Production à une autre par un enchaînement ſi exactement correſpondant à celui de la Nature, que tout autre enchaînement ne la repréſenteroit pas avec la même fidélité.

J'IMAGINE donc, que comme dans la Géométrie, on con-

(1) †† LA *Coſmologie* eſt cette Science qui s'occupe principalement de l'enchaînement ou de l'harmonie de toutes les Parties de l'Univers.

çoit que le point produit par son mouvement la ligne, celle-ci la surface, cette derniere le solide; il y a de même dans la Nature une Méthode cachée qui exprime exactement sa marche & qui en est la représentation idéale.

C'est cette Méthode que saisissent ces Intelligences supérieures pour qui principalement notre Monde a été fait. Elles découvrent ainsi la raison prochaine de la maniere, du lieu & du tems de chaque Etre.

Qui ne voit que nos Méthodes les plus parfaites ne sauroient approcher de celle-là, & que toutes sont pleines de lacunes, de sauts, d'inversions? (2)

Mais, notre Monde tient à tout le Systême Planétaire dont il fait partie; ce Systême tient aux Systêmes voisins; ceux-ci sont liés à des Systêmes plus éloignés, (3) & le même enchaînement que nous appercevons entre les Etres terrestres régne ainsi dans toute l'étendue de l'Univers.

Il est donc une Méthode nécessaire universelle qui représente au naturel l'Univers entier, & qui en est comme l'Esquisse symbolique.

« Ainsi la ceinture que se file une Chenille a ses rapports à
» l'Univers comme l'Anneau de Saturne. Mais, combien de Pieces
» différentes interposées entre la ceinture & l'Anneau, & entre
» Saturne & les Mondes de Syrius! Si l'Univers est un
» Tout, & comment en douter après tant & de si belles
» preuves d'un enchaînement universel? la ceinture de la Che-

(2) Voy. *Contempl. de la Nat.* Part. I. Chap. III, VII, Part. II. Chap. II, X, XI, XIII: Part. VIII. Chap. XVI, XVII.

(3) Consultez la Partie VI de cette *Palingénésie*.

„ nille tiendra donc auſſi aux Mondes de Syrius. Quelle INTELLIGENCE que celle qui ſaiſit d'une ſeule vue cette chaîne „ immenſe de rapports divers & qui les voit ſe réſoudre tous „ dans l'*Unité* & l'Unité dans ſa CAUSE ! „ (4)

“ UN même Deſſein général embraſſe toutes les Parties „ de la Création. Un globule de lumiere, une molécule „ de terre, un grain de Sel, une Moiſiſſure, un Polype, un „ Coquillage, un Oiſeau, un Quadrupede, l'Homme ne ſont „ que différens traits de ce Deſſein, qui repréſente toutes les „ modifications poſſibles de la Matiere de notre Globe. Mon „ expreſſion eſt trop au-deſſous de la réalité: ces Productions „ diverſes ne ſont pas différens traits du même Deſſein; elles „ ne ſont que différens points d'un trait unique, qui par ſes „ circonvolutions infiniment variées trace aux yeux du CHÉRUBIN étonné les formes, les proportions & l'enchaînement „ de tous les Etres terreſtres. Ce trait unique crayonne tous „ les Mondes, le CHÉRUBIN lui-même n'en eſt qu'un point, & „ la MAIN ADORABLE qui traça ce trait, poſſede ſeule la maniere de le décrire. „ (5)

SI ces INTELLIGENCES auxquelles il a été donné de connoître notre Monde, ne connoiſſent que ce ſeul Monde; il eſt évident, que malgré la grande ſupériorité de leurs Facultés, il eſt une multitude de Choſes dont la raiſon leur échappe: c'eſt que la raiſon de ces Choſes eſt dans le Syſtême général qu'elles ne peuvent embraſſer.

MAIS, ſi ces INTELLIGENCES connoiſſent encore d'autres Mondes, & ſi ces Mondes ſont ceux qui ont le plus de rapports avec le nôtre; elles peuvent découvrir ainſi la raiſon d'un beau-

(4) *Contempl. de la Nature.* Part. XII. Chap. XVI.
(5) *Ibid.* Part. VIII. Chap. XVII.

coup plus grand nombre d'Etres particuliers. Ces divers Mondes font autant de Livres qui fervent à l'explication les uns des autres, & qui font partie de cette immenfe Bibliotheque de l'Univers que le premier des Chérubins ne fe flatte pas d'épuifer.

Les connoiffances de tout genre ne fe perfectionnent que par les comparaifons que l'Efprit établit entr'elles. Plus l'Efprit connoît, plus il compare. Plus fes Connoiffances font parfaites, plus fes comparaifons font exactes. Les Connoiffances réfléchies dérivent originairement des Connoiffances intuitives. Plus les Connoiffances intuitives font claires, completes, étendues, plus les Connoiffances réfléchies font diftinctes, adéquates, univerfelles.

Puis donc que le raifonnement repofe effentiellement fur l'obfervation, quelle ne doit pas être la perfection de la Métaphyfique & de la Logique des Intelligences qui lifent notre Monde & l'interprêtent par les Mondes auxquels il a le plus de rapports.



CHAPITRE VIII.

Vraie destination de l'Homme sur la Terre : appropriation de ses Facultés à son état présent.

EST-IL nécessaire que je le fasse remarquer ? tout ce que je viens d'exposer sur l'imperfection & sur les bornes naturelles de nos Connoissances ne tend point à favoriser un *Scepticisme* universel qui feroit la destruction de toute Philosophie. Je n'ai voulu qu'indiquer quelles sont les Connoissances auxquelles nous ne saurions espérer d'atteindre ici-bas.

EN approfondissant la nature de nos Facultés, on reconnoît qu'elles ont un rapport plus direct à nos besoins physiques & moraux qu'à nos plaisirs intellectuels. Elles paroissent plus faites pour nous conduire à ce degré de bonheur auquel nous pouvons espérer de parvenir sur la Terre, que pour satisfaire cette insatiable & ardente curiosité qui nous presse sans cesse.

CE que nous connoissons des Etres corporels suffit à nos besoins physiques : ce que nous connoissons des Etres-mixtes suffit à nos besoins moraux. Je ne parle que du nécessaire : le superflu nous sera accordé un jour. Quand nous connoîtrions à fond la nature de certains Corps en retirerions-nous de plus grands services dans les divers cas où nous les appliquons avec le plus de succès ? Quand nous connoîtrions à fond la maniere d'agir de la Rhubarbe en seroit-elle un tonique plus puissant pour notre estomac ? Quand nous saurions à fond comment sont faites les molécules du fluide magnétique, nos boussoles nous conduiroient-elles plus sûrement d'un bout du Monde à l'autre ?

Ne connoiffons-nous pas affez des autres Hommes pour en tirer les fervices les plus effentiels & pour leur rendre tous ceux dont nous fommes capables? Je le demande encore ; une connoiffance plus parfaite du Cœur humain feroit-elle pour nous un bien réel ? ne nous feroit-elle point éprouver beaucoup plus de peines que de plaifirs ?

Je me borne à quelques exemples pour faire entendre ma penfée : je touche à un Sujet inépuifable ; je dois craindre de m'engager trop avant. Je fais que fi nous poffédions une Théorie parfaite, notre Pratique le feroit auffi. Mais, prenons garde que nous ne ferions plus alors des Hommes ; nous ferions des Etres d'un ordre plus élevé, & la SOUVERAINE SAGESSE a voulu placer fur la Terre des Etres tels que nous. ELLE a voulu y placer des Hommes & non des ANGES : mais ELLE a préordonné dès le commencement les moyens qui éleveront un jour l'Homme à la fphere de ces INTELLIGENCES CÉLESTES.

Tout eft harmonique dans chaque Monde : l'Univers entier eft lui-même tout harmonie. Les Facultés corporelles & les Facultés fpirituelles de l'Homme font en rapport direct avec ce Monde où il devoit paffer les premiers inftans de fa durée. La perfection de fes Facultés fpirituelles dépend en dernier reffort de la perfection de fes Facultés corporelles. Pour accroître la perfection des premieres, il faudroit accroître la perfection des dernieres.

Mais, fi les Facultés corporelles de l'Homme étoient perfectionnées fans que rien changeât dans l'Économie préfente de notre Monde, cet accroiffement de perfection deviendroit un fupplice pour l'Homme.

Écoutons avec quelle nobleffe & quelle précifion le Poëte

CHAP. VIII.

philosophe (1) a su exprimer cette vérité cosmologique. " Le „ bonheur de l'Homme (que l'orgueil ne le crût-il ainsi!) „ n'est pas de penser ou d'agir au-delà de l'Homme même, „ d'avoir des puissances de Corps & d'Esprit au-delà de ce „ qui convient à sa nature & à son état. Pourquoi l'Homme „ n'a-t-il point un œil microscopique ? en voici une raison „ claire : l'Homme n'est pas une Mouche. Et quel en seroit l'u- „ sage, si l'Homme pouvoit considérer un Ciron, & que sa „ vue ne pût s'étendre jusqu'aux Cieux ? Quel seroit l'usage „ d'un toucher plus délicat, si, sensibles & tremblotans de „ tout, les douleurs & les agonies s'introduisoient par chaque „ pore ? d'un odorat plus rafiné, si les parties volatiles d'une „ rose par leurs vibrations dans le cerveau nous faisoient mou- „ rir de peines aromatiques ? d'une oreille plus fine ? la Nature „ tonneroit toujours & nous étourdiroit par la musique de ses „ Spheres roulantes. O combien nous regretterions alors que „ le CIEL nous eût privés du doux bruit des zéphirs & du „ murmure des ruisseaux ! Qui peut ne pas reconnoître la bonté „ & la sagesse de la PROVIDENCE également & dans ce qu'elle „ donne & dans ce qu'elle refuse ? „

. . . . „ Cesse donc, & ne taxe point cet ordre d'im- „ perfection. Notre bonheur dépend de ce que nous blâmons. „ Connois ton être, ton point. Le CIEL t'a donné un juste, un „ heureux degré d'aveuglement & de foiblesse. Soumets-toi, sûr „ d'être aussi heureux que tu peux l'être dans cette Sphere ou „ dans quelqu'autre Sphere que ce soit ; & sûr, soit dans l'heure „ de ta naissance, soit dans celle de ta mort, de trouver ton „ salut entre les mains de CELUI QUI dispose de tout. „

NOTRE destinée actuelle est de ne voir que la superficie des Etres, de ramper d'un fait à un autre fait, d'analyser ces faits,

(1) POPE, *Essai sur l'Homme* : Ep. I.

de

de les comparer entr'eux & d'en tirer quelques résultats plus ou moins immédiats : voilà notre véritable Science. Ce que nous pouvons connoitre le mieux ce sont les effets : ils étoient aussi ce qu'il nous importoit le plus de connoitre. Les effets sont les Loix de la Nature, & c'est sur ces Loix que nous fondons nos raisonnemens les plus solides.

Si nous ne connoissons pas la nature intime de cette Force secrete (2) qui est le principe du mouvement perpétuel du cœur ; nous savons au moins que le cœur se meut, que le sang circule, & l'Art de guérir repose sur ce fait. Si nous ignorons ce que la Pesanteur est en soi, nous connoissons au moins quelques-uns de ses principaux effets, & les plus belles Parties de notre Physique s'élevent sur cette base.

Il ne faut qu'avoir un peu étudié la Nature pour être convaincu que la moindre de ses Productions pourroit consumer en entier la vie du Naturaliste le plus laborieux. Swammerdam a fait un *in-Folio* sur le Pou, & il pensoit ne l'avoir qu'esquissé. Le Ver-de-terre va fournir à l'Emule (3) de l'Observateur Hollandois la matiere d'un assez gros Volume. Je le disois ailleurs : l'Auteur de la Nature a marqué du sceau de son Immensité toutes ses Oeuvres.

Nous sommes sur-tout appellés à être vertueux, parce que nous sommes appellés à être heureux & qu'il n'est point de bonheur solide sans la vertu. Mais la vertu suppose essentiellement la connoissance : nous avons donc reçu le

(2) L'*Irritabilité*. Voyez le Chapitre XXXIII de la Partie X de la *Contemplation de la Nature*.

(3) Mr. l'Abbé Spallanzani. Il a répété avec le plus grand succès mes premieres expériences sur la régénération du Ver-de-terre, & a été incomparablement plus loin que moi. Quand son Ouvrage sur les Reproductions animales paroitra il étonnera les Physiciens.

CHAP. IV.

juste degré de connoissance qui correspondoit à la grande fin de notre Etre. Sachons jouïr avec reconnoissance du peu que nous connoissons : nous en savons assez pour être sages & point assez pour être vains.

" HOMME sois donc humble dans tes espérances & ne prends „ d'essor qu'avec crainte. Attends ce grand Maître, la mort, „ & adore DIEU. Il ne te fait point connoître quel sera ton „ bonheur à venir, mais il te donne l'espérance pour être ton „ bonheur présent. Une espérance éternelle fleurit dans le cœur „ de l'Homme : il n'est jamais heureux, il doit toujours l'être. „ L'Ame inquiéte & renfermée en elle-même, se repose & se „ promene dans la vie à venir. „ (4).

(4) POPE, *Essai sur l'Homme:* Ep. 1.





QUATORZIEME PARTIE.

PRINCIPES ET CONJECTURES

SUR LA LIAISON ET LA NATURE

DES DEUX ÉCONOMIES

CHEZ LES ANIMAUX.

CHAPITRE I.

Notions préliminaires sur la liaison des deux Economies chez les Animaux.

PENSERONS-NOUS donc à présent que nous connoissions l'Animal, cette Partie la plus intéressante de la Création terrestre; nous, qui connoissons à peine les grosses pieces de sa charpente? Nous ne découvrons de son Économie terrestre que ce qui est en proportion avec nos Facultés & nos Instrumens, & son Economie future nous est entiérement voilée.

C'EST quelque chose cependant que la Raison conçoive au moins la possibilité de cette Dispensation future, & que les conséquences légitimes qu'elle tire des PERFECTIONS DIVINES rendent cette Dispensation probable. Un trait de lumiere jaillit du sein de ces ténebres & la Raison se plaît à le recueil-

CHAP. I.

lir, parce quelle faifit avidement tout ce qui tend à agrandir fes vues & à lui donner de plus hautes idées de la Création & de la BONTÉ SUPRÊME.

MAIS, cet ATTRIBUT ADORABLE que nous nommons BONTÉ dans la CAUSE PREMIERE, eft proprement cette SOUVERAINE SAGESSE QUI a tout préordonné pour le plus grand bonheur des Etres fentans & des Etres intelligens.

LA SAGESSE agit par des Loix conformes à SA NATURE. Ces Loix font les Regles immuables de SA VOLONTÉ. Une de ces Loix exige que l'état antécédent d'un Etre détermine fon état fubféquent : c'eft que fi l'état fubféquent d'un Etre n'étoit pas déterminé par l'état qui a précédé immédiatement, il n'y auroit aucune raifon fuffifante (1) de l'exiftence de cet état fubféquent.

LA VOLONTÉ DIVINE ne fauroit être ELLE-même cette raifon fuffifante, parce qu'il eft contre la nature de la Volonté de fe déterminer fans motif. (2)

OR, comment la VOLONTÉ DIVINE pouvoit-ELLE être déterminée à faire fuccéder l'état B à l'état A, fi l'état A ne renfermoit rien qui déterminât par lui-même l'exiftence de l'état B? Si tout autre état avoit pu être également choifi, comment la VOLONTÉ DIVINE auroit-ELLE pu fe déterminer entre tant d'états divers qui, dans cette fuppofition, pouvoient également fuccéder à l'état A?

JE ne fais que rappeller ces principes généraux fur la na-

(1) Confultez la Partie VII de cette *Palingénéfie*.

(2) Confultez l'Article XII & l'Article XIII de l'*Analyfe abrégée*. Confultez encore la Partie VIII de cette *Palingénéfie*.

ture de la Volonté: je les ai suffisamment développés dans un autre Ecrit (3).

Il suit donc de ces principes que l'Etat présent des Animaux renferme des choses qui détermineront par elles-mêmes leur Etat Futur.

Ainsi, chaque instant de la durée des Animaux est déterminé par l'instant qui précede. L'instant actuel détermine à son tour l'instant qui suit. Cette chaine se prolonge de la même maniere au-delà de ce terme que nous nommons improprement la mort, & la Personnalité se conservant toujours par les moyens physiques préordonnés, forme cette sorte d'Unité permanente qui constitue le moi de l'Individu (4).

Le changement qui surviendra aux Animaux dans l'Economie future sera donc tel qu'ils retiendront plus ou moins de l'Economie précédente. Les deux Economies sont liées dès à présent par des nœuds qui nous sont inconnus, & il n'y aura point proprement de saut dans le passage de l'une à l'autre.

La Constitution actuelle de l'Animal; je dis sa Constitution organique & psychologique, renferme donc des particularités secretes qui sont le fondement de la liaison de cette Constitution avec celle qui doit lui succéder.

(3) *Essai analytique*, Chap. XII, XIX.
(4) Consultez la Partie III de cet Ecrit.



CHAPITRE II.

Remarques psychologiques sur la Personnalité.

SI la BONTÉ SUPREME a voulu le plus grand bonheur possible de tous les Etres vivans, ELLE a voulu apparemment que chaqu'Etre vivant pût sentir l'accroissement de son bonheur; car, comme je le disois ailleurs, (1) c'est être plus heureux encore que de sentir qu'on l'a été moins & qu'on l'est davantage. L'Etre vivant qui passeroit à un état plus heureux sans conserver aucun souvenir de son état précédent, ne seroit point par rapport à lui le même Etre, parce qu'il ne seroit point par rapport à lui la même Personne.

LA Personnalité dans chaque Individu tient essentiellement à la mémoire des états antécédens. Je parle toujours de la Personnalité relativement au sentiment que chaque Individu a de son Moi (2). La Mémoire tient elle-même aux déterminations que certaines fibres du Cerveau contractent & qu'elles conservent. (3)

AFIN donc que chaque Etre-mixte conserve dans un autre état, par des voies naturelles, le sentiment de sa propre Personnalité, il faut nécessairement que son Ame demeure unie à une Machine organique qui conserve les impressions des états antécédens ou au moins quelques-unes de ces impressions.

(1) *Essai analytique* : §. 725. Voyez encore la Partie III de cette *Palingénésie*.

(2) Consultez l'*Essai analytique*, §. 703, 704, 705, 706, 707, &c.

(3) *Ibib.* §. 57. Chap. XXII. *Analyse abrégée*, Art. IX, X, XI, *Palingénésie*, Part II.

Il faut donc encore par une conséquence légitime, que cette Machine organique à laquelle l'Ame demeure unie après la mort, retienne quelques-uns de ces rapports qu'elle soutenoit avec l'ancienne Machine dont elle est séparée.

Ces rapports doivent être d'autant plus multipliés & diversifiés, que l'Animal possede un plus grand nombre de Sens & de Sens plus exquis, & que ces Sens ont été affectés plus souvent, plus fortement par plus d'Objets différens.

CHAPITRE III.

Conjectures sur l'accroissement de l'Industrie des Animaux dans l'Economie future.

Sources de la perfection de l'Animal.

Maintenant je prie mon Lecteur de se retracer à lui-même ces traits frappans d'industrie; j'ai presque dit d'Intelligence que nous offrent les Animaux, & que j'ai crayonnés dans la *Contemplation de la Nature.* J'ai montré combien ces procédés ingénieux dépendent de l'*organisation.* J'ai considéré le Corps de l'Animal comme une sorte d'Instrument ou de Métier destiné à exécuter avec précision & du premier coup les divers procédés relatifs à conservation de l'Individu ou à celle de l'Espece. Mais, j'ai fait voir en même-tems qu'il est probable qu'une Ame est présente à ce Métier; qu'elle éprouve par son ministere des sensations plus ou moins variées, plus

Chap. III.

ou moins agréables qui influent à leur tour sur les mouvemens de la Machine (1).

Ces procédés qui nous surprennent tant dans les Animaux, ces procédés que nous racontons avec tant de complaisance, que nous embellissons peut-être trop, & qui nous semblent supposer un rayon de cette Lumiere qui brille dans l'Homme; ces procédés, dis-je, bien médités par le Philosophe, peuvent lui aider à juger des choses étonnantes que chaque Espece pourroit exécuter dans des genres plus ou moins analogues, si toutes les Facultés propres à l'Espece acquéroient un plus grand degré de perfection.

On voit assez que je ne veux point du tout insinuer ici, que ce que chaque Espece exécute dans l'Économie présente, elle l'exécutera encore dans l'Économie à venir. Je ne veux point insinuer, par exemple, que l'Araignée, l'Abeille, le Castor exécuteront sous la nouvelle Economie les mêmes Ouvrages que nous admirons aujourd'hui. Si l'on a bien saisi les idées que j'ai exposées dans les premieres Parties de cette *Palingénésie*, on comprendra que je suis fort éloigné de supposer d'aussi grands rapports entre les deux Economies.

Je veux simplement insinuer que la Constitution actuelle de ces Animaux industrieux, renferme des choses que nous ne pouvons deviner, & qui ont des rapports plus directs à l'Economie future qu'à l'Economie présente. Ce sont ces préordinations secretes qui se manifesteront dans un autre état qui donneront naissance à de nouveaux procédés fort supérieurs à ceux qui étonnent le Naturaliste. Ces nouveaux procédés ne

(1) *Contemplation*, Part. XI; Chap. XXV, XXVII: Part. XII; Chap. XXVIII, XXXIII. *Essai Analyt.* §. 774, 775, 776, 777.

ressembleront

reſſembleront, ſans doute, pas plus aux anciens, que les Inventions ſurprenantes de Sébastien (2) n'ont reſſemblé à celles de ſon enfance.

Je conçois donc, comme je le diſois ailleurs, (3) qu'il eſt dans chaque Animal un fond préordonné d'organiſation d'où naîtra un jour le perfectionnement de toutes ſes Facultés, & qui détermine dès à préſent la place qu'il occupera dans la nouvelle Economie.

Ne préſumons pas néanmoins que l'adroite & vigilante Araignée ſera placée dans cette Economie au-deſſus de l'Ane qui nous paroît ſi ſtupide. " Ne nous méprenons point: les " traits brillans d'intelligence que quelques Inſectes nous offrent " nous ſurprennent, parce que nous ne nous attendions pas " à les trouver dans des Animaux que nous jugions à peine " capables de ſentir. Notre imagination s'échauffe aiſément ſur " ces agréables nouveautés, & nous donnons bientôt à ces " Inſectes plus de génie qu'ils n'en ont réellement. Nous exi- " geons, au contraire, beaucoup des grands Animaux, appa- " remment parce que nous leur voyons une ſtructure plus " reſſemblante à la nôtre: auſſi ſommes-nous fort portés à les " dégrader dès qu'ils ne rempliſſent pas notre attente. Il en " eſt cependant dont l'eſprit ne ſe manifeſte pas par des traits, " pour ainſi dire, ſaillans, mais par un grand nombre de petits " traits peu ſenſibles, qui réunis forment une ſomme d'intel- " ligence ſupérieure à celle de l'Inſecte le plus induſtrieux. " (4)

(2) Le Pere Sebastien Truchet Carme, de l'Académie des Sciences, célebre Méchanicien. Il n'étoit encore qu'Enfant, qu'il exécutoit déja de petites Machines qui annonçoient ce qu'il ſeroit un jour. Il exécuta enſuite des Tableaux mouvans de la plus ſavante compoſition & qu'on ne ſe laſſoit point d'admirer. Voyez ſon *Elọge* par Fontenelle.

(3) Part. I, II, III, de cette *Palingénéſie.*

(4) *Contemplation de la Nature,* Part. IV, Chap. III.

CHAP. III.

L'ANE est placé dans l'Economie présente fort au-dessus de l'Araignée, & il conservera dans un autre état la prééminence qu'il a sur elle. La perfection de l'Animal doit se mesurer par le nombre & la perfection de ses Sens; la portée de l'Instinct dépend en dernier ressort de ces deux conditions. L'Ane a les mêmes Sens que l'Homme; & si son Toucher paroît fort obtus, il en est probablement dédommagé par les qualités plus éminentes de ses autres Sens. C'est par ses Sens que l'Animal est en commerce avec la Nature. Plus le nombre de ses Sens est grand; plus ses Sens sont exquis, & plus il connoît d'Objets & de qualités de chaque Objet. Plus les Sens d'un Animal se rapprochent de ceux de l'Homme, & plus les sensations de cet Animal sont nombreuses & diversifiées. Plus l'Animal a de sensations & de sensations diverses, & plus il compare. Plus il compare & plus son Instinct s'étend & se perfectionne. L'Ane a donc un plus grand nombre de sensations & des sensations plus diverses que l'Araignée. Il connoît bien plus d'Objets; il compare davantage; il tient à la Nature par plus de liens. Les Facultés de son Ame déja plus étendues, plus développées se perfectionneront proportionnellement dans l'Economie future. (5)

(5) Consultez ici ce que j'ai exposé sur l'*Association des idées chez les Animaux* dans l'Ecrit qui a pour titre *Application des Principes psychol. &c.*

CHAPITRE IV.

Continuation du même Sujet.

Comment le Naturel de l'Animal pourra être changé dans l'Economie future.

BEAUCOUP des procédés les plus induſtrieux des Animaux ont aujourd'hui pour principale fin la conſervation de l'Eſpece. Si les Animaux ne doivent point propager dans l'Economie à venir, il eſt bien évident que leur Conſtitution *organique* ne renfermera alors aucune de ces déterminations relatives à la propagation de l'Eſpece (1). Mais aux procédés dont il s'agit ſuccéderont d'autres procédés qui ſeront en rapport direct avec le nouvel état des Animaux & avec l'état correſpondant du Globe. Le grand Tableau de l'Animalité ſera changé & préſentera des ſcenes bien plus intéreſſantes que toutes celles que nos Naturaliſtes y contemplent à préſent.

JE reprendrai ici un principe qui ne me ſera pas conteſté par ceux qui ont beaucoup médité ſur les PERFECTIONS de l'ETRE SUPREME: c'eſt que SA VOLONTÉ tend eſſentiellement au bien & au plus grand bien. Cette SAGESSE ADORABLE QUI a appellé à l'exiſtence l'Univerſalité des Etres, parce qu'il étoit de SA NATURE de faire des Heureux & le plus d'Heureux qu'il étoit poſſible; cette SAGESSE a voulu, ſans doute, la plus grande perfection poſſible de toutes SES Créatures. Et ſi SON Plan exigeoit que les Etres ſentans qui habitent une certaine Planete paſſaſſent ſucceſſivement par divers degrés ſubordonnés de perfection, ELLE

(1) Voyez la fin de la Partie I. de cette *Palingénéſie.*

CHAP. IV. a préétabli dès le commencement les moyens destinés à accroître de plus en plus la somme de leur perfection & à lui donner enfin toute l'extension que leur Nature peut comporter.

De ce principe si consolant & si fécond mon cœur se plaît à tirer une conséquence qui paroît en découler naturellement: c'est que les Animaux parvenus à une autre Economie dépouilleront leurs Qualités mal-faisantes & ne retiendront de leur ancienne Economie que les Qualités dont le perfectionnement s'accordera avec cet état plus relevé pour lequel ils auront été originairement faits.

Non; dans les vues de cette IMMENSE BONTÉ QUI SE manifeste à nous par des traits si variés, si nombreux, si touchans, la derniere destination du Tigre n'étoit point de s'abreuver de sang & de vivre de carnage. Sa cruauté est, pour ainsi dire, étrangere à ce qui constitue proprement le fond de son Etre: elle tient uniquement à son tempérament actuel ou à cette enveloppe grossiere qu'il doit dépouiller, & qui n'est en rapport direct qu'avec l'état présent de notre Globe (1). Mais l'Ame du Tigre a des Puissances ou des Facultés qui touchent d'assez près à l'Intelligence, & qui ne sont pas liées indissolublement à ses Qualités mal-faisantes. Son Instinct est déja fort développé: ses Sens lui donnent une multitude de perceptions & de sensations diverses qu'il compare plus ou moins. L'évolution future du petit Corps organique auquel je suppose que son Ame demeure unie, déploiera toutes ces Puissances qui sont à présent comme concentrées ou enveloppées & élevera le Tigre au rang des Etres pensans. Le redoutable Animal sera ainsi métamorphosé, & après cette métamorphose paroîtra un nouvel Animal qui ressemblera moins encore au premier que le Papillon ne ressemble à la Chenille.

(1) Consultez les premieres Parties de cette *Palingénésie*, & en particulier le premier Chapitre de la Partie XII.

CHAPITRE V.

Pensées sur l'Ame des Bêtes & sur le Matérialisme.

J'AI dit dans l'Avant-propos de cet Ouvrage que le dogme philosophique de l'existence de l'Ame des Bêtes reposoit principalement sur l'analogie, & j'ai indiqué en quoi consiste ici l'analogie. Je me persuade de plus en plus que si l'on n'avoit point intéressé la RELIGION dans cette matiere purement philosophique, on auroit cédé plus volontiers aux preuves analogiques & à celles de sentiment, & on ne se feroit pas élevé avec tant de chaleur contre la survivance de l'Ame des Bêtes.

IL est même assez singulier que des Philosophes qui n'étoient point Cartésiens & qui admettoient l'existence de l'Ame des Bêtes, aient soutenu que cette Ame périssoit à la mort de l'Animal, précisément parce que cette Ame n'étoit pas une Ame humaine.

JE ne puis trop le dire : ce qui seroit démontré vrai en bonne Philosophie seroit démontré vrai en bonne Théologie. J'entends par la bonne Théologie cette RELIGION AUGUSTE qui est elle-même la Philosophie la plus sublime & la mieux appropriée aux besoins de l'Homme.

SI les Bêtes ont une Ame, cette Ame est aussi indivisible, aussi indestructible par les Causes secondes que celle de l'Homme : c'est qu'une Substance simple ne peut être ni divisée ni décomposée. L'Ame des Bêtes ne peut donc périr que par l'anéantissement; & je ne vois pas que la RELIGION annonce en termes exprès cet anéantissement : mais je vois qu'elle exalte les immenses Trésors de la BONTÉ DIVINE.

CHAP. V.

Les preuves analogiques de l'exiftence de l'Ame des Bêtes paroiffent d'autant plus fortes qu'on les approfondit davantage. Il ne faut pas s'en tenir ici à quelques traits; il faut en raffembler & en comparer le plus qu'il eft poffible. Si une faine Philofophie établit folidement que la Matiere ne peut penfer, (1) l'Homme n'eft pas tout Matiere; il eft un Etre-mixte; il eft le Réfultat de l'Union de deux Subftances. Les Animaux dont l'organifation fe rapproche tant de celle de l'Homme; les Animaux dont les procédés imitent fi bien certains procédés de l'Homme, ne feroient-ils donc que de purs Automates? Les Philofophes, qui par des motifs louables ont foutenu l'automatifme des Brutes n'avoient-ils point à craindre qu'on ne fe fervit de leurs argumens fubtils pour défendre l'automatifme de l'Homme?

Ce n'eft point du tout que je croie que fi l'on pouvoit démontrer l'automatifme de l'Homme, la Religion feroit en péril: je n'ai pas fait difficulté de le dire; (2) je ne me fais aucune peine de le répéter: quand il feroit vrai que l'Homme tout entier n'eft que Matiere, il n'en feroit pas moins appellé à être heureux ou malheureux dans une autre vie relativement à la nature de fes actions. L'Auteur de l'Univers, qui conferve l'Univers lui-même, cette grande Machine fi prodigieufement compofée, manqueroit-il de moyens pour conferver l'Homme purement matériel? Mais, les Philofophes dont je parle ont été bien éloignés de comprendre ceci, & il en eft encore qui croiroient que tout feroit perdu, fi on démontroit une fois l'automatifme de l'Homme ou ce qui revient au même, que tout l'Homme n'eft que pur organifme.

On a donc pris la queftion par le côté le moins philofo-

(1) Voyez la Préface de l'*Effai analytique*.
(2) *Effai analytique*.

phique : on a fait dépendre les espérances de l'Homme d'une chose dont elles ne dépendoient point (3). On a soutenu l'existence de l'Ame humaine, parce que l'Homme est un Etre moral, & qu'un Etre moral doit être récompensé ou puni. Il falloit admettre l'existence de l'Ame humaine, parce qu'en bonne Philosophie on ne sauroit rendre raison sans elle de tous les phénomenes de l'Homme, & en particulier du sentiment si clair & si simple qu'il a de son *Moi*. Il falloit prouver l'existence de l'Ame humaine par les considérations frappantes que présentent les Propriétés de la Matiere comparées avec les Facultés de l'Homme. Voilà ce que j'ai essayé de faire dans la Préface de l'*Essai analytique* & en d'autres endroits du Livre; (4) & voilà ce qui devoit empêcher de me ranger parmi les Matérialistes. Mais la plupart des Lecteurs lisent du pouce; ils ont vu que je parlois souvent de fibres & de mouvemens de fibres; il ne leur en a pas fallu davantage pour être persuadés que j'étois Matérialiste. Je leur pardonne de tout mon cœur la précipitation de leur jugement & je me borne à les renvoyer encore à mon Livre.

Les Ecrivains qui ont beaucoup loué l'excellent Locke sur ce qu'il n'avoit point osé décider que la Matiere ne pût pas penser, n'avoient-ils dans l'esprit & dans le cœur que de célébrer la modeste réserve du Sage? Le doute de cet Homme illustre ne flattoit-il point en secret une des opinions favorites de ces Ecrivains? & cette opinion l'ont-ils envisagée sous le même point de vue que l'Auteur de l'*Essai analytique?* Les Philosophes doivent être les Bienfaiteurs du Genre-humain; ils le sont toutes les fois qu'ils détruisent des préjugés dangereux. Mais, seroit-ce un préjugé dangereux que de croire que la Matiere ne peut penser? Ne seroit-il point d'une trop malheureuse facilité d'a-

(3) Consultez la Partie VIII de cette *Palingénésie.*
(4) Voyez la Note 1 de l'Art. XIX de l'*Analyse abrégée.*

bufer du fentiment contraire ? Lorfque les Philofophes entreprennent de détruire ce qu'ils nomment des *préjugés*, il feroit très-convenable qu'ils leur fubftituaffent des chofes d'une utilité équivalente. Il ne faut pas que le Philofophe reffemble à la Mort qu'on peint armée d'une faulx: mais, fi le Philofophe peut quelquefois être repréfenté armé d'une faulx, il doit au moins porter dans l'autre main une truelle.

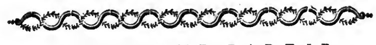
Je ne fais fi l'on ne pourroit point prouver par un argument affez direct l'exiftence de l'Ame des Bêtes : cet argument repofe effentiellement fur la proportion que nous obfervons entre les effets & les Caufes. Ce n'eft pas ici le lieu d'anatomifer la queftion métaphyfique s'il eft des Caufes. Quelque fentiment qu'on embraffe là-deffus il demeurera toujours vrai qu'il eft dans la Nature un ordre en vertu duquel certaines Chofes précedent conftamment d'autres Chofes. Nous donnons le nom de *Caufes* à ces Chofes qui précedent, & nous nommons *effets* celles dont elles font immédiatement fuivies. J'admets cet ordre de la Nature comme une Loi univerfelle dont j'ignore profondément le comment, & je regarde cette Loi comme univerfelle, parce qu'elle ne fe dément jamais ou que du moins on ne l'a jamais vu fe démentir.

Voici donc l'argument qui s'offre actuellement à mon Efprit en faveur de l'Ame des Bêtes. Si je me fuis fervi plufieurs fois d'un certain bâton pour frapper un Chien, il arrivera que fi je le lui montre, même d'affez loin, il s'enfuira en courant & qu'il parcourra un très-grand terrein pour éviter le coup qu'il croit le menacer. Or, quelle proportion y a-t-il entre les rayons qui, partis du bâton, vont frapper la rétine du Chien, & les mouvemens fi confidérables & fi long-tems continués qu'il fe donne pour éviter le coup ? Un certain mot que j'aurois prononcé avec une certaine inflexion de voix auroit produit fur l'Animal des effets analogues.

Je

Je n'ignore pas que les Partisans de l'automatisme des Brutes repliqueront que la Machine a été construite avec un tel art, que la plus petite impulsion dans une de ses parties peut suffire pour exciter dans d'autres parties les plus grands mouvemens. Mais combien cette réponse est-elle subtile! combien est-elle vague! combien est-elle peu propre à persuader cet automatisme qu'on s'obstineroit vainement à défendre! combien l'hypothese d'un Principe sentant & actif, distinct de la Matiere explique-t-elle plus simplement ou plus heureusement tous les phénomenes! combien est-elle par cela même plus philosophique! j'ai donc dit plus probable.





QUINZIEME PARTIE.

ESSAI D'APPLICATION

DE L'IRRITABILITE

AUX POLYPES, &c.

NOUVEAUX ETRES

MICROSCOPIQUES.

DU DROIT DE L'HOMME

SUR LES ANIMAUX.



Chap. I.

CHAPITRE I.

Difficultés d'expliquer les phénomenes du Polype.

Réflexions fur les tentatives de l'Auteur à ce fujet.

LE Polype a paru d'abord favorifer beaucoup l'opinion de l'automatifme des Brutes. Un Animal dont chaque morceau devient lui-méme un Animal pareil au premier, ne femble pas devoir appartenir à la Claffe des Etres-mixtes. Comment l'Ame d'un tel Animal pourroit-elle être divifée? comment pourroit-

elle se retrouver entiere dans chaque morceau ? comment ces morceaux, encore informes ou dans lesquels la régénération n'a pas achevé de se faire, montrent-ils les mêmes inclinations que l'Animal entier ?

Le Polype peut être greffé sur lui-même ou sur un Polype de son Espece. Peut-on greffer des Ames ? que devient donc l'Ame du Sujet ou celle de la Greffe ? quel est ici le siege de la Personnalité ?

En refendant le Polype d'une certaine maniere on en fait une Hydre à plusieurs têtes : y a-t-il une Ame individuelle dans chacune de ces têtes ? y a-t-il ici autant de Personnes distinctes que de têtes ? (1)

Toutes ces questions & une foule d'autres que le Polype fait naître paroissent au premier coup-d'œil autant d'énigmes indéchiffrables. Je n'ai pas la présomption de prétendre les avoir déchiffrées. Mais, j'ai essayé de poser quelques principes physiques & psychologiques qui m'ont semblé propres à répandre une foible lueur dans ces épaisses ténebres. (2) Peut-être aurois-je mieux fait de ne point tenter de sonder ces profonds mysteres ; mais j'avouerai ingénument que mon but étoit principalement de montrer au moins que la découverte du Polype ne favorise pas le moins du monde le matérialisme. Si l'on veut bien méditer mes principes & se rendre attentif à leur enchaînement & à leurs conséquences naturelles, je me flatte qu'on ne jugera pas que j'aie déraisonné sur cette ténébreuse matiere. Je ne sais même si on ne sera pas un peu sur-

(1) Consultez sur tout ceci le Chapitre XI du T. I, & le Chapitre II du T. II des *Considérations sur les Corps organisés*, ou les Chapitres IX & XV de la Part. VIII, & le Chap. I de la Part. IX, de la *Contempl. de la Nature*.

(2) On peut voir l'exposition de ces principes & leur application aux cas les plus embarrassans, Chap. III T. II des *Corps organ.*

CHAP. I.

pris que j'aie pu me rendre aſſez clair pour faire entendre facilement ma penſée. Je n'ai eu ici d'autre guide que mes propres méditations, & tout mon mérite n'a conſiſté qu'à ne point abandonner le fil, à la vérité fort délié, que j'avois en main.

J'AUROIS pu facilement donner des explications purement méchaniques de tous ces phénomenes auſſi nouveaux qu'embarraſſans: je me ferois même débarraſſé ainſi de plus grandes difficultés. Mais j'aurois cru choquer d'autres phénomenes qui ſemblent atteſter que le Polype n'eſt pas une ſimple machine organique.

CEPENDANT pour montrer à mon Lecteur que j'ai enviſagé mon Sujet ſous le plus de faces qu'il m'a été poſſible, je haſarderai ici une ſolution méchanique : je ne la donne que comme une ſimple conjecture ou plutôt comme un ſimple doute.



CHAPITRE II.

Explication des phénomenes du Polype par la seule Irritabilité.

Réflexions sur la Vitalité.

J'AI raconté dans la Partie II. de mon *Traité d'Insectologie*, Obs. XIV, les mouvemens si remarquables que se donnoient des morceaux de certains Vers d'eau douce que j'ai multipliés de bouture. (1) J'ai dit, que des Vers de cette Espece, *auxquels j'avois coupé la tête, alloient en avant à peu près comme si rien ne leur eût manqué; qu'ils sembloient chercher à se cacher; qu'ils savoient se détourner à la rencontre de quelque obstacle*, &c. En rappellant ce fait dans l'Article CCXXXV des *Considérations sur les Corps organisés*, j'ai ajouté ce qui suit.

« CEUX de mes Lecteurs qui ont lu les beaux Mémoires » de Mr. de HALLER sur l'*Irritabilité* entrevoient déja ce qu'on » peut dire pour tâcher de résoudre la difficulté dont il s'agit » ici. On sait que l'Irritabilité est cette Propriété de la fibre » musculaire en vertu de laquelle elle se contracte d'elle-même » à l'attouchement de tout corps, soit solide soit fluide. C'est » par elle que le cœur détaché de la poitrine continue quel- » que tems à battre. C'est par elle que les intestins séparés du » bas-ventre & partagés en plusieurs portions comme nos Vers, » continuent pendant un tems à exercer leur mouvement pé- » ristaltique. C'est par elle enfin, que les membres de quantité » d'Animaux continuent à se mouvoir après avoir été séparés » de leur tronc. Dira-t-on que ces portions d'intestins qu'on

(1) Voyez la *Contemplation de la Nature*; Part. VIII. Chap. X. où je donne une legere idée de la structure de ces Vers.

CHAP. II.

„ voit ramper fur une table comme des Vers font mifes en
„ mouvement par une Ame qui réfide dans leurs membranes?
„ Admettra-t-on auffi une Ame dans la queue du Lézard pour
„ rendre raifon des mouvemens fi vifs & fi durables qu'on y
„ obferve après qu'on l'a coupée? Voudra-t-on encore que ce
„ foit une Ame logée dans l'aiguillon de la Guêpe, qui le
„ darde au dehors affez long-tems après que le Ventre a été
„ féparé du corfelet? Affurément ces faits font bien auffi fin-
„ guliers & auffi embarraffans que ceux que j'ai rapportés dans
„ le paffage cité ci-deffus: qui ne voit pourtant que les uns
„ & les autres ne font que les réfultats d'une méchanique
„ fecrete? Mr. de HALLER a prouvé que le cœur féparé de la poi-
„ trine ceffe de battre dès qu'on purge les ventricules du peu
„ de fang qu'ils renfermoient encore: l'Irritabilité, cette Force
„ dont la nature nous eft inconnue, n'agit plus alors; rien
„ ne l'excite. C'eft donc par les contractions que l'attouche-
„ ment d'un corps étranger produit dans les fibres mufculai-
„ res de nos Vers, dans celles des portions d'inteftins, dans
„ celles de la queue du Lézard, &c. que s'operent ces mouve-
„ mens qui nous paroiffent volontaires & qui ne font pour-
„ tant que purement machinaux. La Machine eft montée pour
„ les exécuter & elle les exécute dès qu'elle eft mife en jeu. „

JE fuppofe à préfent qu'on n'a pas oublié que le Corps du Polype a la forme d'un petit boyau. (2) Quand on partage ce boyau tranfverfalement dans le milieu de fa longueur, la moitié poftérieure eft un boyau plus court. Ce boyau eft aveugle; je veux dire, qu'il n'eft ouvert que par fon bout antérieur. Si l'on préfente à ce bout antérieur quelque Proie; par exemple, un petit Ver vivant, le boyau fera effort pour l'engloutir, & il y parviendra peu à peu, &c.

(2) *Corps organifés*; Art. CCV. *Contemplation*, Part. IX, Chap. I.

Voila donc une moitié de Polype, non-régénérée, qui paroit avoir les mêmes inclinations qu'un Polype parfait & s'acquitter d'une de ses fonctions les plus essentielles.

Que faut-il donc penser de l'Ame du Polype & du Siege qu'elle y occupe? ne diroit-on pas que cette Ame réside universellement dans tout le Corps?

Je conviens sans peine que la difficulté est très-grande: mais est-elle absolument irrésoluble? l'Irritabilité ne fourniroit-elle point un moyen de la résoudre? Il est démontré que tout le Corps du Polype est très-irritable. Cette moitié de Polype qui *dévore* des Proies, & qui n'est exactement que la moitié inférieure d'un petit sac charnu ou plutôt gélatineux; cette moitié, dis-je, ne feroit-elle point irritée par l'attouchement & par l'agitation de la Proie? les mouvemens que cette irritation occasioneroit dans les bords de l'ouverture du sac ne conduiroient-ils point par une suite naturelle du jeu des parties à cette opération que nous nommons la *déglutition*? A l'égard de la digestion elle n'a rien du tout d'embarrassant & l'on voit assez qu'elle peut se réduire, comme bien d'autres fonctions vitales, à un pur méchanisme.

C'est donc proprement la déglutition qui est ici le point le plus difficile à expliquer. Mais, qu'on y prenne garde; il n'est sûrement pas plus difficile à expliquer que les mouvemens du cœur d'un grand Animal après que ce muscle si irritable a été séparé de la Poitrine. L'espece de Faculté loco-motive dont jouissent des morceaux d'intestins coupés récemment, semble bien plus embarrassante encore, & s'explique pourtant de la maniere la plus heureuse par le seul secours de l'Irritabilité. (3) J'invite mon

(3) Consultez sur l'*Irritabilité* le Chapitre XXXIII, de la Part. X. de la *Contemplation.*

Lecteur à relire avec attention ce passage du Livre des *Corps organisés* que je transcrivois il n'y a qu'un moment. Il ne faut pas accroitre les difficultés en accroissant le merveilleux.

Il ne feroit pas même impossible que le Polype tout entier ne fût qu'un Corps organisé simplement irritable. L'extension si considérable de ses bras pourroit n'être qu'un relâchement extrême de ces parties. L'attouchement des Proies pourroit y exciter des contractions au moyen desquelles ces bras ou ces fils si déliés s'entortilleroient autour de la Proie, se raccourciroient de plus en plus & porteroient cette Proie à la bouche. Celle-ci éprouveroit des contractions ou des mouvemens analogues. La Proie feroit engloutie, digérée, & le résidu rejeté par le même méchanisme.

Cette application de l'Irritabilité au Polype me fait naitre quelques réflexions sur la *Vitalité*. Nous observons des gradations dans les trois régnes: (4) la Nature ne passeroit-elle point des Etres organisés inanimés aux Etres organisés animés, par des Etres simplement vitaux ; je veux dire, par des Etres organisés simplement irritables? Dans ces Etres mitoyens l'Irritabilité constitueroit seule le Principe de la vie. L'action continuelle des liquides sur les solides irritables imprimeroit à ces derniers les divers mouvemens qui caractériseroient cette sorte de vie. Ce seroit de cette vie dont le Polype jouiroit au moins tandis qu'il demeureroit mutilé. Elle appartiendroit peut-être encore à quantité d'autres Especes de Polypes qui paroissent des Animaux beaucoup plus déguisés; tels que les Polypes *à bouquet*, (5)

(4) Part. II, III, IV, de la *Contempl.*

(5) *Corps organ.* Art. CXCIX, CCI, CCCXIX, CCCXX. *Contempl.* Part. VIII, Chap. XI.

les

les Polypes *en nasse* ; (6) ceux *en entonnoir*, (7) ceux *des infusions*, (8) & bien d'autres Etres organisés microscopiques. CHAP. III.

CHAPITRE III.

Réflexions sur le Monde microscopique.

QUOIQUE le Monde microscopique ne nous soit pas plus connu que les Terres australes de notre Globe, nous en connoissons cependant assez pour concevoir les plus grandes idées des merveilles qu'il recele, & pour être profondément étonnés de la variété presqu'infinie des Modeles sur lesquels l'Animalité a été travaillée. Les Voyageurs qui ont côtoyé les rives de ce Monde microscopique y ont découvert des Habitans dont les figures, les habillemens & les procédés ne ressemblent à rien de tout ce qui nous étoit connu. Ils n'ont pas même toujours trouvé des termes pour exprimer clairement ce qu'ils appercevoient au bout de leurs Lunettes. Il leur est arrivé, en quelque sorte, ce qui arriveroit à un Habitant de la Terre qui seroit transporté dans la Lune: comme il manqueroit d'idées analogues, il seroit privé de ces termes de comparaison qui aident à peindre les Objets.

LE Polype à bras nous avoit déja beaucoup étonné par ses

(6) *Contempl.* Part. VIII. Ch. XIII.

(7) *Corps organ.* Art. CC. *Contempl.* Part. VIII, Chap. XII.

(8) Voyez la curieuse *Dissertation* de Mr. WRISBERG Professeur d'Anatomie dans l'Académie de Gottingue & habile Observateur. Cette Dissertation, qui est toute entiere sur les Animalcules des infusions, présente bien des particularités intéressantes, qui prouvent la sagacité de l'Observateur.

ressemblances avec la Plante & par la singularité de sa structure. Nous n'imaginions pas qu'il existoit bien d'autres Animaux de la même Classe beaucoup plus travestis encore, & dont nous n'aurions jamais deviné les formes & la multiplication. Les Polypes dont je parle sont un des grands prodiges du Monde microscopique: ils ont été nommés des Polypes *à bouquet*, & cette dénomination rend heureusement leurs apparences extérieures. Je les ai décrits fort au long dans mes deux derniers Ouvrages d'après le sage & célebre Observateur qui nous les a fait connoître (1). J'ai encore décrit d'après lui, d'autres Especes de Polypes microscopiques, qui n'offrent pas des particularités moins étranges (2) ni moins propres à perfectionner la Logique du Naturaliste.

Si cet excellent Observateur qui a enrichi l'Histoire naturelle de vérités si neuves & si imprévues, cédoit enfin aux pressantes invitations que je ne cesse de lui faire de publier la suite de ses découvertes, le Public y trouveroit de nouveaux sujets d'admirer la prodigieuse fécondité des voies de la Nature & d'applaudir à la sagacité & à la marche judicieuse de son Historien. Il ne regardera pas comme une trahison si je saisis l'occasion qui se présente de faire connoître aux Naturalistes un des Habitans les plus singuliers de ce Monde microscopique où notre Observateur a fait des voyages si heureux & si instructifs. J'ai eu même la satisfaction de faire avec ce nouvel Argonaute un de ces Voyages dont je transcrirai ici la Relation, telle que je l'ai écrite immédiatement après mon retour: on la trouvera dans le Chapitre suivant.

(1) *Contemplation*, Part. VIII, Chap. XI.

(2) Les Polypes *en entonnoir*, & les Polypes *en nasse*. *Contempl.* Part. VIII, Chap. XII & XIII.



CHAPITRE IV.

Nouveaux Etres microſcopiques :

Les Tubiformes, *les* Tænia, *les* Navettes.

LES Ruiſſeaux, les Mares, les Etangs fourmillent dans certains tems d'une multitude d'Eſpeces différentes de très-petits Polypes & d'Etres microſcopiques qui n'ont point encore de nom. Une feuille, un brin d'Herbe, un fragment de bois pourri tiré au haſard du fond d'un Ruiſſeau & mis dans un Poudrier (1) plein d'eau, eſt un petit Monde pour l'Obſervateur qui ſait le voir. Mr. TREMBLEY m'a montré au Microſcope le 12 de Novembre 1765, un de ces Etres inviſibles à l'œil nud & ſans nom, dont je vais tâcher de donner une idée d'après ce que j'ai vu moi-même (2) & d'après ce que Mr. TREMBLEY m'en a rapporté.

CET Etre microſcopique ne reſſemble pas mal à un très-petit Tube, & je lui donnerois volontiers le nom de *Tubiforme.* Il eſt fort tranſparent. A l'ordinaire il eſt fixé par une de ſes extrémités ſur quelqu'appui. L'autre extrémité ſe termine

(1) LES Naturaliſtes donnent le nom de *Poudriers* à certains vaſes d'un Verre blanc, dans leſquels ils renferment les Inſectes pour les étudier plus commodément. Ces pots de verre blanc, de figure cylindrique, où l'on renferme des confitures, ſont des eſpeces de Poudriers.

(2) IL y avoit bien long-tems que je n'avois eu le plaiſir de fixer l'œil à un Microſcope : j'ai dit ailleurs combien cet Inſtrument avoit fatigué & affoibli ma vue : c'étoit, en quelque ſorte, pour moi une renaiſſance que de me retrouver cloué à un Microſcope. J'ajouterai néanmoins, que malgré tout le mal qu'il m'a fait j'ai encore la vue aſſez bonne de près pour compter les œufs d'une Puce ſans le ſecours d'aucun verre.

CHAP. IV. quelquefois en pointe mousse; d'autrefois elle semble coupée net; on croit même y appercevoir une ouverture, comme seroit celle d'un Tube capillaire.

CET Etre singulier est ordinairement immobile; il lui arrive cependant de tems en tems de se balancer ou de vibrer assez lentement. Il fait plus; il vient à se détacher de l'appui & à nager de côté & d'autre, tantôt dans une position verticale, tantôt plus ou moins oblique à l'Horizon, quelquefois horizontale, sans qu'on puisse découvrir comment il exécute de pareils mouvemens. S'il rencontre dans sa course le tranchant d'une feuille ou quelque fil, même très-délié, on le voit avec surprise s'y fixer par une de ses extrémités, s'y implanter comme une quille. Son adhérence à l'appui, dont la maniere nous est inconnue, est assez forte pour qu'il soit en état de résister aux mouvemens qu'on imprime à l'appui ou à l'eau.

Mr. TREMBLEY qui avoit observé ces *Tubiformes* il y avoit plus de 20 ans, mais qui n'avoit pu alors les étudier, a découvert dans l'Automne de 1765 une de leurs manieres de multiplier, & je l'ai observée moi-même à son Microscope. Voici en abrégé comment la chose se passe.

ON apperçoit d'abord le long du Tubiforme un trait fort délié, qui semble le partager par le milieu suivant sa longueur. Ce trait se renforce de plus en plus; il paroit plus profond, plus tranché; enfin, il paroit double. On reconnoit que cette apparence d'un double trait est produite par la division actuelle de deux moitiés longitudinales du Tubiforme. On s'en assure en continuant d'observer: on voit les deux moitiés tendre continuellement à se séparer l'une de l'autre. Tandis qu'elles sont encore paralleles ou appliquées l'une à l'autre, le Tubiforme paroit amplifié; son diametre est double ou à-peu-près de celui d'un Tubiforme qui ne multiplie pas actuellement. Bientôt le paral-

lélifme ceffe; les deux moitiés commencent à s'écarter l'une de l'autre, tantôt par l'extrémité fupérieure, tantôt par l'inférieure. La féparation s'accroit peu à peu, & le Tubiforme femble s'ouvrir comme un Compas. Lors qu'il eft entiérement ouvert, on voit deux Tubiformes inclinés l'un à l'autre comme les jambes d'un Compas, & qui font encore unis par une de leurs extrémités. Cette divifion naturelle s'acheve au bout de quelques heures.

Si l'on compare cette maniere de multiplier des Tubiformes avec celle des Polypes à bouquet, (3) on leur trouvera de grands rapports. Mais, la premiere differe de la feconde par une particularité effentielle; le Polype à bouquet fe contracte avant que de fe partager, & le Tubiforme ne paroît point du tout fe contracter avant que de fe divifer.

On comprend bien que chaque moitié du Tubiforme qui vient de fe partager, & qui eft devenue elle-même un Tubiforme parfait, peut fe partager à fon tour, & elle fe partage en effet.

De ces divifions naturelles & fucceffives naiffent des Grouppes plus ou moins nombreux de Tubiformes: auffi ces Etres finguliers font-ils fort multipliés dans les Eaux.

Parmi ces Tubiformes on en remarque de beaucoup plus courts les uns que les autres; ce qui porteroit à foupçonner qu'ils fe divifent encore tranfverfalement.

J'ajouterai que les Grouppes qu'ils compofent m'ont paru réveiller dans l'Efprit l'image de certaines Concrétions falines ou cryftallines.

(3) Confultez le Chap. XI, de la Partie VIII de la *Contemplation de la Nature.*

Mr. Trembley m'a montré au Microscope d'autres Etres aquatiques dont la figure imite extrémement en petit celle du *Tænia.* J'ai distingué assez nettement deux Especes de ces Etres : peut-être néanmoins ne sont-ce là que de pures variétés. Quoi qu'il en soit ; la premiere Espece, qui m'a paru fort longue, alloit en s'effilant vers une de ses extrémités. J'y appercevois çà & là des traits transversaux assez espacés, & qui ne ressembloient pas mal aux incisions annulaires de cette Espece de Tænia que j'ai nommée *à anneaux longs.* (4) Je n'ai remarqué aucun mouvement dans cette sorte de *Tænia microscopique.* L'autre Espece m'a paru fort courte, & beaucoup plus applatie. Les traits transversaux étoient si serrés, si rapprochés les uns des autres, qu'ils sembloient se confondre. Ces Etres n'avoient qu'une demi-transparence ; & on juge bien qu'on ne découvroit point entre les traits transversaux cette sorte de travail qui se fait beaucoup remarquer dans cette Espece de Tænia dont j'ai donné la description. On pourroit conjecturer avec quelque vraisemblance que le Tænia microscopique se multiplie en se divisant transversalement ou par anneaux.

J'ai dit en parlant des Tubiformes, qu'ils se partagent sans *se contracter.* Mr. Trembley a observé un autre Etre microscopique qui multiplie en se partageant de la même maniere. Il ressemble assez à la navette d'un Tisseran. Il est porté sur un pédicule comme les Cloches d'un Polype à bouquet. Il se divise par le milieu suivant sa longueur ; ensorte qu'après cette division naturelle on voit deux *Navettes* sur un même pédicule. Chaque Navette abandonne ensuite le pédicule & va s'établir ailleurs.

(4) *Dissertation sur le Tænia*, &c. *Oeuvres*, T. II. 4to. Dans la question III. de cette Dissertation j'ai indiqué les caracteres qui m'ont paru propres à distinguer deux Especes de Tænia. Un de ces caracteres consiste dans la longueur respective des anneaux. J'ai donc nommé une des Especes le Tænia à *anneaux longs* : l'autre le Tænia à *anneaux courts.*

Tous ces Etres microſcopiques ſont d'une petiteſſe qui ne nous permet guere que de nous aſſurer de leur exiſtence & qui nous laiſſe dans de profondes ténebres ſur leur véritable nature. Nous ne ſommes un peu fondés à les juger des Animalcules que ſur l'analogie de leur multiplication avec celle des plus grands Polypes à bouquet.

A propos des Polypes *à bouquet*, Mr. Trembley m'en a fait voir au Microſcope qui m'ont paru d'une petiteſſe prodigieuſe: on pourroit les comparer à un amas de très-petits grains de Cryſtal. Ils en ont tout l'éclat.

Quelle foule de merveilles ne recelent donc point une Mare ou un Ruiſſeau, & combien l'Echelle des Etres organiſés eſt-elle étendue! Combien nos connoiſſances ſur le Regne animal & en général ſur le Syſtême organique ſont-elles imparfaites! Je ne l'ai pas dit encore aſſez (5). Combien eſt-il utile que nous nous pénétrions fortement du ſentiment de notre ignorance pour être plus réſervés à prononcer ſur les voies de l'Auteur de la Nature (6)!

(5) Voyez ſur-tout la Partie XII de cette *Palingénéſie.*

(6) Conſultez encore les Chap. XVI, XVII de la Partie VIII de la *Contemplation.*



CHAPITRE V.

Pensées au sujet des Etres microscopiques.

QUAND on n'a pas observé soi-même la Nature, on se livre facilement aux premieres idées qui s'offrent à l'Esprit sur certaines Productions qui paroissent s'éloigner beaucoup de celles qu'on connoit le plus. C'est ainsi qu'un Physicien qui n'auroit jamais vu de Polypes ni aucun de ces Etres microscopiques dont je viens de parler admettroit aisément que ces Etres sont simplement irritables ou vitaux. Cette hypothese lui plairoit même d'autant plus qu'elle lui paroîtroit plus commode. Mais, si ce Physicien venoit une fois à observer ces différens Etres & tous ceux qui leur sont analogues: s'il les étudioit long-tems; s'il suivoit avec soin les procédés & les mouvemens divers par lesquels ils semblent pourvoir à leur conservation; je doute qu'il hésitât beaucoup à les ranger parmi les Animaux. (1)

(1) Les Animalcules des infusions sont bien propres à confirmer ceci. Il faut lire dans l'excellente *Dissertation* Italienne de Mr. l'Abbé Spallanzani sur ces Animalcules, publiée en 1765, ce qu'il raconte de leur structure, de leurs mouvemens, de leur instinct. Il en a découvert de plusieurs Especes, toutes assez caractérisées. La plupart ont une figure arrondie & applatie. Ils ont une sorte de bec plus ou moins alongé. Ils sont transparens, & leur transparence permet de découvrir dans leur intérieur un amas de très-petits globules qui dans quelques-uns semblent arrangés avec art. D'autres Animalcules ont des figures fort alongées & qui tiennent plus ou moins de celle d'un très-petit Ver. On apperçoit dans leur intérieur une sorte de canal qu'on soupçonneroit analogue à l'estomac & aux intestins.

A l'égard de leurs mouvemens & de leur instinct, je ne saurois mieux faire que de transcrire ici ce que l'habile Observateur en rapporte lui-même dans son second Chapitre.

" Le propre de ces Animaux étoit
„ de s'élancer avec avidité sur les pe-
„ tites parcelles qui se détachent len-
„ tement des semences dans les in-
„ fusions. Mais on remarque outre cela

Je

Je ne prononcerai point néanmoins fur la *nature* de ces Etres microfcopiques & fur celle de quantité d'autres Etres qui paroiffent s'en rapprocher plus ou moins. Le terme très-général d'*Etres* par lequel je les défigne, indique affez que je ne veux point décider de ce qu'ils font ou ne font pas. Mais, j'avouerai

„ une particularité qui n'eft pas à négliger: c'eft que ces Animaux favent „ fe détourner avec beaucoup d'adreffe „ des obftacles qu'ils rencontrent, & „ même s'éviter entr'eux. J'en ai vu „ des centaines, renfermés dans le „ plus petit efpace, fe mouvoir à l'ordinaire, & ne jamais fe heurter l'un „ l'autre en marchant. Souvent même „ il leur arrivoit de changer brufquement de direction ou d'en prendre „ une diamétralement oppofée à celle „ qu'ils avoient prife d'abord; cependant je ne me fuis jamais apperçu, „ du moins d'une maniere fenfible, „ qu'ils aient été donner de la tête „ contre les corps qui fe trouvoient „ fur leur route. J'ai plié la petite lame „ de verre qui foutient la goutte d'eau „ de l'infufion, afin de faire defcendre „ la liqueur dans cette courbure; & „ je les ai vu alors defcendre vers le „ fond, mais fans être plus gênés dans „ leurs mouvemens que les Poiffons „ qui nagent contre le courant de „ l'eau. „

„ . . . . Lorfque la liqueur eft fur „ le point de s'évaporer entiérement, „ on a beaucoup de plaifir à voir „ ces petits Etres, & fur-tout les plus „ robuftes d'entr'eux, fe tourmenter, „ faire des culbutes fur la tête, s'agiter en rond, rallentir leur agitation par degrés, & enfin fe trouvant à fec, s'arrêter fur le champ & „ expirer. „

Le judicieux Auteur conclut de la maniere qui fuit. “ On devroit, je „ crois, conclure de toutes les obfervations que j'ai faites jufqu'ici, que „ les mouvemens ordinaires de nos „ Animalcules aquatiques ne font point „ purement méchaniques, mais vraiment réguliers, produits par un „ principe intérieur & fpontané, & „ qu'il faut placer ces Etres dans la „ Claffe des Animaux vivans, non pas „ affurément d'une maniere impropre „ & figurée, mais en parlant rigoureufement & dans le vrai. „

“ En effet, cette maniere de s'obferver avec l'œil, de becqueter doucement les parcelles des Végétaux „ difperfés dans l'infufion, de fe réunir lorfque le fluide fe deffèche, de „ s'attrouper dans les endroits où l'évaporation eft plus lente, de paffer „ du repos à un mouvement rapide „ fans y être déterminés par aucune „ impulfion étrangere, de nager contre „ l'effort du courant, de favoir adroitement éviter les obftacles & s'éviter „ eux-mêmes en marchant, enfin, cette „ faculté de changer brufquement de „ direction & d'en prendre même une „ toute oppofée, font autant de fignes „ évidens & inconteftables d'un tel „ principe. „

Voyez dans le Chap. XIX. de la Part. VIII de la *Contemplation* les nouvelles obfervations de l'Auteur fur les Animalcules dont il s'agit.

CHAP. I.

que j'aurois plus de penchant à les regarder comme de véritables Animaux.

Nous ne saurions assigner le point précis où finit l'Echelle de l'Animalité. Nous avons vu dans la Partie IV de cette *Palingénésie*, qu'il n'est point du tout démontré que les Plantes soient absolument insensibles : si elles ne l'étoient point en effet, l'Echelle de l'Animalité se prolongeroit fort au-delà du point où nous présumions qu'elle finissoit. La Nature est comme cette image que présente le Prisme : tout y est nuancé à l'indéfini. " Nous traçons des lignes sur cette image, disois-je en „ terminant mon *Parallele des Plantes & des Animaux*; (2) „ & nous appellons cela faire des *Genres* & des *Classes*. Nous „ n'appercevons que les teintes dominantes, & les nuances „ délicates nous échappent. Les Plantes & les Animaux ne sont „ que des modifications de la Matiere organisée. Ils partici„ pent tous à une même essence, & l'Attribut distinctif nous „ est inconnu. „

En effet; pour que nous pussions assigner le point précis où l'Echelle de l'Animalité expire, il faudroit que nous pussions prouver qu'il existe une organisation qui répugne essentiellement à toute Union avec une Ame ou un Principe immatériel & sentant. Et pour que nous pussions prouver cela, il faudroit que nous connussions à fond toutes les modifications de la Substance matérielle organique & toutes celles de la Substance immatérielle sentante. Je ne dis pas assez; il faudroit encore que nous connussions la nature intime des deux Substances.

Supposons qu'un habile Naturaliste prétende avoir découvert un caractere distinctif de la Plante & de l'Animal : supposons que ce caractere est très-marqué : ne resteroit-il pas tou-

(2) *Contemplation de la Nature*, Part. X.

jours la plus grande incertitude sur son universalité. Ne faudroit-il pas que ce Naturaliste eût fait le dénombrement le plus exact de toutes les Especes de Plantes & de toutes les Especes d'Animaux, pour qu'il pût être sûr de la réalité de ce caractere? & où seroit le Naturaliste aussi sage qu'instruit, qui oseroit se flatter de connoître toutes les Especes des Etres organisés?

Nous ne savons pas mieux où finit l'Organisation que nous ne savons où finit l'Animalité. Nous ne connoissons point la limite qui sépare l'accroissement par intussusception de l'accroissement par apposition. Mais, nous entrevoyons assez qu'une sorte d'apposition intervient dans le premier, puisqu'il résulte essentiellement de l'application successive de matieres étrangeres à un fond primordial. (1) Ces deux manieres de croître ont donc quelque chose de commun: elles ne sont donc pas fort éloignées l'une de l'autre. Le Végétal paroissoit bien aussi éloigné de l'Animal, lorsque le Polype est venu les rapprocher. Est-il impossible qu'on découvre un jour quelque Production qui rapprochera de même le Végétal du Minéral, l'intussusception de l'apposition?

Je ne veux ni organiser tout ni animaliser tout: mais, je ne veux pas qu'on s'imagine que ce qui ne paroît point organisé n'est point du tout organisé, & que ce qui ne paroît point Animal n'est point du tout Animal.

Si donc nous ne découvrons aucune raison philosophique de borner l'Echelle de l'Animalité à telle ou telle Production; s'il est très-raisonnable de ne prétendre point renfermer la Nature dans l'étroite capacité de notre Cervelet; s'il est aussi satisfaisant que raisonnable de penser que les Etres sentans ont été le plus multipliés qu'il étoit possible; nous préférerons d'ad-

(1) Consultez ici la Partie XI de cette *Palingénésie*.

CHAP. V.

mettre que tous ces Etres mouvans qui peuplent le Monde microfcopique font doués de vie & de fentiment. Et fi nous admettons encore, au moins comme probable, que la MAIN ADORABLE QUI les a formés les deftine à une beaucoup plus grande perfection, le Tableau de l'Animalité s'embellira de plus en plus & nous offrira la Perfpective la plus raviffante & la mieux proportionnée aux idées fublimes que nous devons nous former de la SUPREME BIENFAISANCE.

COMMENT un Philofophe dont le Cœur eft auffi bien fait que l'Efprit, ne fe plairoit-il point à confidérer ces nombreufes Familles d'Animaux répandues dans toutes les Parties de notre Globe, comme autant d'ordres différens d'intelligences fubalternes, déguifées pour un tems fous des formes très-différentes de celles qu'elles revêtiront un jour, & fous lefquelles elles déploieront ces admirables Facultés dont elles ne nous donnent à préfent que de foibles indices? Le moindre des Etres microfcopiques devient ainfi à mes yeux un Etre prefque refpectable: ma Raifon fe plait à percer cette écorce qui cache fa véritable nature, & à contempler dans cet Etre, fi chétif en apparence, les libéralités infinies de l'ETRE DES ETRES.



CHAPITRE VI.

Le Droit de la Nature.

L'Homme moral.

LORSQU'ON étudie la nature de l'Homme, on ne tarde pas à découvrir que cet Etre si excellent a des rapports de divers genres avec tous les Etres qui l'environnent.

DE ces rapports, comme d'une Source féconde, découle l'importante Théorie des Loix naturelles de l'Homme.

LES Loix naturelles sont donc les résultats des rapports que l'Homme soutient avec les divers divers Etres : (1) définition plus philosophique que celles de la plupart des Jurisconsultes & des Moralistes.

L'HOMME parvient par sa Raison à la connoissance de ces rapports divers. C'est en étudiant sa propre nature & celle des Etres qui l'environnent, qu'il démêle les liaisons qu'il a avec ces Etres & que ces Etres ont avec lui.

CETTE connoissance est celle qu'il lui importe le plus d'acquérir, parce que c'est uniquement sur elle que repose son véritable bonheur.

CE seroit la chose la plus contraire à la Nature, que l'Homme pût être *véritablement* heureux en violant les Loix du

(1) *Essai analytique sur les Facultés de l'Ame.* parag. 40, 272. Part. VIII. de cette *Palingénésie.*

CHAP VI.

Monde qu'il habite: c'eſt que ce ſont ces Loix mêmes qui peuvent ſeules conſerver & perfectionner ſon Etre.

L'HOMME aſſujetti à ces Loix par ſon CRÉATEUR, aſpireroit-il donc en inſenſé au privilege d'être intempérant impunément, & prétendroit-il changer les rapports établis entre ſon eſtomac & les alimens néceſſaires à ſa conſervation ?

IL y a donc dans la Nature un Ordre préétabli, dont la fin eſt le plus grand bonheur poſſible des Etres ſentans & des Etres intelligens.

L'ETRE intelligent & moral connoît cet ordre & s'y conforme. Il le connoît d'autant mieux qu'il eſt plus intelligent. Il s'y conforme avec d'autant plus d'exactitude qu'il eſt plus moral.

LA moralité conſiſte donc eſſentiellement dans la conformité des jugemens & des actions de l'Homme avec l'Ordre établi ou ce qui revient au même, avec l'Etat des Choſes.

L'ETAT des Choſes eſt proprement leur nature particuliere & leurs relations.

L'HOMME moral en uſera donc à l'égard de chaque Etre relativement à la nature propre de cet Etre & à ſes rapports.

L'HOMME choqueroit donc la moralité s'il traitoit un Etre ſentant comme un Etre inſenſible, un Animal comme un caillou.

LE Droit naturel, qui eſt le Syſtême des Loix de la Nature s'étend donc à tous les Etres avec leſquels l'Homme a des rapports.

Ce Droit embrasse donc dans sa sphere les Substances inanimées comme les Substances animées. Il ne laisse aucune action de l'Homme dans une indétermination proprement dite. Il les régit toutes. Il ne regle pas moins la conduite de l'Homme à l'égard d'un Atome vivant qu'à l'égard de son Semblable.

L'Homme vraiment moral tâchera donc de ne rien faire dont il ne puisse se rendre raison à lui-même. Toutes ses actions seront plus ou moins réfléchies. Moins l'Homme est intelligent & moral & plus il produit de ces actions qu'il lui plait de nommer *indifférentes.*

Concevons donc que plus un Etre intelligent est parfait; & moins il produit de ces actions qu'on peut nommer *indifférentes.* Il y a, sans doute, quelque part dans l'Univers des Etres intelligens si parfaits; je dirai si réfléchis, que leurs moindres actions ont un but & le meilleur but.

Voila une foible esquisse d'un Droit de la Nature qui n'est pas précisément celui qu'on a coutume d'enseigner dans les Ecoles: mais pourquoi rester au-dessous de son Sujet, & limiter l'Etre de l'Homme, dont la sphere enveloppe la Nature entiere?

Si ce *Droit* lie l'Homme aux moindres Substances, comme à lui-même & à ses Semblables, quelle multitude de liaisons n'établit-il point entre l'Homme & son CRÉATEUR! Combien ces liaisons annoncent-elles l'excellence de l'Homme & sa suprême élévation sur tous les Animaux!

L'Homme, enrichi de la Connoissance de la Nature (2) &

(2) Ce que je dis ici de la Connoissance de la Nature, n'est point opposé à ce que j'ai dit dans les Parties XII & XIII, de l'imperfection & des bornes de cette Connoissance. J'ai montre à la fin de la Partie XIII, que

de celle de son DIVIN AUTEUR, puisera dans ces Connoissances sublimes des principes invariables de conduite qui dirigeront toutes ses actions au but le plus raisonnable & le plus noble.

L'HOMME, appellé par la prééminence de ses Facultés à dominer sur tous les Etres terrestres, ne violera point les Loix fondamentales de son Empire. Il respectera les droits & les privileges de chaque Etre. Il fera du bien à tous quand il ne sera forcé de faire du mal à aucun. Il ne sera jamais Tyran; il sera toujours Monarque.

LE sceptre du Dominateur des Etres terrestres sera donc un sceptre de justice & d'équité. Il exercera en Monarque son droit de vie & de mort sur les Animaux. Il ne les fera point souffrir sans raison & abrégera leurs souffrances lorsqu'il sera obligé de les immoler à ses besoins, à sa sûreté ou à son instruction. Humain & bienfaisant par principes autant que par sentiment, il adoucira leur servitude, modérera leur travail, soulagera leurs maux, & n'endurcira jamais son cœur à la voix touchante de la compassion. Il ne regardera point comme une action purement indifférente d'écraser un Moucheron qui ne lui fait & ne peut lui faire aucun mal. Comme il sait que ce Moucheron est un Etre sensible qui goûte à sa maniere les douceurs de l'existence, il ne le privera point de la vie par plaisir, par caprice ou sans réflexion: il respectera en lui la MAIN QUI l'a formé, & n'abusera point de sa supériorité sur un Etre que son souffle pourroit détruire.

notre Connoissance est proportionnée à nos vrais besoins, & j'ai indiqué quels sont ces besoins. Parce que nous ignorons beaucoup, il ne s'ensuit pas que nous n'en sachions point assez pour être heureux, c'est-à-dire vertueux.



CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Suite du même Sujet.

Du Droit de l'Homme fur les Animaux.

JE l'ai dit ; l'Homme intelligent & moral fe conforme à la nature & aux relations des Etres. Il ne les confond point quand il peut les diftinguer, & il s'applique à les diftinguer. Ainfi, dès que l'expérience & le raifonnement lui rendent probable que tel ou tel Etre eft doué de Sentiment, il en agit à l'égard de cet Etre conformément aux rapports naturels que la Senfibilité met entre l'Homme & tous les Etres qui participent, comme lui, à cette noble prérogative. Il eft Homme ; tout ce qui refpire peut intéreffer fon humanité. Il eft un Etre moral ; les jugemens de fa Raifon éclairée font pour lui des Loix, parce qu'ils font les Réfultats de la connoiffance qu'il a de l'Ordre établi. Il eft ainfi à lui-même fa propre Loi : & quand il n'auroit point de SUPÉRIEUR, il n'en demeureroit pas moins foumis aux Loix de la Raifon.

JE le difois encore ; l'Homme moral ne fe permet que le moins d'actions indifférentes ou machinales qu'il eft poffible. Il agit le plus fouvent en vue de quelque motif, & ce motif eft toujours afforti à la nobleffe de fon être. La plupart de fes actions font réfléchies, parce qu'il les compare fans ceffe aux Loix de l'Ordre. Il ne fe fait point une récréation de détruire des Etres organifés ; il n'arrache pas une feuille, un brin d'Herbe fans quelque motif que fa Raifon approuve. C'eft ainfi apparemment qu'en ufoit cet Etre fi moral, l'eftimable DES BILLETTES. „ Le

„ Bien Public, l'Ordre dit son illustre (1) Historien, toujours „ sacrifiés sans scrupule, & même violés par une mauvaise „ gloire, étoient pour lui des objets d'une passion vive & „ délicate. Il la portoit à tel point, & en même tems cette „ sorte de passion est si rare, qu'il est peut-être dangereux „ d'exposer au Public, que quand il passoit sur les marches „ du Pont-neuf, il en prenoit les bouts qui étoient moins usés, „ afin que le milieu qui l'est toujours davantage, ne devint „ pas trop tôt un glacis. " Un tel homme ne se jouoit point, sans doute, de la Vie de l'innocent Moucheron. Combien ne seroit-il pas à souhaiter, ajouterai-je avec l'Historien, que l'Ordre ou le Bien général fût toujours aimé avec la même superstition!

Les Animaux sont des Livres admirables où le GRAND ETRE a rassemblé les traits les plus frappans de SA SOUVERAINE INTELLIGENCE. L'Anatomiste doit ouvrir ces Livres pour les étudier & connoître mieux sa propre structure: mais, s'il est doué de cette Sensibilité délicate & raisonnée qui caractérise l'Homme moral, il ne s'imaginera point en les feuilletant qu'il feuillette une Ardoise. Jamais il ne multipliera les Victimes malheureuses de son instruction & ne prolongera leurs souffrances au-delà du but le plus raisonnable de ses recherches. Jamais il n'oubliera un instant que tout ce qui est doué de vie & de sensibilité a droit à sa commisération.

(1) FONTENELLE; Eloge de Mr. DES BILLETTES. Je ne puis laisser échapper cette occasion de payer à l'illustre Historiographe de l'Académie le tribut de reconnoissance que je lui dois & que j'aime à lui devoir. Ses excellens *Eloges* sont peut-être ce qui a le plus contribué à développer chez moi le goût des bonnes Choses, & à m'inspirer un desir vif de bien faire. C'est que les exemples disent plus que les préceptes, & qu'ils disent bien davantage encore quand ils sont présentés par un Peintre qui sait embellir & animer tout, mettre chaque Objet à sa place, & rendre avec art sa forme & ses couleurs. Ces Eloges inimitables ont été la lecture favorite de ma jeunesse & ils sont encore celle de mon âge viril.

Je propoferai ici pour Modele à tous les Anatomiftes, ce célebre Scrutateur de la Nature à la fagacité & au burin duquel nous devons le merveilleux *Traité Anatomique* de la *Chenille*; (2) Ouvrage immortel dont nous n'avions pas même foupçonné la poffibilité, & que je regarde comme la plus belle preuve de fait de l'Exiftence d'une PREMIERE CAUSE INTELLIGENTE. Avec quel plaifir & quel étonnement ne lit-on point ces mots à la page XIII de la Préface ! „ Comme je „ ne me fuis propofé de publier qu'un fimple Traité d'Anato- „ mie, l'on ne doit pas s'attendre à trouver ici de grands „ détails phyfiologiques; cette partie, fi pleine d'incertitudes, „ pour être expofée comme il faut, auroit exigé nombre „ d'expériences, que la répugnance que j'ai à faire fouffrir „ les Animaux ne m'a pas parmis de tenter; répugnance, „ qui eft même allée fi loin, que j'ai ufé de la plus grande „ épargne par rapport à mes Sujets, & que je ne crois „ point que tout ce Traité ait coûté la vie à plus de huit „ ou neuf Chenilles. Encore ai-je eu toujours foin de les „ noyer dans de l'eau avant que de les ouvrir. " Si GELON *ftipuloit pour l'Humanité* (3) quand il interdifoit aux Carthaginois vaincus les Sacrifices humains; LYONET ftipuloit pour l'Animalité quand il traçoit ainfi les devoirs de l'Anatomifte en fe peignant fi naïvement lui-même.

CETTE qualité de l'Âme que nous nommons la *Senfibilité*, eft un des plus puiffans refforts de l'Etre focial. C'eft elle qui rend à la Société univerfelle les fervices les plus prompts, les plus fûrs, les plus néceffaires. Elle dévance la réflexion, toujours un peu tardive, & fupplée à propos à la lenteur de celle-ci.

(2) Voyez l'Article XIV du *Tableau des Confidérations*.

(3) MONTESQUIEU, *Efprit des Loix*.

CHAP. VI. L'HOMME, de tous les Etres terreftres le plus focial, a donc un grand intérêt à cultiver la Senfibilité, puis qu'elle fait partie de ce bel affortiment de qualités qui conftitue l'Etre moral. Mais, il ne permettra point qu'elle dégénere en foibleffe & qu'elle dégrade fon Etre.

L'HOMME rifqueroit de corrompre bientôt fes mœurs s'il fe familiarifoit trop avec les fouffrances & le fang des Animaux. Cette verité morale eft fi faillante qu'il feroit fuperflu de la développer : ceux qui font chargés par état de diriger les Hommes ne la perdront jamais de vue. Je regarderois l'opinion de l'automatifme des Bêtes comme une forte d'héréfie philofophique, qui deviendroit dangereufe pour la Société fi tous fes Membres en étoient fortement imbus. Mais, il n'eft pas à craindre qu'une opinion qui fait violence au Sentiment & qui contredit fans ceffe la voix de la Nature, puiffe être généralement adoptée. CELUI qui a fait l'Homme pour dominer fur les Animaux, femble avoir voulu prévenir par cette voix fecrete l'abus énorme de fa Puiffance, & avoir ménagé aux malheureux Sujets un accès au cœur du Monarque, lorfqu'il eft fur le point de devenir Defpote.

SI mon hypothefe eft vraie, la SOUVERAINE BONTÉ auroit beaucoup plus fait encore pour ces innocentes Victimes des befoins toujours renaiffans d'un Maître fouvent dur & ingrat. ELLE leur auroit réfervé les plus grands dédommagemens dans cet Etat futur dont la probabilité paroît accroître à mefure qu'on approfondit les confidérations philofophiques fur lefquelles elle repofe & que je me fuis plu à expofer en détail dans cet Ecrit. La bienveuillance univerfelle me l'a dicté, & je m'eftimerois heureux fi j'avois réuffi, au gré de mes defirs, à infpirer à tous mes Lecteurs cette bienveuillance.



SEIZIEME PARTIE.

IDÉES SUR *L'ETAT FUTUR DE L'HOMME.*

CHAPITRE I.

Principes préliminaires sur la nature de l'Homme.

SI les Animaux paroiffent appellés à jouir dans un autre Etat d'une perfection plus relevée, quelle ne doit pas être celle qui eft réfervée dans une autre Vie à cet Etre qui n'eft Animal que par fon Corps, & qui par fon Intelligence touche aux NATURES SUPÉRIEURES!

L'HOMME eft un Etre-mixte: il réfulte de l'Union de deux Subftances. L'efpece particuliere de ces deux Subftances, & fi l'on veut encore, la maniere dont elles font unies conftituent la nature propre de cet Etre qui a reçu le nom d'*Homme* & le diftinguent de tous les autres Etres.

CHAP. I.

LES modifications (1) qui furviennent aux deux Subftances par une fuite des diverfes circonftances où l'Etre fe trouve placé, conftituent le Caractere propre de chaque Individu de l'Humanité.

L'HOMME a donc fon effence (2) comme tout ce qui eft ou peut être. Il étoit de toute Eternité dans les Idées de l'ENTENDEMENT DIVIN ce qu'il a été lorfque la VOLONTÉ EFFICACE l'a appellé de l'état de fimple poffible à l'Etre.

LES Effences font immuables. Chaque Chofe eft ce qu'elle eft. Si elle changeoit effentiellement, elle ne feroit plus cette Chofe: elle feroit une autre Chofe effentiellement différente.

L'ENTENDEMENT DIVIN eft la Région éternelle des Effences. DIEU ne peut changer SES IDÉES, parce qu'IL ne peut changer SA NATURE. Si les Effences dépendoient de SA VOLONTÉ, la même Chofe pourroit être cette Chofe & n'être pas cette Chofe.

TOUT ce qui eft ou qui pouvoit être exiftoit donc d'une maniere determinée dans l'ENTENDEMENT DIVIN. L'Action par laquelle DIEU a actualifé les Poffibles ne pouvoit rien changer aux déterminations effentielles & idéales (3) des Poffibles.

(1) CE mot exprime en général tous les changemens qui furviennent ou peuvent furvenir à un Etre. Ainfi les différentes figures qu'un Corps revêt, font différentes *modifications* de ce Corps. Il en eft de même des idées de l'Ame; elles font auffi des modifications de l'Ame.

(2) L'ESSENCE d'une chofe eft ce qui fait qu'elle eft ce qu'elle eft ou fi l'on veut, qu'elle nous paroit être ce qu'elle eft Ainfi, nous difons que l'*Etendue* & la *Solidité* conftituent l'*Effence* du Corps; parce que le Corps nous paroit toujours *étendu* & *folide* & que nous ne faurions nous le repréfenter fans étendue & fans folidité.

(3) LES *déterminations idéales* d'un Etre font ici fes Qualités effentielles, fes Attributs confidérés dans les *Idées* de l'ENTENDEMEYT DIVIN. LEIBNITZ avoit dit; que l'ENTENDEMENT DI-

IL existoit donc de toute éternité dans l'ENTENDEMENT DIVIN un certain Etre possible, dont les déterminations essentielles constituoient ce que nous nommons la Nature humaine.

SI, dans les IDÉES de DIEU; cet Etre étoit appellé à durer; si son existence se prolongeoit à l'infini au-delà du tombeau, ce seroit toujours essentiellement le même Etre qui dureroit ou cet Etre seroit détruit & un autre lui succéderoit; ce qui seroit contre la supposition.

AFIN donc que ce soit l'Homme & non un autre Etre qui dure, il faut que l'Homme conserve sa propre nature & tout ce qui le différencie essentiellement des autres Etres-mixtes.

MAIS, l'Essence de l'Homme est susceptible d'un nombre indéfini de modifications diverses, & aucune de ces modifications ne peut changer l'Essence. NEWTON encore Enfant étoit essentiellement le même Etre qui calcula depuis la route des Planetes.

DE tous les Etres terrestres l'Homme est incontestablement le plus perfectible. L'Hottentot paroît une Brute, NEWTON un ANGE. L'Hottentot participe pourtant à la même Essence que NEWTON; & placé dans d'autres circonstances, l'Hottentot auroit pu devenir lui-même un NEWTON.

VIN étoit la *Région éternelle des Essences*; parce que tout ce qui existe existoit de toute éternité comme possible ou en idée dans l'ENTENDEMENT de DIEU. J'exprimerai cette vérité sublime en d'autres termes: le Plan entier de l'Univers existoit de toute Eternité dans l'ENTENDEMENT du SUPREME ARCHITECTE. Toutes les Parties de l'Univers & jusqu'au moindre Atome étoient dessinés dans ce Plan. Tous les changemens qui devoient survenir aux différentes Pieces de ce Tout immense y avoient aussi leurs Représentations. Chaque Etre y étoit figuré par ses Caracteres propres: & l'Acte par lequel la SOUVERAINE PUISSANCE a réalisé ce Plan, est ce que nous nommons la Création.

CHAP. I.

Si la confidération des ATTRIBUTS DIVINS & en particulier de la BONTÉ SUPREME fournit des raifons plaufibles en faveur de la confervation & du perfectionnement futurs des Animaux, (4) combien ces raifons acquierent-elles plus de force quand on les applique à l'Homme, cet Etre intelligent, dont les Facultés éminentes font déja fi développées ici-bas & fufceptibles d'un fi grand accroiffement; à l'Homme enfin, cet Etre moral qui a reçu des *Loix*, qui peut les connoître, les obferver ou les violer!

MAIS, puifque cet Etre qui paroît fi manifeftement appellé à durer & à accroître en perfection, eft effentiellement un Etre-mixte, il faut que fon Ame demeure unie à un Corps: fi cela n'étoit point, ce ne feroit pas un *Etre-mixte*, ce ne feroit pas l'Homme qui dureroit & qui feroit perfectionné. La permanence de l'Ame ne feroit pas la permanence de l'Homme: l'Ame n'eft pas tout l'Homme, le Corps ne l'eft pas non plus: l'Homme réfulte effentiellement de l'Union d'une certaine Ame à un certain Corps.

L'HOMME feroit-il décompofé à la Mort pour être récompofé enfuite? L'Ame fe fépareroit-elle entiérement du Corps (5) pour être unie enfuite à un autre Corps? Comment concilieroit-on cette opinion commune avec le Dogme fi philofophique & fi fublime qui fuppofe que la VOLONTÉ EFFICACE a créé tout & conferve tout par un Acte unique? (6)

Si les obfervations les plus fûres & les mieux faites concourent à établir que cette VOLONTÉ ADORABLE a préformé les Etres organifés; fi nous découvrons à l'œil une préforma-

(4) ON peut confulter les trois premieres Parties de cette *Palingénéfie*, & la Partie XIV du même Ouvrage.

(5) ON le croit communément & fans aucune preuve. Je reviendrai ailleurs à ceci

(6) Confultez la Partie VI de cette *Palingénéfie*.

tion

tion dans plusieurs Especes ; (7) n'est-il pas probable que l'Homme a été préformé de maniere que la mort ne détruit point son Etre & que son Ame ne cessepoint d'être unie à un Corps organisé ?

COMMENT admettre en bonne Métaphysique des Actes successifs dans la VOLONTÉ IMMUABLE ? Comment supposer que cette VOLONTÉ qui a pu péordonner tout par un seul Acte, intervient sans cesse & immédiatement dans l'Espace & dans le Tems ? Crée-t-elle d'abord la Chenille, puis la Chrysalide, ensuite le Papillon ? Crée-t-elle à chaque instant de nouveaux Germes ? Infuse-t-elle à chaque instant de nouvelles Ames dans ces Germes ? En un mot ; la grande Machine du Monde ne va-t-elle qu'au doigt & à l'œil ?

SI un Artiste nous paroit d'autant plus intelligent, qu'il a su faire une Machine qui se conserve & se meut plus long-temps par elle-même ou par les seules forces de sa méchanique, pourquoi refuserions-nous à l'Ouvrage du SUPREME ARTISTE une prérogative qui annonceroit si hautement & sa PUISSANCE & son INTELLIGENCE INFINIES.

COMBIEN est-il évident que l'AUTEUR de l'Univers à pu exécuter un peu en grand pour l'Homme, ce qu'IL a exécuté si en petit pour le Papillon (8) & pour une multitude d'autres Etres

(7) LES observations des meilleurs Naturalistes prouvent que la Plante préexiste dans la graine, le Papillon dans la Chenille, le Poulet dans l'œuf, &c. Ceux qui desireront des détails sur ces faits intéressans pourront consulter les Chapitres IX, X, XII du Tome I des *Considérations sur les Corps organisés* : les Chapitres VIII, IX, X, XI, XII de la Partie VII de la *Contemplation de la Nature*, ainsi que les Chapitres I, II, VI, VII, X, XI, XII, XIV de la Partie IX du même Ouvrage. Ils pourront se borner, s'ils le veulent, à parcourir ce *Tableau des Considérations* que j'ai inséré dans cette *Palingénésie* ou les Parties X & XI du même Livre.

(8) AVEC beaucoup de dextérité & d'attention l'on parvient à démêler dans la Chenille les parties propres au Papillon, & même assez long-tems avant la métamorphose.

CHAP. I.

organifés, qu'IL a jugé à propos de faire paffer par une fuite de métamorphofes apparentes, qui devoient les conduire à leur état de perfection terreftre ?

COMBIEN eft-il manifefte que la SOUVERAINE PUISSANCE a pu unir dès le commencement l'Ame humaine à une Machine invifible & indeftructible par les Caufes fecondes & unir cette Machine à ce Corps groffier fur lequel feul la mort exerce fon Empire !

SI l'on ne peut refufer raifonnablement de reconnoitre la poffibilité d'une telle préordination, je ne verrois pas pourquoi on préféreroit d'admettre que DIEU intervient immédiatement dans le tems qu'il crée un nouveau Corps organifé, pour remplacer celui que la mort détruit & conferver ainfi à l'Homme fa nature d'Etre-mixte.

IL ne fuffiroit pas même que DIEU créât un nouveau Corps; il faudroit encore que le nouveau Cerveau qu'IL créeroit contînt les mêmes déterminations (9) qui conftituoient dans l'ancien le Siege de la Perfonnalité; autrement ce ne feroit plus le même Etre qui feroit confervé, ou reftitué.

LA Perfonnalité tient effentiellement à la Mémoire: celle-ci tient au Cerveau ou à certaines déterminations que les fibres fenfibles contractent & qu'elles confervent. Je crois l'avoir affez prouvé dans *l'Effai Analytique*, (10) & dans l'*Analyfe abrégée* (11) de l'Ouvrage. Qu'on prenne la peine de réfléchir

(9) LES mêmes conditions *phyfiques* ou matérielles auxquelles la Mémoire a été attachée.

(10) Chap. VII; §. 57. Chap. XXII; §. 625, 626, 627, & fuivans.

(11) Art. IX, X, XI, XV, XVI, XVII, XVIII. Il fuffiroit de favoir que certains accidens purement phyfiques affoibliffent & détruifent même la Mémoire, pour qu'on ne pût douter qu'elle ne dépende de l'état du Cerveau. Telle eft ici-bas la condition de l'Homme,

CHAP. I.

un peu ſur ces preuves, & je me perſuade qu'on les trouvera ſolides. Je dois être diſpenſé de reproduire ſans ceſſe les mêmes preuves: je puis ſuppoſer que mes Lecteurs ne les ont pas totalement oubliées.

Puis donc que la Mémoire tient au Cerveau & que ſans elle il n'y auroit point pour l'Homme de Perſonnalité, il eſt très évident qu'afin que l'Homme conſerve ſa propre Perſonnalité ou le ſouvenir de ſes états paſſés, il faut, comme je le diſois, (12) qu'il intervienne l'un ou l'autre de ces trois moyens:

„ ou une action immédiate de Dieu ſur l'Ame; je veux „ dire, une Révélation intérieure:

„ ou la création d'un nouveau Corps dont le Cerveau con- „ tiendroit des fibres propres à retracer à l'Ame le ſouvenir „ dont il s'agit:

„ ou une telle préordination que le Cerveau actuel en con- „ tint un autre, ſur lequel le premier fit des impreſſions dura- „ bles, & qui fût deſtiné à ſe développer dans une autre vie. "

Je laiſſe au Lecteur philoſophe à choiſir entre ces trois moyens: je m'aſſure, qu'il n'héſitera pas à préférer le dernier parce qu'il lui paroîtra plus conforme à la marche de la Nature, qui prépare de loin toutes ſes Productions & les amene par un développement plus ou moins accéléré à leur état de perfection.

que l'altération des Organes groſſiers trouble ou interrompt le jeu de l'Inſtrument délié auquel l'Ame eſt immédiatement unie.

(12) *Eſſai analyt.* §. 730.



CHAPITRE II.

Considérations sur le Siége physique de la Personnalité & sur les organes du Sentiment.

Conséquence générale.

L'Ame humaine, unie à un Corps organisé, devoit recevoir par l'intervention ou à l'occasion de ce Corps une multitude d'impressions diverses. Elle devoit sur-tout être avertie par quelque sentiment intérieur de ce qui se passeroit dans différentes parties de son Corps: comment auroit-elle pu autrement pourvoir à la conservation de celui-ci?

Il falloit donc qu'il y eût dans les différentes parties du Corps des organes très-déliés & très-sensibles qui allassent rayonner dans le Cerveau, où l'Ame devoit être présente *à sa maniere*, (1) & qui l'avertissent de ce qui surviendroit à la partie à laquelle ils appartiendroient.

Les nerfs sont ces organes: on connoît leur délicatesse & leur sensibilité. On sait qu'ils tirent leur origine du Cerveau.

Il y a donc quelque part dans le Cerveau un Organe *universel*, qui réunit, en quelque sorte, toutes les impressions des différentes parties du Corps, & par le ministere duquel l'Ame agit ou paroît agir sur différentes parties du Corps.

(1) Je dis *à sa maniere*; parce que l'Ame étant immatérielle ne peut être présente à un lieu à la maniere d'un Corps. Il ne nous est point donné de pénétrer ce Mystere. Il doit nous suffire que l'existence de l'Ame soit prouvée par des Argumens solides.

CET Organe univerſel eſt donc proprement le *Siege de l'Ame.*

IL eſt indifférent au Sujet qui nous occupe que le Siege de l'Ame ſoit dans le Corps *calleux*, dans la *Moëlle alongée* ou dans toute autre partie du Cerveau. Je le faiſois remarquer dans l'Ecrit *ſur le Rappel des Idées par les Mots*: (2) " il eſt „ bien évident que tout le Cerveau n'eſt pas plus le Siege „ du Sentiment, que tout l'Oeil n'eſt le ſiege de la viſion.... „ Il importe fort peu à mes principes de déterminer préciſé- „ ment quelle eſt la Partie du Cerveau qui conſtitue propre- „ ment le Siege de l'Ame. Il ſuffit d'admettre avec moi qu'il „ eſt dans le Cerveau un lieu où l'Ame reçoit les impreſſions „ de tous les Sens & où elle déploie ſon Activité. „

QUELLE que ſoit donc la Partie du Cerveau que l'Anatomie enviſage comme le Siege de l'Ame, il demeurera toujours très-probable que cette Partie qu'on peut voir & toucher n'eſt que l'extérieur, l'écorce ou l'enveloppe du véritable Siege de l'Ame. Les dernieres extrémités des filets nerveux, la maniere dont ces filets ſont diſpoſés & dont ils agiſſent dans cet Organe univerſel, ne ſont pas des choſes qui puiſſent tomber ſous les Sens de l'Anatomiſte & devenir l'objet de ſes obſervations ou de ſes expériences.

AINSI, cette Partie du Cerveau que l'Anatomie regarde comme le Siege de l'Ame, elle ne la connoît à peu près point, & il n'y a pas la moindre apparence qu'elle la connoiſſe jamais ici-bas. (3) C'eſt cette Partie qui pourroit renfermer le Germe de ce nouveau Corps deſtiné dès l'Origine des Choſes à

(2) Voyez l'Ecrit intitulé *Eſſai d'Application des Principes Pſychologiques de l'Auteur.*

(3) † † Conſultez ſur l'intéreſſante queſtion du Siége de l'Ame la Note ç que j'ai ajoutée à l'Ecrit intitulé *Suite du rappel des idées par les mots*, qui ſe trouve au-devant de cette *Palingénéſie.*

CHAP. II. perfectionner toutes les Facultés de l'Homme dans une autre vie. C'eſt ce Germe enveloppé dans des tégumens périſſables qui feroit le véritable Siege de l'Ame humaine, & qui conſtitueroit proprement ce qu'on peut nommer la *Perſonne* de l'Homme. Ce Corps groſſier & terreſtre, que nous voyons & que nous palpons, n'en feroit que l'étui, l'enveloppe ou la dépouille.

Ce Germe, préformé pour un Etat futur, feroit impériſſable ou indeſtructible par les Cauſes qui operent la diſſolution du Corps terreſtre. Par combien de moyens divers & naturels l'Auteur de l'Homme n'a-t-il pas pu rendre impériſſable ce Germe de vie? N'entrevoyons-nous pas aſſez clairement que la matiere dont ce Germe a pu être formé & l'art infini avec lequel elle a pu être organiſée, font des cauſes naturelles & ſuffiſantes de conſervation?

La célérité prodigieuſe des penſées & des mouvemens de l'Ame, la célérité des mouvemens correſpondans des organes & des membres paroiſſent indiquer que l'Inſtrument immédiat de la penſée & de l'action eſt compoſé d'une matiere dont la ſubtilité & la mobilité égalent tout ce que nous connoiſſons ou que nous concevons de plus ſubtil & de plus actif dans la Nature.

Nous ne connoiſſons ou nous ne concevons rien de plus ſubtil ni de plus actif que l'Ether, le Feu élémentaire ou la Lumiere. Etoit-il impoſſible à l'Auteur de l'Homme de conſtruire une machine organique avec les élémens de l'Ether ou de la Lumiere & d'unir pour toujours à cette Machine une Ame humaine? Aſſurément aucun Philoſophe ne ſauroit diſconvenir de la poſſibilité de la choſe: ſa probabilité repoſe principalement, comme je viens de le dire, ſur la célérité prodi-

gieuſe des opérations de l'Ame & ſur celle des mouvemens correſpondans du Corps.

Les impreſſions des Objets ſe propagent en un inſtant indiviſible des extrémités du Corps au Cerveau par le miniſtere des nerfs. On a cru pendant long tems que les nerfs vibroient (4) comme les cordes d'un Inſtrument de Muſique, & on expliquoit par ces vibrations la propagation inſtantanée des impreſſions. Mais, l'aptitude à vibrer ſuppoſe l'élaſticité, & on a reconnu que les nerfs ne ſont point élaſtiques. Il y a plus; il eſt prouvé que tous les Corps organiſés ſont gélatineux avant que d'être ſolides: les Arbres les plus durs, les os les plus pierreux n'ont été d'abord qu'un peu de gelée épaiſſie: on conçoit même un tems où ils pouvoient être preſque fluides. Quantité d'Animaux reſtent purement gélatineux pendant toute leur vie: les Polypes de différentes Claſſes en ſont des exemples, & tous ces Polypes ſont d'une ſenſibilité exquiſe. Comment admettre des cordes élaſtiques dans des Animaux ſi mols?

Puis donc que les nerfs ne ſont point élaſtiques & qu'il eſt des Animaux qui ſont toujours d'une molleſſe extrême, il faut que la propagation inſtantanée des impreſſions s'opere par l'intervention d'un fluide extrêmement ſubtil & actif, qui réſide dans les nerfs & qui concoure avec eux à la production de tous les phénomenes de la Senſibilité & de l'Activité de l'Animal.

C'est ce fluide qui a reçu le nom de *fluide nerveux* ou d'*eſprits-animaux* & que le Cerveau eſt deſtiné à ſéparer de la maſſe des humeurs.

Je le diſois d'après mon illuſtre Ami, le Pline (5) de la

(4) C'eſt-à-dire, faiſoient des vibrations ou exécutoient des mouvemens analogues à ceux d'un Pendule, mais incomparablement plus prompts.

(5) Mr. de Haller *Conſidérat. ſur les Corps organiſés*, Art. CXLIII.

Suisse: « le Cerveau du Poulet n'est le huitieme jour qu'une „ eau transparente & sans doute organisée. Cependant le Fœtus „ gouverne déja ses membres; preuve nouvelle & bien sensible „ de l'existence des esprits-animaux; car comment supposer „ des cordes élastiques (6) dans une Eau transparente?

Divers phénomenes de l'Homme & des Animaux ont paru indiquer que les esprits-animaux avoient quelque analogie avec le fluide électrique (7) ou la Lumiere : c'est au moins l'opinion d'habiles Physiciens. Ils ont cru appercevoir dans l'Homme & dans plusieurs Animaux des particularités remarquables, qu'ils ont regardées comme des signes non-équivoques de l'analogie des Esprits-animaux avec la matiere électrique.

Je n'entrerai pas dans cette discussion; elle feroit assez inutile & me conduiroit trop loin. Il doit me suffire d'avoir indiqué les raisons principales qui rendent très-probables l'existence, la subtilité & l'énergie des esprits-animaux. Ce sont ces

(6) C'est-à-dire, qui sont capables de ressort. Un Corps est dit *élastique*, lorsque ployé ou courbé, il se redresse subitement dès qu'on l'abandonne à lui-même.

(7) L'Electricite' est cette Propriété commune à un très-grand nombre de Corps; en particulier, au Verre & aux Résines, en vertu de laquelle, frottés ou chauffés, ils attirent & repoussent alternativement les corps légers placés dans leur voisinage. Cette Propriété qui a tant occupé les Physiciens depuis 30 ans, & qui leur a offert des phénomenes si surprenants & si variés, paroit résider dans un fluide très-subtil qui a reçu le nom de *fluide électrique*, & que le frottement ou la chaleur met en action & chasse des pores des corps où il étoit logé. Ce fluide se manifeste dans certaines expériences sous les différentes formes d'Aigrettes lumineuses, d'étincelles, de dards enflammés, &c. Il avoit été réservé à notre Siecle de découvrir l'analogie de ce fluide avec la matiere du Tonnerre, & nos Physiciens sont devenus de nouveaux Prométhées. †† Consultez sur ceci la Note 7 du Chap. XIII, Part V. de la *Contemplation*. Consultez encore sur l'Electricité *animale* la Note 5 du même Chapitre. Vous y verrez les merveilles que présentent en ce genre la Torpille & l'Anguille de Surinam.

Esprits qui établissent un Commerce continuel & réciproque entre le Siege de l'Ame & les différentes Parties du Corps.

Les nerfs eux-mêmes interviennent sans doute dans ce Commerce, Nous ne savons point comment ils se terminent dans le Cerveau. Nous ne connoissons point comment sont faites leurs extrémités les plus déliées; la matiere dont elles sont formées pourroit être d'une subtilité dont nous n'avons point d'idées, & proportionnée à celle de cette matiere dont je suppose que le véritable Siege de l'Ame est composé.

Quoiqu'il en soit; il demeure toujours certain que nous n'avons des idées sensibles que par l'intervention des Sens, & que la Faculté qui conserve ces idées & qui les retrace à l'Ame, tient essentiellement à l'organisation du Cerveau; puisque lorsque cette organisation s'altere ces idées ne se retracent plus ou ne se retracent qu'imparfaitement.

Si donc l'Homme doit conserver sa Personnalité dans un autre Etat; si cette Personnalité dépend essentiellement de la Mémoire; si celle-ci ne dépend pas moins des déterminations que les Objets impriment aux fibres sensibles & qu'elles retiennent; il faut que les fibres qui composent le véritable Siege de l'Ame participent à ces déterminations, qu'elles y soient durables, & qu'elles lient l'Etat futur de l'Homme à son Etat passé.

Si l'on n'admet pas cette supposition philosophique, il faudra admettre, comme je le remarquois, que Dieu créera un nouveau Corps pour conserver à l'Homme sa propre Personnalité ou qu'il se révélera immédiatement à l'Ame. (8)

(8) Je le disois Part. VII, Chap. VII: " je ne vois que mon hypothese „ qui puisse expliquer physiquement „ ou sans aucune intervention mira-

CHAP. II.

» culeuse, la conservation de la Per-
» sonnalité ou de cette conscience qui
» rend l'Homme susceptible de récom-
» penses & de châtimens. Je suis néan-
» moins bien éloigné de penser que
» mon hypothese satisfasse à toutes les
» difficultés: mais j'ose dire qu'elle me
» paroit satisfaire au moins aux prin-
» cipales: par exemple, à celles qu'on
» tire de la dispersion des particules
» constituantes du Corps par sa destruc-
» tion; de la volatilisation de ces par-
» ticules, de leur introduction dans
» d'autres Corps soit végétaux, soit
» animaux; de leur association à ces
» Corps; des Antropophages; &c. &c. »

On auroit bien peu médité cette hypothese sur la *Résurrection*, si l'on m'objectoit, comme on l'a fait; que si une fièvre chaude dérange ou détruit même les fonctions du Siege de l'Ame; la mort doit y occasioner de bien plus grands désordres. Comment n'a-t-on pas apperçu que je pourrois tourner la même objection contre l'Ame elle-même? N'est-il pas reconnu qu'elle suit à-peu-près les progrès du perfectionnement & de la dégradation du Corps auquel elle est maintenant unie? Ne répondroit-on pas à l'objection, comme on l'a fait cent fois; que cette dépendance de l'Ame n'est dûe qu'à son Union actuelle avec le Corps? J'applique la même réponse à l'union du Cerveau grossier à ce Corps éthéré que je regarde comme le véritable Siege de l'Ame. Je voudrois qu'on fût moins empressé à chercher des objections contre une hypothese, qu'à étudier cette hypothese & à juger de l'enchainement des principes sur lesquels elle est fondée. Il est pour l'ordinaire assez facile de trouver des objections; il l'est souvent assez peu de saisir l'ensemble d'un systême.



CHAPITRE III.

De la question si l'Homme peut s'assurer par les seules Lumieres de sa Raison de la certitude d'un Etat futur.

TELS sont très-en raccourci les principes & les conjectures que la Raison peut fournir sur l'Etat futur de l'Homme & sur la liaison de cet Etat avec celui qui le précede. Mais, ce ne sont là encore que de simples probabilités ou tout au plus de grandes vraisemblances : peut-on présumer qu'un jour la Raison poussera beaucoup plus loin, & qu'elle parviendra enfin par ses seules forces à s'assurer de la certitude de cet Etat futur réservé au premier des Etres terrestres ?

Nous avons deux manieres naturelles de connoître ; l'intuitive & la réfléchie.

LA Connoissance intuitive est celle que nous acquérons par les Sens & par les divers Instrumens qui suppléent à la foiblesse de nos Sens.

LA Connoissance réfléchie est celle que nous acquérons par les comparaisons que nous formons entre nos idées sensibles & par les résultats que nous déduisons de ces comparaisons.

POUR que notre connoissance intuitive pût nous conduire à la certitude sur cet Etat futur réservé à l'Homme, il faudroit que nos Sens ou nos instrumens nous démontrassent dans le Cerveau une préorganisation manifestement & directement relative à cet Etat : il faudroit que nous pussions contempler dans le Cerveau de l'Homme le Germe d'un nouveau Corps, comme

CHAP. III. le Naturaliſte contemple dans la Chenille le Germe du Papillon.

Mais, ſi ce Germe du Corps futur exiſte déja dans le corps viſible; ſi ce Germe eſt deſtiné à ſouſtraire la véritable Perſonne de l'Homme à l'action des cauſes qui en détruiſent l'enveloppe ou le maſque, il eſt bien évident que ce Germe doit être formé d'une matiere prodigieuſement déliée, & telle à peu près que celle de l'Ether ou de la Lumiere.

Or, eſt-il le moins du monde probable que nos inſtrumens feront un jour aſſez perfectionnés pour mettre ſous nos yeux un corps organiſé formé des élémens de l'Ether ou de ceux de la Lumiere? (1)

Notre connoiſſance réfléchie dérive eſſentiellement de notre connoiſſance intuitive: c'eſt toujours ſur les idées purement ſenſibles que notre Eſprit opere lors qu'il s'éleve aux notions les plus abſtraites. Je l'ai montré très en détail dans les Chapitres XV & XVI de l'*Eſſai analytique*. Si donc notre connoiſſance intuitive ne peut nous conduire à la certitude ſur l'Etat futur de l'Homme, comment notre Connoiſſance réfléchie nous y conduiroit-elle? La Raiſon tireroit-elle une concluſion certaine de prémiſſes (2) probables?

Si nous faiſons abſtraction du Corps pour nous en tenir à l'Ame ſeule, la choſe n'en demeurera pas moins évidente: une Subſtance ſimple pourroit-elle jamais devenir l'objet immé-

(1) Je prie mon Lecteur de conſulter ici ce que j'ai expoſé dans les Parties XII & XIII ſur l'imperfection & les bornes naturelles de nos connoiſſances.

(2) En Logique on nomme *prémiſſes*, les deux premieres propoſitions d'un Raiſonnement ſur leſquelles eſt fondée une troiſieme propoſition qu'on nomme la *concluſion*. Cette derniere propoſition ne peut donc être certaine quand les deux autres ne ſont que probables.

diat de notre Connoiſſance intuitive ? L'Ame peut-elle ſe voir & ſe palper elle-même ? Le ſentiment intime qu'elle a de ſon Moi n'eſt pas une Connoiſſance intuitive ou directe qu'elle ait d'elle même ou de ſon Moi : elle n'acquiert la *conſcience* (3) métaphyſique ou l'*apperception* de ſon être, que par ce retour qu'elle fait ſur elle-même lorſqu'elle éprouve quelque perception, & c'eſt ainſi qu'elle ſait qu'elle exiſte. Je le diſois ailleurs ? (4) " comment acquérons-nous le ſentiment de notre „ propre exiſtence ? n'eſt-ce pas en réfléchiſſant ſur nos pro- „ pres ſenſations ? ou du moins nos premieres ſenſations ne „ ſont-elles pas liées eſſentiellement à ce ſentiment qu'a tou- „ jours notre Ame que c'eſt elle qui les éprouve, & ce ſenti- „ ment eſt-il autre choſe que celui de ſon exiſtence ? „

NOTRE Connoiſſance réfléchie nous démontre très-bien qu'une Subſtance ſimple ne peut périr comme une Subſtance compoſée : mais, notre Connoiſſance réfléchie peut-elle nous démontrer rigoureuſement que l'Ame ne périſſe point à la mort ou qu'il n'y ait point pour l'Ame une maniere de ceſſer d'être ou de ſentir qui lui ſoit propre ? Une pareille démonſtration n'exigeroit-elle pas une Connoiſſance parfaite de la nature intime de l'Ame & de ſes rapports à l'*Union*. (5)

NOTRE Connoiſſance réfléchie nous montre très-clairement que l'exercice & le développement de toutes les Facultés de l'Ame-humaine dépendent plus ou moins de l'organiſation, & cette vérité philoſophique eſt encore à divers égards du reſſort de notre Connoiſſance intuitive : car nos Sens & nos Inſtrumens nous découvrent beaucoup de choſes purement phyſiques, qui ont une grande influence ſur les opérations de l'Ame.

(3) CETTE *conſcience* eſt très-différente de la *conſcience* en Morale. La *conſcience* en Métaphyſique eſt ce ſentiment qui aſſure l'Ame que c'eſt elle-même qui éprouve telle ou telle ſenſation.

(4) *Analyſe abrégée*, Art. I.

(5) Son *Union* avec le Corps.

Nous ne favons point du tout ce que l'Ame humaine eft en foi ou ce qu'elle eft en qualité d'Efprit pur. Nous ne la connoiffons un peu que par les principaux effets de fon union avec le Corps. C'eft plutôt l'Homme que nous obfervons que l'Ame humaine. Mais, nous déduifons légitimement de l'obfervation des phénomenes de l'Homme l'exiftence de la Subftance fpirituelle qui concourt avec la Subftance matérielle à la production de ces phénomenes. (*6*)

(*6*) VOICI comment j'effayois de prouver la *fimplicité* de l'Ame dans la Préface de l'*Effai analytique*. Ceux qui ont cru appercevoir dans ce Livre une teinte de Matérialifme, n'avoient fûrement pas donné affez d'attention à cet endroit de la Préface & à plufieurs autres endroits de l'Ouvrage où j'établiffois l'immatérialité de l'Ame. Ils avoient jugé trop légérement d'un Livre qui demandoit à être médité.

“ Nous avons le Sentiment diftinct de plufieurs impreffions fimultanées, & ce Sentiment eft toujours un & fimple. Comment concilier la fimplicité & la clarté de ce Sentiment avec l'Etendue & avec la Mobilité? Ces deux Objets que je vois diftinctement agiffent fur deux points différens de mon *Senforium* ou du *Siege* de mon Ame. Le point qui reçoit l'action de l'un n'eft pas le point qui reçoit l'action de l'autre; car les parties de l'Etendue font diftinctes les unes des autres: l'Etendue ne peut donc avoir le Sentiment un & fimple de deux chofes diftinctes. Je compare deux objets; & de cette comparaifon il nait en moi une troifieme perception encore diftincte des deux autres: c'eft donc un troifieme point de mon *Senforium* qui eft affecté; & j'ai de même le Sentiment un & fimple de ces trois impreffions fimultanées. L'Etendue matérielle ne compare donc pas; car le point où tomberoit la comparaifon feroit toujours très-diftinct de ceux que les Objets comparés affecteroient. Il ne pourroit donc en réfulter un Sentiment unique, un *Moi*. Mais les Objets n'agiffent fur l'Organe que par impulfion: deux Objets qui l'affectent à la fois y excitent donc à la fois deux impulfions diftinctes. Un Corps qui reçoit à la fois deux mouvemens differens fe préte à l'impreffion de tous deux, & prend un mouvement compofé, qui eft ainfi le produit des deux impulfions, fans être ni l'une ni l'autre de ces impulfions en particulier. Le Sentiment clair de ces deux impreffions ne peut donc réfulter de ce mouvement. Le Sentiment du Moi ne réfide donc pas dans la Subftance matérielle.

„ C'eft ainfi que nous fommes conduits à admettre qu'il eft en nous quelque chofe qui n'eft pas Matiere, & à qui appartiennent le Sentiment & la Penfée. Nous nommons cette chofe une *Ame*, & nous difons que l'Ame eft une Subftance *immatérielle* pour défigner l'oppofition que nous remarquons entre fes Facultés & les

AINSI, l'Ame humaine eſt, en quelque ſorte, un Etre relatif à un autre Etre auquel elle devoit être unie. Cette union, incompréhenſible pour nous, a ſes Loix & n'eſt point arbitraire.

Si ces Loix n'avoient pas eu leur fondement dans la nature des deux Subſtances, comment la SOUVERAINE LIBERTÉ auroit-ELLE pu intervenir dans la Création de l'Homme? (7) La SAGESSE agiroit-ELLE ſans motifs, & puiſeroit-ELLE ces motifs ailleurs que dans les idées qu'ELLE a de la nature intime des Etres?

NOTRE Connoiſſance intuitive & notre Connoiſſance réfléchie ne peuvent donc nous fournir aucune preuve démonſtrative de la certitude d'un Etat futur réſervé à l'Homme. Je parle des preuves tirées de la nature même de cet Etre. Mais, la Raiſon qui ſait apprécier les vraiſemblances en trouve ici qu'elle juge d'une grande force & ſur leſquelles elle aime à inſiſter.

SI la Raiſon eſſayoit de déduire de la conſidération des PERFECTIONS de DIEU, & en particulier de SA JUSTICE & de SA BONTÉ, des conſéquences en faveur d'un Etat futur de l'Homme; je dis que ces conſéquences ne ſeroient encore que probables: c'eſt que la Raiſon ne peut embraſſer le Syſtême entier de l'Univers, & qu'il ſeroit *poſſible* que ce Syſtême renfermât des Choſes qui s'oppoſâſſent à la permanence de l'Homme: c'eſt encore que la Raiſon ne peut être parfaitement ſûre de

„ Propriétés de la Subſtance *matérielle.* „ Ces deux Subſtances ne nous offrent „ rien de commun; & pourtant elles „ ſont unies, & l'Homme réſulte de „ leur union. „

Et en finiſſant cette Préface j'ajoutois: " ce n'eſt point parce que je crois „ l'Ame un Etre plus excellent que la „ Matiere que j'attribue une Ame à „ l'Homme: c'eſt uniquement parce que „ je ne puis attribuer à la Matiere tous „ les phénomenes de l'Homme. „

(7) CECI ne ſauroit être entendu que par ceux qui ont lu & médité le §. 119. de l'*Eſſai analytique.*

connoître exactement ce que la Justice & la Bonté sont dans l'ETRE SUPREME.

Je ne développerai pas actuellement ces propositions: ceux qui ont réfléchi mûrement sur cet important Sujet & qui savent juger de ce que la Lumiere naturelle peut ou ne peut pas, me comprennent assez, & c'est à eux seuls que je m'adresse.

CHAPITRE IV.

Continuation du même Sujet.

Réflexions sur les bornes naturelles de notre Connoissance relativement à l'Etat futur de l'Homme.

On se tromperoit beaucoup & on me feroit le plus grand tort si l'on pensoit que j'ai dessein d'affoiblir ici les preuves que la Raison nous donne de l'existence d'une autre Vie. Je veux simplement faire sentir fortement que ces preuves, quoique très-fortes, ne sauroient nous conduire dans cette matiere à ce qu'on nomme en bonne Logique la *certitude morale*. Qui est plus disposé que je le suis à saisir & à faire valoir ces belles preuves, moi qui ai osé en employer quelques-unes pour essayer de montrer qu'il n'est pas improbable que les Animaux mêmes soient appellés à une autre Économie! (1)

Je dirai plus; ces présomptions en faveur d'une Économie future des Animaux rendent plus frappantes encore les preuves

(1) Part. I, II, III, XIV.

ves que la Raifon nous donne d'un Etat futur de l'Homme. Si le Plan de la SAGESSE DIVINE embraffe jufqu'à la reftitution & au perfectionnement futurs du Vermiffeau, que ne doit-il point renfermer pour cet Etre qui domine avec tant de fupériorité & de grandeur fur tous les Animaux!

SUPPOSONS qu'il nous fût permis de voir jufqu'au fond dans la tête d'un Animal & d'y démêler nettement les élémens de ce nouveau Corps dont nous concevons fi clairement la poffibilité : fuppofons que nous découvriffions diftinctement dans ce nouveau Corps bien des chofes qui ne nous paruffent point du tout relatives à l'Économie préfente de l'Animal ni à l'Etat préfent de notre Globe; ne ferions-nous pas très-fondés à en déduire la certitude ou au moins la très-grande probabilité d'un Etat futur de l'Animal? & ce grand accroiffement de probabilité à l'égard de l'Animal n'en feroit-il pas un plus confidérable encore en faveur de l'Etat futur de l'Homme?

Nous aurions donc ou à peu près cette certitude morale qui nous manque & que nous defirons, fi notre Connoiffance intuitive pouvoit percer le fond de l'organifation de notre Etre & nous manifefter clairement fes Rapports divers à un Etat futur. Mais, n'eft-il pas évident que dans l'Etat préfent des Chofes, notre Connoiffance intuitive ne fauroit pénétrer jufques-là? Afin donc que notre maniere naturelle de connoître par intuition (2) pût nous dévoiler ce grand myftere, il feroit néceffaire que nous acquiffions de nouveaux Organes ou de nouvelles Facultés. Et fi notre Connoiffance intuitive changeoit à un tel point, nous ne ferions plus précifément ces mêmes Hommes que DIEU a voulu placer fur la Terre; nous ferions des Etres fort fupérieurs, & nous cefferions d'être en rapport avec l'Etat actuel de notre Globe. Je fuis encore obligé de

(2) Par le miniftere des Sens.

renvoyer ici à ce que j'ai dit des bornes naturelles de nos Connoiſſances dans la Partie XIII de cet Ouvrage.

L'Auteur de notre Etre ne pouvoit-il donc nous donner cette certitude morale, le grand objet de nos plus chers deſirs, ſans changer notre Conſtitution préſente? La suprême Sagesse auroit-elle manqué de moyens pour nous apprendre ce que nous avons tant d'intérêt à ſavoir & à ſavoir avec certitude? Je conçois facilement qu'elle a pu laiſſer ignorer aux Animaux leur Deſtination future : ils n'auroient plus été des Animaux s'ils avoient connu ou ſimplement ſoupçonné cette Deſtination : ils auroient été des Etres d'un ordre plus relevé, & le Plan de la Sagesse exigeoit qu'il y eût ſur la Terre des Etres vivans qui fuſſent bornés aux pures ſenſations & qui ne puſſent s'élever aux notions abſtraites.

Mais, l'Homme, cet Etre intelligent & moral, étoit fait pour porter ſes regards au-delà du tems, pour s'élever juſqu'à l'ETRE des etres & y puiſer les plus hautes eſpérances. La Sagesse ne pouvoit-elle se prêter aux efforts & aux deſirs les plus nobles de la Raiſon humaine, & ſuppléer par quelque moyen à la foibleſſe de ſes Lumieres? Ne pouvoit-elle faire tomber ſur l'Homme mortel un rayon de cette Lumiere céleste qui éclaire les Intelligences supérieures?

Cette belle recherche, la plus importante de toutes celles qui peuvent occuper un Philoſophe, ſera l'objet des Parties ſuivantes.





DIX-SEPTIEME PARTIE.

SUITE DES IDÉES
SUR
L'ETAT FUTUR DE L'HOMME.

RECHERCHES SUR LE CHRISTIANISME.

LES MIRACLES.



Chap. I.

CHAPITRE I.

Introduction aux Recherches sur le Christianisme.

Il me semble que j'ai assez prouvé dans la Partie précédente, que notre Connoissance naturelle ne sauroit nous conduire à la certitude morale sur l'Etat futur de l'Homme. C'est toujours en vertu du rapport ou de la proportion d'un Objet avec nos Facultés que nous parvenons à saisir cet Objet & à opérer sur les idées qu'il fait naître. Si cette proportion n'existe point, l'Objet est hors de la sphere de nos Facultés, & il ne sauroit parvenir naturellement à notre connoissance. Si l'Objet ne fou-

Chap. I.

tient avec nos Facultés que des rapports éloignés ou indirects, nous ne saurions acquérir de cet Objet qu'une connoissance plus ou moins *probable*: elle sera d'autant plus probable que les rapports seront moins éloignés ou moins indirects. Il faut toujours pour appercevoir un Objet qu'il y ait une certaine proportion entre la lumiere qu'il réfléchit & l'Oeil qui rassemble cette lumiere.

Maintenant je me demande à moi-même, si sans changer les Facultés de l'Homme, il étoit impossible à l'Auteur de l'Homme de lui donner une Certitude morale de sa destination future?

Je reconnois d'abord que je serois de la plus absurde témérité si je décidois de l'impossibilité de la chose; car il seroit de la plus grande absurdité qu'un Etre aussi borné, aussi chétif que je le suis osât prononcer sur ce que la Puissance absolue peut ou ne peut pas.

Mais, jusqu'ici je n'ai fait proprement que supposer l'Existence de ce premier etre auquel j'attribue la création de l'Univers. Il s'agit à présent de me convaincre moi-même de cette Existence, puisque c'est sur elle que repose essentiellement tout ce que je puis affirmer de la Destination de l'Homme. Je ne crains point de m'engager dans cette haute recherche: si ce Grand Etre que je suppose existe en effet; si je suis son Ouvrage; s'il veut mon bonheur, comment douterois-je qu'il ne m'ait donné des moyens de m'assurer de son Existence? comment présumerois-je que la plus importante & la plus consolante de toutes les vérités ne soit point susceptible de preuve? Je suis doué de Raison: par elle je parviens à la connoissance des Choses, & par elle je communique cette connoissance à mes Semblables. Cette Raison, qui me donne tant de supériorité sur tous les Animaux, est apparemment le moyen

que l'Auteur de mon Etre m'a fourni pour m'élever jusqu'à lui & me convaincre qu'il existe. Je vais donc appliquer ma Raison à l'examen de cette grande & sublime Vérité, dont toutes les Vérités que je connois découlent comme de leur premier principe.

CHAPITRE II.

Dieu Créateur et Législateur.

Preuves de l'Existence de cet Etre Suprême.

De toutes les vérités la plus évidente pour moi est que j'existe. Si donc je ne puis révoquer en doute ma propre existence, je puis affirmer que quelque Chose existe.

Je n'ai pas la même certitude qu'il existe hors de moi un Univers précisément tel que celui dont j'ai les idées: mais, j'ai la certitude la plus parfaite de l'existence de mes idées, des différences qui sont entr'elles & de l'ordre dans lequel elles se présentent à moi. Je ne suis même certain que j'existe que parce que j'ai des idées ou que je pense.

Ainsi, soit qu'il existe hors de moi un Univers tel que celui dont j'ai les idées, soit que cet Univers n'ait qu'une existence purement idéale ou qu'il n'existe que dans mes propres idées, je suis toujours assuré que certaines choses existent & qu'il est un certain ordre entre ces Choses.

Tout ce qui existe doit avoir une raison pourquoi il existe & pourquoi il existe d'une maniere plutôt que d'une autre.

Ceci revient à dire que je fuis conftitué de façon que je ne puis concevoir que le néant produife quelque chofe. Si donc je me repréfente un tems où rien n'exiftoit, il me fera impoffible de concevoir que quelque chofe ait pu commencer d'être.

Il y a donc une raifon pourquoi je fuis & pourquoi je fuis d'une maniere plutôt que d'une autre.

Cette raifon eft en moi ou hors de moi. Si elle eft en moi, j'exifte par la feule force de ma nature. J'ai donc toujours été & je ne puis ceffer d'être: car s'il y avoit eu un tems où je n'étois point, je n'aurois jamais pu commencer d'être. Je ne puis donc ceffer d'être, puifque fi j'ai en moi la raifon de mon exiftence, ma nature eft d'exifter.

Si, au contraire, la raifon de mon exiftence eft hors de moi, je n'exifte point par la feule force de ma nature; j'ai commencé d'être & je puis ceffer d'être. La Caufe de mon exiftence aura donc exifté avant moi; car la Caufe eft antérieure à l'effet.

Un Etre qui exifte par fa propre nature ou dont l'Effence eft d'exifter, eft un Etre qui exifte *néceffairement.* La non-exiftence d'un tel Etre feroit donc une contradiction.

Un Etre qui exifte *néceffairement*, eft donc un Etre qui ne peut pas ne point exifter ni exifter autrement.

La Métaphyfique définit, en effet, *le néceffaire, ce qui eft & qui ne peut pas ne point être ni être autrement:* ce qu'elle rend en d'autres termes quand elle dit; que le *Néceffaire* eft *ce dont le contraire implique contradiction ou eft impoffible en foi.*

Le *nécessaire* est donc tel par sa propre nature : il n'est déterminable que d'une seule maniere : il est essentiellement tout ce qu'il est. Si le nécessaire étoit déterminable de plusieurs manieres, aucune de ces manieres ne lui seroit essentielle : il pourroit donc changer de maniere d'être : il n'impliqueroit donc plus contradiction qu'il pût être autrement : il ne seroit donc plus le *nécessaire* rigoureux ou *métaphysique*, suivant la définition du terme.

Ainsi, dans la rigueur métaphysique il ne suffit point pour qu'un Etre soit *nécessaire*, qu'il ne change point ; il faut encore qu'il ne puisse changer : il ne suffit point que les Attributs de cet Etre demeurent constamment les mêmes ; il faut encore que la nature d'un tel Etre exclue par elle-même jusqu'à la possibilité du changement de ses Attributs. Un Etre qui ne changeroit jamais, mais qui pourroit toujours changer ne seroit donc pas un Etre *nécessaire* au sens métaphysique.

Tout Etre existe d'une maniere déterminée : il est ce qu'il est. La même Chose ne peut pas être & n'être pas en même tems ; être à la fois de plusieurs manieres différentes.

L'Etre *nécessaire* existe donc d'une maniere déterminée : & parce que sa maniere déterminée d'exister est inséparable de son existence, sa maniere déterminée d'exister est aussi nécessaire que son existence. Il est donc *essentiellement* ce qu'il est, puisque s'il pouvoit être autrement, il ne seroit pas *nécessaire*.

Ceci est d'une évidence parfaite : l'Etre dont l'*Essence* est d'exister, existe avec certaines déterminations ou certains Attributs qui constituent sa nature ou en vertu desquels il est ce qu'il est. Or ; puisque ces déterminations ou ces Attributs constituent l'Essence de cet Etre, & que cette Essence est d'exister ; il s'en-

fuit que les déterminations ou les Attributs de cet Etre ne peuvent changer ; car ils font cet Etre lui-même. Les déterminations ou les Attributs de l'Etre *néceſſaire* font donc *immuables.*

Ainsi, je nomme *contingent* tout Etre qui *peut exiſter ou ne pas exiſter ou qui peut exiſter d'une autre maniere.*

J'ai la plus parfaite certitude que je change à chaque inſtant. L'état où j'étois il n'y a qu'un moment n'eſt plus celui où je fuis dans le moment préfent. La raifon de mon exiſtence n'eſt donc pas en moi ; je n'exiſte donc pas par ma propre nature ; je ne fuis donc pas un Etre *néceſſaire* ; mes déterminations font variables ; j'ai un fentiment très-clair des changemens qui me furviennent : je fuis donc un Etre *contingent.*

Si j'applique ce raifonnement à l'Univers, tel que je le conçois hors de moi, j'aurai le même réfultat effentiel. Il fera vrai encore que l'Univers porte tous les caracteres de la *contingence.*

J'entends par l'*Univers*, cet Aſſemblage d'Etres que je me repréfente comme exiſtans hors de moi. Cette repréfentation eſt très-réelle, quoique l'Objet puiſſe être très-différent des idées que je m'en forme. Je l'ai reconnu ; je ne fuis pas plus fûr que j'exiſte, que je le fuis que j'ai des idées. Or, mes idées me repréfentent un Univers comme exiſtant hors de moi, & cette repréfentation eſt indépendante de ma Volonté. Je raifonne donc fur cet Univers comme fi j'étois aſſuré qu'il exiſte hors de mon Entendement de la même maniere que je me le figure ou au moins d'une maniere analogue. Si mes conféquences repofent fur des principes certains ; fi elles découlent immédiatement de ces principes, ma concluſion générale n'en demeurera

demeurera pas moins vraie, soit que l'Univers existe réellement hors de moi, soit qu'il n'existe que dans mes idées. (1)

Tous les Etres qui m'environnent ou dont j'ai les idées sont dans un changement continuel. Je n'en connois aucun dont je puisse légitimement affirmer qu'il est le même deux instans. Je suis aussi assuré de ces changemens que je le suis que j'ai les idées de ces Etres. Des Etres qui changent continuellement ne sont donc pas des Etres *nécessaires* au sens que j'ai attaché à ce mot. Les Etres qui m'environnent ou que je me représente comme existans hors de moi sont donc des Etres *contingens.* La non-existence de ces Etres ne seroit donc pas une contradiction; puisque leur maniere d'exister changeant continuellement ils n'ont rien en eux-mêmes qui les détermine à exister d'une maniere plutôt que d'une autre. Leur Essence n'est donc pas d'exister : ils ne sont pas *essentiellement* tout ce qu'ils sont : car si leur Essence étoit d'exister, leur maniere d'être dans un instant donné seroit telle qu'il impliqueroit contradiction qu'elle ne fût point ou qu'elle pût cesser d'être. La chose est évidente : dans un Etre dont l'Essence est d'exister, tout ce qui le fait être comme il est ne peut ni cesser d'être ni être autrement : la raison en est que ce qui le fait être comme il est, est son Essence elle-même, & cette Essence étant d'exister, ce qui le fait être comme il est ne peut ni cesser d'être ni être autrement.

Ces Etres que je me représente comme existans hors de moi

(1) Le célebre Bulfinger, qui a si bien mérité de la Philosophie, avoit débuté comme moi dans sa Démonstration de l'Existence de Dieu. Je l'ignorois quand je composois ceci : un Ami vient de m'en avertir, & je me félicite d'autant plus de m'être rencontré avec ce sage & profond Metaphysicien, que j'en suis plus sûr d'avoir suivi une bonne route pour parvenir à établir solidement la grande vérité dont il s'agit.

CHAP. II. forment cet Assemblage que je nomme l'*Univers*. Si donc ces Etres changent sans cesse, l'Assemblage qu'ils composent doit changer aussi; car cet Assemblage n'est que ces Etres eux-mêmes considérés dans leur Ensemble. L'Univers n'a donc pas une existence plus nécessaire que les Etres qui le composent: il est donc *contingent*.

J'OBSERVE encore que cet Assemblage que je désigne par le mot d'*Univers* n'est qu'une notion très-générale sous laquelle je me représente une multitude presqu'infinie d'Etres divers. L'Univers n'est donc proprement qu'une abstraction de mon Esprit: il n'est pas un Etre réel; mais il est la Collection d'un nombre presqu'infini d'Etres particuliers. Ce sont donc ces Etres dont je considere l'existence comme quelque chose de réel, & si cette existence est *contingente*, il faut bien que l'Ensemble qui en résulte soit *contingent* aussi.

UNE autre considération s'offre à mon Esprit: tous les Etres qui tombent sous mes Sens sont composés. J'y découvre des parties distinctes & dans ces parties d'autres encore: je parviens même à m'assurer que je ne saurois atteindre au dernier terme de cette composition. Des Etres composés peuvent donc être décomposés, & j'en vois un grand nombre qui le sont en effet. Tous peuvent l'être par la pensée. Or, des Etres qui résultent de l'aggrégat d'une multitude d'autres Etres ne peuvent posséder une existence *nécessaire*, puisque la seule possibilité de leur décomposition suffiroit pour que leur non-existence ne fût pas une contradiction.

SI je conçois les Composés divisés jusques dans leurs dernieres parties, je pourrai nommer ces parties les élémens (2).

(2) JE prends ici le mot d'*élémens* dans le sens usité en *Physique*, & point du tout dans celui de LEIBNITZ & de ses Disciples. On voit assez que l'accep-

des Composés; désigner ensuite ces élémens eux-mêmes par le mot plus général de Matiere, & donner aux différens aggrégats de la Matiere le nom général de Corps.

Si je viens à considérer les différens Corps qui tombent sous mes Sens, je reconnoîtrai bientôt qu'ils ont tous quelque chose de commun; que tous sont étendus, impénétrables, résistans; & parce que ces propriétés sont absolument inséparables de l'idée que j'ai du Corps; je les nommerài les *Propriétés essentielles* des Corps.

Poussant ensuite plus loin mon examen, je remarquerai que l'*Etendue* est toujours figurée & qu'il n'est aucun Corps dont la figure ne puisse changer & ne change en effet d'une maniere plus ou moins sensible. J'en conclurai donc légitimement qu'il n'est aucune figure qui soit *nécessaire* & que les Corps peuvent revêtir successivement une infinité de figures différentes.

Mais, parce que dans un Etre dont l'Essence est d'exister, la maniere déterminée d'exister est inséparable de l'Essence, je dois convenir que tout Etre dont la maniere d'exister peut changer & change en effet, ne peut posséder une existence *nécessaire*. Les Corps dont la maniere d'être peut changer & change en effet, ne possedent donc pas une existence *nécessaire*.

Les Elémens des Corps ne peuvent pas non plus posséder une existence *nécessaire*; puisqu'il ne sauroit survenir aucun changement dans les Corps qui ne résulte en dernier ressort de quelque changement qui survient aux Elémens dont les Corps ne sont que de simples aggrégats.

tion que je donne ici à ce mot est relative au point de vue sous lequel j'envisage mon Sujet & au but particulier que je me propose.

Je fais une derniere observation : parmi les Corps que j'apperçois il en est qui sont en repos & d'autres qui sont en mouvement. Je vois encore que le même Corps peut être tantôt en repos & tantôt en mouvement. Je conçois très-distinctement que l'état d'un Corps en mouvement n'est pas le même que celui que je désigne par le terme de repos. Il survient donc un certain changement à un Corps qui passe de l'état de repos à celui de mouvement. Et ici encore je reconnois que le Corps ne possede pas une existence *nécessaire*, puisque sa maniere d'être est susceptible de changemens divers. Or, s'il ne peut rien se passer dans le Corps qui ne résulte en dernier ressort de quelque chose qui se passe dans les Elémens dont le Corps est composé, il s'ensuit qu'il survient un certain changement aux Elémens lorsque le Corps passe du repos au mouvement. La maniere d'être des Elémens est donc susceptible de changemens divers : les Elémens n'ont donc pas une existence *nécessaire*.

Si donc je ne découvre rien en moi & hors de moi qui ne porte les caracteres de la *contingence*, il faut qu'il y ait hors de moi & hors des autres Etres une Raison pourquoi j'existe, & pourquoi ces autres Etres existent, & pourquoi j'existe, ainsi que ces Etres, d'une maniere plutôt que de toute autre.

La même conséquence générale me paroît découler essentiellement de la progression des Etres successifs : c'est que je n'ignore pas que dans une suite quelconque il doit toujours y avoir un *premier Terme*, & qu'un nombre actuellement infini est une contradiction : c'est que l'*Infini* du Métaphysicien n'est point l'*Infini* du Géometre : c'est qu'une Chaîne d'Etres successifs changeant continuellement sa maniere d'être, ne peut pas plus posséder une existence nécessaire que ne le peuvent les Anneaux qui la composent, dont il est évident qu'il n'en est aucun qui demeure le même deux instans : c'est enfin, qu'un

Etre *collectif* ou *composé* dépendant essentiellement de l'association de ses parties, est par cela même *contingent*; car la dissociation de ces parties est toujours possible ou n'implique en soi aucune contradiction. Puis donc qu'une Chaine d'Etres successifs ne peut exister par soi, il faut qu'il y ait hors d'elle une Cause de son existence.

Ce n'est pas que j'apperçoive une liaison nécessaire entre ce que je nomme une *Cause* & ce que je nomme un *effet*: mais, je suis obligé de reconnoitre que je suis fait de maniere que je ne puis admettre qu'une Chose est, sans qu'il y ait une Raison pourquoi elle est & pourquoi elle est comme elle est & non autrement.

J'ai nommé *nécessaire* tout ce qui est & qui ne pouvoit pas ne pas être ni être autrement. Or, je vois clairement que l'état actuel de chaque Chose n'est pas *nécessaire*; puisque j'observe qu'il varie suivant certaines Loix. Je conçois donc clairement que chaque Chose pourroit être autrement qu'elle n'est: j'ai appellé cela *contingence*, & je dis, que dans ma maniere de concevoir, chaque Chose est *contingente* de sa nature.

J'infere donc de cette contingence qu'il est une Raison qui a déterminé dès le commencement les états passés, l'état actuel & les états futurs de chaque Chose.

Mais, quand je parle de *contingence*, c'est suivant ma maniere très-imparfaite de voir & de concevoir les Choses. Il me paroit bien clair que si je pouvois embrasser l'Univers entier ou la Totalité des Choses, je connoitrois pourquoi chaque Chose est comme elle est & non autrement: j'en jugerois alors par ses rapports au Tout, de la même maniere précisément qu'un Méchanicien juge de chaque Piece d'une Machine.

Chap. II. Je conclurois donc que l'Univers lui-même eſt comme il eſt, parce que la Raison de l'Univers ne pouvoit être autrement.

Cependant, il n'en demeureroit pas moins vrai que chaque Piece de l'Univers, chaque Etre particulier, conſidéré en lui-même, auroit pu être autrement. La raiſon que j'en découvre eſt que chaque Etre particulier n'étoit point déterminé en tout ſens par ſa propre nature. Toutes ſes déterminations n'étoient pas *néceſſaires* au ſens que j'ai attaché à ce mot. Il étoit ſuſceptible d'une multitude de modifications diverſes, & j'en obſerve pluſieurs qui ſe ſuccedent dans tel ou tel Etre particulier.

Il n'en eſt pas de même à mes yeux des vérités que je nomme *néceſſaires*: je ne puis pas dire de ces vérités ce que je viens de dire des Etres particuliers. Les vérités *néceſſaires* ſont déterminées par leur propre nature: elles ne peuvent être que d'une ſeule maniere: c'eſt dans ce ſens métaphyſique que les vérités géométriques ſont néceſſaires & qu'elles excluent toute contingence.

Je ne déduis pas moins légitimement de la conſidération du Mouvement la *néceſſité* d'un premier Moteur: c'eſt que j'ai la plus grande certitude que le Mouvement n'eſt pas *eſſentiel* à la Matiere. Les preuves de cette vérité me paroiſſent démonſtratives. Si le Mouvement étoit *eſſentiel* à la Matiere, le *repos* ſeroit contradictoire à l'Eſſence de la Matiere: tous les Corps ſeroient donc *eſſentiellement* en mouvement, & j'en vois pourtant un grand nombre qui ſont en repos. Je ne dirai point que ce repos pourroit n'être qu'apparent & que mes Sens pourroient me tromper: car je ne ſuis aſſuré de l'exiſtence du Mouvement que par le témoignage de mes Sens: ſi donc mes Sens peuvent me tromper ſur le repos, ils peuvent me tromper auſſi ſur le Mouvement: je ne pourrois donc rien

affirmer ou nier du repos ni du Mouvement, & combien un tel Pyrrhonisme feroit-il absurde! (3)

Un raisonnement bien simple & très-décisif se joint ici au témoignage de mes Sens pour me convaincre que le Mouvement ne peut être essentiel à la Matiere. Tout Mouvement a nécessairement une certaine direction & un certain degré de vitesse: il n'existe point de Mouvement *en général*, comme il n'existe point de Corps *en général*. S'il est essentiel à la Matiere d'être en mouvement, il ne l'est assurément pas d'avoir tel ou tel mouvement à l'exclusion de tout autre. Il est de la plus parfaite évidence que la Matiere est susceptible d'une infinité de mouvemens divers. Elle peut être mue en tout sens & avec quelque degré de vitesse que ce soit. L'*Essence* de la

(3) †† Lorsque je parle ici du Mouvement des Corps, il est bien évident que je n'entends parler que du Mouvement *propre*. Il faute aux yeux que tous les Corps qui composent notre Globe sont emportés avec lui d'un Mouvement *commun*: mais il n'est pas moins évident, que tandis que notre Globe se meut d'Occident en Orient, une foule de Corps particuliers se meuvent d'un Mouvement *propre* d'Orient en Occident, du Nord au Midi, &c. C'est donc uniquement de ce Mouvement *propre* dont il s'agit quand on traite la question métaphysique de l'*origine* du Mouvement, & qu'on entreprend de démontrer qu'il n'est point *essentiel* à la Matiere.

Ainsi, ce feroit une grande absurdité que de soutenir que le Mouvement est *essentiel* à la Matiere précisément parce que tous les grands Corps de l'Univers circulent les uns autour des autres, & qu'il n'est par conséquent aucun Corps dans un repos absolu.

Ce ne feroit pas encore une moindre absurdité que d'entreprendre d'étayer une telle opinion par la considération des *attractions* qui s'exercent entre toutes les particules de la Matiere. Qui ne voit qu'il faudroit toujours assigner la *Raison* du Mouvement *propre* de chacun de ces grands Corps & du Mouvement *propre* de chaque Corps particulier, de la direction & de la vitesse de ces mouvemens, &c.? Et parce que cette *Raison* ne fauroit jamais se trouver dans la Matiere elle-même, indifférente de sa nature à toute sorte de directions & à quelque degré de vitesse que ce soit, il feroit indispensable de la chercher dans une Cause étrangere à la Matiere.

CHAP. II.

Matiere ne renferme donc pas la Raiſon de la direction & de la viteſſe de ſon mouvement actuel ; puiſque ſi ce mouvement avoit ſa raiſon dans l'Eſſence de la Matiere, il y auroit contradiction qu'elle pût être mue ſuivant un autre direction & avec un autre degré de viteſſe. Mais, cette direction & cette viteſſe ſont des effets qui, dans ma maniere de concevoir, doivent avoir une Cauſe ; autrement il faudroit que j'admiſſe des effets ſans Cauſes ou que je ſuppoſaſſe gratuitement que le néant peut produire quelque Choſe. Or, ſi cette direction & cette viteſſe n'ont pas leur Raiſon dans la Matiere elle-même, il faut néceſſairement que cette Raiſon exiſte hors de la Matiere. Ainſi, un certain mouvement n'étant qu'une maniere d'être ou un mode de la Matiere, la poſſibilité de tel ou tel mode particulier a bien ſon fondement dans l'*Eſſence* de la Matiere ; puiſque cette Eſſence eſt modifiable ; mais, la Raiſon de l'actualité ou de l'exiſtence de tel ou tel mode particulier ne peut réſider dans l'Eſſence de la Matiere, dès qu'il eſt de la nature de cette Eſſence de ſe prêter indifféremment à toute autre modification.

J'AI développé mon raiſonnement ; je puis le reſſerrer beaucoup. Si le Mouvement étoit eſſentiel à la Matiere, ce ſeroit néceſſairement un certain Mouvement qui lui ſeroit eſſentiel ; ce ſeroit un Mouvement qui auroit une certaine direction & une certaine viteſſe ; puiſqu'il eſt impoſſible qu'il exiſte un Mouvement qui ſoit en lui-même indéterminé, ou comme je l'ai dit, qu'il exiſte un Mouvement en général. La Matiere n'auroit donc pu ſe mouvoir que d'une ſeule maniere ; elle ſe ſeroit toujours mue de cette maniere, & ce Mouvement lui auroit été auſſi eſſentiel que l'Impénétrabilité.

LA force de ce raiſonnement découle d'un principe métaphyſique que je ne puis conteſter : c'eſt que tout ce qui eſt dit

dit appartenir à l'*Essence* d'un Sujet doit lui appartenir toujours & dans le même sens ou de la même maniere : car comme l'Essence d'un Sujet est ce qui le constitue ou ce qui le fait être ce qu'il est, il est clair que si l'Essence *changeoit*, le Sujet seroit détruit. CHAP. II.

Puis donc que le Mouvement ne peut appartenir essentiellement à la Matiere, il faut qu'il y ait hors de la Matiere une Cause de son Mouvement. J'ajoute que cette Cause doit posséder par elle-même le principe du Mouvement ; autrement il faudroit que j'admisse une progression de Causes à l'infini ; ce qui seroit absurde, comme je l'ai reconnu. Il y a plus ; dans l'absurde supposition de cette progression à l'infini, ce ne seroit pas proprement une suite infinie de *Causes* que j'admettrois ; ce seroit une suite infinie d'*Effets* ; puisque le Mouvement qui se communiqueroit d'un Corps à un autre Corps le long de la Chaine infinie ne seroit jamais qu'un *Effet*, & cet Effet seroit sans *Cause*.



CHAPITRE III.

Suite du même Sujet.

Ordre de la Nature & ses Loix.

Les ATTRIBUTS *de la* CAUSE PREMIERE.

C'EST ainsi que je suis conduit à reconnoître qu'il est hors de l'Univers une CAUSE de l'existence de l'Univers. Cette CAUSE est donc *nécessaire*: si ELLE ne l'étoit point, ELLE dépendroit d'une autre Cause; & si celle-ci n'étoit point non plus *nécessaire*, elle dépendroit elle-même d'une troisieme Cause &c. & je retomberois dans l'absurde progression des Causes ou plutôt des effets à l'infini. La CAUSE de l'Univers existe donc par SOI; SON ESSENCE est d'exister, & tout ce qui est est par ELLE.

JE n'entreprends point de pénétrer la NATURE de cette CAUSE ou ce que l'EXISTENCE NÉCESSAIRE est en elle-même: comment y parviendrois-je? moi que la rencontre d'un Atome confond & qui ne connois la nature intime d'aucun Etre! Mais, je suis forcé d'admettre que cette CAUSE, quel que soit le fond de SON ÊTRE, possede au moins tout ce qui est nécessaire à la production de ce grand Effet, que je nomme l'*Univers*. J'étudie donc l'Effet pour tâcher de parvenir à quelques notions philosophiques sur les ATTRIBUTS de la CAUSE.

JE vois d'abord que la CAUSE NÉCESSAIRE a au moins la plus grande Puissance qu'il me soit possible de concevoir; car puis-je concevoir une plus grande Puissance que celle de *créer*? L'Univers existe: j'ai reconnu qu'il est *contingent*: il n'a

donc pas toujours existé: quelle PUISSANCE que CELLE QUI l'a appellé du néant à l'être & QUI a réalisé tout ce qui étoit possible !

PORTANT ensuite mes regards sur cet Assemblage de Choses que je désigne par le terme très-général de *Nature*, je découvre que cet Assemblage est un Systême admirable de rapports divers. Je vois ces rapports se multiplier, se diversifier, s'étendre à mesure que je multiplie mes observations. Je m'assure bientôt que tout se passe dans la Nature conformément à des Loix constantes, qui ne sont que les résultats naturels de ces rapports qui enchainent tous les Etres & les dirigent à une fin commune.

IL est vrai que je n'apperçois point de liaison nécessaire entre un moment & le moment qui le suit, entre l'action d'un Etre & celle d'un autre Etre, entre l'état actuel d'un Etre & l'état qui lui succédera immédiatement, &c. Mais, je suis fait de maniere que ce que j'ai vu arriver toujours, & que ceux qui m'ont précédé ont vu arriver toujours, me paroît d'une certitude morale. Ainsi, il ne me vient pas dans l'Esprit de douter que le Soleil ne se leve demain, que les boutons des Arbres ne s'épanouissent au Printems, que le Feu ne réduise le bois en cendres, &c.

JE conviens que mon *jugement* est ici purement analogique; (1) puisqu'il est très-évident que le contraire de ce que je pense qui arrivera est toujours possible. Mais, cette simple possibilité ne sauroit le moins du monde contrebalancer dans

(1) LORSQUE j'ai examiné en détail un certain nombre de Choses & que j'ai trouvé constamment dans toutes les mêmes Propriétés essentielles, je crois être fondé à en inférer que les Choses qui me paroissent précisément semblables à celles-là, mais que je n'ai pas examinées dans le même détail, sont aussi douées des mêmes Propriétés.

Cette maniere de juger est ce que les Logiciens nomment l'*analogie*.

mon Esprit ce nombre si considérable d'expériences constantes qui fondent ici ma croyance analogique.

Il me semble que je choquerois le Sens commun si je refusois de prendre l'analogie pour guide dans des Choses de cette nature. Je menerois la vie la plus misérable ; je ne pourrois même pourvoir à ma conservation : car si ce que je connois des alimens dont je me suis toujours nourri, ne suffisoit point pour fonder la certitude où je suis que ces alimens ne se convertiront pas tout d'un coup & à propos de rien en véritables poisons, comment pourrois-je hasarder d'en manger encore ?

Je suis donc dans l'obligation très-raisonnable d'admettre qu'il est dans la Nature un certain *Ordre constant* sur lequel je puis établir des jugemens, qui sans être des démonstrations, sont d'une telle probabilité qu'elle suffit à mes besoins.

Mes Sens me manifestent cet Ordre ; ma Faculté de réfléchir m'en découvre les résultats les plus essentiels.

L'*Ordre de la Nature* est donc à mes yeux le résultat général des *rapports* (2) que j'apperçois entre les Etres.

Je regarde ces rapports comme invariables, parce que je ne les ai jamais vu & qu'on ne les a jamais vu varier naturellement.

Je déduis raisonnablement de la contemplation de ces rapports l'Intelligence de la Cause nécessaire : c'est que plus il y a dans un Tout de Parties & de Parties variées qui con-

(2) " J'Entends en général par ces rapports, ces Propriétés, ces Détermi„ nations en vertu desquelles differens Etres conspirent au même but ou con„ courent à produire un certain effet. „ *Essai analyt.* parag. 40.

courent à une fin commune, & plus il eſt probable que ce Tout n'eſt point l'Ouvrage d'une Cauſe aveugle : c'eſt que m'étant démontré à moi-même que la Matiere eſt *contingente* & que le Mouvement ne lui eſt point *eſſentiel*, je ne puis placer dans la Matiere & le Mouvement la raiſon ſuffiſante de ce qui eſt : c'eſt qu'aſſigner la *raiſon ſuffiſante* d'une Choſe n'eſt pas ſimplement donner une Cauſe à cette Choſe ; c'eſt aſſigner un *Principe* par lequel on puiſſe concevoir clairement pourquoi cette Choſe eſt & pourquoi elle eſt comme elle eſt & non autrement : or, ce n'eſt que dans l'INTELLIGENCE NÉCESSAIRE que je trouve la raiſon ſuffiſante de la maniere d'être de l'Univers ; comme ce n'eſt que dans la PUISSANCE NÉCESSAIRE que je trouve la raiſon ſuffiſante de l'exiſtence ou de l'actualité de l'Univers.

SI les Loix de la Nature réſultent eſſentiellement des rapports qui ſont entre les Etres ; (3) ſi ces rapports, conſidérés en eux-mêmes, ne ſont pas néceſſaires, il me paroît que je puis en déduire légitimement que la Nature a un LÉGISLATEUR. La Lumiere ne s'eſt pas donné à elle-même ſes propriétés, & les loix de ſa réfraction & de ſa réflexion réſultent des rapports qu'elle ſoutient avec différens Corps ſoit liquides, ſoit ſolides. (4)

JE m'exprimerois donc d'une maniere fort peu exacte, ſi je diſois, *que les Loix de la Nature ont approprié les moyens*

(3) " LES *Loix de la Nature* ſont „ en général les réſultats ou les con- „ ſéquences des rapports qui ſont entre „ les Etres. „ *Eſſai analyt.* §. 40.

(4) LA Lumiere ſe propage en ligne droite. Sa réfraction eſt cette propriété en vertu de laquelle ſes rayons ſe plient ou ſe courbent en paſſant d'un milieu dans un milieu d'eſpece différente ; par exemple, de l'Air dans l'Eau ou de l'Eau dans l'Air. La réflexion de la Lumiere eſt cette propriété par laquelle elle réjaillit ou paroit réjaillir de deſſus les Corps. L'expérience découvre ces propriétés & leurs loix ; la Géométrie les calcule.

CHAP. III. *à la fin* : (5) c'eſt que les Loix de la Nature ne ſont que de ſimples effets, & que dans mes idées, des effets ſuppoſent une Cauſe ou pour m'exprimer en d'autres termes, l'exiſtence actuelle d'une Choſe ſuppoſe l'exiſtence relative d'une autre Choſe, que je regarde comme la raiſon de l'actualité de la premiere.

Si la Nature a reçu des Loix, CELUI QUI les lui a impoſées a, ſans doute, le pouvoir de les ſuſpendre, de les modifier ou de les diriger comme IL LUI plait.

MAIS, ſi le LÉGISLATEUR de la Nature eſt auſſi SAGE que PUISSANT, IL ne ſuſpendra ou ne modifiera ſes Loix, que lorſqu'elles ne pourront ſuffire, par elles-mêmes à remplir les vue de SA SAGESSE : c'eſt que la Sageſſe ne conſiſte pas moins à ne pas multiplier ſans néceſſité les moyens qu'à choiſir toujours les meilleurs moyens pour parvenir à la meilleure fin.

JE ne puis douter de la SAGESSE du LÉGISLÀTEUR de la Nature, parce que je ne puis douter de l'INTELLIGENCE de ce LÉGISLATEUR. J'obſerve que plus les lumieres de l'Homme s'accroiſſent, & plus il découvre dans l'Univers de traits d'une INTELLIGENCE FORMATRICE. Je remarque même avec étonnement que cette INTELLIGENCE ne brille pas avec moins d'éclat dans la ſtructure du Pou ou du Ver-de-terre, que dans celle de l'Homme ou dans la diſpoſition & les mouvemens des Corps céleſtes.

JE conçois donc que l'INTELLIGENCE QUI a été capabled e former le Plan immenſe de l'Univers eſt au moins la plus PARFAITE des INTELLIGENCES.

(5) *Encyclopédie* de Paris, au mot *Feuilles des Plantes.*

MAIS cette INTELLIGENCE réside dans un ETRE NÉCESSAIRE: un Etre *nécessaire* est non seulement celui qui ne peut pas ne pas être; il est encore celui qui ne peut pas être autrement. Or, un Etre dont les Perfections seroient susceptibles d'accroissement, ne seroit pas un Etre *nécessaire*, puisqu'il pourroit être autrement. J'infere donc de ce raisonnement, que les PERFECTIONS de l'ETRE NECESSAIRE ne sont pas susceptibles d'accroissement & qu'ELLES sont absolument ce qu'ELLES sont. Je dis *absolument*, parce que je ne puis concevoir des *dégrés* dans les PERFECTIONS de l'ETRE NÉCESSAIRE. Je vois très-clairement, qu'un Etre borné peut être déterminé de plusieurs manieres, puisque je conçois très-clairement le changement possible de ses bornes.

SI l'ETRE NÉCESSAIRE posséde une INTELLIGENCE sans bornes, IL posséderа aussi une SAGESSE sans bornes; car la Sagesse n'est proprement ici que l'Intelligence elle-même, en tant qu'elle se propose une fin & des moyens relatifs à cette fin.

L'INTELLIGENCE CRÉATRICE n'aura donc rien fait qu'avec Sagesse: ELLE SE sera proposé dans la création de chaqu'Etre la meilleure fin possible & aura prédéterminé les meilleurs moyens pour parvenir à cette fin.



CHAPITRE IV.

L'amour du bonheur fondement des Loix naturelles de l'Homme.

Conséquence en faveur de la perfection du Systême moral.

Les Loix de la Nature Langage du LÉGISLATEUR.

JE fuis un Etre fentant & intelligent : il eft dans la nature de tout Etre fentant & intelligent de vouloir fentir ou exifter agréablement, & vouloir cela c'eft s'aimer foi-même. L'amour de foi-même ne differe donc pas de l'amour du bonheur. Je ne puis me diffimuler que l'amour du bonheur ne foit le principe univerfel de mes actions.

LE bonheur eft donc la grande fin de mon Etre. Je ne me fuis pas fait moi-même ; je ne me fuis pas donné à moi-même ce principe univerfel d'action : l'AUTEUR de mon Etre QUI a mis en moi ce puiffant reffort m'a donc créé pour le bonheur.

J'ENTENDS en général par le bonheur, tout ce qui peut contribuer à la confervation & au perfectionnement de mon Etre.

PARCE que les Objets fenfibles font fur moi une forte impreffion, & que mon Intelligence eft très-bornée, il m'arrive fréquemment de me méprendre fur le bonheur & de préférer un bonheur apparent à un bonheur réel. Mon expérience journaliere & les réflexions qu'elle me fait naître me découvrent mes méprifes. Je reconnois donc évidemment que pour obtenir

nir la fin de mon Etre, je ſuis dans l'obligation étroite d'obſerver les Loix de mon Etre.

Je regarde donc ces Loix comme les moyens naturels que l'Auteur de mon Etre a choiſis pour me conduire au bonheur. (1) Comme elles réſultent eſſentiellement des rapports que je ſoutiens avec différens Etres & que je ne ſuis point le maître de changer ces rapports, je vois manifeſtement que je ne puis violer plus ou moins les Loix de ma Nature particuliere, ſans m'éloigner plus ou moins de ma véritable fin.

L'expérience me démontre que toutes mes Facultés ſont renfermées dans certaines limites naturelles & qu'il eſt un terme où finit le plaiſir & où commence la douleur. J'apprends ainſi de l'expérience que je dois régler l'exercice de toutes mes Facultés ſur leur portée naturelle.

Je ſuis donc dans l'obligation philoſophique de reconnoître qu'il eſt une ſanction naturelle des Loix de mon Etre, puiſque j'éprouve un mal lorſque je les viole.

Parce que je m'aime moi-même & que je ne puis pas ne point deſirer d'être heureux, je ne puis pas ne point deſirer de continuer d'être. Je retrouve ces deſirs dans mes Semblables, & ſi quelques-uns paroiſſent ſouhaiter la ceſſation de leur Etre, c'eſt plutôt le changement de leur Etre que l'Anéantiſſement qu'ils ſouhaitent.

Ma Raiſon me rend au moins très-probable que la mort ne ſera pas le terme de la durée de mon Etre. Elle me fait entrevoir des moyens phyſiques préordonnés qui peuvent prolonger mon Humanité au-delà du tombeau. Elle m'aſſure que je

(1) Voyez Part. XV, Chap. VI. Voyez encore Part. VIII, Chap. III.

Chap. IV. suis un Etre perfectible à l'indéfini : elle me fait juger par les progrès continuels que je puis faire vers le bon & le vrai dans mon état présent, de ceux que je pourrois faire dans un autre état où toutes mes Facultés feroient perfectionnées. Enfin ; elle puise dans les notions les plus philosophiques qu'elle se forme des Attributs divins & des Loix naturelles de nouvelles considérations qui accroissent beaucoup ces différentes probabilités.

Mais, ma Raison me découvre en même tems, qu'il n'est point du tout dans l'ordre de mes Facultés actuelles que j'aie sur la survivance de mon Etre, plus que de simples probabilités. (2)

Cependant, ma Raison elle-même me fait sentir fortement combien il importeroit à mon bonheur, que j'eusse sur mon Etat futur plus que de simples probabilités ou au moins une somme de probabilités telle qu'elle fût équivalente à ce que je nomme la *certitude morale*.

Ma Raison me fournit les meilleures preuves de la Souveraine Intelligence de l'Auteur de mon Etre : elle déduit très-légitimement de cette Intelligence la Souveraine Sagesse du Grand Etre. (3) Sa Bonté fera cette Sagesse elle-même occupée à procurer le plus grand bien de tous les Etres sentans & de tous les Etres intelligens.

Cette Sagesse Adorable ayant fait entrer dans son Plan le Systême de l'Humanité a voulu, sans doute, tout ce qui pouvoit contribuer à la plus grande perfection de ce Systême.

Rien n'étoit assurément plus propre à procurer la plus grande

(2) Voyez ce que j'ai dit là-dessus dans le Chap. II de la Part. XVI.
(3) Voyez dans le Chap. III ce que j'ai exposé sur ce sujet.

perfection de ce Systême, que de donner aux Etres qui le composent, une certitude morale de leur Etat futur; & de leur faire envisager le bonheur dont ils jouiront dans cet Etat comme la suite ou la conséquence de la perfection morale qu'ils auront tâché d'acquérir dans l'Etat présent.

Et puisque l'Etat actuel de l'Humanité ne comportoit point qu'elle pût parvenir à se convaincre par les seules forces de la Raison, de la certitude d'un Etat futur, il étoit, sans contredit, dans l'ordre de la Sagesse, de lui donner par quelqu'autre voie une assurance si nécessaire à la perfection du Systême moral.

Mais, parce que le Plan de la Sagesse exigeoit apparemment qu'il y eût sur la Terre des Etres intelligens, mais très-bornés, tels que les Hommes; elle ne pouvoit pas changer les Facultés de ces Etres pour leur donner une certitude suffisante de leur Destination future.

Il falloit donc que la Sagesse employât dans cette vue un moyen tel que sans être renfermé dans la sphere actuelle des Facultés de l'Homme, il fût cependant si bien approprié à la nature & à l'exercice le plus raisonnable de ses Facultés, que l'Homme pût acquérir par ce moyen nouveau le degré de certitude qui lui manquoit & qu'il desiroit si vivement.

L'Homme ne pouvoit donc tenir cette certitude si desirable, que de la Main même de l'Auteur de son Etre. Mais, par quelle voie particuliere la Sagesse pouvoit-elle convaincre l'Homme raisonnable des grandes vues qu'elle avoit formées sur lui? A quel signe l'Homme raisonnable pouvoit-il s'assurer que la Sagesse elle-meme parloit?

J'ai reconnu que la Nature a un Législateur, & reconnoi-

tre cela c'eſt reconnoître en même temps que ce Législateur peut ſuſpendre ou modifier à son gré les Loix qu'il a données à la Nature.

Ces loix ſont donc, en quelque ſorte, le Langage de l'Auteur de la Nature ou l'expreſſion phyſique de sa Volonté.

Je conçois donc facilement que l'Auteur de la Nature a pu ſe ſervir de ce Langage pour faire connoître aux Hommes avec certitude ce qu'il leur importoit le plus de ſavoir & de ſavoir bien, & que la Raiſon ſeule ne faiſoit guere que leur indiquer.

Ainsi, parce que je vois évidemment qu'il n'y a que le Législateur de la Nature qui puiſſe en modifier les Loix, je me crois fondé raiſonnablement à admettre qu'il a parlé, lorſque je puis m'aſſurer raiſonnablement que certaines modifications frappantes de ces Loix ont eu lieu & que je puis découvrir avec évidence le but de ces modifications.

Ces modifications feront donc pour moi des *ſignes particuliers* de la Volonté de l'Auteur de la Nature à l'égard de l'Homme.

Je puis donner un nom à ces ſortes de modifications, ne fût-ce que pour indiquer les changemens qu'elles ont apporté à la marche ordinaire de la Nature : je puis les nommer des *Miracles*, & rechercher enſuite quelles idées je dois me faire des Miracles.



CHAPITRE V.

Les Miracles:

idées sur leur nature.

JE fais assez qu'on a coutume de regarder un *Miracle* comme l'effet d'un Acte *immédiat* de la TOUTE-PUISSANCE, opéré dans le Tems, & relativement à un certain but moral.

JE fais encore qu'on recourt communément à cette intervention immédiate de la TOUTE-PUISSANCE, parce qu'on ne juge pas qu'un Miracle puisse être renfermé dans la sphere des Loix de la Nature.

MAIS, s'il est dans la nature de la Sagesse de ne point multiplier les actes sans nécessité; si la VOLONTÉ EFFICACE a pu produire ou préordonner par un acte unique toutes ces modifications des Loix de la Nature que je nomme des *Miracles*, ne sera-t-il pas au moins très-probable qu'ELLE l'aura fait ?

SI la SAGESSE ÉTERNELLE QUI n'a aucune relation au Tems, a pu produire hors du Tems l'Universalité des Choses, est-il à présumer qu'ELLE se soit réservé d'agir dans le Tems & de mettre la main à la Machine comme l'Ouvrier le plus borné ?

PARCE que je ne découvre point comment un Miracle peut être renfermé dans la sphere des Loix de la Nature, serois-je bien fondé à en conclure, qu'il n'y est point du tout renfermé? Puis-je me persuader un instant que je connoisse à fond les Loix de la Nature ? ne vois-je pas évidemment que je ne

CHAP. V.

connois qu'une très-petite partie de ces Loix & que même cette partie si petite je ne la connois qu'imparfaitement ?

COMMENT donc oserois-je prononcer sur ce que les Loix de la Nature ont pu ou n'ont pas pu opérer dans la MAIN du LÉGISLATEUR ?

IL me semble que je puis sans témérité aller un peu plus loin : quoique je sois un Etre extrémement borné, je ne laisse pas d'entrevoir ici la possibilité d'une préordination relative à ce que je nomme des *Miracles*.

DES méditations assez profondes sur les Facultés de mon Ame m'ont convaincu que l'exercice de toutes ses Facultés dépend plus ou moins de l'état & du jeu des organes. Il est même peu de vérités qui soient plus généralement reconnues. J'ai assez prouvé dans un autre Ouvrage (1) que les perceptions, l'Attention, l'Imagination, la Mémoire, &c. tiennent essentiellement aux mouvemens des fibres sensibles & aux déterminations particulieres que l'action des Objets leur imprime, qu'elles conservent pendant un tems plus ou moins long, & en vertu desquelles ces fibres peuvent retracer à l'Ame les idées ou les images des Objets. (2)

(1) L'*Essai Analytique sur les Facultés de l'Ame*, publié en 1760.

(2) IL ne faudroit pas m'objecter qu'il feroit possible que l'Ame *pensât* sans Corps. J'accorderai, si l'on veut, cette possibilité : mais, je demanderai si l'on sait tant soit peu ce que feroit une Ame humaine séparée de tout Corps? On ne connoit un peu l'Ame humaine que par son union avec le Corps : de cette union résulte essentiellement un *Etre-mixte* qui porte le nom d'*Homme*, & qui est appellé à durer toujours. Si donc l'Homme doit durer toujours, son Ame pensera toujours par le ministere d'un Corps. Voyez Part. XVI, Chap. I. Ainsi, à quoi bon élever la question, si l'Ame peut *penser* sans Corps ? l'Homme n'est point un *Esprit-pur* & ne le sera jamais. Je renvoie ceux qui desireront plus de détails sur cette question aux Articles XVI, XVIII, XIX de mon *Analyse abrégée*.

C'est une Loi fondamentale de l'Union de l'Ame & du Corps que lorsque certaines fibres sensibles sont ébranlées, l'Ame éprouve certaines sensations : rien au monde n'est plus constant, plus invariable que cet effet. Il a toujours lieu, soit que l'ébranlement des fibres provienne de l'action même des Objets, soit qu'il provienne de quelque mouvement qui s'opere dans la Partie du Cerveau qui est le siege de toutes les opérations de l'Ame.

Si une foule d'expériences (3) démontre que l'Imagination & la Mémoire dépendent de l'organisation du Cerveau, il est par cela même démontré que la reproduction ou le rappel de telle ou de telle idée dépend de la reproduction des mouvemens dans les fibres sensibles appropriées à ces idées.

Nous représentons toutes nos idées par des signes d'institution, qui affectent l'œil ou l'oreille. Ces signes sont des caracteres ou des mots. Ces mots sont lus ou prononcés : ils s'impriment donc dans le Cerveau par des fibres de la Vue ou par des fibres de l'Ouie. Ainsi, soit que le mouvement se reproduise dans des fibres de la Vue ou dans des fibres de l'Ouie, les mots attachés au jeu de ces fibres seront également rappellés à l'Ame, & par ces mots les idées qu'ils sont destinés à représenter.

Je ne puis raisonnablement présupposer que tous mes Lecteurs possedent aussi bien que moi mes principes psychologiques; (4) je suis donc obligé de renvoyer ceux qui ne les

(3) Les Livres de Médecine & de Physique sont pleins d'observations qui prouvent que des accidens purement physiques affoiblissent, alterent ou détruisent même entiérement l'Imagination & la Mémoire. Rien de mieux constaté; & révoquer en doute de pareils faits ce seroit renoncer à toute certitude historique.

(4) La *Psychologie* est la Science de l'Ame. Les principes qu'on puise dans cette Science sont donc des principes psychologiques.

poffedent pas affez aux divers Ecrits dans lefquels je les ai expofés en détail. Ils feront bien fur-tout de relire avec attention l'Ecrit *fur le Rappel des Idées par les Mots & fur l'Affociation des Idées en général.*

Dès que je me fuis une fois convaincu par l'expérience & par le raifonnement que la production & la reproduction de toutes mes idées tiennent au jeu fecret de certaines fibres de mon Cerveau, je conçois avec la plus grande facilité que la Sagesse suprême a pu préorganifer au commencement des Chofes certains Cerveaux de maniere qu'il s'y trouveroit des fibres dont les déterminations (5) & les mouvemens particuliers répondroient dans un tems marqué aux Vues de cette Sagesse adorable.

Qui pourroit douter un inftant que fi nous étions les maitres d'ébranler à notre gré certaines fibres du Cerveau de nos Semblables; par exemple, les fibres appropriées aux mots, nous ne rappellaffions à volonté dans leur Ame telle ou telle fuite de mots & par cette fuite une fuite correfpondante d'idées? Répéterai-je encore que la Mémoire des mots tient au Cerveau, & que mille accidens qui ne peuvent affecter que le Cerveau, affoibliffent & détruifent même en entier la Mémoire des mots? Rappellerai-je ce Vieillard refpectable, dont j'ai parlé dans l'*Effai analytique*, §. 676, qui avoit en pleine veille des fuites nombreufes & variées de vifions abfolument indépendantes de fa Volonté, & qui ne troubloient jamais fa Raifon? Répéterai-je que le Cerveau de ce Vieillard étoit une forte de Machine d'Optique qui exécutoit d'elle-même fous les yeux de l'Ame toutes fortes de décorations & de perfpectives?

(5) Mot qui exprime certaines conditions phyfiques deftinées à rappeller à l'Ame tel ou tel figne, & par ce figne telle ou telle idée.

On

On ne s'avisera pas non plus de douter que Dieu ne puisse ébranler au gré de sa Volonté les fibres de tel ou de tel Cerveau, de maniere qu'elles traceront, à point nommé, à l'Ame une suite déterminée d'idées ou de mots & une telle combinaison des unes & des autres, que cette combinaison représentera plus ou moins figurément une suite d'evenemens cachés encore dans l'abime de l'avenir?

Ce que l'on conçoit si clairement que Dieu pourroit exécuter par son Action immédiate sur un Cerveau particulier, n'auroit-il pu le *prédéterminer* dès le commencement? Ne conçoit-on pas à peu près aussi clairement, que Dieu a pu préordonner dans tel ou tel Cerveau, & hors de ce Cerveau des causes purement physiques, qui déployant leur action dans un tems marqué par la Sagesse, produiront précisément les mêmes effets que produiroit l'Action *immédiate* du premier Moteur?

C'étoit ce que j'avois voulu donner à entendre en terminant ce paragraphe 676 de l'*Essai analytique*, auquel je viens de renvoyer: mais, je doute qu'on ait fait attention à cet endroit de l'Ouvrage. " Si les Visions prophétiques, disois-je „ dans cet endroit, ont une cause matérielle, l'on en trou„ veroit ici une explication bien simple & qui ne suppo„ seroit aucun Miracle: (6) l'on conçoit assez que Dieu „ a pu préparer de loin dans le cerveau des Prophetes des „ causes physiques propres à en ébranler dans un tems déterminé „ les fibres sensibles suivant un ordre relatif aux événemens „ futurs qu'il s'agissoit de représenter à leur Esprit. „

L'Auteur de l'*Essai de Psychologie* (7) qui n'a pas été mieux

(6) Je prenois ici le mot de *Miracle* dans le sens qu'on attache communément à ce mot.

(7) *Essai de Psychologie ou Considérations sur les Opérations de l'Ame, sur l'Habitude & sur l'Education*, &c. Londres 1755.

Chap. V.

lu ni mieux entendu que moi par la plupart des Lecteurs, & qui a tâché de renfermer dans un assez petit Volume tant de principes & de grands principes, a eu la même idée que j'expose ici. Dans le Chapitre xxi de la Partie vi de ses *Principes Philosophiques*, il s'exprime ainsi :

„ Soit que Dieu agisse immédiatement sur les fibres repré-
„ sentatrices des objets, & qu'il leur imprime des mouvemens
„ propres à exprimer ou à représenter à l'Ame une suite d'é-
„ vénemens futurs ; soit que Dieu ait créé dès le commen-
„ cement des Cerveaux dont les fibres exécuteront par elles-
„ mêmes dans un tems déterminé de semblables Représentations ;
„ l'Ame lira dans l'avenir : ce sera un Esaïe, un Jérémie,
„ un Daniel. „

Les signes d'institution (8) par lesquels nous représentons nos idées de tout genre, sont des objets qui tombent sous les Sens, & qui, comme je le disois, frappent l'œil ou l'oreille & par eux le Cerveau. La Mémoire se charge du dépôt des mots, & la Réflexion les combine. On est étonné quand on songe au nombre considérable de Langues mortes & de Langues vivantes qu'un même Homme peut apprendre & parler. Il est pourtant une Mémoire purement organique où les mots de toutes ces langues vont s'imprimer & qui les présente à l'Ame au besoin avec autant de célérité que de précision & d'abondance. On n'est pas moins étonné, quand on pense à d'autres prodiges que nous offre la Mémoire & l'imagination. Scaliger apprit par cœur tout Homere en vingt-un jours, & dans quatre mois tous les Poëtes Grecs. Wallis extraisoit de tête la racine quarrée d'un nombre de cinquante-trois figures. (9)

(8) Les caracteres, les lettres, les mots & en général toutes les manieres dont les Hommes sont convenus d'exprimer leurs idées.

(9) Haller, *Physiologie*, Tom. V, Liv. XVII, Art. VI.

Combien d'autres faits de même genre ne pourrois-je pas indiquer ! Qu'on prenne la peine de réfléchir sur les grandes idées que ces phénomènes merveilleux de la Mémoire nous donnent de l'organisation de cette Partie du Cerveau qui est le siege de l'Ame & l'Instrument immédiat de toutes ces opérations ; & l'on conviendra, je m'assure, que cet Instrument, le Chef-d'œuvre de la Création terrestre, est d'une structure fort supérieure à tout ce qu'il nous est permis d'imaginer ou de concevoir.

Ce qu'un Savant exécute sur son Cerveau par un travail plus ou moins long & par une Méthode appropriée, Dieu pourroit, sans doute, l'exécuter par un Acte *immédiat* de sa Puissance. Mais, il pourroit aussi avoir établi dès le commencement dans un certain Cerveau une telle *préorganisation* que ce Cerveau se trouveroit dans un tems prédéterminé monté à-peu-près comme celui du Savant, & capable des mêmes opérations & d'opérations plus étonnantes encore.

Supposons donc que Dieu eût créé au commencement un certain nombre de Germes humains, dont il eût préorganisé les Cerveaux de maniere, qu'à un certain jour marqué, ils devoient fournir à l'Ame l'assortiment complet des mots d'une multitude de Langues diverses ; les Hommes auxquels de pareils Cerveaux auront appartenus, se seront trouvés ainsi transformés, presque tout d'un coup, en *Polyglottes* (10) vivantes.

Je prie ceux de mes Lecteurs qui ne comprendront pas bien ceci de relire attentivement les Articles xiv, xv, xvi, xvii, xviii, de l'*Analyse Abrégée*, & les endroits relatifs de l'*Essai Analytique*. Les idées que je présente dans ce Chapitre

(10) Terme pris ici au figuré, & qui exprime des Dictionnaires en plusieurs Langues.

Chap. V. font si éloignées de celles qu'on s'étoit faites jusqu'ici sur les Sujets qui m'occupent, que je ne puis revenir trop souvent à prier mon Lecteur de ne me juger qu'après m'avoir bien saisi & bien médité. Je n'espere pas d'obtenir la grace que je demande : je sais que le nombre des bons Lecteurs est fort petit & que celui des vrais Philosophes l'est encore davantage. Mais, s'il arrive qu'on m'entende mal, je n'aurai au moins rien négligé pour prévenir les méprises de mes Juges.

Au reste ; il n'y a pas la moindre difficulté à concevoir que ces Germes préordonnés qui devoient être un jour des Polyglottes vivantes, avoient été placés dans l'ordre des Générations successives, suivant un rapport direct à ce tems précis marqué par la Sagesse.

Il n'y a pas plus de difficulté à concevoir dans certains Cerveaux la possibilité d'une préorganisation telle, que les fibres appropriées aux mots de diverses Langues, ne devoient déployer leur action que lorsqu'une certaine circonstance associée surviendroit.

J'entrevois donc par cet exemple si frappant ce qu'il feroit possible que fussent ces événemens extraordinaires que je nomme des *Miracles*. Je commence ainsi à comprendre que la sphere des Loix de la Nature peut s'étendre beaucoup plus loin qu'on ne l'imagine. Je vois assez clairement que ce qu'on prend communément pour une *suspension* de ces Loix, pourroit n'être qu'une dispensation ou une direction particuliere de ces mêmes Loix.

Ceci est d'une vraisemblance qui me frappe. Je pense & je parle à l'aide des mots dont je revêts mes idées. Ces mots sont des signes purement matériels. Ils sont attachés au jeu de certaines fibres de mon Cerveau. Ces fibres ne peuvent être

ébranlées que mon Ame n'ait auſſi-tôt les perceptions de ces mots & par eux les idées qu'ils repréſentent.

VOILA les Loix de la Nature relatives à mon Etre particulier. Il me feroit impoſſible de former aucune notion générale ſans le ſecours de quelques ſignes d'inſtitution : il n'y a que ceux qui n'ont jamais médité ſur l'Économie de l'Homme qui puiſſent douter de cette vérité pſychologique.

JE découvre donc que les Loix de la Nature relatives à la formation des idées dans l'Homme, à la repréſentation, au rappel & à la combinaiſon de ces idées par des ſignes arbitraires, (11) ont pu être modifiées d'une infinité de manieres particulieres, & produire ainſi, dans un certain tems, des événemens ſi extraordinaires qu'on ne les juge point renferfermés dans la ſphere d'activité de ces Loix de la Nature.

J'APPERÇOIS ainſi, que le GRAND OUVRIER pourroit avoir caché dès le commencement dans la Machine de notre Monde certaines pieces & certains reſſorts qui ne devoient jouer qu'au moment que certaines circonſtances correſpondantes l'exigeroient. Je reconnois donc qu'il feroit poſſible que ceux qui excluent les Miracles de la ſphere des Loix de la Nature fuſſent dans le cas d'un Ignorant en Méchanique, qui ne pouvant deviner la raiſon de certains jeux d'une belle Machine recourroit pour les expliquer à une ſorte de Magie ou à des moyens ſur-naturels.

UN autre exemple très-frappant m'affermit dans ma penſée: j'ai vu aſſez diſtinctement qu'il feroit poſſible que cet Etat futur

(11) LES mots des Langues ou leur ſignification ſont des choſes *arbitraires* ou de pure convention. Les mots n'ont aucun rapport néceſſaire avec les Objets dont ils ſont les *ſignes* ou les repréſentations. Auſſi le même Objet eſt-il repréſenté par différens mots en différentes Langues.

CHAP. VI.

de l'Homme que ma Raison me rend si probable, fût la suite naturelle d'une préordination physique aussi ancienne que l'Homme. (12) J'ai même entrevu qu'il seroit possible encore qu'une préordination analogue s'étendit à tous les Etres sentans de notre Globe. (13)

CHAPITRE VI.

Continuation du même Sujet.

Deux Systêmes possibles des Loix de la Nature.

Caracteres & but des Miracles.

JE suis ainsi conduit par une marche qui me paroît très-philosophique à admettre qu'il est deux Systêmes des Loix de la Nature, que je puis distinguer exactement.

Le premier de ces Systêmes est celui qui détermine ce que je nomme le Cours *ordinaire* de la Nature.

Le second Systême est celui qui donne naissance à ces événemens *extraordinaires* que je nomme des *Miracles.*

Mais, parce que les Loix de la Nature ont toujours pour premier fondement les Propriétés essentielles des Corps, & que si l'Essence des Choses changeoit, les Choses seroient dé-

(12) *Essai Analytique*, Chap. XXIV, §. 726, 727, &c *Contemplation de la Nature*, Part. IV, Chap. XIII.
(13) Part. I, II, III, IV, V, VI de cette *Palingénésie.*

ruites; (1) je fuis obligé de fuppofer comme certain, qu'il n'y a rien dans le fecond Syftême qui choque les Propriétés effentielles des Corps. Et ce que je dis ici des Corps doit s'entendre encore des Ames qui leur font unies. J'ai appris d'une Philofophie fublime que les *Effences* des Chofes font immuables & indépendantes de la Volonté créatrice. (2).

Ce ne font donc que les modes ou les Quités la variables des Corps & des Ames qui ont pu entrer dans la compofition du Syftême dont je parle, & produire cette combinaifon particuliere de Chofes d'où peuvent naitre les événemens miraculeux.

Par exemple; je conçois facilement qu'en vertu d'une certaine prédéterminrtion phyfique, la denfité (3) de tel ou de tel Corps a pu augmenter ou diminuer prodigieufement dans un tems marqué; la Gravitation n'agir plus fur un autre Corps; (4) la Matiere électrique s'accumuler extraordinairement autour d'une certaine Perfonne & la transfigurer; (5)

(1) Voyez le commencement du Chapitre I, de la Part. XVI.

(2) L'*Effence* des Chofes étant ce qui fait qu'elles font ce qu'elles font, Dieu ne pourroit changer les Effences fans détruire les Chofes: car il feroit contradictoire que l'Effence changeât & que la Chofe reftât la méme. Une Chofe ne peut pas être & en méme tems n'être pas. C'eft ce que les Métaphyficiens expriment quand ils difent que les *Effences* font *immuables*, *éternelles*, &c.

(3) La *denfité* des Corps réfulte de la quantité de matiere qu'ils contiennent fous un Volume déterminé. La denfité varie donc dans les différens Corps, & elle peut varier encore dans le méme Corps. Ainfi, le Metal eft plus denfe que le Bois; l'Eau l'eft plus que l'Air, &c. En fe contractant l'air devient plus denfe, &c.

(4) Je fuppofe ici, comme l'on voit, que la *Gravitation* n'eft pas effentlelle à la Matiere & qu'elle dépend d'une Caufe phyfique fecrette qui pouffe les Corps vers un Centre commun. Cette fuppofition n'eft point gratuite: les Propriétés *effentielles* ne varient point, & la Pefanteur varie, &c. Il eft donc poffible qu'il y ait eu une prédétermination phyfique relative à l'action de cette Force fur un certain Corps & dans un certain tems.

(5) On connoit ces couronnes lumineufes qui paroiffent fur les Perfonnes qu'on électrife par certains procé-

CHAP. VI.

les mouvemens vitaux renaître dans un Corps où ils étoient éteints & le rappeller à la vie ; (6) des Obstructions particulieres de l'Organe de la Vue se dissiper & laisser un libre passage à la Lumiere, &c. &c.

ET si parmi les événemens miraculeux qui s'offriroient à ma méditation, il en étoit où je n'entrevisse aucune Cause physique capable de les produire, je me garderois bien de prononcer sur l'impossibilité absolue d'une prédétermination correspondante à ces événemens. Je n'oublierois point que je suis un Etre dont toutes les Facultés sont extrêmement bornées, & que la Nature ne m'est tant soit peu connue que par quelques effets. Je songerois en même tems, à d'autres événemens de même genre où j'entrevois des causes physiques préordonnées capables de les opérer.

QUAND je cherche à me faire les plus hautes idées du GRAND AUTEUR de l'Univers je ne conçois rien de plus sublime & de plus digne de cet ETRE ADORABLE que de penser qu'IL a tout préordonné par un Acte unique de SA VOLONTÉ, & qu'il n'est proprement qu'un seul *Miracle*, qui a enveloppé la

dés, & l'on n'ignore pas non plus bien d'autres prodiges que l'Electricité a offerts à notre Siecle. Voyez la Note 7 du Chap. I de la Part. XVI.

(6) IL est aujourd'hui bien démontré, que le grand principe des mouvemens vitaux est dans l'*Irritabilité*. Une prédétermination physique qui accroîtroit beaucoup l'Irritabilité dans un Corps mort pourroit donc y faire renaître les mouvemens vitaux & le rappeller à la vie. Il peut y avoir bien d'autres moyens physiques prédéterminés propres à concourir au même effet & qui me sont inconnus. Je me borne à indiquer celui que je connois un peu. L'*Irritabilité* est cette Propriété des fibres *musculaires* en vertu de laquelle elles se contractent ou se raccourcissent d'elles-mêmes à l'attouchement de quelque corps que ce soit pour se rétablir ensuite par leur propre Force. C'est par son irritabilité que le cœur bat sans cesse; qu'il bat encore après avoir été séparé de la poitrine, & qu'on peut y rappeller le mouvement & la vie lorsqu'il en paroit privé. C'est encore à l'Irritabilité que sont dûs bien d'autres phénomenes vitaux qui ne sont pas moins surprenans. Voyez Part. XV.

la fuite immenfe des Chofes ordinaires & la fuite beaucoup moins nombreufe des Chofes *extraordinaires*; ce grand Miracle, ce Miracle incompréhenfible peut-être pour toutes les INTELLIGENCES finies eft celui de la *Création*. DIEU a voulu, & l'Univerfalité des Chofes a reçu l'Etre. Les Chofes fucceffives foit ordinaires, foit extraordinaires préexiftoient donc dès le commencement à leur apparition & toutes celles qui apparoîtront dans toute la durée des fiecles & dans l'Eternité même exiftent déja dans cette Prédétermination *univerfelle* qui embraffe le Tems & l'Eternité.

MAIS, ce feroit en vain que la SOUVERAINE SAGESSE auroit prédéterminé phyfiquement des événemens *extraordinaires* deftinés à donner à l'Homme de plus fortes preuves de cet Etat futur, le plus cher Objet de fes defirs, fi cette SAGESSE n'avoit en même tems prédéterminé la venue d'un PERSONNAGE extraordinaire, inftruit par ELLE-même du fecret de SES vues, & dont les actions & les difcours correfpondiffent exactement à la *prédétermination* dont les Miracles devoient fortir.

IL ne faut que du bon-fens pour appercevoir qu'un Miracle qui feroit abfolument ifolé ou qui ne feroit accompagné d'aucune circonftance relative propre à en déterminer le but, ne pourroit être pour l'Homme raifonnable une preuve de fa Deftination future.

MAIS, le *but* du Miracle fera exactement déterminé, fi immédiatement avant qu'il s'opere le PERSONNAGE refpectable que je fuppofe s'écrie en s'adreffant au MAÎTRE de la Nature; *je* TE *rends graces de ce que* TU *m'as exaucé: je favois bien que* TU *m'exauces toujours; mais, je dis ceci pour ce Peuple qui eft autour de moi, afin qu'il croie que c'eft* TOI QUI *m'as envoyé.*

LE Miracle deviendra donc ainfi la Lettre de *Créance* de

CHAP. VI. l'ENVOYÉ, & le but de la Miſſion de cet ENVOYÉ ſera de *mettre en évidence la Vie & l'Immortalité.*

SI, comme je le diſois, les Loix de la Nature ſont le Langage du SUPREME LÉGISLATEUR, l'ENVOYÉ dont je parle ſera auprès du Genre-humain l'Interpréte de ce Langage. Il aura été chargé par le LÉGISLATEUR d'interpréter au Genre-humain les *Signes* de ce Langage divin, qui renfermoient les aſſurances d'une heureuſe Immortalité. (7)

IL étoit abſolument indifférent à la Miſſion de cet ENVOYÉ qu'il opérât lui-même les Miracles ou qu'il ne fit que s'accommoder à leur but en le déterminant d'une maniere préciſe par ſes diſcours & par ſes actions. L'obéiſſance parfaite & conſtante de la Nature à la Voix de l'ENVOYÉ n'en devenoit pas moins propre à autoriſer & à caractériſer ſa Miſſion.

LA Naiſſance *extraordinaire* de l'ENVOYÉ pouvoit encore relever ſa Miſſion auprès des Hommes, & il étoit poſſible que

(7) J'AJOUTERAI ici un mot pour achever de développer ma penſée ſur les Miracles.

Il ſeroit poſſible que pluſieurs des Sujets ſur leſquels je ſuppoſe que des guériſons miraculeuſes ont été opérées euſſent été eux-mêmes préordonnés dans un rapport direct à ces guériſons.

Il ſeroit poſſible, par exemple, que le Germe d'un certain Aveugle-né eût été placé dans l'ordre des Générations de maniere que cet Aveugle lié à la Miſſion de l'ENVOYÉ dès le commencement des Choſes, & qu'en coincidant ainſi avec cette Miſſion il eût pour fin de concourir à l'autoriſer par le Miracle dont il devoit être le Sujet. La Réponſe ſi remarquable de l'ENVOYÉ ſur cet Aveugle ſembleroit confirmer mon idée & indiquer la *préordination* dont je parle. *Cet Homme n'eſt point né Aveugle parce qu'il a péché ni ceux qui l'ont mis au monde; mais, c'eſt* AFIN QUE LES OEUVRES DE DIEU PAROISSENT EN LUI.

Je conçois donc que les yeux de cet Aveugle avoient été préorganiſés dès le commencement dans un rapport déterminé à l'action des cauſes phyſiques & ſecretes qui devoient les ouvrir dans un certain tems & dans un certain lieu. Je me plais à contempler le Germe de cet Aveugle, caché depuis quatre mille ans dans la grande Chaine & préparé de ſi loin pour les beſoins de l'Humanité.

cette Naiſſance fût enveloppée comme tous les autres événemens miraculeux dans cette diſpenſation particuliere des Loix de la Nature qui devoit les produire. Combien de moyens phyſiques préordonnés, très-différens du moyen ordinaire, pouvoient faire développer un Germe humain dans le ſein d'une Vierge!

Si cette Économie *particuliere* des Loix de la Nature étoit deſtinée par la SAGESSE à fournir à l'Homme raiſonnable (8) une *preuve de fait* de la certitude de ſon Etat futur, cette preuve a dû être revêtue de caracteres qui ne permiſſent pas à la Raiſon d'en méconnoître la nature & la fin.

J'OBSERVE d'abord, que les Faits renfermés dans cette Économie, comme dans leur Principe phyſique préordonné, ont dû être tels qu'il parût manifeſtement qu'ils ne reſſortoient pas de l'Économie ordinaire des Loix de la Nature : s'il y avoit eu ſur ce point quelqu'équivoque, comment auroit-il été *manifeſte* que le LEGISLATEUR *parloit*.

IL n'y aura point eu d'équivoque s'il a été manifeſte qu'il n'y avoit point de proportion ou d'analogie entre les Faits dont il s'agit & les Cauſes *apparentes* de ces Faits. Le ſens-commun apprend aſſez qu'un Aveugle-né ne recouvre point la Vue par un attouchement extérieur & momentané; qu'un Mort ne reſſuſcite point à la ſeule parole d'un Homme, &c. De pareils Faits ſont aiſés à diſtinguer de ces prodiges de la Phyſique, qui ſuppoſent toujours des préparations ou des Inſ-

(8) REMARQUEZ que je répete ſouvent dans cet Ecrit le mot de *raiſonnable*: c'eſt que je ſuppoſe par-tout que l'Homme qui recherche les fondemens d'un bonheur à venir, fait de ſa Raiſon le meilleur emploi poſſible, & qu'occupé de l'examen de la plus importante de toutes les vérités, il ne cherche point à ſe la déguiſer à lui-même & aux autres par de vaines ſubtilités, qui ne prouveroient que l'abus de ſa Raiſon.

trumens. Dans ces fortes de prodiges l'Efprit peut toujours découvrir une certaine proportion, une certaine analogie entre l'effet & la caufe; & lors-même qu'il ne la découvre pas intuitivement il peut au moins la concevoir. Or, le moyen de concevoir quelqu'analogie entre la prononciation de certains mots & la réfurrection d'un Mort? La prononciation de ces mots ne fera donc ici qu'une circonftance concomitante, (9) abfolument étrangere à la Caufe fecrete du Fait; mais propre à rendre les Spectateurs plus attentifs, l'obéiffance de la Nature plus frappante & la Miffion de l'ENVOYÉ plus authentique, LAZARE *fors dehors! & il fortit.*

Au refte; je ne ferois pas entrer dans l'effence du Miracle fon opération inftantanée. Si un certain Miracle offroit des gradations fenfibles, il ne m'en paroitroit pas moins un Miracle lorfque je découvrirois toujours une difproportion évidente entre l'effet & fa caufe apparente ou fymbolique. (10) Ces gradations me fembleroient même propres à indiquer à des Yeux philofophes un Agent phyfique & très-différent du fymbolique. (11) Les gradations décelent toujours un Ordre phyfique, (12) & elles font fufceptibles d'une accélération à l'indéfini. (13)

(9) UNE circonftance qui *accompagne* le Miracle.

(10) C'EST-A-DIRE, que la Caufe *apparente* n'eft ici qu'un *figne* qui annonce l'effet ou y prépare le Spectateur.

(11) JE veux dire très-différent de la Caufe *apparente*.

(12) C'EST que la Nature ne va point par fauts.

(13) JE dois tranfcrire ici ce que je difois de mon hypothefe fur les Miracles dans la Préface de la premiere Edition des *Recherches fur le Chriftianifme*, publiée en 1770; car il faut bien que je continue à prevenir les faux jugemens qu'on pourroit porter de ma maniere de penfer fur cette hypothefe & du but que je me fuis propofé en la développant.

" Ceux, difois je, qui poffedent les
" principes dont je fuis parti jugeront
" de cette hypothefe. Mais, je crois
" devoir déclarer ici de la maniere la
" plus expreffe, que je n'ai point pré-
" tendu combattre le fentiment qui eft
" le plus généralement admis fur les
" les Miracles. Le Lecteur éclairé pré-

„ féreta celle des deux opinions qui „ lui paroitra la plus conforme à la „ Raison & à la RÉVÉLATION. Je n'ai „ point cherché à faire des Profelytes „ à mes petites opinions: l'on ne fait „ pas combien j'y fuis peu attaché „ & combien je ferai toujours difpofé „ à avouer publiquement mes erreurs „ dès qu'on me les aura fait appercevoir. J'ai dit naïvement & clairement „ ce qui m'avoit paru le plus probable ou le plus harmonique avec les „ principes fondamentaux & fi lumineux de la Théologie naturelle & de „ la Cofmologie. Il me femble toujours, „ que fi l'on y regarde de fort près, „ on reconnoitra que tout fe réduit ici „ à examiner s'il eft poffible que DIEU „ ait tout préordonné par un Acte unique de fa VOLONTÉ: car fi cette „ préordination univerfelle eft poffible, „ il devra paroitre très-indifférent au „ grand but des Miracles que DIEU foit „ intervenu immédiatement dans un „ certain tems & dans un certain lieu „ pour les produire, ou qu'IL ait préparé dès le commencement les caufes qui devoient les opérer. Ainfi, „ foit que DIEU agiffe dans le tems „ par des Volontés *particulieres*, foit „ qu'il ait agi hors du tems par une „ Volonté *générale* qui a embraffé la „ multitude infinie des effets particuliers, la Chofe ne revient-elle pas „ précifément au même & dans la Nature & dans la GRACE? Si le phyfique a pu être enchainé avec le moral; fi les *Prieres* ont pu être prévues par l'INTELLIGENCE ADORABLE aux yeux de LAQUELLE tout „ eft à nud dans la Création; fi cette „ Prévifion tout-à-fait extérieure à la „ Liberté humaine ne détruit point „ cette Liberté, pourquoi rejetteroit-on „ comme abfurde ou comme dangereufe une hypothefe qui s'accorde fi „ bien avec les principes d'une faine „ Philofophie & qui donne de fi hautes idées du GRAND AUTEUR de „ l'Univers? „

J'ajouterai encore ici, que lorfque cette Hypothefe fur les Miracles s'offrit pour la premiere fois à mon Efprit il y a bien des années, je n'avois pas lu le Livre intitulé *la Religion Chrétienne prouvée par les Faits*, de l'Abbé HOUTTEVILLE. Je viens de lire le Chapitre VI du Tome II. dans lequel l'éloquent Auteur entreprend de prouver *que les Miracles font poffibles*. J'y ai vu qu'il s'étoit formé fur la nature des Miracles à-peu-près la même idée que moi. Mais, cette idée fi philofophique il ne la développe pas par une forte d'analyfe comme j'ai tâché de le faire. Il n'indique pas précifément la maniere dont on peut concevoir la chofe. Il fe borne à montrer qu'il y a dans la Nature une multitude de phénomenes dont les caufes nous font inconnues, & qui reffortent pourtant des Loix générales du mouvement: pag. 51 & fuivantes de l'Edition de 1765. Il en conclut que les Miracles pourroient avoir été *enveloppés dans l'Ordre général & être entrés comme le refte dans l'Economie des deffeins de DIEU:* pag. 53-57. Il combattoit par cette fuppofition le fameux SPINOSA, qui avoit dit *que les Miracles étoient impoffibles, parce qu'ils étoient contraires aux Loix de la Nature, & qu'ils fuppofoient de la variation dans les Décrets de DIEU.* L'Abbé HOUTTEVILLE entreprend donc de prouver ici, qu'il n'y a point de *variation* dans les Décrets de DIEU, & qu'un *feul & même décret a pu embraffer tout*, &c.

CHAP. VI.

JE remarque en second lieu, que ce Langage *de Signes* (14) a dû être multiplié & varié & former, pour ainsi dire, un discours suivi, dont toutes les Parties fussent harmoniques entr'elles & s'appuyassent les unes les autres: car plus le LÉGISLATEUR aura développé SES Vues, multiplié & varié SES Expressions, & plus il aura été certain qu'IL *parloit.*

MAIS, s'IL a voulu parler à des Hommes de tout ordre, aux Ignorans comme aux Savans, IL aura parlé aux Sens, & n'aura employé que les *Signes* les plus palpables, & que le simple bon-sens pût facilement saisir.

ET comme le but de ce Langage de Signes étoit de confirmer à la Raison la vérité de ces grands principes qu'elle s'étoit déja formés sur les Devoirs & sur la Destination future de l'Homme, l'INTERPRETE (15) de ce Langage a dû annoncer au Genre humain une Doctrine qui fût précisément conforme à ces principes les plus épurés & les plus nobles de la Raison, & donner dans sa Personne le Modele le plus accompli de la Perfection humaine.

D'UN autre côté, si la Mission de l'ENVOYÉ avoit été bornée à annoncer au Genre humain cette Doctrine sublime; si en même tems qu'il l'annonçoit, le MAÎTRE de la Nature n'avoit

Si l'on prend la peine de comparer mes principes & ma marche avec ceux de l'Auteur, on reconnoitra facilement que je ne l'ai point copié. Nous suivions l'un & l'autre des routes très-différentes. Nous n'avions pas le même but particulier. Je ne songeois point à SPINOSA: je cherchois uniquement à développer un de mes principes psychologiques, & j'essayois de l'appliquer à la doctrine des Miracles.

Il n'en demeure pas moins vrai que l'Abbé HOUTTEVILLE m'avoit prévenu sur l'idée générale: je me fais un devoir étroit de le reconnoitre; mais j'espere qu'on me rendra la justice de penser que je n'ai point eu l'intention de m'approprier ce qui appartenoit à cet Ecrivain estimable: personne au monde n'est plus ennemi que moi du plagiat.

(14) Les *Miracles.*

(15) L'ENVOYE' de DIEU.

point parlé aux Sens ce Langage nouveau si propre à les frapper, il est de la plus grande évidence que la Doctrine n'auroit pu accroître assez par elle-même la probabilité de cet État futur qu'il s'agissoit de confirmer aux Hommes: c'est qu'on ne sauroit dire précisément ce que la Raison humaine peut ou ne peut pas en matiere de Doctrine, comme on peut dire ce que le Cours *ordinaire* de la Nature peut ou ne peut pas relativement à certains Faits palpables, nombreux, divers. (16)

(16) ON voit assez que cet argument repose sur cette vérité si évidente, que la Raison humaine est susceptible d'un accroissement à l'indéfini. SOCRATE avoit entrevu la Théorie de l'Homme moral & l'Immortalité de l'Ame. Si dix à douze SOCRATES avoient succédé au premier dans la durée des Ages, qui sait si le dernier, aidé des lumieres de ses Prédécesseurs & des siennes propres, ne se seroit point élevé enfin jusqu'à la sublime Morale dont il s'agit? On conviendra du moins que l'impossibilité de la chose n'est point du tout démontrée.

Ici l'Esprit découvre toujours une certaine proportion entre les vérités acquises & celles qu'on peut acquérir par de nouvelles méditations: il est, en effet, très-manifeste, que les vérités morales sont enveloppées les unes dans les autres & que la méditation parvient tôt ou tard à les extraire les unes des autres.

Il n'en va pas de même des Faits miraculeux. Le simple bon-sens suffit pour s'assurer qu'un Aveugle-né ne peut recouvrer la vue presque subitement par un attouchement extérieur & momentané; qu'un Homme réellement mort ne ressuscite point à la simple parole d'un autre Homme; qu'une Troupe d'ignorans ne vient pas tout d'un coup à parler des Langues étrangeres; &c.

Ici l'Esprit ne découvre aucune proportion entre les effets & les causes apparentes, aucune analogie entre ce qui précede & ce qui suit. Il voit d'abord que ces effets ne résultent point du *Cours ordinaire* de la Nature, &c.

Ce seroit donc choquer les regles d'une saine Logique que de réduire à la seule Doctrine toutes les preuves de la Mission de l'ENVOYE'.





DIX-HUITIEME PARTIE.

SUITE DES IDÉES

SUR

L'ETAT FUTUR DE L'HOMME.

CONTINUATION

DES RECHERCHES SUR LE CHRISTIANISME.

LE TÉMOIGNAGE.



Chap. I.

CHAPITRE I.

Nature & fondemens du Témoignage.

L'ordre moral.

UNE grande queſtion s'offre ici à mon examen : comment puis-je m'aſſurer raiſonnablement que le LÉGISLATEUR de la Nature a *parlé ?*

Je

Je ne demanderai pas pourquoi le Législateur *ne m'a pas parlé à moi-même?* J'apperçois trop clairement que tous les Individus de l'Humanité ayant un droit égal à cette faveur, il auroit fallu pour satisfaire aux desirs de tous multiplier & varier les *Signes extraordinaires* dans une proportion relative à ces desirs. Mais par cette multiplication excessive des Signes extraordinaires ils auroient perdu leur qualité de *Signes*, & ce qui dans l'Ordre de la Sagesse devoit demeurer extraordinaire seroit devenu ordinaire.

Je suis obligé de reconnoître encore que je suis fait pour être conduit par les Sens & par la Réflexion: une *Révélation intérieure* qui me donneroit sans cesse la plus forte persuasion de la certitude d'un État futur, ne seroit donc pas dans l'analogie de mon Etre.

Je ne pouvois exister à la fois dans tous les tems & dans tous les lieux. Je ne pouvois palper, voir, entendre, examiner tout par mes propres Sens. Il est néanmoins une foule de Choses dont je suis intéressé à connoitre la certitude ou au moins la probabilité, & qui se sont passées long-tems avant moi ou dans des lieux fort éloignés.

L'intention de l'Auteur de mon Etre est donc que je m'en rapporte sur ces Choses à la déposition de ceux qui en ont été les témoins & qui m'ont transmis leur témoignage de vive-voix ou par écrit.

Ma conduite à l'égard de ces Choses repose sur une considération qui me semble très-raisonnable: c'est que je dois supposer dans mes Semblables les mêmes Facultés essentielles que je découvre chez moi. Cette supposition est, à la vérité, purement analogique; mais il m'est facile de m'assurer que l'analogie a ici la même force que dans tous les cas qui sont du

Chap. I

ressort de l'expérience la plus commune & la plus constante. Est-il besoin que j'examine à fond mes Semblables pour être certain qu'ils ont tous les mêmes Sens & les mêmes Facultés que je possede ?

Je tire donc de ceci une conséquence que je juge très-légitime : c'est que ces Choses que j'aurois vues, ouies, palpées, examinées si j'avois été placé dans un certain tems & dans un certain lieu, ont pu l'être par ceux qui existoient dans ce tems & dans ce lieu.

Il faut bien que j'admette encore qu'elles l'ont été en effet, si ces Choses étoient de nature à intéresser beaucoup ceux qui en étoient les Spectateurs : car je dois raisonnablement supposer que des Etres qui me sont semblables se sont conduits dans certaines circonstances importantes comme j'aurois fait moi-même si j'avois été placé dans les mêmes circonstances, & qu'ils se sont déterminés par les mêmes motifs qui m'auroient déterminé en cas pareil.

Je choquerois, ce me semble, les regles les plus sûres de l'analogie (1) si je jugeois autrement. Remarquez que je ne parle ici que de Choses qui n'exigent pour être bien connues que des yeux, des oreilles & un jugement sain.

Parce que le témoignage est fondé sur l'analogie, il ne peut me donner comme elle qu'une *certitude morale*. Il ne peut y avoir d'enchaînement nécessaire entre la maniere dont j'aurois été affecté ou dont j'aurois agi en telles ou telles circonstances & celle dont des Etres que je crois m'être semblables ont été affectés ou ont agi dans les mêmes circonstances. Les circonstances elles-mêmes ne peuvent jamais être parfai-

(1) Voyez la Note 1 du Chap. III de la Part. XVII.

tement semblables ; les Sujets sont trop compliqués. Il y a plus ; le jugement que je porte sur le rapport de ressemblance de ces Etres avec moi n'est encore qu'analogique. Mais, si je me résolvois à ne croire que les seules choses dont j'aurois été le Témoin, il faudroit en même-tems me résoudre à mener la vie la plus triste & me condamner moi-même à l'ignorance la plus profonde sur une infinité de choses qui intéressent mon bonheur. D'ailleurs, l'expérience & la réflexion me fournissant des regles pour juger sainement de la validité du Témoignage, j'apprends de l'une & de l'autre qu'il est une foule de cas où je puis adhérer au Témoignage sans courir le risque d'être trompé.

Ainsi, les mêmes raisons qui me portent à admettre un certain Ordre dans le Monde physique (2) doivent me porter à admettre aussi un certain Ordre dans le Monde moral. Cet Ordre moral résulte essentiellement de la nature des Facultés humaines & des rapports qu'elles soutiennent avec les choses qui en déterminent l'exercice.

Les jugemens que je fonde sur l'Ordre moral ne sauroient être d'une parfaite certitude, parce que dans chaque détermination particuliere de la Volonté le contraire est toujours possible ; puisque l'activité de la Volonté peut s'étendre à un nombre indéfini de cas.

Mais, quand je suppose un Homme de bon-sens, je suis obligé de supposer en même-tems qu'il ne se conduira pas comme un Fou dans tel ou tel cas particulier, quoiqu'il ait toujours le pouvoir physique de le faire. Il n'est donc que probable qu'il ne le fera pas ; & je dois convenir que cette

(2) Voyez le Chap. III de la Part. XVII.

probabilité est assez grande pour fonder un jugement solide & assorti aux besoins de ma condition présente.

Ces choses que je n'ai pu palper, voir, entendre & examiner par moi-même, parce que l'éloignement des tems ou des lieux m'en séparoit, seront donc pour moi d'autant plus probables qu'elles me seront attestées par un plus grand nombre de Témoins & par des Témoins plus dignes de foi, & que leurs dépositions seront plus circonstanciées, plus harmoniques entr'elles, sans être précisément semblables.

CHAPITRE II.

De la crédibilité du Témoignage:

ses conditions essentielles.

*Application aux Témoins de l'*EVANGILE.

Si j'envisage la *certitude* comme un tout, & si je divise par la pensée ce tout en parties ou degrés, ces parties ou degrés seront des parties ou des degrés de la certitude.

Je nomme *probabilités* ces divisions idéales de la certitude. Je connoitrai donc le degré de la certitude quand je pourrai assigner le rapport de la partie au tout.

Je ne dirai pas que la probabilité d'une chose croît précisément comme le nombre des Témoins qui me l'attestent: mais, je dirai que la probabilité d'une chose augmente par le nombre

des Témoins suivant une certaine proportion que le Mathématicien tente de ramener au calcul.

Je jugerai du mérite des Témoins par deux conditions générales & essentielles; par leur capacité & par leur intégrité.

L'Etat des Facultés corporelles & des Facultés intellectuelles déterminera la premiere de ces conditions: le degré de probité & de désintéressement déterminera la seconde.

L'Expérience ou cette réitération d'actes & de certains actes par lesquels je parviens à connoître le caractere moral; l'expérience, dis-je, décidera en dernier ressort de tout cela.

J'appliquerai les mêmes principes fondamentaux à la Tradition orale & à la Tradition écrite. Je verrai d'abord que celle-ci a beaucoup plus de force que celle-là. Je verrai encore que cette force doit accroître par le concours de différentes Copies de la même Déposition. Je considérerai ces différentes Copies comme autant de Chaînons d'une même Chaîne. Et si j'apprends qu'il existe plusieurs suites différentes de Copies, je regarderai ces différentes suites comme autant de chaînes collatérales qui accroîtront tellement la probabilité de cette Tradition écrite qu'elle approchera indéfiniment de la certitude & surpassera celle que peut donner le Témoignage de plusieurs Témoins oculaires.

Dieu est l'Auteur de l'Ordre moral comme il est l'Auteur de l'Ordre physique. J'ai reconnu deux sortes de Dispensations dans l'Ordre physique. (1) La premiere est celle qui détermine ce que j'ai nommé le Cours *ordinaire* de la

(1) Consultez les Chapitres V & VI. de la Part. XVII.

CHAP. II. Nature. La feconde eft celle qui détermine ces événemens *extraordinaires* que j'ai nommés des *Miracles*.

LA premiere Difpenfation a pour fin le bonheur de tous les Etres fentans de notre Globe.

LA feconde a pour fin le bonheur de l'Homme feul; parce que l'Homme eft le feul Etre fur la Terre qui puiffe juger de cette Difpenfation, en reconnoître la fin, fe l'approprier & diriger fes actions relativement à cette fin.

CETTE Difpenfation particuliere a donc dû être calculée fur la Nature des Facultés de l'Homme & fur les différentes manieres dont il peut les exercer ici-bas & juger des Chofes.

C'EST à l'Homme que le MAÎTRE du Monde a voulu parler: IL a donc approprié SON Langage à la Nature de cet Etre que SA BONTÉ vouloit inftruire. Le Plan de SA SAGESSE ne comportoit pas qu'IL changeât la nature de cet Etre & qu'IL lui donnât fur la Terre les Facultés de l'ANGE. Mais, la SAGESSE avoit préordonné des moyens, qui fans faire de l'Homme un ANGE, devoient lui donner une certitude raifonnable de ce qu'il lui importoit le plus de favoir.

L'HOMME eft enrichi de diverfes Facultés intellectuelles: l'Enfemble de ces Facultés conftitue ce qu'on nomme la *Raifon*. Si DIEU ne vouloit pas forcer l'Homme à croire: s'IL ne vouloit que parler à fa Raifon; IL en aura ufé à l'égard de l'Homme comme à l'égard d'un Etre intelligent. IL lui aura fait entendre un Langage approprié à fa Raifon, & IL aura voulu qu'il appliquât fa Raifon à la recherche de ce Langage comme à la plus belle recherche dont il pût jamais s'occuper.

La nature de ce Langage étant telle qu'il ne pouvoit s'adresser directement à chaque Individu de l'Humanité, (2) il falloit bien que le LÉGISLATEUR l'adaptât aux moyens naturels par lesquels la Raison humaine parvient à se convaincre de la certitude morale des événemens passés & à s'assurer de l'ordre ou de l'espece de ces événemens.

Ces moyens naturels sont ceux que renferment le Témoignage : mais le Témoignage suppose toujours des *faits*; le Langage du LÉGISLATEUR a donc été un *Langage* de *faits* & de certains faits. Mais le Témoignage est soumis à des regles que la Raison établit & sur lesquelles elle juge ; le Langage du LÉGISLATEUR a donc été subordonné à ces regles.

Le fondement de la Croyance de l'Homme sur sa Destination future a donc été réduit ainsi par le SAGE AUTEUR de l'Homme à des preuves *de fait*, à des preuves palpables & à la portée de l'Intelligence la plus bornée.

Parce que le Témoignage suppose des Faits, il suppose des Sens qui apperçoivent ces Faits & les transmettent à l'Ame sans altération.

Les Sens supposent eux-mêmes un Entendement qui juge des Faits; car les Sens, purement matériels, ne jugent point.

Je nomme Faits *palpables* ceux dont le simple bon-sens peut juger ou à l'égard desquels il peut s'assurer facilement qu'il n'y a point de méprise.

(2) Voyez le commencement du Chapitre I. de cette Partie.

CHAP. II.

Le bon ſens ou le ſens commun ſera donc ce degré d'Intelligence qui ſuffit pour juger de ſemblables Faits.

Mais, parce que les Faits les plus palpables peuvent être altérés ou déguiſés par l'impoſture ou par l'intérêt, le Témoignage ſuppoſe encore dans ceux qui rapportent ces Faits une probité & un déſintéreſſement reconnus.

Et puiſque la probabilité de quelque fait que ce ſoit açcroit par le *nombre* des Dépoſants, le Témoignage exige encore un nombre de Dépoſants tel que la Raiſon l'eſtime *ſuffiſant.*

Enfin; parce qu'un Fait n'eſt jamais mieux connu que lorſqu'il eſt plus circonſtancié, & qu'un concert ſecret entre les Dépoſants n'eſt jamais moins préſumable que lorſque les Dépoſitions embraſſent les circonſtances eſſentielles du Fait ſans ſe reſſembler dans la maniere ni dans les termes, le Témoignage veut des Dépoſitions circonſtanciées, convergentes entr'elles, & variées néanmoins dans la forme & dans les expreſſions.

S'il ſe trouvoit encore que certains Faits qui me ſeroient atteſtés par divers Témoins oculaires, choquaſſent leurs préjugés les plus anciens, les plus enracinés, les plus chéris, je ſerois d'autant plus aſſuré de la fidélité de leurs Dépoſitions, que je ſerois plus certain qu'ils étoient fortement imbus de ces préjugés : c'eſt qu'il arrive facilement aux Hommes de croire légérement ce qui favoriſe leurs préjugés, & qu'ils ne croient que difficilement ce qui détruit ces préjugés.

S'il ſe rencontroit après cela que ces mêmes Témoins réuniſſent aux conditions les plus eſſentielles du Témoignage des qualités

qualités transfcendantes qu'on ne trouve point dans les Témoins ordinaires ; fi à un Sens droit & à des mœurs irréprochables ils joignoient des vertus éminentes, une bienveuillance la plus univerfelle, la plus foutenue, la plus active ; fi leurs Adverfaires même n'avoient jamais contredit tout cela ; fi la Nature obéiffoit à la voix de ces Témoins comme à celle de leur Maitre ; fi enfin, ils avoient perfévéré avec une conftance héroïque dans leur Témoignage & l'avoient même fcellé de leur fang ; il me paroîtroit que ce témoignage auroit toute la force dont un Téméignage humain peut être fufceptible.

Si donc les Témoins que l'Envoyé auroit choifi réuniffoient dans leur Perfonne tant de conditions ordinaires & extraordinaires, il me fembleroit que je ne pourrois rejeter leurs Dépofitions fans choquer la Raifon.



CHAPITRE III.

Objections contre le Témoignage tirées de l'oppofition des Miracles avec le Cours de la Nature ou du Conflict entre l'Expérience & les Témoignages rendus aux Faits miraculeux.

Réponfes.

ICI je me demande à moi-même fi un Témoignage humain, quelque certain & quelque parfait que je veuille le fuppofer, fuffit pour établir la certitude ou au moins la probabilité de Faits qui choquent eux-mêmes les Loix ordinaires de la Nature ?

J'APPERÇOIS au premier coup d'œil qu'un Fait que je nomme *miraculeux* n'en eft pas moins un Fait fenfible, palpable. Je reconnois même qu'il étoit dans l'Ordre de la SAGESSE qu'il fût très-fenfible, très-palpable. Un pareil Fait étoit donc du reffort des Sens : il pouvoit donc être l'Objet du *Témoignage*.

JE vois évidemment qu'il ne faut que des Sens pour s'affurer fi un certain Homme eft vivant, s'il eft tombé malade, fi fa maladie augmente, s'il fe meurt, s'il eft mort, s'il rend une odeur cadavéreufe. Je vois encore qu'il ne faut non plus que des Sens pour s'affurer fi cet Homme qui étoit mort eft reffufcité, s'il marche, parle, mange, boit, &c.

Tous ces Faits fi fenfibles, fi palpables peuvent donc être auffi bien l'Objet du Témoignage que tout autre Fait de Phyfique ou d'Hiftoire.

Si donc les Témoins dont je parle se bornent à m'attester ces Faits, je ne pourrai rejeter leurs Dépositions sans choquer les regles du Témoignage que j'ai moi-même posées & que la plus saine Logique prescrit.

Mais, si ces Témoins ne se bornoient point à m'attester simplement ces Faits; s'ils prétendoient m'attester encore la maniere secrete dont le Miracle a été opéré; s'ils m'assuroient qu'il a dépendu d'une prédétermination physique, leur Témoignage sur ce point de Cosmologie (1) me paroîtroit perdre beaucoup de sa force.

Pourquoi cela? c'est que cette prédétermination que ces Témoins m'attesteroient n'étant pas du ressort des Sens, ne pourroit être l'Objet direct de leur Témoignage. Je crois l'avoir prouvé dans le Chapitre III de la Part. XVI.

Ces Témoins pourroient, à la vérité, m'attester qu'elle leur a été révélée par le Législateur lui-même: mais, afin que je pusse être moralement certain qu'ils auroient eu une telle Révélation, il me faudroit toujours des Miracles; c'est-à-dire, des Faits qui ne ressortiroient point du Cours ordinaire de la Nature & qui tomberoient sous les Sens. (2)

Je découvre donc qu'il y a dans un *Miracle* deux choses essentiellement différentes & que je dois soigneusement distinguer; le *Fait* & la *Maniere* du Fait.

La premiere de ces choses a un rapport direct aux Facultés de l'Homme: la seconde n'est en rapport direct qu'a-

(1) Partie de la Philosophie qui traite des Loix générales & de l'Harmonie de l'Univers.

(2) Consultez le Chapitre VI de la Part. XVII.

CHAP. III. vec les Facultés de ces INTELLIGENCES qui connoissent le secret de l'Économie de notre Monde. (3)

SI toutefois les Témoins rapportoient à l'action de DIEU les Faits extraordinaires qu'ils m'attesteroient, ce jugement particulier des Témoins n'infirmeroit point à mes yeux leur Témoignage; parce qu'il seroit fort naturel qu'ils rapportassent à l'intervention immédiate de la TOUTE-PUISSANCE des Faits dont la Cause prochaine & efficiente leur seroit voilée ou ne leur auroit pas été révélée.

MAIS, la premiere condition du Témoignage est, sans doute, que les Faits attestés ne soient pas physiquement impossibles; je veux dire, qu'ils ne soient pas contraires aux Loix de la Nature.

C'EST l'Expérience qui nous découvre ces Loix & le Raisonnement en déduit des conséquences théorétiques & pratiques dont la Collection systématique (4) constitue la Science humaine.

OR, l'Expérience la plus constante de tous les tems & de tous les lieux dépose contre la possibilité physique de la résurrection d'un Mort.

CEPENDANT, des Témoins que je suppose les plus dignes de foi m'attestent qu'un Mort est ressuscité; ils sont unanimes dans leur Déposition, & cette Déposition est très-claire & très-circonstanciée.

ME voilà donc placé entre deux Témoignages directement

(3) On peut consulter ici les Parties XII & XIII.
(4) L'Assemblage methodique.

opposés, & si je les supposois d'égale force, je demeurerois en équilibre & je suspendrois mon jugement.

Je ne le suspendrois pas apparemment si l'Athéisme étoit démontré vrai: la Nature n'auroit point alors de LÉGISLATEUR: elle seroit à elle-même son propre Législateur, & l'Expérience la plus constante de tous les tems & de tous les lieux seroit son meilleur Interprête.

Mais, s'il est prouvé que la Nature a un LÉGISLATEUR, il est prouvé par cela même que ce LÉGISLATEUR peut en modifier les Loix. (5)

Si ces modifications sont des Faits palpables, elles pourront être l'objet direct du Témoignage.

Si ce Témoignage réunit au plus haut degré toutes les conditions que la Raison exige pour la validité de quelque Témoignage que ce soit, si même il en réunit que la Raison n'exige pas dans les Témoignages ordinaires, il sera, ce me semble, moralement certain que le LÉGISLATEUR aura *parlé*.

Cette certitude morale me paroîtra accroître si je puis découvrir avec évidence le but que le LÉGISLATEUR s'est proposé en modifiant ainsi les Loix de la Nature. (6)

(5) Consultez les Chapitres III, IV & VI de la Part. XVII.
(6) Consultez le Chapitre VI de la Part. XVII.



CHAP. IV.

CHAPITRE IV.

Suite des objections contre la preuve testimoniale relativement aux Faits miraculeux.

Réponses.

Considérations générales sur l'Ordre physique & sur l'Ordre moral.

MON scepticisme (1) ne doit pas en demeurer là : les Faits que je nomme *miraculeux* sont une violation de l'Ordre physique : l'imposture est une violation de l'Ordre moral quand elle a lieu dans des Témoins qui paroissent réunir au plus haut point toutes les conditions essentielles au Témoignage.

SEROIT-IL donc moins probable que de pareils Témoins attestassent des Faits faux, qu'il ne l'est qu'un Mort soit ressuscité ?

JE rappelle ici à mon Esprit ce que j'ai exposé sur l'Ordre physique dans les Chapitres V & VI de la Part. XVII. Si j'ai reconnu assez clairement que les Miracles ont pu ressortir d'une prédétermination physique, ils ne seront pas des violations de l'Ordre physique; mais, ils seront des dispensations particulieres de cet Ordre renfermées dans cette grande Chaîne qui lie le passé au présent, le présent à l'avenir, l'avenir à l'éternité.

IL n'en est donc pas de l'Ordre physique précisément comme

(1) MOT qui exprime ici le doute vraiment philosophique & point du tout ce *doute universel* qui seroit le tombeau de toutes les vérités.

de l'ordre moral. Le premier tient aux modifications possibles des Corps : le second tient aux modifications possibles de l'Ame.

L'ensemble de certaines modifications de l'Ame constitue ce que je nomme un *Caractere moral.*

L'espece, la multiplicité & la variété des actes par lesquels un Caractere moral se fait connoître à moi fondent le jugement que je porte de ce Caractere. (2)

Mon jugement approchera donc d'autant plus de la certitude que je connoîtrai un plus grand nombre de ces actes & qu'ils seront plus divers.

Si ces actes étoient marqués au coin de la plus solide vertu; s'ils tendoient vers un but commun; si ce but étoit le plus grand bonheur des Hommes, ce caractere moral me paroîtroit éminemment vertueux.

Il me semble donc qu'il est moins probable qu'un Témoin éminemment vertueux atteste pour vrai un Fait extraordinaire qu'il sauroit être faux, qu'il ne l'est qu'un Corps subisse une modification contraire au Cours ordinaire de la Nature : c'est que je découvre clairement une première Cause & un but de cette modification : c'est que je ne découvre aucune contradiction entre cette modification & ce que je nomme l'*Essence* (3) du Corps : c'est que loin de découvrir aucune raison suffisante pourquoi un tel Témoin me tromperoit, je découvre, au contraire, divers motifs très-puissans qui pourroient

(2) Voyez ce que j'ai dit là-dessus Chap. II de la Part. XVIII.
(3) Voyez sur ce Mot la Note (3) du Chap. I de la Part. XVI.

CHAP. IV. l'engager à taire le Fait, si l'amour de la vérité n'étoit chez lui prédominant.

ET si plusieurs Témoins de cet ordre concourent à attester le même Fait miraculeux; s'ils persévèrent constamment dans leurs dépositions; si en y persévérant ils s'exposent évidemment aux plus grandes calamités & à la mort même, je dirois que l'imposture de pareils Témoins seroit une violation de l'Ordre moral que je ne pourrois présumer sans choquer les notions du Sens-commun.

IL me semble que je choquerois encore ces Notions si je présumois que ces Témoins se sont eux-mêmes trompés : car j'ai supposé qu'ils attestoient un Fait très-palpable, dont les Sens pouvoient aussi bien juger que de tout autre Fait; un Fait enfin, dont les Témoins étoient fortement intéressés à s'assurer.

UNE chose au moins que je ne puis contester, c'est que ce Fait m'auroit paru indubitable si j'en avois été le Témoin. Cependant il ne m'en auroit pas paru moins opposé à l'*Expérience* ou au Cours ordinaire de la Nature. Or, ce que j'aurois pu voir & palper si j'avois été dans le tems & dans le lieu où le Fait s'est passé, nierai-je qu'il ait pu être vu & palpé par des Hommes qui possédoient les mêmes Facultés que moi? (4)

IL me paroît donc que je suis raisonnablement obligé de reconnoître que la preuve que je tirois de l'Ordre physique ne sauroit être opposée à celle que me fournit l'Ordre moral: 1°. parce que ces preuves sont d'un genre très-différent, & que la certitude morale n'est pas la certitude physique:

(4) Consultez ce que j'ai dit sur ce point en posant les Fondemens analogiques du Témoignage dans le Chapitre I de la Part. XVIII.

2°. parce

2° parce que je n'ai pas même ici une certitude physique que je puisse légitimement opposer à la certitude morale ; puisque j'ai admis que l'Ordre physique étoit soumis à une Intelligence qui a pu le modifier dans un rapport direct à un certain but, & que j'apperçois distinctement ce but. (5)

Ainsi, je ne saurois tirer en bonne Logique une conclusion générale de l'Expérience ou de l'Ordre physique contre le Témoignage : cette conclusion s'étendroit au-delà des prémisses. (6) Je puis bien tirer cette conclusion particuliere, que suivant le Cours ordinaire de la Nature les Morts ne ressuscitent point : mais je ne saurois affirmer logiquement qu'il n'y a aucune Dispensation secrete de l'Ordre physique dont la résurrection des Morts puisse résulter. Je choquerois bien plus encore la saine Logique si j'affirmois en général l'impossibilité de la résurrection des Morts.

Au reste ; quand il seroit démontré que les Miracles ne peuvent ressortir que d'une Action *immédiate* de la Toute-Puissance, ils n'en seroient pas plus une violation de l'Ordre physique. C'est que le Législateur de la Nature ne viole point ses Loix lorsqu'il les suspend ou les modifie. Il ne le fait pas même par une nouvelle Volonté : son Intelligence découvroit d'un coup d'œil toute la Suite des Choses, & les Miracles entroient de toute Éternité dans cette Suite comme condition du plus grand bien. (7)

L'Auteur de l'*Essai de Psychologie* (8) a rendu ceci assez

(5) Consultez le Chap. VI de la Part. XVII.

(6) Voyez sur ce Mot la Note 2 du Chap. III de la Part. XVI.

(7) Je prie qu'on relise ce que j'ai dit sur les Miracles, Note 13 Part. XVI Chap. VI. Je ne voudrois pas que l'on imaginât que je regarde mon hypothese comme vraie.

(8) *Essai de Psychologie ; Principes philosophiques :* Part. III. Chap. III.

CHAP. V.

clairement, quoique son Style, souvent trop concis, ne le mette pas à la portée de tous les Lecteurs. « Lorsque le „ Cours de la Nature, dit-il, paroît tout à coup changé ou „ interrompu, on nomme cela un *Miracle*, & on croit qu'il „ est l'Effet de l'Action immédiate de DIEU. Ce jugement peut „ être faux & le Miracle ressortir encore des Causes secondes „ ou d'un arrangement préétabli. La grandeur du bien qui „ devoit en résulter exigeoit cet arrangement ou cette excep- „ tion aux Loix ordinaires. Mais, s'il est des Miracles qui „ dépendent de l'Action immédiate de DIEU, cette Action en- „ troit dans le Plan comme moyen nécessaire du bonheur. Dans „ l'un & l'autre cas l'effet est le même pour la Foi. „

CHAPITRE V.

*S'il est probable que les Témoins de l'*ÉVANGILE *ont été trompeurs ou trompés.*

J'AI supposé que les Témoins dont il s'agit ne pouvoient ni tromper ni être trompés. La premiere supposition m'a paru fondée principalement sur leur intégrité; la seconde sur la palpabilité des Faits.

LA probabilité de la premiere supposition me sembleroit accroître beaucoup si les Faits attestés étoient de nature à ne pouvoir être crus par des Hommes de bon-sens si ces Faits n'avoient été vrais.

JE conçois à merveille qu'une fausse Doctrine peut facilement s'accréditer. C'est à l'Entendement à juger d'une Doctrine,

& l'Entendement n'eſt pas toujours pourvu des notions qui peuvent aider à diſcerner le faux en certains genres.

Mais, s'il eſt queſtion de Choſes qui tombent ſous tous les Sens, de Choſes de notoriété publique, de Choſes qui ſe paſſent dans un tems & dans un lieu féconds en Contradicteurs; ſi enfin ces Choſes combattent des préjugés nationaux, des préjugés politiques & religieux, comment des Impoſteurs qui n'auront pas tout-à-fait perdu le ſens pourront-ils ſe flatter un inſtant d'accréditer de pareilles Choſes?

Au moins ne s'aviſeront-ils pas de vouloir perſuader à leurs Compatriotes & à leurs Contemporains, qu'un Homme connu de tout le monde & qui eſt mort en public eſt reſſuſcité; qu'à la mort de cet Homme il y a eu pendant pluſieurs heures des Ténebres ſur tout le Pays, que la Terre a tremblé, &c. Si ces Impoſteurs ſont des Gens ſans Lettres & du plus bas ordre, ils s'aviſeront bien moins encore de prétendre parler des Langues étrangeres, & n'iront pas faire à une Société entiere & nombreuſe le reproche abſurde qu'elle abuſe de ce même Don extraordinaire qu'elle n'auroit pourtant point reçu.

Je ne ſais ſi je me trompe; mais il me ſemble que de pareils Faits n'auroient jamais pu être admis s'ils avoient été faux. Ceci me paroîtroit plus improbable encore, ſi ceux qui faiſoient profeſſion publique de croire ces Faits & qui les répandoient s'expoſoient volontairement à tout ce que les Hommes redoutent le plus, & ſi néanmoins je n'appercevois dans leurs Dépoſitions aucune trace de fanatiſme.

Enfin; l'improbabilité de la choſe me ſembleroit augmenter bien davantage, ſi le Témoignage public rendu à de pareils Faits avoit produit dans le Monde une Révolution beaucoup plus étonnante que celles que les plus fameux Conquérans y ont jamais produit.

QUE les Témoins dont je parle, n'aient pu être trompés, c'est ce qui m'a paru se déduire légitimement de la palpabilité des Faits. Comment pourrois-je mettre en doute si les Sens suffisent pour s'assurer qu'un Paralytique marche, qu'un Aveugle voit, qu'un Mort ressuscite, &c.?

S'IL s'agissoit en particulier de la résurrection d'un Homme avec lequel les Témoins eussent vécu familiérement pendant plusieurs années; si cet Homme avoit été condamné à mort par un Jugement souverain; s'il avoit expiré en public par un supplice très-douloureux; si ce supplice avoit laissé sur son Corps des cicatrices; si après sa résurrection cet Homme s'étoit montré plusieurs fois à ces mêmes Témoins; s'ils avoient conversé & mangé plus d'une fois avec lui; s'ils avoient reconnu ou visité ses cicatrices; si enfin, ils avoient fortement douté de cette résurrection; s'ils ne s'étoient rendus qu'aux témoignages réitérés & réunis de leurs yeux, de leurs Oreilles, de leur Toucher; si, dis-je, tous ces Faits étoient supposés vrais, je n'imaginerois point comment les Témoins auroient pu être trompés.

MAIS, si encore les Miracles attestés formoient, comme je le disois, (1) une chaine continue, dont tous les anneaux fussent étroitement liés les uns aux autres; si ces Miracles composoient, pour ainsi dire, un discours suivi, dont toutes les parties fussent dépendantes les unes des autres & s'étayassent les unes les autres; si le Don de parler des Langues étrangeres supposoit nécessairement la résurrection d'un certain HOMME & son Ascension dans le Ciel; si les Miracles que cet HOMME auroit prétendu faire avant sa mort & qui me seroient attestés par les Témoins oculaires tenoient indissolublement à ceux-là; si ces miracles étoient très-nombreux & très-diversifiés; s'ils

(1) Consultez le Chapitre VI de la Part. XVII.

avoient été opérés pendant plusieurs années ; si, dis-je, tout cela étoit vrai, comme je le suppose, il me seroit impossible de comprendre que les Témoins dont il s'agit eussent pu être trompés sur tant de Faits si palpables, si simples, si divers.

Il me semble au moins que s'il avoit été possible qu'ils se fussent trompés sur quelques-uns de ces Faits extraordinaires, il auroit été physiquement impossible qu'ils se fussent trompés sur tous.

Comment concevrois-je sur-tout, que ces Témoins pussent s'être trompés sur les Miracles ni moins nombreux ni moins divers que je suppose qu'ils croyoient opérer eux-mêmes ?

CHAPITRE VI.

Autres Objections contre le Témoignage tirées de l'Idéalisme & des illusions des Sens.

Réponses.

Je ne me jeterai pas ici dans des discussions de la plus subtile Métaphysique sur la réalité des Objets de nos sensations, sur les illusions des Sens, sur l'existence des Corps. Ces subtilités métaphysiques n'entreroient pas essentiellement dans l'examen de mon Sujet. Je n'ai point refusé de les discuter dans plusieurs de mes Ecrits précédens, & j'ai dit là-dessus tout ce que la meilleure Philosophie m'avoit enseigné.

Je sais aussi bien que personne que les Objets de nos sen-

sations ne sauroient être en eux-mêmes ce qu'ils nous paroissent être. Je vois des Objets que je nomme *matériels*: je déduis des Propriétés essentielles de ces Objets la notion générale de la *Matiere*. " Je n'affirmerai pas, disois-je ailleurs (1) " que les Attributs par lesquels la Matiere m'est connue soient " en effet ce qu'ils me paroissent être. C'est mon Ame qui " les apperçoit: ils ont donc du rapport avec la maniere dont " mon Ame apperçoit: ils peuvent donc n'être pas précisément ce qu'ils me paroissent être. Mais assurément ce qu'ils " me paroissent être résulte nécessairement de ce qu'ils sont " en eux-mêmes & de ce que je suis par rapport à eux. " Comme donc je puis affirmer du cercle l'égalité de ses " rayons, je puis affirmer de la Matiere qu'elle est étendue & " solide; ou pour parler plus exactement, qu'il est hors de " moi quelque chose qui me donne l'idée de l'Etendue solide. " Les Attributs à moi connus de la Matiere sont donc des " effets; j'observe ces effets & j'en ignore les Causes. Il peut " y avoir bien d'autres effets dont je ne soupçonne pas le " moins du monde l'existence; un Aveugle soupçonne-t-il l'usage d'un Prisme? (2) Mais, je suis au moins très-assuré " que ces effets qui me sont inconnus ne sont point opposés " à ceux que je connois. "

J'AI assez fait entrevoir dans la Partie XIII, Chap. II, que les Objets matériels ne sont aux yeux d'une Philosophie transcendante (3) que de purs phénomenes, de simples apparences fondées en partie sur notre maniere de voir & de concevoir: mais, ces phénomenes n'en sont pas moins réels, moins permanens, moins invariables. Ils n'en résultent pas moins des

(1) Préface de l'*Essai analytique*.

(2) VERRE dont les Physiciens se servent dans leurs expériences sur la Lumiere & les Couleurs.

(3) LA Philosophie de LEIBNITZ.

Loix immuables de notre Etre. Ils n'en fourniſſent donc pas un fondement moins ſolide à nos raiſonnemens.

Ainsi, parce que les Objets de nos ſenſations ne ſont point en eux-mêmes ce qu'ils nous paroiſſent être, il ne s'enſuit point du tout que nous ne puiſſions pas raiſonner ſur ces Objets comme s'ils étoient réellement ce qu'ils nous ſemblent être. Il doit nous ſuffire que les apparences ne changent jamais.

Je pourrois dire beaucoup plus: quand le pur *Idéaliſme* (4) ſeroit rigoureuſement démontré, rien ne changeroit encore dans l'ordre de nos idées ſenſibles & dans les jugemens que nous portons ſur ces idées. L'Univers, devenu purement idéal, n'en exiſteroit pas moins pour chaque Ame individuelle: il n'offriroit pas moins à chaque Ame les mêmes choſes, les mêmes combinaiſons & les mêmes ſucceſſions de choſes que nous contemplons à préſent. On n'ignore pas que le pieux & ſavant Prélat (5) qui s'étoit déclaré ſi ouvertement & ſi vivement le défenſeur de ce ſyſtême ſingulier, ſoutenoit qu'il étoit de tous les ſyſtêmes le plus favorable à cette Religion à laquelle il avoit conſacré ſes travaux & ſes biens.

Si donc je prétendois que notre ignorance ſur la nature particuliere des Objets de nos ſenſations pût infirmer le Témoignage rendu aux Faits miraculeux, il faudroit néceſſairement me réſoudre à douter de tous les Faits de la Phyſique, de l'Hiſtoire naturelle & en général de tous les Faits hiſtoriques.

(4) Opinion philoſophique qui n'admet point de *Corps* dans la Nature, & qui réduit tout aux ſeules *idées*. On trouve une expoſition aſſez claire de cette ſinguliere Doctrine Chap. XXXIII de l'*Eſſai de Pſychologie*.

(5) Berkley, Evêque de Cloyne en Irlande.

CHAP. VI.

Un Pyrrhonisme (6) si universel seroit il bien conforme à la Raison ? je devrois dire seulement au Sens commun.

Je ne dirai rien des illusions des Sens; parce que j'ai supposé que les Faits miraculeux étoient palpables, nombreux, divers; tels, en un mot, que leur certitude ne pouvoit être douteuse. Il seroit d'ailleurs fort peu raisonnable que j'argumentasse des illusions des Sens lorsqu'il s'agit de Faits qui ont pu être examinés par plusieurs Sens & que je suppose l'avoir été en effet.

CHAPITRE VII.

Opposition de l'Expérience avec elle-même: nouvelle objection contre la preuve testimoniale. Réponse.

N'ai-je pas trop donné au Témoignage? ne s'est-il point glissé d'erreur dans mes raisonnemens? ai-je assez douté?

Je ne suis assuré de la véracité (1) des Hommes que par la connoissance que j'ai des Hommes: cette connoissance re-

(6) Mot qui exprime un doute *universel*. Les Pyrrhoniens soutenoient qu'il n'y avoit rien de *certain*. Pyrrhon fut dans la Grece le principal Instituteur de cette monstrueuse Philosophie & donna son nom à cette Secte de Philosophes qui en faisoient profession. Il vivoit environ trois Siecles avant notre Ere.

(1) La *véracité* est en général la conformité de la parole avec la pensée ou si l'on veut, l'attachement le plus constant à la vérité.

repose

repose elle-même sur l'Expérience, & c'est l'Expérience elle-même qui dépose contre la possibilité physique des Miracles.

VOILA donc l'Expérience en conflict avec l'Expérience : comment décider entre deux Expériences si opposées?

J'APPERÇOIS ici des distinctions qui naissent du fond du sujet, & que je veux essayer de me développer un peu à moi-même.

PRÉCISÉMENT parce que je ne pouvois exister dans tous les tems & dans tous les lieux mon Expérience personnelle est nécessairement très-resserrée, & il en est de même de celle de mes Semblables.

TOUTE Expérience que je n'ai pu faire moi-même ne sauroit donc m'être connue que par le Témoignage.

QUAND je dis que l'Expérience de tous les tems & de tous les lieux dépose que les Morts ne ressuscitent point, je ne dis autre chose sinon que le Témoignage de tous les tems & de tous les lieux atteste que les Morts ne ressuscitent point.

SI donc il se trouve des Témoignages, que je suppose très-valides, qui attestent que des Morts sont ressuscités, il y aura conflict entre les Témoignages.

JE dis que ces Témoignages ne seront point proprement contradictoires : c'est que les Témoignages qui attestent que les Morts ne ressuscitent point, n'attestent pas qu'il est impossible que les Morts ressuscitent.

LES Témoignages qui paroissent ici en opposition sont donc simplement différens.

Or, si les Témoins qui attestent que des Morts sont *ressuscités*, ont toutes les qualités requises pour mériter mon assentiment, je ne pourrai raisonnablement le leur refuser :

1°. parce que les Témoignages différens ne peuvent prouver l'impossibilité de cette résurrection :

2°. parce que je n'ai aucune preuve que l'Ordre physique ne renferme point des Dispensations secretes dont cette résurrection ait pu résulter :

3°. parce qu'en même-tems que les Témoins m'attestent cette résurrection, je découvre évidemment le but moral du Miracle.

Ainsi, il n'y a point proprement de contradiction entre les Expériences; mais il y a diversité entre les Témoignages.

C'est bien l'Expérience qui me fait connoitre l'Ordre physique : c'est bien encore l'Expérience qui me fait connoitre l'Ordre moral : mais ces deux Expériences ne sont pas précisément du même genre & ne sauroient être balancées l'une par l'autre.

Je puis déduire légitimement de l'expérience du premier genre que suivant le Cours ordinaire de la Nature les Morts ne ressuscitent point ; mais je ne puis en déduire légitimement qu'il est physiquement impossible que les Morts ressuscitent.

Je puis déduire légitimement de l'expérience du second genre que des Hommes qui possedent les mêmes Facultés que moi ont pu voir & palper des Choses que j'aurois vues & palpées moi-même si j'avois été placé dans le même tems & dans le même lieu.

Je puis déduire encore de cette forte d'Expérience que ces Hommes ont vu & palpé ces Chofes fi j'ai des preuves morales fuffifantes de la validité de leur Témoignage.

L'Indien qui décide qu'il eft phyfiquement impoffible que l'eau devienne un corps dur n'eft pas Logicien: fa conclufion va plus loin que les propofitions fur lefquelles il la fonde. Il devroit fe borner à dire, qu'il n'a jamais vu & qu'on n'a jamais vu l'eau devenir dans fon Pays un corps dur. Et parce que cet Indien n'auroit jamais vu cela, & qu'il feroit très-fûr que fes Compatriotes ne l'auroient jamais vu, il feroit très-jufte qu'il fe rendit fort difficile fur les Témoignages qui lui feroient rendus de ce fait.

Si je ne devois partir en Phyfique que des feuls Faits connus, il auroit fallu que j'euffe rejetté fans examen les merveilles de l'Electricité, les prodiges des Polypes & une multitude d'autres Faits de même genre; car quelle analogie pouvois-je découvrir entre ces prodiges & ce qui m'étoit connu?

Je les ai crus néanmoins, ces prodiges: 1°. parce que les Témoignages m'ont paru fuffifans: 2°. parce qu'en bonne Logique mon ignorance des fecrets de la Nature ne pouvoit être un titre fuffifant à oppofer à des Témoignages valides.

Mais, comme il faut un plus grand nombre de preuves morales pour rendre probable un Fait miraculeux que pour rendre probable un prodige de Phyfique, je crois découvrir auffi dans les Témoignages qui dépofent en faveur des Faits miraculeux des caractères proportionnés à la nature de ces Faits.

J'ai indiqué ce qui m'a paru différencier le Miracle du pro-

dige. (2) Je n'ai pas nommé les Miracles des Faits *furnaturels*; j'avois assez entrevu qu'ils pouvoient ressortir d'un arrangement préétabli : je les ai donc nommés simplement des Faits *extraordinaires*, par opposition aux Faits renfermés dans le Cours ordinaire de la Nature.

AFIN donc qu'il y eût ici une contradiction réelle entre les Témoignages, il faudroit que ces Témoins qui m'attestent la résurrection d'un Mort, m'attestassent en même tems qu'elle s'est opérée suivant le Cours ordinaire de la Nature. Or, je sais très-bien que loin d'attester cela, ils ont toujours rapporté le Miracle à l'intervention de la TOUTE-PUISSANCE.

AINSI, je ne puis argumenter logiquement de l'uniformité du Cours de la Nature contre le Témoignage qui atteste que cette uniformité n'est pas constante : car, encore une fois, l'Expérience qui atteste l'uniformité du Cours de la Nature ne prouve point du tout que ce Cours ne puisse être changé ou modifié. (3).

CHAPITRE VIII.

Réflexions sur la certitude morale.

JE reconnois donc de plus en plus que je ne dois pas confondre la certitude morale avec la certitude physique. Celle-ci peut être ramenée à un calcul exact lorsque tous les cas pos-

(2) Part. XVII, Chap. VI.

(3) Consultez la Trad. Françoise de l'Ecrit de Mr. CAMPBELL sur les *Miracles*, & sur-tout les Notes du Traducteur.

sibles sont connus, comme dans les jeux de hazard, &c ou à des approximations (1) lorsque tous les cas possibles ne sont pas connus ou que les expériences n'ont pas été assez multipliées, comme dans les choses qui concernent la durée & les accidents de la Vie humaine, &c.

MAIS, les Choses qu'on nomme *morales* ne sauroient être ramenées au calcul. Ici le nombre des inconnues est trop grand proportionnellement au nombre des connues. Le moral est fondu avec le physique dans la composition de l'Homme : de là naît une beaucoup plus grande complication. L'Homme est de tous les Êtres terrestres le plus compliqué. Comment donc donner l'expression algébrique d'un Caractere moral ! Connoit-on assez l'Ame ? connoit-on assez le Corps ? connoit-on le mystere de leur Union ? peut-on évaluer avec quelque précision les effets divers de tant de circonstances qui agissent sans cesse sur cet Etre si composé ? peut-on. . . . . Mais, il vaut mieux que je prie mon Lecteur de relire ce que j'ai dit de l'imperfection de notre Morale dans les Chap. v & vi de la Part. XIII.

CONCLURAI-JE néanmoins de tout celà qu'il n'y a point de certitude morale ? parce que j'ignore le secret de la composition de l'Homme, en déduirai-je, que je connois rien du tout de l'Homme ? parce que je ne sais point comment l'ébranlement de quelques fibres du Cerveau est accompagné de certaines idées, nierai-je l'existence de ces idées ? ce seroit nier l'existence de mes propres idées : parce que je ne vois point ces fibres infiniment déliées dont les jeux divers influent sur l'exercice de l'Entendement & de la Volonté, mettrai-je

(1) MOT emprunté des Mathématiques, & qui exprime une opération par laquelle on approche de plus en plus de la valeur d'une Quantité qu'on cherche, sans cependant parvenir jamais à une précision parfaite.

CHAP. VIII. en doute s'il est un Entendement & une Volonté ? ce feroit douter si j'ai un Entendement & une Volonté, &c. &c.

Je connois très-bien certains résultats généraux de la Constitution de l'Homme, & je vois clairement que c'est sur ces résultats que la certitude morale est fondée. Je sais assez ce que les Sens peuvent ou ne peuvent pas en matiere de Faits pour être très-sûr que certains Faits ont pu être vus & palpés. Je connois assez les Facultés & les Affections de l'Homme pour être moralement certain que dans telles ou telles circonstances données des Témoins auront attesté la vérité.

Je suis même forcé d'avouer, que si je refusois d'adhérer à ces principes, je renoncerois aux maximes les plus communes de la Raison & je m'éleverois contre l'Ordre civil de tous les Siecles & de toutes les Nations.

Si donc je cherche la vérité de bonne foi, je ne subtiliserai point une question assez simple & de la plus haute importance : je tâcherai de la ramener à ses véritables termes : je conviendrai que le Témoignage peut prouver les Miracles ; mais j'examinerai avec soin si ce Témoignage réunit des conditions telles qu'elles suffisent pour établir de pareils Faits ou du moins pour les rendre très-probables.



CHAPITRE IX.

Considérations particulieres sur les Miracles & sur les circonstances qui devoient les accompagner & les caractériser.

J'Ai fait entrer dans les caracteres des Miracles une condition qui m'a paru essentielle ; c'est qu'ils soient toujours accompagnés de circonstances propres par elles-mêmes à en déterminer évidemment le but. (1)

Ces circonstances peuvent être fort étrangeres à la Cause secrete & efficiente du Miracle. Quelques mots qu'un Homme profere à haute voix ne font pas la Cause efficiente de la résurrection d'un Mort : mais, si la Nature obéit à l'instant à cette Voix, il sera vrai que le Maitre de la Nature aura parlé.

Il suit donc des principes que j'ai cherché à me faire sur les Miracles, qu'ils se seroient opérés lors même qu'il n'y auroit eu ni Envoyé ni Témoins qui parussent commander à la Nature. Les Miracles tenoient dans mes principes à cet Enchainement universel qui prédétermine le tems & la maniere de l'apparition des choses. (2)

(1) Consultez le Chapitre VI de la Part. XVII.

(2) Mais, parce que dans mon hypothese les Miracles ressortoient d'un Systême *particulier* des Loix de la Nature, & qu'ils faisoient ainsi partie de la grande Chaine qui lie tous les événemens, on ne feroit point du tout fondé à en inférer, comme l'a fait un Critique, que dans mon hypothese, les Miracles ne different pas des événemens *les plus ordinaires* ; & que conséquemment, *ils ne sauroient en aucune façon servir de preuve d'une Mission extraordinaire.* Sans doute, que les Miracles ne différeroient pas essentiellement des événemens *les plus ordinaires* pour des Intelligences qui connoitroient

CHAP. IX.

MAIS, s'il n'y avoit eu ni ENVOYÉ ni Témoins qui interprêtassent aux Hommes cette Dispensation extraordinaire & en développassent le but, (3) elle seroit demeurée stérile & n'auroit été qu'un objet de pure curiosité & de vaines spéculations.

LES Miracles auroient pu paroître alors rentrer dans le Cours ordinaire de la Nature ou dépendre de quelques circonstances très-rares, &c. Ils n'auroient plus été que de simples prodiges, sur lesquels les Savans auroient enfanté bien des Systèmes, & que les Ignorans auroient attribués à quelque Puissance invisible, &c.

PLUSIEURS de ces Miracles n'auroient pu même s'opérer ; parce que leur exécution tenoit à des circonstances extérieures qui devoient être préparées par l'ENVOYÉ ou par ses Ministres.

à fond le secret de la Composition du Monde & toute l'étendue de la sphere d'activité des Loix qui régissent les Etres naturels ou toutes les combinaisons dont ces Loix étoient susceptibles. Si donc DIEU vouloit parler à de telles Intelligences; s'IL vouloit SE révéler à elles pour leur enseigner quelque chose qui ne fût point renfermé dans la sphere actuelle de leurs Facultés, il est bien évident qu'IL ne pourroit se servir de ce Langage des Loix de la Nature dont il est ici question, & dont je me suis beaucoup occupé dans les Chapitres IV, V, VI de la Part. XVII. Des Facultés d'un autre Ordre exigeroient des Revélations d'un autre Ordre. Or, qui ne voit qu'il n'en va pas des Hommes comme de ces Intelligences? Qui ne voit que la Résurrection d'un Mort qui s'opere sur le champ à la seule parole d'un ENVOYÉ, peut être pour des Hommes une bonne preuve de la *Mission extraordinaire* de cet ENVOYÉ? Les Lecteurs intelligens & attentifs qui auront bien saisi mes principes sur les Miracles n'auront pas de peine à se tirer des objections qu'ils peuvent faire naître, & ces principes ne sont faits que pour des Lecteurs de cet ordre. Il ne leur paroitra donc pas, comme au Critique que je releve, *qu'il soit si difficile de soutenir la preuve des Miracles par des raisonnemens philosophiques.*

(3) L'ENVOYÉ ne se seroit donc pas conformé au but des Miracles s'il eût révélé aux Spectateurs le comment de ses Miracles ou le secret de leur exécution. Il suffisoit pour la persuasion & pour l'instruction des Spectateurs que les Faits dont il s'agit ne fussent point renfermés dans le cours ordinaire des événemens & que la Nature parût obéir à l'instant à la voix de l'ENVOYÉ.

MAIS

Mais, dans le Plan de la Sagesse tout étoit enchaîné & harmonique. Les Miracles étoient en rapport avec un certain point de la durée & de l'espace : leur apparition étoit liée à celle de ces Personnages qui devoient signifier à la Nature les Ordres du Législateur & aux Hommes les Desseins de sa Bonté.

Ce seroit donc principalement ici que je chercherois ce Parallélisme (4) de la Nature & de la Grace, si propre à annoncer aux Etres pensans cette Supreme Intelligence qui a tout préordonné par un seul Acte. (5)

(4) Cet accord ou cette correspondance.

(5) On entendroit fort mal mes principes sur cette Préordination, si l'on prétendoit qu'ils détruisent la Liberté humaine. Les actions libres ont été prévues, parce qu'elles supposoient essentiellement des motifs, & que les motifs ont été prévus par celui qui *sonde les Cœurs & les Reins.* Prévoir une action libre n'est pas l'opérer; la permettre n'est pas la produire. La Prévision est toujours relative à la nature de l'action & à celle de l'agent. *Prévoir* est donc ici connoître avec certitude l'influence des Causes & la nature particuliere de l'Etre-mixte sur lequel ces Causes agissent ou à l'occasion desquelles cet Etre se détermine. L'Auteur de l'Homme *ne sauroit-il point comment l'Homme est fait?* L'Auteur du Monde ignoreroit-il le secret de la Composition du Monde? L'Ouvrier ne connoitroit-il point son Ouvrage? Et parce que l'Auteur de l'Homme sauroit *comment l'Homme est fait*; s'ensuivroit-il que l'Homme n'auroit ni Volonté ni Liberté? Dieu ne pouvoit-il connoître la nature intime des Etres libres sans que cette connoissance détruisit la Liberté de ces Etres? Si la Connoissance suppose toujours un Objet, elle sera certaine ou infaillible lorsque l'Objet sera parfaitement connu. Et si cet Objet a des rapports naturels avec d'autres Objets, ceux-ci avec d'autres encore, &c. & qu'il doive résulter de ces rapports certains effets, ces Effets seront exactement prévisibles si ces divers rapports sont exactement connus. Les effets devoient être subordonnés aux Causes; celles-ci devoient l'être les unes aux autres, autrement il n'y auroit eu ni Ordre ni Harmonie. De cette subordination naissoit la Prévision. L'Intelligence adorable pour qui tout est à nud dans l'Univers; qui découvre les Effets dans leurs Causes, ces Causes dans elle-même, qui a vu de toute éternité les plus petites manœuvres de la Fourmi comme les Prodiges du Che'rubin; cette Intelligence, dis-je, ne *prévoit* pas proprement les actions libres; elle les *voit*; car l'avenir est pour elle comme le présent, & tous les Siecles ne sont devant elle que comme un instant indivisible.

Je ne m'étendrai pas davantage ici

Chap. X.

Si l'Envoyé & ses ministres ont prié pour obtenir des Guérisons extraordinaires ou d'autres Événemens miraculeux, leurs prieres entroient, comme tout le reste, dans la grande Chaîne : elles avoient été prévues de toute éternité par celui qui tient la Chaîne dans sa main, & il avoit coordonné les Causes de tel ou tel Miracle à telles ou telles prieres.

CHAPITRE X.

Doute singulier.

Examen de ce doute.

Il me reste un doute sur le *Témoignage* qui mérite de m'occuper quelques momens.

J'ai admis, au moins comme très-probable, que ces Témoins qui m'attestent des Faits miraculeux, n'avoient été ni trompeurs ni trompés: mais, seroit-il moralement impossible qu'ils eussent été des Imposteurs d'une espece très-nouvelle & d'un ordre fort relevé? je m'explique.

Je suppose des Hommes pleins de l'amour le plus ardent pour le Genre humain, & qui connoissant la beauté & l'utilité d'une Doctrine, qu'ils auroient desiré passionnément d'accréditer, auroient très-bien compris que des Miracles étoient absolument nécessaires à leur but. Je suppose que ces Hom-

sur un Sujet si haut & si contentieux. Je prie qu'on veuille bien lire avec attention ce que j'ai exposé sur la Liberté dans les Articles XII & XIII de l'*Analyse abrégée*, & j'espere qu'on reconnoitra que mes principes sur cette Matiere ne conduisent point du tout au Fatalisme.

mes auroient en conféquence feint des Miracles & fe feroient produits ainfi comme des Envoyés du TRÈS-HAUT. Je fuppofe enfin, qu'infpirés & foutenus par un genre d'héroïfme fi nouveau, ils fe feroient dévoués volontairement aux fouffrances & à la mort pour foutenir une impofture qu'ils auroient jugée fi utile au bonheur du Genre humain.

VOILA déja un grand entaffement de fuppofitions toutes très-fingulieres. Là-deffus je me demande d'abord à moi-même, fi un pareil héroïfme eft bien dans l'analogie de l'Ordre moral? je dois éviter fur-tout de choquer le fens commun.

DES Hommes fimples & illettrés inventeront-ils une femblable Doctrine? formeront-ils un tel projet? le mettront-ils en exécution? le confommeront-ils?

DES Hommes qui font profeffion de cœur & d'efprit de croire une Vie à venir & un DIEU vengeur de l'impofture, efpéreront-ils d'aller à la félicité par la route de l'impofture?

DES Hommes qui, loin d'être affurés que DIEU approuvera leur impofture, ont, au contraire, des raifons très-fortes de craindre qu'IL ne la condamne, s'expoferont-ils aux plus grandes calamités, aux plus grands périls, à la mort pour défendre & propager cette impofture?

DES Hommes qui afpirent au glorieux titre de bienfaiteurs du Genre humain expoferont-ils leurs Semblables aux plus cruelles épreuves, fans avoir aucune certitude des dédommagemens qu'ils leur promettent?

DES Hommes qui fe réuniffent pour exécuter un projet fi étrange, fi compofé, fi dangereux, feront-ils bien fûrs les uns

CHAP. X.

des autres? fe flatteront-ils de n'être jamais trahis? ne le feront-ils jamais en effet?

Des Hommes qui n'entreprennent pas feulement de perfuader à leurs Contemporains la vérité & l'utilité d'une certaine Doctrine; mais qui entreprennent encore de leur perfuader la réalité de Faits incroyables de leur nature, de Faits publics, nombreux, divers, circonftanciés, récents, efpéreront-ils d'obtenir la moindre créance fi tous ces faits font de pures inventions? pourront-ils fe flatter raifonnablement de n'être jamais confondus? ne le feront-ils en effet jamais?

Des Hommes . . . je fuis accablé fous le poids des objections, & je fuis forcé d'abandonner des fuppofitions qui choquent fi fortement toutes les notions du Sens commun. A peine pourrois-je concevoir qu'un héroïfme fi fingulier eût pu fe gliffer dans une feule Tête : comment concevrois-je qu'il fe fût emparé de plufieurs Têtes & qu'il eût agi dans toutes avec la même force, la même conftance, la même unité?

Et ce qui me paroît fi improbable à l'égard de ce genre d'héroïfme, ne me le paroîtroit pas moins quand il ne s'agiroit que de l'amour de la gloire ou de la renommée.

Si des confidérations folides m'ont convaincu qu'il eft un Ordre moral; (1) fi les jugemens que je porte des Hommes repofent effentiellement fur cet Ordre moral; je ne faurois raifonnablement admettre des fuppofitions qui n'ont aucune analogie avec cet Ordre & qui me paroiffent même lui être directement oppofées.

(1) Voyez le Chap. I. de la Part. XVIII.

CHAPITRE XI.

Autres doutes.

L'Amour du merveilleux :

les faux Miracles :

les Martyrs de l'erreur ou de l'opinion.

Réflexions sur tout cela.

ICI un doute en engendre promptement un autre. Le Sujet que je manie est aussi composé qu'important. Il présente une multitude de faces : je ne pouvois entreprendre de les considérer toutes : j'aurai au moins fixé les principales.

Les Annales religieuses de presque tous les Peuples sont pleines d'apparitions, de miracles, de prodiges, &c. Il n'est presqu'aucune opinion religieuse qui ne produise en sa faveur des miracles & même des Martyrs.

L'Esprit humain se plait au merveilleux : il a une sorte de goût inné pour tout ce qui est extraordinaire ou nouveau : on le frappe toujours en lui racontant des prodiges : il leur prête au moins une oreille attentive, & il les croit souvent sans examen. Il semble même n'être pas trop fait pour douter : il aime plus à croire : le doute philosophique suppose des efforts qui, pour l'ordinaire, lui coûtent trop.

Ces dispositions naturelles de l'Esprit humain sont très-

propres à accroître la défiance d'un Philosophe sur tout ce qui a l'air de Miracle, & doivent l'engager à se rendre très-difficile sur les preuves qu'on lui produit en ce genre.

Mais, les visions de l'Alchymie porteront-elles un Philosophe à rejeter les vérités de la Chymie ? Parce que quantité de Livres de Physique & d'Histoire fourmillent d'observations trompeuses & de faits controuvés ou hasardés, un Philosophe qui saura douter en tirera-t-il une conclusion générale contre tous les Livres de Physique & d'Histoire ? étendra-t-il sa conclusion indistinctement à toutes les observations, à tous les faits ?

Si beaucoup d'opinions religieuses ont emprunté l'appui des Miracles, cela même me paroîtroit prouver que dans tous les tems & dans tous les lieux les Miracles ont été regardés comme le Langage le plus expressif que la Divinité pût adresser aux Hommes, & comme le Sceau le plus caractéristique qu'Elle pût apposer à la Mission de ses Envoyés. (1)

(1) Aussi l'Envoyé en appelle-t-il fréquemment à cette preuve comme à la plus convaincante. *Les Oeuvres que mon Pere m'a donné le pouvoir de faire rendent ce témoignage de moi que j'ai été envoyé par mon Pere.... Si je n'avois fait devant eux des Oeuvres que nul autre n'a faites.... Si vous ne croyez pas à mes Paroles, croyez au moins aux Oeuvres que je fais..... Tyr & Sidon s'éleveront au jour du Jugement contre cette Nation; car si les Miracles qui ont été faits devant elle avoient été faits devant Tyr & Sidon, elles se seroient converties.*

Les Miracles étoient, en effet, un des principaux Caractères auxquels cette Nation pensoit qu'on reconnoitroit le Messie ou le Christ : *quand le Messie viendra fera-t-il de plus grands Miracles que cet Homme ?*

Et si l'on prétendoit que le Christ lui-même a voulu infirmer cette grande preuve, lorsqu'Il a dit en termes formels; *il s'élevera de faux-Christs & de faux-Prophetes qui feront des choses si merveilleuses & si prodigieuses, que, s'il étoit possible, les Elus mêmes en seroient séduits*; si, dis-je, l'on prétendoit que le Christ a voulu montrer par ces paroles le peu de fond qu'il y a à faire sur les Miracles, on choqueroit manifestement les regles de la plus saine Critique: car s'il étoit bien prouvé par l'Histoire que la Nation dont il s'agit dans ce passage étoit alors fort

Je descends ensuite dans le détail : je compare les Faits aux Faits, les Miracles aux Miracles: j'oppose les Témoignages aux Témoignages, & je suis frappé d'étonnement à la vue de l'énorme différence que je découvre entre les Miracles que m'attestent les Témoins dont j'ai parlé, & les faits qu'on me produit en faveur de certaines opinions religieuses. Les premiers me paroissent si supérieurs soit à l'égard de l'espece, du nombre, de la diversité, de l'enchaînement, de la durée, de la publicité, de l'utilité directe ou particuliere; (2) soit surtout à l'égard de l'importance du but général, de la grandeur des suites, de la force des Témoignages; (3) que je ne puis

adonnée à la Magie & aux Enchantemens; s'il étoit bien prouvé encore par l'Histoire de cette Nation qu'il s'éleva peu de tems après la venue du CHRIST de faux-Prophetes qui recouroient aux Arts magiques pour séduire le Peuple; si cette séduction étoit d'autant plus facile, que la Nation entiere faisoit profession d'attendre alors la venue du MESSIE, il seroit de la plus grande évidence que le CHRIST n'auroit voulu par ces paroles que prémunir ses Disciples contre les prestiges de ces *faux-Christs* qui abuseroient de la crédulité du Peuple en lui persuadant qu'ils étoient eux-mêmes ce CHRIST dont les anciens Oracles annonçoient la venue. Un sage Médecin passeroit-il pour avoir voulu décréditer la Médecine, parce qu'il auroit pris soin de prémunir le Public contre les séductions des Charlatans? Mais, les vrais Médecins ne se laissent pas séduire par les Charlatans; aussi le CHRIST ajoute-t-il, *que* S'IL ÉTOIT POSSIBLE *les Elus mêmes en seroient séduits.*

(2) CES Miracles ne sont point fastueux: ils ne sont point une vaine ostentation de Puissance: ils sont la plupart des Oeuvres de miséricorde, des actes de bienfaisance.

(3) JE prie instamment le Lecteur qui sait douter, de peser un à un à la balance de la Raison les divers caracteres que je viens d'indiquer & qui me paroissent réunis dans les Miracles de l'EVANGILE. Je le prie encore d'appliquer un à un tous ces caracteres aux faits soit anciens, soit modernes qu'on produit comme miraculeux, & de se demander à lui-même dans le silence du Cabinet, si ces faits soutiennent bien le parallele. Il remarquera le dénombrement que je fais ici des caracteres que j'aurois pu facilement pousser plus loin & développer beaucoup si le genre de mon travail me l'avoit permis: 1°. l'espece, 2°. le nombre, 3°. la diversité, 4°. l'enchaînement, 5°. la durée, 6°. la publicité, 7°. l'utilité directe ou particuliere, 8°. l'importance du but général, 9°. la grandeur des suites, 10°. la force des Témoignages.

Il est facile de trouver dans l'Histoire ancienne & moderne des faits attestés, même juridiquement comme mi-

raisonnablement ne les pas admettre au moins comme très-probables; tandis que je ne puis pas raisonnablement ne point rejeter les autres comme des inventions aussi ridicules en elles-mêmes qu'indignes de la Sagesse & de la Majesté du Maître du Monde.

Hésiterai-je donc à prononcer entre les prestiges, les tours d'adresse d'un Alexandre (4) du Pont ou d'un Apollonius (5) de Thyane & les Miracles qui me sont attestés par les Témoins dont il s'agit? Demeurerai-je en suspens entre l'autorité d'un Philostrate (6) & celle de ces Témoins? Peserai-je dans la même balance la Fable & l'Histoire? (7)

raculeux, & qui pourtant n'étoient que de pures inventions, des supercheries ou des effets naturels, mais frappans de diverses circonstances physiques ou morales. Notre Siecle en a offert & en offre encore plusieurs exemples. Le Lecteur vraiment Logicien & bon Critique appliquera donc à ces faits les divers caracteres que présentent les Miracles de l'Evangile. Il ne se bornera point à des comparaisons générales; il descendra dans le détail & dans le plus grand détail. Il ne s'arrêtera point aux grands traits, aux traits les plus saillans; il voudra analyser encore les plus petits traits & pousser l'analyse jusques dans ses derniers élémens. Présumera-t-on qu'après un pareil examen, le Lecteur que je suppose soit fort porté à ranger dans la même catégorie & les Miracles de l'Evangile & tous les faits donnés pour miraculeux par différens Partis.

Je n'ai jamais dit, parce que je ne l'ai jamais pensé, qu'il suffise qu'un fait soit attesté comme miraculeux, pour qu'il faille le croire *miraculeux*: mais, j'ai fort insisté sur les différens caracteres que doivent avoir les Miracles & les Témoignages qui les attestent, pour obtenir l'acquiescement de la Raison. Je ne demande qu'une grace; c'est de me lire avec l'attention & le recueillement qu'exige la nature de mon travail; de ne juger point par quelques paragraphes de la Cause que je traite; mais d'en juger par la chaine entiere des paragraphes; je veux dire par la collection de toutes les preuves que je rassemble ou que j'indique.

(4) Imposteur fameux.

(5) Autre Imposteur fameux du tems de Néron. Hiérocles, Philosophe Payen, qui vivoit au commencement du quatrieme Siecle, avoit composé un Ouvrage intitulé *Philalethes*, dans lequel il comparoit les prétendus Miracles d'Apollonius à ceux de l'Envoyé de Dieu.

(6) Auteur du Roman d'Apollonius, & qui le composa pour faire sa cour à Caracalla, Prince superstitieux & fort adonné à la Magie.

(7) On sent assez que la nature de cet Ecrit ne me permet point d'entrer

Si

Si un Historien (8) d'un grand poids me rapporte qu'un Empereur Romain a rendu la vue à un Aveugle & guéri un Boiteux ; j'examinerai si cet Historien, que je sais très-bien n'être point crédule, se donne pour le Témoin oculaire de ces faits ; si je lis dans ses *Annales* qu'il ne les rapporte que comme un *bruit populaire* : (9) s'il insinue lui-même assez clairement que c'étoit là une petite invention destinée à favoriser la cause de l'Empereur : (10) s'il parle de cette invention comme d'une flatterie, (11) je ne pourrai inférer du récit de cet Historien que la réalité d'un bruit populaire.

Si dans le Siecle le plus éclairé qui fût jamais & dans la Capitale d'un grand Royaume on a prétendu que des miracles s'opéroient par des *convulsions* ; si un Homme en place a consigné ces prétendus Miracles dans un gros Livre ; s'il a tâché de les étayer de divers Témoignages ; si une Société nombreuse a donné ces faits comme des preuves de la vérité de son opinion sur un passage d'un Traité de Théologie ; je ne verrai dans tout cela qu'une invention burlesque, & j'y contemplerai à regret les monstrueux écarts de la Raison humaine. (12)

dans des détails historiques & critiques qui contrasteroient trop avec une simple Esquisse. On les trouvera, ces détails, dans presque tous les Livres qui ont été publiés en faveur de la Vérité qui m'occupe. On peut se borner à consulter les savantes Notes de l'estimable Mr. Seigneux de Correvon sur l'ouvrage du célebre Addisson.

(8) Tacite sur Vespasien.

(9) *Utrumque pro Concione tentavit, nec eventus defuit.*

(10) *Queis cœlestis favor, & quædam in Vespasianum inclinatio numinum ostenderetur.*

(11) *Vocibus adulantium in spem induci.*

(12) Le Lecteur judicieux me dispense, sans doute, de m'étendre davantage sur un événement qui fait si peu d'honneur à notre Siecle. Je serois même tenté de reprocher à quelques Ecrivains célebres le tems qu'ils ont consumé à discuter de pareils faits, si je ne connoissois les motifs très-louables qui les ont portés à y insister avec tant de force. Combien la Vérité qu'ils défendoient étoit-elle à l'abri de ces foibles traits qu'ils s'efforçoient de repousser ! Le Maitre de la Nature en

CHAP. XI.

PARCE que l'erreur a eu ses Martyrs comme la vérité, je ne puis point regarder les Martyrs comme des Preuves de fait de la vérité d'une opinion. Mais, si des Hommes vertueux & d'un Sens droit souffrent le martyre en faveur d'une opinion, j'en conclurai légitimement qu'ils étoient au moins très-persuadés de la vérité de cette opinion. Je rechercherai donc les fondemens de leur opinion, & si je vois que ce sont des Faits si palpables, si nombreux, si divers, si enchaînés les uns aux autres, si liés à la plus importante fin qu'il ait été moralement impossible que ces Hommes se soient trompés sur ces Faits, je regarderai leur martyre comme le dernier sceau de leur Témoignage.

suspendra-t-IL les Loix pour décider la ridicule question si quelques mots sont ou ne sont pas dans un certain Livre ou pour fixer le sens de quelques paroles d'un vieux Docteur ?

Et il ne faudroit pas objecter que dans un cas pareil, le MAITRE de la Nature pourroit en suspendre les Loix pour confirmer la Religion ou la Doctrine qu'admettroit le Docteur ou la Société dont il feroit membre : car s'il étoit évident aux yeux de la Raison que les paroles de ce Docteur ne pouvoient influer sensiblement sur le bonheur du Genre-humain; feroit-il le moins du monde présumable que la SAGESSE eût choisi une semblable occasion pour autoriser par des Miracles une certaine Croyance ? Après cela, il resteroit toujours à faire l'examen critique des Miracles qu'on allégueroit en preuve de la vérité de cette Croyance, & à faire encore l'examen de la Croyance. Voyez sur ce sujet la Note 3.

Ceci s'applique de soi-même à tous les événemens du genre de celui qui donne lieu à cette Note. Ce feroit donc une objection bien frivole contre les Miracles de l'EVANGILE que celle qu'on s'obstineroit à tirer de certains faits qui ont été pris bonnement pour miraculeux par des Particuliers ou même par des Sociétés, & publiés comme tels : car il faudroit que celui qui entreprendroit de faire valoir cette objection montrât clairement & solidement que la crédibilité est de part & d'autre égale ou à-peu-près. Il faudroit donc qu'il fit en Logicien & en Critique le Parallele dont je parlois dans la Note 3. C'est qu'il ne s'ensuivra jamais en bonne Logique que les Miracles de l'EVANGILE ne soient pas vrais, précisément parce qu'un assez grand nombre de Gens de tout ordre & de tout sexe ont pris & publié comme vrais des Miracles faux.

CHAPITRE XII.

Aveux des Adversaires.

Si après avoir ouï ces Témoins qui ont scellé de leur sang le Témoignage qu'ils ont rendu à des Faits miraculeux, j'apprends que leurs Ennemis les plus déclarés, leurs propres Compatriotes & leurs Contemporains ont attribué la plupart de ces Faits à la Magie ; cette accusation de Magie me paroîtra un aveu indirect de la réalité de ces Faits.

Cet aveu me semblera acquérir une grande force, si ces Ennemis des Témoins sont en même tems leurs Supérieurs naturels & legitimes, & si ayant en main tous les moyens que la Puissance & l'Autorité peuvent donner pour constater une imposture présumée, ils ne l'ont jamais constatée.

Que penserai-je donc si j'apprends encore que ces Témoins que leurs propres Magistrats n'ont pu confondre, ont persévéré constamment à charger leurs Magistrats du plus grand des crimes, & qu'ils ont même osé déférer une pareille accusation à ces Magistrats eux-mêmes ?

Si je viens ensuite à découvrir que d'autres Ennemis des Témoins ont aussi attribué aux Arts magiques les Faits miraculeux que ces derniers attestoient; si je puis m'assurer que ces Ennemis étoient aussi éclairés que le Siecle le permettoit, aussi adroits, aussi subtils, aussi vigilans qu'acharnés ; si je sais que la plupart vivoient dans des tems peu éloignés de ceux des Témoins; si je sais enfin, qu'un de ces Ennemis le plus subtil, le plus adroit, le plus obstiné de tous & assis sur un

CHAP. XII

des premiers Trônes du Monde a avoué plusieurs de ces Faits miraculeux, pourrai-je en bonne Critique ne point regarder ces aveux comme de fortes présomptions de la réalité des Faits dont il s'agit? (1)

Si pourtant je cherchois à infirmer ces aveux par la considération de la croyance à la Magie qui étoit alors généralement répandue, il n'en demeureroit pas moins probable que ces Faits que les Adversaires attribuoient à la Magie, étoient vrais ou qu'au moins ces Adversaires les reconnoissoient pour vrais : car on n'attribue pas une cause à des faits qu'on croit faux : mais on nie des faits qu'on croit faux, & on en prouve la fausseté si l'on a les moyens de le faire.

(1) Je le répete : mon Plan m'interdit les détails historiques & critiques : je ne puis qu'indiquer les plus essentiels. Il faut voir dans les excellens Traités d'un GROTIUS, d'un DITTON, d'un VERNET, d'un BERGIER, d'un BULLET, &c. ces aveux des CELSE, des PORPHYRE, des JULIEN & des autres Adversaires des Témoins. Peut-être néanmoins pourroit-on reprocher avec fondement à quelques-uns des meilleurs Apologistes des Témoins de s'être plus attachés à nombrer les argumens qu'à les peser.





DIX-NEUVIEME PARTIE.

SUITE DES IDÉES
SUR
L'ETAT FUTUR DE L'HOMME.

CONTINUATION
DES RECHERCHES SUR LE CHRISTIANISME.
LA DÉPOSITION ÉCRITE.

CHAPITRE I.

Caractere de la Déposition écrite & celui des Témoins.

SANS doute, que les Témoins des Faits miraculeux ont consigné dans quelqu'Écrit le Témoignage qu'ils ont rendu si publiquement, si constamment, si unanimement à ces Faits? on me produit, en effet, un Livre qu'on me donne pour la Déposition fidele des Témoins.

CHAP. I.

J'EXAMINE ce Livre avec toute l'attention dont je fuis capable, & j'avoue que plus je l'examine & plus je fuis frappé des caractères de vraifemblance, d'originalité & de grandeur que j'y découvre, & qui me paroiffent en faire un Livre unique & abfolument inimitable.

L'ÉLÉVATION des penfées & la majeftueufe fimplicité de l'expreffion, la beauté, la pureté, je dirois volontiers l'homogénéité (1) de la Doctrine, l'importance, l'univerfalité & le petit nombre des préceptes, leur admirable appropriation à la nature & aux befoins de l'Homme, l'ardente charité qui en preffe fi généreufement l'obfervation, l'onction, la force & la gravité du Difcours, le fens caché & vraiment philofophique que j'y apperçois; voilà ce qui fixe le plus mon attention dans le Livre que j'examine, & ce que je ne trouve point au même degré dans aucune Production de l'Efprit humain.

JE fuis très-frappé encore de la candeur, de l'ingénuité, de la modeftie, je devrois dire de l'humilité des Écrivains, & de cet oubli fingulier & perpétuel d'eux-mêmes qui ne leur permet jamais de mêler leurs propres réflexions ni même le moindre éloge au récit des actions de leur MAITRE.

QUAND je vois ces Écrivains raconter avec tant de fimplicité & de fens froid les plus grandes chofes; ne chercher jamais à étonner les Efprits; chercher toujours à les éclairer & à les convaincre; je ne puis m'empêcher de reconnoitre que le but de ces Écrivains eft uniquement d'attefter au Genre-humain une Vérité qu'ils jugent la plus importante pour fon bonheur.

(1) UNE maffe d'Or eft dite *homogene*, quand toutes les particules qui la compofent font de même nature ou d'Or pur. On voit donc ce que je veux exprimer ici par le mot d'*homogénéité* pris au figuré. L'*hétérogénéité* eft le contraire de l'*homogénéité*.

COMME ils me paroissent n'être pleins que de cette Vérité, & ne l'être point du tout de leur propre Individu; je ne suis point surpris qu'ils ne voient qu'elle, qu'ils ne veuillent montrer qu'elle & qu'ils ne songent point à l'embellir. Ils disent donc tout simplement; *le Lépreux étendit sa main, & elle devint saine : le Malade prit son lit & se mit à marcher.*

J'APPERÇOIS bien là du vrai sublime; car lorsqu'il s'agit de DIEU, c'est être sublime que de dire *qu'IL veut & que la chose est :* mais, il m'est aisé de juger que ce sublime ne se trouve là que parce que la chose elle-même est d'un genre extraordinaire, & que l'Écrivain l'a rendue comme il la voyoit; c'est-à-dire, comme elle étoit, & n'a rendu qu'elle.

NON seulement ces Écrivains me paroissent de la plus parfaite ingénuité & ne dissimuler pas même leurs propres foiblesses; mais ce qui me surprend bien davantage, c'est qu'ils ne dissimulent point non plus certaines circonstances de la vie & des souffrances de leur MAÎTRE, qui ne tendent point à relever sa gloire aux yeux du Monde. S'ils les avoient tûes, on ne les auroit assurément pas devinées, & les Adversaires n'auroient pu en tirer aucun avantage. Ils les ont dites, & même assez en détail : je suis donc obligé de convenir qu'ils ne se proposoient dans leurs Écrits que de rendre témoignage à la Vérité.

SEROIT-IL possible, me dis-je toujours à moi-même, que ces Pêcheurs qui passent pour faire d'aussi grandes choses que leur MAÎTRE; qui disent au Boiteux *leve-toi & marche! & il marche*, n'aient pas le plus petit germe de vanité & qu'ils dédaignent les applaudissemens du Peuple spectateur de leurs Prodiges ?

C'EST donc avec autant d'admiration que de surprise que je

CHAP. II.

lis ces paroles : *Israëlites ! pourquoi vous étonnez-vous de ceci ? & pourquoi avez-vous les yeux attachés sur nous, comme si c'étoit par notre propre puissance ou par notre piété que nous eussions fait marcher cet Homme ?* (2) A ce trait si caractéristique méconnoitrois-je l'expression de l'humilité, du désintéressement, de la vérité ? J'ai un Cœur fait pour sentir, & j'avoue que je suis ému toutes les fois que je lis ces paroles.

QUELS sont donc ces Hommes qui, lorsque la Nature obéit à leur voix, craignent qu'on n'attribue cette obéissance à *leur puissance ou à leur piété ?* Comment récuserois-je de pareils Témoins ? comment concevrois-je qu'on puisse inventer de semblables choses ? & combien d'autres choses que je découvre, qui sont liées indissolublement à celle-ci, & qui ne viennent pas plus naturellement à l'Esprit !

CHAPITRE II.

Réflexions sur la Déposition des Témoins :

maniere dont elle est circonstanciée.

Si elle a été formellement contredite par des Dépositions de même force & du même tems.

JE sais que plusieurs Pieces de la Déposition ont paru assez peu de tems après les événemens attestés par les Témoins. Si ces pieces sont l'Ouvrage de quelque Imposteur, il se sera bien gardé, sans doute, de circonstancier trop son récit & de

(2) Act. III. 12.

fournir

fournir ainsi des moyens faciles de le confondre. Cependant rien de plus circonstancié que cette Déposition que j'ai en main: j'y trouve les Noms des Personnes, leur Qualité, leur Office, leur Demeure, leurs Maladies: j'y vois une désignation des lieux, du tems, des circonstances, & cent menus détails qui concourent tous à déterminer l'événement de la maniere la plus précise. En un mot, je ne puis m'empêcher de sentir que si j'avois été dans le lieu & dans le tems où la Déposition a été publiée, il m'auroit été très-facile de vérifier les Faits. Ce que sûrement je n'aurois pas manqué de faire si j'avois existé dans ce lieu & dans ce tems, auroit-il été négligé par les plus obstinés & les plus puissans Ennemis des Témoins?

Je cherche donc dans l'Histoire du Tems quelques Dépositions qui contredisent formellement celle des Témoins, & je ne rencontre que des accusations très-vagues d'imposture, de Magie ou de superstition. Là-dessus je me demande, si c'est ainsi qu'on détruit une Déposition circonstanciée?

Mais peut-être, me dis-je à moi-même, que les Dépositions qui contredisoient formellement celle des Témoins se sont perdues. Pourquoi néanmoins la Déposition des Témoins ne s'est-elle point perdue aussi? c'est qu'elle a été précieusement conservée par une Société nombreuse qui existe encore & qui me l'a transmise. Mais, je découvre une autre Société (1) aussi nombreuse & beaucoup plus ancienne, qui descendant par une succession non interrompue des premiers Adversaires des Témoins & héritiere de la haine de ces Adversaires comme de leurs préjugés, auroit pu facilement conserver les Dépositions contraires aux Témoins, comme elle a conservé tant d'autres Monumens qu'elle produit encore avec complaisance & dont plusieurs la trahissent.

(1) Les Juifs.

CHAP. II.

J'APPERÇOIS même des raisons très-fortes qui devoient engager cette Société à conserver soigneusement toutes les Pieces contraires à celles des Témoins ; j'ai sur-tout dans l'Esprit cette accusation si grave, si odieuse, si ténorisée, si répétée que les Témoins avoient osé intenter aux Magistrats de cette Société, & les succès étonnans du Témoignage que les Témoins rendoient aux Faits sur lesquels ils fondoient leur accusation. Combien étoit-il facile à des Magistrats qui avoient en main la Police de contredire juridiquement ce Témoignage ! combien étoient-ils intéressés à le faire ! Quel n'eût point été l'effet d'une Déposition juridique & circonstanciée qui auroit contredit à chaque page celle des Témoins !

PUIS donc que la Société dont je parle ne peut produire en sa faveur une semblable Déposition, je suis fondé à penser en bonne Critique qu'elle n'a jamais eu de Titre valide à opposer aux Témoins.

IL me vient bien dans l'Esprit que les Amis (2) des Témoins, devenus puissans, ont pu anéantir les Titres qui leur étoient contraires : mais, ils n'ont pu anéantir cette grande Société leur ennemie déclarée, & ils ne sont devenus puissans que plusieurs Siecles après l'Événement qui étoit l'Objet principal du Témoignage. Je suis donc obligé d'abandonner un soupçon qui me paroît destitué de fondement.

TANDIS que la Société dont il s'agit se renferme dans des accusations très-vagues d'imposture, je vois les Témoins consigner dans leurs Ecrits des *Informations*, des *Interrogatoires* faits par les Magistrats mêmes de cette Société ou par ses principaux Docteurs, & qui prouvent au moins qu'ils n'étoient point indifférens à ce qui se passoit dans leur Capitale.

(2) LES Chrétiens sous CONSTANTIN.

Je ne présumois pas cette indifférence; elle étoit trop improbable: je présumois, au contraire, que ces Magistrats ou ces Docteurs n'avoient pas négligé de s'assurer des Faits. J'examine donc ces Informations & ces Interrogatoires contenus dans les Ecrits des Témoins ou de leurs premiers Sectateurs. Comme ces Ecrits n'ont point été formellement contredits par ceux qui avoient le plus d'intérêt à les contredire, je ne puis, ce me semble, disconvenir qu'ils n'aient une grande force.

Je goûte un plaisir toujours nouveau à lire & à relire ces intéressans Interrogatoires, & plus je les relis, plus j'admire le sens exquis, la précision singuliere, la noble hardiesse & la candeur qui brillent dans les Réponses. Il me semble que la Vérité sorte ici de tous côtés & qu'il suffise de lire pour sentir que de tels Faits n'ont pu être controuvés: au moins si l'on invente, invente-t-on ainsi?

CHAPITRE III.

Le Boiteux de naissance.

A peine les Témoins ont-ils commencé à attester au milieu de la Capitale ce qu'ils nomment la *Vérité*, que je les vois traduits devant les Tribunaux. Ils y sont examinés, interrogés, & ils attestent hautement devant ces Tribunaux ce qu'ils ont attesté devant le Peuple.

Un Boiteux de naissance vient d'être guéri & ce Boiteux a plus de quarante ans. (1) Deux des Témoins passent pour les Auteurs de cette guérison. Ils sont mandés par les Sénateurs.

Act. III, IV.

CHAP. III. Ceux-ci leur font cette demande : *par quel pouvoir & au nom de qui avez-vous fait cela ?* La demande eſt préciſe & en forme : *Chefs du Peuple*, répondent les Témoins, *puiſqu'aujourd'hui nous ſommes recherchés pour avoir fait du bien à un homme impotent & que vous nous demandez par quel moyen il a été guéri, ſachez vous tous & tout le Peuple, que cet Homme que vous voyez guéri l'a été au* NOM *de* CELUI *que vous avez crucifié & que* DIEU *a reſſuſcité.*

QUOI ! les deux Pêcheurs ne cherchent point à captiver la bienveuillance de leurs Juges ! ils débutent par leur reprocher ouvertement un crime atroce, & finiſſent par affirmer le Fait le plus révoltant aux yeux de ces Juges !

ICI je raiſonne avec moi-même & mon raiſonnement eſt tout ſimple : ſi Celui que les Magiſtrats ont crucifié l'a été juſtement, s'il n'eſt point reſſuſcité, ſi le Miracle opéré ſur le Boiteux eſt une autre ſupercherie, ces Magiſtrats qui, ſans doute, ont des preuves de tout cela, vont reprocher hautement & publiquement aux deux Témoins leur effronterie, leur impoſture, leur méchanceté & les punir du dernier ſupplice.

JE pourſuis ma lecture : *lorſque les Chefs du Peuple voient la hardieſſe des deux Diſciples, connoiſſant d'ailleurs que c'étoient des Hommes ſans Lettres & du commun Peuple, ils ſont dans l'étonnement, & ils reconnoiſſent que ces Gens ont été avec Celui qui a été crucifié. Et comme ils voient là debout avec eux l'Homme qui a été guéri, ils n'ont rien à repliquer. Ils leur commandent donc de ſortir du Conſeil, & ils conſultent entr'eux. . . Ils les rappellent enſuite, & leur défendent avec menaces de parler ni d'enſeigner au Nom du Crucifié.*

QUE vois-je ! ces Sénateurs, ſi prévenus contre les Témoins & leurs Ennemis déclarés, ne peuvent les confondre ! ces Sé-

nateurs auxquels deux de ces Témoins viennent de parler avec tant de hardiesse & si peu de ménagement, se bornent à leur *faire des menaces* & à leur *défendre d'enseigner !* le Boiteux a donc été guéri? mais il l'a été au Nom du Crucifié: ce Crucifié est donc *ressuscité*? les Sénateurs avouent donc tacitement cette *résurrection*? leur conduite me paroit démontrer au moins qu'ils ne sauroient prouver le contraire.

Je ne puis raisonnablement objecter que l'Historien des Pêcheurs a fabriqué toute cette Procédure; parce que ce n'est pas à moi qui suis placé à plus de dix-sept Siecles de cet Historien à former contre lui une accusation qui devoit lui être intentée par ses Contemporains, & sur-tout par les Compatriotes des Témoins, & qu'ils ne lui ont point intentée ou que du moins ils n'ont jamais prouvée.

J'apprends de cet Écrivain que *cinq mille Personnes* se sont converties à la vue du Miracle: je ne dirai pas que ce sont cinq mille Témoins; je n'ai pas leur déposition: mais, je dirai que ce nombre si considérable de Convertis est au moins une preuve de la publicité du Fait. Je ne prétendrai pas que ce nombre est exagéré; parce que je n'ai point en main de Titre valide à opposer à l'Ecrivain, & que ma simple négative ne seroit point un titre contre l'affirmative expresse de cet Ecrivain.

Je ne saurois obtenir de moi de ne point m'arrêter un instant sur quelques expressions de cet intéressant Récit.

Ce que j'ai, je te le donne; au NOM *du* SEIGNEUR, *leve toi & marche! Ce que j'ai, je te le donne*: il n'a que le Pouvoir de faire marcher un Boiteux, & c'est chez un pauvre Pêcheur que ce pouvoir réside. *Au* NOM *du* SEIGNEUR, *leve-toi & marche!* quelle précision, quelle sublimité dans ces paroles! qu'el-

les font dignes de la MAJESTÉ de CELUI qui commande à la Nature !

Puisque nous sommes recherchés pour avoir fait du bien à un Impotent ; c'est une Oeuvre de miséricorde & non d'ostentation qu'ils ont faite. Ils n'ont point fait paroître des Signes dans le Ciel : *ils ont fait du bien à un Impotent : du bien !* Et dans la simplicité d'un Cœur honnête & vertueux.

Que vous avez crucifié, *& que* DIEU *a ressuscité* : nul correctif, nul ménagement, nulle considération & nulles craintes personnelles : ils sont donc bien sûrs de leur fait, & ne redoutent point d'être confondus ! ils avoient dit en parlant au Peuple : *nous savons bien que vous l'avez fait par ignorance* : ils ne le disent point devant le Tribunal : ils craindroient apparemment d'avoir l'air de flatter leurs Juges & de vouloir se les rendre favorables ? *que vous avez crucifié, & que* DIEU *a ressuscité.*

CHAPITRE IV.

Saint Paul.

JE continue à parcourir l'Historien des Témoins, & je rencontre bientôt l'Histoire (1) d'un jeune Homme qui excite beaucoup ma curiosité.

QUOIQU'ÉLEVÉ aux pieds d'un Sage, il ne se pique point d'en imiter la modération. Son caractere vif, ardent, coura-

(1) Act. VIII, IX.

geux, son esprit persécuteur, son attachement aveugle aux maximes sanguinaires d'une Secte dominante lui font desirer passionnément de se distinguer dans la guerre ouverte que cette Secte déclare aux Témoins. Dejà il vient de consentir & d'assister à la mort violente d'un des Témoins; mais, son zele impétueux & fanatique ne pouvant être contenu dans l'enceinte de la Capitale, il va demander à ses Supérieurs des Lettres qui l'autorisent à poursuivre au dehors les Partisans de la nouvelle Opinion.

Il part accompagné de plusieurs Satellites; *il ne respire que menaces & que carnage*, & il n'est pas encore arrivé au lieu de sa destination, qu'il est lui-même un Ministre de l'Envoyé. Cette Ville où il alloit déployer sa rage contre la Société naissante, est celle-là même où se fait l'ouverture de son Ministere & où il commence à attester les *Faits* que les Témoins attestent.

L'Ordre moral a ses Loix comme l'Ordre physique: les Hommes ne dépouillent pas sans cause & tout d'un coup leur caractere: ils ne renoncent pas sans cause & tout d'un coup à leurs préjugés les plus enracinés, les plus chéris, & à leurs yeux les plus légitimes; bien moins encore à des préjugés de naissance, d'éducation & sur-tout de Religon.

Qu'est-il donc survenu sur la route à ce furieux Persécuteur qui l'a rendu tout d'un coup le Disciple zélé de celui qu'il persécutoit? car il faut bien que je suppose une Cause & quelque grande Cause à un changement si subit & si extraordinaire. Son Historien, & lui-même m'apprennent quelle est cette Cause: une Lumiere céleste l'a environné, son éclat lui a fait perdre la vue; il est tombé par terre, & la Voix de l'Envoyé s'est fait entendre à lui.

CHAP. IV.

BIENTÔT il devient l'objet des fureurs de cette Secte qu'il a abandonnée: il eſt traîné dans les Priſons, traduit devant les Tribunaux de ſa Nation & devant des Tribunaux étrangers, & par-tout il atteſte avec autant de fermeté que de conſtance les Faits dépoſés par les premiers Témoins.

JE me plais ſur-tout à le ſuivre devant un Tribunal étranger, où aſſiſte par hazard un Roi de ſa Nation. Là, je l'entends raconter très-en détail l'Hiſtoire de ſa converſion: il ne diſſimule point ſes premieres fureurs; il les peint même des couleurs les plus fortes: (2) *lorſqu'on les faiſoit mourir*, dit-il, *j'y conſentois par mon ſuffrage: ſouvent même je les contraignois de blaſphémer à force de tourmens, & transporté de rage contr'eux je les perſécutois juſques dans les Villes étrangeres.* Il paſſe enſuite aux circonſtances extraordinaires de ſa converſion, rapporte ce qui les a ſuivi, atteſte la Réſurrection du *Crucifié*, & finit par dire en s'adreſſant au Juge; *le Roi eſt bien informé de tout ceci, & je parle devant lui avec d'autant plus de confiance, que je ſais qu'il n'ignore rien de ce que je dis, parce que ce ne ſont pas des Choſes qui ſe ſoient paſſées dans un lieu caché.* (3)

LE nouveau Témoin ne craint donc pas plus que les premiers d'être contredit? c'eſt qu'il parle de *Choſes qui ne ſe ſont point paſſées dans un lieu caché;* & je vois ſans beaucoup de ſurpriſe que ſon Diſcours ébranle le Prince: *tu me perſuades à-peu-près.* Le Prince ne le croit donc pas un *Impoſteur*?

CE Témoin avoit dit les mêmes Choſes au ſein de la Capitale en parlant devant une Aſſemblée nombreuſe du Peuple, & n'a-

(2) Act. XXVI. 10, 11.
(3) Act. XXVI, 26.

voit

voit été interrompu que lorsqu'il étoit venu à choquer un préjugé ancien & favori de son orgueilleuse Nation. (4)

Je trouve dans l'Historien que j'ai sous les yeux d'autres Procédures très-circonstanciées, dont le nouveau Disciple est l'objet, & qui sont poursuivies à l'instance de Compatriotes qui ont juré sa perte. J'analyse avec soin ces Procédures, & à mesure que je pousse l'analyse plus loin, je sens la probabilité s'accroitre en faveur des Faits que le Témoin atteste.

Je trouve encore dans le même Historien d'autres Discours de ce Témoin qui me paroissent des Chef-d'œuvres de Raison & d'Éloquence, si néanmoins le mot trop prodigué d'Eloquence peut convenir à des Discours de cet ordre. Je n'oserois donc ajouter qu'il en est qui sont pleins d'esprit; ce mot contrasteroit bien davantage encore avec un si grand Homme & de si grandes Choses. *Athéniens! je remarque qu'en toutes Choses vous êtes, pour ainsi dire, dévots jusqu'à l'excès: car ayant regardé, en passant, les Objets de votre Culte, j'ai trouvé même un Autel, sur lequel il y a cette Inscription,* AU DIEU INCONNU. *C'est donc ce* DIEU, *que vous adorez sans le connoitre, que je vous annonce.* (5) Parmi ces Discours, il en est de si touchans que je ne puis me défendre de l'impression qu'ils me font éprouver. *Des chaines & des afflictions m'attendent: mais rien ne me fait de la peine pourvu que j'acheve avec joie ma course & le Ministere que j'ai reçu du* SEIGNEUR.... *Je sais au reste, qu'aucun de vous... ne verra plus mon visage..... Je n'ai désiré ni l'argent ni l'or ni les vêtemens de personne: & vous savez vous-mêmes, que ces mains que vous voyez ont fourni à tout ce qui m'étoit nécessaire & à ceux qui étoient avec moi. Je vous ai montré qu'il faut soulager ainsi les Infirmes en travaillant,*

(4) Act. XXII, 21. Le préjugé sur la Vocation des Gentils.
(5) Act. XVII, 22, 23.

 & se souvenir de ces paroles du SEIGNEUR ; *qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir.* (6) *Mon visage.... ces mains que vous voyez....*

JE suis étonné du nombre, du genre, de la grandeur, de la durée des travaux & des épreuves de ce Personnage extraordinaire : & si la gloire doit se mesurer par l'importance des vues, par la noblesse des motifs & par les Obstacles à surmonter, je ne puis pas ne le regarder point comme un véritable Héros.

MAIS, ce Héros a lui-même écrit : j'étudie donc ses Productions, & je suis frappé de l'extrême désintéressement, de la douceur, de la singuliere onction, & sur-tout de la sublime bienveuillance qui éclatent dans tous ses Écrits. Le Genre-humain entier *n'est point à l'étroit dans son Cœur.* Il n'est aucune branche de la Morale qui ne végete & ne fructifie chez lui. Il est lui-même une Morale qui vit, respire & agit sans cesse. Il donne à la fois l'exemple & le précepte ; & quels préceptes !

QUE votre Charité soit sincere. Ayez en horreur le mal & attachez-vous fortement au bien. Aimez-vous réciproquement d'une affection fraternelle. Prévenez-vous les uns les autres par honnêteté. Ne soyez point paresseux à rendre service. Réjouissez-vous dans l'espérance. Soyez patiens dans l'affliction. Empressez-vous à exercer la bienfaisance & l'Hospitalité. Bénissez ceux qui vous persécutent ; bénissez-les, & ne les maudissez point. Réjouissez-vous avec ceux qui sont dans la joie & pleurez avec ceux qui pleurent. N'ayez tous ensemble qu'un même esprit. Conduisez-vous par des pensées modestes & ne présumez pas de vous-mêmes. (7)

(6) Act. XX, 23, 24, 25, 33, 34, 35.
(7) Rom. XII.

COMMENT une Morale si élevée, si pure, si assortie aux besoins de la Société universelle a-t-elle pu être dictée par ce même Homme *qui ne respiroit que menaces & que carnage* & qui mettoit son plaisir & sa gloire dans les tortures de ses Semblables ? Comment sur-tout un tel Homme est-il parvenu tout d'un coup à pratiquer lui-même une Morale si parfaite ? CELUI qui étoit venu rappeller les Hommes à ces grandes maximes lui avoit donc *parlé ?*

QUE dirai-je encore de cet admirable Tableau de la *Charité*, si plein de chaleur & de vie que je ne me lasse point de contempler dans un autre Ecrit (8) de cet excellent Moraliste ! Ce n'est pourtant pas ce Tableau lui-même qui fixe le plus mon attention ; c'est l'occasion qui le fait naitre. De tous les Dons que les Hommes peuvent obtenir & exercer, il n'en est point, sans contredit, de plus propres à flatter la vanité que les Dons miraculeux. Des Hommes sans Lettres & du commun Peuple qui viennent tout d'un coup à parler des Langues étrangeres, sont bien tentés de faire parade d'un Don si extraordinaire & d'en oublier la fin.

UNE Société nombreuse de nouveaux Néophytes fondée par cet Homme illustre abuse donc bientôt de ce Don : il se hâte de lui écrire & de la rappeller fortement au véritable emploi des Miracles : il n'hésite point à préférer hautement à tous les Dons miraculeux cette bienveuillance sublime qu'il nomme la *charité*, & qui est, selon lui, l'ensemble le plus parfait de toutes les vertus sociales. *Quand je parlerois les Langues des Hommes & celles des Anges mêmes, si je n'ai point la Charité je ne suis que comme l'Airain qui résonne ou comme une Cymbale qui retentit. Et quand j'aurois le don de Prophétie ; que j'aurois la connoissance de tous les Mysteres & la Science de toutes*

(8) 1. Cor. XIII.

 choses ; quand j'aurois aussi toute la Foi jusqu'à transporter les Montagnes, si je n'ai point la Charité je ne suis rien.

COMMENT ce Sage a-t-il appris à faire un si juste discernement des Choses ? Comment n'est-il point ébloui lui-même des Dons éminens qu'il possede ou que de moins il croit posséder ? Un Imposteur en useroit-il ainsi ? Qui lui a découvert que les Miracles ne sont que de simples *Signes pour ceux qui ne croient point encore* ? Qui avoit enseigné au Persécuteur fanatique à préférer l'Amour du Genre-humain aux Dons les plus éclatans ? Pourrois-je méconnoître aux enseignemens & aux vertus du Disciple la voix toujours efficace de ce MAÎTRE qui s'est sacrifié lui-même pour le Genre-humain ?

CHAPITRE V.

L'Aveugle-né.

CE sont toujours les Interrogatoires contenus dans la Déposition des Témoins qui excitent le plus mon attention. C'est là principalement que je dois chercher les sources de la probabilité des faits attestés. Si, comme je le remarquois, ces Interrogatoires n'ont jamais été formellement contredits par ceux qui avoient le plus grand intérêt à le faire, je ne pourrai raisonnablement me refuser aux conséquences qui en découlent naturellement.

ENTRE ces Interrogatoires il en est un sur-tout que je ne lis point sans un secret plaisir : c'est celui qui a pour objet un

Aveugle-né guéri par l'ENVOYÉ. (1) Ce Miracle étonne beaucoup tous ceux qui avoient connu cet Aveugle : ils ne savent qu'en penser & se partagent là-dessus. Ils le conduisent aux Docteurs : ceux-ci l'interrogent & lui demandent *comment il a reçu la vue ? Il m'a mis de la boue sur les yeux*, leur répond-il ; *je me suis lavé & je vois.*

LES Docteurs ne se pressent point de croire le Fait. Ils doutent & se divisent. Ils veulent fixer leurs doutes, & soupçonnant que cet Homme *n'avoit pas été aveugle, ils font venir son Pere & sa Mere. Est-ce là votre Fils, que vous dites être né aveugle*, leur demandent-ils ? *comment donc voit-il maintenant ?*

LE Pere & la Mere répondent ; nous savons que c'est là notre Fils & qu'il est né aveugle ; mais nous ne savons comment il voit maintenant. Nous ne savons pas non plus qui lui a ouvert les yeux. Il a assez d'âge, interrogez-le ; il parlera lui-même sur ce qui le regarde.

LES Docteurs interrogent donc de nouveau cet Homme *qui avoit été aveugle de naissance : ils le font venir pour la seconde fois par devant eux & lui disent ; donne gloire à DIEU : nous savons* que Celui que tu dis qui t'a ouvert les yeux, *est un méchant Homme. Si c'est un méchant Homme*, réplique-t-il, *je n'en sais rien : je sais seulement que j'étois aveugle & que je vois.*

A cette réponse si ingénue les Docteurs reviennent à leur premiere question : *que t'a-t-il fait ?* lui demandent-ils encore : *comment t'a-t-il ouvert les yeux ? Je vous l'ai déja dit*, répond cet Homme aussi ferme qu'ingénu ; *pourquoi voulez-*

(1) JEAN IX.

vous l'entendre de nouveau ? avez-vous aussi envie d'être de ses Disciples ?

CETTE replique irrite les Docteurs : *ils le chargent d'injures. . . . Nous ne savons*, disent-ils, *de la part de qui vient* Celui dont tu parles. *C'est quelque chose de surprenant que vous ignoriez de quelle part il vient*; ose repliquer encore cet Homme plein de candeur & de bon sens ; *& pourtant il m'a ouvert les yeux*, &c.

QUELLE naïveté ! quel naturel ! quelle précision ! quel intérêt ! quelle suite ! Si la vérité n'est point faite ainsi, me dis-je à moi-même, à quels caracteres pourrai-je donc la reconnoître ?

CHAPITRE VI.

La Résurrection du FONDATEUR.

DE toutes les Procédures que renferme la Déposition qui m'occupe, il n'en est point, sans doute, de plus importante que celle qui concerne la Personne même de l'ENVOYÉ. Elle est aussi la plus circonstanciée, la plus répétée, & celle à laquelle tous les Témoins font des allusions plus directes & plus fréquentes. Elle est toujours le centre de leur Témoignage. Je la retrouve dans les principales Pieces de la Déposition, & en comparant ces Pieces entr'elles sur ce point si essentiel, elles me paroissent très-harmoniques.

L'ENVOYÉ est saisi, examiné, interrogé par les Magistrats

de sa Nation : ils le somment de déclarer qui il est ; il le déclare : sa réponse est prise pour un blasphême : on lui suscite de faux Témoins qui jouent sur une équivoque ; il est condamné : on le traduit devant un Tribunal supérieur & étranger : il y est de nouveau interrogé ; il fait à peu près les mêmes réponses : le Juge convaincu de son innocence veut le relâcher ; les Magistrats qui l'ont condamné persistent à demander sa mort : ils intimident le Juge supérieur ; il le leur abandonne : il est crucifié, enséveli : les Magistrats scellent le Sépulcre ; ils y placent leurs propres Gardes, & peu de tems après les Témoins attestent dans la Capitale & devant les Magistrats eux-mêmes, *que Celui qui a été crucifié est ressuscité.*

Je viens de rapprocher les Faits les plus essentiels : je les compare, je les analyse, & je ne découvre que deux hypotheses qui puissent satisfaire au dénouement : Ou les Témoins ont enlevé le Corps ; ou l'Envoyé est réellement ressuscité. Il faut que je me décide entre ces deux hypotheses ; car je ne parviens point à en découvrir une troisieme.

Je considere d'abord les opinions particulieres, les préjugés, le caractere des Témoins ; j'observe leur conduite, leurs circonstances, la situation de leur Esprit & de leur Cœur avant & après la mort de leur Maître.

J'examine ensuite les préjugés, le caractere, la conduite & les allégués de leurs Adversaires.

Il me suffiroit de connoître la Patrie des Témoins pour savoir en général leurs opinions, leurs préjugés. Je n'ignore pas que leur Nation fait profession d'attendre un Libérateur temporel, & qu'il est le plus cher Objet des vœux & des espérances de cette Nation. Les Témoins attendent donc aussi ce Libérateur ; & je trouve dans leurs Ecrits une multitude de

CHAP. VI.

traits qui me le confirment & qui me prouvent qu'ils font perfuadés que Celui qu'ils nomment leur MAÎTRE doit être ce Libérateur temporel. En vain ce MAÎTRE tâche-t-il de fpiritualifer leurs idées; ils ne parviennent point à dépouiller le préjugé national dont ils font fi fortemeut imbus: *nous efpérions que ce feroit Lui qui délivreroit notre Nation.* (1)

CES Hommes dont les idées ne s'élevent pas au-deffus des Chofes fenfibles, font d'une fimplicité & d'une timidité qu'ils ne diffimulent point eux-mêmes. A tout moment ils fe méprennent fur le fens des Difcours de leur MAÎTRE, & lorfqu'il eft faifi, ils s'enfuient. Le plus zélé d'entr'eux nie par trois fois & même avec imprécation de l'avoir connu, & je vois cette honteufe lâcheté décrite en détail dans quatre des principales Pieces de la Dépofition.

JE ne puis douter un inftant qu'ils ne fuffent très-perfuadés de la réalité des Miracles opérés par leur MAÎTRE : j'en ai pefé les raifons, & elles m'ont paru de la plus grande force. (2) Je ne puis douter non plus qu'ils ne fe fuffent attachés à ce MAÎTRE par une fuite des idées qu'ils s'étoient formées du but de fa Miffion. L'attachement des Hommes a toujours un fondement, & il falloit bien que les Hommes dont je parle efpéraffent quelque chofe de Celui au fort duquel ils avoient lié le leur.

ILS efpéroient donc au moins *qu'il délivreroit leur Nation* d'un joug étranger : mais, ce MAÎTRE dont ils attendoient cette grande délivrance, eft trahi, livré, abandonné, condamné, crucifié, enféveli, & avec lui s'évanouiffent toutes leurs efpérances temporelles. *Celui qui fauvoit les autres n'a pu fe fau-*

(1) Luc XXIV, 21.
(2) Confultez les Chapitres II, III, V de la Part. XVIII.

ver

oir lui-même: ses Ennemis triomphent, & ses Amis sont humiliés, consternés, confondus.

Sera-ce dans des circonstances si désespérantes que les Témoins enfanteront l'extravagant projet d'enlever le Corps de leur Maître? Me persuaderai-je facilement qu'un pareil projet puisse monter à la Tête de Gens aussi simples, aussi grossiers, aussi dépourvus d'intrigue, aussi timides? Quoi! ces mêmes Hommes qui viennent d'abandonner si lâchement leur Maître formeront tout à coup l'étrange résolution d'enlever son Corps au Bras séculier! ils s'exposeront évidemment aux plus grands périls! ils affronteront une mort certaine & cruelle! & dans quelles vues?

Ou ils sont persuadés que leur Maître ressuscitera; ou ils ne le sont pas: si c'est le premier, il est évident qu'ils abandonneront son Corps à la Puissance divine: si c'est le dernier, toutes leurs espérances temporelles doivent être anéanties. Que se proposeroient-ils donc en enlevant ce Corps? de publier qu'il est ressuscité? mais, des Hommes faits comme ceux-ci, des Hommes sans crédit, sans fortune, sans autorité espéreront-ils d'accréditer jamais une aussi monstrueuse imposture?

Encore si l'enlévement étoit facile: mais le Sépulcre est scellé: des Gardes l'environnent, & ces Gardes ont été choisis & placés par ceux-mêmes qui avoient le plus grand intérêt à prévenir l'imposture. Combien de telles précautions sont-elles propres à écarter de l'esprit des timides Pêcheurs toute idée d'enlévement! Des Gens qui *n'ont ni argent ni or* entreprendront-ils de corrompre ces Gardes? des Gens qui s'enfuient au premier danger entreprendront-ils de les combattre? des Gens haïs ou méprisés du Gouvernement trouveront-ils des Hommes hardis qui veuillent leur prêter la main? se flatteront-ils que ces Hommes ne les trahiront point? &c.

MAIS, fuis-je bien affuré que le Sépulcre a été fcellé & qu'on y a placé des Gardes? J'obferve que cette circonftance fi importante, fi décifive ne fe trouve que dans une feule Piece (3) de la Dépofition, & je m'en étonne un peu. Je recherche donc avec foin fi cette circonftance fi effentielle de la Narration n'a point été contredite par ceux qu'elle intéreffoit le plus directement, & je parviens à m'affurer qu'elle ne l'a jamais été. Il faut donc que je convienne que le Récit du Témoin demeure dans toute fa force & que le fimple filence des autres Auteurs de la Dépofition écrite ne fauroit le moins du monde infirmer fon Témoignage fur ce point.

INDÉPENDAMMENT d'un Témoignage fi exprès, combien eft-il probable en foi que des Magiftrats qui ont à redouter beaucoup une impofture & qui ont en main tous les moyens de la prévenir, n'auront pas négligé de faire ufage de ces moyens! & s'ils n'en avoient point fait ufage, quelles raifons en affignerois-je?

IL me paroitra plus probable encore que ces Magiftrats ont pris toutes les précautions néceffaires, fi j'ai une preuve qu'ils ont fongé à tems aux moyens de s'oppofer à l'impofture: *Seigneur! nous nous fommes fouvenus que ce Séducteur a dit, lorfqu'il vivoit; je reffufciterai dans trois jours. Commandez donc que le Sépulcre foit gardé fûrement jufqu'au troifieme jour; de peur que fes Difciples ne viennent la nuit enlever fon Corps, & ne difent au Peuple qu'il eft reffufcité. Cette derniere impofture feroit pire que la premiere.* (4)

SI donc les Chefs du Peuple ont pris les précautions que la chofe exigeoit, ne fe font-ils pas ôtés à eux-mêmes

(3) MATTHIEU, XXVII, 66.
(4) *Ibid.* XXVII, 63, 64.

tout moyen de fuppofer un enlévement ? Cependant ils ofent le fuppofer : *ils donnent une fomme d'argent aux Gardes*, qui à leur inftigation répandent dans le Public *que les Difciples font venus de nuit, & qu'ils ont enlevé le Corps, pendant que les Gardes dormoient.* (5)

Je n'infifte point fur la finguliere abfurdité de ce rapport fuggéré aux Gardes. Elle faute aux yeux : comment ces Gardes pouvoient-ils dépofer fur ce qui s'étoit paffé *pendant qu'ils dormoient* ? Eft-il d'ailleurs bien probable que des Gardes affidés & choifis tout exprés pour s'oppofer à l'impofture la plus dangereufe fe foient livrés au fommeil ?

Je fais un raifonnement qui me frappe beaucoup plus : il me paroît de la plus grande évidence que les Magiftrats ne peuvent ignorer la vérité. S'ils font convaincus de la réalité de l'enlévement, pourquoi ne font-ils point le Procès aux Gardes ? pourquoi ne publient-ils point ce *procès* ? quoi de plus démonftratif & de plus propre à arrêter les progrès de l'impofture & à confondre les Impofteurs !

Ces Magiftrats, fi fortement intéreffés à confondre l'Impofture, ne prennent pourtant point une route fi directe, fi lumineufe, fi juridique. Ils ne s'affurent pas même de la Perfonne des Impofteurs : ils ne les confrontent point avec les Gardes : ils ne puniffent ni les Impofteurs ni les Gardes : ils ne publient aucune Procédure : ils n'éclairent point le Public : leurs Defcendans ne l'éclairent pas davantage, & fe bornent, comme leurs Peres, à affirmer l'impofture.

Il y a plus : lorfque ces mêmes Magiftrats mandent bientôt

(5) Matthieu, XVIII, 12, 13.

CHAP. VI.

après par devant eux deux des principaux Disciples, à l'occasion d'une Guérison qui fait bruit, (6) & que ces Disciples osent leur reprocher en face un grand crime & attester en leur présence la *Résurrection* de Celui *qu'ils ont crucifié*; que font ces Magistrats ? ils se contentent *de menacer ces deux Disciples & de leur défendre d'enseigner.* (7) Ces menaces n'intimident point les Témoins : ils continuent à publier hautement dans le Lieu même & sous les yeux de la Police la Résurrection du Crucifié. Ils sont mandés de nouveau par devant les Magistrats : ils comparoissent & persistent avec la même hardiesse dans leur Déposition : *le* DIEU *de nos Peres a ressuscité Celui que vous avez fait mourir : . . . . nous en sommes les Témoins.* (8) Que font encore ces Magistrats ? *ils font fouetter les Témoins, leur renouvellent la premiere défense & les laissent aller.* . (9) . . . *les laissent aller !* Le Lecteur judicieux ne me demande pas de nouvelles observations : il a tout vu & tout senti.

(6) Voyez le Chap. III. de cette Partie.

(7) Act. IV, 18, 21.

(8) Act. V, 30, 32.

(9) *Ibid.* 40.



CHAPITRE VII.

Conséquences du Fait.

Remarques : *objections* :

Réponses.

VOILA des Faits circonstanciés, des Faits qui n'ont jamais été contredits, des Faits attestés constamment & unanimement par des Témoins que j'ai reconnus posséder toutes les qualités qui fondent en bonne Logique la crédibilité d'un Témoignage. (1) Dirai-je, pour infirmer de tels Faits, que la *crainte du Peuple* empêchoit les Magistrats de faire des Informations, de poursuivre juridiquement & de punir les Témoins comme Imposteurs, de publier des Procédures authentiques, &c.? Mais, si le Crucifié n'avoit rien fait pendant sa vie qui eût excité l'admiration & la vénération du Peuple; s'il n'avoit fait aucun Miracle; si le Peuple *n'avoit point béni* DIEU à son occasion *d'avoir donné aux Hommes un tel Pouvoir*; si la Doctrine & la maniere d'enseigner du Crucifié n'avoient point paru au Peuple l'emporter de beaucoup sur tout ce qu'il entendoit dire à ses Docteurs; s'il n'avoit point tenu pour vrai que *jamais Homme n'avoit parlé comme celui-là*; pourquoi les Magistrats auroient-ils eu à craindre ce Peuple en poursuivant juridiquement les Disciples abjects d'un Imposteur, aussi Im-

(1) VOYEZ le Chapitre II de la Part. XVIII. Je dois éviter ici de tomber dans ces répétitions trop fréquentes, même chez les meilleurs Auteurs. Je ne reviens donc plus à ce que je pense avoir assez bien établi. C'est au Lecteur à retenir la liaison des Faits & de leurs Conséquences les plus immédiates. C'est à lui encore à s'approprier mes principes & à en faire l'application au besoin.

CHAP. VII.

posteurs eux-mêmes que leur Maître ? Comment les Magistrats auroient-ils eu à redouter un Peuple prévenu si fortement & depuis si long-tems en leur faveur, s'ils avoient pu lui prouver par des Procédures légales & publiques que la Guérison de l'Aveugle-né, la résurrection de LAZARE, la guérison du Boiteux, le Don des Langues, &c. n'étoient que de pures supercheries? Combien leur avoit-il été facile de prendre des informations sur de pareils Faits ! combien leur étoit-il aisé en particulier de prouver rigoureusement que les Témoins ne parloient que leur Langue maternelle ! Comment encore les Magistrats auroient-ils eu à *craindre le Peuple*, s'ils avoient pu lui démontrer juridiquement que les Disciples avoient enlevé le Corps de leur Maître ? & ceci étoit-il plus difficile à constater que le reste ? &c.

PUIS-JE douter à présent de l'extrême improbabilité de la premiere hypothese ou de celle qui suppose un enlévement ? puis-je raisonnablement refuser de convenir que la seconde hypothese a au moins un degré de probabilité égal à celui de quelque Fait historique que ce soit, pris dans l'Histoire du même Siecle ou des Siecles qui l'ont suivi immédiatement ?

TRACERAI-JE ici l'affreuse peinture du caractere des principaux Adversaires ? puiserai-je cette peinture dans leur propre Historien ? (2) opposerai-je ce caractere à celui des Témoins, le vice à la vertu, la fureur à la modération, l'hypocrisie à la sincérité, le mensonge à la vérité ? j'oublierois que je ne fais qu'une Esquisse & point du tout un Traité.

DIRAI-JE encore que la Résurrection de l'ENVOYÉ n'est point un Fait isolé ; (3) mais qu'il est le maitre Chainon

(2) JOSEPHE.

(3) Voyez le Chapitre VI de la Partie XVII & le Chapitre V de la Partie XVIII.

d'une Chaîne de Faits de même genre & d'une multitude d'autres Faits de tout genre, qui deviendroient tous abſolument inexplicables ſi le premier Fait étoit ſuppoſé faux ? Si en quelque matiere que ce ſoit, une hypotheſe eſt d'autant plus probable qu'elle explique plus heureuſement un plus grand nombre de Faits ou un plus grand nombre de particularités eſſentielles d'un même Fait ; ne ferai-je pas dans l'obligation logique de convenir que la premiere hypotheſe n'explique rien & que la ſeconde explique tout & de la maniere la plus heureuſe ou la plus naturelle ? Si une certaine hypotheſe me conduit néceſſairement à des conſéquences qui choquent manifeſtement ce que je nomme l'*Ordre moral*, (4) pourrois-je recevoir cette hypotheſe & la préférer à celle qui auroit ſon fondement dans l'Ordre moral même ?

Ajouterai-je que ſi l'Envoyé n'eſt point reſſuſcité, il a été lui-même un inſigne Impoſteur ? car du propre aveu des Témoins il avoit prédit ſa Mort & ſa Réſurrection & établi un Mémorial de l'une & de l'autre. Si donc il n'eſt point reſſuſcité, ſes Diſciples ont dû penſer qu'il les avoit trompés ſur ce point le plus important ; & s'ils l'ont penſé, comment ont-ils pu fonder ſur une Réſurrection qui ne s'étoit point opérée les eſpérances ſi relevées d'un bonheur à venir ? Comment ont-ils pu annoncer en ſon Nom au Genre-humain ce bonheur à venir ? Comment ont-ils pu s'expoſer pendant ſi long-tems à tant de contradictions, à de ſi cruelles épreuves, à la mort même pour ſoutenir une Doctrine qui repoſoit toute entiere ſur un Fait faux & dont la fauſſeté leur étoit ſi évidemment connue ? Comment des Hommes qui faiſoient une profeſſion ſi publique, ſi conſtante, & en apparence ſi ſincere de l'amour le plus délicat & le plus noble du Genre humain, ont-ils été

(4) Conſultez ce que j'ai dit de l'*Ordre moral*, dans le Chapitre I de la Part. XVIII.

CHAP. VII.

assez dénaturés pour tromper tant de milliers de leurs Semblables & les précipiter avec eux dans un abîme de malheurs? Comment d'insignes Imposteurs ont-ils pu espérer d'être dédommagés dans une autre Vie des souffrances qu'ils enduroient dans celle-ci? Comment de semblables Imposteurs ont-ils pu enseigner aux Hommes la Doctrine la plus épurée, la plus sublime, la mieux appropriée aux besoins de la grande Société? Comment encore . . . . mais j'ai déja assez insisté (5) sur ces monstrueuses oppositions à l'Ordre moral: elles s'offrent ici en si grand nombre, elles sont si frappantes qu'il me suffit d'y réfléchir quelques momens pour sentir de quel côté est la plus grande probabilité.

Objecterai-je que la Résurrection de l'Envoye' n'a pas été assez publique, & qu'il auroit dû se montrer à la Capitale & sur-tout à ses Juges après sa résurrection? Je verrai d'abord que la question n'est point du tout de savoir ce que Dieu auroit pu faire, mais qu'elle gît uniquement à savoir ce qu'il a fait. C'étoit à l'Homme intelligent, à l'Homme moral que Dieu vouloit parler: il ne vouloit pas le forcer à croire & laisser ainsi l'Intelligence sans exercice. Il s'agit donc uniquement de m'assurer si la Résurrection de l'Envoye' a été accompagnée de circonstances assez décisives, précédée & suivie de Faits assez frappans pour convaincre l'Homme raisonnable de la Mission extraordinaire de l'Envoye'. Or, quand je rapproche toutes les circonstances & tous les Faits; quand je les pese à la balance de ma Raison, je ne puis me dissimuler à moi-même que Dieu n'ait fait tout ce qui étoit suffisant pour donner à l'Homme raisonnable cette certitude morale qui lui manquoit, qu'il desiroit avec ardeur, & qui étoit si bien assortie à sa condition présente.

(5) Voyez le Chapitre X de la Part. XVIII.

Je

JE reconnoîtrois encore que mon objection sur le défaut de publicité de la Résurrection de l'ENVOYE' envelopperoit une grande absurdité; puisqu'en développant cette objection j'appercevrois aussi-tôt que chaqu'Individu de l'Humanité pourroit requérir aussi que l'ENVOYE' lui apparût, (6) &c.

(6) VOYEZ le second paragraphe du Chapitre I de la Part. XVIII.

Il y avoit eu sous l'ancienne Économie des Miracles ou des Signes d'une très-grande publicité. Je crois entrevoir des raisons de cette publicité: je ne ferai que les indiquer. La Nation qui vivoit sous cette Economie n'étoit proprement qu'une seule grande Famille, qui ne devoit jamais se mêler aux Peuples voisins, pour n'altérer point le grand Dépôt qui lui étoit confié. Le Gouvernement de cette Famille étoit une *Théocratie*. Il étoit fort dans l'esprit de cette Théocratie, que le Ministre du MONARQUE fût accrédité par le MONARQUE LUI-même auprès de la Famille assemblée en Corps de Nation. Il l'étoit encore que la Loi publiée par ce Ministre au Nom du MONARQUE fût autorisée par les Signes les plus éclatans & les plus imposans, par des Signes qui peignissent la MAJESTÉ redoutable du MONARQUE, & dont la Famille entiere fût spectatrice. Une autre raison encore paroissoit exiger cette Dispensation: le Ministre de l'ancienne Economie n'avoit point été annoncé de loin à la Nation par des Oracles qui le caractérisassent assez clairement pour qu'il ne pût en être raisonnablement méconnu. Il falloit donc que la grande publicité des Miracles ou des Signes destinés à autoriser la Mission du Ministre, suppléât au défaut d'Oracles. Le caractere de la Nation & ses circonstances particulieres entroient, sans doute, aussi dans les vues de cette Dispensation: on démêle assez quelles idées ces mots de *caracteres* & de circonstances réveillent dans mon Esprit, & il n'est pas besoin que je les énonce.

Le Plan de la nouvelle Economie étoit bien différent. Elle ne devoit point être appropriée à une seule Famille. Toutes les Nations de la Terre devoient y participer dans la longue durée des Siecles. Comment eût-il été possible de rassembler dans un même lieu toutes les Nations pour accréditer auprès d'elles par des Signes extraordinaires le MINISTRE de cette nouvelle Economie, destinée à succéder à l'ancienne, à l'universaliser & à la perfectionner? Mais, si la Mission de ce MINISTRE avoit été annoncée *en divers tems & en diverses manieres* par des Oracles assez nombreux, assez circonstanciés, assez clairs pour que le tems de sa venue, les caracteres de sa Personne, ses Fonctions, &c. ne pussent être raisonnablement méconnus par le Peuple auquel il devoit d'abord s'adresser; si les autres Peuples pouvoient acquérir la connoissance de ces Oracles; si le MINISTRE de la nouvelle Economie devoit être revêtu d'une Puissance & d'une Sagesse surnaturelles; *s'il devoit faire des Oeuvres que nul autre n'avoit faites; si jamais Homme n'avoit parlé comme Celui-ci devoit parler*; s'il devoit donner à d'autres Hommes le Pouvoir de faire de *semblables Oeuvres & même de plus grandes en-*

Il ne faut point que je dise cela est sage, donc DIEU l'a fait ou a dû le faire; mais je dois dire DIEU l'a fait, donc cela est sage. Est-ce à un Etre aussi profondément ignorant que je le suis à prononcer sur les Voies de la SAGESSE ELLE-même? La seule chose qui soit ici proportionnée à mes petites Facultés est d'étudier les Voies de cette SAGESSE ADORABLE & de sentir le prix de SON Bienfait.

core; s'Il devoit les envoyer à toutes les Nations pour les éclairer & leur signifier la *bonne Volonté* de leur PERE commun; si en conséquence il devoit revêtir ces Envoyés d'un Don extraordinaire au moyen duquel ils communiqueroient leurs pensées à ces Nations & en seroient entendus; si ...... mais, le Lecteur intelligent & ami du vrai m'a deja saisi: j'abandonne ces considérations à son jugement.

Il est une autre chose sur laquelle il voudra bien réfléchir encore. Ces Miracles de l'ancienne Economie qui avoient eté opérés aux yeux d'une Nation entiere ne se sont pas perpétués d'âge en âge chez cette Nation. Toutes les Générations qui se sont succédées de Siecle en Siecle jusqu'à nos jours n'ont pas vu de leurs propres yeux la *grande Apparition* du MONARQUE: toutes ont ete pourtant très-attachées à leur LOI: toutes ont été très-persuadees de la certitude de cette *Apparition* & de la Divinite de la Mission du premier Legislateur. Quel a donc été le fondement logique de cette sorte & constante persuasion? comment la Génération qui existe aujourd'hui persévere-t-elle dans la croyance des Générations qui l'ont precédée? Ce fondement logique repose, sans doute, dans la Tradition écrite & dans la Tradition orale: les preuves des Miracles de l'ancienne Economie tiennent donc essentiellement, comme celles des Miracles de la nouvelle Economie, aux regles du Temoignage.

Ainsi, la question se réduit à examiner si les Temoignages sur lesquels repose la Mission du second LÉGISLATEUR sont inférieurs en force à ceux qui fondent la Mission du premier Législateur. Cet examen important regarde, en particulier, les Sages de cette Nation dispersée aujourd'hui parmi tous les Peuples & qui continue à rejetter la Mission de ce second LEGISLATEUR, que le premier avoit annoncé lui-même assez clairement, & qui l'avoit été d'une Maniere plus claire & plus precise par les Oracles postérieurs.

CHAPITRE VIII.

Oppositions entre les Pieces de la Déposition.

Réflexions sur ce sujet.

J'AI dit que toutes les Pieces de la Dépofition m'avoient paru très-harmoniques ou très-convergentes. J'y découvre néanmoins bien des variétés foit dans la forme, foit dans la matiere. J'y apperçois même çà & là des oppofitions au moins apparentes. J'y vois des difficultés qui tombent fur certains points de Généalogie, fur certains Lieux, fur certaines Perfonnes, fur certains Faits, &c. & je ne trouve pas d'abord la folution de ces difficultés.

COMME je n'ai aucun intérêt fecret à croire ces difficultés infolubles, je ne commence point par imaginer qu'elles le font. J'ai étudié la Logique (1) du Cœur & celle de l'Efprit: je me mets un peu au fait de cette autre Science qu'on nomme la *Critique* (2) & qu'il ne m'eft point permis d'ignorer entiérement. Je rapproche les paffages *paralleles*, (3) je les confronte, je les anatomife & j'emprunte le fecours des meilleurs Interprêtes. Bientôt je vois les difficultés s'applanir, la lumiere s'accroître d'inftant en inftant, fe répandre de proche en proche, fe réfléchir de tous côtés & éclairer les parties les plus obfcures de l'objet.

(1) LA Logique eft l'Art de penfer ou de raifonner.

(2) LA Science ou l'Art qui enfeigne les regles par lefquelles on doit juger des Livres & de leurs Auteurs.

(3) PASSAGES qui ont à peu près le même fens ou qui tendent à établir la même vérité.

CHAP. VIII.

Si cependant il eſt des recoins que cette lumiere n'éclaire pas aſſez à mon gré; s'il reſte encore des ombres que je ne puis achever de diſſiper, il ne me vient pas dans l'Eſprit & bien moins dans le Cœur d'en tirer des conſéquences contre l'enſemble de la Dépoſition: c'eſt que ces ombres légeres n'éteignent point à mes yeux la lumiere que réfléchiſſent ſi fortement les grandes parties du Tableau.

Il m'eſt bien permis de douter: le doute philoſophique eſt lui-même le ſentier de la vérité; mais il ne m'eſt point permis de manquer de bonne foi, parce que la vraie Philoſophie eſt abſolument incompatible avec la mauvaiſe foi, & qu'on eſt Philoſophe par le Cœur beaucoup plus encore que par la Tête. Si dans l'examen critique de quelqu'Auteur que ce ſoit, je me conduis toujours par les regles les plus ſûres & les plus communes de l'Interprétation; ſi une de ces regles me preſcrit de juger ſur l'enſemble des choſes; ſi une autre regle m'enſeigne que de légeres difficultés ne peuvent jamais infirmer cet enſemble, quand d'ailleurs il porte avec lui les caracteres les plus eſſentiels de la vérité ou du moins de la probabilité, pourquoi refuſerois-je d'appliquer ces regles à l'examen de la Dépoſition qui m'occupe, & pourquoi ne jugerois-je pas auſſi de cette Dépoſition par ſon enſemble?

Ces oppoſitions apparentes elles-mêmes, ces eſpeces d'*antinomies*, (4) ces difficultés de divers genres ne m'indiquent-elles pas d'une maniere aſſez claire que les Auteurs des différentes Pieces de la Dépoſition ne ſe ſont pas copiés les uns les autres, & que chacun d'eux a rapporté ce qu'il tenoit du Témoignage de ſes propres Sens ou ce qu'il avoit appris des Témoins oculaires?

(4) Mot qui dans ſon ſens propre exprime des contradictions ou des oppoſitions entre deux ou pluſieurs Loix.

Si ces différentes Pieces de la Dépofition avoient été plus femblables entr'elles ; je ne dis pas feulement dans la forme, je dis encore dans la matiere, n'aurois-je point eu lieu de foupçonner qu'elles partoient toutes de la même main ou qu'elles avoient été copiées les unes fur les autres ? & ce foupçon, auffi légitime que naturel, n'auroit-il pas infirmé à mes yeux la validité de la Dépofition ?

Ne fuis-je pas plus fatisfait quand je vois un de ces Auteurs commencer ainfi fon Récit ? (5) *comme plufieurs ont entrepris d'écrire l'Hiftoire des chofes dont la vérité a été connue parmi nous avec une entiere certitude, par le rapport que nous en ont fait ceux qui les ont vues eux-mêmes dès le commencement & qui ont été les Miniftres de la Parole ; j'ai cru auffi que je devois vous les écrire avec ordre, après m'en être exactement informé dès leur origine ; afin que vous reconnoiffiez la certitude des récits que l'on vous a faits.* Ne fens-je pas ma fatisfaction s'accroitre lorfque je lis dans le principal Ecrit d'un des premiers Témoins ; (6). *Celui qui l'a vu en a rendu témoignage, & fon témoignage eft véritable, & il fait qu'il dit la vérité, afin que vous la croyiez ?* ou que je lis dans un autre Ecrit de ce même Témoin ? (7) *ce que nous avons ouï, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé & que nos mains ont touché concernant la Parole de Vie, nous vous l'annonçons.*

(5) Luc I, 1, 2, 3, 4.
(6) Jean xix, 35.
(7) 1. Ep. I, 1, 3.





VINGTIEME PARTIE.

SUITE DES IDÉES
SUR
L'ETAT FUTUR DE L'HOMME.

CONTINUATION
DES RECHERCHES SUR LE CHRISTIANISME.

L'AUTHENTICITÉ DE LA DÉPOSITION.

LES PROPHÉTIES.

CHAPITRE I.

CHAP. I.

L'Authenticité de la Dépofition écrite.

JE poursuis mon examen: je n'ai pas envifagé toutes les faces de mon Sujet: il en préfente un grand nombre: je dois me borner aux principales.

COMMENT puis-je m'affurer de *l'Authenticité* des Pieces les plus importantes de la Dépofition ?

J'APPERÇOIS d'abord que je ne dois point confondre l'Authenticité de la Déposition avec sa *Vérité.* Je fixe donc le sens des termes & j'évite toute équivoque.

J'ENTENDS par l'*Authenticité* d'une Piece de la Déposition ce degré de certitude qui m'assure que cette Piece est bien de l'Auteur dont elle porte le Nom.

LA *Vérité* d'une Piece de la Déposition sera sa conformité avec les Faits.

J'APPRENDS donc de cette distinction logique que la Vérité historique ne dépend pas de l'Authenticité de l'Histoire: car je conçois facilement qu'un Ecrit peut être très-conforme aux Faits, & porter un Nom supposé ou n'en point porter du tout.

MAIS si je suis certain de l'Authenticité de l'Histoire, & si l'Historien m'est connu pour très-véridique, l'Authenticité de l'Histoire m'en persuadera la Vérité ou du moins me la rendra très-probable.

LE Livre que j'examine n'est pas tombé du Ciel: il a été écrit par des Hommes comme tous les Livres que je connois. Je puis donc juger de l'Authenticité de ce Livre comme de celle de tous les Livres que je connois.

COMMENT sais-je que l'Histoire de THUCYDIDE, (1) celle de POLYBE, (2) celle de TACITE, &c. (3) sont bien des

(1) HISTORIEN Grec, qui vivoit environ quatre Siecles avant notre Ere. Il écrivit une Histoire de la Guerre du Peloponese.

(2) AUTRE Historien Grec, qui naquit environ deux Siecles avant notre Ere. Il composa une Histoire militaire de Rome.

(3) HISTORIEN Latin, qui fleurissoit dans le premier Siecle de notre Ere,

CHAP. I.

Auteurs dont elles portent les Noms? c'eſt de la Tradition que je l'apprends. Je remonte de Siecle en Siecle ; je conſulte les Monumens des différens Ages ; je les compare avec ces Hiſtoires elles-mêmes, & le réſultat général de mes recherches eſt qu'on a attribué conſtamment ces Hiſtoires aux Auteurs dont elles portent aujourd'hui les Noms.

Je ne puis raiſonnablement ſuſpecter la fidélité de cette Tradition : elle eſt trop ancienne, trop conſtante, trop uniforme, & jamais elle n'a été démentie.

Je ſuis donc la même méthode dans mes recherches ſur l'Authenticité de la Dépoſition dont il s'agit, & j'ai le même réſultat général & eſſentiel.

Mais, parce qu'il s'en faut beaucoup que l'Hiſtoire du Pélopponeſe (4) intéreſſât autant les Grecs que l'Hiſtoire de l'Envoyé intéreſſoit ſes premiers Sectateurs, je ne puis douter que ceux-ci n'aient apporté bien plus de ſoin à s'aſſurer de l'Authenticité de cette Hiſtoire que les Grecs n'en prirent pour s'aſſurer de l'Authenticité de celle de Thucydide.

Une Société qui étoit fortement perſuadée que le Livre dont je parle contenoit les aſſurances d'une Félicité éternelle ; une Société affligée, mépriſée, perſécutée, qui puiſoit ſans ceſſe dans ce Livre les conſolations & les ſecours que ſes épreuves lui rendoient ſi néceſſaires ; cette Société, dis-je, s'en feroit-elle laiſſé impoſer ſur l'Authenticité d'une Dépoſition qui lui devenoit de jour en jour plus précieuſe ?

& qui écrivit des Annales de Rome.
Ce n'eſt point ici le lieu de faire l'éloge de ces grands Modeles dans l'Art ſi difficile d'écrire l'Hiſtoire : je ne puis que les nommer.

(4) Preſqu'Ile qui tient à la Grece par un Iſthme. On la nomme aujourd'hui la *Morée*.

Une

UNE Société, au milieu de laquelle les Auteurs mêmes de la Déposition avoient vécu, qu'ils avoient eux-mêmes gouvernée pendant bien des années, auroit-elle manqué de moyens pour s'assurer de l'Authenticité des E'crits de ces Auteurs ? auroit-elle été d'une indifférence parfaite sur l'emploi de ces moyens ? E'toit-il plus difficile à cette Société de se convaincre de l'Authenticité de ces E'crits, qu'il ne l'est à quelque Société que ce soit de s'assurer de l'Authenticité d'un E'crit attribué à un Personnage très-connu ou qui en porte le Nom ?

DES Sociétés particulieres (5) & nombreuses auxquelles les premiers Témoins avoient adressé divers Écrits, pouvoient-elles se méprendre sur l'Authenticité de pareils Écrits ? pouvoient-elles douter le moins du monde si ces Témoins leur avoient écrit, s'ils avoient répondu à diverses questions qu'elles leur avoient proposées, si ces Témoins avoient séjourné au milieu d'elles, &c ?

JE me rapproche le plus qu'il m'est possible du premier Age de cette grande Société fondée par les Témoins : je consulte les Monumens les plus anciens, & je découvre que presqu'à la naissance de cette Société ses Membres se diviserent sur divers points de Doctrine. Je recherche ce qui se passoit alors dans les différens Partis, & je vois que ceux qu'on nommoit *Novateurs* (6) en appelloient, comme les autres, à la Déposition

(5) LES Eglises fondées par les APÔTRES.

(6) † † ON les nommoit aussi *Hérétiques*; mais il faut observer à cet égard qu'on a souvent donné le nom d'*Hérétiques* à des Philosophes Orientaux qui n'étoient point nés dans le sein de l'Eglise, & qui à proprement parler n'étoient pas Chrétiens. Ces Philosophes associoient divers Dogmes du Christianisme à ceux de la Philosophie orientale ou de cette Philosophie dont ZOROASTRE passoit pour le principal Auteur. La Secte fameuse de *Gnostiques*, divisée en tant de branches différentes, n'étoit point du tout une Secte Chrétienne : elle étoit une Secte philosophique qui allioit les Dogmes des Mages à ceux de l'ENVOYÉ qu'elle altéroit plus ou moins. On peut voir les

CHAP. I.

des premiers Témoins & qu'ils en reconnoissoient l'Authenticité.

Je découvre encore que des Adversaires (7) de tous ces Partis, des Adversaires éclairés & assez peu éloignés de ce premier Age ne contestoient point l'Authenticité des principales Pieces de la Déposition.

Je trouve cette Déposition citée fréquemment par des Écrivains (8) d'un grand poids, qui touchoient à ce premier Age & qui faisoient profession d'en reconnoître l'Authenticité, comme ils faisoient profession de reconnoître la validité du Témoignage rendu par les premiers Témoins aux Faits miraculeux. Je compare ces citations avec la Déposition que j'ai en main, & je ne puis m'en dissimuler la conformité.

preuves de ceci dans le dernier Volume de l'excellent *Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne* de mon célebre Compatriote Mr. VERNET.

(7) LES Auteurs Payens des premiers Siecles; CELSE, PORPHYRE, JULIEN, &c.

(8) LES Peres Apostoliques & les Peres qui leur ont succédé immédiatement. Je pourrois citer ici des passages formels de JUSTIN, d'IRENÉE, de TERTULLIEN, de CLÉMENT d'*Alexandrie*, d'ORIGENE, de CYPRIEN, &c. qui prouveroient que tous ces Peres n'ont reconnu pour *authentiques* que les mêmes EVANGILES qui composent aujourd'hui notre Code sacré. Mais, de pareils détails choqueroient l'esprit de mon travail, & toute cette Erudition seroit fort déplacée dans des Recherches du genre de celles-ci. Je ne veux présenter à mes Lecteurs que les résultats les plus essentiels & les plus saillants. Il doit me suffire que je puisse toujours fournir les preuves de détail si on me les demande. Je me bornerai donc dans cette Note au seul ORIGENE, qui s'exprimoit ainsi: *Je sais par une Tradition constante, que les quatre Evangiles de* MATTHIEU, *de* MARC, *de* LUC, *de* JEAN *sont les seuls qui aient été reconnus sans aucune contestation dans toute l'Eglise de* DIEU, *qui est sous le Ciel.* Ceux de mes Lecteurs qui desireront plus de détails sur l'*Authenticité* des EVANGILES, consulteront en particulier le *Discours* si solidement pensé & si sagement écrit de Mr. de BEAUSOBRE; *Histoire du Manichéisme*, T. 1, & l'excellent Écrit de M. BERGIER intitulé la *Certitude des Preuves du Christianisme.* On trouvera encore des Choses intéressantes sur cette importante Matiere dans les savantes *Notes* de Mr. SEIGNEUX sur ADDISSON.

En continuant mes recherches, je m'assure qu'assez peu de tems après la naissance de la Société dont je parle, il se répandit dans le Monde une foule de fausses Dépositions, dont quelques-unes étoient citées comme vraies par des Docteurs de cette Société qui étoient fort respectés. Je suis d'abord porté à en inférer qu'il n'étoit donc pas aussi difficile que je le pensois d'en imposer à cette Société, & même à ses principaux Conducteurs. Ceci excite mon attention autant que ma défiance, & j'examine de fort près ce point délicat.

Je ne tarde pas à m'appercevoir que c'est ici le lieu de faire usage de ma distinction logique entre *l'Authenticité* d'un Écrit & sa *Vérité*. Si un Écrit peut être vrai sans être authentique, les fausses Dépositions dont il est question pouvoient être *vraies* quoiqu'elles ne fussent point du tout *authentiques*. Ces Docteurs contemporains qui les citoient savoient bien apparemment si elles étoient conformes aux Faits essentiels, & je sais moi-même qu'on a de bonnes preuves qu'elles y étoient conformes. Elles étoient donc plutôt des Histoires *inauthentiques* que de fausses Histoires ou des Romans.

Je vois d'ailleurs que les Docteurs dont je parle citoient rarement ces Histoires inauthentiques, tandis qu'ils citoient fréquemment les Histoires authentiques. Je découvre même qu'il y avoit de ces Histoires inauthentiques qui n'étoient que l'Histoire authentique elle-même modifiée ou interpolée çà & là.

Je ne puis m'étonner du grand nombre de ces Histoires inauthentiques qui se répandirent alors dans le Monde : je m'étonnerois plutôt qu'il n'y en ait pas eu davantage. (9) Je

(9) Le savant Fabricius, dans sa *Notice des Evangiles Apocryphes*, compte jusqu'à cinquante de ces *faux Evangiles* : il fait remarquer néanmoins, qu'il s'en trouve plusieurs qui ne diffe-rent que par l'*intitulation*. L'illustre

CHAP. I.

conçois à merveille que des Disciples zélés des principaux Témoins purent être portés tout naturellement à écrire ce qu'ils avoient ouï dire à leur Maitre, & à donner à leur Narration (10) un *Titre* semblable à celui des Pieces authentiques. De pareilles Histoires pouvoient facilement être très-conformes aux Faits essentiels; puisque leurs Auteurs les te-

BEAUSOBRE dans son excellente *Histoire du Manichéisme*, Tom. I. p. 451, s'attache à montrer qu'un bon nombre de ces Evangiles *Apocryphes* n'étoient au fond que l'Evangile de S. MATTHIEU plus ou moins altéré ou changé. Tels étoient entr'autres les Evangiles *selon les Hébreux*, *selon les Egyptiens*, *selon les Ebionites*, *selon* S. BARTHÉLEMI, *selon* S. BARNABÉ, &c. Cet habile Critique distingue soigneusement les Ecrits apocryphes ou inauthentiques qui parurent dans le premier Siecle, de ceux qui parurent dans les Siecles suivans: ces derniers étoient beaucoup moins exacts que les premiers, soit à l'égard de la Doctrine, soit à l'égard des Faits. Il n'est pas difficile d'en assigner la raison. Les fausses Doctrines ne commencerent à se multiplier qu'après la mort des premiers Témoins; & il étoit fort naturel que des Hommes qui s'éloignoient plus ou moins de la Doctrine reçue, altérassent plus ou moins la vérité dans leurs Écrits. Le Témoignage formel que de pareils Écrivains ne laissoient pas de rendre aux Faits les plus essentiels n'en est donc que plus remarquable & plus convaincant.

Au reste, si l'on prétendoit que les Écrits apocryphes detruisent l'Autorité des Écrits *Canoniques*, je répondrois avec notre judicieux Critique, pag. 462. qu'il vaudroit autant dire " qu'il n'y a „ point d'Actes certains, parce qu'on en „ a supposé quantité de faux; qu'il n'y „ a point d'Histoires véritables, parce „ qu'il y en a de fabuleuses; qu'il n'y a „ point de bonne Monnoie; parce qu'il „ y en a de fausse & de contrefaite.

" Si l'on recherche, dit encore cet „ Écrivain, en quoi les Évangiles apo- „ cryphes du premier Siecle différoient „ des véritables, on verra que tout con- „ sistoit dans quelques particularités de „ la vie de notre Seigneur qui étoient „ ou retranchées ou ajoutées; dans „ quelques paroles, dans quelques sen- „ tences attribuées à l'ENVOYÉ, & „ omises par nos Evangelistes. Tel est, „ par exemple, ce mot du SAUVEUR, „ *il est plus heureux de donner que de* „ *recevoir.* EUTHALIUS rapporte, qu'il „ se trouvoit dans le Livre intitulé *la* „ *Doctrine des Apôtres*......... Ces „ sentences étoient prises de quelques „ Livres reçus parmi les Chrétiens ou „ s'étoient conservées par la Tradition. „ De là aussi plusieurs passages que les „ Copistes insérerent dans les Evangi- „ les, & que St. JÉROME en retrancha, „ lorsqu'il réforma les Exemplaires de „ son tems sur les plus anciens Manus- „ crits. „ pag. 462.

(10) LES *Evangiles apocryphes* connus sous les titres d'*Evangile de* S. JAQUES, d'*Evangile de* S. THOMAS, &c.

noient de la bouche des premiers Témoins ou du moins de celle de leurs premiers Disciples. (11)

Je trouve que différens Sectaires avoient aussi leurs Histoires, (12) & qui s'éloignoient plus ou moins de l'Histoire authentique; mais, il ne m'est pas difficile de m'assurer que ces Histoires malicieusement supposées contenoient la plupart des Faits essentiels qui avoient été attestés par les principaux Témoins. (13) Plusieurs de ces Sectaires me paroissent fort animés

(11) " LA Vie du SEIGNEUR étoit „ si belle, son Caractere si sublime & „ si divin, sa Doctrine si excellente, „ les Miracles, par lesquels il l'avoit „ confirmee, si éclatans & en si grand „ nombre, qu'il n'etoit pas possible que „ plusieurs Ecrivains n'entreprissent „ d'en composer des Mémoires. Cela „ produisit plusieurs Histoires de notre „ SEIGNEUR, plus ou moins exactes „ les unes que les autres.... S. LUC, „ qui parle des Relations ou des Evan- „ giles qui avoient précedé le sien, „ insinue bien qu ils étoient defectueux, „ mais il ne les condamne pas comme „ des Livres fabuleux ou mauvais. „ BEAUSOBRE: *Disc. sur l'Authenticité*, &c. *Hist. du Manich.* Tom. I. pag 419.

(12) TOUS les *faux-Evangiles* de ces differens Sectaires n'etoient pas des Écrits purement historiques: il y en avoit qui n'étoient gueres que dogmatiques, & dans lesquels certaines Sectes rassembloient, comme en un Corps, leurs opinions particulieres. Tel étoit, par exemple, l'*Evangile de* VALENTIN ou *des Valentiniens*, auquel ces Sectaires avoient donne le nom d'*Evangile de Verité.* Tel etoit encore l'Écrit, que les Philosophes Orientaux connus sous le nom de *Gnostiques*, avoient intitulé l'*Evangile de Perfection. Ibid.* pag. 454. Voy. la Note 6.

(13) JE veux dire, les Miracles, la Résurrection & l'Ascension du FONDATEUR. Il est vrai qu'il y avoit des Sectaires qui nioient qu'IL eût un Corps semblable au nôtre, & qui prétendoient que sa Mort & sa Résurrection n'avoient été que de pures apparences; mais, cette singuliere imagination qui choque si directement l'esprit & la lettre du Texte sacré, prouve elle-même que ces Sectaires reconnoissoient la validite des Temoignages rendus à la *Résurrection* du FONDATEUR; puisque leur erreur ne consistoit pas à nier cette Résurrection, mais qu'elle consistoit à l'expliquer par des *apparences.* Ils avouoient donc le Fait; & parce que l'*Incarnation* ne s'accordoit pas avec les idées qu'ils s'étoient formées de la Personne du FONDATEUR, ils forgeoient un systême d'*apparences* pour concilier leurs idées avec les Témoignages.

Ainsi, dans ces premiers tems on ne s'avisoit pas de mettre en question si le FONDATEUR avoit fait des Miracles, s'Il etoit ressuscité, s'Il étoit monté au Ciel: les Temoignages rendus à ces Faits étoient trop récens, trop nombreux, trop valides, & la Tradition

CHAP. I.

contre le Parti qui leur étoit contraire, & puisqu'ils inséroient dans leurs Histoires les mêmes Faits essentiels que ce Parti faisoit profession de croire, je ne puis point ne pas envisager une telle conformité entre des Partis si opposés, comme la plus forte présomption en faveur de l'Authenticité & de la vérité de la Déposition que j'ai sous les yeux.

J'OBSERVE encore que la Société dépositaire fidele de la Doctrine & des Écrits des Témoins ne cessoit, ainsi que ses Docteurs, de réclamer contre les Sectaires & contre leurs Écrits & d'en appeller constamment aux Écrits authentiques comme au Juge suprême & commun de toutes les controverses. J'apprends même de l'Histoire de cette Société, (14) qu'elle avoit grand soin de lire chaque semaine ces Écrits, dans ses Assemblées, & qu'ils étoient précisément ceux qu'on me donne aujourd'hui pour la Déposition authentique des Témoins.

JE ne puis donc supposer, en bonne Critique, que cette Société s'en laissoit facilement imposer sur l'Authenticité des nombreux Écrits répandus dans son sein. (15) S'il me restoit

trop certaine pour qu'on pût raisonnablement les revoquer en doute. Ces Faits étoient donc avoués par les Sectaires comme par les Orthodoxes; & on ne disputoit que sur certains points de Doctrine. Aujourd'hui on dispute & sur la Doctrine & sur les Faits; & au bout de dix-sept Siecles on se met à entasser objections sur objections, doutes sur doutes contre des Faits que les Contemporains de tous les Partis, plus intéressés encore à s'assurer du vrai & plus à portée de le faire, n'avoient ni contredit ni pu contredire. Je conviens néanmoins qu'il est fort dans l'esprit d'un Siecle qui porte le beau nom de *philosophique*, de ne croire aux Miracles que d'après l'examen le plus logique & le plus critique. Je demande seulement, s'il seroit vraiment philosophique de rejetter les Miracles de l'EVANGILE sans un pareil examen? Je demande encore s'il seroit possible en bonne Philosophie de les rejetter après un pareil examen?

(14) L'*Histoire Ecclésiastique*.

(15) LES anciens Peres avoient trois moyens principaux de discerner les Écrits *apocryphes* qui se répandoient dans la Société Chrétienne. Le premier étoit la Prédication des premiers Témoins & de leurs Successeurs immédiats, qui se conservoit & se perpétuoit dans chaque Société particuliere.

fur ce point effentiel quelque doute raifonnable, il feroit diffipé par un Fait remarquable que je découvre: c'eft que cette Société étoit fi éloignée d'admettre légérement pour authentiques des Écrits qui ne l'étoient point, qu'il lui étoit arrivé de fufpecter long-tems l'Authenticité de divers Écrits qu'un examen continué & réfléchi lui apprit enfin qui partoient de la Main des Témoins. (16)

Un autre Fait plus remarquable encore vient à l'appui de celui-ci: je lis dans l'Hiftoire du Tems que les Membres de la Société dont je parle s'expofoient aux plus grands fupplices, plutôt que de livrer à leurs perfécuteurs ces Livres qu'elle ré-

Le fecond étoit le Témoignage conftant, perpétuel, uniforme que la Société primitive univerfelle avoit rendu aux Écrits des premiers Témoins & à ceux de leurs premiers Difciples: Témoignage que les Peres trouvoient configné dans les Écrits des Conducteurs de la Société Chrétienne, & qu'ils recueilloient encore de la Tradition, fur laquelle ils pouvoient d'autant plus compter, que la Chaine des Témoins étoit plus courte & que les Témoins eux-mêmes étoient d'un plus grand poids. Le troifieme moyen enfin, confiftoit dans la comparaifon que les Peres ne manquoient point de faire des Écrits apocryphes avec les Écrits authentiques, dont les Originaux ou au moins les Copies les plus originales exiftoient encore: eft-il un moyen plus fûr de juger de faux Actes que de les comparer à des Actes dont l'Authenticité eft bien conftatée?

(16) Ce Fait eft affurément un de ceux qui prouvent le mieux que les Peres ne recevoient pas fans examen tous les Écrits qui circuloient dans l'Eglife. Ce qui en eft encore une bonne confirmation, c'eft le foin qu'ils prenoient de les diftribuer en différentes Claffes, relativement à leur degré d'*Authenticité*. L'infatigable & profond Origene, qui vivoit dans le troifieme Siecle, faifoit trois de ces Claffes. Il plaçoit dans la premiere les Écrits *vraiment Authentiques:* il mettoit dans la feconde les Écrits *Apocryphes*; & il compofoit la troifieme des Écrits *mixtes* ou *douteux*. C'étoit dans cette derniere Claffe qu'il rangeoit entr'autres la feconde Epitre de St. Pierre, la feconde & la troifieme de St. Jean, l'Épitre de St. Jude, &c. Le Pere de l'Hiftoire Eccléfiaftique, le judicieux & docte Eusebe, qui fleuriffoit dans le Siecle fuivant, faifoit une Divifion affez femblable. Confultez l'excellent *Difcours* de Mr. de Beausobre fur l'*Authenticité* des Écrits Evangéliques; *Hiftoire du Manichéifme*, Tome I. page 438 & fuiv. Des Hommes qui favoient faire des diftinctions auffi logiques & auffi critiques ne recevoient donc pas fans difcernement tous les Écrits qui tomboient entre leurs mains.

putoit authentiques & sacrés & que ces ardens Persécuteurs destinoient aux flammes. (17) Présumerai-je que les plus zélés Partisans de la Gloire des Grecs se fussent sacrifiés pour sauver les E'crits de THUCYDIDE ou de POLYBE?

SI je jette ensuite les yeux sur les meilleures *Notices* des Manuscrits de la Déposition, je m'assurerai que les principales Pieces de cette Déposition portent dans ces Manuscrits les *Noms* des mêmes Auteurs auxquels la Société dont je parle les avoit toujours attribuées. Cette preuve me paroîtra d'autant plus convaincante qu'il sera plus probable que quelques-uns de ces Manuscrits remontent à une plus haute antiquité. (18)

J'AI donc en faveur de l'Authenticité de la Déposition qui m'occupe le Témoignage le plus ancien, le plus constant, le plus uniforme de la Société qui en est la dépositaire; & j'ai encore le Témoignage des plus anciens Novateurs, celui des plus anciens Adversaires & l'autorité des Manuscrits les plus originaux.

COMMENT m'éleverois-je à présent contre tant de Témoignages réunis & d'un si grand poids? Serois-je mieux placé

(17) ON se méprendroit beaucoup si l'on s'imaginoit que je donne ce Fait remarquable pour preuve de l'Authenticité & de la Vérité de la Déposition. Un Turc pourroit se faire brûler pour son *Alcoran*; mais un Turc qui se feroit brûler pour l'Alcoran ne prouveroit ni l'Authenticité ni la Vérité de l'Alcoran. Il ne faut pas être un bien fin Critique pour sentir cela. Mais, d'un autre côté, il faudroit être bien déraisonnable pour ne pas convenir qu'un Turc qui se feroit brûler pour l'Alcoran ne pourroit donner une plus forte preuve de la sincérité de sa Croyance & de son attachement à cette Croyance. Resteroit ensuite à comparer les preuves que ce Turc auroit de la vérité de son opinion avec celles que les premiers Chrétiens avoient de l'Authenticité & de la Vérité de leurs Livres sacrés; & ce sont ces preuves que j'ai tâché de rassembler en abrégé dans ces *Recherches*.

(18) ENTR'AUTRES le Manuscrit du Vatican & celui d'Alexandrie, estimés du quatrieme ou cinquieme Siecle.

que

que les premiers Novateurs ou les premiers Adversaires pour contredire le Témoignage si invariable, si unanime de la Société primitive ? Connois-je aucun Livre du même Tems dont l'Authenticité soit établie sur des preuves aussi solides, aussi singulieres, aussi frappantes & de genres si divers ?

CHAPITRE II.

Si la Déposition écrite a été altérée dans ses Parties essentielles ou supposée.

JE n'insisterai pas beaucoup avec moi-même sur la possibilité de certaines altérations du Texte authentique : je ne dirai point que ce Texte a pu être falsifié. Je vois tout d'un coup combien il seroit improbable qu'il eût pu l'être pendant la vie des Auteurs : (1) leur opposition & leur autorité auroient confondu bientôt les Faussaires.

Il me sembleroit tout aussi improbable que de pareilles falsifications eussent pu être exécutées avec quelque succès immédiatement après la mort des Auteurs : leurs Enseignemens & leurs E'crits étoient trop récents & déja trop répandus.

L'Improbabilité me paroîtroit accroître à l'indéfini pour les Ages suivans ; car il me paroîtroit très-évident qu'elle accroîtroit en raison directe de ce nombre prodigieux de Copies & de cette multitude de Versions qu'on ne cessoit de faire du Texte authentique, & qui voloient dans toutes les Parties du Monde connu. Comment falsifier à la fois tant de Copies &

(1) Les Apôtres.



CHAP. II. tant de Verſions ? Je ne dis point aſſez, comment la ſeule penſée de le faire ſeroit-elle montée à la Tête de Perſonne ?

Je ſais d'ailleurs, qu'il eſt bien prouvé par l'Hiſtoire du Tems que les premiers Novateurs ne commencerent à écrire qu'après la mort des premiers Témoins. Si ces Novateurs, pour favoriſer leurs opinions particulieres, avoient entrepris de falſifier les E'crits des Témoins ou ceux de leurs plus illuſtres Diſciples, la Société (2) nombreuſe & vigilante qui en étoit la gardienne ne s'y feroit-elle pas d'abord fortement oppoſée ? Et ſi cette Société elle-même, pour réfuter avec plus d'avantage les Novateurs, avoit oſé falſifier le Texte authentique, ces Novateurs qui en appelloient eux-mêmes à ce Texte, auroient-ils gardé le ſilence ſur de ſemblables impoſtures ?

Ceci s'applique de ſoi-même aux ſuppoſitions. Il ne me ſemble pas moins improbable qu'on ait pu dans aucun tems ſuppoſer des Écrits aux Témoins, qu'il ne me le paroît qu'on ait pu dans aucun tems falſifier leurs propres Écrits.

En y regardant de près, il m'eſt facile de reconnoître que les Diviſions continuelles & ſi multipliées de la Société fondée par les Témoins ont dû naturellement conſerver le Texte authentique dans ſa premiere intégrité.

Si ces diviſions dégénérerent enſuite en guerres ouvertes & acharnées ; ſi les Parties belligérentes en appelloient toujours au Texte authentique comme à l'Arbitre irréfragable de leurs querelles ; ſi l'on vint enfin à découvrir un moyen nouveau (3) de multiplier à l'infini & avec autant de préciſion que de promptitude les Copies du Texte authentique, ne ſerai-je

(2) L'Egliſe Chrétienne.

(3) L'Imprimerie.

pas dans l'obligation la plus raisonnable de convenir que la crédibilité de la Dépofition écrite n'a rien perdu par le laps du tems, & que ces Écrits qu'on me donne aujourd'hui pour ceux des Témoins, font bien les mêmes qui leur ont toujours été attribués? (4)

(4) Je me refferre beaucoup : confultez la *Note* que le Traducteur du célebre Ditton a mife au bas de la page 46 du Tome II. 1728.

Voici le précis des raifonnemens de ce Traducteur, qui étoit, comme l'on fait, un habile Critique.

" Il s'agit de favoir fi le *Témoignage* „ *écrit* que nous avons à cette heure, „ eft le même que celui que les Apôtres „ précherent & écrivirent. Certaines „ Gens tâchent d'en affoiblir la certi- „ tude ou par des calculs de proba- „ bilité qui dépérit tous les jours, ou „ par le nombre des *Variantes* qui „ fondent, à leur avis, le foupçon „ que les Livres facrés d'aujourd'hui „ ne font pas ceux des Apôtres. Il me „ paroit que ces calculs & ces foupçons „ tombent à terre, fi l'on partage les „ Siecles de l'Églife en quatre *Pério-* „ *des* ou quatre *Générations périodi-* „ *ques*.

„ La premiere eft depuis les Apôtres „ jufqu'au Regne de Constantin. La „ feconde eft depuis ce Prince jufqu'à „ la Domination temporelle des Papes. „ La troifieme eft depuis le commen- „ cement de l'Empire Papal jufqu'au „ Siecle de l'Imprimerie, qui fut, ou „ peu s'en faut, celui de la Réforma- „ tion.

„ Or, je trouve qu'à bien prendre „ les chofes, la certitude du *Témoi-* „ *gnage écrit* a été dans ces quatre „ Générations en croiffant au lieu de „ diminuer. Dans la premiere qui fut „ un tems continuel de perfécution ou „ de dégoût pour les Chrétiens, on ne „ peut nier que cette certitude ne fût „ bien vive pour infpirer tant de cou- „ rage & de fermeté aux Chrétiens. „ La feconde fut un tems d'orage dans „ l'Églife. Il n'y eut que difputes cruel- „ les fur la Religion, & fi les Livres „ auxquels tous les Partis appelloient „ euffent été falfifiés ou fuppofés dans „ la Génération précédente; le myf- „ tere dut naturellement éclater dans „ celle-ci. „ ... Lorfqu'enfuite fous la troifieme Génération, l'établiffement du pouvoir temporel des Papes eut fait naitre dans l'Églife de nouvelles difputes, on juge aifément que l'*Authenticité des* Ecrits *Apoftoliques* devenoit d'autant plus certaine, que les Partis contendans réclamoient également l'Autorité de ces Écrits, & que l'un des Partis paroiffoit à l'autre s'éloigner davantage de l'efprit ou de la lettre du texte sacré. Enfin; fous la quatrieme Génération arriva la fameufe découverte de l'Imprimerie, & prefqu'en même tems le grand Schifme qui divifa l'Églife & la divife encore..... Le refte du Raifonnement faute aux yeux & il n'eft pas befoin que je l'acheve.

Ainfi par une difpenfation particuliere de la Providence, les Divifions de la Société Chrétienne ont contribué à conferver dans fon intégrité primitive la Chartre vénérable de l'Immortalité.

CHAPITRE III.

Les Variantes :

solution de quelques difficultés qu'elles font naître.

La Déposition imprimée que j'ai en main me représente donc les meilleurs Manuscrits de cette Déposition qui soient parvenus jusqu'à moi ; & ces Manuscrits me représentent eux-mêmes les Manuscrits plus anciens ou plus originaux, dont ils sont les Copies.

Mais, combien d'altérations de genres différens ont pu survenir à ces Manuscrits par l'injure des Tems ; par les révolutions des États & des Sociétés, par la négligence, par l'inattention, par l'impéritie des Copistes ! & combien d'autres sources d'altération que je découvre encore ! Il ne faut point que je me dissimule ceci : puis-je maintenant me flatter que la Déposition authentique des Témoins soit parvenue jusqu'à moi dans sa pureté originelle, à travers dix-sept Siecles, & après avoir passé par tant de milliers de Mains la plupart imbécilles ou ignorantes ?

J'approfondis ce point important de Critique, & je suis effrayé du nombre prodigieux des *Variantes.* (1) Je vois un habile Critique (2) en compter plus de *trente mille*, & ce Critique se flatte pourtant d'avoir donné la meilleure Copie de la Déposition des Témoins, & assure l'avoir faite sur plus

(1) On nomme *Variantes* les différentes manieres dont le même passage est écrit dans differentes Copies du même Livre. Ces différentes manieres portent encore le nom de *leçons*.

(2) Le Docteur Mill.

de nonante Manufcrits, recueillis de toutes parts & collationnés exactement. CHAP. III.

J'AI peine à revenir de mon étonnement: mais, ce n'eft point pendant qu'on eft fi étonné qu'on peut réfléchir. Je dois me défier beaucoup de ces premieres impreffions & rechercher avec plus de foin & dans le fens froid du Cabinet les fources de ce nombre prodigieux de Variantes.

LES réflexions s'offrent ici en foule à mon Efprit: je m'arrête aux plus effentielles. Je ne connois, il eft vrai, aucun Livre ancien qui préfente ni à beaucoup près un auffi grand nombre de *leçons* diverfes que celui dont je fais l'examen. Ceci a-t-il néanmoins de quoi me furprendre beaucoup? Depuis qu'il eft des Livres dans le Monde, en eft-il aucun qui ait dû être lu, copié, traduit, commenté auffi fouvent, en autant de lieux & par autant de Lecteurs, de Copiftes, de Traducteurs, d'Interprêtes que celui-ci? Un Savant laborieux confumeroit fes veilles à lire & à collationner les nombreufes Verfions qui ont été faites de ce Livre en différentes Langues & dès les premiers tems de fa publication. Je l'ai déja remarqué: un Livre qui contient les Gages d'un bonheur éternel pouvoit-il ne pas paroître le plus important de tous les Livres à cette grande Société à laquelle il avoit été confié, qui en reconnoiffoit l'Authenticité & la Vérité, & qui en a tranfmis d'Age en Age le précieux Dépôt?

JE ne fuis donc plus fi étonné de ces *trente mille Variantes.* Il eft bien dans la nature de la Chofe que plus les Copies d'un Livre fe multiplient, & plus les Variantes de ce Livre foient nombreufes. Mon étonnement fe diffipe même en entier, lorfque retournant au Savant Critique, j'apprends de lui-même que ces trente mille Variantes ont été puifées, non feu-

lement dans les Copies du Texte original; mais encore dans celles de toutes les Verſions, &c.

Je parcours ces Variantes, & je me convaincs par mes propres yeux, qu'elles ne portent point ſur des choſes eſſentielles, ſur des choſes qui affectent le fond ou l'enſemble de la Dépoſition. Ici je trouve un mot ſubſtitué à un autre: là, un ou pluſieurs mots tranſpoſés ou omis: ailleurs, quelques mots plus remarquables, qui paroiſſent avoir paſſé de la marge dans le Texte, & que je ne rencontre point dans les Manuſcrits les plus originaux, &c. (3)

Si malgré les Variantes aſſez nombreuſes des E'crits de Cicéron, d'Horace, de Virgile les plus ſéveres Critiques penſent néanmoins poſſéder le Texte authentique de ces Auteurs, pourquoi ne croirai-je pas poſſéder auſſi le Texte authentique de la Dépoſition dont il s'agit? Si les Variantes de cette Dépoſition étoient un titre ſuffiſant pour me la faire rejeter, ne faudroit-il pas que je rejetaſſe pareillement tous les Livres de l'Antiquité?

Cette remarque me ramene aux réflexions de même genre que je faiſois dans le Chapitre II au ſujet des Antinomies (4)

(3) Personne n'ignore que les Épitres de S. Paul contiennent tout l'eſſentiel des Évangiles. L'Authenticité de treize de ces Épitres n'a jamais été conteſtée: on n'a douté que de l'Authenticité de l'Épitre aux Hébreux, & l'on s'eſt réuni enſuite à l'attribuer à cet Apôtre, au moins pour la matiere. Les Critiques obſervent qu'il y a beaucoup moins de *Variantes* dans ces Épitres que dans les Évangiles: "c'eſt que les „ Copiſtes en écrivant des Hiſtoires ou „ des Diſcours paralleles & ayant dans „ l'Eſprit les expreſſions d'un autre „ Évangéliſte, pouvoient facilement „ les mettre dans celui qu'ils copioient. „ Ils ſemblent même quelquefois l'avoir fait à deſſein pour éclaircir un „ endroit par l'autre. Cela eſt fort peu „ arrivé dans les Épitres de St. Paul, &c. „ *Préface Générale ſur les Epitres de* St. Paul. N. T. de Berlin, 1741, page 111.

(4) Les oppoſitions.

vraies ou prétendues de la Dépofition. Si je veux raifonner fur cette matiere avec quelque juftesse, je dois me conformer aux regles de la plus faine Critique, & je ne dois pas prétendre juger du Livre en queftion autrement que de tout autre Livre.

Mais, un Livre deftiné par la Sagesse à accroitre les lumieres de la Raifon & à donner au Genre-humain les affurances les plus pofitives d'un bonheur à venir, n'auroit-il pas dû être préfervé par cette Sagesse de toute efpece d'altération ? & s'il en eût été préfervé cela même n'auroit-il pas été la preuve la plus démonftrative que le Législateur avoit parlé?

Je me livre fans réferve aux objections : je pourfuis la vérité: je ne cherche qu'elle, & je crains toujours de prendre l'ombre pour le corps. Que voudrois-je donc à cette heure? je voudrois que la Providence fût intervenue *miraculeufement* pour préferver de toute altération ce Livre précieux qu'elle paroît avoir abandonné, comme tous les autres, à l'influence dangereufe des Caufes fecondes.

Je ne démêle pas bien encore ce que je voudrois : j'entrevois en gros le befoin d'une intervention extraordinaire propre à conferver la Dépofition dans fa pureté natale. Je defirerois donc que la Providence eût infpiré ou dirigé extraordinairement tous les Copiftes, tous les Traducteurs, tous les Interprêtes de tous les Siecles & de tous les Lieux ou qu'elle eût prévenu les guerres, les incendies, les inondations, & en général toutes les révolutions qui ont fait périr les E'crits originaux des Témoins.

Mais, cette intervention extraordinaire n'auroit-elle pas été un Miracle perpétuel, & un Miracle perpétuel auroit-il bien été un *Miracle ?* une pareille intervention auroit-elle bien été

CHAP. III.

dans l'Ordre de la SAGESSE ? Si les moyens naturels (5) ont pu suffire à conserver dans son intégrité primitive l'ensemble de cette Déposition si nécessaire, serois-je bien Philosophe de requérir un Miracle perpétuel pour prévenir la substitution, la transposition ou l'omission de quelques mots ? Autant vaudroit que j'exigeasse un Miracle perpétuel pour prévenir les erreurs de chaqu'Individu en matiere de Croyance, (6) &c.

JE rougis de mon objection ; je reconnois que mes desirs étoient insensés. Ce qui les excuse à mes propres yeux, c'est que je les formois dans la simplicité d'un Cœur honnête qui cherchoit sincérement le vrai & qui ne l'avoit pas d'abord apperçu. (7)

(5) Consultez la Note 4 du Chapitre II de cette Partie.

(6) Consultez ici ce que j'ai exposé sur la Nature & le but des Miracles dans le Chapitre VI de la Part. XVII. & dans le Chap. IX. de la Part. XVIII.

(7) J'AUROIS pu facilement entrer dans de beaucoup plus grands details sur l'Authenticité des Livres sacrés, sur les altérations de divers genres survenues à ces Livres, sur les Variantes, sur les Pieces supposées, & sur divers autres points d'Histoire & de Critique auxquels je n'ai fait que toucher. Je suis revenu plus d'une fois à cette remarque, & je ne pouvois trop y revenir pour qu'on ne prit pas le change sur le genre & le but de mon travail. De savans Hommes ont tant écrit sur ces Matieres depuis deux Siecles, qu'on peut en consultant leurs Ouvrages & en les extraisant paroitre très-érudit à fort peu de fraix. Mais, moi qui n'avois point du tout dans l'Esprit d'étaler une Érudition d'emprunt, & qui n'avois jamais goûté les Ouvrages de compilation ; moi qui ne voulois point faire un Traité historique & critique sur les preuves du CHRISTIANISME ; moi qui ne voulois que saisir & faire saisir le philosophique & le moral de ces preuves, je devois m'attacher principalement à ce qui constituoit ce philosophique & ce moral ; je devois me cramponner au Tronc & aux maitresses Branches, & abandonner les Rameaux & les Feuilles au Philologue de profession, plus fait que je ne le suis pour manier les épines de la Critique. Les Lecteurs que j'avois sur-tout en vue ne m'auroient su aucun gré de ces détails scientifiques. On sait d'ailleurs assez, que lorsqu'il s'agit d'une Matiere extrémement abondante, il n'y a point d'art à se dilater & qu'il y en a beaucoup à se resserrer. Enfin ; il en est des proportions d'un Livre bien fait comme de celles du Corps humain ; les Extrémités doivent être en rapport avec la Tête & le Tronc. Si donc quelque Critique me reprochoit de ne m'être pas étendu davantage sur tel ou tel Article,

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

La Vérité de la Dépoſition écrite.

SI je me ſuis aſſez convaincu de l'Authenticité de cette Dépoſition qui eſt le grand objet de mes recherches; ſi je ſuis moralement certain qu'elle n'a été ni ſuppoſée ni eſſentiellement altérée; pourrai-je raiſonnablement douter de ſa *Vérité*?

JE l'ai dit: la *Vérité* d'un Écrit hiſtorique eſt ſa conformité avec les Faits. Si je me ſuis ſuffiſamment prouvé à moi-même que les Faits miraculeux contenus dans la Dépoſition ſont de nature à n'avoir pu être ſuppoſés ni admis comme vrais s'ils avoient été faux: s'il m'a paru encore ſolidement établi que les Témoins qui atteſtoient publiquement & unanimement ces Faits ne pouvoient ni tromper ni être trompés ſur de ſemblables Faits, pourrai-je rejeter leur Dépoſition ſans choquer, je ne dis pas ſeulement toutes les regles de la plus ſaine Logique; je dis ſimplement les maximes les plus reçues en matiere de conduite? (1)

je le prierois de conſidérer que c'étoit mon Livre que je faiſois & non le ſien. Un Philoſophe renonceroit à s'occuper des preuves du CHRISTIANISME, ſi ces preuves repoſoient ſur la multitude preſqu'infinie de ces petits détails qui forment le Dédale de la Critique moderne. Le Temple auguſte de la VÉRITÉ n'a point été placé au milieu de ce Dédale: la SAGESSE en a rendu l'accès plus facile aux Humains: les routes qui y conduiſent ne ſont ni tortueuſes ni obſcures: le Bon-ſens & la Raiſon qui ſe tiennent à l'entrée ont été chargés d'y introduire les Amis ſinceres de la Vérité & de la Vertu.

(1) JE prie qu'on veuille bien relire avec attention ce que j'ai dit ſur le Témoignage dans les Chapitres I, II, IV, V, VIII de la Part. XVIII. J'évite les répétitions, & je ne reviens pas aux choſes dont je penſe avoir aſſez montré la certitude ou la probabilité.

Chap. V.

Je fais ici une réflexion qui me frappe: quand il feroit possible que je conçusse quelque doute raisonnable sur l'Authenticité des E'crits historiques (2) des Témoins; quand je fonderois ces doutes sur ce que ces E'crits n'ont été adressés à aucune Société particuliere chargée spécialement de les conserver, je ne pourrois du moins former le moindre doute légitime sur ces E'pitres adressées par les Témoins à des Sociétés particulieres & nombreuses qu'ils avoient eux-mêmes fondées & gouvernées. Combien ces Sociétés étoient-elles intéressées à conserver précieusement ces Lettres de leurs propres Fondateurs! Je lis donc ces Lettres avec toute l'attention qu'elles méritent, & je vois qu'elles supposent partout les Faits miraculeux contenus dans les E'crits historiques, & qu'elles y renvoient fréquemment comme à la Base inébranlable de la Croyance & de la Doctrine.

CHAPITRE V.

Les Prophéties.

Si le Législateur de la Nature ne s'étoit point borné à adresser au Genre humain ce Langage de Signes (1) qui affectoit principalement les Sens; s'il lui avoit encore annoncé de fort loin *en divers tems & en diverses manieres* (2) la Mission de l'Envoyé, ce feroit, sans doute, une nouvelle preuve bien éclatante de la Vérité de cette Mission, & une preuve qui accroitroit beaucoup la somme déja si grande de ces pro-

(2) Les E'vangiles.

(1) Les Miracles: Chapitre IV de la Partie XVI. Chap. I, II de la Partie XVII.

(2) *Héb.* I, 1.

babilités que je viens de rassembler en faveur de l'Etat futur de l'Homme.

Je ferois bien plus frappé encore de cette preuve, si par une Dispensation particuliere de la SAGESSE SUPREME, les Oracles dont je parle avoient été confiés aux Adversaires mêmes de l'ENVOYÉ & de ses Ministres, & si ces premiers & ces plus obstinés Adversaires avoient fait jusqu'alors une profession constante d'appliquer ces Oracles à cet ENVOYÉ qui devoit venir.

J'OUVRE donc ce livre (3) que me produisent aujourd'hui comme authentique & divin les Descendans en ligne directe de ces mêmes Hommes qui ont crucifié l'ENVOYÉ & persécuté ses Ministres & ses premiers Sectateurs. Je parcours divers morceaux de ce Livre, & je tombe sur un Écrit (4) qui me jete dans le plus profond étonnement Je crois y lire une Histoire anticipée & circonstanciée de l'ENVOYÉ : j'y retrouve tous ses Traits, son Caractere & les principales particularités de sa Vie. Il me semble, en un mot, que je lis la Déposition même des Témoins.

Je ne puis détacher mes yeux de ce surprenant Tableau : quels traits! quel coloris! quelle expression! quel accord avec les Faits! quelle justesse, quel naturel dans les emblêmes! que dis-je! ce n'est point une peinture emblêmatique d'un avenir fort éloigné; c'est une représentation fidele du présent, & ce qui n'est point encore est peint comme ce qui est.

IL a paru comme une foible Plante & comme un Rejeton qui

(3) LE V. Testament.

(4) ESAIE LIII: ESAIE ou ISAÏE, de la Race Royale; le premier des quatre *Grands Prophetes*. Il prophétisoit environ sept siecles avant notre Ere. On a dit avec raison de ce Prophete qu'il étoit, en quelque sorte, un *cinquieme Evangéliste*.

CHAP. V. *sort d'une terre aride. Il n'y a eu lui ni beauté ni éclat ; nous l'avons vu & nous n'avons rien trouvé qui nous attirât vers lui.*

MEPRISE à peine au rang des Hommes, Homme de douleur & qui a connu les souffrances, semblable à ceux dont on détourne les yeux, il a été un objet de mépris, & nous n'en avons fait aucun cas.

CEPENDANT il s'est chargé de nos maladies & il a pris sur lui nos douleurs.....

..... IL étoit percé pour nos forfaits & froissé pour nos iniquités; le châtiment qui nous procure la paix est sur lui, & c'est par sa meurtrissure que nous sommes guéris.

..... IL a été opprimé & affligé; cependant il n'a point ouvert la bouche; il a été conduit à la mort comme un Agneau & comme une Brebis qui est muette devant celui qui la tond.....

IL a été tiré de l'oppression & de la condamnation ; & qui pourra exprimer sa durée ? Il a été retranché de la Terre des Vivans, mais c'est à cause des péchés de mon Peuple qu'il a été frappé.

ON avoit ordonné son sépulchre avec les Méchans , & il a été avec le Riche dans sa mort : car il n'avoit point commis de violence & il n'y avoit point eu de fraude dans sa bouche.

..... après qu'il aura donné sa Vie en sacrifice pour le péché, il se verra de la Postérité; ses jours seront prolongés, & le bon plaisir de l'ETERNEL prospérera entre ses mains.

IL verra le fruit de ses peines; il en sera satisfait; & ce

Juste justifiera un grand nombre d'Hommes par la connoissance qu'ils auront de lui.....

C'EST pour cela que l'ETERNEL lui donnera sa portion parmi les Grands; il partagera le butin avec les Puissans; parce qu'il se sera offert lui-même à la mort, qu'il aura été mis au rang des criminels, qu'il aura porté les péchés de plusieurs & qu'il aura intercédé pour les Coupables.

...... IL (5) *sera haut & puissant. Comme il a été pour plusieurs un sujet d'étonnement, tant il a paru abject & inférieur même aux plus petits des Hommes; ainsi sera-t-on frappé d'étonnement quand il répandra sa lumiere sur plusieurs Nations......*

CELUI QUI peignoit ainsi aux Siecles futurs l'ORIENT D'EN-HAUT, leur auroit-il désigné encore le tems de son Lever? J'ai peine à en croire mes propres yeux, lorsque je lis dans un autre E'crit (6) du même Livre cet Oracle admirable qu'on prendroit pour une Chronologie composée après l'E'vénement.

(5) LII.

(6) DANIEL IX: le dernier des quatre *Grands Prophetes.* Il nâquit environ l'an 616 avant notre Ere. Il fut emmené Captif à Babylone environ l'an 606, & instruit dans toutes les Sciences des Chaldéens. On sait comment il fut élevé aux premieres Dignités de l'Empire. Il mourut vers la fin du regne de CYRUS, âgé de près de 90 ans.

On sait encore que les Prophéties de DANIEL sont celles qui exercent le plus la sagacité & le savoir des plus habiles Interprêtes; je pourrois ajouter des plus profonds Astronomes: car j'en connois un dont je regretterai toujours la mort prématurée, qui avoit fait dans ces admirables Prophéties des Découvertes astronomiques qui avoient étonné deux des premiers Astronomes de notre Siecle, Mrs. de MAIRAN & CASSINI. Je parle de feu Mr. de CHE'SEAUX, mort à 33 ans, en 1751, & dont les rares & nombreuses Connoissances étoient relevées par une modestie, une candeur & une piété plus rares encore. Voyez l'*Avertissement* de ses *Mémoires posthumes sur divers Sujets d'Astronomie & de Mathématiques*: Lausanne 1754, in 4°. Ouvrage profond, trop peu connu & si digne de l'être; mais qui ne sauroit être entendu que des

CHAP. V.

IL y a septante Semaines déterminées sur ton Peuple & sur ta sainte Ville pour abolir l'infidélité, consumer le péché, faire propitiation pour l'iniquité, pour amener la Justice des Siecles, pour mettre le Sceau à la Vision & à la Prophétie, & pour oindre le SAINT *des* SAINTS.

TU sauras donc & tu entendras, que depuis la sortie de la Parole portant qu'on s'en *retourne & qu'on rebâtisse la Ville, jusqu'au* CHRIST *le Conducteur, il y a sept Semaines & soixante deux Semaines.....*

ET après ces soixante deux Semaines le CHRIST *sera retranché; mais non pas pour soi.....*

ET il confirmera l'Alliance à plusieurs dans une Semaine, & à la moitié de cette Semaine il fera cesser le Sacrifice & l'Oblation.....

JE fais que ces *Semaines* de l'Oracle font des *Semaines d'Années*, chacune de fept Ans. Il s'agit donc ici d'un événement qui ne doit arriver qu'au bout de 490 Ans.

JE fais par l'Hiftoire le Tems de la venue de ce CHRIST

Savans les plus initiés dans les fecrets de la haute Aftronomie.

Il n'y a pas moyen de difconvenir des vérités & des Découvertes qui font prouvées dans votre Differtation, écrivoit l'illuftre MAIRAN au jeune Aftronome : *mais, je ne puis comprendre comment & pourquoi elles font auffi réellement renfermées dans l'*ECRITURE SAINTE. Eût-on foupçonné que l'étude d'un Prophete enrichiroit l'Aftronomie & qu'elle nous vaudroit fur certains points très-difficiles de cette belle Science un degré de précifion fupérieur à celui que le calcul avoit donné jufqu'alors ?

† †. Le Lecteur qui defirera d'avoir une idée des découvertes de Chronologie & d'Aftronomie que Mr. de CHÉSEAUX avoit faites dans les Oracles de DANIEL, en trouvera un Précis très-net à la fin du Tome III de l'ADISSON de Mr. de CORREVON, imprimé à Geneve en 1771.

que l'Oracle annonce. Je remonte donc de ce CHRIST jusqu'à 490 Ans; car l'Evénement doit être l'interprête le plus sûr de l'Oracle.

J'ARRIVE ainsi au regne de ce Prince (7) dont *sort*, en effet, la derniere (8) *Parole pour le rétablissement* de cette Nation captive dans les Etats de ce Prince; & c'est de la main de cette Nation elle-même que je tiens cet Oracle qui la trahit & la confond.

DOUTERAI-JE de l'Authenticicité des Ecrits où ces étonnans Oracles sont consignés? mais, la Nation qui en a toujours été la Dépositaire n'en a jamais douté: qu'opposerois-je à un Témoignage si ancien, si constant, si uniforme? Je n'imaginerai pas que cette Nation a supposé de pareils Ecrits: combien cette imagination seroit-elle absurde! les Oracles eux-mêmes ne la démentiroient-ils pas? ne seroit-elle pas démentie encore par tant d'autres endroits des mêmes Ecrits qui couvrent cette

(7) ARTAXERXES *longue-main*; environ la 20e. année de son Regne, selon quelques Chronologistes, & la 7e. selon PRIDEAUX. Ce celebre Ecrivain a montré, en effet, que si l'on compte les 70 *Semaines* en partant de la 7e. année du Regne d'ARTAXERXES *longue-main* ou de l'Edit que ce Prince accorda à ESDRAS, on trouve précisément 70 *Semaines* ou 490 ans, mois par mois, jusqu'à la mort du CHRIST: précision étonnante! accord merveilleux avec l'événement! Le hasard opéreroit-il ainsi? un Esprit judicieux & impartial se refusera-t-il à de semblables preuves? Voyez l'*Histoire des Juifs* du docte Anglois; Tom. II. pag. 10 & suiv. de l'Edit. de 1722.

† †. Mr. de CHÉSAUX s'étoit aussi occupé des 70 Semaines de DANIEL & avoit embrassé l'opinion de PRIDEAUX comme celle qui cadre le mieux & avec l'Histoire & avec la maniere la plus sûre de calculer les Tems de l'Oracle. Consultez là-dessus le court Ecrit de l'Astronome de Lausanne inséré Tom. III de l'ADISSON de Mr. de CORREVON, pag. 332. Vous y trouverez précisément le même résultat chronologique que dans l'Historien Anglois.

(8) IL y avoit eu deux *Édits* antérieurs: le premier avoit été accordé par CYRUS, la premiere année de son Regne à Babylone, environ l'an 537 avant le CHRIST. Le second Édit avoit été donné par DARIUS, Fils d'HYSTASPE, environ l'an 518 avant le CHRIST.

CHAP. V.

Nation d'ignominie & qui lui reprochent si fortement ses désordres & ses crimes ? elle n'a donc rien supposé, rien altéré, rien retranché, puisqu'elle a laissé subsister des Titres si humilians pour elle & si favorables à la grande Société qui reconnoît le CHRIST pour son Fondateur.

RECOURRAI-JE à l'étrange supposition que l'accord des événemens avec les Oracles est le fruit du hasard ? mais, trouverai-je dans la coïncidence de tant de traits & de traits si divers l'empreinte d'une cause aveugle ? (9)

UN doute plus raisonnable s'éleve dans mon Esprit : puis-je me démontrer à moi-même que ces Oracles dont je suis si frappé ont bien précédé de cinq à six siecles les événemens qu'ils annonçoient en termes si exprès & si clairs ? connois-je des monumens contemporains qui m'attestent que les Auteurs des E'crits dont je parle ont bien vécu cinq à six Siecles avant le CHRIST ? Je ne m'engage point dans cette savante & laborieuse recherche : j'apperçois une route plus courte, plus facile, plus sûre & qui doit me conduire à un résultat plus décisif.

J'AI appris de l'Histoire, que sous un Roi d'Egypte (10) on fit une *Version Grecque* des E'crits dont il est question. Je consulte cette fameuse Version, & j'y retrouve ces mêmes Oracles que me présente le Texte original. Cette Version, exécutée par des Interprêtes (11) de cette même Nation Dépositaire du

(9) Voyez le Chapitre IV de la Partie XVI.

(10) PTOLOMÉE *Philadelphe*.

(11) LES LXX Interprêtes. On lira, si l'on veut, dans l'*Histoire des Juifs* du savant PRIDEAUX tout ce qu'on a débité sur ces *Interprêtes* & sur leur *Version* d'après le faux ARISTÉE. Il reste toujours très-certain, que cette célebre Version fut faite par des Juifs d'Alexandrie, à l'usage de ceux de leur Nation qui vivoient parmi les Grecs ou qui parloient la Langue Grecque. On trouvera un Précis de cette Discussion critique dans l'excellente *Préface générale* du N. T. de Berlin, pag. CLVI & CLVII de l'Édit. de 1741.

Texte

Texte original, avoit précédé de près de trois Siecles (12) la naissance du CHRIST. Je suis donc certain que les Oracles qui m'occupent ont précédé d'environ trois Siecles les événemens qu'ils annonçoient.

JE ne ferois pas le moins du monde fondé à soupçonner que des Membres de la Société fondée par le CHRIST ont *interpolé* (13) dans cette Version ces Oracles qui leur étoient si favorables. La Nation gardienne du Texte original n'auroit-elle pas réclamé d'abord contre une telle imposture ? D'ailleurs n'auroit-il pas fallu interpoler encore tous les E'crits des Docteurs de cette Nation qui font mention de ces Oracles & qui n'hésitent point à les appliquer à cet ENVOYÉ qui devoit venir ?

SI pour donner au Genre-humain un plus grand nombre de preuves de sa Destination future, l'AUTEUR du Genre-humain a voulu joindre au Langage de Signes, (14) déja si persuasif, le *Langage prophétique* ou *typique*, IL n'aura pas donné à ce Langage des caracteres moins expressifs qu'à celui de Signes. IL l'aura tellement approprié aux événemens futurs qu'il s'agissoit de représenter, qu'il n'aura pu s'appliquer exactement ou d'une maniere complete qu'à ces seuls événemens. IL l'aura fait entendre dans un tems & dans des circonstances tels qu'il fût impossible à l'Esprit humain de déduire naturellement de ce tems & de ces circonstances l'existence future de ces événemens. Et parce que si ce Langage avoit été de la clarté la plus parfaite, les Hommes auroient pu s'opposer à la naissance des événemens, il aura été mêlé d'ombres & de lumiere : il y aura eu assez de lumiere pour qu'on pût reconnoitre à la naissance

(12) LA Version des LXX fut faite 271 ans avant notre Ere.

(13) CE mot désigne les *Additions* qu'une Main étrangere insere furtivement dans un Manuscrit.

(14) LES Miracles : voyez les Chapitres IV, VI de la Partie XVII.

des événemens que le LÉGISLATEUR avoit parlé, & il n'y en aura point eu assez pour exciter les passions criminelles des Hommes.

JE découvre tous ces caracteres dans les Oracles que j'ai sous les yeux. Je vois dans le même Livre beaucoup d'autres Oracles semés çà & là & qui ne sont gueres moins significatifs. *Ils ont percé mes mains..... Ils ont partagé entr'eux mes vêtemens & jeté ma robe au sort*, (15) &c.

QUEL autre que CELUI pour QUI tous les Siecles sont comme un instant pouvoit dévoiler aux Hommes cet Avenir si reculé & *appeller les Choses qui ne sont point comme si elles étoient!*

(15) Psaum. XXI. Je me serois étendu davantage sur les Prophéties, & je les aurois présentées sous un autre point de vue si j'avois adressé ces *Recherches* à ce Peuple illustre, l'ancien & fidele Gardien de ces Oracles sacrés. Peut-être néanmoins en ai-je dit assez pour faire sentir à un Lecteur judicieux & exempt de préjugés combien les deux principaux Oracles auxquels je me suis borné sont décisifs en faveur du MESSIE que les Chrétiens reconnoissent. Je ne vois pas que les Docteurs modernes de ce Peuple infortuné réussissent mieux que leurs Prédécesseurs à infirmer les conséquences que le Chrétien tire si légitimement de ces admirables Prophéties. Divers Apologistes du CHRISTIANISME ont approfondi ce grand Sujet: on ne consultera, si l'on veut, que les excellens Écrits d'un ABBADIE & d'un JAQUELOT, qui sont entre les mains de tout le monde. Je renvoie encore sur ma maniere de traiter ici les Prophéties à la Note 7 du Chap. III de cette Partie.





VINGT-UNIEME PARTIE.

SUITE DES IDÉES

SUR

L'ETAT FUTUR DE L'HOMME.

FIN DES RECHERCHES SUR LE CHRISTIANISME.

LA DOCTRINE.

LES SUCCÈS DU TÉMOIGNAGE.

CHAPITRE I.

La Doctrine du FONDATEUR.

S'IL est bien vrai que la SAGESSE ELLE-même ait daigné descendre sur la Terre pour éclairer des Hommes mortels, je dois, sans doute, retrouver dans la Doctrine de SON ENVOYÉ l'empreinte indélébile de cette SAGESSE ADORABLE.

JE médite profondément ce grand Sujet : je commence par me tracer à moi-même les caracteres que cette Doctrine de-

vroit avoir pour me paroître conforme aux lumieres les plus pures de la Raison & pour ajouter à ces lumieres ce que les besoins de l'Humanité exigeoient & qu'elles ne peuvent fournir. (1)

Je ne puis disconvenir que l'Homme ne soit un Etre sociable & que plusieurs de ses principales Facultés n'aient pour Objet direct l'état de Société. Le Don seul de la Parole suffiroit pour m'en convaincre. La Doctrine d'un Envoyé céleste devroit donc reposer essentiellement sur les grands principes de la Sociabilité. Elle devroit tendre le plus directement à perfectionner & à ennoblir tous les sentimens naturels qui lient l'Homme à ses Semblables : elle devroit multiplier & prolonger à l'indéfini les cordages de l'Humanité : elle devroit présenter à l'Homme l'amour de ses Semblables comme la source la plus féconde & la plus pure de son bonheur présent & de son bonheur à venir. Est-il un principe de Sociabilité plus épuré, plus noble, plus actif, plus fécond que cette bienveuillance si relevée qui porte dans la Doctrine de l'Envoyé le nom si peu usité (2) & si expressif de *Charité ? Je vous donne un commandement nouveau, c'est de vous aimer les uns les autres. . . . . C'est à ceci qu'on reconnoîtra que vous êtes mes Disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. . . . Il n'est point de plus grand amour que de donner sa vie pour ses Amis. . . .* Et qui étoient les *Amis* de l'Envoyé ? les Hommes de tous les Siecles & de tous les Lieux : il est mort pour le Genre humain.

A ces préceptes si réitérés d'amour fraternel, à cette Loi

(1) Consultez le Chapitre III de la Part. XVI.

(2) Je ne dis pas *si nouveau*, quoique je le pusse dans un certain sens. Cicéron avoit dit dans ce beau passage qu'on lit dans son livre des *Fins v*, 23 ; *in omni autem honesto, nihil est tam illustre, nec quod latiùs pateat, quam conjunctio inter homines hominum, & quasi quædam Societas & communicatio utilitatum, & ipsa* caritas Generis humani : &c. Ce Sage faisait entendre à son Siecle les premiers accens de la Charité.

fublime de la Charité méconnoîtrai-je le FONDATEUR & le LÉGISLATEUR de la Société univerfelle? A ce grand exemple de bienfaifance, à ce Sacrifice fi volontaire méconnoîtrai-je l'AMI DES HOMMES le plus vrai & le plus généreux?

C'EST toujours le Cœur qu'il s'agit de perfectionner: il eft le Principe univerfel de toutes les affections: une DOCTRINE CÉLESTE ne fe borneroit point à régler les actions extérieures de l'Homme: elle voudroit porter encore fes heureufes influences jufques dans les plus profonds replis du Cœur. *Vous avez ouï dire; vous ne commettrez point d'adultere: mais, moi je vous dis; que celui qui regarde une Femme avec des yeux de convoitife a déja commis l'adultere dans fon Cœur.* Quelle eft donc cette nouvelle DOCTRINE qui condamne le crime penfé comme le crime commis? c'eft la DOCTRINE de ce PHILOSOPHE par excellence qui favoit bien comment l'Homme eft fait, & que telle eft la conftitution de fon Etre, qu'un mouvement imprimé trop fortement à certaines parties du Cerveau pouvoit le conduire infenfiblement au crime. Un Pfychologue (3) ne doit pas avoir de la peine à comprendre ceci. Le Voluptueux infenfé le fentiroit au moins s'il pouvoit appercevoir fon Cœur à travers les immondices de fon Imagination. *Mais, moi je vous dis*; c'eft un Maître qui parle, & quel MAÎTRE! il *parloit comme ayant autorité. L'Homme de bien tire de bonnes chofes du bon tréfor de fon Cœur, & le Méchant Homme tire de mauvaifes chofes de fon mauvais tréfor*: que de fimplicité dans ces expreffions! que de vérité dans la penfée! que la chofe eft bien faite comme cela! l'*Homme de bien. . . .* ce n'eft pas le grand Homme; c'eft mieux encore. . . *fon bon tréfor. . . fon Cœur. . . le Cœur de l'Homme de bien.*

(3) LA *Pfychologie* eft la Science de l'Ame & de fes opérations. Le *Pfychologue* eft le Philofophe qui s'attache particuliérement à cette Science.

CHAP. I.

IL n'y a pas de paſſion plus antipathique avec l'Eſprit ſocial que la vengeance : il n'en eſt point non plus qui tyranniſe plus cruellement le Cœur qui a le malheur d'en être poſſédé. Une DOCTRINE CÉLESTE ne ſe borneroit donc pas à réprouver un ſentiment ſi dangereux & ſi indigne de l'Etre ſocial: elle ne ſe borneroit pas même à exiger de lui le ſacrifice de ſes propres reſſentimens; bien moins encore lui laiſſeroit-elle la peine du *Talion*: (4) elle voudroit lui inſpirer le genre d'Héroïſme le plus relevé & lui enſeigner à punir par ſes bienfaits l'Offenſeur. *Vous avez apppris qu'il a été dit; œil pour œil & dent pour dent: & moi je vous dis; . . . aimez vos Ennemis; béniſſez ceux qui vous haïſſent; priez pour ceux qui vous maltraitent & qui vous perſécutent . . . . car ſi vous n'aimez que vos Freres, que faites-vous d'extraordinaire ?* (5) Et quel motif préſente ici l'AUTEUR d'une DOCTRINE ſi propre à ennoblir le Cœur de l'Etre ſocial? *afin que vous ſoyiez les Enfans de votre l'ERE CE'LESTE qui fait lever ſon Soleil ſur les Méchans & ſur les Gens de bien, & qui répand la pluie ſur les Juſtes & ſur les Injuſtes.* L'Etre vraiment ſocial répand donc ſes Bienfaits, comme la Providence répand les ſiens. Il fait du bien à tous, & s'il agit par des principes généraux, les exceptions à ces principes ſont encore des bienfaits & de plus grands bienfaits. Diſpenſateur judicieux des Biens de la PROVIDENCE, il fait, quand il le faut, les proportionner à l'excellence des Etres auxquels il les diſtribue. Il tend ſans ceſſe vers la plus grande perfection, parce qu'il ſert un MAÎTRE *parfait. . . . Soyez parfaits. . . .*

UNE DOCTRINE qui proſcrit juſqu'à l'idée de vengeance & qui ne laiſſe au Cœur que le choix des bienfaits preſcrira,

(4) PUNITION pareille à l'offenſe: *œil pour œil*, &c.

(5) JE ſais que ces belles paroles, ainſi que pluſieurs autres de cet admirable Diſcours, s'adreſſoient plus directement aux Diſciples du MAÎTRE qu'au Peuple qui l'écoutoit. Mais, qui ignore que la DOCTRINE de ce MAÎTRE exige ces heureuſes diſpoſitions de tous ceux qui la profeſſent?

sans doute, la réconciliation & le pardon des injures personnelles. L'Etre vraiment social est trop grand pour être jamais inaccessible à la réconciliation & au pardon. *Lors donc que vous présenterez votre Offrande pour être mise sur l'Autel, si vous vous souvenez que votre Frere a quelque chose contre vous, laissez votre Offrande devant l'Autel & allez premiérement vous réconcilier avec votre Frere : après cela, venez & présentez votre Offrande.* C'est encore que le DIEU de paix qui est le DIEU de la Société universelle, veut des Sacrificateurs de la paix.... *sur l'Autel*... elle le profaneroit.... *devant l'Autel*.... elle n'y demeurera qu'un moment. *Combien de fois pardonnerai-je à mon Frere? sera-ce jusqu'à sept fois?* demande ce Disciple dont l'Ame n'étoit pas encore assez ennoblie: *jusqu'à septante fois sept fois*, répond CELUI qui pardonne toujours, parce qu'IL a toujours à pardonner.

UNE DOCTRINE qui ne respireroit que Charité feroit apparemment de la Tolérance une des premieres Loix de l'Etre social; car il feroit contre la nature de la Chose qu'un Etre social fût intolérant. Des Hommes encore charnels voudroient disposer du *Feu du Ciel* : ils voudroient....... SEIGNEUR! *voulez-vous*...... que répond l'AMI DES HOMMES à cette demande aussi inhumaine qu'insensée? *vous ne savez de quel Esprit vous êtes animés : je ne suis pas venu pour perdre les Hommes, mais je suis venu pour les sauver.* Des Hommes qui se disent les Disciples de ce bon MAÎTRE poursuivront-ils donc leurs Semblables parce qu'ils ont le malheur de ne pas attacher à quelques mots les mêmes idées qu'eux? Emploieront-ils le fer & le feu pour.... je ne puis achever..... je frémis d'horreur..... cette affreuse nuit commence à se dissiper.... un rayon de lumiere y pénetre..... puisse le SOLEIL DE JUSTICE y pénétrer enfin!

UNE DOCTRINE CÉLESTE devroit éclairer l'Homme sur les

vrais Biens. Il eſt un Être ſenſible : il a des affections : il faut des Objets à ſa Faculté de deſirer : il en faut à ſon Cœur. Mais, quels Objets une telle Doctrine préſenteroit-elle à un Etre qui n'eſt ſur la Terre que pour quelques momens & dont la vraie Patrie eſt le Ciel ? Cet Etre dont l'Ame immortelle engloutit le Tems & ſaiſit l'Eternité, attacheroit-il ſon Cœur à des Objets que le Tems dévore ? Cet Etre, doué d'un ſi grand diſcernement, prendroit-il les couleurs changeantes des gouttes de la roſée pour l'éclat des Rubis ? *Ne vous amaſſez pas des Tréſors ſur la Terre où les Vers & la rouille les conſument & où les Voleurs percent & dérobent. Mais, amaſſez-vous des Tréſors dans le Ciel où les Vers & la rouille ne gâtent rien & où les Voleurs ne percent ni ne dérobent : car où ſera votre Tréſor, là auſſi ſera votre Cœur.* Quoi de plus vrai & quoi de plus ſenti par celui qui eſt aſſez heureux pour ſe faire un ſemblable Tréſor ! Son *Cœur y eſt* tout entier. Cet Homme eſt déja *aſſis dans les Lieux céleſtes. Il eſt affamé & altéré de la Juſtice, & il ſera raſſaſié.*

CHAPITRE II.

Continuation du même Sujet.

Objection : Réponſe.

SI une Doctrine céleste preſcrivoit un Culte, il feroit en rapport direct avec la nature de l'Intelligence & auſſi approprié à la nobleſſe de l'Etre moral qu'à la Majesté & à la Spiritualite' de l'Etre des Etres. *Apprenez ce que ſignifient ces Paroles ; je veux miſéricorde & non point ſacrifice . . . miſéricorde . . . .* la choſe *ſignifiée* & non le *ſigne. Le tems vient, & il eſt même déja*

*déja venu, que les vrais Adorateurs adoreront DIEU en Esprit & en Vérité ; car ce sont là les Adorateurs qu'*IL *demande. DIEU est un ESPRIT, & il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en Esprit & en Vérité . . . en Esprit . . . en Vérité . . .* ces deux mots épuisent tout & ne peuvent être épuisés ; mais ils peuvent être oubliés : l'aveugle superstition ne les connut jamais. *En Esprit . . . en Vérité :* que ces deux mots caractérisent bien encore cette RELIGION universelle, opposée ici à cette RELIGION locale, donnée à une seule Famille pour être ainsi la Dépositaire de ces grandes & éternelles Vérités utiles à tous les Siecles & à toutes les Nations ! (1)

MAIS, parce que l'Homme est un Etre sensible, & qu'une Religion qui réduiroit tout au pur Spiritualisme pourroit ne point convenir assez à un tel Etre ; il seroit fort dans le caractere d'une DOCTRINE CE'LESTE de frapper les Sens par quelque chose d'extérieur. Cette DOCTRINE établiroit donc un Culte extérieur ; elle institueroit des Cérémonies, (2) mais en petit nombre, & dont la noble simplicité & l'expression seroient exactement appropriées au but particulier de l'Institution & au spiritualisme du Culte intérieur.

(1) LES Vérités les plus importantes de la Religion naturelle. Reprocherai-je à la Famille qui en a été la Dépositaire son ignorance dans les Sciences de Raisonnement ? Si elle avoit été un peu dialecticienne n'auroit-elle point altéré le Dépôt ou n'auroit-elle point passé pour l'avoir elle-même enfanté ? Je médite avec plaisir sur cette conduite de la PROVIDENCE. Il me paroit assez remarquable que le meilleur, le plus court & le plus ancien Abrégé des Loix Naturelles nous soit produit par cette Famille qui le possede depuis plus de 32 Siecles, & dont le Législateur n'inventa ni la Métaphysique ni la Logique. Quelles hautes idées encore ce Législateur ne donne-t-il point de la CAUSE PREMIERE ! Quel Volume à commenter dans tous les Mondes, dans le Tems & dans l'Éternité, que le seul JE SUIS CELUI QUI SUIS ! Pensée prodigieuse & qui ne pouvoit venir que de CELUI à QUI seul il appartient de dire ce qu'IL EST ! Le premier Législateur annonçoit le JÉHOVA, L'ÉTERNEL DES ARMÉES ; le second LÉGISLATEUR a annoncé l'UNIQUE BON, le DIEU DES MISE'RICORDES.

(2) Les *Sacremens.*

CHAP. II.

De même encore; parce qu'un des effets naturels de la Priere eſt de retracer fortement à l'Homme ſes foibleſſes, ſes miſeres, ſes beſoins; parce qu'un autre effet naturel de cet Acte religieux eſt d'imprimer au Cerveau les diſpoſitions les plus propres à ſurmonter la trop forte impreſſion des Objets ſenſibles; enfin, parce que la Priere eſt une partie eſſentielle de cet hommage raiſonnable que la Créature intelligente doit à ſon Créateur, une Doctrine céleste rappelleroit l'Homme à la Priere, & lui en feroit un devoir. Elle lui en preſcriroit même un *Formulaire*, (3) & l'exhorteroit à *n'uſer point de vaines redites*. Et comme l'Ame ne ſauroit demeurer long-tems dans ce profond recueillement que la Priere exige, le Formulaire preſcrit feroit très-conrt, & ne contiendroit que les choſes les plus néceſſaires, exprimées en termes énergiques & d'une ſignification très-étendue.

Il feroit bien encore dans l'eſprit d'une Doctrine céleste de redreſſer les jugemens des Hommes ſur le déſordre moral, ſur la confuſion des Méchans avec les Bons, & en général ſur la conduite de la Providence. La Philoſophie moderne s'éleve bien haut ici, & n'atteint pas encore à la hauteur de cette Philosophie populaire qui cache ſous des images familieres les Vérités les plus tranſcendantes. *SEIGNEUR n'avez-vous pas ſemé du bon Grain dans votre Champ? d'où vient donc qu'il y a de l'Yvraie? ... Voulez-vous que nous allions la cueillir? Non, dit-il; de peur qu'en cueillant l'Yvraie vous n'arrachiez auſſi le bon Grain. Laiſſez croitre l'un & l'autre juſqu'à la Moiſſon, & au tems de la Moiſſon je dirai aux Moiſſonneurs, cueillez premiérement l'Yvraie & liez-la en bottes; . . . mais amaſſez le bon Grain dans mon Grenier.* Des Ignorans en Agriculture voudroient dévancer la Saiſon & nettoyer le Champ avant le tems. Ils ne le voudroient plus, s'il

(3) L'Oraiſon *Dominicale*.

leur étoit permis de lire dans le Grand Livre du Maître du Champ.

Si l'Amour de soi-même est le Principe universel des actions de l'Homme ; si l'Homme ne peut jamais être dirigé plus sûrement au bien que par l'espoir des récompenses ou par la crainte des peines ; si une Doctrine céleste doit étayer la Morale de motifs capables d'influer sur des Hommes de tout Ordre ; une telle Doctrine annoncera, sans doute, au Genre-humain un État futur de bonheur ou de malheur relatif à la nature des actions morales. Elle donnera les plus magnifiques idées du bonheur à venir, & peindra des couleurs les plus effrayantes le malheur futur. Et comme ces Objets sont de nature à ne pouvoir être représentés à des Hommes que par des comparaisons tirées de choses qui leur soient très-connues, la Doctrine dont je parle recourra fréquemment à de semblables comparaisons. Ce seront des *festins*, des *Noces*, des *Couronnes*, des *rassasiemens de joie*, des *fleuves de délices*, &c. ou ce seront des *pleurs*, des *grincemens de dents*, des *ténebres*, un *ver rongeant*, un *feu dévorant*, &c. Enfin ; parce que les menaces ne sauroient être trop réprimantes, puisqu'il arrive tous les jours que les Hommes s'exposent volontairement pour un plaisir d'un moment à des années de misere & de douleur ; il seroit fort dans l'esprit de la chose que la Doctrine dont il s'agit représentât les peines comme *éternelles* ou du moins comme un malheur d'une durée indéfinie. Mais, en ouvrant cet épouvantable abime aux yeux des Hommes sensuels, cette Doctrine de vie exalteroit en même tems les compassions du Pere commun des Hommes & permettroit d'entrevoir sur le bord de l'abime une main bienfaisante qui..... Si dans l'Etre Supreme la Justice est la Bonté dirigée par la Sagesse..... si la Souveraine Bienfaisance veut essentiellement le perfectionnement de tous les Etres sentans & de tous les Etres intelligens..... si les peines pouvoient être un moyen naturel

de perfectionnement..... si elles étoient dans l'Economie morale ce que les Remedes sont dans l'Economie physique..... *s'il y a plus de joie au Ciel pour un Pécheur qui se repent....* *si l'on aime beaucoup, parce qu'il a été beaucoup pardonné.....* mon Cœur tressaille..... je suis dans l'admiration..... quelle merveilleuse Chaine qui unit..... les compassions du SEUL BON *sont infinies..... Il ne veut point la mort du Pécheur; mais* IL *veut sa conversion & sa vie....* IL veut..... & veut-IL en vain ?

Mais, une Doctrine qui prendroit les Hommes par l'intérêt seroit-elle une Doctrine céleste ? Ne devroit-elle pas, au contraire, diriger les Hommes au bien par l'amour pur & désintéressé du bien ? Une Ame qui aime la perfection peut être facilement séduite par une idée sublime de perfection. N'ai-je point à me défier ici de cette sorte d'illusion ? Une Doctrine qui ne présenteroit point d'autre motif aux Hommes que la considération toute philosophique de la satisfaction attachée à la pratique du bien, seroit-elle une Doctrine assez universelle, assez efficace ? Le plaisir attaché à la perfection intellectuelle & morale seroit-il bien fait pour être senti par toutes les Ames ? Ce plaisir si délicat, si pur, si angélique suffiroit-il dans tous les cas & principalement dans ceux où les passions & les appétits tyrannisent ou sollicitent l'Ame si puissamment ? Que dis-je ! l'Homme est-il un Ange ? son Corps est-il d'une substance éthérée ? la *chair & le sang* n'entrent-ils point dans sa composition ? Celui qui a fait l'Homme connoissoit mieux ce qu'il lui falloit que le Philosophe trop épris d'une perfection imaginaire. L'Auteur de toute vraie perfection a approprié à la plus importante fin des moyens plus sûrs & plus agissans: Il a assorti ses préceptes à la nature & aux besoins de cet Etre-mixte qu'il vouloit exciter & retenir. " Il a parlé au „ Sage par la voix de la Sagesse; au Peuple par celle du „ Sentiment & de l'Autorité. Les Ames grandes & généreuses

„ peuvent se conformer à l'Ordre par amour pour l'Ordre. „ Les Ames d'une moins forte trempe peuvent être dirigées „ au même but par l'espoir de la récompense ou par la crainte „ de la peine. (4) En rappellant l'Homme à l'Ordre moral, „ l'AUTEUR de l'Homme le rappelle en même tems à la Rai- „ son. IL lui dit; fais bien & tu seras heureux; *semes & tu* „ *recueilleras*: c'est l'expression fidele du vrai, la relation de „ la cause à l'Effet: une Graine mise en terre s'y déve- „ loppe. (5) „

SI l'Homme est de sa nature un Etre mixte; si son Ame exerce toutes ses Facultés par l'intervention d'un Corps; si le Sentiment de la Personnalité est attaché au jeu de certaines parties de ce Corps; (6) une DOCTRINE qui viendroit du CIEL ne se borneroit pas à enseigner à l'Homme le Dogme de l'immortalité de son Ame; elle lui enseigneroit encore celui de l'immortalité de son Etre. Et si cette DOCTRINE empruntoit des comparaisons tirées de ce qui se passe dans les Plantes, elle parleroit au Peuple un langage familier, mais très-expressif; & sous cette enveloppe le Philosophe découvriroit une préordination qui le frapperoit d'autant plus qu'elle seroit plus conforme aux notions les plus psychologiques de la Raison. (7)

(4) *Essai de Psychologie*, Préf.

(5) *Ibid.* Chap. LIV.

(6) Revoyez ici le Chapitre I de la Part. XVI.

(7) C'EST cette *Préordination* que j'ai tâché de développer dans le Chapitre XXIV de l'*Essai analytique*, & dont j'ai crayonné les Élémens dans le Chapitre I de la Partie XVI. Un habile Journaliste (*Bibliot. des Scienc.* Tom. XVI. Part. II.) m'a objecté que dans cette hypothese il n'y auroit proprement ni *mort* ni *résurrection*: qu'il n'y auroit point de *mort*, parce que le Corps incorruptible que je suppose ne *meurt* point & que l'Ame ne *s'en sépare* point: qu'il n'y auroit donc point aussi de *résurrection*, puisque les deux Substances n'étant jamais *séparées*, ne seroient jamais *réunies*. Il m'oppose cette déclaration de la RE'VE'LATION; *que ceux qui sont dans les Sépulcres en sortiront en résurrection de vie ou en résurrection de condamnation*, &c.

Je proposerai à mon tour quelques questions sur l'opinion commune. Sait-on bien ce que c'est que la *mort*? A-t-on de bonnes preuves qu'il soit né-

CHAP. II.

Il admireroit ici, comme ailleurs, l'accord merveilleux de la Nature & de la GRACE, & reconnoitroit dans cette DOCTRINE CÉLESTE la Perfection ou le Complément de la vraie Philosophie. *Le tems viendra où ceux qui sont dans les Sépulcres entendront la voix du* FILS *de* DIEU, *& en sortiront, les uns en résurrection de vie, les autres en résurrection de condamnation.... résurrection de vie.....* Heureuse immortalité ! ce ne sera donc pas l'Ame seule qui jouira de cette félicité : ce sera tout l'Homme. *Je suis la Résurrection & la Vie.....* paroles étonnantes ! langage que l'oreille n'avoit jamais entendu ! expressions dont la majesté annonçoit le PRINCE *de la Vie ! .... Je suis la Résurrection....* Il commande à la Mort & arrache au *Sépulcre sa victoire.*

cessaire que l'*Ame se sépare* entiérement de *tout Corps* pour qu'il y ait *une mort proprement dite?* La RE'VE'LATION nous apprend-elle que l'Ame de LAZARE *se sépara* de son *Corps* pour *s'y réunir* quatre jours après? La rupture de toute espece de commerce entre le Corps incorruptible que je suppose & le Corps grossier ou terrestre, la cessation absolue des mouvemens vitaux de celui-ci ne pourroient-elles suffire à constituer la *mort* proprement dite? Dans la rigueur philosophique & même théologique la *résurrection* exigeroit-elle indispensablement que l'Ame allât se réunir à un Corps qu'elle auroit entiérement abandonné, & ne suffiroit-il pas que le Corps incorruptible auquel elle auroit été unie dès le commencement & qu'elle n'auroit point dépouillé se développât pour prendre une nouvelle vie? Convient-il de presser ces expressions de la RE'VE'LATION; *que ceux qui sont dans les Sépulcres en sortiront, &c.?* La RE'VE'LATION devoit-elle parler au Peuple une Langue toute philosophique? JOSUÉ auroit-il été entendu s'il avoit dit; *Terre arrête-toi?* Combien est-il dans les ÉCRITURES de ces expressions dont il ne faut prendre que l'esprit? celles de la belle Parabole du *Grain semé en terre* ne sont-elles pas de ce nombre? Si le grand but de la RÉVÉLATION étoit d'annoncer au genre-humain que l'Homme tout entier étoit appellé à jouir d'une vie éternelle, étoit-il nécessaire qu'elle s'exprimât plus exactement sur la mort & sur la résurrection? Falloit-il qu'elle nous enseignât le secret de l'Union des deux Corps; car c'est là qu'est cachée la Science de la *mort?*

Ce n'est pas ici le lieu de pousser plus loin ces questions: j'en accumulerois facilement un grand nombre d'autres: j'y reviendrai peut-être ailleurs. On comparera mon opinion avec celle qui est plus généralement admise, & on jugera de la préférence que la mienne peut mériter. Consultez la Note 8 du Chap. II de la Part. XVI.

QUE n'aurois-je point à dire encore! car ce grand Sujet est inépuisable, & je n'ai fait que l'effleurer. Une DOCTRINE qui viendroit du CIEL devroit être dans une harmonie si parfaite avec la nature de l'Homme & ses relations diverses, que l'expérience que l'Homme feroit des préceptes & des maximes de cette DOCTRINE lui en prouvât elle-même la Vérité. CELUI qui auroit annoncé une pareille DOCTRINE n'auroit donc pas craint d'en appeller à l'expérience : *l'Homme qui voudra faire la Volonté de mon PERE connoitra si ma Doctrine vient de* LUI *ou si je parle de mon chef.* Que de vérités pratiques je découvre dans ce peu de mots! ... *la Volonté de mon PERE* ... l'amour de l'Ordre, l'observation des rapports qui lient l'Homme à ses semblables & à tous les Etres... *La Volonté de mon PERE*; ce qu'IL *veut* est *bon*, *agréable & parfait*.... *De mon chef*: cet ENVOYÉ, qui en appelle ailleurs *à ses Oeuvres*, n'en appelle ici qu'à l'expérience journaliere de chaqu'Individu: c'est que le PRÉCEPTEUR de l'Homme connoissoit l'Homme: c'est qu'IL savoit que la Conscience parleroit un langage assez clair: c'est qu'en observant les Loix de la Raison l'Homme reconnoîtroit que la RAISON ÉTERNELLE parloit : *il connoitra si ma Doctrine vient de* DIEU. (8)

(8) QUE le Lecteur qui a une Ame faite pour sentir, pour savourer, pour palper le vrai, le bon, le beau, le pathétique, le sublime, lise, relise, relise encore les Chapitres XIV, XV, XVI, XVII de l'Evangile du Disciple chéri de l'ENVOYÉ; & qu'il se demande à lui-même, dans la douce émotion qu'il éprouvera, si ces admirables Discours ont pu sortir de la bouche d'un simple Mortel? je n'ajoute pas d'un Imposteur; car le Lecteur que je suppose seroit trop ému, trop attendri, trop étonné pour que l'odieux soupçon d'imposture pût s'élever un instant dans son Ame. Combien regrette-je que mon plan ne me conduise pas à essayer d'analyser ces derniers Entretiens du meilleur & du plus respectable des MAITRES, de ce MAITRE qui alloit *donner sa vie pour ses Amis*, & qui en consacroit les derniers momens à les instruire & à les consoler! mais que dis-je! l'admiration m'égare & m'ôte jusqu'au sentiment de mon incapacité: de pareils Entretiens ne pouvoient être analysés que par ceux auxquels le MAITRE disoit qu'*Il ne leur donnoit plus le nom de Serviteurs*, &c. O que je plains l'Homme assez dépourvu de Sentiment ou d'Intelligence ou assez dominé par ses préjugés pour demeurer froid à des Entretiens où le BIENFAITEUR de l'Humanité se peignoit Lui-même avec une vérité & une simplicité si touchantes & si majestueuses!

CHAP. III.

CHAPITRE III.

La Doctrine des premiers Disciples du FONDATEUR.

Parallele de ces Disciples & des Sages du Paganisme.

SI après avoir ouï la SAGESSE ELLE-même, j'écoute ces Hommes extraordinaires qu'ELLE inspiroit, je croirai l'entendre encore; c'est qu'ELLE parlera encore. Je ne me demanderai donc plus à moi-même comment de simples Pêcheurs ont pu dicter au Genre humain des Cahiers de Morale fort supérieurs à tout ce que la raison avoit conçu jusqu'alors; des Cahiers qui épuisent tous les Devoirs; qui les rappellent tous à leur véritable Source; qui font des différentes Sociétés répandues sur le Globe une seule Famille; qui lient étroitement entr'eux tous les Membres de cette Famille; qui enchaînent cette Famille à la grande Famille des INTELLIGENCES CÉLESTES; & qui donnent pour PERE à ces Familles CELUI dont la BONTÉ embrasse depuis le Passereau jusqu'au CHÉRUBIN? Je reconnoîtrai facilement qu'une si haute Philosophie n'est point sortie des fanges du Jourdain & qu'une Lumiere si éclatante n'a point jailli des épaisses ténebres de la Synagogue.

JE m'affermirai de plus en plus dans cette pensée, si j'ai la patience ou l'espece de courage de parcourir les Écrits des plus fameux Docteurs (1) de cette fanatique & orgueilleuse

(1) LES *Rabbins* & les *Thalmudistes*: les anciens Docteurs de la Nation. *Thalmud* signifie *Doctrine*. Le *Thalmud* est le Recueil de toutes les *Traditions* sur la Doctrine, sur la Police, sur les Cérémonies. Deux de ces Recueils portent le nom de *Thalmud*; l'un est celui qu'on nomme de *Jérusalem*, qui est le plus ancien; l'autre est celui de *Babylone*, qu'on croit avoir été compilé dans le cinquieme Siecle de notre Ere.

Les plus Sages entre les Docteurs modernes de la Nation sont bien éloignés d'adopter les rêves des anciens

Synagogue

Synagogue, & si je compare ces Ecrits à ceux de ces Hommes qu'elle perfécutoit avec tant de fureur, parce que leurs vertus l'affligeoient & l'irritoient. Quels monstrueux amas de rêves & de visions! que d'absurdités entassées sur d'autres absurdités! quel abus de l'interprétation! quel étrange oubli de la Raison! quelles insultes au bon-sens! &c. Je tente de fouiller dans ce Marais; sa profondeur m'étonne; je fouille encore, & j'en tire un *Livre* (2) précieux tout défiguré & que j'ai peine à reconnoitre.

Je me tourne ensuite vers les Sages du Paganisme: j'ouvre les Écrits immortels d'un Platon, d'un Xénophon, d'un Cicéron, &c. & mes yeux sont réjouis par ces premiers traits de l'Aurore de la Raison. Mais, que ces traits sont foibles, mélangés, incertains! que de nuages ils ont à percer! la Nuit finit à peine; le Jour n'a pas commencé; l'Orient d'En-haut n'a pas paru encore; mais les Sages esperent son lever & l'attendent. (3)

Thalmudistes, & tâchent d'épurer de plus en plus la Doctrine en la séparant du vil alliage que la barbarie ou l'ignorance des Siecles de ténebres y avoit introduit. On peut voir dans quelques Apologistes du Christianisme, & en particulier dans Houtteville, T. I. page 188, de l'Édition de 1765, divers traits de la Doctrine des anciens *Thalmudistes*.

Je ferai néanmoins observer; que quelques efforts que puissent faire les Sages de cette Nation pour épurer & perfectionner leur Doctrine; ils n'y parviendront pas en entier, s'ils n'y joignent point le Complément nécessaire & naturel que lui fournit le Christianisme, & qu'elle suppose si évidemment. Ils ne sauroient dérober aux yeux du Spectateur clair-voyant ces nombreuses Pierres d'attente que l'Architecte lui-même a laissé çà & là dans cet Édifice majestueux que sa main élevoit il y a 3000 ans. Je n'ose espérer que mon foible Travail sur le Christianisme engagera quelques-uns de ces Sages à examiner de plus près & avec l'impartialité la plus soutenue une Doctrine *qui auroit pour eux les Promesses de la Vie présente* & des Promesses plus expresses de *celle qui est à venir*: mais, mon Cœur m'inspire ici des vœux dans lesquels il se complaira toujours & qu'il desireroit ardemment qui fussent exaucés par *le Pere des Lumieres & l'Auteur de tout Don parfait.*

(2) Le Vieux Testament.

(3) Voyez le *second Alcibiade* de

CHAP. III.

Je ne refuse point mon admiration à ces beaux Génies. Ils consoloient la Nature humaine des outrages qu'elle recevoit de la superstition & de la Barbarie. Ils étoient, en quelque sorte, les Précurseurs de cette Raison qui devoit *mettre en évidence la Vie & l'Immortalité.* Je leur appliquerois, si je l'osois, ce qu'un Écrivain, qui étoit mieux encore qu'un beau Génie, disoit des Prophetes; *ils étoient des Lampes qui luisoient dans un lieu obscur.*

Mais plus j'étudie ces Sages du Paganisme, & plus je reconnois qu'ils n'avoient point atteint à cette plénitude de Doctrine que je découvre dans les Ouvrages des *Pêcheurs* & dans ceux du *Faiseur de Tentes.* Tout n'est point homogene (4) dans les Sages du Paganisme, tout n'y est point du même prix, & j'y apperçois quelquefois la perle sur le fumier. Ils disent des choses admirables & qui semblent tenir de l'inspiration; mais, je ne sais; ces choses ne vont point autant à mon Cœur que celles que je lis dans les Écrits de ces Hommes que la Philosophie humaine n'avoit point éclairés. Je trouve dans ceux-ci un genre de pathétisme, une onction, une gravité, une force de sentiment & de pensée; j'ai presque dit, une force de nerfs & de muscles que je ne trouve point dans les autres. Les premiers atteignent aux moëlles de mon Ame; les seconds à celles de mon Esprit. Et combien ceux-là me persuadent-ils

Platon. †† C'est dans cet intéressant Dialogue que Platon fait dire à Socrate: *il faut attendre qu'il vienne un Personnage qui nous apprenne comment on doit se conduire envers la Divinité & envers les Hommes. Quand viendra ce tems-là*, dit alors Alcibiade, *& qui sera celui qui m'instruira? Ce sera celui qui prend soin de vous*, répond Socrate.

Et dans le *Phédon: pour savoir ces choses avec certitude dans cette vie, c'est ce qui est impossible ou très-difficile, à moins qu'on n'y puisse parvenir par un moyen plus assuré, comme quelque Révélation divine.*

Dans un autre endroit encore de l'*Épinomide*, le Sage Payen parlant du Culte de la Divinité, s'énonce ainsi: *qui sera en état de nous l'enseigner, si Dieu ne lui sert de Guide?*

(4) Voyez la Note 1 du Chap. I de la Partie XIX.

davantage que ceux-ci ! c'eſt qu'ils ſont plus perſuadés : ils ont *vu*, *ouï* & *touché*.

Je découvre bien d'autres caracteres qui me paroiſſent différencier beaucoup les Diſciples de l'ENVOYÉ de ceux de SOCRATE (5) & ſur-tout des Diſciples de ZE'NON. (6) Je m'arrête à conſidérer ces différences, & celles qui me frappent le plus ſont cet entier oubli de ſoi-même qui ne laiſſe à l'Ame d'autre ſentiment que celui de l'importance & de la grandeur de ſon Objet, & au Cœur d'autre deſir que celui de remplir fidelement ſa deſtination & de faire du bien aux Hommes ; cette patience réfléchie qui fait ſupporter les épreuves de la vie, non point ſeulement parce qu'il eſt grand & philoſophique de les ſupporter ; mais, parce qu'elles ſont des Diſpenſations d'une PROVIDENCE SAGE, aux yeux de LAQUELLE la réſignation eſt le plus bel hommage ; cette hauteur de penſées & de vues, cette grandeur de courage qui rendent l'Ame ſupérieure à tous les événemens, parce qu'elles la rendent ſupérieure à elle-même ; cette conſtance dans le vrai & le bon que rien ne peut ébranler, parce que ce vrai & ce bon ne tiennent pas à l'opinion, mais qu'ils repoſent ſur une *démonſtration d'Eſprit & de Puiſſance* ; cette juſte appréciation des Choſes.... mais, combien de tels Hommes ſont-ils au-deſſus

(5) LE plus ſage des Philoſophes Grecs. Il illuſtroit la Grece plus de quatre Siecles avant notre Ere. On ſait que CICE'RON diſoit de lui *qu'il avoit fait deſcendre du Ciel la Philoſophie pour l'introduire dans les Villes & dans les Maiſons*, &c. Il s'étoit conſacré tout entier à la Morale, &c. PLATON & XÉNOPHON furent les plus illuſtres Diſciples de ce grand Maître.

(6) AUTRE Philoſophe Grec, Fondateur de la Secte des *Stoïciens*. Ce nom fut donné à cette Secte de celui d'un Portique où ZE'NON enſeignoit. Il faiſoit conſiſter le *Souverain Bien* à vivre d'une maniere conforme à ce qu'il nommoit *la Nature* & à ſuivre les conſeils de la Raiſon. Il fleuriſſoit plus de deux Siecles avant notre Ere. La Secte des *Stoïciens* eſt de toutes les Sectes de l'Antiquité celle qui a produit les plus grands Hommes. *Si je pouvois ceſſer un inſtant de penſer que je ſuis Chrétien, je voudrois être Stoïcien*, diſoit l'Auteur de l'*Eſprit des Loix*.

Chap. IV.

de mes foibles éloges! ils se sont peints eux-mêmes dans leurs Ecrits: c'est là qu'ils veulent être contemplés; & quel parallele pourrois-je faire entre les Eleves de la Sagesse divine & ceux de la Sagesse humaine?

CHAPITRE IV.

L'Eglise primitive:

ses principes: ses mœurs.

Aveux tacites ou exprès des Adversaires.

Ces Sages du Paganisme qui disoient de si belles choses & qui en faisoient tant penser aux Adeptes, avoient-ils enlevé au Peuple un seul de ses préjugés & abattu la moindre Idole? Socrate, que je nommerois l'Instituteur de la Morale naturelle & qui fut dans le Paganisme le premier Martyr de la Raison, le prodigieux Socrate avoit-il changé le Culte d'Athenes & opéré la plus légere révolution dans les mœurs de son Pays?

Peu de tems après la Mort de l'Envoyé je vois se former dans un coin obscur de la Terre une Société dont les Sages du Paganisme n'avoient pas même entrevu la possibilité. Cette Société n'est presque composée que de Socrates & d'Épictetes. (1) Tous ses Membres sont unis étroitement par les

(1) Épictete, Philosophe Grec, & l'un de ceux qui ont le plus honoré la Secte des Stoiciens. Il vivoit dans le premier Siecle. Il fut esclave d'un Officier de Néron qui le traitoit durement. Il mourut dans une extrême vieillesse. On a dit de lui qu'il étoit de tous les anciens Philosophes celui dont la Doctrine se rapprochoit le plus du Christianisme. Ses mœurs étoient plus dou-

liens de l'amour fraternel & de la bienveuillance la plus pure & la plus agissante. Ils n'ont tous qu'un même Esprit, & cet Esprit est celui de leur Fondateur. Tous adorent le Grand Etre *en Esprit & en Vérité*, & la *Religion* de tous *consiste à visiter les Orphelins & les Veuves dans leurs afflictions, & à se préserver des impuretés du Siecle..... Ils prennent leurs repas avec joie & simplicité de cœur..... Il n'est point de Pauvres parmi eux, parce que tous ceux qui possedent des Fonds de Terre ou des Maisons les vendent & en apportent le prix aux Conducteurs* de la Société. En un mot; je crois contempler un nouveau Paradis terrestre; mais dont tous les Arbres sont des *Arbres de Vie.*

Quelle est donc la Cause secrete d'un si grand Phénomene moral ? par quel prodige inconnu à tous les Siecles qui ont précédé, vois-je naître au sein de la corruption & du fanatisme une Société dont le principe est l'amour des Hommes, la fin leur bonheur, le mobile l'approbation du Souverain Juge, l'Espérance la Vie éternelle ?

M'abuserois-je ? le premier Historien (2) de cette Société en auroit-il exagéré les vertus, les mœurs, les actions ? Mais, les Hommes dont il parloit n'avoient guere tardé à se faire connoître dans le Monde : ils étoient environnés, pressés, observés, persécutés par une foule d'ennemis & d'envieux ; & si l'adversité manifeste le caractere des Hommes, je dois convenir que jamais Hommes ne purent être mieux connus que ceux-ci. Si donc leur Historien avoit exagéré ou déguisé les Faits, est-il à croire qu'il n'eût point été relevé par des

ces & plus sociables que celles de la plupart des Stoïciens. Il disoit que toute la Philosophie étoit renfermée en ces deux mots ; *supportez & abstenez-vous.* Il fut toujours un Exemple vivant de cette admirable Philosophie pratique.

(2) Luc, Act.

CHAP. IV. Contemporains soupçonneux, vigilans, prévenus & qui n'étoient point animés du même intérêt ?

Au moins ne pourrai-je suspecter avec fondement le Témoignage que je lis dans cette fameuse *Lettre* d'un Magistrat (3) également éclairé & vertueux, chargé par un grand Prince (4) de veiller sur la conduite de ces Hommes nouveaux que la Police surveille par-tout. Ce Témoignage si remarquable est celui que rendoient à la nouvelle Société ceux mêmes qui l'abandonnoient & la trahissoient ; & c'est ce même Témoignage, que le Magistrat ne contredit point, qu'il met sous les yeux du Prince.

" Ils assuroient que toute leur erreur ou leur faute avoit
„ été renfermée dans ces points : qu'à un jour marqué ils s'as-
„ sembloient avant le lever du Soleil, & chantoient tour-à-tour
„ des vers à la louange du CHRIST, comme s'il eût été DIEU;
„ qu'ils s'engageoient par serment, non à quelque crime, mais
„ à ne point commettre de vol ni d'adultere, à ne point man-
„ quer à leur promesse, à ne point nier un dépôt; qu'après
„ cela ils avoient coutume de se séparer, & ensuite de se
„ rassembler pour manger en commun des mêts innocens. „

Il me semble que je n'ai point changé de lecture & que je lis encore l'Historien de cette Société extraordinaire. Ceux qui rendoient un Témoignage si avantageux à ses principes &

(3) PLINE le jeune: Lette 97. Liv. X. Traduction de SACY. On sait que PLINE étoit Consulaire & Gouverneur de la Bithynie & du Pont.

(4) TRAJAN. † †. Ce grand Prince qui n'aimoit pas la nouvelle Société, parce qu'il en redoutoit les progrès, fut pourtant si frappé du rapport de PLINE, qu'il interdit l'odieuse voie des délations secrettes & anonymes contre les Membres présumés de cette Société, & ne voulut pas même permettre une Inquisition de Police. *Il ne faut pas en faire perquisition*, répondoit-il à PLINE ; *mais s'ils sont accusés & convaincus, il faut les punir.*

à ses mœurs, étoient pourtant des Hommes (5) qui, assurés de la protection du Prince & de ses Ministres, auroient pu la calomnier impunément. Le Magistrat ne combat point ce Témoignage ; il n'a donc rien à lui opposer ? il avoue donc tacitement ces principes & ces mœurs ? *Est-ce le nom seul que l'on punit en eux*, dit-il, *ou sont-ce les crimes attachés à ce nom ?* il insinue donc très-clairement que c'étoit un *nom qu'on punissoit*, plutôt que des *crimes ?* Quel accord singulier entre deux E'crivains dont les opinions religieuses & les vues étoient si différentes ! quel Monument ! quel éloge ! Le Magistrat est contemporain de l'Historien : tous deux voient les mêmes Objets & presque de la même maniere. Seroit-il possible que la vérité ne fût point là ?

Mais, le Magistrat fait un reproche à cette Société d'Hommes de bien, & quel est ce reproche ? *une opiniâtreté & une inflexible obstination qui lui paroissent punissables. J'ai jugé*, ajoute-t-il, *qu'il étoit nécessaire d'arracher la vérité par la force des tourmens.... Je n'ai découvert qu'une mauvaise superstition portée à l'excès.*

Ici le Magistrat ne voit plus comme l'Historien ; *mauvaise superstition* : c'est que ce ne sont plus des faits, des mœurs que le Magistrat voit ; c'est une Doctrine ; & pour être bien vue, cette Doctrine demandoit des yeux plus exercés dans ce genre d'observation. Je fais d'ailleurs beaucoup d'attention à l'heureuse opposition qui se rencontre ici entre les deux E'crivains : elle me paroît concourir, comme le reste, à mettre la vérité dans tout son jour. Ce n'est point comme un Partisan secret de la nouvelle Secte que le Magistrat en juge ; c'est au

(5) ++ C'E'TOIENT des Apostats qui abjuroient le Christianisme & retournoient au Paganisme pour se soustraire aux châtimens ou pour conserver ou obtenir des avantages temporels.

CHAP. IV. travers de tous ses préjugés de naissance, d'éducation, de Philosophie, de Politique, de Religion, &c. J'aime à apprendre de lui cette *inflexible obstination* : quel est donc le sujet d'une *obstination* qui résiste à la force des tourmens ? Seroit-ce quelqu'opinion particuliere ? non ; ce sont des Faits & des Faits dont tous les Sens ont pu juger.

† † Je trouve en faveur de la nouvelle Société un autre Témoignage qui ne me frappe guere moins que celui du Gouverneur de la Bithynie ; je parle du Témoignage du mordant & ingénieux Lucien, (6) un des meilleurs E'crivains & des plus beaux-Esprits du même Siecle, & qui exerça aussi une des principales Magistratures dans une grande Province de l'Empire. " Le Législateur des Chrétiens, dit-il, (7) leur „ persuade qu'ils sont tous Freres..... ils se séparent de nous ; „ ils renient les Dieux des Grecs ; ils adorent leur Docteur „ crucifié, & conforment leur vie à ses Loix. Ils méprisent „ les richesses ; tout est commun entr'eux, & ils sont cons- „ tans dans leur Foi. . . . . Jusqu'à ce jour, ils adorent ce „ grand Homme crucifié dans la Palestine. „ Je m'arrête surtout à ce mot si remarquable, *leur persuade qu'ils sont tous Freres*, & je me rappelle aussi-tôt ces belles paroles du Maître, *c'est à ceci qu'on reconnoitra que vous êtes mes Disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.* Ainsi, l'amour fraternel étoit bien la livrée des premiers Sectateurs de cette Religion douce qui fait de l'aimable Charité une de ses principales Loix, & c'est des E'crivains mêmes du Paganisme que je tiens la confirmation d'un fait qui dépose si clairement en faveur de l'Origine céleste de cette admirable Doctrine. (8)

(6) Il nâquit sous l'Empire de Trajan & mourut dans un âge très-avancé sous celui de Marc-Aurele qui l'avoit élevé à la Préfecture d'Égypte.

(7) *De Morte Peregrini.*

(8) Si le genre de cet Écrit le comportoit je citerois bien d'autres témoignages avantageux que les Auteurs Payens ont rendus aux vertus & aux mœurs des premiers Chrétiens. On en

CHAPITRE

CHAPITRE V.

Les succès du Témoignage.

Remarque sur les Martyrs.

LA Société naissante se fortifie de jour en jour ; elle s'étend de proche en proche, & par-tout où elle s'établit je vois la corruption, le fanatisme, la superstition, les préjugés, l'idolatrie tomber au pied de la Croix du FONDATEUR.

BIENTÔT la Capitale du Monde se peuple de ces Néophytes; elle en regorge : *multitudo ingens.* (1) Ils inondent les plus grandes Provinces de l'Empire, & c'est encore de ce même Magistrat, (2) l'ornement de son Pays & de son Siecle que je l'apprends. Il étoit Gouverneur de deux grandes Provinces, la Bithynie & le Pont. Il écrit à son Prince : " l'affaire m'a „ paru digne de vos réflexions par la multitude de ceux qui „ sont enveloppés dans ce péril ; car un très-grand nombre „ de Personnes de tout Age, de tout Ordre, de tout Sexe, „ sont & seront tous les jours impliquées dans cette accusa- „ tion. Ce mal contagieux n'a pas seulement infecté les Villes ; „ il a gagné les Villages & la Campagne. . . . Ce qu'il y a „ de certain, c'est que les Temples étoient presque déserts, „ les Sacrifices négligés & les Victimes presque sans Acheteurs. „

CORINTHE, Ephese, Thessalonique, Philippes, Colosses & quantité d'autres Villes plus ou moins considérables m'offrent

trouvera un bon nombre dans la plupart des Apologistes. On se bornera à consulter là-dessus les savans Écrits d'un COLONIA ou d'un BULLET.

(1) TACITE sur NE'RON.

(2) PLINE le jeune, dans la même *Lettre.*

CHAP. V.

une foule de Citoyens qui embrassent la nouvelle Doctrine. Je trouve l'Histoire de la Fondation de ces Sociétés particulieres, non seulement dans l'Historien de la grande Société dont elles faisoient partie, mais encore dans les *Lettres* de ce Disciple infatigable qui les a fondées.

Je vois la Tradition orale s'unir ici à la Tradition écrite & concourir avec elle à conserver & à fortifier le Témoignage. Je vois les Disciples du second Siecle donner la main à ceux du premier, un Irénée (3) recevoir d'un Polycarpe (4) ce que celui-ci avoit lui-même reçu d'un des premiers Témoins oculaires, (5) & cette Chaine de Témoignages traditionnels se prolonger sans interruption dans les Ages suivans &c.

(3) L'un des plus savans Peres Grecs. Il naquit dans la Grece selon les uns, l'an 97; selon d'autres, l'an 120 ou 140. Il avoit été dans sa jeunesse Disciple de Polycarpe. Il fut Évêque de Lyon. On place sa mort à l'an 202. " La Tradition des Apôtres, disoit ce " Pere, s'est répandue dans tout l'U- " nivers, & tous ceux qui cherchent " la vérité dans sa source trouveront " cette Tradition consacrée dans cha- " que Église. Nous pourrions faire un " dénombrement de tous ceux que les " Apôtres ont constitués Évêques dans " ces Églises & de tous leurs Succes- " seurs jusqu'à nos jours..... C'est par " une telle succession non interrom- " pue que nous avons reçu la Tradition " qui subsiste actuellement dans l'É- " glise, de même que la Doctrine de " la Vérité, telle qu'elle a été prêchée " par les Apôtres. " Voyez la Note 15 du Chap. I de la Part. XX.

(4) Évêque de Smyrne & Conducteur des Églises d'Asie. Il avoit été Disciple de S. Jean, & il se plaisoit à raconter les Discours qu'il avoit ouïs de la bouche de cet Apôtre. " Poly- " carpe, écrivoit Irénée, enseigne " les mêmes choses qu'ont enseigné " les Apôtres; il a conversé avec plu- " sieurs de ceux qui ont vu le Christ..... " Je l'ai vu dans ma jeunesse, car il " a vécu long-tems, & a souffert le " plus glorieux Martyre dans une très- " grande vieillesse. "

(5) " Je pourrois, dit encore Irénée, marquer la place où Poly- " carpe enseignoit: je pourrois dé- " crire sa façon de vivre & tout ce " qui caractérisoit sa Personne. Je pour- " rois encore rendre les Discours qu'il " tenoit au Peuple, & tout ce qu'il " racontoit de ses conversations avec " Jean & avec d'autres qui avoient " vu le Seigneur. Tout ce qu'il di- " soit de sa Personne, de ses Mira- " cles & de sa Doctrine, il le rappor- " toit comme il le tenoit des Témoins " oculaires de la Parole de Vie: tout " ce que disoit là-dessus ce saint Hom- " me étoit exactement conforme à

Les Princes & leurs Ministres exercent de tems en tems sur l'innocente Société des cruautés inconnues aux Nations les plus barbares & qui font frémir la nature ; & c'est au milieu de ces horribles persécutions que cette Société s'enracine & se propage de plus en plus.

Cependant, ce n'est pas tant cet effet assez naturel des persécutions qui excite mon attention, que l'espece très-nouvelle du Martyre. De violentes contradictions peuvent irriter & exalter les Ames. Mais, ces milliers de Martyrs qui expirent dans les tortures ne sont pas des Martyrs de l'*Opinion* : ils meurent volontairement pour attester des *Faits*. Je connoissois des Martyrs de l'Opinion : il y en a eu dans tous les tems & presque dans tous les lieux : il en est encore dans ces Contrées (6) malheureuses que la folle superstition tyrannise : mais je ne connois que les Disciples de l'Envoyé qui soient morts pour attester des *Faits*.

J'observe encore que ceux qui se sacrifient si courageusement pour soutenir ces Faits, ne sont point attachés à leur Croyance par la naissance, par l'éducation, par l'autorité ni par aucun intérêt temporel. Cette Croyance choque, au contraire, tout ce qu'ils ont reçu de la naissance, de l'éducation, de l'autorité, & elle ne choque pas moins leur intérêt temporel. Il n'y a donc que la plus forte conviction de la certitude des Faits qui puisse me fournir la raison suffisante de ce dévouement si volontaire aux souffrances & à une mort souvent cruelle.

Enfin ; après trois Siecles de travaux, d'épreuves, de tour-

„ nos Écritures. " Eusebe, L. v, Chap. xv & xx. Voyez les Notes de Mr. Seigneux sur l'Ouvrage d'Addison, pag. 228, 229 ; Tom. I de la premiere Édition.

(6) L'Inde.

CHAP. VI. mens ; après avoir combattu pendant trois Siecles avec les armes de la patience & de la charité, la Société triomphe ; la nouvelle RELIGION monte fur le Tróne des CÉSARS; (7) les Idoles font renverfées & le Paganifme expire.

CHAPITRE VI.

Continuation du même Sujet.

Foibleffe apparente des Caufes :

grandeur, rapidité, durée de l'Effet.

Obftacles à vaincre :

moyens qui en triomphent.

Voies de la PROVIDENCE dans l'établiffement du CHRISTIANISME.

QUELLE étonnante Révolution viens-je de contempler ? quels Hommes l'ont opérée ? quels obftacles ont-ils eu à furmonter ?

UN HOMME pauvre *qui n'avoit pas où repofer fa Tête*, qui paffoit pour le Fils d'un Charpentier, & qui a fini fes jours par un fupplice infâme a fondé cette RELIGION victorieufe du Paganifme & de fes Monftres.

(7) Par la converfion de l'Empereur CONSTANTIN, environ l'an 312.

CET HOMME s'eſt choiſi des Diſciples dans la lie du Peuple; il les a pris la plupart parmi de ſimples Pêcheurs, & c'eſt à de tels Hommes qu'il a confié la charge de publier ſa RELIGION par toute la Terre: *allez & inſtruiſez toutes les Nations. . . Vous me ſervirez de Témoins juſqu'aux extrémités de la Terre.*

ILS obéiſſent à la voix de leur MAITRE: ils annoncent aux Nations la DOCTRINE DE VIE: ils leur atteſtent la *Réſurrection du Crucifié*, & les Nations croient au *Crucifié* & ſe convertiſſent.

VOILA le grand Phénomene moral que j'ai à expliquer: voilà cette Révolution plus ſurprenante que toutes celles que l'Hiſtoire conſacre, dont il faut que j'aſſigne la raiſon ſuffiſante.

JE jette un coup d'œil rapide ſur la face du Monde avant la naiſſance de cette grande Révolution. Deux Religions principales s'offrent à mes regards, le Théiſme (1) & le Polythéiſme. (2)

JE ne parle pas du Théiſme des Philoſophes Payens: ce très-petit nombre de Sages qui, comme ANAXAGORE (3) ou SOCRATE, attribuoient l'Origine des Choſes à un *Eſprit Eternel*; ces Sages, dis-je, ne faiſoient point un Corps, & laiſſoient le Peuple dans la fange du préjugé & de l'idolatrie. Ils avoient la main pleine de vérités & ne daignoient l'ouvrir que devant les Adeptes.

JE parle du Théiſme de cette Nation ſi ſinguliere & ſi nom-

(1) LA Croyance d'un ſeul DIEU & d'une PROVIDENCE.

(2) LA Croyance de la *pluralité des Dieux*.

(3) Philoſophe Grec, né 500 ans avant notre Etre. Il fut ſurnommé l'*Eſprit*, parce qu'il croyoit qu'un *Eſprit* étoit la Cauſe de l'Univers. Il appelloit le Ciel *ſa Patrie*.

CHAP. VI. breuse, séparée par ses Loix, par ses coutumes, par ses préjugés même de toutes les autres Nations, & qui croit tenir sa Religion & ses Loix de la MAIN de DIEU. Cette Nation est fortement persuadée que cette Religion & ces Loix ont été appuyées de Miracles éclatans & divers : elle est fort attachée à son Culte extérieur, à ses Usages, à ses Traditions; & quoiqu'elle soit fort déchue de sa premiere splendeur & soumise à un Joug étranger, elle conserve encore tout l'orgueil de son ancienne Liberté, & pense être l'unique Objet des complaisances du CRÉATEUR : elle méprise profondément les autres Nations, & fait profession d'attendre un Libérateur qui lui assujetira l'Univers.

LE Polythéisme est à-peu-près la Religion universelle & par-tout la dominante. Il revêt toutes sortes de formes suivant le Climat & le Génie des Peuples. Il favorise toutes les passions & même les plus monstrueuses. Il abandonne le cœur, mais il retient quelquefois la main. Il flatte tous les Sens & associe la *Chair avec l'Esprit*. Il présente aux Peuples les exemples fameux de ses Dieux, & ces Dieux sont des Monstres de cruauté & d'impureté, qu'il faut honorer par des cruautés & des impuretés. Il fascine les yeux de la Multitude par ses Enchantemens, par ses Prodiges, par ses Augures, par ses Devinations, par la pompe de son Culte, &c. Il éleve des Autels au vice, & creuse des Tombeaux à la vertu.

COMMENT les *Pêcheurs*, transformés en Missionnaires, persuaderont-ils aux *Théistes* dont il s'agit que tout ce Culte extérieur si majestueux, si ancien, si vénéré n'est plus ce que DIEU demande d'eux & qu'il est aboli pour toujours; que toutes ces Cérémonies si augustes, si mystérieuses, si propres à étonner les Sens ne sont *que l'Ombre des Choses dont on leur présente le Corps*? Comment les forcer à reconnoître que ces Traditions auxquelles ils sont si attachés de cœur & d'esprit ne sont

que des *Commandemens d'Hommes* & qu'elles *anéantissent cette Loi* qu'ils croient divine ? Comment sur-tout les Pêcheurs persuaderont-ils à ces orgueilleux *Théistes* que cet Homme si abject, que leurs Magistrats ont condamné & qui a expiré sur une Croix, est lui-même ce grand *Libérateur* qui leur avoit été annoncé & qu'ils attendoient ; qu'ils ne sont plus les seuls Objets des Graces extraordinaires de la PROVIDENCE, & que toutes les Nations de la Terre sont appellées à y participer ? &c.

COMMENT des Pêcheurs abattront-ils ces Verres à facettes (4) qui sont sur les yeux du grossier *Polythéiste*, & qui lui font voir presque autant de Dieux qu'il y a d'Objets dans la Nature ? Comment parviendront-ils à spiritualiser ses idées, à le détacher de cette Matiere morte à laquelle il est incorporé, *& à le convertir au* DIEU VIVANT ? Comment l'arracheront-ils aux plaisirs séduisans des Sens, aux voluptés de tout genre ? (5) Comment purifieront-ils & ennobliront-ils toutes ses affections ? Comment en feront-ils un Sage & plus qu'un Sage ? Comment retiendront-ils son cœur autant que sa main ? Comment sur-tout lui persuaderont-ils de rendre ses hommages à un Homme flétri par un Supplice ignominieux, & convertiront-ils aux yeux du Polythéiste *la folie de la Croix en sagesse* ?

COMMENT les Hérauts du *Crucifié* porteront-ils leurs nouveaux Sectateurs à renoncer à leurs intérêts temporels les plus

(4) Verres qui multiplient les images des objets.

(5) QUAND on considere l'affreux tableau que l'Apôtre des Gentils trace des mœurs des Payens, *Rom.* 1, on seroit tenté de croire qu'il a trop noirci ce tableau ; mais lorsqu'on vient à consulter les Historiens contemporains, un TACITE, un SUETONE, on y retrouve les mêmes peintures, & on en trouve de plus affreuses encore dans les Poëtes du même Siecle. Voyez FLEURY *Mœurs des Chrétiens*, pag. 27, Édit. de Bruxelles, 1753.

CHAP. VI. chers, à vivre dans le mépris, dans l'humiliation, dans l'opprobre; à braver tous les genres de douleurs & de supplices, à résister à toutes les tentations & à persévérer jusqu'à la mort dans une DOCTRINE qui ne leur promet de dédommagement que dans une autre Vie ?

PAR quels moyens est-il donc arrivé que les Pêcheurs de Poissons sont devenus *des Pêcheurs d'Hommes ?* comment a-t-il été possible qu'en moins d'un demi Siecle tant de Peuples divers aient embrassé la nouvelle DOCTRINE ? Comment le *grain de Senevé est-il devenu un grand Arbre ?* comment cet Arbre a-t-il ombragé de si grandes Contrées ?

JE sais qu'en général les Hommes ne sont pas ennemis de la sévérité en Morale ; c'est qu'elle suppose un plus grand effort ; c'est que les Hommes ont un goût naturel pour la perfection ; ce n'est point qu'ils la cherchent toujours ; mais ils l'aiment toujours, au moins dans la spéculation. Une pauvreté volontaire, un grand désintéressement, un genre de vie pénible, laborieux s'attirent facilement l'attention & l'estime des Hommes. Ils admireront volontiers tout cela pourvu qu'on ne les oblige point à le pratiquer.

SI donc cette nouvelle DOCTRINE qui est annoncée au Monde étoit purement *spéculative*, je concevrois sans beaucoup de peine qu'elle auroit pu obtenir l'estime & même l'admiration de quelques Peuples. Ils l'auroient regardée comme une nouvelle Secte de Philosophie, & ceux qui la professoient auroient pu leur paroître des Sages d'un Ordre très-particulier.

MAIS, cette DOCTRINE ne consiste point en pures spéculations; elle est toute *pratique ;* elle l'est essentiellement & au sens le plus étroit : elle est le Genre le plus relevé de l'Héroïsme pratique

pratique : elle suppose le renoncement le plus entier à soi-même, combat toutes les passions, enchaîne tous les penchans, réprime tous les desirs, ne laisse au cœur que l'Amour de DIEU & du Prochain, exige des sacrifices continuels & les plus grands sacrifices, & ne propose jamais que des récompenses que l'œil ne voit point & que la main ne palpe point.

JE conçois encore que les charmes de l'éloquence, l'appas des richesses, l'éclat des Dignités, l'influence du Pouvoir accréditeront facilement une Doctrine & lui concilieront bien des Partisans.

MAIS, la DOCTRINE du *Crucifié* est annoncée par des Hommes simples & pauvres, dont l'éloquence consiste plus dans les choses que dans les mots ; par des Hommes qui publient des choses qui choquent toutes les opinions reçues ; par des Hommes du plus bas Ordre & qui ne promettent dans cette Vie à leurs Sectateurs que des souffrances, des tortures & des croix. Et ce sont pourtant ces Hommes qui triomphent *de la Chair & du Sang* & convertissent l'Univers.

L'EFFET est prodigieux, rapide, durable ; il existe encore : je ne découvre aucune Cause naturelle capable de le produire : il doit néanmoins avoir une Cause & quelque grande Cause : quelle est donc cette Cause ? *au nom du Crucifié les Boiteux marchent*, *les Lépreux sont rendus nets*, *les Sourds entendent*, *les Aveugles voient*, *les Morts ressuscitent.* Je ne cherche plus : tout est expliqué : le problème est résolu. Le LÉGISLATEUR de la Nature a parlé : les Nations l'ont écouté, & l'Univers a reconnu son MAÎTRE. (6) CELUI qui voyoit

(6) S'IL y avoit une LOI DIVINE qui ordonnât expressément à une Nation de croire aux Miracles que des Prophetes opéreroient au milieu d'elle ; il faudroit que cette LOI reposât elle-même sur quelque grand Miracle ; autrement elle ne feroit pas d'obligation *divine*, au sens rigoureux, puisqu'il ne feroit

CHAP. VI

dans *le Grain de Senevé le grand Arbre* étoit donc l'ENVOYÉ de ce MAÎTRE QUI *avoit choisi les Choses foibles du Monde pour confondre les fortes.*

† †. *LES Choses foibles du Monde....* ici j'invite le Lecteur qui sait se placer à une certaine hauteur pour contempler de ce Sommet élevé la Marche de la PROVIDENCE, à réfléchir avec moi sur les Voies admirables de SA SAGESSE dans l'établissement du CHRISTIANISME.

UNE RELIGION dont l'universalité embrassoit tous les Siecles, tous les Lieux, toutes les Nations, toutes les Conditions, tous les États de la vie; une RELIGION qui étoit donnée sur la Tête des Rois comme sur celle du moindre de leurs Sujets; une RELIGION qui devoit sans cesse détacher le Cœur des choses terrestres, ennoblir, épurer, sublimiser toutes les pensées, toutes les affections de l'Homme, le remplir, le pénétrer de la dignité de son Etre & de la grandeur de sa Fin, porter ses espérances jusques dans l'E'ternité & l'associer ainsi aux INTELLIGENCES SUPÉRIEURES; une RELIGION qui donnoit

pas prouvé que DIEU LUI-même auroit parlé. Mais, parce que les Miracles ne sauroient être perpétuels & universels, il faudroit encore que ceux qui obéiroient aujourd'hui à cette LOI comme *divine*, la crussent telle sur les Témoignages qui auroient été rendus de vive voix & par écrit aux Miracles dont sa publication auroit été accompagnée. Il me semble donc que celui qui seroit né sous cette LOI ne seroit pas fondé à dire aujourd'hui; *ce n'est pas sur des Miracles, mais c'est sur la Législation que repose ma Foi à une Révélation*: car il faudroit toujours que cette *Législation* eût été autorisée par des *Miracles*, pour être réputée *divine* par celui qui y seroit soumis; & s'il n'avoit pas vu lui-même ces *Miracles*; si ses Contemporains ne les avoient pas vus non plus; s'ils avoient été opérés un grand nombre de Siecles avant lui, il seroit à cet égard dans le même cas que ceux qui croient à la Mission du CHRIST sur les Témoignages rendus aux Miracles destinés à la confirmer. Je prie mon Lecteur de relire attentivement la *Note 6* du Chapitre VII de la Part. XIX, à laquelle celle-ci se rapporte: il en démêlera mieux l'objet particulier de ces réflexions.

tout à l'Esprit & rien à la Chair, qui appelloit ses premiers Sectateurs aux plus grands sacrifices, parce qu'il n'est point de sacrifices que ne puissent faire des Hommes qu'elle instruit *à ne craindre que* DIEU; que dirai-je enfin, pour concentrer mes foibles pensées sur une si haute Matiere ! une RELIGION qui étoit la Perfection ou le Complément de la Loi naturelle, la Science des vrais Sages, la ressource des Petits & la consolation des Malheureux; une RELIGION si majestueuse dans sa simplicité, si sublime dans ses Enseignemens, si grande dans sa Fin, si étonnante dans ses Effets, une telle RELIGION, dis-je, ne devoit point être donnée aux Hommes par un ENVOYÉ revêtu de la Majesté & de la pompe des Rois : il falloit que CELUI qui devoit commander aux Elémens & à la Mort *n'eût pas un Lieu où reposer sa Tête*, qu'il se désignât lui-même par l'humble titre de *Fils de l'Homme*, qu'il vînt *pour servir & non pour être servi, & qu'il lavât les pieds de ceux qui l'appelloient leur* MAÎTRE *& leur* SEIGNEUR.

LES Choses foibles du Monde..... si cet ENVOYÉ devoit avoir un Précurseur, il étoit encore dans l'Ordre de cette ÉCONOMIE sublime que ce Précurseur vécût dans la pauvreté & dans la frugalité, que ses mœurs fussent austeres, ses actions irréprochables, qu'il précédât sous des vêtemens grossiers le PRINCE de la Vie caché lui-même sous le voile d'une Chair infirme : il falloit encore que ce Précurseur rappellât les Hommes aux Devoirs les plus essentiels de l'Humanité, & qu'il leur enseignât une Doctrine qui fût comme une préparation à la Doctrine plus compléte & plus relevée du SOUVERAIN DOCTEUR : il falloit enfin, qu'il annonçât & qu'il caractérisât par des traits frappans CELUI *qui venoit après lui.*

LES Choses foibles du Monde...... par une suite de ces mêmes Vues si supérieures à toutes les Vues humaines, l'ENVOYÉ du TRÈS-HAUT devoit naître d'une Vierge, dans une

Famille obscure, mais issue d'un Sang illustre & auquel d'anciens Oracles avoient fait les plus magnifiques promesses: cette Naissance devoit être annoncée à de simples Bergers, & les Hérauts Célestes chargés de la célébrer par leurs Hymnes devoient instruire ces Bergers de l'objet & de l'étendue de la Mission du Christ; *paix sur la Terre & Bienveuillance envers les Hommes : Bienveuillance.....* non point envers une seule Nation, mais envers toutes les Nations; *Bienveuillance......* non point envers une seule Génération, mais envers toutes les Générations : la Bienveuillance du Très-Bon embrasse le Genre-humain entier, c'est que le Très-Bon est le Pere du Genre-humain.

LES Choses foibles du Monde..... que de traits ne découvré-je point encore dans cette Dispensation merveilleuse de la Providence, qui tendent tous à détourner les regards des Hommes des Grandeurs humaines pour les concentrer sur la véritable Grandeur! cet Enfant, *le Desiré des Nations*, naît dans une Hotellerie; il a pour berceau une crêche & passe pour le Fils d'un Charpentier : mais Celui aux pieds duquel tous les Trónes devoient un jour s'abaisser, devoit-il emprunter sa Gloire de l'éclat des Trónes? Celui qui devoit commander à la Nature & aux Esprits devoit-il être armé de la Puissance des Rois? & parce qu'il pouvoit conférer à ses Ministres le Pouvoir de commander comme lui à la Nature & aux Esprits, il devoit choisir ses Ministres parmi les Pêcheurs & les Péagers & donner à de tels Hommes la charge d'enseigner les Nations & de réformer l'Univers.

CHAPITRE VII.

Difficultés générales.

*Que la Lumiere de l'*ÉVANGILE *ne s'est point autant répandue que la grandeur de sa Fin paroissoit l'exiger, &c.*

Que la plupart des Chrêtiens font peu de progrès dans la vertu.

Réponses.

NE précipité-je point mon jugement ? ne me pressé-je point trop de croire & d'admirer ? l'Univers a-t-il reconnu son MAÎTRE ? cette DOCTRINE salutaire a-t-elle réformé l'Univers entier ? Je jette les yeux sur le Globe, & je vois avec étonnement que cette LUMIERE CÉLESTE n'éclaire qu'une petite Partie de la Terre, & que tout le reste est couvert d'épaisses ténebres. Et encore dans les Portions éclairées combien découvré-je de Taches !

CETTE difficulté ne me paroît pas considérable. Si cette DOCTRINE DE VIE doit durer autant que l'État présent de notre Globe, que sont dix-sept Siecles relativement à la durée totale ? peut-être ce que dix-sept jours ou dix-sept heures sont à dix-sept Siecles. Jugerai-je de la durée de cette RELIGION comme de celle des Empires ? tout Empire *est comme l'Herbe & toute la gloire* des Empires *comme la fleur de l'Herbe*; *l'Herbe seche, sa fleur tombe*, *mais la* RELIGION *du* SEIGNEUR *demeure*: elle survivra à tous les Empires: son CHEF *doit régner jusqu'à*

CHAP. VII. *ce que DIEU ait mis tous ses Ennemis sous ses pieds. Le dernier Ennemi qui sera détruit, c'est la Mort.*

J'EXAMINE de plus près la difficulté, & je m'apperçois qu'elle revient précisément à celle que je pourrois élever sur la distribution si inégale de tous les dons & de tous les biens soit de l'Esprit, soit du Corps. Cette seconde difficulté bien approfondie me conduit à une absurdité palpable. Les dons de l'Esprit, comme ceux du Corps, tiennent à une foule de circonstances physiques enchainées les unes aux autres, & cette chaine remonte jusqu'au premier instant de la Création. Afin donc que tous les Hommes eussent possédé les mêmes dons & au même degré, il auroit fallu en premier lieu qu'ils ne fussent point nés les uns des autres; car combien la génération ne modifie-t-elle pas l'organisation primitive des Germes! Il auroit fallu en second lieu que tous les Hommes fussent nés dans le même Climat, se fussent nourris des mêmes alimens, qu'ils eussent eu le même Genre de vie, la même Éducation, le même Gouvernement; &c. car pourrois-je nier que toutes ces Choses n'influent plus ou moins sur l'Esprit? Ici la plus légere cause porte ses influences fort au-delà de ce que je puis penser.

AINSI, pour opérer cette égalité parfaite de dons entre tous les Individus de l'Humanité, il auroit fallu que tous ces Individus eussent été jetés dans le même Moule; que la Terre eût été éclairée & échauffée par-tout également; que ses Productions eussent été les mêmes par-tout; qu'elle n'eût point eu de Montagnes, de Vallées, &c. &c. Je ne finirois point si je voulois épuiser tout cela.

COMBIEN de pareilles difficultés qui saisissent d'abord un Esprit peu pénétrant, & dont il verroit sortir une foule d'absurdités s'il étoit capable de les analyser! L'Esprit se tient volontiers à

la surface des Choses; il n'aime pas à les creuser, parce qu'il redoute le travail & la peine. Quelquefois il redoute plus encore la *Vérité*.

SI donc l'État des Choses ne comportoit point que tous les Hommes participassent aux mêmes dons & à la même mesure de dons, pourquoi m'étonnerois-je qu'ils n'aient pas tous la même Croyance ? Combien la Croyance elle-même est-elle liée à l'ensemble des circonstances physiques & des circonstances morales !

MAIS, cette RELIGION SAINTE qui me paroît si bornée dans ses progrès & qu'un Cœur bienfaisant voudroit qui éclairât le Monde entier, doit-elle demeurer renfermée dans ses limites actuelles comme dans des bornes éternelles ? Que de moyens divers la PROVIDENCE ne peut-ELLE point s'être réservés pour lui faire franchir un jour & avec éclat ces limites étroites où elle est renfermée ! Que de Monumens frappans, que de Documens démonstratifs ensévelis encore dans les entrailles de la Terre ou sous des ruines & qu'ELLE saura en tirer dans le tems marqué par SA SAGESSE! Que de Révolutions futures dans les grands Corps politiques qui partagent notre Monde, dont ELLE a préordonné le tems & la maniere dans des Vues dignes de SA SOUVERAINE BONTÉ ! Ce Peuple, le plus ancien & le plus singulier de tous les Peuples; ce Peuple dispersé & comme disséminé depuis dix-sept Siecles dans la Masse des Peuples, sans s'incorporer jamais avec elle, sans former jamais lui-même une Masse distincte; ce Peuple Dépositaire fidele des plus anciens Oracles, Monument perpétuel & vivant de la Vérité des nouveaux Oracles; ce Peuple, dis-je, ne fera-t-il point un jour dans la MAIN de la PROVIDENCE un des grands Instrumens de SES desseins en faveur de cette RELIGION qu'il

CHAP. VII. méconnoit encore ? (1) Cette Chaîne des événemens qui contenoit çà & là les Principes secrets des Effets *miraculeux*, ne renfermeroit-elle point de semblables Principes dans d'autres Portions de son étendue, dans ces Portions que la nuit de l'avenir nous dérobe ; & ces Principes en se développant ne produiront-ils point un jour sur le Genre-humain des changemens plus considérables encore que ceux qui furent opérés il y a dix-sept Siecles ? (2)

SI la DOCTRINE dont je parle ne produit pas de plus grands effets moraux chez la plupart de ceux qui la professent, l'attribuerai-je à son imperfection ou au défaut de motifs suffisans ? Mais, connois-je aucune Doctrine dont les principes tendent plus directement au bonheur de la Société universelle & à celui de ses Membres ? En est-il aucune qui présente des motifs plus propres à influer sur l'Esprit & sur le Cœur ? Elle éleve l'Homme mortel jusqu'au Trône de DIEU, & porte ses espérances jusques dans l'Eternité.

MAIS, en publiant cette LOI sublime, le LÉGISLATEUR de l'Univers

(1) PUISSE ce Peuple si vénérable par son antiquité & *duquel vient le* SALUT de tous les Peuples, ouvrir bientôt les yeux à la Lumiere, & célébrer avec les Chrétiens le SAINT *d'Israël*, *le* CHEF *& le* CONSOMMATEUR *de la Foi !* Puisse l'*Olivier sauvage* n'oublier jamais *qu'il a été enté sur l'Olivier franc !* Puissent tous les Enfans du CHRIST ne fermer plus leur cœur à ce Peuple infortuné que DIEU a aimé, qu'IL aime encore, qu'IL semble avoir confié à leurs soins, mis sous leur sauve-garde, & dont la conversion fera un jour leur consolation & leur joie ! Que ne puis-je hâter par mes desirs ce moment heureux, & prouver aux nombreux descendans d'ABRAHAM toute la vivacité des vœux que mon cœur forme pour leur rétablissement ! *Sont-ils tombés* sans ressource ? *point du tout : mais leur chûte a donné occasion au Salut des Gentils ; afin que* le bonheur des Gentils *leur donnât de l'émulation. Et si leur chûte* a fait *la richesse du Monde, ... que ne fera pas la conversion du Peuple entier ! ..... car si leur rejection* a été *la réconciliation du Monde, que* sera *leur rappel, sinon un retour à la Vie ?* Rom. XI, 11, 12, 15.

(2) Consultez ce que j'ai exposé sur les *Miracles* dans les Chapitres IV, V, VI, Part. XVII. Chap. IX, Part. XVIII.

l'Univers n'a pas transformé en pures Machines les Etres intelligens auxquels il la donnoit. Il leur a laissé le Pouvoir physique de la suivre ou de la violer. Il a mis ainsi dans leur main la décision de leur sort. Il a mis devant eux le bien & le mal, le bonheur & le malheur.

Objecter contre la Doctrine du Fondateur que tous ceux qui la professent ne sont pas saints, c'est objecter contre la Philosophie que tous ceux qui la professent ne sont pas Philosophes. Hélas! pourquoi cela encore est-il si vrai! S'ensuit-il néanmoins que la Philosophie ne soit pas propre à faire des Philosophes? Jugerois-je d'une Doctrine uniquement par ses effets? ne ferai-je pas plus équitable si j'en juge par ses principes, par ses maximes, par ses motifs & par l'appropriation de toutes ces choses au but que je découvre dans cette Doctrine? Si malgré l'excellence de cette Doctrine, si malgré son appropriation à son but, je suis forcé de reconnoître qu'elle n'atteint pas toujours ce but, j'en conclurai seulement que les préjugés, les passions, le tempérament affoiblissent ou détruisent souvent l'impression que cette Doctrine tend à produire sur les Ames. Je n'en serai point du tout surpris; parce que je concevrai facilement qu'un Etre intelligent & libre ne peut être contraint par des motifs, & que des raisons ne sont jamais des causes *nécessitantes*, des poids, des leviers, des ressorts. J'observerai encore que tous ceux qui professent extérieurement une Doctrine ne sont pas intimement convaincus de sa vérité.

Et s'il résultoit de tout cela dans mon Esprit, que le nombre des vrais Sages qu'une certaine Doctrine peut produire est très-petit, je ne m'en étonnerois pas davantage; parce que je comprendrois qu'une grande perfection en quelque genre que ce soit, ne sauroit jamais être fort commune, & qu'elle doit l'être bien moins encore dans le genre de la vertu que dans tout autre. Mais, je comprendrois aussi qu'une vertu moins parfaite

CHAP. VIII. n'en feroit pas moins vertu, comme l'Or n'en eſt pas moins Or quoique mêlé à des Matières qui ne ſont point Or. Comme je voudrois être toujours équitable, je tiendrois compte à cette Doctrine des plus petits biens qu'elle produiroit & de tous les maux qu'elle préviendroit. Et s'il s'agiſſoit en particulier d'une DOCTRINE qui preſcrivit de faire le bien ſans éclat, de faire de *bonnes œuvres* plutôt que de *belles œuvres*; ſi elle exigeoit *que la main gauche ne ſût pas* alors *ce que feroit la main droite*, j'en inférerois l'impoſſibilité de calculer tout le bien dont la Société pourroit être redevable à une telle DOCTRINE.

CHAPITRE VIII.

Autre difficulté générale:

que les preuves du CHRISTIANISME *ne ſont pas aſſez à la portée de tous les Hommes.*

Réponſe.

Précis des raiſonnemens de l'Auteur ſur les Miracles & ſur le Témoignage.

UNE autre difficulté s'offre à mon examen. Une DOCTRINE qui devoit être annoncée à tous les Peuples de la Terre; une DOCTRINE qui devoit donner au Genre humain entier les Gages de l'Immortalité; une DOCTRINE qui émanoit de la SAGESSE ELLE-même, ne devoit-elle pas repoſer ſur des preuves que tous les Hommes de tous les tems & de tous les lieux puſſent ſaiſir avec une égale facilité, & ſur leſquelles ils ne puſſent élever aucun doute raiſonnable? Ce-

pendant, combien de Connoiſſances de divers genres ne ſont point néceſſaires pour recueillir, pour entendre & pour apprécier ces preuves! Combien de recherches profondes, pénibles, épineuſes ces Connoiſſances ne ſuppoſent-elles point! combien le nombre de ceux qui peuvent s'y appliquer avec ſuccès eſt-il petit! que de talens, que de ſagacité, que de diſcernement ne faut-il point pour comparer les preuves entr'-elles, pour eſtimer le degré de probabilité de chacune, pour juger de la ſomme des probabilités réunies, pour balancer les preuves par les objections, pour fixer la valeur des objections relatives à chaque genre de preuves, pour réſoudre ces objections & former de tout cela des réſultats qui engendrent la certitude! Une DOCTRINE qui ſuppoſoit tant de qualités rares de l'Eſprit & du Cœur, tant de Connoiſſances, tant de recherches étoit-elle bien appropriée à tous les Individus de l'Humanité? étoit-elle bien propre à leur fournir des aſſurances raiſonnables d'un Bonheur à venir? pouvoit-elle diſſiper leurs doutes, fortifier & accroître les eſpérances de la Raiſon, *mettre en évidence la Vie & l'Immortalité*?

JE ne me déguiſe point cette difficulté; je ne cherche point à l'affoiblir à mes propres yeux; je me la préſente à moi-même dans toute ſa force; ſeroit-il poſſible qu'elle fût inſoluble? je veux m'en aſſurer; je vais donc l'examiner de fort près & l'analyſer ſi je le puis.

J'AI reconnu avec évidence, (1) que l'Homme ne ſauroit s'aſſurer par les ſeules lumieres de ſa Raiſon de la certitude d'un État futur. Il ne pouvoit donc être conduit à cette certitude que par des Voies extraordinaires. Je conçois ſans peine que l'acquiſition de nouvelles Facultés ou ſeulement peut-être un grand accroiſſement de perfection dans ſes Facultés actuel-

(1) Chapitre III, de la Part. XVI.

les auroit pu mettre cet État futur à la portée de sa Connoissance intuitive, & lui permettre de le contempler, en quelque sorte, comme il contemple son État actuel. Je conçois encore qu'une Révélation intérieure ou des Miracles extérieurs pouvoient donner à l'Homme cette certitude si nécessaire à son bonheur & suppléer ainsi à l'imperfection de ses Facultés actuelles.

Mais, l'acquisition de nouvelles Facultés ou seulement un grand accroissement de perfection dans les Facultés actuelles de l'Homme auroit fait de l'Homme un Etre très-différent de celui que nous connoissons sous le nom d'*Homme*. Et comme toutes les Parties de notre Monde sont en rapport entr'elles & avec le Systême entier, il est très-évident que si l'Homme, le principal Etre de notre Planete, avoit été changé, il n'auroit plus été en rapport avec cette Planete où il devoit passer les premiers instans de sa durée. Une Vue beaucoup plus perçante, un Toucher incomparablement plus délicat, &c. l'auroient exposé à des tourmens continuels. Il auroit donc fallu changer aussi l'Économie de la Planete elle-même, pour la mettre en rapport avec la nouvelle Économie de l'Homme.

J'apperçois donc que la difficulté, considérée sous ce point de vue, ne tend pas à moins qu'à demander pourquoi Dieu n'a pas fait une autre Terre ? & demander cela, c'est demander pourquoi Dieu n'a pas créé un autre Univers ? car la Terre est liée à l'Univers, comme l'Homme l'est à la Terre. L'Univers est l'Ensemble de tous les Etres créés. Cet Ensemble est systématique ou harmonique. Il ne s'y trouve pas une seule Piece qui n'ait sa raison dans le Tout. Prétendrois-je que dans l'Ouvrage de l'Intelligence Supreme il y ait quelque chose qui soit sans aucune liaison avec l'Ouvrage, & qui pourtant en fasse partie ? Si malgré l'extrême foiblesse de mes talens & de mes lumieres; si malgré la grande imperfection de

mes Inſtrumens je ne laiſſe pas de découvrir tant de liaiſons, de rapports, d'harmonie entre les diverſes Parties du Monde que j'habite; ſi ces liaiſons ſe multiplient, ſe combinent, ſe diverſifient à meſure que je multiplie, que je combine & que je diverſifie mes obſervations & mes expériences, combien eſt-il probable que ſi mes Facultés & mes Inſtrumens étoient incomparablement plus parfaits, je découvrirois par-tout & juſques dans les moindres Parties, les mêmes liaiſons, les mêmes rapports, la même harmonie! Et cela devroit bien être, puiſque les plus grandes Pieces ſont toujours formées de Pieces plus petites; celles-ci de plus petites encore; &c. & qu'un Tout quelconque dépend eſſentiellement de l'ordre & des proportions des Parties qui le compoſent.

IL ne ſeroit donc point du tout philoſophique de vouloir que l'AUTEUR de l'Univers eût changé l'E'conomie de l'Homme pour lui procurer plus de certitude ſur ſon E'tat à venir. Il ne le ſeroit pas plus de vouloir qu'une Révélation intérieure lui en eût donné l'aſſurance: car une pareille Révélation auroit dû être univerſelle ou s'étendre à tous les Individus de l'Humanité; puiſqu'il n'en étoit aucun à qui la certitude d'un Bonheur à venir ne fût également néceſſaire. Mais, je l'ai déja remarqué au commencement du Chapitre I de la Part. XVIII: il étoit dans l'analogie de l'E'conomie de l'Homme d'être conduit par les Sens & par la Réflexion: une Révélation intérieure & univerſelle qui ſe ſeroit perpétuée d'âge en âge auroit-elle été en rapport avec la Conſtitution préſente de l'Homme? Et ſi le bonheur dont il devoit jouir dans ſon E'tat futur avoit été lié dès l'Origine des Choſes à l'application qu'il devoit faire de ſa Raiſon à la recherche des fondemens de ce bonheur, comment auroit-il pu appliquer ſa Raiſon à cette belle recherche dès qu'une Révélation intérieure & irréſiſtible auroit rendu inutile cet exercice de ſon Intelligence?

CHAP. VIII.

Il restoit une autre Voie extraordinaire qui pouvoit conduire l'Homme à cette certitude si desirable que la Raison seule ne pouvoit lui fournir. Cette Voie étoit celle de Miracles palpables, éclatans, nombreux, divers, enchainés les uns aux autres & liés indissolublement à des circonstances qui les caractérisassent & en déterminassent la fin. Il est bien manifeste que cette Voie extraordinaire étoit la seule, à nous connue, qui ne changeât rien à la Constitution présente de l'Homme & qui laissât un libre exercice à toutes ses Facultés.

Mais, si les Miracles étoient destinés à manifester aux Hommes les Volontés du GRAND ETRE ; s'ils étoient en quelque sorte, l'expression physique de ces Volontés, tous les Hommes avoient un droit égal à cette faveur extraordinaire ; tous pouvoient aspirer à voir des Miracles ; & si pour satisfaire, comme je le disois, (2) aux besoins ou aux desirs de chaque Individu de l'Humanité, les Miracles avoient été universels & perpétuels, comment auroient-ils pu conserver leur qualité de *Signes extraordinaires* ? comment auroient-ils été distingués du Cours ordinaire de la Nature ? (3)

Il étoit donc dans la nature même des Miracles qu'ils fussent opérés dans un certain lieu & dans un certain tems. Or ; cette relation au lieu & au tems ; cette relation nécessaire supposoit évidemment le Témoignage ou la Tradition orale & la Tradition écrite. La Tradition supposoit elle-même une certaine Langue qui fût entendue de ceux auxquels cette Tradition étoit transmise. Cette Langue ne pouvoit être universelle, perpétuelle, inaltérable : une telle Langue n'étoit pas plus dans l'Économie de notre Planete qu'une ressemblance parfaite, soit physique, soit morale, entre tous les Individus du Genre humain.

(2) Au commencement du Chapitre I, de la Part. XVIII.

(3) Je prie qu'on relise ce que j'ai dit sur ce beau Sujet dans les Chap. IV, V, VI, de la Part. XVII.

AINSI, c'étoit une ſuite naturelle de la viciſſitude des Choſes humaines que la Langue dans laquelle les Témoins des Faits miraculeux avoient publié leur Dépoſition devint un jour une Langue morte & qui ne fût plus entendue que des Savans. C'étoit encore une ſuite de cette même viciſſitude des Choſes de ce bas Monde que les Originaux de la Dépoſition ſe perdiſſent; que les premieres Copies de ces Originaux ſe perdiſſent auſſi; que les Copies poſtérieures préſentaſſent un grand nombre de *variantes*; qu'une multitude de petits Faits, de petites circonſtances, très-connus des Contemporains, & propres à répandre du jour ſur certains paſſages du Texte fuſſent inconnus à leurs Deſcendans; que bien d'autres connoiſſances plus ou moins utiles leur fuſſent inconnues encore; &c. &c. C'étoit enfin une ſuite naturelle de l'Etat des Choſes & de la nature des Facultés de l'Homme qu'on inventât un Art (4) qui eût pour objet direct l'interprêtation du plus important de tous les Livres. Ce bel Art devoit donc naître; il devoit éclairer les Sages, diſſiper ou affoiblir les ombres qui obſcurciſſoient certaines vérités, & les Sages devoient éclairer & conduire le Peuple.

JE ne reviendrai pas à objecter que DIEU auroit pu prévenir par une intervention extraordinaire la chûte de la Langue dans laquelle la Dépoſition avoit été écrite, qu'IL auroit pu prévenir par le même moyen la perte des Originaux de la Dépoſition, les oppoſitions, les altérations, les variantes du Texte: j'ai vu aſſez (5) combien une pareille objection ſeroit peu raiſonnable, puiſqu'elle ſuppoſeroit encore des Miracles continuels &c. J'ai reconnu auſſi que ces oppoſitions, ces altérations, ces variantes du Texte ne portent point ſur le fond ou l'enſemble de

(4) LA *Critique* qu'on pourroit appeller la *Logique* des Littérateurs ou des Commentateurs. Voy. la Note 2 du Chap. VIII, de la Part. XIX.]

(5) Conſultez le Chap. III de la Part. XX.

CHAP. VIII. la Dépofition, & qu'il n'eft même jamais impoffible de concilier les paffages d'une manière fatisfaifante. (6)

Je me rapproche de plus près de la difficulté que j'examine. Dès que la certitude d'un État futur ne pouvoit repofer que fur des preuves de fait; dès que la nature & le but des Miracles exigeoient qu'ils fuffent opérés dans un certain lieu & dans un certain tems, il en réfultoit néceffairement que les preuves d'un État à venir devoient être foumifes à l'examen de la raifon, comme toutes les autres preuves de fait. Les preuves d'un Etat à venir devoient donc être autant du reffort de la Critique que tout autre fait hiftorique: elles devenoient donc ainfi l'objet le plus important des recherches des Savans; & il entroit dans le Plan de la Providence que les Savans recueilleroient ces preuves, les diftribueroient dans un certain ordre, les développeroient, les éclairciroient, réfoudroient les objections qu'elles feroient naître, compoferoient de tout cela des Traités particuliers, & qu'ils feroient auprès du Peuple les Interprêtes de cette Dépofition où étoient renfermées les *Paroles de la Vie éternelle.*

Je voudrois concentrer mes raifonnemens. L'Homme a deux moyens de connoître; les Sens & la Réflexion. Ni l'un ni l'autre de ces moyens ni tous les deux enfemble ne pouvoient le conduire à une certitude morale fur fon Etat à venir: ils étoient trop difproportionnés avec la nature des Chofes qui faifoient l'Objet de cette certitude. Je l'ai montré. (7) L'Homme ne pouvoit donc être conduit à cette certitude que par quelque moyen extraordinaire. Mais, c'étoit un certain Être intelligent & moral qu'il s'agiffoit d'y conduire : c'étoit l'Homme; c'eft-à-dire, un Etre mixte doué de certaines Facultés, & dont les

(6) Voyez le Chap. VIII de la Part. XIX, & les Chap. II & III de la Part. XX.
(7) Chap. III de la Part. XVI.

Facultés

Facultés étoient renfermées dans certaines limites actuelles. Si donc le moyen extraordinaire dont je parle avoit consisté à donner à l'Homme de nouvelles Facultés ou à changer la portée actuelle de ses Facultés, ce n'auroit point été l'Homme qui auroit été conduit à cette certitude dont il est question; ç'auroit été un Etre très-différent de l'Homme actuel. Il étoit donc nécessaire que ce moyen extraordinaire fût dans un tel rapport avec la Constitution présente de l'Homme, que sans y apporter aucun changement, il pût suffire à convaincre la Raison de la certitude d'un Etat futur. Les Miracles étoient ce moyen; car rien n'étoit plus propre que des Miracles à prouver aux Hommes que le MAÎTRE de la Nature *parloit*. (8) Mais, si les Miracles avoient été opérés en tout lieu & en tout tems, ils seroient rentrés dans le Cours ordinaire de la Nature, & il n'auroit plus été possible de s'assurer que le MAÎTRE de la Nature parloit. Il falloit donc que les Miracles fussent opérés dans un certain lieu & dans un certain tems. Ils devoient donc être soumis aux regles du Témoignage comme tous les autres faits. La Raison devoit donc leur appliquer ces regles & juger par cette application de la réalité de ces Faits. Et parce que ces Faits étoient miraculeux, & que des Faits miraculeux exigent pour être crus un plus grand nombre de Témoignages & des Témoignages d'un plus grand poids, il étoit dans l'ordre de cette sorte de preuve qu'elle fût donnée par des Témoins qui réunissent au plus haut degré les conditions qui fondent aux yeux de la Raison la crédibilité de quelque Fait que ce soit. (9) Je dis *de quelque Fait que ce soit*, parce qu'il me paroit très-évident que les Miracles n'en sont pas moins des Faits, quoique ces Faits ne soient point renfermés dans la sphere des Loix communes de la Nature. Je

(8) Voyez les Chapitres IV, V, VII de la Part. XVII & le Chap. II de la Part. XVIII.

(9) Voyez le Chap. II de la Part. XVIII.

Chap. VIII.

l'ai déja remarqué ailleurs : (10) la raison acquiescera donc aux preuves de fait que les Miracles lui fourniffent, fi en appliquant à ces preuves les régles de la plus faine Critique & celles d'une Logique exacte, ces preuves lui paroiffent folidement établies.

Je n'ajoute plus qu'une réflexion, & j'aurai fatisfait, je penfe, à la difficulté que je me fuis propofée au commencement de ce Chapitre. N'ai-je point exagéré beaucoup cette difficulté? faut-il, en effet, de fi grands talens & des connoiffances fi diverfes & fi relevées pour juger fainement des preuves de cette Révélation que les befoins de l'Homme follicitoient auprès de la Bonté Supreme ? Un bon Efprit, un Efprit impartial & dégagé des préjugés d'une fauffe Philofophie, un Cœur droit, une Ame honnête, un degré affez médiocre d'attention ne fuffifent-ils point pour apprécier des preuves palpables, raffemblées par les meilleurs Génies avec autant d'ordre que de clarté dans des Livres qu'ils ont fu mettre à la portée de tout le Monde ? Afin qu'un Lecteur fenfé puiffe juger de la vérité d'une certaine Hiftoire & d'une certaine Doctrine, eft-il rigoureufement néceffaire qu'il poffede tous les talens & toutes les Connoiffances des Auteurs qui ont raffemblé les preuves de cette Hiftoire & de cette Doctrine ? La décifion de quelque Procès que ce foit exige-t-elle indifpenfablement que tous les Juges aient la même mefure de connoiffances, les mêmes connoiffances & les mêmes talens que les Rapporteurs ? N'arrive-t-il pas tous les jours qu'on eft obligé de s'en rapporter aux Experts ou aux Maîtres de l'Art fur je ne fais combien de Chofes plus ou moins néceffaires ? Pourquoi donc le Peuple ne s'en rapporteroit-il pas aux Savans fur le choix & fur l'appréciation des preuves de cette Révélation dont ils tâchent de mettre la certitude à fa portée ? D'ailleurs, parmi ces preuves n'en eft-il pas qui peuvent

(10) Je prie qu'on relife avec attention le Chap. III de la Part. XVIII.

être saisies facilement par les Esprits les plus bornés ? Combien l'excellence de la Morale du Fondateur est-elle propre à frapper fortement les Ames honnêtes & sensibles ! Combien le Caractere du Fondateur lui-même excite-t-il l'admiration & la vénération d'un Ami sincere de la vérité & de la vertu ! Combien ce Caractere s'est-il empreint dans celui de ses premiers Disciples ! quelle vie ! quelles mœurs ! quels exemples ! quelle Bienveuillance ! quelle Charité ! Le Peuple ne sauroit-il saisir de telles Choses, & demeureroit-il froid à tout cela ? Il ne croira pas, si l'on veut, sur autant de preuves réunies qu'un Docteur; mais il croira sur les preuves qui seront le plus à sa portée, & sa croyance n'en sera ni moins raisonnable ni moins pratique ni moins consolante.

CHAPITRE IX.

Autre difficulté générale tirée de la Liberté humaine.

Réponse.

Tournerai-je contre la Doctrine du Fondateur la *nécessité morale* des actions humaines ? Prétendrai-je que cette sorte de nécessité exclut toute imputation, & conséquemment toute Loi, toute Religion ? Ne verrai-je pas clairement que la nécessité morale n'est point du tout une vraie nécessité; qu'elle n'est au fond que la certitude considérée dans les actions libres ? Parce que l'Homme ne peut pas ne point s'aimer lui-même; parce qu'il ne peut pas ne se déterminer point pour ce que son Entendement a jugé le plus convenable; parce que sa Volonté tend essentiellement au bien réel ou apparent, s'ensuit-il que l'Homme agisse comme une pure Machine ? s'ensuit-il que les Loix ne

CHAP. IX. puissent point le diriger à sa véritable fin; qu'il ne puisse point les observer; qu'il n'ait point un Entendement, une Volonté, une Liberté; que ses actions ne puissent point lui être imputées dans aucun sens; qu'il ne soit point susceptible de bonheur & de malheur; qu'il ne puisse point rechercher l'un & éviter l'autre; qu'il ne soit point, en un mot, un Etre moral? Je regrette que la pauvreté de la Langue ait introduit dans la Philosophie ce malheureux mot de *nécessité morale*, si impropre en soi, & qui cause tant de confusion dans une chose très-simple & qui ne sauroit être exposée avec trop de précision & de clarté. (1)

(1) Voyez ce que j'ai dit sur la Volonté & sur la Liberté dans les Chapitres XII & XIX de l'*Essai analytique sur les Facultés de l'Ame*. Je n'ai rien négligé pour y ramener la question à ses termes les plus simples & les plus vrais. Voyez encore les Articles XII, XIII de l'*Analyse abrégée* de cet Ouvrage.

Les mouvemens des Corps sont d'une nécessité *physique*; parce qu'ils résultent des Propriétés essentielles de la Matiere. Un Corps est mû & il meut. Il ne peut ni n'être pas mû ni ne pas mouvoir.

Les déterminations des Esprits sont d'une nécessité *morale*; parce qu'elles dépendent des Facultés de l'Esprit. Un Esprit n'est pas déterminé à agir, comme un Corps est déterminé à se mouvoir. Un Esprit se *détermine* & n'est jamais *déterminé*. Il se détermine sur la vue plus ou moins distincte des motifs. Ces motifs sont des idées présentes à l'Intelligence. Il juge du rapport ou de l'opposition des motifs avec les idées qu'il a du bonheur. Ce jugement est le principe moral de sa détermination. Cette détermination tient essentiellement à la nature de l'Intelligence & de la Volonté. Elle est d'une nécessité *morale*, parce qu'il seroit contradictoire à la nature d'un Être moral ou doué d'Intelligence & de Volonté qu'il ne se déterminât pas pour ce qui lui paroitroit le plus conforme à son bonheur. La détermination est l'effet d'une *Force* qui est propre à l'Esprit, & qui n'est point mise en action par les motifs, comme la *Force motrice* des Corps l'est par l'impulsion. Comme l'Agent est très-différent, le Principe de l'action ne l'est pas moins. Enfin; l'Être moral a toujours le Pouvoir physique de se déterminer autrement dans chaque cas particulier. Mais, parce qu'il se détermine conformément aux Loix de la Sagesse, seroit-on fondé à dire que ses déterminations sont d'une nécessité *fatale*? Ne seroit-ce pas confondre volontairement des Choses très-distinctes & qu'il est facile de distinguer?

CHAPITRE X.

CHAP. X.

Suite des difficultés générales.

Que la DOCTRINE E'VANGÉLIQUE *ne paroît pas favorable au Patriotisme.*

Qu'elle a produit de grands maux sur la Terre.

Réponses.

OBJECTERAI-JE que la DOCTRINE de l'ENVOYÉ n'est point favorable au *Patriotisme*, & *qu'elle n'est propre qu'à faire des Esclaves*? Ne serois-je pas démenti sur le champ par l'Histoire fidele de son établissement & de ses progrès? Étoit-il des Sujets plus soumis, des Citoyens plus vertueux, des Ames plus généreuses, des Soldats plus intrépides que ces Hommes nouveaux répandus par-tout dans l'E'tat, persécutés par-tout, toujours humains, toujours bienfaisans, toujours fideles au Prince & à ses Ministres? Si la source la plus pure de la grandeur d'Ame est dans le sentiment vif & profond de la noblesse de son Etre, quelle ne sera pas la grandeur d'Ame & l'élévation des pensées d'un Etre dont les vues ne sont point renfermées dans les limites du tems.

RÉPÉTERAI-JE que de véritables Disciples de l'ENVOYÉ *ne formeroient pas un E'tat qui pût subsister?* « Pourquoi non, ré-
» pond un vrai Sage (1) qui savoit apprécier les Choses &
» qui ne peut être soupçonné de crédulité ni de partialité;

(1) MONTESQUIEU: *Esprit des Loix*; Liv. XXIV. Chap. VI.

CHAP. X.

„ pourquoi non? ce feroient des Citoyens infiniment éclairés
„ fur leurs Devoirs, & qui auroient un très-grand zele pour
„ les remplir; ils fentiroient très bien les Droits de la défenfe
„ naturelle; plus ils croiroient devoir à la Religion, plus ils
„ penferoient devoir à la Patrie. Les principes de cette Reli-
„ gion bien gravés dans le Cœur feroient infiniment plus forts
„ que ce faux honneur des Monarchies, ces vertus humaines
„ des Républiques & cette crainte fervile des Etats Defpo-
„ tiques. „

ME plairai-je à exagérer les maux que cette DOCTRINE a occafionés dans le Monde, les Guerres cruelles qu'elle a fait naitre, le fang qu'elle a fait répandre, les injuftices atroces qu'elle a fait commettre, les calamités de tout genre qui l'accompagnoient dans les premiers Siecles & qui fe font reproduites dans des Siecles fort poftérieurs, &c? Mais, confondrai-je jamais l'abus ou les fuites accidentelles, & fi l'on veut, néceffaires d'une Chofe excellente avec cette Chofe même? Quoi donc! étoit-ce bien une DOCTRINE qui ne refpire que douceur, miféricorde, charité qui ordonnoit ces horreurs? E'toit-ce bien une DOCTRINE fi pure, fi fainte qui prefcrivoit ces crimes? E'toit-ce bien la PAROLE du PRINCE de la Paix qui armoit des Freres contre des Freres & qui leur enfeignoit l'art infernal de raffiner tous les genres de fupplices? E'toit-ce bien la TOLÉRANCE elle-même qui aiguifoit les poignards, préparoit les tortures, dreffoit les E'chaffauds, allumoit les buchers? Non; je ne confondrai point les ténebres avec la lumiere, le Fanatifme furieux avec l'aimable Charité. Je fais que la *Charité eft patiente & pleine de bonté; qu'elle n'eft point envieufe ni vaine ni infolente; qu'elle ne s'enfle point d'orgueil, ne fait rien de malhonnête, ne cherche point fon intérêt particulier, ne s'irrite point, ne foupçonne point le mal, ne fe réjouit point de l'injuftice; mais fe plait à la droiture, excufe tout, efpere tout, fupporte tout.* Non; CELUI qui *alloit de lieu*

en lieu faisant du bien n'avoit point armé d'un glaive homicide la main de ses Enfans & ne leur avoit point dicté un Code d'intolérance. Le plus doux, le plus compatissant & le plus juste des Hommes n'avoit point *soufflé* (2) dans le cœur de ses Disciples l'esprit de persécution; mais il l'avoit *embrasé* (3) du Feu divin de la Charité.

AVANCER, dit encore ce grand Homme (4) que j'ai déja cité & que je voudrois citer toujours; " avancer que la Re-
„ ligion n'est pas un motif réprimant parce qu'elle ne réprime
„ pas toujours, c'est avancer que les Loix Civiles ne sont pas
„ un motif réprimant non plus. C'est mal raisonner contre la
„ Religion que de rassembler dans un grand Ouvrage une
„ longue énumération des maux qu'elle a produits, si l'on ne
„ fait de même celle des biens qu'elle a faits. Si je voulois
„ raconter tous les maux qu'ont produit dans le Monde les
„ Loix Civiles, la Monarchie, le Gouvernement Républicain;
„ je dirois des choses effroyables. Quand il feroit inutile que
„ les Sujets eussent une Religion, il ne le feroit pas que les
„ Princes en eussent, & qu'ils blanchissent d'écume le seul
„ frein que ceux qui ne craignent pas les loix humaines puis-
„ sent avoir. Un Prince qui aime la Religion & qui la craint
„ est un Lion qui cede à la main qui le flatte ou à la voix
„ qui l'appaise: celui qui craint la Religion & qui la hait
„ est comme les Bêtes sauvages qui mordent la chaîne qui les
„ empêche de se jeter sur les Passans: celui qui n'a point du
„ tout de Religion est cet Animal terrible qui ne sent la liberté
„ que lorsqu'il déchire & dévore. „

QUE j'aime à voir cet Écrivain si profond & si humain, ce

(2) IL *souffla sur eux*, &c. JEAN XX, 22. Action symbolique, mais très-significative.

(3) *NE nous sentions-nous pas le cœur embrasé*, &c. LUC XXIV, 32.

(4) MONTESQUIEU: *Esprit des Loix*; Liv. XXIV. Chap. II.

Précepteur des Rois & des Nations tracer de sa main immortelle l'éloge de cette Religion qu'un bon Esprit admire d'autant plus qu'il est plus Philosophe ; je pourrois ajouter, plus Métaphysicien ! car il faut l'être pour généraliser ses idées, & voir en grand. (5) " Que l'on se mette devant les yeux „ d'un côté les massacres continuels des Rois & des Chefs „ Grecs & Romains, & de l'autre la destruction des Peuples „ & des Villes par ces mêmes Chefs ; Timur (6) & Gengiskan (7) qui ont dévasté l'Asie ; & nous verrons que „ nous devons à la Religion, & dans le Gouvernement un „ certain Droit politique, & dans la Guerre un certain Droit „ des Gens que la Nature humaine ne sauroit assez reconnoître. „

" C'est ce Droit des Gens qui fait que parmi nous la „ victoire laisse aux Peuples vaincus ces grandes choses, la vie, „ la liberté, les Loix, les biens, & toujours la Religion lorsqu'on ne s'aveugle pas soi-même. „

Combien de vertus domestiques, combien d'œuvres de miséricorde exercées dans le secret des cœurs cette Doctrine de vie n'a-t-elle pas produit & ne produit-elle pas encore ! Combien de Socrates & d'Épictetes déguisés sous l'habit de vils Artisans ! si toutefois un honnête Artisan peut jamais être un Homme vil. Combien cet Artisan en fait-il plus sur les

(5) Montesquieu : *Esprit des Loix* ; Liv. xxiv. Chap. iii.

(6) Timur-bec ou Tamerlan, Empereur des Tartares, & l'un des plus fameux Conquérans, mort en 1415, âgé de 71 ans. Il remporta diverses victoires sur les Perses, subjugua les Parthes, soumit la plus grande partie des Indes, s'assujettit la Mésopotamie & l'Égypte, triompha de Bajazet I, Empereur des Turcs, & domina ainsi sur les trois Parties du Monde.

(7) Gengiskan, l'un des plus illustres Conquérans, vainqueur des Mogols & des Tartares & Fondateur d'un des plus grands Empires du Monde. Il mourut en 1226 à 72 ans.

Devoirs

Devoirs & fur la Deftination future de l'Homme que n'en furent SOCRATE & E'PICTETE ! CHAP. X.

A DIEU ne plaife que je fois ni injufte ni ingrat ! je compterai fur mes doigts les bienfaits de la RELIGION, & je reconnoîtrai que la vraie Philofophie elle-même lui doit fa naiffance, fes progrès & fa perfection. Oferois-je bien affurer, que fi le PERE *des Lumieres* n'avoit point daigné éclairer les Hommes, je ne ferois pas moi-même Idolâtre ? Né peut-être au fein des plus profondes ténebres & de la plus monftrueufe fuperftition, j'aurois croupi dans la fange de mes préjugés; je n'aurois apperçu dans la Nature & dans mon propre Etre qu'un Cahos. Et fi j'avois été affez heureux ou affez malheureux pour m'élever jufqu'au doute fur l'AUTEUR des Chofes, fur ma Deftination préfente, fur ma Deftination future, &c. ce doute auroit été perpétuel; je ne ferois point parvenu à le fixer, & il auroit fait peut-être le tourment de ma vie.

LA vraie Philofophie pourroit-elle donc méconnoître tout ce qu'elle doit à la RELIGION ? Mettroit-elle fa gloire à lui porter des coups qu'elle fauroit qui retomberoient infailliblement fur elle-même ? La vraie RELIGION s'éleveroit-elle à fon tour contre la Philofophie & oublieroit-elle les fervices importans qu'elle peut en retirer ?



CHAPITRE XI.

Fin des difficultés générales.

L'obscurité des Dogmes & leur opposition apparente avec la Raison.

Réponse.

ENFIN; attaquerai-je la RELIGION de l'ENVOYÉ par ses Dogmes? Argumenterai-je de ses Mysteres, de leur incompréhensibilité, de leur opposition, au moins apparente, avec la Raison?

MAIS, quel droit aurois-je de prétendre que tout soit lumiere dans la Nature & dans la GRACE? Combien la Nature a-t-elle de Mysteres que je ne puis percer! combien m'en suis-je occupé dans les Parties XII & XIII de cet Ouvrage! combien le catalogue que j'en dressois est-il incomplet! combien me seroit-il facile de l'étendre si je le voulois! Serois-je bien fondé après cela à m'étonner de l'obscurité qui enveloppe certains Dogmes de la RELIGION? cette obscurité ellemême n'emprunte-t-elle pas de nouvelles ombres de celle qui couvre certains mysteres de la Nature? Seroit-il bien philosophique de me plaindre que DIEU ne m'ait pas donné les yeux & l'Intelligence d'un ANGE pour voir jusqu'au fond dans les secrets de la Nature & dans ceux de la GRACE? Voudroisje donc que pour satisfaire à mon impertinente curiosité DIEU eût renversé l'Harmonie universelle, & qu'IL m'eût placé sur un E'chelon plus élevé de l'E'chelle immense des Etres? N'aije pas assez de lumieres pour me conduire sûrement dans la

route qui m'est tracée, assez de motifs pour y affermir mes pas; assez d'espérance pour animer mes efforts & m'exciter à remplir ma destinée? La Religion naturelle, cette Religion que je crois tenir des mains de ma Raison & dont elle se glorifie, la Religion naturelle, ce Systême qui me paroit si harmonique, si lié dans toutes ses Parties, si essentiellement philosophique, combien a-t-il de mysteres impénétrables! Combien la seule idée de l'ETRE NÉCESSAIRE, de l'ETRE EXISTANT PAR SOI renferme-t-elle d'abimes que l'ARCHANGE même ne peut sonder! Et sans remonter jusqu'à ce PREMIER ETRE QUI engloutit comme un Gouffre, toutes les conceptions des INTELLIGENCES créées, mon Ame elle-même, cette Ame dont la Religion naturelle me fait espérer l'immortalité, que de questions interminables ne m'offre-t-elle point! &c.

MAIS, ces Dogmes de la RELIGION de l'ENVOYÉ qui paroissent au premier coup-d'œil si incompréhensibles, & même si opposés à la Raison, le sont-ils, en effet, autant qu'ils paroissent l'être? Des Hommes trop prévenus peut-être en faveur de leurs propres idées ou trop préoccupés de la pensée qu'il y a toujours du mérite à croire & que ce mérite augmente en raison du nombre & de l'espece des Choses qu'on croit, n'auroient-ils point mêlé de fausses interprétations aux images emblématiques & aux paroles métaphoriques du FONDATEUR & de ses premiers Disciples? N'auroient-ils point altéré & multiplié ainsi les Dogmes? Ne prends-je point ces interprétations pour les Dogmes mêmes? Je vais à la Source la plus pure de toute Vérité dogmatique: j'étudie ce Livre admirable qui fortifie & accroit mes espérances: je tâche de l'interpréter par lui-même, & non par les songes & les visions de certains Commentateurs: je compare le Texte au Texte, le Dogme au Dogme, chaque E'crivain à lui-même, tous les E'crivains entr'eux & tout cela aux principes les plus évidens de la Raison; & après cet examen réfléchi, sérieux, impar-

CHAP. XII.

tial, long-tems continué, souvent repris, je vois les oppositions disparoître, les ombres s'affoiblir, la lumiere jaillir du sein de l'obscurité, la FOI s'unir à la Raison & ne former plus avec elle que la même Unité. (1)

CHAPITRE XII.

Considérations générales sur la liaison & sur la nature des Preuves.

Conclusion des Recherches sur le CHRISTIANISME.

J'AI parcouru en Philosophe les principales preuves de cette RÉVÉLATION que ma Raison avoit jugé si nécessaire au plus grand bonheur de l'Homme. Je retrace fortement à mon Esprit toutes ces preuves. Je les pese de nouveau. Je ne les sépare point: j'en embrasse la collection, l'ensemble. Je vois évidemment qu'elles forment un tout unique, & que chaque preuve principale est une partie essentielle de ce tout. Je découvre une subordination, une liaison, une harmonie entre toutes ces parties, une tendance de toutes vers un centre commun. Je me place dans ce centre: je reçois ainsi les diverses impressions qui partent de tous les points de la circonférence:

(1) ON sent assez qu'une Exposition des Dogmes n'entroit point dans le Plan d'un Ouvrage calculé pour toutes les Sociétés Chrétiennes, & où je devois me borner à établir les fondemens de la crédibilité de la RÉVÉLATION. Mais, je répéterai ici ce que je disois dans l'*Essai analytique*, en terminant mon Exposition du Dogme de la Résurrection: §. 754. " L'explication que je viens de hasarder d'un " des principaux Dogmes de la RÉVÉLATION montre qu'elle ne se refuse " pas aux idées philosophiques, & cette " explication peut faire juger encore " de celles dont les autres Dogmes seroient susceptibles s'ils étoient mieux " entendus. "

j'éprouve l'effet de chaque impreſſion particuliere & celui de l'impreſſion totale. Je démêle les effets particuliers, je les compare & je ſens fortement l'effet général.

Je reconnois donc que cet effet qui peut tant ſur l'Eſprit & ſur le Cœur ſeroit anéanti, ſi au lieu d'embraſſer les preuves collectivement ou dans leur enſemble, je les prenois ſéparément pour ne les point réunir. Ce ſeroit pis encore, ſi je les réduiſois toutes aux ſeuls Miracles. Je délierois le faiſceau; j'en détacherois un trait unique, & je ne ferois uſage que de ce trait unique.

Ma méthode eſt naturelle & me paroît conduire au but par la ligne la plus courte. Je me la retrace à moi-même. Dès que je poſois mes fondemens dans la Conſtitution phyſique & morale de l'Homme (1) telle que nous la connoiſſons par l'expérience & par le raiſonnement; je devois rechercher d'abord s'il étoit dans l'analogie de cette Conſtitution que l'Homme pût parvenir par les ſeules forces de ſa Raiſon à une certitude ſuffiſante ſur ſa Deſtination future? (2) Et puiſqu'il me paroiſſoit évident que la choſe n'étoit pas poſſible; il étoit fort naturel que je rechercheaſſe ſi ſans changer la Conſtitution préſente de l'Homme l'Auteur de l'Homme ne pouvoit lui donner cette certitude ſi deſirable. Cette belle queſtion me conduiſoit par une route auſſi philoſophique que directe aux Miracles: (3) car il s'agiſſoit d'abord d'examiner ſi Dieu lui-même avoit parlé: puis, comment il avoit parlé; par Qui il avoit parlé; à Qui il avoit parlé; &c. (4)

Mais, parce que dans mes principes les Miracles ne ſont

(1) Chap. I, II. Part. XVI.
(2) Chap. III, Part. XVI. Ch. VIII, Part. XXI.
(3) Chap. IV, V, VI, Part. XVII.
(4) Chap. I, II, III, Part. XVIII.

CHAP. XII.

que l'office d'un Langage particulier & que le Langage n'est qu'une Collection de signes qui ne signifient rien par eux-mêmes; je devois porter ma vue sur le but ou l'emploi de ce Langage extraordinaire que le LÉGISLATEUR de la Nature m'avoit paru avoir adressé aux Hommes, (5) sur le Caractere moral des Hommes extraordinaires qui avoient été chargés d'interpréter ce Langage au Genre-humain, (6) sur les Oracles qui avoient annoncé la Mission d'un ENVOYÉ CÉLESTE, (7) sur la DOCTRINE de cet ENVOYÉ, (8) sur le succès de sa Mission, &c. (9)

DE cette réunion & de cette comparaison des preuves *externes* (10) & des preuves *internes* (11) du CHRISTIANISME résulte dans mon Esprit cette conséquence importante; qu'il n'est point d'Histoire ancienne qui soit aussi bien attestée que celle de l'ENVOYÉ, qu'il n'est point de Faits Historiques qui soient établis sur un si grand nombre de preuves, sur des preuves aussi solides, aussi frappantes, aussi diverses que le sont les Faits sur lesquels repose la RELIGION de l'ENVOYÉ.

UNE saine Logique m'a enseigné à distinguer exactement les différens genres de la certitude & à n'exiger point la rigueur de la démonstration en matiere de Faits ou de Choses qui dépendent essentiellement du Témoignage. (12) Je sais que ce

(5) Chap. VI, Part. XVII & Chap. IX, Part. XVIII.

(6) Chap. II, Part. XVIII.

(7) Chap. V, Part. XX.

(8) Chap. I, II, III, Part. XXI.

(9) Chap. V & VI, Part. XXI.

(10) ON appelle *externes* les preuves que fournissent les Miracles, les Prophéties, le Caractere du FONDATEUR, celui de ses Disciples, &c. Toutes ces preuves sont extérieures à la DOCTRINE considérée *en elle-même*; mais toutes concourent avec la DOCTRINE à établir la même Vérité fondamentale.

(11) ON nomme *internes* les preuves qu'on tire de la nature même de la DOCTRINE; c'est-à-dire, de son excellence, de son appropriation aux besoins de l'Homme, &c.

(12) JE crois avoir suffisamment prouvé dans le Chap. III de la Part.

que je nomme la *certitude morale* n'eſt point & ne peut être une certitude parfaite ou rigoureuſe ; que cette ſorte de certitude n'eſt jamais qu'une probabilité plus ou moins grande, & qui ſe rapprochant plus ou moins de ce point indiviſible où réſide la certitude complète, entraîne plus ou moins l'aſſentiment de l'Eſprit.

Je ſais encore que ſi je voulois n'adhérer jamais qu'à l'évidence proprement dite ou à la démonſtration, ne croire jamais que ce que mes propres Sens m'atteſteroient, il faudroit me jeter dans le Pyrrhoniſme le plus abſurde ; car quel Pyrrhoniſme plus abſurde que celui qui douteroit ſérieuſement de tous les Faits de l'Hiſtoire, de la Phyſique, de l'Hiſtoire naturelle, &c. & qui rejeteroit entiérement toute eſpece de Témoignage ! Et quelle Vie plus miſérable & plus courte que celle d'un Homme qui ne ſe confieroit jamais qu'au rapport de ſes propres Sens, & qui ſe refuſeroit opiniâtrément à toute concluſion analogique ! (13)

Je ne dirai point que la Vérité du Christianisme eſt *démontrée* : (14) cette expreſſion admiſe & répétée avec trop de complaiſance par les meilleurs Apologiſtes ſeroit aſſurément impropre. Mais, je dirai ſimplement, que les Faits qui fondent

XVIII, que certains Faits, quoique miraculeux, n'en ſont pas moins du reſſort des Sens, & conſéquemment de celui du Témoignage. Je ſuppoſe toujours que mon Lecteur s'eſt approprié la ſuite de mes principes & qu'il n'a pas lu mon Livre comme un Roman.

(13) Conſultez ſur ceci le Chap. I de la Part. XVIII.

(14) On voit aſſez que je prends ici ce mot dans ſon ſens propre ou littéral. Ceux qui ſe choqueroient de mon expreſſion n'entreroient guere dans les vues de mon Travail. J'écris pour des Lecteurs qui aiment l'exactitude, & je l'aime auſſi. Je ſais très-bien & je l'ai répété plus d'une fois, que dans les Choſes morales l'évidence morale produit ſur les Eſprits judicieux les mêmes effets eſſentiels que l'évidence mathématique : mais il ne me paroît pas convenable de tranſporter à l'évidence morale une expreſſion qui n'eſt propre qu'à l'évidence mathématique.

Chap. XII. la crédibilité du Christianisme me paroissent d'une telle probabilité, que si je les rejetois, je croirois choquer les regles les plus sûres de la Logique & renoncer aux maximes les plus communes de la Raison.

J'ai tâché de pénétrer dans le fond de mon Cœur, & comme je n'y ai découvert aucun motif secret qui puisse me porter à rejeter une Doctrine si propre à suppléer à la foiblesse de ma Raison, à me consoler dans mes épreuves, à perfectionner mon Etre, je reçois cette Doctrine comme le plus grand bienfait que Dieu pût accorder aux Hommes, & je la recevrois encore quand je ne la considérerois que comme le meilleur Systême de Philosophie pratique.



VINGT-DEUXIEME

VINGT-DEUXIEME PARTIE.

FIN DES IDÉES
SUR
L'ETAT FUTUR DE L'HOMME.

LÉGERES CONJECTURES
SUR LES
BIENS A VENIR.

CHAPITRE I.

Accord des idées de l'Auteur sur la Restitution future de l'Homme avec les déclarations les plus expresses de la RÉVÉLATION.

Réflexions à ce Sujet.

SI un Etre formé essentiellement de l'Union de deux Substances étoit appellé à durer, il dureroit comme Etre-mixte ou il ne feroit plus le même Etre. Je l'ai prouvé. (1)

(1) Relisez la Partie VIII & consultez le commencement de la Part. XVI.

CHAP. I.

Le Dogme de la Réfurrection eft donc une conféquence immédiate de la nature de l'Homme. Il eft donc un Dogme très-philofophique. Ceux qui veulent tout ramener à l'Ame oublient l'Homme.

" Si l'Ame humaine pouvoit exercer fes Facultés fans le „ fecours d'un Corps; fi la nature de notre Etre comportoit „ que nous puffions fans ce fecours jouir du bonheur, conce- „ vroit-on pourquoi l'Auteur de la Révélation qui eft celui „ de notre Etre, auroit enfeigné aux Hommes le Dogme de „ la Réfurrection ? „ (2)

L'Homme eft doué de Mémoire, & cette Mémoire tient au Cerveau. (3) Elle eft le fondement de la Perfonnalité de l'Homme & le Tréfor de fes Connoiffances.

Si la *même* Perfonne eft appellée à durer, elle devra conferver la Mémoire des Chofes paffées & retenir un certain fond d'idées acquifes.

Il faut donc qu'il y ait dans l'Homme un Siege phyfique de la Perfonnalité qui ne foit point foumis aux Caufes deftructives de la Vie *préfente*.

La Révélation annonce un Corps *fpirituel* qui doit fuccéder au Corps *animal*. L'oppofition du mot *fpirituel* au mot *animal* montre affez que le Corps futur fera formé d'une fubftance très-déliée. C'eft ce que prouvent encore ces expreffions remarquables que l'Apôtre Philofophe ne préfente point au figuré: *tout ce que j'ai dit* fur la Réfurrection, *revient*

de cette *Palingénéfie*. Le nombre des Lecteurs qui favent lire eft fi petit, que je fuis obligé de recourir fréquemment aux renvois.

(2) *Effai analytique*, §. 727.

(3) *Ibid.* Chap. VII, XXII. *Analyfe abrégée*; XV, XVI, XVII, XVIII.

à ceci que la Chair & le Sang ne peuvent posséder le Royaume de DIEU, *& que la Corruption ne jouira point de l'Incorruptibilité.* (4)

LA comparaison si philosophique du *Grain de Bled* que l'Apôtre emploie indique encore que la Résurrection ne sera que le développement plus ou moins rapide du Corps *spirituel* logé dès le commencement dans le Corps animal, comme la *Plante* dans sa *Graine. Mais, quelqu'un dira; comment les Morts peuvent-ils ressusciter? & avec quel Corps viendront ils? Insensés! ce que vous semez ne reprend point de vie s'il ne meurt...* (5)

CE Corps *spirituel* destiné à succéder au Corps *animal* n'en différera, sans doute, pas moins par son organisation que par la matiere dont il sera formé. A un Séjour très-différent répondront apparemment des Organes très-différens. Tous les Organes du Corps *animal* qui ne sont en rapport qu'avec la Vie présente seront, sans doute, supprimés. La Raison seule conduit à le présumer, & la RÉVÉLATION supplée ici, comme ailleurs, aux efforts de la Raison. Quand la RE'VE'LATION va jusqu'à nous déclarer que *l'Estomac sera détruit*, que les *Sexes seront abolis*, elle nous fait concevoir les plus grands changemens dans la Partie matérielle de l'Homme: car dans un Tout organique dont toutes les Parties sont si enchainées, quel prodigieux changement ne suppose point la suppression des Organes de la Nutrition & de la Génération!

IL faut lire dans le Chapitre XXIV de l'*Essai Analytique* l'exposition philosophique du Dogme de la Résurrection, & l'on conviendra, je m'assure, que mes principes psychologiques

(4) 1. Cor. XV, 50.

(5) L'enveloppe du Grain *meurt*, le *Germe* subsiste, se développe, fructifie, &c. rien de plus significatif que cette Parabole dont il est si facile de saisir l'esprit. 1. Cor. XV, 35. 36.

CHAP. I

sur l'État présent de l'Homme & sur son E'tat futur s'accordent exactement avec les déclarations les plus expresses & les plus claires de la RE'VE'LATION.

IL faut relire encore ce que j'ai exposé sur l'E'tat futur des Animaux (6) dans les cinq premieres Parties de cette Pa-,,

(6) MON Libraire faisoit imprimer la Partie XVI de cet Ouvrage lorsque j'ai reçu la premiere Partie du Tome XXIX de la *Bibliotheque des Sciences & des Beaux-Arts*, *premier Trimestre* de 1768. Je me suis mis d'abord à parcourir les *Nouvelles littéraires*, & ce n'a point été sans quelque surprise que j'ai vu à l'article de la *Grande-Bretagne*, l'annonce d'un Livre Anglois en deux petits Volumes, sous ce Titre: AN *Essai*, &c. c'est-à-dire: Essai sur la Vie future des Animaux bruts, par Mr. DEAN, Vicaire de *Middleton* 1768, chez KEARSLY.

Comme je n'ai point vu encore cet Ouvrage, dont j'ignorois l'existence, je ne puis donner à mes Lecteurs une idée des principes & de la marche de l'Auteur ni comparer son travail avec le mien. Je me bornerai donc à transcrire ici la *Notice* que les Savans Journalistes ont inférée aux pages 209 & 210 du *Trimestre* que j'ai cité. La voici.

" Cet Ouvrage sans être supérieurement écrit, ne laisse pas de se faire lire avec plaisir. Mr. DEAN tâche d'y établir les propositions suivantes.

„ 1. L'Écriture Sainte insinue en divers endroits que les Brutes existeront dans un état à venir.

„ 2. La Doctrine de leur existence future a été soutenue par divers Savans Juifs & par quelques Peres de l'Église.

„ 3. La Raison en nous apprenant que les Bêtes ont une Ame, nous enseigne par cela même qu'elles existeront dans un état à venir.

„ 4. Toutes les notions que nous avons d'une Ame, nous conduisent à croire qu'elle doit être immortelle & exister toujours.

„ 5. Le Systéme de ceux qui croient que DIEU anéantit l'Ame des Bêtes n'est appuyé sur aucun fondement solide.

„ 6. Les objections que l'on tire de l'Écriture Sainte contre l'existence future des Brutes sont frivoles & ne viennent que de ce qu'on a mal entendu les passages cités.

„ 7. Les autres objections sont également foibles, & ne sont dictées que par l'orgueil des Hommes.

„ Au reste, ces idées de Mr. DEAN ne sont rien moins que nouvelles. Divers Savans du premier ordre, sans prendre un ton aussi affirmatif que lui, ont cru qu'il étoit vraisemblable que l'Ame des Bêtes existeroit quelque part après qu'elle auroit cessé d'animer le corps qui lui étoit assigné, & qu'elle seroit dédommagée des maux qu'elle auroit soufferts dans ce Monde. On peut voir entr'autres ce que dit là-dessus le célebre Mr. DITTON à l'endroit que nous citons à la marge. „

Il paroit par cette Notice que Mr.

lingénésie & dans la Partie XIV, & appliquer à l'Homme toutes celles de ces analogies qui peuvent lui convenir. On voudra bien que je ne ralentisse pas ma marche par des répétitions superflues.

DEAN s'est uniquement attaché dans cet Ouvrage à prouver l'immortalité de l'Ame des Brutes, & qu'il en a déduit la probabilité de leur Vie future. Peut-être même qu'il n'a point prétendu se borner simplement à rendre probable cette Vie future, & qu'oubliant les regles d'une Logique exacte, il s'est persuadé trop facilement d'avoir porté la chose jusqu'à la Démonstration. C'est au moins ce que je puis inférer légitimement du reproche que lui font les Journalistes, *d'avoir pris un ton trop affirmatif.* J'ose espérer qu'il ne leur paroitra pas que je mérite le même reproche.

Au reste; la Notice que je viens de transcrire m'apprend assez que mes principes & ma marche different beaucoup des principes & de la marche de l'Auteur Anglois. Ce n'est pas uniquement l'*immortalité* de l'Ame des Brutes que j'ai essayé de prouver : la chose étoit certes bien facile : mais, j'ai tenté de rendre probable l'*immortalité* de leur Etre, en les considérant comme des *Etres mixtes.* J'ai fort développé mes idées sur ce Sujet aussi nouveau qu'intéressant : je les ai envisagées sous divers rapports plus ou moins nombreux & plus ou moins étendus. J'ai ouvert au Lecteur philosophe dans les Parties I, II, III, IV, V, VI, XIV une vaste & agréable Perspective. J'ai enchaîné tout cela à l'État futur de l'Homme, & j'ai tâché d'accroitre ainsi la somme des probabilites que la Lumiere naturelle nous fournit en faveur de l'immortalité de notre Être, &c.

Ce n'étoit non plus que l'*immortalité* ou la *permanence* de l'Ame des Brutes, que le célebre DITTON avoit en vue dans le passage auquel les Journalistes renvoient. Sect. VIII de la *Dissertation* qui termine son Livre *sur la Vérité de la* RELIGION CHRÉTIENNE. On en jugera par la lecture de ce passage même, que je me fais un devoir de placer ici.

„ Comme je ne connois ni toutes „ les fins que DIEU s'est proposées en „ créant les Bêtes ni tous les usages „ qu'il en fait dans l'Univers, je ne „ sais pas non plus de quelle maniere „ il dispose de leurs Ames quand elles „ cessent de vivre.

„ Ceux qui disent qu'elles n'existent „ point ou qu'elles ne conservent point „ leur individualité, ne peuvent non „ plus prouver ce qu'ils affirment que „ ceux qui disent le contraire.

„ D'autre part ceux qui supposent „ qu'elles passent successivement en „ d'autres Corps & qu'elles subissent „ plusieurs révolutions dans la Nature „ ne sont pas fondés, à mon avis, „ sur un plus grand degré de certitude „ que les Personnes qui, rejettant la „ Transmigration, laissent les Ames „ dans un état inconnu aux Hommes, „ mais où elles peuvent répondre aux „ vues de DIEU & à la perfection de „ l'Univers d'une maniere plus efficace, „ qu'elles ne le font à présent dans le „ vil rang où elles sont placées.

„ Encore un coup, je confesse ici

CHAP. I.

CONSIDE'RATION *importante*, dit très-bien un Anonyme (7) qui a beaucoup pensé & qui vouloit faire penser ; " ceux qui „ reprochent à la RE'VE'LATION de n'avoir pas mis dans un „ assez grand jour les Objets de la Foi, savent-ils si la chose „ étoit possible ? Sont-ils certains que ces Objets ne different „ pas assez des Objets terrestres pour ne pouvoir pas être „ saisis par des Hommes ? Notre maniere actuelle de connoître „ tient à notre Constitution présente, & nous ignorons les „ rapports de cette Constitution à celle qui doit lui succéder. „ Nous n'avons des idées que par les Sens : c'est en compa„ rant entr'elles les idées sensibles, c'est en généralisant que „ nous acquérons des notions de différens genres. Notre ca„ pacité de connoître est donc limitée par nos Sens ; nos Sens „ le sont par leur structure ; celle-ci l'est par la place que nous „ occupons. Nous connoissons, sans doute, de la Vie à venir „ tout ce que nous en pouvions connoître ici-bas : pour nous „ donner plus de lumiere sur cet E'tat futur, il eût fallu ap„ paremment changer notre E'tat actuel. Le tems n'est pas „ venu où ce changement doit s'opérer : *Nous marchons encore* „ *par la Foi & non par la Vue* : l'Animal stupide qui broute „ l'herbe abstrairoit-il ? Il distingue une touffe de gazon d'une „ motte de terre, & cette connoissance suffit à son E'tat pré„ sent. Il acquerroit des connoissances plus relevées, il at-

„ mon ignorance. Tout cela est cou„ vert pour moi d'épaisses ténebres. „ Tout ce qui me paroit de très-sûr „ c'est que les Bêtes ne sont point de „ pures Machines, & ce qui me paroit „ de la même évidence, c'est que ces „ Ames ne sont point conduites par une „ Ame commune. „

Je l'ai dit ailleurs : dès qu'on admet que les Bêtes ont une *Ame*, il est très-évident qu'on doit admettre que cette Ame, Substance simple, indivisible ne périt pas par les causes qui détruisent le *Corps grossier*. On doit convenir encore, que la Raison ne découvre aucun motif pourquoi DIEU anéantiroit cette Ame, &c. Il ne faut donc qu'y réfléchir un instant pour se persuader la survivance de cette Ame, &c. Mais, je me suis assez expliqué sur ce point de Psychologie en divers endroits de cet Ouvrage.

(7) *Essai de Psychologie* : Princ. Phil. Part. VI, Chap. XXII.

„ teindroit à nos Sciences & à nos Arts ſi la conformation „ eſſentielle de ſes Organes venoit à changer; mais alors ce „ ne feroit plus cet Animal. Ferez-vous entrer dans le Cerveau „ d'un Enfant la Théorie ſublime de l'Infini ? Ce Cerveau contient actuellement toutes les fibres néceſſaires à l'acquiſition „ de cette Théorie; mais vous ne pouvez encore les mettre „ en action.

„ Tout ſe fait par degrés dans la Nature : un développement plus ou moins lent conduit tous les Etres à la perfection qui leur eſt propre. Notre Ame ne fait que commencer à ſe développer : mais cette Plante ſi foible dans ſes „ principes, ſi lente dans ſes progrès étendra ſes racines & „ ſes branches dans l'Eternité.

„ C'est aſſurément un trait de la ſageſſe de la Révélation „ que ſon ſilence ſur la nature de notre Etat futur. L'Homme „ Divin qui enſeigna à des Hommes mortels la Réſurrection, „ étoit trop bon Philoſophe pour parler de Muſique à des „ Sourds, de couleurs à des Aveugles. „

Je profiterai de l'avis judicieux de cet Anonyme : je n'oublierai pas que je ſuis *aveugle* & *ſourd*, & je ne prononcerai point ſur les *couleurs* ni ſur les *ſons*. Oublierois-je néanmoins ma Condition préſente ſi je haſardois ſur les Biens à venir quelques légeres conjectures que je déduirois des Choſes qui me ſont connues ?

Ce que l'Anonyme vient d'expoſer ſur l'impoſſibilité où nous ſommes de nous repréſenter les Biens à venir, eſt de la meilleure Logique. Quand il dit; l'*Animal ſtupide qui broute l'herbe abſtrairoit-il ?* il fait bien ſentir par cette comparaiſon philoſophique que l'Homme ne ſauroit pas plus ſe repréſenter la

CHAP. L.

véritable nature des Biens à venir, que l'Animal ne peut se représenter les plaisirs intellectuels de l'Homme. L'*Animal stupide qui broute l'herbe* devineroit-il nos Sciences & nos Arts? L'Homme, qui ignore tant de Choses (8) qui appartiennent au Monde qu'il habite, devineroit-il les Choses qui appartiennent à ce Monde qu'il habitera un jour?

Je pense donc, comme notre Psychologue, *que nous connoissons de la Vie à venir tout ce que nous en pouvions connoître ici bas; & que pour nous donner plus de lumiere sur cet Etat futur il auroit fallu apparemment changer notre Etat actuel.*

Ceci est bien simple: comment parviendrions-nous à connoître des Objets qui, non seulement n'ont aucune *proportion* avec nos Facultés actuelles, mais qui supposent, sans doute, encore d'autres Facultés pour être saisis ou conçus? L'Homme le plus éclairé & le plus pénétrant qui seroit privé de l'Ouïe devineroit-il l'usage d'une Trompette?

Si cependant un voile épais dérobe à nos regards avides ces Biens à venir après lesquels notre Cœur soupire, nous pouvons au moins entrevoir quelques-unes des principales Sources dont ils découleront.

(8) Voyez les Parties XII & XIII.



CHAPITRE

CHAPITRE II.

Considérations sur les Facultés de l'Homme envisagées dans le rapport à son Etat futur.

Moyens par lesquels ces Facultés pourront se perfectionner à l'indéfini.

L'Homme possede trois Facultés éminentes, la Faculté de connoître, la Faculté d'aimer & celle d'agir.

Nous concevons très-clairement que ces Facultés sont perfectibles à l'indéfini. Nous suivons à l'œil leur développement, leurs progrès, leurs effets divers. Nous contemplons avec étonnement les Inventions admirables auxquelles elles donnent naissance, & qui démontrent d'une maniere si éclatante la suprême élévation de l'Homme sur tous les Etres terrestres.

Il est, ce semble, dans la Nature de la Bonté autant que dans celle de la Sagesse de perfectionner tout ce qui peut l'être. Il l'est sur-tout de perfectionner des Etres qui, doués de Sentiment & d'Intelligence, peuvent goûter le plaisir attaché à l'accroissement de leur perfection.

En étudiant avec quelque soin les Facultés de l'Homme, en observant leur dépendance mutuelle ou cette subordination qui les assujettit les unes aux autres & à l'action de leurs objets, nous parvenons facilement à découvrir quels sont les moyens naturels par lesquels elles se développent & se perfectionnent ici-bas. Nous pouvons donc concevoir des moyens ana-

logues plus efficaces qui porteroient ces Facultés à un plus haut degré de perfection.

Le degré de perfection auquel l'Homme peut atteindre sur la Terre est en rapport direct avec les moyens qui lui sont donnés de connoître & d'agir. Ces moyens sont eux-mêmes en rapport direct avec le Monde qu'il habite actuellement.

Un État plus relevé des Facultés humaines n'auroit donc pas été en rapport avec ce Monde dans lequel l'Homme devoit passer les premiers momens de son existence. (1) Mais, ces Facultés sont indéfiniment perfectibles, & nous concevons fort bien que quelques-uns des moyens naturels qui les perfectionneront un jour peuvent exister dès à présent dans l'Homme. (2)

Ainsi, puisque l'Homme étoit appellé à habiter successivement deux Mondes différens, sa constitution originelle devoit renfermer des Choses relatives à ces deux Mondes. Le Corps *animal* devoit être en rapport direct avec le premier Monde; le Corps *spirituel* avec le *second*.

Deux moyens principaux pourront perfectionner dans le Monde à venir toutes les Facultés de l'Homme : des Sens plus exquis & de nouveaux Sens.

Les Sens sont la premiere Source de toutes nos Connoissances. Nos idées les plus réfléchies, les plus abstraites dérivent toujours de nos idées sensibles. L'Esprit ne crée rien;

(1) Il faut consulter ce que j'ai dit là-dessus dans la Part. XIII, Chap. VIII.

(2) Qu'on prenne la peine de relire le Chap. I de la Part. XVI.

(3) mais il opere sans cesse sur cette multitude presqu'infinie de perceptions diverses qu'il acquiert par le ministere des Sens. (4)

De ces opérations de l'Esprit qui sont toujours des comparaisons, des combinaisons, des abstractions naissent par une génération naturelle toutes les Sciences & tous les Arts.

Les Sens, destinés à transmettre à l'Esprit les impressions des Objets, sont en rapport avec les Objets. L'Oeil est en rapport avec la Lumiere; l'Oreille avec le Son; &c.

Plus les rapports que les Sens soutiennent avec leurs Objets sont parfaits, nombreux, divers, & plus ils manifestent à l'Esprit de qualités des Objets; & plus encore les perceptions de ces qualités sont claires, vives, completes.

Plus l'idée sensible que l'Esprit acquiert d'un Objet est vive, complete, & plus l'idée réfléchie qu'il s'en forme est distincte.

Nous concevons sans peine que nos Sens actuels sont susceptibles d'un degré de perfection fort supérieur à celui que nous leur connoissons ici-bas & qui nous étonne dans certains Sujets. Nous pouvons même nous faire une idée assez nette de cet accroissement de perfection par les effets prodigieux des Instrumens d'Optique & d'Acoustique.

Qu'on se figure, comme moi, Aristote observant une Mitte avec nos Microscopes ou contemplant avec nos Télescopes Jupiter & ses Lunes: quels n'eussent point été sa surprise &

(3) Voyez l'*Essai Analytique*; §. 528, 529, 530 & la Note que j'ai mise à la fin de la Partie VII de cette *Palingénésie*.

(4) Consultez le Chapitre XV de l'*Essai Analyt.*

CHAP. II. ſon raviſſement! quels ne ſeront donc point auſſi les nôtres lorſque revêtus de notre Corps *ſpirituel* nos Sens auront acquis toute la perfection qu'ils pouvoient recevoir de l'AUTEUR BIENFAISANT de notre Etre!

ON imaginera, ſi l'on veut, que nos Yeux réuniront alors les avantages des Microſcopes & des Téleſcopes, & qu'ils ſe proportionneront exactement à toutes les diſtances. Et combien les Verres de ces nouvelles Lunettes ſeront-ils ſupérieurs à ceux dont l'Art ſe glorifie!

ON doit appliquer aux autres Sens ce que je viens de dire de la Vue. Peut-être néanmoins que le Goût, qui a un rapport ſi direct à la Nutrition, ſera ſupprimé ou converti en un autre Sens d'un uſage plus étendu & plus relevé.

QUELS ne ſeroient point les rapides progrès de nos Sciences phyſico-mathématiques s'il nous étoit donné de découvrir les premiers Principes des Corps, ſoit fluides, ſoit ſolides! Nous verrions alors par intuition ce que nous tentons de deviner à l'aide de raiſonnemens ou de calculs d'autant plus incertains que notre Connoiſſance directe eſt plus imparfaite. Quelle multitude innombrable de rapports nous échappe, préciſément parce que nous ne pouvons appercevoir la figure, les proportions, l'arrangement de ces Corpuſcules infiniment petits ſur leſquels pourtant repoſe tout le grand Edifice de la Nature!

IL ne nous eſt pas non plus fort difficile de concevoir que le Germe du Corps *ſpirituel* peut contenir dès à préſent les Elémens organiques de nouveaux Sens qui ne ſe développeront qu'à la Réſurrection.

« CES nouveaux Sens nous manifeſteront dans les Corps des » Propriétés qui nous ſeront toujours inconnues ici-bas. Com-

„ bien de qualités sensibles que nous ignorons encore, & que „ nous ne découvririons point sans étonnement ! Nous ne „ connoissons les différentes Forces répandues dans la Nature, „ que dans le rapport aux différens Sens sur lesquels elles dé„ ploient leur action. Combien est-il de Forces dont nous „ ne soupçonnons pas même l'existence, parce qu'il n'est „ aucun rapport entre les idées que nous acquérons par nos „ cinq Sens & celles que nous pourrons acquérir par d'autres „ Sens! „ (5)

Qu'on se représente un Homme qui naitroit avec une paralysie complete sur trois ou quatre des principaux Sens, & qu'on suppose des causes naturelles qui rendissent la vie & le mouvement à ces Sens & les missent tous en valeur : quelle foule de perceptions nouvelles, variées, imprévues cet Homme n'acquerroit-il point en peu de tems ! quel prodigieux accroissement de perfection n'en résulteroit-il point pour toutes ses Facultés &c. ! Je rappelle ici mon Lecteur à cette *Statue* que j'essayois d'animer dans l'*Essai Analytique.* Nous ne sommes encore que des *Statues* qui ne jouissent, pour ainsi dire, que d'un seul Sens, mais dont les autres Sens se déploieront dans ce Monde que la Raison entrevoit & que la Foi contemple.

Ces Sens nouveaux, renfermés infiniment en petit dans le Siege de l'Ame, sont donc en rapport direct avec ce Monde à venir qui est notre vraie Patrie. Ils peuvent avoir encore des rapports particuliers avec d'autres Mondes qu'il nous sera permis de visiter & où nous puiserons sans cesse de nouvelles Connoissances & de nouveaux Témoignages des Libéralités Infinies du Bienfaiteur de l'Univers.

(5) *Essai Analyt.* §. 779.

CHAPITRE III.

Perfectionnement que la Faculté de connoitre pourra recevoir dans l'Etat futur de l'Homme par une vue plus parfaite & plus étendue des Mondes Planétaires.

Enchainement & variétés de tous ces Mondes.

ELEVONS nos regards vers la Voûte étoilée : contemplons cette Collection immense de Soleils & de Mondes disséminés dans l'Espace, & admirons que ce Vermisseau qui porte le nom d'Homme ait une Raison capable de pénétrer l'existence de ces Mondes & de s'élancer ainsi jusqu'aux Extrémités de la Création.

MAIS, cette Raison dont la vue est si perçante, la curiosité si active & dont les desirs sont si étendus, si relevés, si assortis à la noblesse de son Etre auroit-elle été renfermée pour toujours dans les limites étroites d'un Télescope? Ce DIEU si BIENFAISANT QUI a daigné se révéler à elle par les Merveilles du Monde qu'elle habite, ne lui auroit-IL point réservé de plus hautes Révélations dans ces Mondes où SA PUISSANCE & SA SAGESSE éclatent avec plus de magnificence encore, & où ELLES se peignent par des Traits toujours nouveaux, toujours variés, toujours inépuisables?

SI notre Connoissance réfléchie dérive essentiellement de notre Connoissance intuitive; si nos richesses intellectuelles s'accroissent par les comparaisons que nous formons entre nos idées sensibles de tout genre; si nous comparons d'autant plus que nous connoissons davantage; si enfin, notre Intelligence se développe & se perfectionne à proportion que nos comparaisons s'étendent, se diversifient, se multiplient, quels ne seront point l'accroisse-

ment & le perfectionnement de nos Connoissances naturelles lorsque nous ne serons plus bornés à comparer les Individus aux Individus, les Especes aux Especes, les Regnes aux Regnes & qu'il nous sera donné de comparer les Mondes aux Mondes!

Si la suprême intelligence a varié ici-bas toutes ses Oeuvres; si une progression harmonique régne entre tous les Etres terrestres; si une même Chaîne les embrasse tous, (1) combien est-il probable que cette Chaîne merveilleuse se prolonge dans tous les Mondes Planétaires, qu'elle les unit tous, & qu'ils ne sont ainsi que des Parties constituantes & infinitésimales de la même Série! (2)

Nous ne découvrons à présent de cette grande Chaîne que quelques Anneaux : nous ne sommes pas même sûrs de les observer dans leur Ordre naturel: nous ne suivons cette progression admirable que très-imparfaitement & à travers mille & mille détours : nous y rencontrons des interruptions fréquentes; mais, nous sentons toujours que ces lacunes sont bien moins celles de la Chaîne que celles de nos Connoissances.

Lorsqu'il nous aura été accordé de contempler cette Chaîne comme j'ai supposé que la contemplent ces Intelligences pour lesquelles notre Monde a été principalement fait; (3) lorsque nous pourrons, comme elles, en suivre les prolongemens dans d'autres Mondes, alors & seulement alors nous connoîtrons l'Ordre naturel des Chaînons, leur dépendance réciproque, leurs relations secretes, la raison prochaine de chaque Chaînon, & nous nous éleverons ainsi par une Echelle de

(1) Consultez la *Contemplation de la Nature*; Part. I, Chap. VII; Part. II, Chap. IX, X, XI, XII, XIII.

(2) *Contemplation de la Nature*; Part. IV, Chap. XI.

(3) Voyez les Part. XII, XIII. Relisez sur-tout le Chap. VII de la Partie XIII.

CHAP. III. perfections relatives jusqu'aux Vérités les plus transcendantes & les plus lumineuses.

CHAQUE Monde Planétaire a donc son Économie particuliere; ses Loix, ses Productions, ses Habitans, & rien de tout cela ne se retrouve de la même maniere ni dans le même Ordre dans aucune autre Planete. La répétition des mêmes Modeles en différens Mondes seroit un indice de stérilité, & comment concevoir un terme à la fécondité de l'INTELLIGENCE INFINIE? Si une Métaphysique relevée nous persuade qu'il n'est pas sur la Terre deux Individus précisément semblables; si des observations délicates poussées fort loin paroissent confirmer la même vérité, quels ne doivent point être les Caracteres qui différencient un Monde d'un autre Monde & même deux Mondes les plus voisins! Ainsi, chaque Monde est un Systême particulier, un Ensemble de Choses qui ne se rencontre dans aucun autre Point de l'Espace, & ce Systême particulier est au Systême général ce qu'est un pignon ou une roue dans une Machine ou mieux encore, ce qu'est une fibre, une glande dans un Tout organique.

DE quels sentimens notre Ame ne sera-t-elle donc point inondée lorsqu'après avoir étudié à fond l'Économie d'un Monde, nous volerons vers un autre, & que nous comparerons entr'elles ces deux Économies! Quelle ne sera point alors la perfection de notre Cosmologie! Quels ne seront point la généralisation & la fécondité de nos principes, l'enchainement, la multitude & la justesse de nos conséquences! quelle lumiere rejaillira de tant d'Objets divers sur les autres Branches de nos Connoissances, sur notre Physique, sur notre Géométrie, sur notre Astronomie, sur nos Sciences rationnelles & principalement sur cette SCIENCE DIVINE qui s'occupe de l'ETRE des ETRES!

TOUTES

TOUTES les vérités font enchaînées & les plus éloignées tiennent les unes aux autres par des nœuds cachés. Le propre de l'Entendement eft de découvrir ces nœuds. NEWTON s'applaudiffoit, fans doute, d'avoir fu démêler les rapports fecrets de la chûte d'une Pierre au mouvement d'une Planete : transformé un jour en INTELLIGENCE CÉLESTE, il fourira de ce jeu d'Enfant, & fa haute Géométrie ne fera plus pour lui que les premiers Élémens d'un autre Infini.

CHAPITRE IV.

Excellence & fublimité des Connoiffances que l'Homme acquerra dans fon Etat futur par la contemplation des Merveilles de la Cité de DIEU.

LA Raifon de l'Homme perce encore au delà de tous les Mondes Planétaires : elle s'éleve jufqu'au Ciel où DIEU habite : elle contemple le Trône augufte de l'ANCIEN DES JOURS : elle voit toutes les Spheres rouler fous fes Pieds & obéir à l'Impulfion que SA MAIN PUISSANTE leur a imprimée : elle entend les acclamations de toutes les INTELLIGENCES, & mêlant fes adorations & fes louanges aux Chants majeftueux de ces HIÉRARCHIES, elle s'écrie dans le fentiment profond de fon néant, SAINT, SAINT, SAINT eft CELUI QUI EST ! l'ETERNEL eft le SEUL BON ! *gloire foit à DIEU dans les Lieux Céleftes*; *Bienveuillance envers l'Homme !*

BIENVEUILLANCE envers l'Homme ! O profondeur des richeffes de la BONTÉ DIVINE ! ELLE ne s'eft point bornée à fe manifefter à l'Homme fur la Terre par les Traits les plus

multipliés, les plus divers, les plus touchans; ELLE veut encore l'introduire un jour dans les Demeures Célestes & l'abreuver au Fleuve de délices. *Il y a plusieurs demeures dans la Maison de notre PERE; si cela n'étoit pas*, SON ENVOYE' *nous l'auroit dit : Il y est allé pour nous y préparer une place...... Il en reviendra; & nous prendra avec Lui, afin que nous soyions où Il sera..... où Il sera*; non dans les *Parvis*, non dans le *Sanctuaire* de la Création Universelle; mais, dans le *Saint des Saints..... où il sera*; où sera *le* ROI *des* ANGES *& des Hommes, le* ME'DIATEUR *de la nouvelle Alliance, le* CHEF *& le* CONSOMMATEUR *de la* FOI, CELUI *qui nous a frayé le chemin nouveau qui mène à la Vie, qui nous a donné la liberté d'entrer dans le Lieu Très-Saint, qui nous a fait approcher de la Ville du DIEU* VIVANT, *de la Jérusalem Céleste, de l'innombrable multitude des* ANGES, *de DIEU même* QUI *est le* JUGE *de tous.*

SI la SOUVERAINE BONTÉ s'est plue à parer si richement la premiere Demeure de l'Homme; si ELLE y a répandu de si grandes beautés; prodigué tant de douceurs, accumulé tant de biens; si toutes les Parties de la Nature conspirent ici-bas à fournir à l'Homme des sources intarissables de plaisirs; que dis-je! si cette BONTÉ INEFFABLE enveloppe & serre l'Homme de toutes parts ici-bas; quel ne sera point le Bonheur dont ELLE le comblera dans la Jérusalem d'En-haut! quelles ne seront point les beautés, la richesse & la variété du magnifique Spectacle qui s'offrira à ses regards dans la Maison de DIEU, dans cet autre Univers qui enceint tous les Orbes Planétaires & où l'ÊTRE EXISTANT PAR-SOI donne aux HIÉRARCHIES CÉLESTES les Signes les plus Augustes de SA PRÉSENCE ADORABLE!

CE sera dans ces Demeures éternelles, au sein de la Lumiere, de la Perfection & du Bonheur que nous lirons l'Histoire Générale & Particuliere de la PROVIDENCE. Initiés alors, jus-

qu'à un certain point, dans les Mysteres profonds de SON Gouvernement, de SES Loix, de SES Dispensations nous verrons avec admiration les raisons secretes de tant d'événemens généraux & particuliers qui nous étonnent, nous confondent & nous jettent dans des doutes que la Philosophie ne dissipe pas toujours, mais sur lesquels la RELIGION nous rassure toujours. Nous méditerons sans cesse ce Grand Livre des *Destinées* des *Mondes.* Nous nous arrêterons sur-tout à la page qui concerne celles de cette petite Planete, si chere à notre cœur, le Berceau de notre Enfance, & le premier Monument des Complaisances paternelles du CRE'ATEUR à l'égard de l'Homme. Nous n'y découvrirons point sans surprise les différentes Révolutions que ce petit Globe a subies avant que de revêtir sa forme actuelle, & nous y suivrons à l'œil celles qu'il est appellé à subir dans la durée des Siecles. (1) Mais, ce qui épuisera notre admiration & notre reconnoissance ce seront les Merveilles de cette grande RE'DEMPTION qui renferme encore tant de Choses au-dessus de notre foible portée, *qui ont été l'Objet de l'exacte recherche & de la profonde méditation des Prophetes, & dans lesquelles les* ANGES *desirent de voir jusqu'au fond.* Un mot de cette page nous tracera aussi notre propre Histoire & nous développera le pourquoi & le comment de ces calamités, de ces épreuves, de ces privations qui exercent souvent ici-bas la patience du Juste, épurent son Ame, rehaussent ses vertus, ébranlent & terrassent les Foibles. Parvenus à ce degré si supérieur de Connoissances, l'Origine du Mal physique & du Mal moral ne nous embarrassera plus: nous les envisagerons distinctement dans leur source & dans leurs effets les plus éloignés; & nous reconnoîtrons avec évidence *que tout ce que DIEU avoit fait étoit bon.* (2) Nous n'observons sur la Terre que des effets: nous ne les observons même que

(1) Voyez les Parties VI, XII, XIII.
(2) Voyez *Contemplation de la Nature;* Part. I, Chapitre III.

CHAP. IV. d'une maniere très-superficielle : toutes les Causes nous sont voilées : (3) alors nous verrons les effets dans leurs Causes, les conséquences dans leurs principes, l'Histoire des Individus dans celle de l'Espece, l'Histoire de l'Espece dans l'Histoire du Globe, cette derniere dans celle des Mondes, &c. *Présentement nous ne voyons les Choses que confusément & comme par un Verre obscur ; mais alors nous verrons face à face, & nous connoîtrons*, en quelque sorte, *comme nous avons été connus*. Enfin ; parce que nous aurons des Connoissances incomparablement plus completes & plus distinctes de l'Ouvrage, nous en acquerrons aussi de beaucoup plus profondes des PERFECTIONS de l'OUVRIER. Et combien cette Science, la plus sublime, la plus vaste, la plus desirable de toutes ou plutôt la seule Science se perfectionnera-t-elle sans cesse par un commerce plus intime avec la SOURCE ÉTERNELLE de toute Perfection ! je n'exprime point assez ; je ne fais que bégayer ; les termes me manquent ; je voudrois emprunter la Langue des ANGES : s'il étoit possible qu'une Intelligence finie épuisât jamais l'Univers, elle puiseroit encore d'Éternité en Éternité dans la Contemplation de son AUTEUR de nouveaux Trésors de Vérités ; & après mille myriades de Siecles consumés dans cette Méditation, elle n'auroit qu'effleuré cette SCIENCE dont la plus élevée des INTELLIGENCES ne possede peut-être que les premiers Rudimens. Il n'y a de vraie Réalité que dans CELUI QUI EST ; car tout ce qui est, est par LUI & existoit de toute Éternité en LUI avant que d'être hors de LUI. (4) Il n'y a qu'une seule EXISTENCE, parce qu'il n'y a qu'un *seul* ETRE dont l'ESSENCE soit d'*exister* & tout ce qui porte le nom impropre d'*Etre* étoit renfermé dans l'EXISTENCE NÉCESSAIRE comme la conséquence dans son principe.

(3) *Essai analytique*, §. 123. *Palingénésie*, Part. XII, Chap. III.
(4) Consultez le Chap. I de la Part. XVI.

CHAPITRE V.

Réflexions sur notre Faculté d'aimer : ses imperfections actuelles : comment elle se perfectionnera dans un autre séjour.

COMBIEN notre Faculté d'aimer est-elle actuellement bornée, imparfaite, aveugle, grossiérement intéressée ! Combien toutes nos Affections participent-elles à la Chair & au Sang ! Combien notre Cœur est-il étroit ! combien a-t-il de peine à s'élargir & à embrasser la Totalité des Hommes ! Combien, encore une fois, le *physique* de notre Constitution s'oppose-t-il à l'épurement & à l'exaltation de notre Faculté d'aimer ! Combien lui est-il difficile de se concentrer un peu fortement dans l'ETRE SOUVERAINEMENT AIMABLE !

Nos besoins toujours renaissans nous lient aux Objets qui peuvent les satisfaire. Le cercle de nos Affections ne s'étend guere au-delà de ces Objets. Il semble qu'il ne nous reste point assez de Capacité d'aimer pour aimer encore ce qui ne se rapporte pas d'une maniere directe à notre Individu. Notre Amour-propre ne cherche que lui-même, ne voit & ne sent que lui-même dans tout ce qui l'environne. Il se reproduit dans tout ce qui le flatte, & il est rarement assez élevé pour n'être fortement touché que du plaisir de faire des Heureux. Il y a toujours je ne sais quoi de terrestre qui se mêle à nos Sentimens les plus délicats & à nos actions les plus généreuses. Il faut toujours que les Ames les plus sensibles, les plus nobles retiennent quelque chose de la Partie matérielle de notre Etre.

Et combien ſur-tout n'en retient point cette Paſſion ſi douce & ſi terrible dans ſes effets, qui fait ſentir ſon pouvoir à tous les Individus, & ſans laquelle l'Eſpece ne ſeroit plus!

TELLE eſt ſur la Terre notre Faculté d'aimer: telles ſont ſes limites, ſes imperfections, ſes taches. Mais cette Puiſſance excellente, cette Puiſſance ſi impulſive, ſi féconde en effets divers, ſi expanſible, embarraſſée à préſent dans les liens de la Chair en ſera un jour dégagée; & CELUI QUI nous a faits pour L'aimer & pour aimer nos Semblables ſaura ennoblir, épurer, ſublimiſer tous nos déſirs & faire converger toutes nos Affections vers la plus grande & la plus noble fin.

LORSQUE nous aurons été revêtus de ce Corps *ſpirituel* & *glorieux* que la FOI eſpere, notre Volonté perfectionnée dans le rapport à notre Connoiſſance n'aura plus que des deſirs aſſortis à la haute élévation de notre nouvel Etre. Elle tendra ſans ceſſe à tout bien, au vrai bien, au plus grand bien. Toutes ſes déterminations auront un but & le meilleur but. (1) L'Ordre ſera la regle immuable de ſes deſirs, & l'AUTEUR de l'Ordre le Centre de toutes ſes Affections. Comme elle ſera fort réfléchie, parce que la Connoiſſance ſera fort diſtincte & fort étendue, ſes inclinations ſe proportionneront conſtamment à la Nature des Choſes & elle aimera dans un rapport direct à la Perfection de chaqu'Etre. La Connoiſſance aſſignera à chaqu'Etre ſon juſte prix: elle dreſſera l'Echelle exacte des valeurs relatives; & la Volonté éclairée par la Connoiſſance ne ſe méprendra plus ſur le prix des Choſes & ne confondra plus le bien apparent avec le bien réel.

DÉPOUILLÉS pour toujours de la Partie *corruptible* de notre

(1) Voyez dans le Chap. VI de la Part. XV le Tableau que je crayonnois de l'*Homme moral.*

Etre, *revêtus de l'Incorruptibilité*, unis à la Lumiere, (2) nos Sens ne dégraderont plus nos Affections; notre Imagination ne corrompra plus notre Cœur; les grandes & magnifiques images qu'elle lui offrira sans cesse vivifieront & échaufferont tous ses Sentimens; notre Puissance d'aimer s'exaltera & se déployera de plus en plus, & la sphere de son activité s'agrandissant à l'indéfini embrassera les INTELLIGENCES de tous les Ordres & se concentrera dans l'ETRE SOUVERAINEMENT BIENFAISANT. Notre bonheur s'accroîtra par le sentiment vif & pur du bonheur de nos Semblables & de celui de tous les Etres sentans & de tous les Etres intelligens. Il recevra de plus grands accroissemens encore par le sentiment délicieux & toujours présent de l'approbation & de l'amour de CELUI QUI *sera tout en tous*. Notre Cœur brûlera éternellement du beau Feu de la Charité, de cette CHARITÉ CÉLESTE, qui après avoir jeté sur la Terre quelques étincelles, éclatera de toutes parts dans le séjour de l'Innocence & de la Paix. *La Charité ne finira jamais.*

(2) DANS mon hypothese, le Corps *spirituel* dont parle la RÉVÉLATION sera formé d'une Matiere semblable ou analogue à celle de l'Ether ou de la Lumiere. Voyez en particulier le Chap. II de la Part. XVI.



CHAPITRE VI.

Remarques sur notre Faculté d'agir :

ses limitations actuelles & ce qui en résulte :

son perfectionnement dans l'Etat futur.

LA force, comme la portée de nos Organes, est ici-bas très-limitée. Nous ne saurions les exercer pendant un tems un peu long sans éprouver bientôt ce sentiment incommode & pénible que nous exprimons par le terme de *fatigue*. Nous avons à surmonter une résistance continuelle pour nous transporter ou plutôt pour ramper d'un lieu dans un autre. Notre Attention, cette belle Faculté qui décide de tout dans la Vie intellectuelle, notre Attention s'affoiblit en se partageant & se consume en se concentrant. Notre Mémoire ne retient qu'avec effort ce que nous lui confions: elle souffre des déperditions journalieres: l'âge & mille accidens la menacent, l'alterent, la détruisent. Notre Raison, l'appanage le plus précieux de notre nature, tient en dernier ressort à quelques fibres délicates, que des Causes assez légeres peuvent déranger & dérangent quelquefois. Que dirai-je encore! notre Machine entiere, cette Machine qui nous est si chere & où brille un Art si prodigieux, est toujours près de succomber sous le poids & par l'action continuée de ses ressorts. Elle ne subsiste que par des secours étrangers & par une sorte d'artifice. Le principe de la vie est précisément le principe de la mort & ce qui nous fait vivre est réellement ce qui nous fait mourir.

LE Corps *animal* est formé d'Élémens très-hétérogenes, & dont

dont une multitude de petites Forces tendent continuellement à troubler l'harmonie. Il faut que des Élémens étrangers viennent sans cesse s'unir aux Élémens primitifs pour remplacer ce que les mouvemens intestins & la transpiration dissipent sans cesse. Le jeu perpétuel des Vaisseaux, nécessaire à ce remplacement, altere peu à peu l'Économie générale de la Machine; racornit des Parties qui devroient demeurer souples ; oblitere des conduits qui devroient rester perméables; change les dispositions respectives des pieces & détruit enfin l'équilibre des poids & des ressorts.

Le Corps *spirituel*, formé probablement d'Élémens semblables ou analogues à ceux de la Lumiere, n'exigera point ces réparations journalieres qui conservent & détruisent le Corps *animal*. Ce Corps *glorieux* que nous devons revêtir subsistera, sans-doute, par la seule énergie de ses Principes & de la profonde Méchanique qui aura présidé à sa construction. Il y a bien de l'apparence encore, que ce Corps éthéré ne sera pas soumis à l'action de la Pesanteur comme les Corps grossiers que nous connoissons. Il obéira avec une facilité & une promptitude étonnantes à toutes les volontés de notre Ame, & nous nous transporterons d'un Monde dans un autre avec une célérité peut-être égale à celle de la Lumiere. Sous cette Économie de Gloire nous exercerons sans fatigue toutes nos Facultés, parce que les nouveaux Organes sur lesquels notre Ame déploiera sa Force motrice seront mieux proportionnés à l'énergie de cette Force, & qu'ils ne seront point assujettis à l'influence de ces Causes perturbatrices qui conspirent sans-cesse contre notre E'conomie actuelle. Notre Attention saisira à la fois & avec une égale force un très grand nombre d'Objets plus ou moins compliqués; elle les pénétrera intimément; elle en démêlera toutes les impressions partielles, en découvrira les ressemblances & les dissemblances les plus légeres, & en déduira sans effort les résultats les plus généraux. Notre Génie sera donc proportionné à notre Attention; car j'ai montré que l'Attention est la

CHAP. VI.

Mere du Génie. (1) Ce qui fera une fois entré dans notre Mémoire ne s'en effacera jamais, parce que les Fibres auxquelles elle fera attachée dans cette nouvelle E'conomie, ne feront point exposées à une infinité de petites impulsions intestines, qui tendent continuellement ici-bas à changer la position respective des élémens de ces Organes si déliés & à détruire les déterminations que les Objets leur ont imprimées. (2) Notre Mémoire s'enrichira donc à l'indefini: elle s'incorporera des Mondes entiers, & retracera à notre Esprit sans altération & sans confusion l'immense Nomenclature de ces Mondes: que dis-je! ce ne sera point simplement une Nomenclature: ce sera l'Histoire naturelle générale & particuliere de ces Mondes, celle de leurs Révolutions, de leur Population, de leur Législation, &c, &c. Et comme les Organes sont toujours en rapport avec les Objets dont ils doivent transmettre à l'Ame les impressions, il est à présumer que la Connoissance d'un nombre si prodigieux d'Objets & d'Objets si différens entr'eux dépendra d'un Assortiment d'Organes infiniment supérieur à celui qui est relatif à notre E'conomie présente. Les signes de nos idées se multiplieront, se diversifieront, se combineront dans un rapport déterminé aux Objets dont ils feront les représentations symboliques, & la Langue ou les Langues que nous posséderons alors auront une expression, une fécondité, une richesse dont les Langues que nous connoissons ne sauroient nous donner que de très foibles images. Précisément parce que nous verrons les Choses d'une maniére incomparablement plus parfaite, nous les exprimerons aussi d'une maniere incomparablement plus parfaite. Nous observons ici-bas que la perfection des Langues correspond à celle de l'Esprit, & que plus l'Esprit connoit plus il exprime: nous observons encore

(1) *Essai Analyt.* §. 529, 530.

(2) *Ibid.* Chap. VII, XXII. *Contemplation de la Nature*, Part. V, Chap. VI. *Analyse Abrégée*, VII, VIII, IX, X, XI, &c.

que le Langage perfectionne à ſon tour la Connoiſſance; & la Langue ſavante des Géometres, cette belle Langue où réſide à un ſi haut point l'*expreſſion ſymbolique*, peut nous aider à concevoir la poſſibilité d'une Langue vraiment *univerſelle* que nous poſſéderons un jour & qui eſt apparemment celle des INTELLIGENCES SUPÉRIEURES.

LE Corps *animal* renferme quantité de Choſes qui n'ont de rapports directs qu'à la conſervation de l'Individu ou à celle de l'Eſpece. Le Corps *ſpirituel* ne contiendra que des Choſes relatives à l'accroiſſement de notre perfection intellectuelle & morale. Il ſera, en quelque ſorte, un Organe univerſel de Connoiſſance & de Sentiment. Il ſera encore un Inſtrument univerſel au moyen duquel nous exécuterons une infinité de Choſes dont nous ne ſaurions nous faire à préſent que des idées très-vagues & très-confuſes. (3)

SI ce Corps *animal* & terreſtre, que la mort détruit, renferme de ſi grandes beautés; ſi la moindre de ſes parties peut conſumer toute l'intelligence & toute la ſagacité du plus habile Anatomiſte, (4) quelles ne ſeront point les beautés de ce Corps *ſpirituel* & céleſte qui ſuccédera au Corps périſſable! Quelle Anatomie que celle qui s'occupera de l'Économie de ce Corps glorieux; qui pénétrera la méchanique, le jeu & la fin de toutes ſes Parties; qui ſaiſira les rapports phyſiques de la nouvelle E'conomie avec l'ancienne, & les rapports bien plus nombreux & bien plus compliqués des nouveaux Organes aux Objets de la Vie à venir!

(3) Voyez ce que j'ai bégayé ſur la *Souveraine Perfection mixte* dans le Chap. VII de la Part. II de la *Contemplation de la Nature*.

(4) Conſultez ce que j'ai dit de l'excellence des Machines organiques Part. IX, Chap. I. Conſultez encore ce que j'ai expoſé ſur l'Animal, Part. XII, Chap. I & ſur l'*imperfection* de notre Anatomie *actuelle*, Chap. IV.

CHAP. VII.

CHAPITRE VII.

Degrés de perfection ou de gloire qui distingueront les Individus de l'Humanité dans l'Etat futur, & qui correspondront aux degrés de perfection qu'ils auront acquis sur la Terre.

Progrès de tous ces Individus vers une plus haute perfection.

IL y a sur la Terre parmi les Hommes une diversité presqu'infinie de dons, de talens, de connoissances, d'inclinations, &c. L'Echelle de l'Humanité s'éleve par une suite innombrable d'Echellons de l'Homme brut à l'Homme pensant. (1) Cette progression continuera, sans doute, dans la Vie à venir & y conservera les mêmes rapports essentiels; je veux dire, que les progrès que nous aurons faits ici-bas dans la connoissance & dans la vertu détermineront le point d'où nous commencerons à partir dans l'autre Vie ou la place que nous y occuperons. Quel puissant motif pour nous exciter à accroître sans-cesse notre connoissance & notre vertu!

Tous les momens de notre existence individuelle sont indissolublement liés les uns aux autres. Nous ne passons point d'un état à un autre état sans une raison suffisante. Il n'y a jamais de saut proprement dit. L'état subséquent a toujours sa raison suffisante dans l'état qui l'a précédé immédiatement. (2)

(1) Voyez ce que j'ai dit des *Gradations de l'Humanité* dans le Chap. X de la Part. IV de la *Contemplation de la Nature*.

(2) JE dois renvoyer ici mon Lecteur au Chap. 1, de la Part. XIV, & le prier de méditer un peu sur cet endroit de l'Ouvrage.

La mort n'eſt point une lacune dans cette Chaîne : elle eſt le chainon qui lie les deux Vies ou les deux Parties de la Chaîne. Le jugement que le SOUVERAIN JUGE portera de nous aura ſon fondement dans le degré de perfection intellectuelle & morale que nous aurons acquis ſur la Terre ou ce qui revient au même, dans l'emploi que nous aurons ſu faire de nos Facultés & des *Talens qui nous auront été confiés. A celui à qui il aura beaucoup été donné, il ſera beaucoup redemandé, & on donnera à celui qui aura.* Ce qui eſt, eſt : la VOLONTÉ DIVINE ne change point la Nature des Choſes, & dans le Plan qu'ELLE a réaliſé le vice ne pouvoit obtenir les avantages de la vertu. (3)

IL ſuit donc de ces principes que la Raiſon ſe forme à elle-même, que le degré de perfection acquiſe déterminera dans la Vie à venir le degré de bonheur ou de gloire dont jouira chaque Individu. La RÉVÉLATION donne encore ſa ſanction à ces principes ſi philoſophiques. Elle établit expreſſément cette Echelle de bonheur ou de gloire que la Philoſophie ne ſe laſſe point de contempler. *Il y a des Corps céleſtes & des Corps terreſtres ; mais il y a de la différence entre l'éclat des Corps céleſtes & celui des Corps terreſtres : autre eſt l'éclat du Soleil, autre celui de la Lune & autre celui des Etoiles : l'éclat même d'une Etoile eſt différent de l'éclat d'une autre Etoile. Il en ſera de même à la Réſurrection.* (4) Et ſi l'on vouloit que ces paroles remarquables ne fuſſent pas ſuſceptibles de l'interprétation que je leur donne, cette Déclaration ſi formelle & ſi répétée des ECRITURES, *que* DIEU *rendra à chacun ſelon ſes Oeu-*

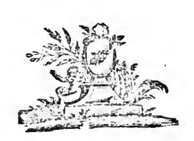
(3) Voyez la Partie VIII où ceci eſt plus développé.

(4) JE ſais que quelques Commentateurs donnent à ce paſſage un ſens plus direct & plus littéral : on ne prendra donc, ſi l'on veut, mon interprétation que comme une application indirecte & qui a ſon fondement dans d'autres paſſages des ÉCRITURES.

CHAP. VII.

vres; ne suffiroit-elle pas pour prouver que les degrés du *bonheur à venir* seront aussi variés que l'auront été les degrés de la vertu? Or, combien les degrés de la vertu different-ils sur la Terre! Combien la vertu du même Individu s'accroit-elle par de nouveaux efforts ou par des actes réitérés fréquemment! La vertu est une habitude: elle est l'habitude au bien.

Il y aura donc un Flux perpétuel de tous les Individus de l'Humanité vers une plus grande perfection ou un plus grand bonheur; car un degré de perfection acquis conduira par lui-même à un autre degré. Et parce que la distance du Créé à l'Incréé, du Fini à l'Infini est infinie, ils tendront continuellement vers la Supreme perfection sans jamais y atteindre.



CONCLUSION

DE TOUT L'OUVRAGE.

O QUE la Contemplation de ce magnifique, de cet immenfe, de ce raviffant SYSTEME DE BIENVEUILLANCE qui embraffe tout ce qui penfe, fent ou refpire eft propre à élever, à agrandir notre Ame, à balancer, à adoucir toutes les épreuves de cette Vie mortelle, à foutenir, à augmenter notre patience, notre réfignation, notre courage, à nourrir, à exalter tous nos fentimens de reconnoiffance, d'amour, de vénération pour cette BONTÉ ADORABLE QUI nous a ouvert par SON ENVOYÉ les portes de cette E'ternité heureufe, le grand, le perpétuel Objet de nos defirs & pour laquelle nous fommes faits. Déja ELLE nous met en poffeffion de ce *Royaume qu'*ELLE *nous avoit préparé avant la fondation des Siecles* ..... déja ELLE place fur notre Tête la *Couronne immarcefcible de Gloire* ..... déja *nous fommes affis dans les Lieux céleftes* ..... le Sépulchre a rendu fa Proie ..... *la Mort eft engloutie pour toujours* ...... *l'incorruptible a fuccédé au corruptible, le fpirituel à l'animal, le glorieux à l'abject* ..... les plus longues révolutions des Aftres entaffées les unes fur les autres ne peuvent plus mefurer notre durée ..... il n'eft plus de Tems ..... l'E'ternité commence & avec elle une Félicité qui ne doit point finir, mais qui

doit toujours accroître. ..... Tranſportés de joie, de gratitude & d'admiration nous nous proſternons au pied du Trône de notre BIENFAITEUR ..... nous nous écrions notre PERE! ..... notre PERE! ..... nous......

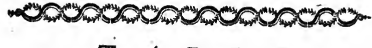
SAISISSEZ LA VIE ÉTERNELLE.

A Genthod près de Geneve, le 17 de Mai 1769.

FIN.



TABLE



TABLE

des Articles & des Chapitres contenus dans ce Volume.

TROISIEME PARTIE.

Suite des idées sur l'E'tat futur des Animaux.

QUATRIEME PARTIE.

Application aux Plantes.

CINQUIEME PARTIE.

Application aux Zoophytes.

SIXIEME PARTIE.

Idées sur l'Etat passé des Animaux; & à cette occasion sur la Création & sur l'harmonie de l'Univers.

SEPTIEME PARTIE.

Idées de LEIBNITZ. Observations sur ces idées.

HUITIEME PARTIE.

Conciliation de l'hypothese de l'Auteur sur l'Etat futur des Animaux, avec le Dogme de la Résurrection.

NEUVIEME PARTIE.

Réflexions sur l'excellence des Machines organiques. Nouvelles découvertes sur les reproductions animales.

DIXIEME PARTIE.

Nouvelles considérations de l'Auteur sur les reproductions organiques.

ONZIEME

ONZIEME PARTIE.

Réflexions sur les *Natures plastiques*. Nouvelles considérations de l'Auteur sur l'accroissement & sur la préexistence du Germe.

DOUZIEME PARTIE.

Imperfection & bornes naturelles de nos Connoissances.

TREIZIEME PARTIE.

Suite du même sujet.

QUATORZIEME PARTIE.

Principes & conjectures fur la liaifon & la nature des deux économies chez les Animaux.

QUINZIEME PARTIE.

Effai d'application de l'irritabilité aux Polypes, &c. Nouveaux Etres microfcopiques. Du Droit de l'Homme fur les Animaux.

SEIZIEME PARTIE.

Idées fur l'Etat futur de l'Homme.

DIX-SEPTIEME PARTIE.

Suite des Idées sur l'État futur de l'Homme.

Recherches sur le CHRISTIANISME. Les Miracles.

DIX-HUITIEME PARTIE.

Suite des idées sur l'État futur de l'Homme.

Continuation des Recherches sur le CHRISTIANISME. Le TÉMOIGNAGE.

DIX-NEUVIEME PARTIE.

Suite des idées sur l'État futur de l'Homme.

Continuation des Recherches sur le CHRISTIANISME. La *Déposition écrite.*

VINGTIEME PARTIE.

Suite des idées fur l'E'tat futur de l'Homme.

Continuation des recherches fur le CHRISTIANISME. L'*authenticité* de la Dépofition. Les *Prophéties*.

VINGT-UNIEME PARTIE.

Suite des idées fur l'E'tat futur de l'Homme.

Fin des Recherches fur le CHRISTIANISME. La *Doctrine*. Les *Succès du Témoignage*.

VINGT-DEUXIEME PARTIE.

Fin des idées sur l'Etat futur de l'Homme.

Légeres conjectures sur les Biens à venir.

INDICATION

DES NOTES PRINCIPALES

AJOUTÉES PAR L'AUTEUR

A CETTE NOUVELLE ÉDITION.

ANALYSE ABREGE'E.

SUITE DU RAPPEL DES IDE'ES PAR LES MOTS.

ART.

SUR L'ASSOCIATION DES IDÉES EN GÉNÉRAL.

PALINGÉNÉSIE PHILOSOPHIQUE.

Fin de la Table du Tome VII.

ERRATA

PRÉFACE page VI : ligne 3 & 4 : *de Peuple* : lisez ; le Peuple.
Page 64 : lig. 16 : *pat les seules* : lis. par.
— 68 : lig. 1 de la Note 5 : *CXLV*, *CCCLII* : lis. CXLVI, CCCLI.
— 79 : lig. 14 : *dont je parie* : lis. dont je parle.
— 90 : La Note 5 qui commence par ces mots ; M. de HALLER étoit &c. manque du signe †† qui indique qu'elle a été ajoutée.
— 141 : lig. 2 de la Note 1re Colonne : *de Palingénésie* : lis. de la Palingénésie.
— 159 : lig. 19 : *la structure, des Plantes* : effacez la virgule.
— 174 : lig. 29 : *des Soleils* : lis. de Soleils.
— 198 : lig. 1 du titre : *sur la survivance de Alme* : lis. de l'Ame.
— 240 : lig. 7 : *en en* : effacez un en.
— 257 : lig. derniere : *les ambes* : lis. les jambes.
— 308 : lig. 5 de la Note : 1re Colonne *a'Histoire* : lis. d'Histoire.
— 316 : lig. 8 & 9 de la Note : 1re Colonne : *que existence leur est* : lis. que leur existence est.
— 340 : lig. 16 : *pEésente à son Corps* : lis. présente.
— 375 : lig. 20 : *à conservation* : lis. à la conservation.
— 401 : lig. 1 de la Note, 2de Colonne : *de lu* : lis. de la.
— 438 : lig. 14 : *mon existence* : lis. mon.
— 454 : lig. 13 : *vue de sa* : lis. vues de sa.
— ibid : lig. 25 : *capabled e* : lis. capable de.
— 471 : lig. 7 : *Quités la variables* : lis. Qualités variables.
— ibid : lig. 13 : *prédéterminrtion* : lis. prédetermination.
— 487 : lig. 7 : *renferment* : lis. renferme.
— 509 : lig. 22 : *que je connois* : lis. que je ne connois.
— 638 : lig. 29 : *qu'elle en s'enfle* : lis. qu'elle ne s'enfle.
— 677 : lig. derniere : *que DIEUrendra* : lis. que DIEU rendra.